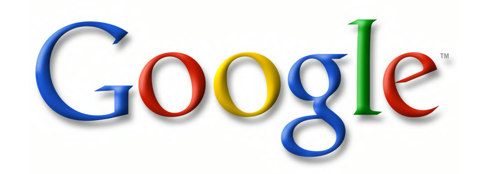
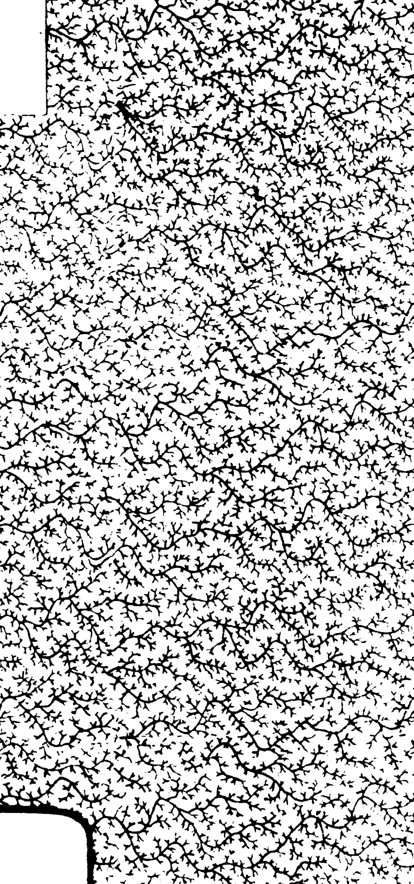


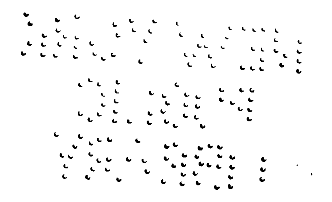


LE GANT DE DIANE

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

DU MÊME AUTEUR

ROSALINDE . . . . 1 fr.



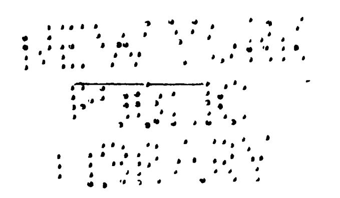
Paris. — Imp. de la Librairie Nouvelle, A. Bourdilliat, 15, rue Breda.

JULES DE SAINT-FÉLIX, pseud. of

Félix d'Amoureux.

LE

GANT DE DIANE



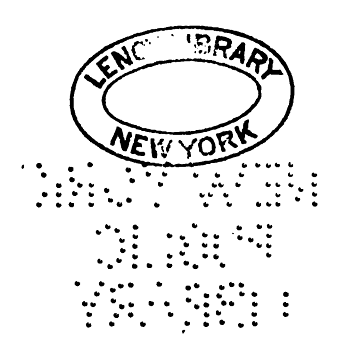
PARIS

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A. BOURDILLIAT ET Cᵉ, ÉDITEURS

1860


NEW YORK

LE GANT DE DIANE

PREMIÈRE PARTIE

I

LE BOIS DE BOULOGNE A HUIT HEURES DU MATIN

Vers le milieu du mois de mars, quand l'air est limpide et que les premières haleines du printemps viennent bruire dans les branches qui commencent à rougir et à laisser poindre leurs boutons d'un vert tendre, le bois de Boulogne, à la porte de Paris, est le rendez-vous de cette classe de la *fashion* qui aime sincèrement l'exercice du cheval et qui s'occupe d'hippiatrique et d'équitation à un point de vue sérieux.

Dans ces belles matinées de mars, beaucoup de cavaliers très-distingués parcourent le *bois*, dès les premières heures, pour dresser des chevaux neufs ou même tout simplement pour se donner le noble et calme plaisir de la promenade.

La vanité n'est pour rien, il faut le croire, dans cette exhibition matinale. Son heure n'est point encore venue. La vanité dort encore à sept heures du matin ; le champ ne lui sera ouvert qu'à dater de trois heures de l'après-midi. Oh! alors le beau monde accourt à toute bride; livrées éclatantes, voitures découvertes, têtes de chevaux chaperonnées de pompons d'argent et de rosettes de rubans, tout le cortége du sport arrive, heureux, triomphant. La mode lance son quadrige élégant et tout Paris la suit.

Il était environ huit heures du matin, et cette journée de mars s'annonçait par les plus beaux rayons de soleil, lorsqu'un jeune homme longeait à pied une de ces allées sablées et couvertes qui serpentent au bois de Boulogne entre le lac et le Pré-Catelan. Ce modeste promeneur pouvait avoir de vingt-cinq à vingt-six ans. Il était vêtu d'un habit de chasse dessinant bien la taille; il était chaussé de guêtres de peau de daim, et il tenait à la main une de ces cannes pliantes armées d'une pomme de plomb recouverte de cuir verni. Son chapeau gris, légèrement incliné sur les yeux, indiquait une certaine habitude de réflexions. Dans ce moment-là, en effet, l'inconnu paraissait absorbé dans une rêverie assez sérieuse. Il oubliait les scintillements de la lumière solaire dans les branches et le gazouillement des oiseaux, pour suivre des yeux les zones du sable dans l'allée.

Tout à coup il s'arrêta, le regard fixé à trois pas devant lui. Un gant de femme était là sur le sable jaune, un gant perdu sans doute par quelque écuyère courant le bois dans ce moment-là.

L'inconnu s'approcha, tendit la main, ramassa le gant et jeta un cri d'admiration.

— Mon Dieu! dit-il, quelle main adorable, et quelle suprême élégance!

En considérant le gant, il voyait la main. C'était à la fois un artiste, un poëte et un amoureux prédestiné.

Tenant toujours délicatement du bout des doigts le gant trouvé, l'inconnu pensait que celle qui l'avait perdu serait probablement bien aise qu'on le lui rendît, et il se mit à chercher des yeux si quelque jeune femme à cheval, escortée ou non, ne passait pas aux environs. Au bout de dix minutes, il se décida à continuer sa promenade, se promettant bien de passer en revue autant que possible les mains des écuyères qu'il rencontrerait. Peine perdue! il ne revit plus au bois, dans cette matinée, une seule femme à cheval.

Cependant notre promeneur se trouvait dans un grand

embarras. Il tenait essentiellement à conserver à ce gant la forme et l'empreinte que lui avait laissées la belle main de l'écuyère inconnue. Quand il avait ramassé ce gant, il était tiède encore. Cette douce chaleur s'était enfuie, emportée par le souffle des brises jalouses et malignes. Mais l'empreinte restait, la forme vivait encore; comment donner à cela de la fixité? en ne ployant pas le gant.

L'amour rend ingénieux. Notre inconnu était déjà fort épris. De qui, grand Dieu! Il imagina de former un large cornet avec un fragment de journal qu'il avait dans sa poche, et de poser le gant dans ce cylindre, qu'il referma délicatement à son orifice et qu'il résolut de porter jusque chez lui du bout des doigts. Jamais feuille de journal ne parut plus précieuse à notre inconnu. Pour la première fois de sa vie, il bénit l'existence des journaux, et les journalistes, et jusqu'à la politique et l'industrie qui avaient contribué à la fabrication et à la publication de la feuille de papier servant d'enveloppe au gant *enchanteur* qu'il emportait.

Du bois de Boulogne au quartier de la Chaussée d'Antin où il logeait, notre inconnu trembla vingt fois pour son trésor. Il crut deviner, à l'air ironique de plusieurs passants, qu'on en voulait à son cornet de papier porté avec tant de précautions. Dans ces moments-là, la fureur le gagnait, il lançait des regards menaçants, et il eût tué le premier drôle qui eût heurté du coude son trésor fragile.

Heureusement il arriva chez lui sans avoir été touché, et sans toucher personne de la boule de plomb dont sa canne était armée.

Quand il passa devant son concierge, M. Mâtiné lui demanda assez sournoisement ce qu'il portait avec tant de soin et de délicatesse.

— Rien, répondit notre ami en montant rapidement l'escalier, rien; quelques fleurs délicates.

Arrivé dans son appartement de garçon, situé au quatrième étage, il se hâta d'ouvrir un joli petit secrétaire en bois de palissandre; il vida un tiroir profond, et dégageant le

gant de son cornet, il le contempla encore avec ravissement, il en respira le parfum et résista à la tentation de l'approcher de ses lèvres de peur de le faner ; puis il plaça le bienheureux gant dans le fond du tiroir comme une relique. Le tiroir avait une serrure ; il fut refermé et sa clef ne resta pas, comme à l'ordinaire, à la serrure de sûreté. Non, pas pour un empire, notre amoureux, car il l'était déjà, n'eût donné ce gant merveilleux.

Était-ce un fou, un maniaque, un fiévreux? Peut-être. Était-ce un sage, un physiologiste, un voyant? Peut-être encore.

Ne jugeons personne à première vue ; nous ne savons pas comment nous sommes jugés de premier abord. Tel qui se dit notre partisan ou notre ami aujourd'hui, nous a peut-être pris pour un niais à la première minute de la première entrevue.

Il nous serait impossible de trouver assez de qualifications pour désigner le personnage dont il est beaucoup question dans notre récit ; il est plus simple de l'appeler par son nom. Notre singulier ami se nommait donc Robert Hardy.

C'était une nature très-heureusement douée. Robert était à la fois artiste et écrivain distingué. Il était peintre, sculpteur, musicien, prosateur et poëte. Il avait reçu une éducation complète. Il avait beaucoup de talent, un grand fonds d'honnêteté, de grands sentiments, un esprit supérieur et... de la modestie, presque de la timidité quand il s'agissait de se faire valoir ce qu'il valait. Qualité dangereuse à l'époque où nous vivons, et qui peut faire casser le cou à une réputation dès le début dans le monde. Robert avait tenté vingt fois de se guérir de cette demi-vertu ; il y avait renoncé n'ayant commis que des gaucheries quand, par hasard, il s'était mis dans la tête de mettre en relief ses propres mérites. On naît charlatan. C'est un art qu'on n'apprend pas. Naître charlatan, c'est avoir une étoile aujourd'hui. La fortune et la réputation n'ont jamais tressé tant de couronnes d'or et de lauriers au charlatanisme, sous

tous les costumes, qu'à une époque où le succès justifie des audaces inouïes.

Robert Hardy, après avoir mis sous clef le gant merveilleux que le hasard avait laissé tomber sur son chemin, ne perdit pas son temps à suivre un rêve rose et bleu que sa fantaisie évoquait déjà.

Il avait pris, en rentrant chez lui, une résolution énergique, celle de mettre ce gant hors de toute atteinte, et cependant de l'emporter avec lui sans danger dans les pérégrinations qu'il allait entreprendre pour découvrir la main à laquelle il avait appartenu.

Il donna donc quelques soins à sa toilette, et se hâta de sortir pour se rendre chez un marchand célèbre qui seul peut-être à Paris pouvait avoir dans ses *assortiments* un coffret digne de contenir ce gant, et commode à porter sur soi.

Arrivé au coin du boulevard, devant un magasin où l'art et l'industrie étalent leurs merveilles, Robert entra résolûment et s'adressa au premier employé de la maison, M. Georges, un homme étonnant par son goût exquis et ses connaissances en ébénisterie de luxe. Robert lui fit part en deux phrases de l'objet qu'il désirait acheter.

M. Georges, avec ce tact admirable qui distingue les *grands marchands* de Paris, devina tout de suite qu'il s'agissait ici d'une boîte à reliques.

— Puis-je vous demander, monsieur, lui dit-il, de quelle nature est l'objet que vous voulez conserver dans un coffret précieux ?

— C'est un gant, répondit sans hésiter Robert Hardy.

M. Georges sourit, mais *in petto*.

— Voilà un amoureux, se dit-il. Un gant de femme! C'est un étui qu'il vous faut, monsieur, reprit-il. Voici des coffrets pour mettre dans la poche au besoin : ils tiennent peu de place. Choisissez, monsieur.

Robert mit la main sur un délicieux étui en bois de laurier, couleur rose-marbré, garni d'une ferrure d'argent et doublé intérieurement de satin bleu de ciel.

— Très-bien, monsieur, reprit M. Georges. C'est un coffret solide et élégant. Il a une excellente serrure. Par exemple il faut bien prendre garde d'en perdre la clef! il serait difficile de la remplacer. Elle est très-travaillée.

— Je ne la perdrai pas, dit Robert. Cette clef ne me quittera jamais. Je la porterai suspendue au cou sous le gilet.

— Diable! se dit Georges, c'est tout une passion que ce gant.

Si la main est aimée en proportion de l'enthousiasme que le gant inspire...

— Eh bien, monsieur, reprit Robert Hardy, je choisis ce coffret. Je vous suis redevable de la somme de...

— Trois louis, monsieur, dit M. Georges, croyant à un peu de surprise de la part de l'acheteur.

Robert tira de sa poche trois pièces d'or et les remit au marchand sans le moindre signe extérieur, soit d'étonnement, soit de révolte.

M. Georges crut devoir ajouter.

— Ces objets d'art sont d'un prix assez élevé; mais je vous assure, monsieur, que nous les donnons presque au prix de fabrique. J'ai vendu le pareil avant-hier à une jeune personne très-distinguée, qui, sur le point de partir pour l'étranger, voulait avoir un étui de poche pour ne jamais se séparer probablement de quelque relique dans le genre du gant dont monsieur m'a fait l'honneur de me parler.

— Vraiment! dit Robert en examinant encore le coffret; et vous n'avez pas su, monsieur, de quel genre est la relique?

— On ne demande ces choses-là qu'avec discrétion, dit M. Georges, et cette discrétion extrême, on doit la garder après avoir obtenu le renseignement demandé.

— Très-bien, monsieur, reprit Robert Hardy, me permettrez-vous une question banale? ajouta-t-il.

— Parlez, monsieur.

— Cette jeune personne qui a acheté le *frère* de mon coffret, est-elle belle?

— Elle est charmante, monsieur.

— Vous ignorez son nom?

— Au contraire, dit M. Georges.

— Mais vous ne me direz pas?

— Je ne dois pas le dire, monsieur.

— Une autre question, monsieur Georges. Je suis bien curieux, n'est-ce pas?

— Monsieur est inquiet, reprit M. Georges. Et la question en question?...

— La voici, monsieur Georges. Avez-vous remarqué si la jeune inconnue avait de belles mains?

— Ah! dit le marchand, il serait plaisant que le gant pour lequel nous venons de traiter d'un étui eût appartenu à une des mains de ma cliente!

— Vous ne répondez pas, monsieur.

— Je réfléchis avant de répondre.

— Il est tant de gens qui font le contraire, n'est-ce pas? dit Robert.

— Précisément. Eh bien, monsieur, ma cliente a des mains fort distinguées, autant que mes souvenirs puissent me servir en ce moment.

— Je vous remercie, ajouta Robert. Seulement je trouve que vous êtes d'une réserve un peu rigide. Il n'est donc pas possible de savoir le nom...

— Croyez à tous mes regrets, dit M. Georges avec un sourire, mais avec fermeté. Notre commerce même nous impose une sévère discrétion. Vous allez me comprendre. Nous ne vendons ici que des objets de luxe; nous tentons beaucoup de folies, comme on dit dans le monde; nous provoquons beaucoup de vanités en même temps que nous contentons beaucoup de fantaisies de bon goût. Or il arrive très-souvent qu'une personne tentée cède à son penchant, achète un objet cher et ne voudrait pas cependant que le bruit se répandît qu'elle se livre à des dépenses au-dessus de ses revenus... Vous comprenez? Et puis il y a le chapitre des cadeaux... chapitre dangereux! Croyez-vous qu'un mari serait bien aise, par exemple, d'apprendre à sa femme

qu'il a donné une boîte chère ou un flacon précieux à une dame du demi-monde ? D'un autre côté, croyez-vous qu'une femme haut placée dans la société et dans l'opinion serait ravie que monsieur son époux et d'autres personnes connussent la source de certains souvenirs achetés ici à prix d'or ?

— Je comprends, dit Robert. C'est très-délicat de votre part, monsieur. Votre maison est honorable autant que richement pourvue. Très-bien ; n'en parlons plus. Quant à ma rélique, elle sera à l'abri des injures du temps et des indiscrets dans ce coffret. Il me reste à vous remercier, monsieur, et comme il est possible que je me décide à voyager, je reviendrai vous voir pour d'autres objets.

— Nous avons des nécessaires complets, dit le marchand.

— Oh ! je n'en doute pas. Et pour rien, sans doute ?

— Non. Mais quand on voyage, on a de l'argent probablement.

— Eh bien, monsieur Georges, c'est ce qui vous trompe. Il y a des exceptions à la règle, reprit Robert, et moi qui vous parle, je me mettrais en route pour n'importe quel pays, sans un sou, si je ne découvrais à Paris ce que je cherche... Heureusement qu'il me reste encore de quoi faire le tour du monde.

— Espérons, monsieur, que vous n'irez pas si loin.

— Soit, dit Robert en mettant l'étui dans sa poche.

Il prit congé de l'honorable marchand, et il se hâta de regagner son logis, situé au coin du boulevard des Italiens et d'une des rues les plus fréquentées de Paris. Ce logis était un petit Eldorado, fort élevé, sans doute, mais des plus charmants, et dont la terrasse, abrìtée par une tente de coutil rose et blanc, dominait toute la féerie des boulevards.

Nous ne perdrons pas notre temps à décrire l'appartement de M. Robert Hardy ; nous ne nous amuserons pas à inventorier le mobilier artistique et presque luxueux de ce solitaire, vivant avec ses idées, sa fantaisie, ses livres et ses toiles. Il nous serait très-facile de donner une nomenclature à peu près complète de ces meubles et de ces objets

d'art choisis avec la patience et le scrupule d'un jeune homme de bon goût et ayant de l'argent ; mais nous ne pouvons nous dispenser de dire un mot au sujet de la position de notre ami.

M. Robert Hardy n'a jamais connu d'autre famille que celle d'un honorable notaire de Paris à qui il avait été confié dès l'âge de cinq ans. Ses souvenirs ne lui rappelaient ni la maison de son père, ni hélas ! les doux sourires de sa mère. Il se rappelait seulement comme une vision lointaine, ravissante et à peine entrevue, une belle maison sur le penchant d'une colline, de grands bois à l'entour, une vallée traversée par une rivière, quelques bonnes figures de paysans et de paysannes, une église de village et une fontaine près de laquelle il se livrait à des jeux d'enfants avec des compagnons de son âge.

Un jour le paysage changea tout à coup. Il se vit transporté dans une maison de Paris ayant une grande cour et un jardin, et pour habitants, trente ou quarante enfants en bas âge. C'était un pensionnat soumis aux douces lois d'une femme bonne, belle encore et fort imposante, Mme Desjardins, maîtresse de pension. Là, Robert passa certainement les plus belles années de sa vie. Mais, à l'âge de treize ans, il fallut quitter Mme Desjardins, et sa maison presque maternelle, pour entrer dans un collége, fort distingué sans doute, mais où Robert trouva des physionomies sévères, des professeurs, des maîtres, des directeurs, des jeunes gens pour camarades, et tout l'attirail des études classiques et scientifiques. A dix-sept ans, Robert était un élève très-brillant. Il remporta des prix au concours général. A cette époque de sa vie, son honorable tuteur, M. Delmare, notaire à Paris, vint un jour le prévenir qu'il le retirait du collége pour le prendre avec lui, dans sa famille. Robert, qui aspirait depuis longtemps les brises enivrantes de la liberté, sauta au cou de son tuteur, et prit congé de ses régents avec une joie difficile à décrire.

M. Delmare n'avait point d'enfants. Sa femme était âgée et infirme. Il avait des nièces à marier et des neveux à

établir. Il donna à Robert un logement chez lui, et, à sa grande surprise, il vit que la compagnie de son pupille n'était pas très-désagréable à Mme Delmare, qui, infirme et grondeuse, n'avait jamais voulu admettre chez elle aucun enfant d'adoption.

Robert regardait Mme Delmare comme une tante à ménager beaucoup, et M. Delmare comme un vieil ami. Il vécut trois ans dans cette honorable maison, sans trop d'agrément, si vous voulez, mais aussi avec l'insouciance du bien-être.

Mais ayant atteint sa majorité, Robert Hardy reçut de M. Delmare la communication d'usage en pareille occasion. Le notaire lui rendit scrupuleusement ses comptes de tutelle et lui déclara pour la dernière fois que pour ce qui concernait sa famille, il ne pouvait lui faire aucune confidence, ayant pris l'engagement inviolable de garder un secret qui ne lui appartenait pas. Robert insista beaucoup. Il n'obtint rien, sinon la presque certitude qu'il était un enfant illégitime, mais non abandonné par des parents riches, puisque M. Delmare, en lui rendant ses comptes de tutelle, l'avait mis en possession de six mille livres de rentes en inscriptions sur l'État. Cent vingt mille francs de capital, c'était le *nec plus ultrà* du bonheur pour un jeune homme entrant dans la possession de sa liberté et de son avoir.

Dans l'année qui suivit, Robert vit mourir Mme Delmare qu'un asthme cruel tourmentait depuis dix ans. Mais un autre chagrin bien réel l'attendait. Le bon M. Delmare suivit de près dans la tombe sa digne compagne. Il mourut six mois après sa femme, d'une attaque d'apoplexie foudroyante; la mort des notaires au champ d'honneur, c'est-à-dire en pleine *étude*, entourés de clercs, de clients et de dossiers.

Robert ressentit pour la première fois de sa vie une douleur vraie. Il pleura M. Delmare en bon fils adoptif, tandis que les neveux et les nièces du notaire partagèrent gaiement sa succession et avec une avidité outrageante.

Ce fut avec beaucoup de peine que Robert Hardy se fit remettre par eux la montre d'or de M. Delmare, que le bon tuteur lui avait léguée par testament, et deux cents volumes au choix de Robert et à prendre dans la bibliothèque. Il fallut même, pour obtenir la possession de ces legs si légitimes, avoir recours à l'autorité des tribunaux. Robert gagna sa cause, dit des impertinences méritées aux nièces et donna des coups de cravache au plus ladre et au plus arrogant des neveux, en l'invitant à partager, s'il le voulait, avec ses cohéritiers. Il s'ensuivit un duel; mais l'affaire s'arrangea, grâce à l'intervention de témoins possédés d'une envie terrible de déjeuner.

A dater de cette époque, Robert Hardy se choisit un appartement agréable et commode. Il le meubla avec un goût exquis et même il employa à cela dix ou douze mille francs pris sur son capital. Mais c'était une dépense une fois faite, et Robert s'était promis de boucher le trou par des économies. Joli rêve, ma foi, rêve vertueux que font presque tous les jeunes gens entrant en possession de leur héritage.

Telle avait été la vie de Robert jusqu'à l'âge de vingt et un ans. La suite de ce récit nous apprendra probablement les événements qui remplirent son existence, depuis cette époque jusqu'au jour où il rencontra le merveilleux trésor, le gant de femme perdu au bois de Boulogne, et auquel il destinait le charmant coffret dont il est question.

Revenons à cet incident; ce sera le sujet du chapitre suivant.

II

RECHERCHE

Avant de placer dans le coffret le gant précieux, M. Robert Hardy se mit à examiner de nouveau ce talisman qui, pour lui, était devenu d'une importance extrême. Il pressentait tout un mystère, tout un avenir au fond de cette aventure. Robert ne touchait au gant que du bout des doigts, examinant avec avidité s'il ne pourrait découvrir quelque marque de fabrique qui lui indiquerait l'adresse du

magasin où ces gants avaient été achetés. Peine perdue! Cependant Robert crut découvrir dans l'intérieur du gant un signe caractéristique. Il se composait de deux lettres entrelacées. Ces lettres pouvaient être arabes ou appartenir à tout autre alphabet oriental. Robert, heureux de sa découverte, résolut d'aller aux informations dans les principaux magasins de Paris.

La relique fut donc placée dans son reliquaire qui fut refermé par un bon tour de clef.

C'était une enquête difficile et probablement fort longue que M. Hardy allait entreprendre; mais il était homme de résolution, et d'ailleurs il avait la tête montée. Une voix intérieure lui disait que ce gant trouvé par hasard était en quelque sorte la cause imprévue qui allait ouvrir devant lui une destinée nouvelle.

Muni de son coffret, il sortit de chez lui, comme un homme qui se met en campagne, marchant à la découverte d'un secret d'où dépend tout un avenir.

En sortant de chez lui, il loua une voiture de place, et quand il y fut monté, il subit de la part du cocher la question d'usage :

— Où faut-il mener monsieur ?

— Ah ! diable, se dit Robert un peu interloqué, je n'avais pas prévu cela.

Mais cédant à une prompte et sage inspiration, il n'hésita pas à répondre :

— Où il faut me mener ? d'abord chez un excellent restaurateur. J'ai besoin de déjeuner. Menez-moi au café Foy. Nous verrons après.

Au bout de cent tours de roue, la voiture s'arrêta devant le restaurant désigné.

— Je vous ai pris pour la journée, dit Robert au cocher. Vous m'attendrez.

Le cocher salua, enchanté de l'aventure et se promettant une bonne journée passée à stationner pendant de belles heures devant quelques portes cochères. Il croyait avoir affaire à un solliciteur allant voir des protecteurs haut placés.

Robert, en effet, sollicitait ce jour-là de bien grandes faveurs ; il sollicitait une puissance de premier ordre. Il allait tout simplement frapper à la porte de sa destinée, cette souveraine absolue.

Au café Foy, à midi, un homme du monde est toujours certain de rencontrer quelques convives de sa connaissance. M. Hardy n'avait pas prévu ce bonheur ou cet inconvénient. Il demanda un déjeuner confortable, et, au bout de dix minutes, il eut un voisin, nouvellement arrivé au restaurant, et qui s'informa de ses nouvelles.

— Eh ! mais, vous voyez, répondit Robert un peu contrarié, me voilà aux prises avec un filet de chevreuil et une vieille bouteille.

— Oui, dit le voisin, vous déjeunez solidement. On dirait que vous partez pour la chasse.

—Elle est interdite depuis quinze jours, répliqua M. Hardy; voilà pourquoi nous mangeons du chevreuil.

— Alors c'est un voyage. Je ne suis pas assez indiscret pour vous demander où vous allez, ajouta le voisin.

— Où je vais ? dit Robert. Des courses, des achats; mille riens.

— C'est vague, reprit le voisin. Mais enfin, chacun a ses affaires et sa liberté d'action. Quant à moi, j'ai aujourd'hui une singulière commission à remplir. Figurez-vous qu'un de mes amis m'écrit d'Italie de lui envoyer deux douzaines de paires de gants en peau de chèvres du Thibet. C'est à ce qu'il paraît une peau merveilleuse de finesse et de solidité. Ces chèvres et ces chevreaux sont élevés aux environs de Paris par un très-riche agronome ; il en propage l'espèce avec un rare bonheur et un grand profit. Les fabricants de gants lui achètent des peaux à un prix fabuleux. Chaque paire de gants revient à six francs. Mais où diantre trouverai-je ces gants-là ? On ne me donne aucune adresse. Si j'allais chez les principaux gantiers de Paris ?

— C'est une idée, répondit Robert, fort surpris de l'aventure. On vous dira là où il faudra vous adresser, dans le cas où on n'aurait pas cette qualité de gants.

— J'irai, reprit le convive. Je les connais tous.

— Eh! mon Dieu! dit Robert, vous vous disiez embarrassé? Vous connaissez tous les marchands de gants de Paris! Ces adresses sont bonnes à prendre, et je les retiens, elles pourront me servir.

—Vous devriez m'accompagner dans mes recherches, reprit le voisin. Je crois même que vous avez une voiture à votre disposition; je vous ai vu descendre tout à l'heure.

— Quel fâcheux! pensait Robert; mais la coïncidence est singulière! Qui sait si avec cet animal-là pour guide, sans qu'il s'en doute, je ne finirai pas par découvrir le fabricant de mon gant merveilleux?

— Eh bien! reprit le voisin, c'est décidé, vous m'accompagnez?

— Non, dit Robert après un moment de réflexion; j'ai bien autre chose à faire aujourd'hui que d'aller à la recherche de gants de peau de chèvre et autres.

Il mentait, il rougit. Le voisin insista, en ajoutant à voix couverte :

— Il est des gantières bien jolies!

— Je m'en moque.

— Vraiment? Et puis, dit cet infernal voisin, dans les magasins à la mode, on rencontre, à cette heure-ci, la fine fleur des pois de l'aristocratie, des marquises à croquer, des duchesses à enlever, des jeunes personnes à épouser.

— Eh! monsieur, reprit Robert Hardy, j'ai des principes et ne cherche à séduire personne.

— Bon! dit le voisin. Je déjeune aujourd'hui à côté de la vertu. Décidément, je vais jouer à la Bourse. Vous me porterez bonheur.

— Jouez, mon cher monsieur, répondit Robert en payant sa carte et se disposant à sortir.

— Voulez-vous que je vous dise où vous allez? reprit l'indiscret voisin.

— Oui. Vous aurez bien le diable au corps si vous le devinez.

— Hum! dit le convive en tirant le piquant de sa moustache. Vous allez... à un rendez-vous.

— Avec qui ce rendez-vous? reprit Robert singulièrement ému sans en avoir l'air.

— Avec... une femme terrible.

— Qui se nomme? demanda Robert en baissant la voix.

— Votre destinée, répondit le convive en s'approchant de l'oreille de M. Hardy.

Il y eut un moment de silence. Les deux convives se regardèrent dans le blanc des yeux, comme on dit. Robert s'imagina d'abord qu'il avait été suivi. Il avait une furieuse envie de se fâcher. Par réflexion et par prudence, par intérêt même, il conserva son calme et fit appel à sa modération. Une seconde réflexion le porta à croire que ce voisin qu'il avait déjà rencontré plusieurs fois, avec qui il avait une espèce de liaison, mais dont il ignorait le nom encore; il s'imagina, disons-nous, que ce convive était quelque *medium* extraordinaire. Robert détestait les *medium*, les magnétiseurs, les magnétisés, les lucides, les visionnaires et tout ce qui tient au légendaire du merveilleux en dehors des idées reçues et du *train train* ordinaire de l'existence apparente sinon réelle. C'était un poëte et un artiste, amoureux du beau, de l'art, de la grâce, de l'idéal et en même temps un naïf contemplateur de la nature, l'œuvre de Dieu.

Revenons à son convive.

— Mon cher monsieur, reprit celui-ci, j'en suis désolé pour vous, mais j'ai deviné juste. Il ne me reste plus qu'à vous souhaiter une bonne chance. Vous n'avez pas voulu de ma compagnie pour vos courses; je n'en suis pas blessé; chacun a ses idées. Mon idée dominante dans ce moment-ci est de boire du vin de Sauterne frappé à la glace en mangeant des crevettes. Garçon! ajouta-t-il à haute voix, mon vin.

— Bon appétit, répondit brusquement Robert en lui tournant le dos et en s'acheminant d'un pas rapide vers sa voiture.

Il monta en carrosse, donna une adresse au cocher, et

partit au trot d'un assez bon cheval anglais, qui achevait sa glorieuse carrière chez un loueur de remises.

Avant de commencer ses investigations chez les marchands de Paris, M. Hardy eut la pensée de se rendre au bois de Boulogne, voulant avoir certaines explications avec un garde-chasse qu'il connaissait depuis longtemps. Ce garde avait servi dans les forêts de la couronne pendant vingt-cinq ans. Pour retraite il avait obtenu, depuis quelques années, une place de gardien du bois de Boulogne; ce qui lui donnait un fort joli revenu et une maisonnette avec un jardin potager. L'habitation de M. Francœur, c'était le nom du garde, était située près de la porte de Longchamps, un des côtés les plus pittoresques du bois. Francœur pouvait avoir de cinquante-cinq à soixante ans. Il avait conservé toute sa vigueur et toute son agilité; personne ne surveillait le bois d'un œil plus vigilant, et personne n'était plus estimé que Francœur.

M. Robert avait connu ce garde pour avoir pris quelquefois de la bière chez lui, porte de Longchamps, dans ses promenades au bois de Boulogne. Il connaissait sa belle humeur, sa droiture, mais aussi son penchant à causer beaucoup. Comme M. Francœur rôdait toute la matinée pour son service, il avait certainement des notions particulières sur le personnel des cavaliers et des amazones qui venaient prendre de grand matin l'exercice du cheval. Robert avait donc pensé assez judicieusement que Francœur, répondant à ses questions, lui nommerait beaucoup de gens à la mode, habitués du bois, et lui donnerait peut-être des détails sur l'élégante inconnue à la recherche de laquelle il s'était voué depuis le matin.

L'idée était assez bonne dans les conditions ordinaires; mais l'aventure de Robert était-elle bien dans ces ordinaires conditions? N'importe, il avait fait son plan et il s'était résolu à une visite chez le garde. Il arriva précisément à la *maisonnette* au moment où M. Francœur, en tenue de service, rentrait au logis et se mettait à table devant une grande soupière de faïence bleue d'où s'élevaient des torrents

de vapeur et des aromes de plantes potagères les plus exquis. Il était trois heures de l'après-midi, l'heure du dîner pour le garde.

Qui avait servi cette table couverte d'un linge si blanc et d'une vaisselle si brillante ? qui avait préparé cette soupe au lard qui eût réveillé l'appétit du plus blasé des gourmets ? enfin, qui prenait un soin extrême de la maison de M. Francœur, presque toujours absent du logis ? Il suffisait d'entrer un moment chez le garde pour deviner à l'instant que la maîtresse de céans était une jeune fille de dix-huit ans tout au plus, jolie, robuste, quoique svelte, et d'une incomparable activité ; c'était Mlle Jacqueline, surnommée *Bichette* et beaucoup plus connue sous ce nom-là ; c'était la propre fille et l'unique enfant de M. Francœur.

Quand M. Robert Hardy parut sur le seuil de la porte, il fut reconnu tout de suite par Mlle Jacqueline, à qui, trois mois auparavant, il avait offert un magnifique sac de bonbons pour ses étrennes du jour de l'an. Jacqueline acceptait les bonbons ; elle eût probablement préféré les bijoux.... Mais son père lui avait signifié sa volonté à ce sujet, et d'un ton si énergique, que *Bichette* eût refusé les diamants de la couronne.

— Eh ! bon Dieu ! s'écria-t-elle en tenant sa poêle sur le feu, je crois que c'est M. Hardy !

— Lui-même, dit Robert en tendant la main à M. Francœur, qui voulait se lever de table.

— Du tout ! reprit Robert, vous resterez. *Rien ne doit déranger....* Vous savez le reste de cette maxime gastronomique.

— Comment, monsieur, dit à son tour Jacqueline, vous venez nous voir en voiture aujourd'hui ; vous qui aimiez à parcourir le bois à pied et à vous arrêter ici pour prendre du lait chaud ? A propos, vous saurez que j'ai deux vaches maintenant. Je n'en avais qu'une l'an passé.

— Peste ! Mlle Bichette, dit Robert, votre vache en a donc fait une autre ?

— Oui, monsieur. Le bon lait se vend bien, vous savez.

— Parbleu ! dix sous la tasse !

— Et ce n'est pas cher, mon Dieu, du lait pur, pour des Parisiens habitués à du lait composé de tant de vilaines choses !

— Cela est vrai, dit Robert. On ne saurait trop payer la franchise, la sincérité même dans la crème.

— Ma crème est comme mon caractère, ajouta Jaqueline, en faisant sauter des pommes de terre frites.

— Bavarde ! riposta le vieux garde.

Puis se tournant vers Robert qui s'était assis près du feu :

— Et qu'est-ce qui nous vaut l'honneur de vous voir ? demanda-t-il.

— D'abord, reprit Robert, mon amitié pour vous et pour cette jolie enfant. Vous savez, monsieur Francœur, que je vous connais depuis longtemps ; vous veniez quelquefois pour affaires chez mon tuteur le notaire, M. Delmare.

— Un digne homme ! dit le garde ; il plaçait mes fonds. Depuis sa mort, je les ai confiés à l'État ; c'est la dot de Bichette.

— Qu'on épouserait bien sans dot, reprit M. Hardy.

— N'est-ce pas ? ajouta Jacqueline en retournant ses pommes de terre dorées et les posant sur un plat.

— Vaniteuse ! ajouta le vieux garde. Cette créature-là ne s'imagine-t-elle pas, depuis qu'elle a dix-huit ans, qu'un sénateur va devenir épris d'elle ! Tenez, monsieur Hardy, il faut que je vous dise que depuis six mois je suis très-mécontent de ma pimbèche de fille. Je ne sais qui diable a pu lui parler sans ma permission, mais on lui a tourné la tête. Mademoiselle porte des crinolines, et elle me casse la tête pour lui acheter un piano.

— Oui, dit Jacqueline ; c'est la pure vérité vraie. Si je savais la musique, je débuterais à l'Opéra.

— Allez traire vos vaches, mademoiselle, ajouta le garde. Je veux que vous restiez honnête fille, et je vous préviens que je couperai l'oreille au premier individu qui viendra ici sans ma permission.

— Oh ! père Francœur, dit Robert, grâce pour mes oreilles.

— Vous, c'est différent, reprit-il. Vous disiez donc que ce qui vous amène ?...

— C'est le plaisir de vous voir. En second lieu, j'ai besoin d'un renseignement que vous pouvez me donner.

— Sur quoi ?

— Voici. Il faut que je sache absolument quelles sont les amazones qui viennent d'ordinaire se promener au bois vers huit heures du matin.

— Bon ! dit le garde. Est-ce que je tiens registre des écuyères qui galopent par ici ? Le bois est à tout le monde.

— Mon petit père, dit finement Mlle Jacqueline, vous ne voyez donc pas que M. Hardy a le plus grand intérêt à savoir le nom de quelqu'un dont il est devenu *endiablé ?* Monsieur veut se marier probablement. Oh ! petit père, ne faites pas manquer à monsieur une dot d'un million et la main d'une princesse.

— Mademoiselle, reprit Robert, je vous remercie du fond du cœur. Vous m'évitez de pénibles explications et vous avez découvert mon secret.

— Le joli pot aux roses ! reprit Bichette en riant. Ah ! nous sommes amoureux ! Eh bien :

Mariez-vous, gens de la ville ;
Mariez-vous, il en est temps...

— Vous tairez-vous, chanteuse ? vous tairez-vous, linotte? s'écria le garde.

— Oui, linotte de l'Opéra. Ah ! si j'avais un piano ! Mais je l'aurai.

— Vous ne l'aurez pas.

— Si ; la fille du brigadier en a un.

— Qu'est-ce que cela me fait ? riposta le garde ; le brigadier est riche.

— Et moi, j'ai dix mille francs de dot, reprit Jacqueline. Sa fille n'en pourrait montrer autant ; et puis elle est laide...

— Oh ! mais, je vais la fourrer dans une maison de santé ; elle est folle ! dit le garde.

— Allons, allons, reprit Robert, laissez donc votre fille rire et chanter à son aise, père Francœur. Songez qu'elle a dix-huit ans.

— Moins trois semaines, dit Jacqueline. Il ne faut pas vieillir les gens.

— Soit, continua le garde. Quant à votre renseignement, mon cher monsieur, reprit-il, c'est chose impossible à obtenir. Je vois quelquefois vingt dames, le matin, se promenant à cheval, et j'ignore absolument...

— Petit père, dit Jacqueline, vous avez une peur horrible de vous compromettre. Vous ne rencontrez pas vingt dames à cheval, à huit heures du matin, dans le bois de Boulogne. Ces belles créatures-là ne sont pas si alertes; elles adorent leur lit et raffolent de leur teint; l'air du matin rend la peau grosse et colorée.

— Vous ne me direz pas que ma fille n'est pas endiablée, monsieur Hardy? ajouta Francœur impatienté.

— Votre fille, dans ce moment-ci, est dans le vrai, répondit Robert. Si vous rencontrez trois ou quatre amazones, le matin, c'est tout au plus. Tenez, exemple : combien avez-vous vu de femmes à cheval ce matin même, dans votre tournée?

— Deux, riposta lestement Jacqueline, Il m'en a déjà parlé. Deux seulement. A ces mots, M. Hardy lâcha un grand soupir de satisfaction. Il coula à Jacqueline un coup d'œil de reconnaissance. Puis, tirant de sa poche de magnifiques cigares, il les offrit au père Francœur, qui ne résistait pas à de pareilles séductions. Le dîner touchait à sa fin. Mlle Jacqueline apporta le café sur la table et une grosse bouteille d'eau-de-vie.

M. Francœur invita Robert à lui faire raison d'une tasse de café, un pur moka, fait de la main un peu rouge, mais jolie, de Mlle Jacqueline. On but le *gloria*. L'eau-de-vie était vieille. Un vrai cognac. Les gardes forestiers eurent de tout temps un caveau bien fourni; ils sont de la famille des douaniers, soit dit en passant et sans médisance aucune, Dieu m'en préserve!

— Ah ! ah ! reprit M. Hardy, vous avez rencontré ce matin de très-bonne heure deux belles dames à cheval, père Francœur ? Je parie que vous les avez vues dans les environs du Pré-Catelan. Il y a là de charmantes allées sablées !

— Précisément, dit Jacqueline. Ces dames ou ces demoiselles, car on ne sait jamais, étaient escortées par un cavalier très-comme il faut ; un homme âgé, d'une belle tenue, tournure militaire. Elles étaient suivies d'un domestique sans livrée, mais parfaitement mis : redingote noire serrée par un cuir vernis, culotte de peau grise et bottes à revers à éperons d'argent. Dernier genre !

— Merci, mademoiselle, dit Robert. Vous avez là pour fille un petit trésor, père Francœur, ajouta-t-il.

— Oui, dit celui-ci entre deux bouffées de tabac, une jolie fille. Mais patience ! je la marierai à la campagne, à un fermier.

— A un Colas ? reprit Mlle Jacqueline. Ne vous mettez pas cela dans le toupet, monsieur mon papa.

— Je ne vous marierai pas de ma main et à qui je voudrai ?

— Non.

— Et qui m'en empêchera ?

— Moi, dit Jacqueline. Cela me regarde un peu.

— Voyez la demoiselle ! qui vous a chanté fleurette, ma mie ?

— Un beau monsieur, mon papa.

— Un galopin ! Ah ! que je voudrais le rencontrer un peu et le voir en face, de museau à museau...

— Ce serait un assez joli tableau.

— Taisez-vous, mademoiselle ma fille.

— Vous m'achèterez un piano, monsieur mon père.

— Oui, quand les poules joueront du violon.

— Et j'apprendrai la musique, et je débuterai à l'Opéra ?

— Eh ! jour de ma vie ! qui donc me l'a rendue folle ?

— Là ! là ! calmons-nous et buvons, reprit Robert en contenant de vifs éclats de rire. Maintenant, ajouta-t-il,

puisque vous m'avez donné les premiers renseignements sur votre rencontre de ce matin...

— Moi ? dit le garde.

— C'est la même chose, dit Jacqueline. Vous m'avez parlé de ces dames, et j'en reparle à M. Hardy, qui, probablement, veut en épouser une.

— Ceci est mon secret, répondit Robert. Mais revenons, et permettez-moi encore quelques questions.

— Allez, ne vous gênez pas, dit Jacqueline. Vous voulez savoir...

— Parbleu ! leur nom et leur adresse.

— Rien que cela ? dit Mlle Francœur. Pauvre M. Robert ! il ne sait pas où loge son amour ! il ignore le nom de sa bien-aimée !

— Je m'admire ! dit le garde. Il y a des jours où j'aurais allongé la main pour chasser une mouche sur la joue de mademoiselle.

— Non, petit papa, dit Jacqueline, non, vous n'êtes pas méchant.

— Voyons, reprit Robert. Savons-nous quelque chose sur nos belles dames de ce matin ?

—Je suis franche comme l'or, répondit Jacqueline, et j'avoue que j'ignore leur nom et où elles demeurent à Paris.

— Vrai ?

— Vrai, comme il est vrai que j'aurai un piano.

— Eh ! certainement vous l'aurez, mademoiselle Bichette, s'écria Robert, et papa Francœur me permettra bien de vous l'offrir comme cadeau de noce le jour de votre mariage.

— Là ! s'écria Jacqueline. Je tiens mon piano.

— Triple Dieu ! dit le garde, nous verrons bien !

— Ainsi, reprit Robert, ces belles dames viennent quelquefois se promener de bonne heure au bois ! Je ne vous demande pas, père Francœur, si elles sont jeunes et jolies.

— L'une, la blonde, peut avoir mon âge, répondit Jacqueline. L'autre, couleur de cheveux plus foncée, peut avoir vingt-quatre ans. Mises comme des duchesses, et belles... à vous rendre imbécile !

— Comment le savez-vous, mademoiselle? demanda M. Hardy.

— Comment je le sais? parbleu! c'est le père Sournois qui me contait cela tout à l'heure, avant votre arrivée.

— Quelle langue! disait Francœur. Et je ne la corrigerai pas?

— De quoi voulez-vous donc la corriger? ajouta Robert. D'être charmante?

— Ah! ah! et vous aussi, monsieur Hardy, vous la flattez.

— Non, dit Robert, je l'estime et je l'aime trop pour cela. Je la remercie, voilà tout.

— Vrai? reprit M[lle] Jacqueline, vous m'aimez, monsieur Hardy?

— Beaucoup.

— Et vous dites cela tout haut devant le papa Francœur?

— Pourquoi ne le dirais-je pas?

— Mais alors, reprit-elle en rougissant un peu, mais alors...

— Mais alors quoi? ajouta le garde-chasse, le verre à la main.

— Eh bien! reprit Jacqueline piquée au vif, quand on dit à une demoiselle devant son père qu'on l'aime...

— Tête bleue! s'écria Francœur, la voilà maintenant qui s'imagine, monsieur Hardy, que vous venez me la demander en mariage.

— Tiens! reprit Jacqueline en se redressant avec fierté, et pourquoi non, s'il vous plaît?

M. Hardy se leva; il prit la main de cette belle et bonne fille, il la pria de s'asseoir et de lui permettre de lui donner quelques explications. Quand Jacqueline fut assise et qu'elle eut posé son coude sur la table et son menton sur sa main, — attitude témoignant une grande attention, Robert lui parla ainsi, du ton le plus amical qu'il put donner à sa voix :

— Ma chère Bichette, écoutez-moi bien. J'ai le droit de

vous donner des conseils et des explications comme le ferait un frère aîné. Je vous ai vue toute petite chez mon tuteur, quand vous accompagniez votre père qui venait souvent rendre visite à M. Delmare. Je vous ai vue grandir et jamais je ne suis venu dans les environs de cette maison sans m'informer de vos nouvelles et de celles de ce brave et digne garde, votre père. Vous voyez que nous sommes tous les trois d'anciennes connaissances.

Vous saurez, Jacqueline, que l'affection qu'on éprouve pour une personne comme vous peut être une vive tendresse de cœur sans être de l'amour. La mienne, pour vous, est de cette qualité-là, je vous aime comme si vous étiez ma petite sœur, et quoique vous soyez une grande et belle fille, quoique vous ayez de beaux yeux noirs, une taille ravissante et beaucoup d'agrément dans le caractère, je suis obligé de vous dire que jamais il ne m'est venu dans la tête d'être amoureux de vous.

— Ce n'est pas un compliment que vous me faites là! dit Mlle Jacqueline d'un air un peu boudeur.

— Non, reprit Robert, je suis trop votre ami pour cela. Eh bien, Jacqueline, je crois qu'à votre place j'aimerais mieux rencontrer un ami véritable qu'un amoureux.

— C'est moins flatteur et moins amusant, ajouta Jacqueline.

— Mais qui diable me l'a ensorcelée? dit le garde en vidant son verre.

— Qu'entendez-vous par un amoureux? demanda Robert, qui commençait aussi, lui, à s'impatienter.

— J'entends par un amoureux, reprit Mlle Francœur, un jeune homme distingué qui perd la tête en nous regardant, et qui nous jure qu'il ne peut vivre sans être aimé de nous.

— Bon! dit Robert. C'est précisément ce que quelqu'un vous a dit, n'est-ce pas?

— Je n'ai pas besoin de vous confier mes secrets.

— Elle en a donc des secrets! murmura le garde entre ses dents.

— Eh bien, reprit M. Hardy, sans chercher à connaître

vos secrets, moi je vous déclare que celui qui prétend vous adorer, après vous avoir vue une ou deux fois en passant, est un fat, un menteur et un malhonnête homme.

— Par exemple! dit Jacqueline.

— Savez-vous quelles sont les intentions de ce beau monsieur, ma chère Jacqueline?

— Ses intentions? de m'épouser.

— Fort bien! dit Robert, rien de plus facile; alors, qu'il commence par demander votre main à votre père.

— Sans savoir si je l'aime et si je lui donne la permission de demander ma main à mon père?

— Oui. Sauf à se rendre digne ensuite, par sa bonne conduite, de votre amour. Que diable! on ne se marie pas le lendemain du jour où on s'est déclaré à une famille honnête.

— Voilà qui est bien dit! ajouta Francœur. Qu'on s'adresse d'abord à moi, et c'est moi qui déciderai ensuite, mademoiselle, si vous devez, oui ou non, écouter les paroles flûtées de votre prétendu.

— Monsieur Robert, dit Jacqueline d'un air malicieux, vous m'avez adressé des questions et vous m'avez donné des conseils, voulez-vous qu'à mon tour je vous interroge un peu et que je vous sermonne de même?

— Oh! bien volontiers, répondit Robert.

— Vous allez voir qu'elle va parler comme M. le curé, ajouta le garde.

— Monsieur Robert, reprit Jacqueline, que venez-vous chercher au bois de Boulogne, aujourd'hui, des violettes ou des narcisses?

— Ni les uns ni les autres, mademoiselle, répondit Robert, assez interloqué; je viens me promener et me procurer le plaisir de vous voir.

— Nenni, dit Jacqueline. Vous courez à travers bois pour découvrir les traces de votre amour. Vous êtes fou de quelqu'un; vous êtes gris d'une idée extravagante peut-être, et vous venez en même temps me parler raison et sa-

gesse ! Allons donc. Vous me prenez pour une sotte, n'est-ce pas? Merci. Courez votre lièvre et laissez-moi courir le mien.

— Par Dieu! s'écria Robert en s'adressant à Francœur, votre fille a de l'esprit. Elle aura son piano, et, ma foi, elle débutera à l'Opéra si elle peut.

— Miséricorde! dit le garde, tout est perdu!

— Et mon renseignement, qu'est-il devenu? demanda M. Hardy.

— Le renseignement sur les belles? Eh! le père Sournois vous dira qu'il ne sait pas leur nom, mais qu'il connaît leur domestique.

— Moi, jamais! dit le garde, interloqué.

— Vous, vous connaissez leur domestique, monsieur Francœur?

— C'est une invention de cette bavarde.

— Ce domestique se nomme François, ajouta Jacqueline, et vous lui avez envoyé trois faisans rue de Rivoli, hôtel de***.

— Ah! Jacqueline! s'écria Robert en se levant et en la prenant dans ses bras, chère, adorable, ravissante Jacqueline, laissez-moi vous embrasser.

La chose dite fut faite aussitôt à la barbe du père Francœur, qui resta anéanti en face de son flacon d'eau-de-vie.

Après ce dénoûment imprévu, il ne restait plus à Robert qu'à prendre congé de ses hôtes. Il se mit en devoir de se retirer pour regagner sa voiture. Mais avant de partir il voulut, par un bon traité de paix, assurer la tranquillité de Mlle Jacqueline, à qui le père Sournois lançait des regards furieux. Il prit donc la main du garde et la jolie main de sa fille, et s'adressant à tous deux :

— Mes bons amis, dit-il, je ne partirai d'ici qu'autant que je serai certain que je ne laisserai pas derrière moi une querelle. Mon cher Francœur, au nom de notre vieille amitié, au nom de l'excellent M. Delmare, que nous aimions tous deux, donnez-moi votre parole d'honneur que vous ne gronderez pas cette enfant, et qu'il ne sera plus question de rien. Jurez-le moi.

— Mais, cependant... dit Francœur.

— Non, jurez-le-moi, sinon je ne suis plus votre ami.

— Ah ! ça coûte, dit Francœur, je comptais bien lui laver la tête.

— Embrassez-la plutôt, monsieur Francœur, dit Robert en la lui remettant dans les bras. Embrassez-la bien, car c'est votre chère consolation, c'est votre petite providence, c'est la charmante affection qui enchantera vos vieux jours.

Le garde embrassa sa fille et M. Hardy les serra tous les deux dans ses bras. Il leur promit de revenir et s'éloigna rapidement.

En retournant à Paris, M. Hardy n'emportait pas la certitude de découvrir la main blanche et fine qui avait laissé tomber le gant sur son chemin, à peu près comme un défi que lui avait jeté la destinée, ou plutôt la Providence; mais il était sur les traces de ce mystère; il ressemblait à ce chasseur aventureux qui, après avoir épié sur le terrain les traces d'un chamois dans la montagne, venait de trouver une suite d'empreintes sur le sol récemment foulé et prenait le vent pour diriger sa course à travers la solitude.

Grâce à Mlle Jacqueline il savait positivement que deux belles amazones seulement avaient parcouru ce jour-là, à huit heures du matin, les allées voisines du Pré-Catelan; il supposait avec toutes les probabilités possibles que le gant trouvé appartenait à l'une d'elles; et déjà l'une d'elles était pour lui l'idéale beauté de ses rêves.

S'il se rendit dans la rue de Rivoli pour reconnaître la maison désignée et s'il alla aux informations, c'est ce que nous apprendra la suite de ce récit.

Mais ce qu'il importe de constater ici, c'est qu'en rentrant chez lui, le cœur en fête et la tête battant un peu la campagne, Robert reconnut avec beaucoup d'émotion que dans la même matinée où il avait trouvé un précieux talisman, lui-même avait perdu un fort joli agenda ne contenant ni nom, ni adresse, ni lettres, mais seulement deux ou trois pièces de vers écrites de sa main depuis quelques jours et inspirées par une muse charmante, la Fantaisie.

Cet agenda avait été perdu au bois de Boulogne, dans la matinée, peut-être quelques minutes avant la rencontre du gant merveilleux. Peut-être avait-il été trouvé, ramassé et emporté par la main mystérieuse, qui en échange lui avait jeté un gage de sympathie. Qui le sait?

III

LE CHATEAU

C'était un rude chasseur que M. le comte de Tournai, marquis de Montravers de la Roche-Cantal. A l'âge de soixante-douze ans il chassait son lièvre, et quand le temps le lui permettait, il montait encore à cheval pour suivre la meute et tirer le chevreuil.

M. de Tournai était un de ces vieillards comme on en rencontre très-peu dans le monde aristocratique; un homme de vieille roche au physique et au moral; ayant conservé une santé robuste à travers les agitations d'une vie remplie d'aventures, surtout dans les années de jeunesse, et n'ayant abdiqué aucune de ses habitudes, n'ayant cédé sur aucune question d'usage ni de mode à travers les événements et les révolutions.

A soixante et douze ans il était droit et ferme, d'une activité peu commune et d'une vigueur de tempérament à faire envie à un marin. Il avait la taille haute et bien prise; peu d'embonpoint, le visage calme et coloré, les traits bien accentués, l'œil vif, la jambe nerveuse et la main belle et solide.

M. de Tournai avait suivi fort jeune son père à l'étranger, à l'époque de l'émigration. Il avait été élevé dans l'exil au service des princes français et il était revenu dans sa patrie, en 1814, à la suite de la maison de Bourbon.

Il est bon de faire remarquer ici cependant que cet émigré n'avait jamais voulu, dans sa jeunesse, accepter du service sous les drapeaux russes ou prussiens, bien que dix fois on lui eût offert une épaulette. S'il avait suivi ses

maîtres, il n'avait pas oublié que son épée de gentilhomme était française avant tout.

M. de Tournai avait trente et un ans lorsqu'il revint en France; il obtint un emploi et un grade dans la maison militaire du roi. Il fut nommé capitaine dans les compagnies rouges, dites gendarmes de la maison de Sa Majesté. Ce grade équivalait à celui de colonel dans l'armée. Un simple garde dans les compagnies rouges avait rang de lieutenant; ainsi de suite, fourrier, maréchal des logis chef, jusqu'à l'équivalent du rang de maréchal de camp.

Le comte de Tournai n'avait pu être nommé chevalier de Saint-Louis, à son grand regret; il était chevalier de plusieurs ordres étrangers, et le roi, pour reconnaître ses loyaux services, lui donna la croix de la Légion d'honneur, à l'effigie de Henri IV. Singulière transformation! mais enfin...

Ce ruban d'une décoration française comblait donc les vœux du noble comte.

Son père, général mort dans l'émigration, avait été cordon rouge; son aïeul avait eu le cordon bleu; son bisaïeul avait porté l'ordre de la Toison d'or.

Comme il était à peu près sans fortune à son retour en France, la loi de l'indemnité aux émigrés n'ayant pas été votée encore, mais comme il était en faveur à la cour, on ne tarda pas à le pourvoir d'un riche mariage. M. de Tournai, après les Cent-Jours (il avait suivi le roi à Gand), épousa une fort belle, fort noble et opulente héritière, qui lui apporta le jour du mariage cinquante bonnes mille livres de rentes en biens-fonds.

Mme la comtesse de Tournai, née de la Roche-Cantal, était une jeune personne du plus haut mérite, et d'une éducation aristocratique dans toute la force de l'expression. Sa famille avait tenu à ce que M. de Tournai, marquis de Montravers, ajoutât à son nom celui de sa femme; ce qui eut lieu sans difficulté, avec l'autorisation de la chancellerie, et ce qui allongea démesurément la signature du capitaine aux compagnies rouges de la maison militaire du roi.

De cette heureuse union naquit une fille qui, à l'é-

poque de la révolution de 1830, pouvait avoir quatorze ans, et qui, quatre ans après, à dix-huit ans, fut mariée à un gentilhomme, nommé le comte de Rosambel, ayant quinze cents mille francs de fortune en capital, quelques vices et surtout un affreux caractère. Mme de Rosambel ne fut point heureuse, mais elle eut le bonheur cependant de perdre monsieur son mari au bout de quatre ans de mariage.

De cette union *peu fortunée*, — on nous pardonnera ces notes généalogiques, — était née une fille à qui l'on avait donné le nom mythologique et ravissant de Diane. Mme de Rosambel mourut d'une pleurésie en 1840, laissant sa bien aimée Diane, seule héritière des biens de son père, aux soins tendres et protecteurs de M. le comte et de Mme la comtesse de Tournai de Montravers de la Roche-Cantal, grand-père et grand'mère de cette aimable enfant.

En 1840, Diane avait donc cinq ans environ. Elle passa les années fleuries de son enfance au château de la Roche-Cantal, situé sur la limite de la limagne d'Auvergne et du Bourbonnais. Cette noble résidence appartenait à la comtesse de Tournai, sa grand'mère. Mais arrivée à l'âge de quinze ans, c'est-à-dire en 1850 (en pleine république !) Mlle de Rosambel, malgré les malheurs des temps, fut placée dans un des meilleurs couvents de Paris pour y achever son éducation. Elle y passa cinq ans encore, ce qui nous amène naturellement à déclarer que, vers le printemps de 1855, elle avait atteint sa vingtième année.

Arrêtons-nous là, grand dieu ! Pour peu que nous poursuivions notre notice biographique, nous arriverons à exhiber, aux yeux du lecteur impatienté, — ils sont tous d'une rare impatience aujourd'hui — une série interminable d'actes de naissance, ce qui est virtuellement contraire aux habitudes et à l'intérêt du roman.

N'importe; ce qui est écrit devait être dit: c'est la formule renversée des sectateurs de Mahomet; et ce qui est écrit est utile à l'intelligence de notre récit.

Sur le versant sud-ouest des montagnes qui dominent la grande vallée traversée par les eaux claires et sinueuses de

l'Allier, non loin des jolies petites villes de Gannat et d'Aigueperse, le voyageur peut remarquer un château s'élevant à mi-côte d'une colline qui elle-même s'avance comme un cap de verdure sur le plan général du paysage. Ce château est entouré au nord par de grands bois déployant sur tout l'horizon un rideau majestueux; il est situé entre deux longues terrasses attenant à un parc et à un grand jardin; il domine de vastes prairies au milieu desquelles serpente la rivière. De ses balcons la vue est à la fois riante et imposante; dans le lointain, au couchant, les pics immenses du Puy-de-Dôme et du Cantal étincellent au soleil comme des aiguilles de diamant jusqu'à la saison d'été; au midi ce sont des champs de labours et des prés à perte de vue; à l'est et au nord, c'est le bois vaste et profond.

Le style du château de la Roche-Cantal est en quelque sorte composite. On reconnaît en lui deux époques: celle des derniers jours du moyen age, attestée par deux grosses tours rondes dominant l'édifice en arrière, et celle des premières années du règne de Louis XIV, alors que les façades des châteaux, refaites par les soins d'une aristocratie plus policée, prenaient un caractère élégant et grave, quelque chose de royal, un air splendide, comme imitation de la cour de France.

Le corps de logis principal du château avait de grandes fenêtres à balcons garnis d'une rampe de fer ouvragé, et portant encore des traces de dorure. La grille fermant la cour d'*honneur* avait remplacé un triste pont-levis ; les fossés existaient encore, mais encombrés d'arbustes, et servant de garenne à une population de lapins et de lièvres privés. Un perron de marbre en face de la grille s'arrondissait avec élégance aux pieds d'une grande porte vitrée, entrée principale d'une galerie menant à l'escalier carré, et peint à fresque sur ses murs, comme à Versailles.

On reconnaissait tout de suite, en entrant dans cette noble résidence, le génie imitateur et très-courtisan qui avait présidé à sa reconstruction, à sa *renaissance*.

Par une riante après-midi du mois d'avril, sur une des

terrasses dominant la vallée, deux jeunes personnes étaient fort occupées à surveiller un atelier de quelques paysannes fabricant un grand filet pour la chasse. Ces paysannes étaient des jeunes filles du village voisin, très-sages, quoique fort jeunes, et témoignant un respect mêlé d'affection pour les demoiselles du château. Le travail, cependant, se faisait gaiement, en plein air, sur la terrasse, varié tantôt par une chanson, tantôt par une anecdote ou une aventure plus ou moins intéressante.

Le filet avait de grandes proportions; il se composait de plusieurs zones d'un fil de chanvre, tordu solidement et filé par le procédé des rouets. Tout ce travail avait été fait au château même, sous la surveillance des demoiselles. Il avait pour but la chasse, mais aussi le but ingénieux de faire gagner de bonnes journées aux petites paysannes manquant d'ouvrage.

Cette réunion était charmante; elle rappelait les beaux jours des châtelaines, alors que le manoir seigneurial était l'asile des vassales du lieu, sous le doux patronage des dames pieuses et nobles.

Comme il était quatre heures de l'après-midi, on procéda au mesurage du labeur de la journée, et les demoiselles témoignèrent leur contentement, et pour le bon emploi du temps, et pour la solidité de l'ouvrage.

— Nous avançons, dit l'une d'elles; d'ici à huit jours, le filet sera terminé et mon grand-père sera fort content. Au mois de mai il pourra chasser la *caille verte* avec un beau filet tout neuf.

— Nous le lui offrirons pour le jour de sa fête, ajouta sa compagne. M. le comte nous donnera un bal ce jour-là. Les trois villages seront invités.

— Ah! juste ciel! reprit une jolie paysanne, nous n'avons qu'à bien nous dépêcher, pour faire nos jupons et nos tabliers neufs. Les étoffes en sont si belles! grâce à *mademoiselle*, qui nous les a apportées de Paris.

Et la petite paysanne, en disant cela, désignait en s'inclinant un peu une des deux demoiselles du château, ce

qui provoqua beaucoup de remercîments (renouvelés sans doute) de la part de tout l'atelier.

— Il est certain, reprit la compagne de la jeune personne désignée, que Mlle Diane vous a fait de charmants cadeaux. C'est que vous êtes sages et qu'elle vous aime bien.

— Et nous donc! dirent toutes les petites villageoises.

— Voyons, voyons, interrompit Mlle Diane, pour couper court à tant de reconnaissance, mesurons le filet et plions notre ouvrage pour demain matin. Il s'agit ce soir de filer au rouet. Le fil nous manquerait certainement.

On procéda au mesurage. Plusieurs aunes manquaient encore et on calcula approximativement ce qu'il restait à filer de cordonnet. Cela étant fait et décidé en conseil général, on leva la séance et les ouvrières se rendirent à l'office du château où les attendait ce repas si gai et si nécéssaire aux appétits campagnards, le *goûter*. Il se composait de belles jattes de lait et de beaux morceaux de *pain bis*, le plus succulent des pains et le meilleur à croquer quand on a des dents de montagnardes.

L'ouvrage emporté, et les paysannes s'étant retirées, les deux jeunes personnes restèrent seules sur la terrasse pour jouir de la pureté de l'air et de la vue splendide du coucher du soleil. Le filet de chasse fut oublié; la conversation prit son vol dans des régions plus hautes.

— Ma chère amie, disait Diane, que nous connaissons déjà, ma chère Charlotte, ne trouvez-vous pas un grand bonheur à vivre à la Roche-Cantal, après avoir passé à Paris six semaines d'une existence nerveuse et agitée? Quant à moi, je me repose de Paris comme d'un bal masqué, où les liaisons sont éphémères et les admirations factices.

— Eh! ma chère Diane, reprenait Mlle Charlotte, comment donc connaissez-vous si bien les bals masqués, que vous n'avez jamais vus, et qui sont si peu dignes d'une noble créature comme vous?

— Comment je les connais? reprit Diane. N'ai-je pas entendu dix fois nos voisins de campagne parler à mon grand-

père et à ma grand'mère des bals masqués de notre époque, si différents de ce qu'ils étaient sous l'ancien régime ?

— Oh ! oui, dit Mlle Charlotte, des souvenirs de jeunesse et des regrets ! Mais, ma chère amie, regardez donc le beau soleil couchant ! Les pics neigeux des montagnes à l'extrême horizon prennent des teintes roses inimitables. La couleur sur la toile n'approchera jamais de cette transparence. Que c'est beau la nature !

— L'art n'est pas laid, Charlotte, reprit Mlle Diane.

— L'art est une imitation, répondit Charlotte.

— Non pas tout à fait, mademoiselle. L'art est l'idéal révélé par la forme.

— Que vous êtes forte sur les définitions, Diane !

— Moquez-vous de moi ! Comme si je ne vous devais pas énormément. N'êtes-vous pas mon professeur, mon guide ? Avec vos cinq ans de plus que moi, vous me dominez de toute l'expérience et de toute l'instruction d'un siècle. Cinq ans de plus ! c'est une grande supériorité, mademoiselle.

— Méchante ! pourquoi me reprocher ma vieillesse ? reprenait Charlotte avec un sourire mélancolique. J'ai vingt-cinq ans bientôt ; je touche aux limites de l'âge patriarcal ! Ah ! Diane, que vous êtes jeune de toute manière, et que je suis *antique*, moi !

— Êtes-vous folle ? reprit Diane en passant son bras autour du cou charmant de sa compagne. Embrassez-moi, Charlotte, et promettez-moi de cesser de vous calomnier comme vous le faites. Jeune, instruite, belle, d'une distinction suprême, aimée et admirée dans cette famille comme partout, que voulez-vous de plus, ingrate ? N'êtes-vous pas chez mes grands père et mère comme une fille de la maison ? Est-ce que je ne me regarde pas comme votre sœur ? N'avez-vous pas une assez vaste part d'autorité ? Ambitieuse ! il vous faut donc un autre bonheur, des succès, un triomphe perpétuel ? Eh ! faites-vous donc couronner par quelque souverain à marier et que cela finisse.

Pendant que Mlle Diane parlait ainsi, avec une animation et une verve qui lui étaient habituelles, sur certains points

de conversation, Charlotte inclinait un peu la tête et paraissait se plaire à suivre une rêverie. Au dernier mot prononcé par son amie, elle releva le front, et ses beaux yeux bleu sombre rayonnèrent d'un éclat surprenant.

— Me faire couronner? reprit-elle... Oh! oui, certainement, je le voudrais.

— Voyez-vous! dit Diane assez surprise. Et pourquoi? pour dominer de très-haut?

— Oui.

— Voyez-vous, la folle ambitieuse! et pour vous voir encensée?

— Non, dit Charlotte avec fermeté, mais je voudrais être assez puissante pour punir bien des perversités.

— Eh! Charlotte, à qui en avez-vous, ce soir? J'ai peur de vos vengeances.

— Vous, ma chère âme! s'écria Charlotte, en embrassant à son tour sa noble et blonde amie.

— C'est bien, dit Diane, on vous cherchera une couronne. En attendant, contentez-vous, comme moi, de porter des chapeaux que nous adresse de Paris notre bonne Mme X..., et qu'elle nous fait payer un prix fou. Mais mon grand-père n'entend pas raison là-dessus. Il veut l'extrême bon goût dans la mode.

— Monsieur le comte est mille fois trop bon pour moi, Diane, reprit Mlle Charlotte, et puisque l'occasion s'en présente, je me hâte de vous dire que je suis vraiment peinée de voir l'égalité parfaite qu'il met entre nous pour tout, pour la toilette, par exemple. Car enfin, vous êtes la demoiselle de la maison, l'héritière présomptive, que sais-je? Moi, je ne suis que la demoiselle de compagnie, et...

— N'achevez pas, Charlotte, dit Diane en lui portant la main à la bouche, n'achevez pas, méchante créature que vous êtes! Vous devenez folle, décidément; ou bien avez-vous le projet de me faire mourir de chagrin?

— Vous avez raison, Diane, reprit son amie, laissons cela. La Providence a été pour moi d'une bonté infinie, puisqu'elle m'a amenée dans votre excellente famille.

— Enfin ! reprit Mlle Diane, vous avouez que nos montagnes et la liberté valent bien le couvent.

— Ne parlons pas de cela, reprit Charlotte. Le couvent, je le crois encore, valait mieux pour moi. Mais puisque me voilà devenue nécessaire à votre vie, ma chère amie; puisque je suis de quelque utilité à votre noble famille, Dieu soit loué ! il fait bien ce qu'il fait.

— C'est très-beau, mademoiselle; mais avec tout cela, vous ne m'avez jamais raconté par quelle cause ou par quel accident vous aviez pris la résolution de vous cloîtrer chez les dames de la Visitation, à Nice, où nous vous avons rencontrée par hasard. C'est mal, Charlotte; vous n'avez aucune confiance en moi. Mon grand-père et surtout ma bonne grand'maman me disent quelquefois : « Nous aimons Charlotte à la folie, nous l'estimons à un degré infini, nous l'admirons et pour sa grâce incomparable, et pour le charme de son esprit et pour l'élévation de son âme; mais il est impossible de pénétrer le mystère de sa vie. Elle se cloître toujours, et se contente d'être de notre famille, tout en restant étrangère pour nous. Nous l'avons adoptée sur la recommandation de Mme de Saint-Remy, la supérieure du couvent de Nice; nous l'avons aimée tout de suite, et cependant elle persévère à voiler sa vie à nos yeux, comme si nous étions pour elle des indifférents. » Ah ! Charlotte, vous ressemblez parfaitement à ces flacons d'essence orientale d'où s'exhale un parfum délicieux, bien qu'ils soient hermétiquement fermés. Que serait-ce si vous consentiez à vous répandre un peu ?

A ces douces paroles, Mlle Charlotte ne répondait que par des regards et en pressant la main de Diane.

Le soir arrivait avec ses splendides couleurs; l'horizon, au couchant, était tout en feu, tandis que du côté de l'est la jeune lune s'élevait dans l'éther limpide et bleu, suivie par cette jolie étoile du Vesper qui brille si bien à ses côtés; les bois, au nord, devenaient sombres, et dans la vallée on voyait la rivière parsemée de constellations. Les troupeaux descendaient des pentes des montagnes, regagnant les ber-

geries au tintement des *sonnailles* et au son mélancolique des cornemuses. C'était un beau soir, promettant un limpide lendemain.

Diane et Charlotte, malgré les mantes élégantes qui couvraient leurs épaules, comprirent à la fraîcheur de l'air qu'il était temps de rentrer au château; d'autant plus que l'heure du dîner approchait, et qu'il fallait, avant l'appel de la cloche, donner quelques soins à la toilette de la soirée.

— Sait-on si nous avons quelqu'un aujourd'hui? demanda Diane.

— Quelques voisins sans conséquence, reprenait Charlotte. Je crois avoir entendu dire que M. le comte attendait quelques propriétaires campagnards des environs.

— Ah! mon grand-père a une prédilection marquée pour les ennuyeux! dit Mlle Diane. Il sait les dénicher avec un soin, une habileté!... Il faudra que je lui en fasse de nouveau mes compliments.

— Voulez-vous vous taire, mutine et étourdie que vous êtes! reprit Charlotte.

— Jamais, mademoiselle, répliqua l'enfant espiègle, jamais! j'affronterais tout, excepté l'ennui.

— Bah! dit sa compagne. Est-ce qu'on ne vit pas sous la loi de l'imprévu? Peut-être ce soir, quelle que soit la compagnie, vous amuserez-vous comme une folle.

— Dieu vous entende, Charlotte! répliqua l'étourdie en rentrant au château suivie de sa compagne.

Ces demoiselles s'étaient hâtées de regagner leur appartement. Une demi-heure après, la cloche de la grande cour sonnait le dîner.

IV

LE DINER

Dans la grande salle à manger du château, une table de douze couverts était servie avec un luxe de cristaux et de vieille argenterie qui donnait la meilleure idée de la maison du comte de Tournai.

Deux ou trois convives, plus exacts que l'aiguille même de l'horloge, étaient déjà réunis au salon de réception. On les avait annoncés à M. le comte; mais celui-ci, retardé par un accident quelconque, achevait encore sa toilette, et avait envoyé porter ses excuses aux invités par son valet de chambre.

La porte de la salle à manger était entr'ouverte, en sorte que du grand salon de réception on pouvait jouir du coup d'œil enchanteur des apprêts du dîner. Les convives réunis au salon virent bientôt leur nombre s'augmenter de trois autres personnages également invités et arrivant des environs. Des voitures de campagne les avaient amenés au château. Plusieurs d'entre eux, dont l'appétit parlait peut-être assez impérieusement, tiraient leur montre et venaient constater aux deux pendules du salon que l'horloge de M. le comte réglait fort mal les sonneries de l'habitation. Les montres des convives étaient en avance d'un gros quart d'heure sur les horloges et pendules.

Parmi les invités, il en était deux dont l'extérieur et le caractère méritaient d'être remarqués. L'un se nommait l'abbé Sidoine, l'autre était un vieux gentilhomme terrier, habitant un châtelet des environs et portant le titre et le nom de baron des Oursons. L'abbé Sidoine, âgé seulement d'une quarantaine d'années, était un savant théologien, le Tertullien de la contrée, ayant été attaché au professorat d'un grand séminaire de France, mais retiré dans les montagnes d'Auvergne, où il possédait un assez joli revenu. L'abbé Sidoine avait abdiqué la chaire pour cause d'une affection au larynx. Il avait adopté la vie de cénobite; ce qui ne l'empêchait pas d'accepter de temps à autre les invitations de M. le comte de Tournai, qui le considérait particulièrement. Quant à M. le baron des Oursons, c'était un vieux compagnon de chasse du comte et un voisin de campagne, d'une santé robuste, jouissant d'un revenu médiocre, mais parfaitement libre de tout embarras; M. le baron était, avait toujours été et se promettait d'être toujours célibataire. Les autres invités passaient pour des gens sans importance, de bons propriétaires du canton.

L'abbé Sidoine, qui, en sa qualité de théologien et de cénobite, avait le système nerveux très-agacé, ne pouvait comprendre comment une invitation donnée pour six heures précises était en réalité une invitation pour six heures et demie.

Le baron des Oursons s'évertuait à lui prouver que l'heure, à la campagne, pouvait varier d'une localité à l'autre, attendu que les pendules et les horloges n'étaient point réglées par la même main.

— Mon Dieu! disait le maigre abbé en se promenant dans le salon, quelle singulière raison me donnez-vous là, monsieur le baron; mais je ne suis nullement disposé à discuter, je vous en préviens. J'ai dans ce moment-ci l'estomac dans un désordre effroyable; c'est une caverne livrée à des tempêtes; j'ai fait six lieues de pays dans mon cabriolet, le nez à la brise du nord, obligé de contenir beaucoup l'ardeur de mon cheval, toujours prêt à me précipiter dans quelque ravin de nos montagnes. C'est un animal vicieux et dont je ne veux pas me défaire, cependant.

— Vous avez tort, monsieur l'abbé, répondit le baron en pinçant une prise de tabac dans sa boîte d'or.

— J'ai tort! s'écriait l'abbé en se promenant toujours d'un angle à l'autre du salon: j'ai tort! c'est bientôt dit. *Stultus sum!* et pourquoi ai-je tort, monsieur le baron?

— Parce que, reprit celui-ci, quand un cheval peut nous faire casser le cou, on le vend.

— Ah! ah! dit l'abbé, et cela en vertu de ce commandement de l'Écriture: « Tu ne feras pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît. »

— Vertu de ma vie! riposta aigrement l'irascible gentilhomme, est-ce qu'il est ordonné de se faire tuer par son cheval quand il est vicieux!

— Il est ordonné de ne pas exposer autrui à se faire tuer.

— Mais, triple Dieu! dit le baron, il faut donc alors tuer son propre cheval?

— Ce serait plus charitable, répondit l'abbé. L'homme a droit de vie et de mort sur les animaux qui lui appartien-

nent, et l'homme doit protéger au contraire la vie de l'homme.

— Ventre de biche ! ajouta le baron, vous nous la donnez belle, monsieur l'abbé ! De manière que si je suis trompé, si pour vingt-cinq louis j'achète un cheval vicieux, dangereux, je le ferai abattre immédiatement, de peur que quelqu'un n'en fasse l'acquisition après moi ?

— Certainement, dit l'abbé. Le précepte le commande ainsi.

— De manière, reprit le baron, devenu très-rouge d'impatience ; de manière que, en abattant mon cheval, j'égorgerai aussi, en pure perte, mes vingt-cinq louis ?

— D'accord ! De l'argent perdu, voilà tout.

— Eh bien, monsieur l'abbé, ajouta le baron en humant une bonne prise de tabac, voulez-vous que je vous dise franchement ma pensée à ce sujet ?

— Dites.

— Franchement ? Carrément ?

— Carrément.

— Eh bien, monsieur l'abbé, je pense, moi, qu'en agissant de la sorte, en tuant mon cheval, qui m'aurait coûté vingt-cinq louis, au lieu de m'en défaire, je pense que je serais plus bête que mon cheval.

— Belle morale, dit l'abbé. Beaux principes d'équité !

M. le baron des Oursons, piqué au dernier point, allait prendre les voix des assistants ou chercher à les mettre de son avis, lorsque les deux battants de la porte s'ouvrirent. M. le comte de Tournai arrivait donnant le bras à sa petite-fille ; il était précédé de Mlle Charlotte, soutenant la démarche chancelante de Mme de Tournai, atteinte d'un commencement de cécité.

M. de Tournai, un peu contrarié d'avoir fait attendre ses convives, leur offrit des excuses qui furent acceptées avec des marques de sympathie et de respect non équivoques. Il leur expliqua comment, au moment de faire sa toilette, on lui avait expédié de la petite ville de Gannat un courrier lui annonçant l'arrivée d'un homme d'affaires, venant de

Paris, pour une négociation importante. C'était, disait-il, un homme considérable, ayant pris domicile à Gannat où il devait passer quarante-huit heures seulement. M. de Tournai avait été obligé de répondre immédiatement et il avait invité l'honorable M. Saint-Germain à venir prendre le thé dans la soirée, au château. L'homme d'affaires était accompagné d'un personnage dont il sera question dans ce récit.

La compagnie, plus que satisfaite par cette explication, vit avec enchantement que le moment du dîner était arrivé, et chacun prit un visage animé par les riantes couleurs de l'espérance. L'attente générale ne fut pas trompée, car la porte de la salle à manger vint à s'ouvrir, et un domestique en livrée annonça que « madame la comtesse était servie. »

Le bras de Mme de Tournai revenait de droit au baron des Oursons qui le lui offrit avec une galanterie respectueuse. On passa dans la salle à manger. Les campagnards ne manquèrent pas l'occasion de se livrer à une pantomime de politesse sur le seuil de la porte. Chacun refusait de passer le premier. Ils finirent par passer tous à la fois : la porte, à deux battants, était très-grande.

M. le comte de Tournai se plaça au centre de la table, en face de sa femme, ayant à sa droite Mlle Charlotte qu'il regardait comme sa nièce, et à sa gauche sa petite-fille. Les convives trouvèrent leurs noms sur leurs couverts.

Notre intention n'est pas de donner la moindre description de cet excellent dîner de château, préparé par un *cordon bleu*, Mlle Rose, une cuisinière digne de *travailler* pour un congrès diplomatique.

Nous laisserons donc un instant nos convives se livrant aux délices de la table et de la conversation, pour nous occuper un peu des deux voyageurs qui s'étaient fait annoncer et qui, dans cette soirée, se rendaient en voiture de louage de la petite ville de Gannat au château de la Roche-Cantal.

Dans une de ces carrioles à deux roues attelées d'un vigoureux cheval, et qui sont encore en usage en Auvergne, M. Saint-Germain, homme d'affaires habitant Paris, causait

à mots couverts avec son compagnon de voyage, au sujet de l'affaire qui les avait amenés de si loin. Le conducteur assis sur l'avant de la carriole était un drôle de dix-sept à dix huit ans, d'une physionomie fort intelligente et qui, par conséquent, donnait beaucoup de défiance à ces messieurs.

Cependant, après avoir traversé la vallée, la carriole prit à droite un chemin adossé aux collines et qui les cotoyait; la rampe était douce, mais le conducteur jugeant qu'il fallait soulager un peu le cheval à cette longue montée, mit pied à terre et chemina près de l'équipage en sifflant un air des montagnes.

Les voyageurs donnèrent plus de liberté à leur conversation.

— Notre négociation, disait M. Saint-Germain, a cela de difficile qu'elle dépend de certaines éventualités. Il s'agit de faire rompre un mariage dont le futur ne veut pas, mais dont la rupture lui coûterait l'énorme somme de cinq cent mille francs.

— Un beau denier! reprenait le compagnon de M. Saint-Germain. Il faudrait que la future fût bien maussade pour m'obliger à renoncer à elle si je devais lui restituer cinq cent mille francs de dédit.

— La future est ravissante, dit-on, et monsieur le marquis, mon client, ne saurait mieux choisir. Mais vous le connaissez comme moi, monsieur, vous savez parfaitement par quelle antipathie secrète il ne veut plus de ce mariage. Mon rôle se borne à tirer le meilleur parti possible de la situation, c'est-à-dire à faire composer la famille afin de diminuer l'énormité du *dédit*.

— Quant à moi, reprit le compagnon, je me suis chargé d'un mandat bien autrement dur à remplir. Je dois tenter tous les moyens pour amener la future à rompre d'elle-même et de son propre chef, afin qu'elle n'ait aucun droit à faire valoir pour le *dédit*. C'est un demi-million que j'entreprends d'économiser à mon ami.

— Beau dévouement! reprit en souriant M. Saint-Germain.

Pylade n'eût pas fait mieux pour Oreste. Et votre ami reconnaissant...

— Me reprochera peut-être un jour de lui avoir fait rompre ce mariage.

— Ah ! c'est possible, dit Saint-Germain. Voilà pourquoi j'allais vous demander si vous aviez stipulé quelque indemnité avec votre ami, avant de partir de Paris; une indemnité pour vos frais de voyage, par exemple; une prime pour avoir réussi à rompre le mariage sans dédit; une part proportionnelle dans cette opération, qui est la réalisation de cinq cent mille francs acquis à la fortune de votre ami...

Le compagnon de voyage de M. Saint-Germain parut se révolter un peu à ce langage et se contenta de répondre :

— Monsieur, quand vous me connaîtrez mieux, vous saurez que je ne suis pas de ceux qui spéculent sur les services rendus à leurs amis, ni même à personne. Je donne mon obligeant intermédiaire pour rien. Mais je ne cherche pas non plus à obliger tout le monde, je vous en préviens. Toutefois, je ne trouve pas mauvais, pour ce qui vous regarde, que vous touchiez des honoraires dans une affaire d'intérêt. Chacun vit de son état. Le mien consiste à faire valoir mes capitaux seulement. Ils suffisent aux dépenses de mon train de vie. En un mot, monsieur, je vis largement de mes revenus, et je ne travaille que pour rendre des services.

— Monsieur, dit l'homme d'affaires un peu confus, recevez mes excuses. Je n'avais pas l'honneur de vous connaître avant mon arrivée à Gannat, où je vous ai rencontré à l'auberge et où vous m'avez fait la confidence du but de votre voyage. Nous nous sommes réunis, ayant la même mission, à titres différents. Vous allez agir en ami; moi en qualité de fondé de pouvoir. Il faudrait que la partie adverse eût le diable au corps pour résister à notre intervention doublement diplomatique.

— Très-bien, monsieur Saint-Germain, dit le compagnon de voyage. Maintenant que nous voilà d'accord sur un point essentiel, notre qualité respective, veuillez me répéter en quatre mots la teneur de l'article du testament de cette

vieille chanoinesse, tante des deux futurs, qui les institue ses héritiers collectivement s'ils se marient, et qui prive l'un ou l'autre de son héritage s'il refuse le mariage.

— Voici en trois phrases tout ce dont il s'agit, dit Saint-Germain. Mme la comtesse de ***, chanoinesse d'un chapitre noble des environs de Munich, décédée depuis deux ans en Allemagne, avait tout son avoir engagé dans la fortune patrimoniale du marquis Paul de Civrac, son neveu, cinq cent mille francs. En mourant, elle a laissé un testament déposé à Paris, par lequel elle lègue cette fortune à M. de Civrac, à condition qu'il épousera, avant l'expiration de deux années, sa cousine à lui et sa nièce à elle, Mlle Diane de Rosambel, orpheline de père et mère, et petite-fille de M. le comte et de Mme la comtesse de Tournai, domiciliés à leur château de la Roche-Cantal.

— Le château où nous nous rendons ce soir? dit le compagnon de voyage.

— Précisément, reprit M. Saint-Germain. Je continue: Le testament de la chanoinesse porte, en outre, cette clause essentielle et terrible:

« Dans le cas où M. de Civrac renoncerait de son chef à épouser ma nièce, Diane de Rosambel, il serait tenu de verser entre ses mains la somme de cinq cent mille francs, capital constituant ma fortune, et Diane de Rosambel deviendrait ainsi et par conséquent ma seule héritière.

» Dans le cas contraire, ajoute le testament, dans le cas où le refus de mariage proviendrait du chef de Mlle Diane de Rosambel, libre de son choix, les cinq cent mille francs montant de ma fortune et placés sur les biens territoriaux du marquis Paul de Civrac, mon neveu, resteraient à ce dernier en toute propriété.

» Dans le cas de décès de l'un ou de l'autre avant mariage, le dernier survivant hérite de ma fortune.

» Enfin, dans le cas d'un refus mutuel et d'un commun accord pour ne pas contracter mariage, ni Mlle de Rosambel, ni M. de Civrac n'héritent de ma fortune, et les cinq cent mille francs que je laisse après moi devront revenir de droit

à l'abbaye des Dames nobles de Munich pour la moitié, et à l'hopital des incurables de Lyon pour l'autre moitié.

—Est-ce clair, monsieur? ajouta M. Saint-Germain.

— Ouf! dit l'autre. Si c'est clair ! cela vous crève les yeux; mais aussi cela vous étrangle par compensation. Quel diable de testament! Il n'y a qu'une vieille fille, noble, folle et chanoinesse à Munich, qui ait pu rêver et écrire un pareil acte comme l'expression de sa dernière volonté. C'est vouloir faire éclore toute une nichée de procès après soi! Je prévois d'ici des averses de papiers timbrés, si le mariage n'a pas lieu dans le délai voulu. Et il n'aura pas lieu puisque nous sommes chargés, vous et moi, monsieur Saint-Germain, de le faire rompre.

— Oui, monsieur, reprit l'homme d'affaires, il est constant que M. de Civrac ne veut pas épouser sa cousine; mais il est aussi certain qu'il voudrait garder les cinq cent mille francs.

— Pour cela donc, il faut que la cousine, Diane de Rosambel, la belle Diane, renonce elle-même et de son chef à cette union?

— Oui, monsieur, et il paraît que vous vous êtes chargé de la faire renoncer.

— Pas à mon profit, toujours, ajouta le compagnon de voyage, je ne suis pas assez fort pour cela; je me suis chargé de dégoûter la belle Diane de son beau cousin, voilà tout.

— Eh! ce n'est peut-être pas chose très-facile.

— Nous verrons. Je n'en sais rien encore, dit le compagnon de M. Saint-Germain. Je n'ai jamais aperçu Mlle Diane, ni elle, ni aucun des siens. Je vais ce soir faire connaissance pour la première fois avec cette noble famille. Quant à vous, monsieur Saint-Germain, vous venez faire des sommations légales à Mlle Diane et à son tuteur, le comte de Tournai, afin qu'on ait à se prononcer d'ici à six mois pour ou contre le mariage. Le délai expire fin octobre prochain.

— Allons, monsieur, dit Saint-Germain, je vois que vous comprenez à merveille maintenant, et notre situation mu-

tuelle et notre mission réciproque. Vous voilà parfaitement édifié, et, comme nous approchons du château de la Roche-Cantal, où nous sommes attendus, je crois qu'il ne serait pas mal de réparer un peu le désordre de notre toilette, très-compromise par les soubresauts de cette maudite carriole.

En disant cela, M. Saint-Germain passait et repassait une petite brosse à main sur sa chevelure grisonnante, et dont il cherchait à ramener sur son auguste crâne les mèches égarées.

Quant à son compagnon, il se contenta de relever un peu le nœud de satin d'une cravate fort élégante et de bien fixer une grosse épingle qui brillait sur sa poitrine.

Nous connaissons le but de la visite de ces deux voyageurs au château de la Roche-Cantal, mais nous connaissons peu leurs personnes encore.

M. Saint-Germain était un homme de quarante ans environ, ayant de longs cheveux gris qu'il ramenait soigneusement sur un crâne chauve, ainsi que nous l'avons vu dans la carriole. Il portait des lunettes d'or, une cravate blanche habituellement, et un paletot noir d'un drap neuf doublé de soie au collet et au revers des manches; c'était son luxe. Il avait le visage jaune, sillonné de deux rides profondes, du coin de l'œil au coin de la bouche; il avait les dents longues mais les lèvres minces. Il portait souvent la main à la poche de son gilet; il en tirait une boîte d'or et prenait du tabac dix fois dans un quart d'heure. C'était ce que l'on nomme à Paris un *avocat consultant* ou *homme d'affaires*, connaissant sinon la science du droit, du moins la rubrique de la procédure, et sachant tirer un parti quelconque de l'affaire la plus hasardée et même la plus suspecte dans son origine et ses résultats. M. Saint-Germain avait à Paris un cabinet qui valait beaucoup d'argent par la grande affluence des causes qui lui arrivaient, qu'il étudiait d'abord et dont il fournissait les dossiers à plusieurs études d'avoués et d'huissiers de Paris. M. Saint-Germain ne plaidait jamais lui-même, il faisait plaider; il faisait

travailler l'avoué et fonctionner l'huissier. Puis il réglait avec eux pour régler ensuite avec le client. M. Saint-Germain, bon an, mal an, se constituait bien un revenu de quarante à cinquante mille francs, somme ronde.

Son compagnon pouvait bien être âgé de trente à trente-six ans. C'était un de ces dandys à qui le sort, à Paris, ne sait rien refuser, depuis un ravissant appartement jusqu'à un crédit illimité chez le tailleur, le bottier, le parfumeur et le restaurateur à la mode. Il se nommait Renard de Banqueville, et, dans l'occasion, le titre de baron venait tout à coup tomber devant ce nom caractéristique, comme pour l'annoncer ou le recommander. M. Renard de Banqueville avait une grosse tête bouclée de cheveux blonds tirant sur le roux, laineux et très-fourrés. Son teint était blanc et coloré, ses traits décelaient la finesse, et l'ensemble de sa physionomie annonçait cependant la bonhomie. Il avait l'œil bleu, couvert et brillant dans l'occasion. Sa taille était moyenne et bien prise. Il était d'un acabit un peu fort, ce qui prouvait la vigueur, et d'une adresse surprenante à tous les exercices tenant à la gymnastique. Du reste, il était ce que l'on nomme bon vivant, riant avec franchise et parlant d'une voix pleine et claire. Poli et réservé avec les gens qu'il ne connaissait pas beaucoup, un peu brusque avec les gens qui vivaient dans sa familiarité. Son intelligence était surprenante sur certains points. Personne ne saisissait plus vite le sens d'une affaire, personne ne devinait mieux à demi-mot. Si le baron Renard de Banqueville avait de la fortune, c'est ce dont s'occupaient le moins les gens qui, comme lui et vivant dans le milieu où il vivait, dépensaient beaucoup d'argent. Ajoutons que M. de Banqueville était devenu depuis six à huit mois, un des *amis intimes* de M. le marquis Paul de Civrac, un jeune homme de bonne race et jouissant d'une très-belle fortune, ainsi qu'on a pu le deviner par ce que disait de lui M. Saint-Germain, son chargé d'affaires.

Nos deux voyageurs qui s'étaient fait annoncer au château, et qui avaient reçu un mot d'invitation du comte de

Tournai, arrivèrent donc à la nuit close à la Roche-Cantal. La grande grille s'ouvrit et laissa passage à la carriole, qui alla les déposer au perron du centre. Le conducteur et le carrosse étaient loués pour la soirée. Le cheval fut conduit à l'écurie du château, où l'avoine ne lui fut pas épargnée. Quant au drôle qui avait conduit la carriole, il connaissait l'hospitalité de la Roche-Cantal, et il n'hésita pas à prendre le chemin de la grande cuisine.

Quand les voyageurs arrivèrent à l'escalier monumental, éclairé par une immense lanterne de cristal encadrée de cuivre, ils se rappelèrent Versailles, proportion gardée. Un laquais les amena au grand salon et les annonça. Toute la compagnie prenait le café après avoir fait un excellent dîner.

M. le comte de Tournai vint au devant des visiteurs, et on échangea quelques saluts assez cérémonieusement. Puis M. le comte présenta ses hôtes à Mme de Tournai, assise dans un grand fauteuil au coin de la cheminée. Dès que les deux nouveaux venus s'étaient fait annoncer, Mlle Charlotte avait pris avec quelque vivacité le bras de Diane et l'avait emmenée dans la petite serre voisine, éclairée et servant de salon. Cette pièce, toute tapissée de fleurs et d'arbustes, avait une porte de sortie sur la terrasse, de sorte qu'au besoin on pouvait, par cette issue, échapper aux ennuyeux arrivant au grand salon.

Dans la petite serre, une table de jeu était dressée et deux convives étaient fort occupés à faire un cent de piquet. C'était un duel silencieux et acharné. Ces intrépides joueurs ne s'étaient donc pas aperçu que les deux jeunes filles étaient venues se réfugier dans un angle du salon de verdure et qu'elles causaient à voix basse, assises entre un citronnier et un immense camélia tout en fleurs.

— Oui, disait Charlotte à Diane, j'ai de sérieuses raisons pour éviter de paraître au salon. J'avoue que j'éprouve une singulière répulsion pour ces deux visiteurs venant de Paris. Mes appréhensions sont peut-être ridicules... Vous savez, ma chère Diane, que j'ai le système nerveux très-

agacé. Arrangez donc les choses de manière que mon absence ne contrarie pas trop votre bonne maman et M. le comte. Dites que j'ai été prise d'une migraine subite. Je me réfugie dans notre appartement. Vous viendrez m'y retrouver si cela vous est possible. Adieu.

Mlle Charlotte se leva et se hâta de gagner l'escalier en passant par la petite porte du cabinet de verdure. Diane la suivit jusqu'au pallier et elle la vit avec surprise monter au second étage avec une précipitation dont elle ne pouvait comprendre la cause. Diane pensa qu'elle ne pouvait, comme Charlotte, déserter le salon, et elle revint retrouver la compagnie qu'elle y avait laissée.

Dès que son grand-père l'aperçut, il vint à elle, et la prenant à l'écart il lui dit à demi-voix :

— Il me semble que je dois vous présenter ces messieurs, Diane.

Il désignait les nouveaux venus.

— Mais à quoi bon ! reprenait Mlle de Rosambel. Ils arrivent de Paris pour vous parler d'affaires.

— Ces affaires vous regardent particulièrement, Diane.

— Mon Dieu, je m'en doute bien, dit-elle. Mais si elles vous embarrassent trop, mon excellent grand-père, donnez-moi vos pouvoirs et vous verrez comme je les mènerai rondement à bonne fin.

— Parbleu ! je le veux bien, reprit le comte de Tournai; laissez-moi seulement préparer le terrain. D'ailleurs, je ne suis pas fâché de voir comment vont s'y prendre ces deux diplomates pour nous amener à renoncer à cinq cent mille francs dus par votre impertinent cousin M. de Civrac.

— Qui ne tient pas à m'épouser, ajouta Diane avec un suprême dédain, mais qui tient beaucoup à garder tout l'argent de ma tante la chanoinesse. Eh bien, mon excellent grand-père, engagez la conversation. Vous me présenterez à ces messieurs quand vous voudrez.

Le comte de Tournai rejoignit ses hôtes qui, dans ce moment-là, assis près de la cheminée, avaient engagé une conversation très-discrète, très-convenable, très-banale

avec Mme de Tournai, assise dans un grand fauteuil et occupée à boire du café que lui présentait sur un plateau la plus jolie petite fille du monde, Camérina, la femme de chambre de Mlle Diane ; une petite merveille florentine que ces dames avaient ramenée d'Italie. Mme de Tournai était presque aveugle. Avec une grâce incomparable, Camérina tenait d'une main le plateau et de l'autre donnait la tasse à sa vieille maîtresse.

Quand le comte revint vers la cheminée, il ne put se défendre de dire un mot amical à Camérina, qu'on regardait comme l'enfant de la maison.

— Tu fais de grands progrès, lui dit-il, tu ne te brûles plus les doigts en servant du café à madame. Camérina, ajouta-t-il, sais-tu où est Mlle Charlotte ?

— Dans son appartement, répondit aussitôt Diane qui s'était rapprochée. Elle a été prise d'une migraine subite et violente ; elle m'a chargée de toutes ses excuses pour vous, grand'maman.

— Ah ! ma fille, reprit Mme de Tournai, je crains que cette bonne Charlotte ne se fatigue trop. Elle s'occupe du matin au soir, elle ne sort pas assez. Quel caractère adorable, mon Dieu ! quelle âme charmante !

— Oui, dit le comte, c'est un hommage que je me plais à lui rendre aussi. Mlle Charlotte est la joie et le bonheur de la maison.

— Voilà un éloge complet et en deux mots, dit M. Saint-Germain en s'inclinant un peu. Il augmente nos regrets de ne pouvoir avoir l'honneur d'être présentés ce soir à une personne si distinguée.

— A propos, messieurs, reprit le comte, je crois, Dieu me pardonne, que je ne vous ai pas présenté à ma petite-fille, Mlle de Rosambel.

— Nous allions vous le demander, monsieur le comte, ajouta M. Saint-Germain.

Et il se leva, ainsi que son compagnon de voyage, pour saluer profondément Mlle Diane que son grand'père amenait par la main.

— Je vous présente M. Saint-Germain, ma fille, dit le comte de Tournai. Monsieur est un homme d'affaires des plus distingués. Il habite Paris. Je vous présente aussi M. le baron Renard de Banqueville, ma fille. Monsieur est un ami de votre cousin le marquis de Civrac, et monsieur accompagne M. Saint-Germain dans sa tournée en Auvergne.

Diane, il faut bien vite le constater, rendit aux saluts respectueux de ces messieurs un salut tout particulier à elle, de haute compagnie, mais de suprême impertinence. M. Renard de Banqueville, qui saisit très-bien la nuance de ce salut, se mordit la lèvre avec colère. Se venger était impossible; un rien pouvait compromettre les intérêts du marquis de Civrac.

Comme les invités passaient gaiement leur soirée à jouer, soit aux échecs, soit au piquet, soit au trictrac, les nouveaux venus pouvaient très-librement entretenir M. le comte et Mme la comtesse de Tournai de l'objet de leur visite. D'ailleurs, une lettre de M. Saint-Germain était arrivée quelques jours avant, de Paris, et avait parfaitement expliqué le but du voyage.

— Monsieur le comte, dit l'homme d'affaires, nous donnerez-vous une heure demain pour parler de *nos* intérêts? M. Renard de Banqueville, ami intime de M. de Civrac, veut bien m'assister dans ma mission auprès de vous.

— Eh! reprit M. de Tournai, il me semble que vous êtes assez fort, monsieur Saint-Germain, pour vous passer d'assesseur! Mais M. de Banqueville n'en est pas moins le bienvenu.

Celui-ci salua. Diane, qui voyait la conversation s'engager sur le terrain désigné, s'éloigna un peu, sauf à revenir dans un moment opportun pour prêter main-forte à son grand-père.

— Nous disons donc, reprit M. de Tournai avec le sourire fin d'un diplomate, nous disons donc que le marquis de Civrac renonce à se marier avec sa cousine, Mlle de Ro-

sambel, ma petite-fille, et que, par conséquent, il s'apprête à lui restituer la somme de cinq cent mille francs.

M. Saint-Germain bondit sur son fauteuil. M. Renard resta impassible.

— Pardon, mille fois pardon, reprit aussitôt l'homme d'affaires. M. de Civrac, mon client, ne refuse pas du tout cet honorable mariage, et il se dispose encore moins à restituer cinq cent mille francs dont il a été institué héritier et qui sont placés sur ses biens?

— Alors, reprit le comte de Tournai en se plaçant devant la cheminée, le dos au marbre, alors, mon cher monsieur Saint-Germain, c'est un contrat de mariage dont vous venez me parler et dont vous avez l'intention de me communiquer les bases?

— Eh! mais, pas tout à fait, monsieur le comte, dit Saint-Germain, un peu interloqué et poussé à fond par la brusquerie loyale de M. de Tournai.

—De quoi s'agit-il? demanda le comte en feignant la surprise.

— Il s'agirait de s'entendre, reprit Saint-Germain; mais ce serait difficile ce soir, à une première visite et au milieu d'une charmante soirée.

— Monsieur, reprit le comte de Tournai, j'ai vécu une grande partie de ma vie dans le monde des affaires, de la politique et de la diplomatie, et j'ai toujours, presque toujours vu que les questions les plus sérieuses n'étaient pas exclues de la conversation du salon. Au contraire, j'ai remarqué vingt fois qu'une solution impossible la veille aux conférences d'un congrès, arrivait tout naturellement le lendemain à une soirée, à un bal, n'importe où. C'est, du reste, un phénomène facile à expliquer : quand il est permis de parler librement, familièrement, on s'entend beaucoup mieux et beaucoup plus vite. Croyez-moi donc, monsieur Saint-Germain, ne remettez pas à demain ce que vous avez à me dire ce soir, et regardez ce salon comme un lieu où l'on peut conférer gaiement de toute chose, et surtout loyalement.

M. Saint-Germain était pris au piége. Il arrivait avec un plan tout fait, avec des moyens stratégiques habilement calculés dans l'intérêt de son client ; il comptait amener peu à peu à des concessions le tuteur de Mlle de Rosambel, et finir même par obtenir de Diane un renoncement au mariage; tout cela devait être mené sagement, sans bruit et par des confidences insidieuses, un peu perfides même; eh bien ! toute cette prudence avortait ; la mine éclatait; il fallait parler haut, s'expliquer clairement et brusquer une décision de part et d'autre. C'était un duel violent; l'un ou l'autre adversaire devait y perdre cinq cent mille francs.

M. Saint-Germain sentait ses rares cheveux gris se dresser sur sa tête; il avait recours à sa brosse, sa jolie petite brosse à main, pour ramener les rebelles sur le crâne qui rougissait de sa nudité. Mais, dans cette manœuvre, M. Saint-Germain était fort habile, comme dans d'autres manœuvres beaucoup plus sérieuses. Quand il eut remis un peu d'ordre sur sa tête, quand il eut humé une assez forte prise de tabac, il parut prendre son parti en brave et s'adressant à son compagnon de voyage, il lui dit avec une bonhomie un peu goguenarde, mais qui sentait le dépit d'une bonne lieue :

— Eh bien, mon cher compagnon, nous voilà pris au piége. Un piége doré, ravissant; nous voilà pris dans le château des enchanteurs; il faut cette nuit même vaincre ou périr. Il faut plaider ici pour nos cinq cent mille francs, devant cette noble compagnie, devant la personne du monde la plus imposante et la plus intéressée à ce débat, Mlle de Rosambel elle-même qui veut une explication catégorique et qui nous trouble terriblement par sa présence et l'ascendant de ses regards. Allons, il faut prendre son parti. Plaidons, et au besoin assistez-moi, mon cher compagnon. Je vais aborder la question de droit; vous plaiderez la question des impossibilités morales, des antipathies même, question majeure quand il s'agit d'une union indissoluble.

— Oh ! oh ! reprit le comte de Tournai, ceci promet de devenir éloquent.

Et il fit un signe à M. l'abbé Sidoine, qui vint s'asseoir sur un fauteuil près de la cheminée. D'un autre signe de la main, M. de Tournai invita M. le baron des Oursons, son voisin de campagne, à venir prendre part à cette réunion de famille. Les autres convives s'étaient déjà disposés à prendre congé des maîtres de la maison : il était neuf heures du soir, et le clair de lune devait cesser avant minuit. Les campagnards jugeaient à propos de regagner leurs habitations avant la nuit noire. Ils furent reconduits par M. de Tournai jusqu'au grand escalier, et chacun retrouva dans la cour sa voiture attelée.

V

EL RETIRO

Il ne restait donc plus au salon qu'une sorte de conseil de famille composé d'hommes d'affaires, d'amis et de grands parents. Chacun prit place au cercle en face de la grande cheminée. Mlle Diane alla se placer sur un gros tabouret aux pieds de sa grand'mère.

M. Saint-Germain fut invité très-sérieusement par le comte de Tournai à vouloir bien s'expliquer sur la nature du mandat qu'il avait reçu de son client, le marquis de Civrac, et sur le but de sa mission au château de la Roche-Cantal.

On l'écouta avec attention pendant les dix premières minutes; mais comme en avocat habile il tournait autour de la question principale, sans jamais l'aborder, M. de Tournai prenant d'un regard l'avis de Diane, arrêta court l'orateur et ses flots d'éloquence par cette phrase nette et tranchante :

— Monsieur, M. le marquis de Civrac vous a-t-il chargé de venir me demander la main de ma petite-fille, Mlle de Rosambel?

— Non, monsieur le comte, répondit Saint-Germain interloqué.

— Monsieur, reprit l'inflexible M. de Tournai, le marquis de Civrac, votre client, vous a-t-il chargé de m'appor-

ter ici les titres de cinq cent mille francs de capital hypothéqués sur ses biens et qui reviennent à ma pupille comme dédit, à la rupture du mariage?

— Non, monsieur le comte! répéta Saint-Germain abasourdi.

— Alors, monsieur Saint-Germain, et vous, monsieur Renard de Banqueville, permettez-moi de vous déclarer qu'à dater de ce moment-ci, je ne vous considère plus comme les mandataires de M. de Civrac, mais que je vous reçois en qualité de voyageurs, de *touristes*, et que l'hospitalité à ce titre seul vous est offerte. Vous allez me faire l'honneur de prendre le thé avec nous, n'est-ce pas? — Diane, ajouta-t-il, allez donner des ordres, je vous prie, pour que le thé, ce soir, soit une collation plus confortable. Nos voyageurs viennent de loin, et je suis certain qu'ils ne sont ennemis ni d'un vieux vin de Bordeaux que j'ai depuis 1829, ni d'une belle terrine de foies de Toulouse que j'ai reçue ces jours-ci.

— Ah! mon cher comte, s'écria le baron des Oursons, que ne parliez-vous de cela plus tôt? J'ai si bien dîné!

Le regret du gros baron provoqua une gaieté très-franche et quelques réflexions aiguës de l'abbé Sidoine qui redoublèrent la belle humeur du salon.

Il était environ dix heures du soir. On annonça le thé. Les convives passèrent dans la salle voisine, où un élégant couvert les attendait.

Mlle Diane demanda à son grand-père la permission de ne pas rester. Elle accompagna sa bonne grand'mère jusqu'à son appartement, et après avoir pris congé d'elle, Diane se hâta de monter au second étage pour aller retrouver Charlotte avec qui elle était fort impatiente de causer au sujet des nouveaux venus.

Il était dix heures du soir lorsque Mlle Diane monta au second étage du château. Là était situé son appartement, ainsi que celui de sa compagne, réunis par un salon assez grand et dont les murs, comme ceux d'un petit musée, étaient tapissés de tableaux. Diane alla frapper discrètement à la chambre à coucher de Mlle Charlotte, craignant

qu'elle ne reposât déjà. Mais Charlotte vint à elle et l'emmena dans le cabinet de travail qui lui servait de parloir, d'atelier et de bibliothèque. Ce cabinet isolé, dont les deux fenêtres donnaient sur la campagne, était surnommé le *Retiro*. C'était là que les deux amies passaient de belles heures, partagées entre l'étude et la causerie. Une grosse lampe avec son abat-jour vert éclairait le *Retiro*. Elle était posée sur une table d'acajou, couverte de livres et de quelques papiers qui ressemblaient fort aux feuillets manuscrits d'un ouvrage devant un jour être envoyé chez l'imprimeur.

— Vous écriviez, ma chère amie? demanda Diane en entrant.

— J'écrivais, Diane. Vous savez que je vous ai promis mes mémoires.

— Oui, mais vous auriez dû me promettre de me les lire à mesure que vous les écrivez.

— C'est impossible, dit Charlotte. On ne lira les notes sur ma vie que lorsque j'aurai mis une conclusion à mon livre.

— Mais, Charlotte, vous avez vingt-cinq ans et cette conclusion m'a bien l'air de ne pas arriver de sitôt.

— Ma chère amie, reprit Charlotte, mes mémoires ne comprennent qu'un espace de quatre ans. Je vous les donnerai à lire après votre mariage.

— Là ! s'écria Diane, et moi qui veux rester fille.

— Diane ! y pensez-vous?

— Si j'y pense? demandez à mon grand-père. Nous avons de furieuses prises d'armes à ce sujet. Mais à propos, Charlotte, reprit-elle, vous avez des confidences à me faire. Cette fuite précipitée du salon au moment où M. Saint-Germain arrivait suivi de son compagnon...

— Ces messieurs sont-ils partis? demanda l'amie de Diane.

— Non. Ce sont leurs espérances qui sont parties. Mon grand-père a été sublime de rondeur, d'habileté et de fermeté; il leur a prouvé net que leur mission était absurde, que leurs ruses étaient éventées et que M. de Civrac était un drôle très-déloyal qui tenait à se dégager de son mariage sans restituer les cinq cent mille francs placés sur ses do-

maines. Quant à moi, j'étais fort décidée à soutenir mon grand-père, mais le vaillant homme était assez fort tout seul.

— C'est qu'un honnête homme est toujours bien fort contre des...

— Contre qui, Charlotte?

— Eh! mon Dieu! pourquoi ne pas appeler les choses et les gens par leur nom? Contre des coquins.

— Vous m'effrayez, dit Diane. Dans ce moment-ci, mon grand-père, qui est la bonté même, offre à souper à ces deux... Comment les qualifiez-vous, sérieusement?

— A ces deux coquins, reprit Mlle Charlotte dont le regard étincelait.

— Mais alors, reprit Diane, il faudrait abréger leur visite. Si j'écrivais un mot à mon grand-père, pour lui conseiller de congédier au plus vite ces deux...

— Ces deux coquins! répéta Charlotte pâle de colère.

— Ah! ma chère amie, donnez-moi un crayon et du papier, dit vivement Diane. Je vais écrire un billet que Camérina portera.

— Non, dit Charlotte. Ce ne sont pas des malfaiteurs qui volent à main armée sur les grandes routes ou qui attaquent les habitations. Ils sont trop roués, je dirai même trop lâches pour cela. Ils ne jouent jamais leur vie, je vous en réponds. Mais ils ont une industrie d'un résultat plus certain et plus lucratif. Je vous les ferai connaître... pas ce soir. J'ai la tête en feu.

— Calmez-vous, ma chère amie, dit Diane. Je ne vous ferai aucune question. Je ne vous demanderai pas, par exemple, quel est le plus coquin des deux?

— C'est le plus jeune; la tête rousse; le Renard sous la peau d'un faux baron.

— M. de Banqueville? reprit Diane, je m'en doutais; il n'a pas dit vingt paroles, mais j'ai démêlé dans ses regards et dans l'accent de sa voix une astuce qui doit être très-dangereuse, et une méchanceté...

— De tigre, dit Charlotte.

— Ah ! mon Dieu, mais c'est effrayant, et je veux écrire un mot à mon grand-père.

— Non, reprit son amie, laissons partir ces deux ennemis dangereux; ils comptent bien revenir. Il faudra veiller à ce qu'ils ne puissent jamais remettre le pied ici.

— Pour cela, je vous en réponds, reprit Diane. Porte fermée énergiquement. Ce qui m étonne, c'est que M. de Civrac, mon cousin, ait des rapports avec eux et qu'il accepte même leurs services.

— Je ne connais pas M. de Civrac, dit Charlotte, j'aime à croire qu'il est la dupe de ces deux...

— De ces deux coquins, dit à son tour Diane. Vous hésitez maintenant à leur donner cette aimable qualification?

— Moi? non, certes. Que s'est-il passé au salon, ma bonne amie? demanda Charlotte.

Alors Mlle Diane, assise dans un bon fauteuil, en face de son amie, lui raconta la scène de la présentation et le sujet de la conversation. Elle ajouta qu'elle pensait que les deux *ambassadeurs* de M. de Civrac, voyant que leur mission avait fait *fiasco*, n'hésiteraient pas à repartir pour Paris dès le lendemain.

— M. Saint-Germain peut-être, reprit Charlotte. Quant à l'autre (la tête rousse), soyez sûre, Diane, qu'il ne partira pas de sitôt. Cet homme a un plan, cet homme a un intérêt caché, et il ne renoncera à ses tentatives qu'autant qu'il aura épuisé tous les moyens de réussir.

— Mais enfin, que veut-il? dit Diane.

— De l'argent, mademoiselle. La bourse ou la vie.

— C'est un brigand? un détrousseur?

— Écoutez-moi, reprit Charlotte. Il est dans le monde une race d'hommes née perverse et vivant dans la perversité. Ces hommes-là n'ont ni foi, ni loi, ni âme, ni cœur; ils voudraient supprimer Dieu. Ces hommes-là, le nombre en est restreint heureusement, veulent vivre dans le bien-être, dans l'indépendance, quelquefois même dans les honneurs et les dignités, à tout prix, fallût-il écraser tout ce qui se trouverait sur leur chemin. Ce sont des égoïstes jusqu'à

la scélératesse. Ils tueraient au besoin, car ils calomnient avec indifférence et perdent des réputations à plaisir. Ces hommes-là, ordinairement sans talents éminents, ont horreur du travail qui mène à la fortune. Mais ils adorent l'argent; il leur en faut et ils le prennent partout où ils peuvent le prendre sans danger, car ils ont un instinct merveilleux pour se préserver des piéges qui les amèneraient devant la justice. Eh bien! Diane, au nombre de ces dangereux *industriels* vivant du vice et des fourberies les plus immorales, je place résolûment M. Renard de Banqueville. Vous allez me demander comment et où je l'ai connu? Je ne puis vous le dire encore; mais je lui réserve quelques pages dans les notes que j'écris sur ma vie et que vous lirez en temps et lieu.

Maintenant venons au fait. M. Renard s'est fait l'ami de votre cousin, de votre prétendu. A Paris, on se lie facilement dans un certain monde. Votre cousin jouit d'une très-belle fortune. M. Renard ne possède au monde que ses talents industriels ayant pour objet et pour résultat l'exploitation des fortunes d'autrui. Donc, il a offert à M. de Civrac son amitié, son dévouement et ses services, mais il les lui a offerts avec une merveilleuse adresse et sous les dehors les plus désintéressés. M. de Civrac doit avoir en lui une entière confiance. Il l'emploie dans les occasions délicates comme celle-ci. Il s'agit d'un mariage ou d'un dédit très-considérable. M. de Civrac (fat stupide ou insensé!) ne veut pas de ce mariage avec vous, ma ravissante amie, mais il veut encore moins se dépouiller de cinq cent mille francs. Que fait-il? il emploie son ami Renard pour le tirer de là. Or, retenez bien ceci, M. Renard a flairé l'affaire; il se charge de l'amener à bonne fin. Mais je mettrais ma main au feu qu'il ne s'est aventuré dans cette négociation que parce qu'il est certain de toucher à son profit une très-forte somme. Je ne serais pas étonnée que l'ambassade de M. de Banqueville au château de la Roche-Cantal ne coutât cinquante ou soixante mille francs de frais à M. le marquis de Civrac. Il aura beau se récrier, il les payera.

— Mais cet homme est un voleur! s'écria Diane.

— Non, ma chère amie, dit Charlotte, mais un filou, un industriel. Le voleur prend de ses mains au risque de se faire prendre par la main de la police. Le filou-industriel se fait remettre. Il opère. Il vous vole en vous forçant à lui abandonner votre bien sans que vous puissiez éviter le piége. Il en est même qui, en vous volant, vous obligent à les remercier. Ceux-là sont les phénix du genre, et je ne serais pas surprise que M. Renard de Banqueville fût classé dans cette catégorie-là.

— Ah! Charlotte, s'écria Diane, j'aime mieux le brigand arrêtant à main armée sur la grande route.

— Je le crois bien, et moi aussi, dit Charlotte. C'est la différence d'un loup à un serpent.

— Eh bien! il faut nous liguer contre le Banqueville, reprit Diane; il faut le chasser de ce pays-ci. Et puis, il faut le démasquer aux yeux de M. de Civrac; il le ruinerait à son profit.

— Vous avez une belle âme, Diane, reprit son amie. M. de Civrac a de grands torts envers vous, et vous voulez vous venger en lui rendant service. Merci, ma bonne amie, il est bon de vivre auprès de vous. On y respire un air sain, un parfum de vertu qui est délicieux. Oui, nous chercherons à donner de bons avis à M. de Civrac, mais avec prudence.

— Charlotte, comment chasserons-nous le Renard de ce pays-ci?

— Voilà un jeu de mots. Diane, n'en abusez pas. Le chasser est difficile, s'il ne veut pas partir. Chacun est libre de rester dans le pays qui lui convient. M. de Banqueville, en se fixant dans les environs, espère obtenir votre renoncement à la main de son ami et lui faire gagner un demi-million dont il aura une part. Telle est ma conviction.

— Eh bien, dit Diane avec finesse, puisque le plan de l'ennemi est connu, nous avons un immense avantage sur lui. Il faut ruser; nous ruserons. Il ne faut pas rompre, mais dénouer. Il faut obliger l'ami de l'ambassadeur Renard à rendre sa parole et à payer cher son dédit. Je veux mon

argent, moi, ajouta Diane avec un sourire d'un charme inexprimable, j'aime l'or, je suis avare, je veux amasser... et comme je suis déjà fort riche, je saurai placer mon demi-million, gagné selon mes caprices, mon bon plaisir...

Et son regard doux et pénétrant, en disant cela, cherchait le regard de Charlotte qui s'obstinait à baisser ses beaux yeux, grave, immobile et laissant couler deux larmes sur son visage pâli.

— Mon Dieu! reprit Diane en se parlant à elle-même, elle a donc un bien grand chagrin, puisqu'elle me le cache avec tant d'obstination. Mon Dieu! quel peu de confiance j'inspire à Charlotte! Et pourtant...

Alors elle vit son amie se lever lentement et s'approcher d'elle, un livre à la main. Charlotte plaça le livre sur la table devant Diane de Rosambel, et posant une main sur le livre, elle dit ces paroles, d'un son de voix très-ému :

— Je jure sur l'Évangile que Diane de Rosambel est la personne du monde que j'aime et que j'honore le plus! je jure de lui dévoiler tous les secrets de mon cœur dès qu'une circonstance que j'attends me permettra de le faire.

— Merci, ma bonne amie, dit Diane. En attendant, je prends ce livre qui est à vous, et je le garde comme témoignage.

Elles causaient ainsi, ces deux belles jeunes filles, lorsqu'on entendit plusieurs voix dans la cour du château. Elles voulurent s'assurer par elles-mêmes si les visiteurs se décidaient à partir. Elles allèrent se placer à une fenêtre d'une galerie non éclairée, afin de n'être pas aperçues. En effet, dans la cour, une carriole attelée attendait MM. Saint-Germain et Renard de Banqueville qui repartaient pour la ville de Gannat. Ils avaient pris congé de M. de Tournai. Le comte les avait accompagnés jusqu'à la porte du vestibule et il était rentré chez lui. Les deux compagnons se trouvant seuls sur le perron du château et prêts à monter en voiture échangeaient quelques paroles à demi-voix. Le conducteur de la carriole n'en finissait plus d'arranger le harnais de son cheval. La conversation s'animait entre les

deux compagnons, qui se croyaient seuls dans la cour.

— Non, monsieur, disait Saint-Germain, il n'y a plus rien à faire ici. M. de Civrac payera, puisqu'il refuse le mariage.

— Et moi, je vous dis que non, répondit M. de Banqueville.

— Comment cela?

— Je forcerai la demoiselle à refuser elle-même.

— Comment cela? demanda de nouveau Saint-Germain.

— Que vous êtes naïf! reprit l'autre. Croyez-vous que je vais vous dire mon plan?

— Vous tendrez un piége?

— Oui. Il y a quelqu'un ici, dans ce château qui m'aidera.

— Qui donc?

— Autre naïveté! reprit Banqueville.

— Ah! c'est bon, ajouta en riant Saint-Germain. Nous avons des intelligences dans la place. Je devine, nous avons fait un traité secret avec cette mystérieuse demoiselle Charlotte, qui nous a évités avec tant de soins. Bravo!

Un cri douloureux, un cri d'un accent extraordinaire retentit tout à coup dans la nuit. Les deux compagnons, très-effrayés, se jetèrent dans la carriole, et bon gré mal gré ils forcèrent le conducteur à partir au galop.

La grille du château se referma sur la voiture de campagne qui venait de prendre le chemin de Gannat. On vit des lumières aller et venir dans l'intérieur du château. Une agitation inaccoutumée à cette heure avancée de la nuit se manifestait dans cette habitation ordinairement si paisible.

Bientôt un domestique qui servait de courrier descendit à l'écurie, sella un cheval, et partit en disant qu'il allait bien vite chercher un médecin à une lieue de là, parce que Mlle Charlotte venait de s'évanouir tout à coup, et qu'elle était tombée à la renverse sur le parquet de la galerie.

VI

PROMENADE DANS LES MONTAGNES

Par une belle matinée de la fin d'avril, M. le comte de Tournai, en compagnie de Mlle de Rosambel, sa petite-fille, partait à cheval du château de la Roche-Cantal pour une excursion à travers les bois et les vallons de ce beau pays montagneux où le printemps répand à pleines mains les roses sauvages, les violettes et les fleurs de genêts. La rosée avait été abondante, les branches d'un vert tendre étincelaient de gouttes perlées et brillantes; les gazons étaient semés de diamants liquides; des myriades d'alouettes gazouillaient dans l'air; la campagne exhalait des senteurs odoriférantes. Jamais plus douce matinée n'avait annoncé un jour plus beau.

Le cheval que montait Diane de Rosambel était de race arabe, mêlée à cette race limousine qui a beaucoup d'affinité avec ce que l'on nommait autrefois le genêt d'Espagne. Ce cheval était doux et ardent, un peu sur l'œil, vigoureux et leste comme un daim; il avait la crinière d'un gris d'argent et la robe pommelée de larges plaques couleur cape de Maure. M. de Tournai montait un bai brun du Mecklembourg de choix ayant de la taille et de la poitrine comme un cheval d'escadron. Le comte n'avait jamais renoncé à la selle carrée, dite à la française, garnie de fontes à l'arçon et reposant sur un tapis de velours bleu galonné d'argent. Lui-même portait un costume en harmonie avec le harnachement de son cheval. Il était botté jusqu'au dessus du genou, comme de coutume. Son habit de chasse était boutonné sévèrement, et la forme de son feutre rappelait un peu le chapeau de chasse de l'époque de Louis XV.

Un piqueur, monté sur un poney de grande race, vigoureux et excellent trotteur, suivait à quelque distance, portant en sautoir un manteau roulé. Le piqueur avait à l'arçon de sa selle deux fontes à pistolets, remarquables par

leur solidité et surtout par leur dimension. On pouvait voir aisément qu'elles n'étaient point garnies d'armes à feu, car leur couvert de cuir verni était légèrement soulevé par divers objets soigneusement empaquetés.

Cette promenade avait un double but. On allait prendre le grand air et visiter quelques villages situés dans les montagnes.

La conversation s'engagea peu à peu, à mesure que le chemin devenait plus montueux. Les chevaux allaient au pas de route, mais avec une certaine impatience; ils hennissaient et provoquaient au loin, dans les pâturages, les beuglements des taureaux et les aboiements des chiens de bergeries.

— Ma fille, disait le comte, je vous remercie d'avoir repris avec moi vos promenades à cheval. D'abord cet exercice vous fait beaucoup de bien, et moi je ne suis plus seul à chevaucher comme un chevalier errant. Ma fille, l'âge est arrivé pour moi où la compagnie devient un besoin indispensable. Je ne vis plus depuis bien longtemps avec mes illusions, mes rêves, mes espérances; je vis avec des souvenirs, et les souvenirs sont conteurs.

— Eh! mon grand père, reprenait Diane, vous montez à cheval comme un jeune colonel de dragons. Vous feriez une campagne et vous enfonceriez un carré. Vous voilà plus ferme que jamais sur votre bon cheval d'escadron.

— Il est certain, mademoiselle, reprenait le vieux gentilhomme en maniant sa longue cravache, il est certain que si l'occasion s'en présentait encore... Ah! par la corbleu!... Mais laissons cela, nous avons à causer sérieusement.

— Sérieusement, mais gaiement, reprit Diane. Les plus grandes affaires du monde se sont traitées en dehors des congrès, qui ne sont, vous me l'avez dit, que des scènes préparatoires au nœud de l'action et au dénoûment.

— Sans doute, dit le comte. Aussi n'assemblerons-nous pas des conférences pour traiter la grande affaire qui nous occupe.

— Qui vous occupe, voulez-vous dire, car pour ce qui

me regarde, ce qui m'occupe le plus dans ce moment-ci, c'est la culture de mes rosiers et les dispositions à prendre pour mes volières. J'aurai des oiseaux magnifiques, monsieur le comte. On m'a promis jusqu'à des cardinaux-de-feu et des bengalis, l'Asie et l'Amérique. Deux de mes amies de pension, mariées aux environs de Paris, se sont chargées de pourvoir mes cages.

— Deux de vos amies mariées, Diane. Elles ont votre âge et elles sont mariées depuis deux ans peut-être, ajouta le comte.

— Eh bien, reprit Diane, suis-je déjà caduque et ma tête commence-t-elle à radoter ?

— Non, Diane, reprit le grand-père, non, ma fille. Vous avez vingt ans, vous êtes d'une jeunesse de caractère ravissante. Ce n'est pas à moi de vous dire que votre beauté est citée partout ; assez d'autres vous en rabattent les oreilles. Mais, mon enfant, quand on a vingt ans et qu'on s'obstine à rester fille, on se réveille un beau jour en ayant trente ans et sans être mariée.

— Ah! ah! dit Diane en riant, me voilà bientôt coiffant sainte Catherine.

— Parlons sérieusement, ma fille.

— C'est difficile, grand-père.

— Ah! c'est difficile? Eh bien, mademoiselle, je vais bien vous obliger, moi, à ne pas me rire au nez. J'ai reçu quatre lettres de gens considérables qui demandent votre main.

— Juste ciel ! Tous les quatre !

— Mademoiselle, je vous prie de m'écouter.

— C'est que, voyez-vous, mon cher grand-papa, reprit Diane, Sultan a des caprices, des impatiences nerveuses, il danse plutôt qu'il ne marche. Regardez.

Et en disant cela, Mlle Diane, avec une grâce incomparable, faisait exécuter à son cheval les plus jolies courbettes du monde, suivies de soubresauts et de piaffements cadencés.

— Allons, reprit le comte de Tournai, il n'y a pas moyen de résister à ce charmant diablotin. Mademoiselle, soyons

extravagants si vous voulez. Pendant cette promenade, jetons aux vents toutes les folies qui nous passeront par la tête... Tenez, reprit-il après une seconde de réflexion, parlons un peu de cette bizarre aventure de l'autre jour qui, hélas! a failli coûter cher à notre bien-aimée Charlotte.

Le coup était habilement porté. Le cheval de Mlle Diane cessa tout à coup de *danser*; il reprit une allure régulière, et Diane elle-même, devenue sérieuse subitement, se rapprocha de son grand-père et lui dit d'un son de voix très-posé.

— Ah! mon père, si vous me parlez de Charlotte et de son chagrin, je ne ris plus. Pauvre Charlotte!

— Diane, reprit M. de Tournai, voilà trois jours passés depuis sa chute, depuis son évanouissement. Qu'a dit le médecin hier au soir?

— Il lui a trouvé moins de fièvre. Il espère que d'ici à cinq ou six jours Charlotte pourra quitter son appartement et même descendre au jardin.

— Dieu soit loué! ajouta le comte, j'ai eu une fière peur.

— Et moi un fier chagrin! reprit Diane.

— Ma fille, c'est donc un mystère, continua M. de Tournai, on ne peut donc savoir la véritable cause qui a déterminé cet évanouissement subit. On dit que Charlotte tomba comme foudroyée.

— Je n'eus pas la force de la retenir dans mes bras, dit Diane; je la vis se renverser; je la soutins de mon mieux; elle m'échappa, elle tomba sur le parquet... Ah! quelle frayeur!

— Mais la cause de ce mal subit, vous la savez, Diane?

— Oui, mon père.

— Et vous croyez devoir la taire.

— Je le dois.

— Charlotte vous l'a demandé?

— Non, mon père.

— Alors je ne comprends pas pourquoi...

— Un mot vous fera comprendre, mon excellent grand-père, car vous avez une loyauté de cœur incomparable. La

cause qui a provoqué l'évanouissement et le malaise sérieux de Charlotte ne doit pas être révélée, parce qu'elle compromettrait peut-être la réputation de cette charmante et vertueuse personne. Elle la compromettrait injustement... C'est tout ce que je puis dire.

— Bien, ma fille, reprit le comte. N'en parlons plus et cherchons tous les moyens de rendre votre aimable compagne à la santé, à la sérénité, au bonheur calme dont elle est si digne. Vous connaissez mon admiration et ma tendresse pour elle. Je ne puis me défendre d'un certain serrement de cœur quand je m'imagine que cette jeune fille peut avoir des ennemis secrets. Elle est d'un mystère qui m'inquiète et qui me peine beaucoup, je ne vous le cache pas.

— Rassurez-vous, mon père, nous aurons ses secrets et nous la guérirons de sa mélancolie. Remarquez cependant combien le fond de son caractère est enjoué. C'est une gaieté contenue, qui s'échappe par élans comme des rayons à travers la nue.

— Diane, reprit M. de Tournai, Charlotte ne vous a-t-elle jamais fait entrevoir ce qu'elle ferait dans le cas où vous viendriez à vous marier ? Vous suivrait-elle ? Resterait-elle à la Roche-Cantal ?

— Voulez-vous la vérité vraie, mon père ?

— Oui certes !

— Eh bien ! dit Diane, Charlotte ne resterait ni avec vous, ni avec moi ; elle partirait pour un couvent.

— Toujours le couvent ! dit le comte. Elle finira par prendre l'habit.

— Non, mon père.

— Tiens, comment le savez-vous ?

— Je devine ; je compare, j'arrive à un résultat.

— Diable ! quelle logicienne !

— Plus que vous ne pensez. Remarquez que Charlotte, tout en aimant la retraite, le silence, a peur de la vie claustrale. Elle adore l'indépendance tout en recherchant la solitude. Souvent elle l'a avoué, la solitude c'est la liberté.

Quand nous l'avons vue à Nice pour la première fois chez les dames de la Visitation, elle n'avait ni l'habit, ni les habitudes réglementaires de la maison ; elle habitait un pavillon donnant sur le jardin et ayant la mer bleue pour horizon ; elle était pensionnaire et non pas novice. Elle nous a même avoué qu'elle s'était réservé la liberté de sortir selon l'occasion, tout en ne profitant jamais de ce droit convenu. Ce qui me prouve, mon cher grand-père, que Charlotte ne prend le couvent que comme un asile, un abri, en attendant quelque événement prévu de loin et qui déterminera chez elle un changement complet dans ses idées et son genre de vie.

— Ma fille, dit M. le comte de Tournai en soulevant son chapeau, j'ai l'honneur de vous faire mes compliments les plus sincères. Peste ! vous observez et vous définissez comme un philosophe, un philosophe chrétien, j'entends. Je ne m'étonne plus que vous ayez si bien deviné nos *deux coquins* de l'autre jour, MM. Saint-Germain et de Banqueville. A propos, croyez-vous que ce Banqueville soit parti, qu'il ait quitté les environs ? Quant à l'homme d'affaires, il a repris sa tournée dans notre province, où il compte quelques clients.

— Des pigeons des montagnes qu'il plume probablement.

— C'est possible. Mais le Banqueville ?

— Je mettrai ma main au feu qu'il n'a pas quitté nos environs.

Vous l'avez consigné à la porte du château, mais soyez tranquille, cher grand-père, nous le découvrirons un jour sur les toits. C'est l'opinion de Charlotte, n'est-ce pas ? Comment le connaît-elle si bien ?

— Autre mystère, monsieur le comte. Nous marchons sur des cavernes de secrets.

— Je le vois bien, dit en souriant M. de Tournai.

Tout en causant de la sorte, le vieux gentilhomme et la charmante écuyère arrivèrent au plateau de Saint-Laurent-les-Montagnes, situé dans une région élevée. C'était une assez large

plaine, au centre de laquelle brillait, comme un miroir de vif argent, un petit lac ceinturé de roseaux à fleurs roses et de jonquilles. Cette eau, entourée de prairies, était pour le voyageur une surprise des plus agréables. Après avoir traversé des gorges assez sombres, des défilés de rochers de basalte, toute une chaîne montueuse et tourmentée, le plateau vert et brillant était abrité au nord par des pics neigeux, et au sud il s'ouvrait comme une immense terrasse sur l'horizon à perte de vue.

Un petit village, situé à mi-côte au nord-ouest, dominait le lac et ses alentours. Ce hameau était Saint-Laurent, il était composé d'une centaine de maisonnettes, la plupart couvertes de chaume et se groupant autour d'une petite église presque neuve, mais adossée à un vieux clocher dont la flèche aiguë et la spirale élégante témoignaient d'une origine illustre. Il était évident que ce clocher, d'une architecture merveilleuse, avait appartenu à une antique abbaye, dont il ne restait plus que les fondements. Sur ces débris vénérés, on avait élevé l'église rustique et le petit presbytère.

A la vue du lac qui étincelait au soleil, Diane jeta un cri de joie et proposa à son grand-père de faire le tour de la pièce d'eau pour respirer à l'aise les senteurs odorantes des joncs en fleurs.

— Non, ma fille, dit M. de Tournai. Le lac est très-plein par la fonte des neiges qui a grossi les sources, et les prairies à l'entour n'ont pas un sol très-ferme dans cette saison. Quand les chaleurs de l'été auront durci les terrains circulaires, nous pourrons venir sans danger tirer des pluviers et des bécassines au bord du lac et des roseaux. D'ailleurs, ma chère Diane, vous savez bien que notre promenade a un but ce matin, et que nous devons revenir de bonne heure à la Roche-Cantal.

— Vous parlez comme Salomon, mon grand-père, dit Diane. Vous êtes la sagesse, moi la folie. Allons de compagnie; l'une tempérera l'autre.

— Allons, mon enfant, répondit le comte.

Alors, se dirigeant un peu à gauche, les promeneurs mirent leurs chevaux au grand trot, et, au bout de dix minutes, ils arrivèrent à l'entrée du village et s'arrêtèrent devant une maison de ferme située entre une cour et un verger.

M. de Tournai mit pied à terre le premier, et vint donner la main à Diane, qui sauta de cheval avec la légèreté d'une abeille. François réunit les brides et emmena les trois chevaux à l'écurie de la ferme. Diane et son grand-père parurent au seuil de la porte de la cour. Deux chiens énormes et enchaînés se mirent à aboyer d'une voix formidable. Il en résulta qu'une nichée d'enfants sortit de la ferme et s'éparpilla dans la cour, criant, courant et ne sachant plus où donner de la tête à la vue de ces visiteurs si bien *habillés*.

Un brave villageois d'une cinquantaine d'années vint au-devant de M. de Tournai, le bonnet de laine à la main et l'air à la fois enchanté et respectueux.

— Jacques, dit le comte, bonjour ; nous venons te voir, toi et ta famille. Comment va ta fille ?

— Un peu mieux, monsieur le comte, dit Jacques Martin, grâce aux bontés de mademoiselle qui lui a envoyé un médecin et d'excellents médicaments.

— Jacques, reprit Diane, allons voir votre fille. Je vous préviens que nous déjeunons chez vous ce matin.

— C'est un grand honneur pour nous, mademoiselle.

— Et pour nous un plaisir, maître Jacques, ajouta Diane en hâtant le pas.

— Il faut que je prévienne mademoiselle et monsieur le comte, reprit Jacques, qu'il nous est arrivé depuis deux jours un étranger.

Diane s'arrêta. Le comte jeta autour de lui des regards de curiosité.

— Un étranger ? dit-il. Et qui donc peut passer par ici ? C'est un pays perdu dans les montagnes.

— Sans doute, dit Jacques, mais l'étranger que nous avons n'est pas un voyageur ordinaire qui cherche à aller

bien vite et à traverser le plus de pays possible. C'est un jeune homme qui a l'air de ne voyager que pour se promener et qui va cheminant dans toutes les montagnes des environs, cherchant des paysages à dessiner, comme il dit. Hier, il a passé sa journée à crayonner du grand papier sur ce rocher qui domine tout le plateau. Il a pris le lac, et le village et les sommets couverts de sapins ; il a, ma foi, tout pris sur sa pancarte, même des vaches qui *pâturent* dans les prairies.

— Ah ! ah ! dit le comte de Tournai, un artiste, un *touriste*. Bon ! et où est ton intéressant voyageur, Jacques ?

— Ma foi, répondit le villageois, comme il couche dans la grange, il s'est levé sans qu'on fît attention à lui et il s'est sauvé de grand matin, sans doute pour aller chercher quelques nouveaux *pays* dans les montagnes. Et puis, voyez-vous, il n'est pas difficile, il s'arrête dans le premier gîte venu, et pourvu qu'il trouve du pain bis, du fromage, du lard et des œufs, il est content. Par exemple, il est généreux comme un roi ; il veut toujours payer double.

— C'est un hôte précieux et rare, mon ami Jacques, dit le comte. Mais entrons chez toi.

La cuisine, grande et d'une propreté remarquable, était la pièce principale, on peut même dire la seule du rez-de-chaussée de la maison. Un escalier de bois de sapin, situé dans un angle, conduisait à l'étage supérieur, où se trouvaient trois chambres. Au-dessus était le grenier, servant plutôt de magasin à paille et de colombier. M. de Tournai s'arrêta au rez-de-chaussée et prit place à la grande cheminée, où petillait un bon feu clair et rose, fait avec des pommes de pins et des branches de chênes. Diane se hâta de grimper l'escalier de bois et de se rendre auprès de la malade, la fille de Jacques Martin, une jeune femme de vingt-cinq ans, veuve depuis huit mois d'un mari qu'elle aimait et qui lui avait laissé trois enfants. Mais la fille de Jacques Martin n'était point abandonnée du ciel, puisqu'il lui restait son père et le tendre intérêt qu'on lui portait au château de la Roche-Cantal.

Marie Villon était le nom de cette jeune veuve, un type de sagesse et de beauté. Elle avait perdu son pauvre Pierre Villon par suite d'un accident déplorable; il avait reçu un coup de feu dans la poitrine à une chasse aux loups organisée dans un intérêt public par les villages des environs. Pierre Villon était mort dans les sentiments religieux les plus louables. Il avait laissé un petit bien et une grande réputation de bravoure et de probité. Hélas! à sa mort Marie était enceinte de cinq mois, et elle mit au monde un bel enfant, un garçon que son père désirait depuis longtemps, n'ayant eu jusque-là que des filles. « Bonne graine, disait-il, mais qui ne manque jamais. »

Mlles Diane et Charlotte aimaient beaucoup Marie, et à cause de ses chagrins, et à cause de son charmant caractère qui ressemblait à sa gracieuse personne. Marie était malade assez sérieusement depuis deux mois; il lui avait fallu renoncer à nourrir son *petit Pierre*, et c'était un gros chagrin pour cette pauvre mère. Voilà pourquoi Diane de Rosambel venait la voir quelquefois; voilà pourquoi elle dirigeait ses promenades vers le joli plateau de Saint-Laurent-les-Montagnes.

Quand elle entra dans la chambre de la malade, ce fut, de la part de celle-ci, un cri de joie, et ce furent des remercîments sans fin. Nous laisserons un instant Mlle Diane tenir compagnie à sa chère Marie Villon pour nous occuper un peu de ce qui se passait en dehors de la maison de ferme; nous oublierons même M. le comte de Tournai, causant pâturages et bestiaux avec Jacques Martin, tandis qu'une grosse servante s'évertue à mettre une nappe blanche sur la table de la cuisine, et que François, le piqueur de M. le comte, apporte sur cette même table du vin de Bordeaux et du pâté de jambon; provisions qu'il avait dans les larges fontes de sa selle, et qui venaient se joindre avec prudence aux provisions de la ferme.

A un demi-quart de lieue environ du village de Saint-Laurent, sur le versant d'un coteau tout boisé de petits sapins, un jeune homme revêtu de la blouse des artistes et coiffé d'un feutre gris, dessinait le côté sud du paysage,

ayant à l'horizon l'eau du lac et quelques pics lointains. Du point où il se trouvait, l'artiste avait parfaitement distingué le cavalier et sa compagne qui étaient arrivés depuis une demi-heure sur le plateau et qui s'étaient dirigés vers le village. Il avait même reconnu avec une assez vive émotion que ces promeneurs, aux allures aristocratiques, s'étaient remisés à la maison de Jacques Martin, à l'entrée du village, précisément au logis où lui-même avait établi sa résidence. L'artiste, très-préoccupé de cette apparition inattendue, délibérait avec lui-même pour savoir s'il rentrerait à la ferme plus tôt que de coutume, ou bien si, se réfugiant dans sa superbe indifférence, il continuerait à passer au travail en plein air le reste de sa matinée, sans se soucier de faire connaissance avec les nouveaux hôtes de Martin. Ce dernier parti lui paraissait le plus digne, mais il comptait sans un souvenir enflammé qui vint tout à coup de l'horizon et qui l'éblouit comme un éclair.

— Jour de Dieu! s'écria-t-il, si le hasard, ou la Providence... Mais non, c'est impossible! D'ailleurs, au bois de Boulogne, elles étaient deux à cheval... Pourquoi n'y en a-t-il qu'une? Il est vrai que celui qui l'accompagne est âgé comme le monsieur du bois de Boulogne... Cependant on m'avait assuré, à leur hôtel, à Paris, que tout le monde était parti pour l'Italie... C'était peut-être une ruse pour me faire perdre la piste. Les concierges sont si gredins! Aussi, moi, ayant découvert que cette famille noble avait un château dans ce département, dans ce canton, suis-je venu *rôder* dans ce pays-ci, qui, du reste, est magnifique, et où je trouve des paysages à *croquer*, tels qu'en Suisse ou dans les Pyrénées, il n'y en a pas de plus remarquables. Voyons, résumons-nous. Le concierge de la rue de Rivoli aura accepté mes dix francs et m'aura trompé en m'affirmant que ce vieux gentilhomme et ses deux filles étaient partis pour l'Italie. Il m'aurait trompé deux fois plus si je lui avais donné vingt francs. Le comte de Tournai, car je sais son nom, sera revenu chez lui avec ses filles (ou ses petites-filles). De là, sans doute, il se disposera à voyager avec

elles. Et moi, qui ne venais ici qu'en désespoir de cause, et comme par manière de consolation, pour voir seulement la cage de ces beaux oiseaux, je trouve les oiseaux et la cage. C'est providentiel! Je crois qu'une étoile me guide. Mon projet était, après avoir visité ce canton fleuri, de me rendre dans la grande vallée de l'Allier, pour visiter la Roche-Cantal et ses environs. Maintenant il faut changer de plan et ne pas me fourvoyer dans une aventure romanesque où je pourrais jouer un rôle ridicule.

On n'arrive plus dans les châteaux sans en connaître les hôtes comme au temps des trouvères et des chevaliers errants; ou si l'on fait cela, on passe pour un intrigant et on risque de se faire mettre à la porte. Réfléchissons. J'ai la plus grande envie de connaître le comte de Tournai et ses ravissantes filles ou petites-filles; l'une d'elles certainement a perdu le gant que j'ai trouvé, un gant dont je suis fou parce que je devine la main; j'ai la plus grande envie de faire connaissance avec M. de Tournai, et justement le voilà qui dirige sa promenade vers ce village, et qui vient passer quelques instants pour se reposer sans doute à la ferme où j'ai pris un gîte. L'occasion est magnifique! Allons chez nous, où nous ferons connaissance avec cet honorable comte.

A ce raisonnement, trés-logique, bien qu'il partît d'une tête pleine de folies, notre ingénieux lecteur a certainement reconnu M. Robert Hardy, que nous avons laissé à Paris, cherchant à découvrir la belle inconnue qui avait perdu un gant au bois de Boulogne. M. Hardy, comme il l'a dit lui-même, avait été aux informations auprès du concierge de la maison, rue de Rivoli, que lui avait indiquée Mlle Jacqueline, fille de M. Francœur, le garde-chasse. M. Hardy n'avait pu obtenir qu'un renseignemeut équivoque, à savoir que M. le comte de Tournai avait un château sur la limite du Bourbonnais et de l'Auvergne, dans la vallée de l'Allier, mais que M. le comte était parti de Paris pour l'Italie avec sa famille. Cette réponse, payée dix francs, était une demi-vérité. Elle avait l'avantage de satis-

faire aux prescriptions de M. de Tournai, qui n'avait pas voulu, sans doute, donner un renseignement positif sur ce qu'il comptait faire en quittant Paris, et en même temps elle ne pouvait passer pour un mensonge caractérisé aux yeux de celui qui payait dix francs une innocente indiscrétion. Donc M. Hardy s'était mis en route pour l'Italie, ayant toujours sa relique dans son coffret pour découvrir l'inconnue aux belles mains dont il était amoureux; mais son instinct ou son étoile (les fous et les grands hommes en ont une toujours), son étoile, disons-nous, l'avait entraîné à l'extrémité du Bourbonnais. Du reste, ce n'était pas trop dévier pour se rendre en Italie.

La chose est donc bien expliquée. On ne nous accusera pas d'inconséquence et d'obscurité. Nous reprenons notre récit, mais pour cela un repos est nécessaire, et nous donnons rendez-vous à notre ingénieux lecteur au chapitre suivant.

VII

LA MAIN ET LE GANT

Il est certaines natures énergiques qui ont pourtant, dans l'occasion, des timidités inexplicables.

Tel était M. Robert Hardy. Il eût bravé un danger avec intrépidité et, dans la matinée dont il est question, il éprouvait un embarras indicible en se rendant à la ferme de Martin où il était sûr de rencontrer le comte de Tournai et sa fille. Le hasard le plus heureux lui fournissait, cependant, une occasion qu'il avait ardemment désirée et pour laquelle il s'était mis en route résolûment, déterminé qu'il était à faire, s'il le fallait le tour du monde pour découvrir la belle inconnue dont il possédait un gage sympathique. Robert Hardy était un poëte avant tout; philosophe par hauteur de caractère, homme d'imagination et enthousiaste par nature.

— Enfin, se disait-il à lui-même en descendant la pente de la colline, ce sont des gens de bonne compagnie ; ils sont

habitués à rencontrer des artistes, des gens d'èsprit, et je ne suis pas un sot. Je suis convaincu qu'au bout de trois phrases nous finirons par nous entendre.

Et, prenant son courage à deux mains, comme on dit, il doublait le pas, de peur de revenir sur ses premières résolutions. Cependant ce bel élan se calma. Quand Robert se trouva à cinq cents pas de la maison du fermier, il ralentit sa marche et se mit à cueillir quelques petites branches d'aubépine en fleurs, aux haies qui bordaient le chemin. Excellent moyen pour perdre le peu d'énergie qui lui restait.

Mais le hasard le servit malgré lui ; les petits paysans qui jouaient autour de la maison de Martin aperçurent le *monsieur de Paris*, dont ils avaient admiré les images, et les voilà qui se mirent à courir, les uns au-devant de lui, les autres vers la ferme pour l'annoncer. Robert était pris ; il fallait entrer dans la cour, et il passa le seuil de la porte, non sans un assez vif battement de cœur.

A son arrivée, M. le comte de Tournai, qui était assis près de la grande cheminée de la cuisine, se leva et mit le chapeau à la main. Jacques Martin servit d'introducteur et nomma M. Robert Hardy.

— Monsieur, dit le comte, soyez le bienvenu. J'ai déjà entendu parler de vous. Vous arrivez à point pour prendre part à un déjeûner de ferme, que je me permets de vous offrir.

— A qui ai-je l'honneur de parler? demanda Robert en saluant avec beaucoup de grâce.

M. de Tournai se nomma. Nouveau salut de par et d'autre, Jacques Martin débarrassa l'artiste de tout son attirail, de son carton, de sa boîte, de son sac et de son bâton. Il offrit une chaise rustique à Robert, qui s'assit à l'angle opposé de la cheminée, en face du comte.

Les deux personnages s'observèrent l'un l'autre du coin de l'œil pendant une minute ou deux. Cet examen amena des réflexions rapides et une appréciation mutuelle assez juste. En général, le premier coup d'œil pénètre très-avant et devine autant qu'il pénètre. M. de Tournai vit qu'il avait

affaire à une nature d'élite ; M. Hardy vit qu'il avait devant lui un type de loyauté, mais qui n'était pas exempt de préjugés du vieux temps.

— Monsieur, dit le comte en rompant le silence le premier, vous aviez sans doute entendu parler des sites pittoresques de nos montagnes que vous visitez aujourd'hui en touriste et en artiste?

— Non, monsieur le comte, répondit Robert. A Paris, on ne s'occupe guère que de la Suisse, des bors du Rhin et des Pyrénées. On est assez mouton de Panurge. La mode est routinière ; le monde élégant de cette année imite le monde élégant de l'année dernière. Il y a des siècles que l'usage veut qu'on aille parcourir les mêmes contrées, et on y va.

— Cela est vrai, dit M. de Tournai. Il y a en France certains pays qui n'ont pas encore été découverts. Le nôtre et une partie de la haute Auvergne sont de ce nombre. Cependant on connaît beaucoup les monts Dore (le public dit Mont-d'Or) et Vichy. Savez-vous pourquoi? parce que la haute compagnie, depuis deux siècles, s'y donne rendez-vous, moins pour recouvrer la santé que pour s'y montrer, comme à l'Opéra ou à Longchamp.

— D'accord, monsieur, répondit M. Hardy. Quant à moi, je suis bien décidé à me poser, à mon retour à Paris, comme le Christophe Colomb de ces montagnes ; je les ai découvertes.

— Pourvu qu'un autre, après vous, dit le comte, n'en devienne pas l'Améric Vespuce. Vous savez que l'initié, très-souvent, dévore l'initiateur.

— Oui, c'est Ballanche, un grand poëte en prose, qui a dit cela, répliqua M. Hardy.

M. de Tournai, assez satisfait, se disait à lui-même :

— Hum ! voilà un artiste qui a lu. C'est rare ! Ordinairement ils commencent par peindre leurs tableaux ou par sculpter leurs marbres ; ils lisent après ce qui se rattache aux sujets qu'ils ont traités. Puis ils viennent vous dire avec aplomb : *Mon siége est fait.*

François, le piqueur, survint :

— Quand monsieur le comte veut-il se mettre à table? demanda-t-il.

— Quand il plaira à mademoiselle, dit M. de Tournai.

— Eh! mon grand-père, je suis à vos ordres, reprit une voix claire et douce, du haut de l'escalier de bois.

— Venez, ma fille, dit le comte, nous avons un convive.

Alors on vit la plus élégante des jeunes filles descendre à pas lents l'escalier aux marches de sapin qui conduisait de la cuisine au premier étage. Diane descendait lentement, avons-nous dit, avec prudence, mais d'un pied si léger, qu'on ne devinait cette marche aérienne que par le tintement du joli éperon d'argent qui armait le talon de sa bottine gauche. M. Hardy se leva. Diane toucha le sol de la cuisine et répondit par une révérence de très-bon ton au salut un peu effrayé de Robert.

—Ma petite-fille, dit le comte à son convive. Puis, s'adressant à Diane : Je vous présente M. Hardy, qui arrive de Paris. Il est l'hôte de Jacques Martin avant nous, ajouta-t-il; c'est donc M. Hardy qui nous reçoit. Diane, vous devez avoir un furieux appétit; si vous nous donniez l'exemple, nous nous mettrions à la table.

—Eh! mais, très-volontiers, dit Diane, en indiquant une place à M. Hardy.

Notre lecteur ingénieux n'a certainement pas besoin qu'on lui fasse comprendre à quel point Robert devait avoir le cœur agité en prenant place à table, en face de Mlle Diane, dont il allait contempler tout à son aise les mains aristocratiques et juger par ses yeux si ces belles mains étaient vraiment celles du gant, sa relique. Bien mieux, M. Hardy comptait sur une expérimentation d'un résultat certain; il se disait : « Diane (il l'appelait déjà *Diane* tout court, dans sa pensée. Ces amoureux sont d'une familiarité!) Diane, se disait Robert, doit infailliblement avoir aujourd'hui, en montant à cheval, des gants pareils à celui que j'ai dans mon étui. Les femmes de son rang n'achètent pas une seule paire de gants; elles les font faire *sur mesure*, sur le même modèle et par le même fabricant, et elles les prennent par

douzaines. Donc, attention, je vais reconnaître les pareils de mon gant ; donc, Diane sera la belle inconnue que je poursuis, la mystérieuse étoile de ma destinée. »

Il en était là de son raisonnement, lorsque Mlle de Rosambel, se plaçant devant son couvert, parut avec les mains nues et se mit à servir du pâté de perdreaux avec une grâce incomparable, mais sans gants.

— C'est qu'elle les a dans sa poche, se dit Robert. Je l'attends en sortant, quand elle s'apprêtera à monter à cheval.

Il faut bien le dire ici, cependant, la vue des mains fines et blanches, aux ongles rosés, aux veines d'un bleu pâle, les mains de Diane, d'un modelé incomparable, donnèrent un peu de vertige à notre amoureux. Il les admira passionnément, mais à la dérobée et par des regards aussi furtifs qu'ils étaient ardents.

— Certes, se disait-il, si sa sœur qui est restée au château a des mains plus belles, c'est à ne plus y tenir. Je deviendrai fou.

Cependant la conversation prenait les sentiers divers et charmants du pays de la fantaisie. On causait de tout, mais à bâtons rompus, comme font des gens qui se voient pour la première fois. Paris, les voyages, le monde, les arts, la campagne, la liberté, les amitiés (sous-entendez l'amour), les ingratitudes, les faussetés, les sentiments vrais, le hasard, les rencontres, les joies, les chagrins, le doute, la foi, les souvenirs, les rêves, les illusions... Eh ! mon Dieu ! nous n'en finirions plus si nous voulions énumérer tous les sujets de conversation dont le chapelet s'égrena, pendant le déjeuner à la ferme, comme des notes perlées sur le clavier d'un piano.

Que l'ingénieux lecteur vienne à notre secours et qu'il suppose tout ce que nous ne pourrons lui dire. Il a certes bien assez d'esprit pour cela.

Le déjeuner était excellent et les convives avaient un appétit de montagnards. M. de Tournai demanda du café, mais avec un peu d'inquiétude. Quand il apprit que Diane avait tout prévu, et quand il vit François armé d'une jolie cafe-

tière d'argent apportée du château, sa joie fut expansive, et il demanda à sa petite-fille la permission de lui baiser la main. Cette courtoisie de vieux gentilhomme, qui ne se démentait pas même auprès d'une enfant, parut enchanter M. Hardy. Pour lui, c'était une étude nouvelle, quelque chose arrivant d'une civilisation inconnue. Mais, grand Dieu ! quel prix n'aurait-il pas payé lui-même l'incomparable faveur qui fut si vite accordée au grand-père ! Certainement, dans ce moment-là, pour baiser la main de Diane, la main du gant, peut-être, il eût consenti à avoir subitement les cheveux aussi blancs que ceux de M. de Tournai.

— Ma fille pense à tout, dit le comte. Prenez du café; monsieur; il est fait avec une perfection !... Je ne connais qu'une personne qui puisse rivaliser dans cet art-là avec ma petite-fille.

— Non, dit Mlle Diane, Charlotte fait mieux le café que moi.

— La sœur se nomme Charlotte, pensait M. Hardy; le nom est joli, un peu allemand; n'importe, il promet.

— Monsieur, reprit le comte, fumez-vous ?

— Si monsieur fume ? se hâta de répliquer Diane. Vous demandez cela à un artiste, à un touriste, mon père ? Mais autant vaudrait poser la question au Vésuve lui-même.

— Comment, mademoiselle, reprit le comte, vous supposez que tout le monde...

— Tout le monde aujourd'hui, oui, mon père. Je fumerais bien dans l'occasion, moi, et Charlotte aussi.

— Par exemple ! s'écria M. de Tournai, en ouvrant de grands yeux.

L'étonnement du vieux gentilhomme avait quelque chose de comique qui faillit compromettre la gravité de M. Hardy. Quant à Mlle Diane, elle se mit à rire, mais de si bonne grâce qu'il n'y avait pas moyen de se fâcher, car pour racheter son aveu et son crime elle se leva, et s'approchant de son grand-père, l'air pénitent et les yeux baissés, elle lui prit la main à son tour et elle la porta à sa bouche fraîche comme une cerise.

— Vous fumeriez, ma fille ! dit le grand-père en jetant un coup d'œil attendri sur ce visage charmant. Vous fumez ! Et quand ? et depuis quand, grand Dieu ! Mais, mon enfant, c'est toute une révolution que cela ! Je m'attends à tout maintenant... La France a perdu le sens moral et je ne sais trop ce qui pourra survenir dans les idées et les sentiments publics... Vous fumez, Diane ! Mais alors l'ordre social peut être troublé, renversé... Ah ! voilà une fière découverte, ma fille, ma chère petite-fille !

M. Hardy était presque attendri. Ce vieillard était pour lui un type très-extraordinaire ; il découvrait pour la première fois un de ces nobles débris de l'ancienne société française, dans toute sa noblesse native et dans toute sa naïve grandeur. M. de Tournai, avec ses étonnements et ses préjugés, n'était point ridicule aux yeux de Robert, bien loin de là. Il était de son temps, avec une bonne foi et une simplicité sublimes. Aussi, M. Hardy se sentit en quelque sorte obligé de calmer un peu l'émotion si vraie de ce bon gentilhomme à qui l'aveu de Diane (cette charmante étourdie) pouvait, peut-être, causer quelque chagrin sérieux. Il crut donc devoir prendre la parole et le rôle de conciliateur.

— Monsieur le comte, dit-il, veut-il me permettre une réflexion ?

— Bien volontiers, répondit le grand-père.

— Je m'adresserai donc à toute la bienveillance de M. le comte de Tournai, et je lui ferai remarquer que tout en n'admirant pas en aveugle notre époque, il faut reconnaître qu'elle est comme ses devancières, soumise aux lois inexorables des changements, et de la mode surtout. Autrefois on ne fumait pas, cela est vrai ; autrefois fumer était de très-mauvaise compagnie. Mais le monde bien élevé manquait-il absolument de travers ? A Dieu ne plaise que je cherche à faire la satire d'un temps disparu et dont je reconnais les grandeurs autant que personne, mais à Dieu ne plaise aussi que je méconnaisse, pour l'honneur de mon pays, les mérites de l'ère contemporaine. L'usage du tabac, il faut nous enfermer dans le cercle de la question, l'usage du tabac ne

date pas d'hier pour la société élevée, pour la haute compagnie; la boîte à priser pouvait avoir son élégance, mais par elle-même, et en raisonnant dans le sens absolu, valait-elle mieux que le cigare ou la pipe? Il me semble — je puis me tromper — que le tabac aspiré par les narines n'est pas une chose beaucoup plus distinguée que le tabac réduit en fumée et repoussé par la bouche. D'ailleurs, il y a *fumerie* et *fumerie*, et les plus fastueuses cours orientales n'ont pas trop perdu dans l'imagination des peuples et des natures d'élite, parce qu'elles ont adopté l'usage de fumer, même en cérémonie. Le sultan, le shah de Perse, les rois de l'Inde, les empereurs de la Chine et des îles du Japon, ne sont pas de minces personnages, et ils fument comme des caporaux. Quant aux souveraines de ces pays des fées, elles n'ont rien perdu dans notre esprit en fait de grâce et de beauté, parce qu'on nous a appris qu'elles aspiraient continuellement l'essence aromatique de la plante tabago. Je vais plus loin, monsieur le comte, et j'affirme, d'après des autorités sérieuses, qu'aujourd'hui, le préjugé contre le tabac a tellement perdu de son importance, qu'il n'est pas rare de rencontrer dans les cours souveraines de l'Europe, des dames de très-haut rang et des princesses du sang royal ou impérial, qui fument de très-bons et très-précieux cigares. L'élégance des manières rachète tout à fait la défaveur attachée à ce malheureux tabac, qui était digne d'un meilleur sort.

— C'est bien plaider, cela, dit M. de Tournai. C'est plaider en habile homme, monsieur ; mais vous me permettrez de vous dire à mon tour qu'il m'est assez difficile de me faire subitement à l'idée que Mlle de Rosambel, ma petite-fille, fume comme un matelot. Que diantre ! pour admettre cela sans se révolter un peu, il faut y être préparé de loin, et ma chère Diane n'a pas pris beaucoup de précautions pour m'avouer son goût très-extraordinaire.

— D'accord, monsieur le comte, d'accord, répondit M. Hardy.

— Vous avez parfaitement raison, mon excellent grand-

père, dit Diane. Dès ce moment-ci je renonce à fumer. Charlotte fera devant vous le même serment.

— Des serments! reprit en souriant le noble comte. Je n'en demande à personne; surtout, ma fille, ne vous engagez pour personne.

— Comment? reprit Diane, vous doutez de Charlotte?

— A Dieu ne plaise; c'est l'âme la plus loyale que je connaisse.

— Et moi, mon père?

— Vous aussi, Diane. Deux étoiles pour la pureté et l'éclat.

— M. le comte, crut devoir ajouter Robert, doit être bien fier de ses deux filles!

— Monsieur, dit le vieux gentilhomme, voici ma petite-fille. Mlle Charlotte est une personne des plus distinguée que nous avons adoptée dans ma famille.

— Ah! se dit Robert, je donne à gauche. Puis il ajouta: Mille pardons, monsieur le comte. L'éloge était si complet qu'on pouvait très-aisément s'imaginer que ces demoiselles étaient sœurs.

Diane s'inclina légèrement et dit avec une gaieté ravissante:

— Réservez vos admirations pour *ma sœur*, monsieur, et même faites-en bonne provision. Vous êtes peintre et un peu philosophe, je vous prédis que Charlotte est un type merveilleux à étudier.

— Eh! mon Dieu, dit M. Hardy, vous m'effrayez! Serait-il indiscret, poursuivit-il, de vous demander si Mlle Charlotte a passé sa vie auprès de vous?

— Oh! oh! reprit le comte, vous touchez là, monsieur, à un monde de mystères. La personne dont il est question n'est auprès de nous que depuis deux ans. Eh bien, nous, ses amis les plus sincères, nous ne connaissons d'elle que ses rares perfections. Sa vie est fermée dans le passé. Elle est voilée comme un sanctuaire, et, en vérité, si Mlle Charlotte ne nous avait été confiée par la plus vertueuse des femmes, par la digne supérieure d'une communauté que nous connaissons beaucoup dans le Midi, nous aurions

toutes les raisons du monde pour nous défier de cette adoption. Oui, monsieur, ce fut dans un voyage en Italie que nous rencontrâmes la noble et belle personne dont vous parle ma fille. Elle s'était réfugiée au couvent après de grands chagrins, probablement. Ma fille fit connaissance avec elle chez les religieuses, et depuis lors elle nous a suivis, et nous ne pouvons plus nous passer d'elle. C'est fort extraordinaire que cet attachement spontané et solide pourtant comme une amitié d'enfance, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur le comte, dit Robert devenu distrait ou rêveur. Ce qui m'étonne un peu, permettez-moi de vous l'avouer, reprit-il, c'est que Mlle Charlotte ait encore des secrets pour ses nobles hôtes, et surtout pour vous, mademoiselle.

— Je connais le nom de sa famille; je sais où elle est née; je n'ignore pas de qui elle est fille, et surtout de quelles admirables vertus elle est douée. Cela ne suffit-il pas, monsieur, pour aimer les gens ?

— Oh! parfaitement, répondit Robert un peu étonné d'avoir été si loin dans ses questions.

Mais il était lancé, comme on dit, et sa curiosité l'emportait. D'ailleurs les regards de Diane étaient d'une expression si bienveillante, que le plus discret des artistes se crut autorisé à abuser un peu de la permission de questionner.

M. de Tournai, selon son habitude après le repas du matin, sommeillait légèrement, sans pour cela quitter son attitude ordinaire. Il dormait assis sur sa chaise et le corps droit, la tête haute. Cette faculté de sommeiller ainsi se retrouve quelquefois chez les vieux chasseurs et les anciens militaires. Il arrivait aussi au comte de dormir à cheval, mais de ce demi-sommeil qui laisse à l'esprit assez de liberté pour surveiller le corps appesanti. Diane s'aperçut de la surprise de Robert, qui regardait avec curiosité le grand-père sommeillant, dans l'attitude d'un homme éveillé.

— Monsieur, dit-elle, voilà un petit phénomène qui se produit devant vous. Mon père est là aussi solide sur sa chaise qu'un marbre sur son socle. Il dort parfaitement. Je

l'ai vu dormir debout, l'épaule appuyée contre un arbre ; c'est sa manière de se reposer à la chasse.

— Ce que j'admire, mademoiselle, reprit Robert, c'est surtout la sérénité de ce noble visage. M. le comte a traversé la vie en souriant. Il doit avoir autant de calme que d'énergie. Quels beaux types perdus que ces organisations d'une autre époque !

— Monsieur, reprit Diane avec une finesse adorable, ce n'est pas, avouez-le, mon grand-père endormi qui vous préoccupe le plus dans ce moment-ci.

— Comment, mademoiselle ?

— Ce qui vous préoccupe surtout, c'est une vision. Vous avez une très-grande curiosité éveillée au sujet d'une belle inconnue, absente de la ferme à l'heure qu'il est.

— Mademoiselle, vous m'étonnez à un point...

— Extrême, n'est-ce pas ? Que voulez-vous, nous autres femmes, nous devinons. Le sphinx antique était à moitié femme et à moitié lionne ; la sibylle était femme. Aujourd'hui même il y a plus de *voyantes* que de *voyants*. Allons, monsieur, que voulez-vous savoir encore au sujet de Charlotte ?

— Eh ! mais, se disait Robert très-effrayé, je suis à peu près perdu. Cette jeune fille commence à avoir sur moi une terrible domination !

— En votre qualité d'artiste, vous voulez savoir quel est le caractère de beauté de Charlotte ? Eh bien ! monsieur, figurez-vous une beauté grecque, mais d'un type moderne, une Albanaise par l'élégance de la taille et la svelte tournure, et une Corinthienne par la pureté des traits. Charlotte a les yeux d'un bleu foncé, un bleu de ciel napolitain, et la chevelure d'un brun à reflets d'or. Je ne sais pas si je m'explique bien. Je décris avec le sentiment de l'admiration beaucoup plus qu'avec la précision du photographe.

— Mais, mademoiselle, c'est admirable ce que vous me dites là, reprit Robert, et je ferais, sans l'avoir vue, le portrait de votre charmante amie.

— Ah ! monsieur, ajouta Diane, voilà pour l'extérieur de

la personne. Mais l'âme, l'esprit, le caractère, l'instruction, la grâce de l'imagination, la gaieté tempérée par la sensibilité, les talents sans nombre... Ah ! monsieur, qui décrira tout cela ?

— Qui ? dit alors Robert avec animation, mais M[lle] de Rosambel, qui est certainement la ressemblance parfaite de ce beau type dont elle me parle en ce moment.

En parlant ainsi, M. Hardy avait le regard brillant ; son émotion se traduisait par une exaltation qui n'échappa point à la pénétration de M[lle] Diane. M. Hardy sentait que sa tête s'égarait, et il fut sur le point de prendre la main de cette ravissante jeune fille dont le sourire et le son de voix l'enivraient.

Diane, soulevant alors la cafetière d'argent, dit avec une présence d'esprit qui n'est donnée qu'à la pureté :

— Vous voulez du café, monsieur? en voici.

Et elle versa dans la tasse placée devant Robert. Robert accepta, s'inclina et reprit possession de sa raison.

— C'est une chose étrange, reprit-il, que tant de gens croient encore au hasard ! Quant à moi, je ne crois pas du tout à cette vieille divinité aveugle. Je crois aux prédestinations. D'abord c'est très-chrétien et j'avoue que je ne suis pas un fils de Voltaire, et puis c'est plus logique. On a une destinée, comme on a un chemin à parcourir devant soi, toute la vie. Les prédestinations nous mènent par la main, si nous ne nous cabrons pas contre elles. Il est bien évident pour moi, aujourd'hui, mademoiselle, que ma destinée m'a amené, à mon insu, de Paris dans ces montagnes, où le plus adorable bonheur m'attendait, puisque me voici en si haute et si belle compagnie dans cette ferme. Que Dieu soit loué! cette matinée rachète bien des jours d'ennui et d'orage !

Maintenant, mademoiselle, il me reste une prière à vous adresser : c'est de permettre que ma bonne étoile ne s'éclipse pas de sitôt. Monsieur votre grand-père et vous, trouverez-vous indiscret que je sollicite l'honneur d'aller vous rendre mes hommages au château de la Roche-Cantal ? Quand ce ne serait que pour avoir le bonheur de contem-

pler de mes yeux la merveilleuse beauté dont vous me parlez, il ne faudrait pas refuser cette faveur à un pauvre peintre comme moi.

— Comment, monsieur, répondit Diane, mon grand-père vous priera lui-même de venir le voir chez lui. Tenez, le voilà qui revient du pays des rêves tout exprès pour vous inviter à lui faire une visite. N'est-ce pas, mon père ?

— Certainement, dit le comte en ouvrant les yeux. Il s'agit donc...

Diane lui parla du désir exprimé par M. Hardy. Le comte se récria, en disant que c'était lui qui serait parfaitement honoré de cette visite. Il ajouta :

— La devise inscrite sous mes armes, à la Roche-Cantal, est : *Hospitalité.* Vous voyez monsieur, que je ne pourrais sans félonie manquer à ma devise.

Les choses tournaient au mieux, comme on le voit. C'était une heureuse matinée ; beau temps, belle humeur et beau rêve ! M. Hardy n'avait jamais ouvert son âme à des brises d'avenir plus riantes et plus raffraîchissantes. Il respirait à pleine poitrine un air léger et rempli de senteurs délicieuses.

Cependant l'heure avançait. Le comte dit à sa petite-fille qu'il était à ses ordres. Diane se leva de table et chacun l'imita.

Les trois chevaux amenés dans la cour par François, piaffaient devant la porte de la ferme. Diane se hâta de monter au premier étage, pour faire ses adieux à sa chère Marie Villon. Quand elle descendit, elle tenait par la main les deux petites filles de la jeune veuve. Elle les embrassa tendrement et mit dans la poche de chacune d'elles un beau louis d'or. C'était le prix du déjeuner composé d'œufs frais, de beurre et de pain bis. Puis s'adressant à Robert :

— Regardez-les bien, monsieur, quelles jolies têtes d'anges ! Avant de partir d'ici, vous croquerez bien ces deux charmants minois, n'est-ce pas ?

Robert promit. Il aurait fait bien d'autres promesses, grand Dieu ! Cependant sa préoccupation avait un sujet

beaucoup plus sérieux. Diane venait de dégrafer la traîne de son amazone pour remonter à cheval. Elle cherchait quelque chose dans ses poches; elle avait un peu d'impatience. Robert se dit avec joie :

— Bon ! elle cherche ses gants ! je les verrai.

Diane ne trouvant rien dans ses poches se mit à chercher autour d'elle, puis elle courut dans la chambre de la malade, et elle revint un peu inquiète.

— Ma fille, êtes-vous prête ? demanda le comte, qui était déjà près des chevaux dans la cour.

— Mais, mon père, j'ai grand'peur d'avoir perdu mes gants, répondit Diane en cherchant toujours dans la cuisine.

— A merveille ! se disait M. Hardy. Si je les trouvais, je les examinerais en les touchant.

Et il se mit à chercher aussi dans les coins de la ferme avec anxiété.

— Eh ! mademoiselle, reprenait le comte du dehors, vous êtes donc souvent destinée à perdre vos gants quand vous montez à cheval, sans compter ceux que vous jetez à je ne sais quelle vision dans les bois.

— Comment ? mon père, reprenait Diane en cherchant toujours.

— Comment ! et ce fameux gant jeté comme défi à ce que vous appelez la destinée, au bois de Boulogne, vous savez ?

Plus de doute, se dit Robert en poussant un grand soupir, c'est un de ses gants que je conserve comme relique; c'est elle !...

— Ah ! mon grand-père que vous tenez à vos idées ! reprit Diane en rougissant un peu. Quelle preuve avez-vous que j'aie jeté un de mes gants à une chimère ?

— Mais vous parliez de cela avec Charlotte en revenant à Paris.

— Rappelez vous bien, mon cher père, que nous vous avons dit, à propos de cette folie : « Un gant a été lancé à une chimère comme une provocation sympathique par une de nous deux. » Nous refusâmes de vous dire par qui. Vous nous dîtes alors : « Montrez-moi vos mains. » Nous les ten-

dîmes vers vous, Charlotte et moi, et chacune de nous n'avait qu'un gant.

— Ah ! parbleu ! cela est vrai, reprit le comte. Je fus bien attrapé et jamais depuis lors je n'ai su le fin mot de la chose.

M. Hardy resta anéanti. Il se retrouvait plongé au fond de ses incertitudes.

Mais les gants de Mlle Diane étaient impossibles à trouver. La charmante enfant en prit son parti gaiement et elle sortit de la maison de ferme en disant :

— J'en fais cadeau à Marie Villon, si on les retrouve. Ils sont forts bons pour monter à cheval.

Cette donation en bonne forme mit au désespoir M. Hardy. Cependant surmontant son chagrin, il suivit Diane dans la cour. M. de Tournai attendait la ravissante écuyère ; il tendit la main, reçut le petit pied de Diane, et, comme la divinité de son nom, la jeune fille sauta à cheval avec une légèreté aérienne. Robert, ébloui, restait immobile, le chapeau à la main. Le comte de Tournai monta à cheval selon tous les principes d'équitation les plus irréprochables. Il s'affermit en selle, assembla ses brides, et se tournant ensuite vers M. Hardy, il prit congé de lui en lui rappelant sa promesse. Cette recommandation fut appuyée par un regard parti des beaux yeux de Diane, ce qui acheva de rendre Robert à peu près fou. Il rendit le salut, et il suivit longtemps d'un œil attendri la belle écuyère et le vieux gentilhomme, qui tous deux s'éloignèrent au trot de leurs chevaux.

Un incident fort inattendu survint dans ce moment-là.

Une des petites filles de Marie Villon, se mit à courir après les chevaux en appelant François. Le domestique s'arrêta un moment ; on vit alors la petite paysanne lui remettre quelque chose et François repartir aussitôt, au galop de son cheval, pour rejoindre ses maîtres. Puis tout disparut dans le lointain.

— Mordieu ! se dit M. Hardy en revenant à la ferme, après avoir questionné la paysanne, c'est avoir du malheur ! Voilà cette enfant qui avait trouvé les gants de Diane et

qui a été assez loyale et assez leste pour aller les rendre a François. Quelle mystification ! moi qui espérais...

M. Hardy avait la tête trop en feu pour rentrer chez lui; il prit son bâton de touriste et il alla s'aventurer à travers les bois et les rochers tout le reste de la journée pour respirer le grand air dont il avait si grand besoin. Que de paroles et de soupirs perdus il dut jeter aux vents et aux échos des montagnes !

VIII

A TABLE D'HOTE

Gannat, petite ville charmante située sur les bords de l'Andelot, qui va grossir de ses ondes claires les eaux un peu troublées de l'Allier; Gannat, dont le vieux château et l'église gothique s'élèvent au milieu d'un des sites les plus romantiques de France; Gannat, vous aurez dans ce livre un souvenir de reconnaissance et pour les heures calmes que j'ai passées chez vous, moi, voyageur, jeune alors et visitant les montagnes, et pour la loyale hospitalité qu'on reçoit dans vos hôtelleries.

Certainement cette petite ville de Gannat mérite bien une apostrophe partie du cœur et consignée dans un chapitre de roman. A Gannat on peut faire très-bonne chère et à des prix fort raisonnables; on y boit d'excellent vin du pays même; on y rencontre de ravissants visages sous le petit chapeau de paille bordé de velours noir, et on n'a qu'à s'y louer de la loyauté et de la politesse des habitants.

Cette dette étant acquittée envers la ville, entrons à l'hôtel de la Poste, situé dans la Grande-Rue.

Deux jours après la visite au village de Saint-Laurent-les-Montagnes, dont il a été question au chapitre précédent, M. Robert Hardy avait quitté la ferme de Martin, et assis sur une charrette attelée d'un bon cheval, il faisait son entrée à Gannat, vers huit heures du soir. Son équipage n'annonçait ni un prince russe ni un lord au parlement. Il ne fut pas moins reçu à l'hôtel de la Poste avec tous les égards

dus à un voyageur ayant une honnête figure. Le bagage de M. Hardy annonçait cependant un Parisien d'une certaine élégance par la forme de la malle, des coffres et du sac de voyage. Le tout était *confectionné* avec une rare perfection.

Arrivé à l'hôtel de la Poste, il demanda une grande chambre avec une bonne cheminée, la saison du printemps ayant des matinées et des soirées très-fraîches dans les pays montagneux. On lui alluma un feu de château.

L'hôtelier prit ses ordres pour le souper. Robert annonça qu'il voulait qu'on le servît à une table séparée, mais dans la grande salle à manger, aimant la compagnie.

—Monsieur *tombe* à merveille, dit l'hôtelier. Nous avons ici depuis quelques jours des voyageurs parisiens.

—Tant pis ! reprit Robert, j'arrive de leur pays : ils ne m'apprendront rien de nouveau.

—Nous avons des voyageurs arrivant aujourd'hui même du midi, de Marseille...

—Ah ! des Marseillais ! reprit M. Hardy. La Cannebière, le port de la Joliette, Notre-Dame-de-la-Garde, la rade, le château d'If...

— Oui, monsieur, avec eux il n'est question que de cela, reprit l'hôte. Mais nous avons aussi des voyageurs arrivant du Havre...

— Fort bien, répondit Robert. Les bassins, les docks, les paquebots pour Southampton, Liverpool ou New-York.

—Eh! monsieur, vous les connaissez donc? Ils ne parlent que de cela.

—Si je les connais ! mon cher hôte, dit Robert. Marseillais, Havrais, Parisiens et toute autre espèce de voyageurs, chacun a sa *toquade*, chacun court le monde, colportant sa folie, ses passions, et s'imaginant que la plus intéressante des créatures de la création est certainement lui-même en personne. J'ai grande envie de ne pas souper dans votre salle à manger.

— Monsieur veut-il être servi dans son appartement?

— Oui, dit Robert ; pourtant j'aime la compagnie quand je me mets à table.

— Vous avez raison, monsieur, reprit l'hôtelier d'un air sentencieux. L'Écriture dit : Il n'est pas bon à l'homme de *manger* seul.

— Oh ! oh ! reprit Robert en riant, c'est une admirable traduction. Vous êtes aubergiste, monsieur Josse.

— M. Josse était un orfévre du temps de Molière, monsieur.

— Bravo ! s'écria Robert. Je vois, mon cher hôte, que vous avez beaucoup lu.

— Et beaucoup réfléchi, reprit l'aubergiste. Mais monsieur n'a pas encore choisi sa salle à manger.

— Tenez, dit Robert, je me décide pour la grande salle. Seulement placez-moi à une table à part, à l'abri des importuns qui viennent placer leur couvert vis-à-vis du nôtre en disant qu'ils sont ravis de nous rencontrer et qu'ils ont eu *celui* de nous avoir vu sur le bateau à vapeur de la Loire ou du Rhin.

— Monsieur sera placé en lieu sûr, dit l'hôte qui riait du tableau de l'importun transportant son couvert d'une table à l'autre.

M. Hardy s'occupa de sa toilette, et quand il eut mis un peu d'ordre dans sa chambre, il se disposa à descendre du premier étage au rez-de-chaussée.

Les convives qui soupaient dans la salle à manger étaient nombreux et bruyants. La conversation roulait sur la politique et sur des questions du plus haut intérêt concernant le progrès social et l'industrie en particulier, sujets excellents pour fournir matière aux plus échevelés des raisonnements et aux plus ébouriffantes sottises quand le vin et la bonne chère ont provoqué l'éloquence.

M. Hardy entra ; il fut à peine remarqué. L'aubergiste le conduisit à une petite table ronde, placée dans un coin de la salle et éclairée par deux bougies.

On servit au voyageur solitaire un souper fin, selon ses goûts, et de ce joli vin des coteaux de Limagne, qui petille

comme du Champagne rosé. Robert, dans les entr'actes d'un plat à un autre, lisait quelques pages d'un livre favori qu'il portait avec lui dans sa poche. C'était un moyen ingénieux de s'isoler des convives et de la conversation générale. Il s'applaudissait beaucoup de son *à-parte*, lorsqu'il crut cependant avoir été remarqué par des voyageurs placés au centre de la grande table et qui paraissaient être moins bavards que les autres. Il jeta sur eux un coup d'œil furtif et rapide. L'un des convives ne lui était pas inconnu. Robert cherchait, à travers de vagues souvenirs, à qui pouvait appartenir cette chevelure rousse, frisée comme la laine d'un bélier d'Abyssinie. L'autre convive ne lui rappelait rien. C'était un homme à lunettes d'or, chauve ou à peu près, sauf quelques longues mèches de cheveux, soigneusement ramenées sur le crâne. M. Hardy jugea tout de suite que ces deux compagnons devaient arriver de Paris; ils parlaient peu et avaient un son de voix tempéré.

Cependant jetant de côté toute préoccupation, Robert se livra avec délices aux instincts de son appétit de gourmet en faveur des deux belles truites saumonnées qu'on venait de lui servir; des truites de l'Allier, cette rivière aux ondes froides venant des montagnes, et où le saumon lui-même s'aventure souvent en remontant la Loire.

Le souper de la table d'hôte paraissait devoir se prolonger assez avant dans la soirée. De l'économie sociale et des hauteurs de la politique européenne, la conversation générale était descendue dans la région fleurie des arts, de la littérature, du théâtre et des belles actrices en renom.

— Ils en ont jusqu'à deux heures du matin, se disait M. Hardy. Les Provençaux ont la tête montée, les Normands s'abrouvent de cognac et de genièvre, et les Parisiens raillent à cœur joie. Il n'y a que ces deux convives prudents qui m'embarrassent un peu. Je ne serais pas surpris que la tête à cheveux roux vînt chercher à lier conversation avec moi.

M. Hardy devinait juste. Après le café, le convive, dont le visage n'était pas inconnu de Robert, se leva posément,

alluma un cigare à l'une des bougies et vint avec une sorte de distraction se placer debout près de la cheminée où flambait un feu clair. Au bout de trois minutes, M. Hardy le vit s'approcher de lui et le saluer avec une politesse discrète.

— Monsieur, lui dit Robert en le saluant à son tour, permettez-moi de vous avouer que je cherche dans mes souvenirs...

— Comment, monsieur, reprit le convive, vous avez la mémoire si infidèle! Je plains vos amis et vos amies. Ne vous rappelez-vous pas le café Foy, sur le boulevard des Italiens, où j'ai eu l'honneur de vous rencontrer, il y a quinze jours à peine?...

— Oh! parfaitement, répondit Robert surpris et contrarié.

— A la bonne heure! dit le *quidam* qui n'était autre que M. le baron Renard de Banqueville, soupant à l'auberge de la Poste, en compagnie de son nouvel ami, M. Saint-Germain, l'homme aux yeux d'or.

— Et par quel heureux hasard?... reprit Robert en buvant à petits coups du vin d'Espagne au dessert.

— Probablement, dit M. de Banqueville, par le hasard heureux qui me fait vous rencontrer. Vous voyagez en touriste, monsieur? Moi aussi.

Renard mentait avec un aplomb imperturbable.

— Rappelez-vous, monsieur, reprit-il en prenant une chaise et en se plaçant à deux pas de la table de M. Hardy, rappelez-vous, monsieur, que je vous ai prédit que vous vous mettriez bientôt en route, à la poursuite de la plus élégante des chimères.

— Oui, répondit Robert, vous m'avez dit cela. Comment l'aviez-vous deviné?

— Je suis trop franc, ajouta le rusé compère, pour vouloir faire du charlatanisme. D'ailleurs, monsieur, avec un homme de votre caractère on doit être sérieux. Je me trouvais par hasard au bois de Boulogne et près de l'allée où vous étiez vous-même, au moment où vous ramassiez le joli

gant de l'amazone inconnue. Je vous vis relever ce gant perdu, l'admirer, le porter à vos lèvres, le plier soigneusement dans une feuille de journal et l'emporter avec une dévote délicatesse. Je me dis : « Ceci est une passion naissante. » Je vous connaissais un peu et je prévis que votre enthousiasme déploierait de grandes ailes et vous enlèverait dans la sphère des rêves et de l'idéal. Mais voyez ce que c'est que le contact d'une nature artistique : votre voisinage, dans ce moment-ci, m'oblige à faire de la poésie.

Robert salua. M. de Banqueville s'inclina légèrement.

— Une autre question, monsieur, reprit M. Hardy.

— Dites, monsieur.

— Saviez-vous qui avait perdu ce gant?

— Monsieur, on ne l'avait pas perdu, on l'avait jeté.

— Oh! s'écria Robert, et qui ?

— Ah ! voilà, ajouta M. Renard de Banqueville en lâchant une très-longue bouffée de fumée de cigare; voilà. Tenez-vous beaucoup à le savoir?

— Érnormément ! dit M. Hardy.

— Diantre ! j'ai peur maintenant de pousser votre passion jusqu'au délire.

— Allez toujours, reprit Robert; je suis moins niais que vous ne pensez.

— Niais ! dit M. de Banqueville. Oh ! certes, non. Fou, peut-être, comme tout artiste de grande imagination. Eh bien ! monsieur, vous me croirez si vous voulez, mais à vous parler franchement...

— Comment ! vous savez que le gant fut jeté et vous ignoriez par quelle main ?

— Foi de gentilhomme, dit M. Renard, baron de Banqueville, j'eus la preuve que le gant avait été jeté et je ne pus savoir par qui. Vous allez me comprendre. Je me trouvais à cheval dans une contre-allée voisine de celle où passaient les deux amazones, escortées par un cavalier âgé. Elles ne pouvaient me voir. J'avais arrêté mon cheval un moment; un massif me masquait. Les jeunes filles causaient

entre elles. Leur tuteur, à six pas en arrière, rêvait à je ne quoi, le nez au vent. L'une des écuyères dit :

— Il faut jeter le gant à cette destinée, c'est un défi.

— Vous avez raison, dit l'autre.

— Qui jettera le défi ? reprit la première.

— Moi.

— Non, moi.

Après ces mots échangés, on ajouta :

— C'est fait.

Et l'autre voix fit écho en disant :

— C'est fait.

Là-dessus, les chevaux partirent au galop, et le cavalier, laissé en arrière, piqua des deux à son tour en disant :

— Que diable ont-elles, ces deux folles ?

Puis tout disparut. Vous vîntes à passer une minute après. J'allais, moi, ramasser le gant, mais je vous vis vous diriger vers cet objet charmant, et je vous cédai ma chance. Je suis comme ça, moi, dans l'occasion. Prodigue c'est mon défaut.

— Merci, monsieur, reprit Robert. Je vois en effet que, dans la circonstance dont vous me parlez, il eût été difficile de s'assurer qui avait jeté ce merveilleux gant. Et quand je me fus éloigné, que fîtes-vous, monsieur de Banqueville ?

— Je repris le chemin de Paris tout bêtement, au pas de mon cheval, en vrai philosophe qui vient de manquer l'occasion de se jeter dans une aventure romanesque, mais qui s'applaudit d'avoir évité une éventualité de trouble et d'embarras, en même temps qu'il se sent le cœur satisfait d'avoir fait un heureux. Je suis comme ça, moi, vous dis-je, ajouta M. Renard, baron de Banqueville, en ranimant son cigare presque éteint.

— Encore une fois merci, monsieur, dit Robert. Mais puisque vous voulez bien être d'une si grande franchise avec moi, serait-il indiscret de vous demander maintenant la cause qui vous a amené dans ce pays-ci, précisément dans le canton même où se trouve l'habitation de nos belles amazones ?

— Parbleu ! monsieur, je suis ravi de la question, loin de m'en plaindre, reprit M. Renard.

— Vous êtes un homme charmant, dit Robert.

M. le baron de Banqueville salua et se mit en devoir d'allumer un autre cigare. M. Hardy, qui finissait de dîner, mangeait des noisettes à son dessert par distraction et buvait coup sur coup d'excellent vin de Xérès, sans trop savoir ce qu'il buvait, ce qu'il mangeait; ne se doutant même plus, peut-être, qu'il buvait du vin d'Espagne et qu'il croquait des noisettes.

M. de Banqueville reprit avec un calme admirable :

— Il est bien convenu, n'est-ce pas, monsieur, que la plus grande franchise sera entre nous deux réciproque, et que nous parlons à cœur ouvert, sans la plus petite dissimulation.

— Parfaitement convenu, dit Robert. Loyauté pour loyauté.

— C'est cela, dit le baron de Banqueville. Eh bien ! monsieur, ce n'est pas le hasard qui m'amène dans ce pays-ci, à peu de distance de la Roche-Cantal. J'y suis venu avec un but très-déterminé. Il y a cinq ou six jours que je suis arrivé à Gannat, en compagnie d'un très-habile homme d'affaires que vous voyez là-bas à table, et avec qui je causais tout à l'heure, M. Saint-Germain, dont le cabinet à Paris est considérable. Donc, une affaire sérieuse nous amène, lui et moi. Seulement, M. Saint-Germain s'est découragé, il abandonne l'affaire; il va reprendre son chemin pour achever sa tournée dans le Puy-de-Dôme et l'Allier, où il a des clients. Quant à moi, je fais ici précisément le contraire; je plante ici mon pavillon, et je suis d'autant plus encouragé à poursuivre l'affaire pour laquelle je suis venu, que M. Saint-Germain est à bout de patience et d'espérance. Il part, je reste; il s'avoue battu, je me proclame sinon victorieux, du moins invincible sur mon terrain. Cette affaire...

— J'allais vous demander de quelle nature elle est, dit Robert.

— De la nature des mariages, dit tranquillement le baron.

— Oh ! oh ! monsieur, reprit Robert très-ému et en déposant son verre.

— Rassurez-vous, grand poëte ! ajouta Banqueville. J'ai entrepris de négocier et de mener à bonne fin une affaire de mariage qui regarde un de mes excellents amis, que vous connaissez un peu, le cousin d'une de nos ravissantes amazones, en un mot, M. le marquis Paul de Civrac, que j'ai laissé à Paris.

— Monsieur ! dit sérieusement Robert, est-ce que maintenant vous vous feriez un jeu de me donner des inquiétudes ?

— Comme vous êtes vif ! dit le baron. Il s'agit d'un mariage, disons-nous...

— Oui, monsieur.

— Dont je me suis chargé...

— Oui, monsieur. Après, s'il vous plaît ?

— Eh bien ! reprit le baron en souriant de l'inquiétude de Robert, dont je me suis chargé pour le faire rompre. Là ! êtes-vous content ?

— Je ne comprends pas, dit Robert.

— Parbleu ! je le vois bien.

Cette conversation avait lieu dans un angle de la grande salle à manger, et cependant elle était à l'abri des oreilles indiscrètes ; car les convives de la table d'hôte en étaient arrivés à un lyrisme bachique si effervescent et si bruyant, que les deux causeurs étaient souvent obligés d'élever la voix pour s'entendre. Mais M. Saint-Germain, dont la sobriété égalait la prudence, crut devoir quitter la fougueuse compagnie au milieu de laquelle il était placé comme un dieu Terme, un dieu muet et immobile. Il se leva, et, s'approchant de son compagnon, M. de Banqueville, il lui dit avec ce sourire équivoque qui lui était si naturel :

— Je vois que vous avez rencontré agréable compagnie. Pour moi, je suis fatigué de mes ivrognes, et je déserte.

— Monsieur, dit alors le baron en s'adressant à Robert,

permettez-moi de vous présenter un des plus honorables jurisconsultes de Paris, M. Saint-Germain.

Robert se leva; il échangea un salut avec le compagnon de M. de Banqueville.

— M. Robert Hardy, un de nos artistes les plus distingués, ajouta le baron en s'adressant au jurisconsulte.

— Le nom de monsieur m'est parfaitement connu, dit celui-ci. Monsieur a envoyé au dernier Salon deux toiles des plus remarquables, deux paysages.

Nouveaux saluts échangés.

— Je crois, reprit le baron, que M. Saint-Germain n'est pas de trop dans cet entretien.

— Mais c'est bien mon avis, dit Robert en avançant une chaise près de sa table.

M. Saint-Germain s'assit en remerciant beaucoup M. Hardy de sa politesse.

— Vous ne fumez pas, monsieur Saint-Germain, dit le baron. Quel homme! il domine toutes les faiblesses, toutes les passions, tous les travers de son époque! Je l'admire et je suis loin de pouvoir l'imiter.

— Messieurs, reprit M. Saint Germain, je serais désolé d'interrompre votre conversation, et puisque vous me faites l'honneur de m'admettre dans votre compagnie...

— Monsieur a raison, dit Robert, et puisqu'il nous permet de continuer, la parole est à vous, monsieur de Banqueville.

— Fort bien, reprit celui-ci. Nous disions donc que je m'occupais du mariage de mon ami M. de Civrac, dans le but unique de faire rompre ce mariage. En cela je me conforme exactement au mandat que j'ai reçu de mon ami.

— C'est fort, dit Robert.

— Ah! ma foi, c'est la pure vérité, ajouta le jurisconsulte, et j'avais aussi, moi, accepté une part de ce mandat. Mais mon rôle est fini. Je laisse tous les honneurs et tous les embarras de l'entreprise à M. de Banqueville.

— C'est convenu, ajouta le baron en échangeant un regard d'intelligence avec l'homme d'affaires, c'est entendu.

Vous vous retirez, vous me cédez la place. Eh bien! monsieur Hardy, reprit-il, la chose vous paraît-elle une contre-vérité? Voilà un témoin qui ne peut être récusé. Je cherche à rompre un mariage avec autant d'ardeur qu'un autre chercherait à le faire réussir.

— Le mariage de M. de Civrac avec qui? demanda Robert.

— Oh! pardieu, je ne vous l'apprends pas, car vous l'avez très-bien deviné, dit le baron; avec sa ravissante cousine, Mlle de Rosambel.

— La petite-fille du comte de Tournai?

— Précisément, reprit le baron. Jeunesse, beauté, grâce, esprit, distinctions infinies, nom aristocratique, éducation parfaite, vertus incontestées, magnifique fortune, tout est réuni chez Mlle de Rosambel, qui est un des grands partis de l'Europe, que mon ami le marquis de Civrac pourrait épouser, et qu'il demande à ne pas épouser.

— Il est donc fou à lier? dit Robert.

— Je n'en sais rien, ajouta le baron. J'ai mon mandat et je le remplis loyalement, carrément.

— Voyons, dit alors M. Saint-Germain, puisque nous voilà sur ce chapitre qui paraît intéresser M. Hardy, si nous donnions quelques explications au sujet de la position réciproque des deux futurs conjoints, qui ne demandent qu'à être libres, chacun de son côté.

— Ah! monsieur, je vous en prie, répondit Robert. Cette singulière affaire, comme vous dites, m'intéresse beaucoup.

M. Saint-Germain ouvrit sa tabatière d'or, prit une large pincée de tabac et se la fourra dans le nez. Cela fait, il referma sa boîte précieuse, et se mit à donner à Robert des explications claires et précises sur la position bizarre des deux futurs conjoints, selon son expression.

Quand il eut tout expliqué, M. Hardy, qui respirait plus à l'aise, le remercia avec une effusion de cœur qui n'échappa point à la pénétration d'un homme rusé et profond comme l'était M. Saint-Germain.

— Il est pris, se dit à lui-même le jurisconsulte, et voilà mon roué de Banqueville qui vient, depuis une heure, de

trouver un moyen très-ingénieux de faire renoncer la petite au mariage avec son cousin. L'artiste est amoureux. Le Banqueville va pousser l'artiste aux exaltations; la petite se montera la tête pour ce beau Lindor; le roman filera si bien que, forcément, il faudra en venir au dernier chapitre, c'est-à-dire à une union fortunée. Très-bien joué! M. de Civrac, à qui on rendra sa parole, gardera les cinq cent mille francs de dédit. Mon coquin de Banqueville touchera probablement un large pot-de-vin, et moi, par contre-coup, mes riches honoraires, car, dès ce moment-ci, je me remets bel et bien dans l'affaire.

Ainsi se parlait à lui-même notre jurisconsulte à tête chauve, mais non pas écervelé, tout en prisant et reprisant son tabac avec une âcre volupté.

M. Saint-Germain voyant que les choses prenaient une si heureuse tournure, jugea que sa présence pouvait gêner les manœuvres de son compagnon; il se leva, annonçant que la fatigue l'obligeait à se retirer. Il prit congé de ses deux interlocuteurs et il traversa la salle à manger, non sans essuyer des provocations sans nombre de la part des buveurs. Mais le jurisconsulte tint bon, remercia et sortit.

La nuit était assez avancée. La moitié des convives, aux trois quarts ivres, commençaient à tomber dans les somnolences bachiques. Plusieurs buveurs dormaient, les uns accoudés sur la table, d'autres étendues sur des chaises. Quelques-uns persistaient à boire et à fumer; mais ils devenaient taciturnes et perdaient insensiblement le sentiment des choses réelles. Cette turbulente compagnie était devenue inerte; elle n'existait encore que par la vie physique; la pensée et la présence d'esprit avaient disparu. Ces auditeurs sourds et muets n'étaient donc plus dangereux; aussi M. de Banqueville et Robert ne prenaient-ils plus autant de précautions pour causer sans être entendus.

— Nous voilà seuls, dit le baron, bien que nous soyons entourés de ces gens-là. Regardez, monsieur. Ce sont des brutes incapables de rien comprendre; nous pouvons causer librement.

Robert alluma un cigare en prenant du café. Il avait une question délicate à poser à son *partenaire*.

— Monsieur, dit-il après avoir un peu réfléchi, j'aurais bien un renseignement à vous demander : mais je crains que vous ne refusiez de me répondre.

— Parlez, dit le baron.

— Ma curiosité et mon intérêt, je l'avoue, sont tellement éveillés au sujet du refus de votre ami, M. Paul de Civrac, que je ne puis me défendre de chercher à connaître la véritable cause de ce même refus. Pourquoi M. le marquis refuse-t-il une alliance si belle ?

— Avant de répondre à cette question, dit le baron de Banqueville, je voudrais savoir si monsieur Hardy croit aux antipathies comme aux sympathies ?

— Je crois à tout, monsieur.

— Alors vous admettrez que M. de Civrac peut avoir un caractère si mal fait, un esprit si bizarre qu'il ne comprend pas sa cousine et qu'il éprouve même de la répulsion pour elle.

— On doit l'avoir calomniée à ses yeux.

— Elle est au-dessus de la calomnie, reprit le baron.

— Ah ! le fou stupide que ce monsieur... Mais pardon, reprit Robert, c'est votre ami.

— Je vous livre mon ami dans ce sens-là, ajouta Banqueville. Il est stupide et fou, d'accord. Heureusement que dans le monde on rencontre des gens autrement organisés, et Mlle de Rosambel trouvera assez d'admirateurs pour se consoler d'avoir déplu à son cousin Paul.

M. Hardy devint rêveur. Le souvenir charmant de Diane passait devant lui ; il suivait avec amour la brillante et douce apparition. Toutefois il gardait son secret. Il eût craint de profaner les émotions de son cœur en les divulguant ; il ne crut pas devoir dire un mot à M. de Banqueville au sujet de sa rencontre dans la montagne, près du lac de Saint-Laurent.

Le baron l'observait avec attention en prenant des airs distraits. Il eût voulu l'amener à des confidences, mais il se

heurtait contre une discrétion et une délicatesse à toute épreuve. Cependant il risqua cette question :

— Votre intention, monsieur, est sans doute de ne pas quitter ce beau pays sans visiter les environs? il y a des points de vue d'un pittoresque admirable, et puisque vous me permettez de pénétrer un peu dans vos projets, je vous avouerai franchement que je ne suppose pas que vous laissiez de côté, sur votre route, la château de la Roche-Cantal, sans vouloir le visiter. Je suis convaincu que vous y seriez reçu avec le plus grand empressement. M. le comte de Tournai et sa famille sont d'une hospitalité qu'on ne saurait trop louer. Dans cette habitation on aime les arts avec enthousiasme. L'autre jour, en compagnie de M. Saint-Germain, j'ai passé une délicieuse soirée au château de la belle Diane.

M. Hardy tressaillit légèrement; le baron continua.

— Nous nous rendions à la Roche-Cantal dans un but d'affaire. Bah! nous y avons passé des heures pleines d'agrément, et notre mission sérieuse n'a abouti qu'à un charmant souper. Vous êtes artiste de grand talent, monsieur Hardy, vous avez les manières et le ton de la haute compagnie; vous arrivez de Paris; croyez-moi, allez visiter la Roche-Cantal, vous y serez reçu comme un prince.

Robert ressentait les aiguillons d'un amour-propre satisfait; il eût voulu pouvoir avouer son bonheur et parler de la plus aimable invitation qu'il avait reçue à la ferme de Martin.

— Ma foi, monsieur, reprit-il, vos conseils sont excellents, et je serais fort disposé à les suivre. La nuit porte conseil; je verrai; je me déterminerai peut-être à tenter cette aventure... Dame! elle est périlleuse. J'ai bien pu ramasser et conserver le gant mystérieux... Mais aller affronter les dangers d'une visite aux personnes les plus séduisantes, c'est matière à réflexion.

— Ah! monsieur, s'écria l'insidieux baron, comme, à votre place, je me laisserais aller à la pente fleurie de ma destinée!

L'heure avancée mit fin à cette conversation. Les deux

voyageurs songèrent à se séparer, M. Hardy pour regagner son appartement dans la maison même, M. le baron de Banqueville pour aller retrouver son compagnon, M. Saint-Germain, à l'hôtel de France où ils avaient pris domicile, à l'entrée de la ville.

On se sépara après avoir échangé une poignée de mains d'une grande loyauté, d'un côté du moins.

— Je l'avais mal jugé, se disait M. Hardy. A Paris, il m'inspirait quelque défiance; en province, il a l'air d'un très-honnête homme. Influence de l'air de la campagne, peut-être. Quant au conseil qu'il me donne d'aller à la Roche-Cantal, il sera suivi certainement, et le cher homme ne sait pas avec quelle grâce adorable on m'en a fait l'invitation.

De son côté M. le baron de Banqueville, en se rendant à l'hôtel de France, se disait avec joie :

— Voilà un oiseau sentimental qui va se prendre au filet de Diane, et qui fera si bien que Diane s'y prendra elle-même. Bonne politique! j'ai deux cordes à mon arc : d'un côté la séduction, de l'autre de l'intimidation; car j'ai fait une fière découverte, je sais qui est la personne admise au château comme le guide et l'amie de Mlle de Rosambel. Je la forcerai bien à se liguer avec moi pour faire renoncer Diane au mariage en question, sous peine de révéler aux habitants de la Roche-Cantal le passé de Mlle Charlotte ce modèle de toutes les vertus aujourd'hui.

Quand il rentra à l'hôtel de France, il trouva M. Saint-Germain qui l'attendait près du feu de la grande cheminée de la cuisine.

— Eh bien! lui dit le jurisconsulte.

— Eh bien! monsieur, reprit le baron, nous pouvons dormir sur les deux oreilles et nous bercer des plus douces espérances. L'amour se mettra de la partie et fera nos affaires. Diane deviendra folle du bel Endymion et renoncera au lingot d'or du dédit. Avouez, monsieur, que l'habileté de l'homme de loi le cède quelquefois aux combinaisons stratégiques de l'homme du monde.

— Vous feriez un remarquable ambassadeur, dit le jurisconsulte.

— Peut-être, répliqua Banqueville. Allez dormir, monsieur Saint-Germain. Ni vous, ni moi, ni Titus, n'avons perdu notre journée.

IX

LES ROCHERS

Le lecteur n'a point oublié, sans doute, la scène de l'évanouissement de Mlle Charlotte, et il connaît la cause qui amena cette grave indisposition. En effet, M. de Banqueville, qui n'avait fait qu'entrevoir, en arrivant au château, l'amie de Diane, l'avait cependant reconnue. Ce Renard de Banqueville était un homme fort dangereux, en ce sens que vivant dans le monde des affaires et de la fashion, il se servait de tous les moyens indistinctement, pour se constituer de riches revenus. La suite de notre récit amènera certaines explications au moyen desquelles on reconnaîtra que cet industriel de bonnes manières et de bonne tenue avait bien quelque raison de penser qu'il pourrait tirer grand parti de la présence de Charlotte à la Roche-Cantal pour la rupture du mariage de M. de Civrac avec Diane. M. de Banqueville avait donc pu laisser entrevoir à son compagnon qu'il avait des *intelligences dans la place*. Cette parole avait été prononcée assez distinctement dans la cour du château, le soir, pour arriver aux oreilles des deux jeunes filles, placées à une des croisées de la galerie et observant de là les deux amis causant entre eux. Cette parole avait produit l'effet d'un coup de foudre sur Charlotte, bien innocente certainement de l'infamie dont on l'accusait.

L'évanouissement avait été suivi de spasmes nerveux assez alarmants. Mais après quelques jours de repos et surtout après les explications les plus tendres entre Diane et son amie, la bonne constitution de Charlotte avait pris le dessus. On était convenu de cacher au comte et à la comtesse de Tournai la cause véritable de cette indisposition subite de

Charlotte. Seulement on avait signalé M. le baron de Banqueville comme un homme dont la réputation, dans le monde, était plus que compromise. Diane avait ajouté qu'elle tenait des renseignements de son amie, qui elle-même les avait eus indirectements, dans le temps.

Les choses en étaient restées là. Charlotte, revenue à la santé et au calme, espérait presque que les deux *ambassadeurs* venus de Paris pour la rupture du mariage de son amie, s'étaient décidés à repartir. On n'entendait plus parler d'eux depuis huit jours. Charlotte avait reprit ses occutions ordinaires, sa gaieté toujours tempérée mais charmante, ses plaisirs de la campagne, ses promenades, sa confiance dans l'avenir et ce bien-être moral dont elle remerciait Dieu de toute la ferveur de son âme.

Hélas! le bonheur est, pour beaucoup de femmes, comme ces matinées de printemps si pures, si lumineuses, et tout à coup troublées par des nuages de grêle et de pluie arrivant avec une impétuosité inexplicable.

En revenant de leur promenade à Saint-Laurent-les-Montagnes, le comte de Tournai et sa petite-fille n'avaient pas jugé à propos d'instruire Charlotte de la rencontre qu'ils avaient faite à la ferme de Jacques Martin. Diane avait persuadé à son grand-père de garder le secret, voulant ménager une surprise à son amie par l'arrivée inattendue d'un artiste de beaucoup de talent, venant demander l'hospitalité à la Roche-Cantal. D'ailleurs était-il bien certain que cet artiste, dont la fierté se révélait d'elle-même, accepterait l'invitation qui lui avait été adressée? il ne s'était engagé à rien, tout en répondant par des politesses. Mlle de Rosambel en avait fait la remarque, ainsi que M. de Tournai. Il fut donc convenu qu'on ne parlerait pas de lui. On eut raison d'un côté on eut tort de l'autre. Il y a presque toujours deux parts contraires dans les affaires et les incidents de la vie. Ceux qui vivent dans le monde, surtout, n'ont presque jamais la certitude de marcher sur un terrain solide.

Mais il était pour Charlotte un péril qu'on n'avait pu pré-

voir et qui la menaçait. La pauvre et belle créature avait près d'elle un ennemi bien redoutable ; comme un loup qui rôde autour de sa proie, M. de Banqueville, qui n'avait pas quitté les environs, cherchait à surprendre Charlotte dans un tête-à-tête où il comptait lui dicter de terribles conditions.

Une lettre avait été écrite par cet homme, et remise par l'intermédiaire d'un domestique, entre les mains de l'amie de Diane. Cette lettre n'avait reçu aucune réponse. Une seconde lettre arriva à la Roche-Cantal à l'adresse de Charlotte, mais par la poste. Elle arriva précisément le lendemain de la rencontre de Banqueville et de M. Hardy à Gannat. Cette lettre était décidément menaçante, Charlotte ne la communiqua à personne ; mais, fière, blessée et outrée de colère, elle résolut d'en finir avec cet être ignoble et dangereux qui s'acharnait à la poursuivre. Elle répondit donc un mot à cette lettre. Ce mot, le voici :

« Je brave vos menaces. Demain je dirigerai ma promenade à cheval vers les *Rochers*, à deux heures de l'après-midi. Un domestique me suivra. »

Ce qu'on nommait les *Rochers* était un site pittoresque et isolé, se trouvant à une lieue du château, au midi, sur la lisière du bois.

Ce billet était un défi. Il parvint à son adresse dans la matinée même du jour où Mlle Charlotte devait se rendre au lieu désigné. On ne doit pas s'étonner de la liberté complète dont elle jouissait à la Roche-Cantal. Elle était connue, aimée et éminemment estimée dans tous les environs. Quant à ses amis du château, ils étaient habitués à la voir sortir seule à cheval ; toutefois, elle se faisait suivre par un domestique en cas d'événement. Mais pour être sincère, il faut dire que ces courses solitaires étaient rares ; Diane et Charlotte aimaient infiniment à monter à cheval ensemble. Alors elles allaient fort loin ; la promenade devenait quelquefois une aventure, et c'est ce qui plaisait surtout à ces vives imaginations.

Il était environ une heure de l'après-midi lorsque deux

chevaux de main furent amenés dans la cour du château. M. de Tournai comprit que M[lle] Charlotte était dans ses jours de solitude, et qu'elle voulait aller un peu *rêver à ses chimères*, ainsi qu'il le lui disait quelquefois. Il se rendit dans la cour, voulant par lui-même examiner le harnachement du cheval de Charlotte. Il trouva les sangles en bon état; il assura la gourmette et éprouva les boucles principales. C'était une sollicitude toute paternelle. Charlotte survint, en habit de cheval, et accompagnée de Diane qui, ce jour-là, avait un paysage à terminer, et qui, cependant, regrettait beaucoup cette partie de cheval.

— Non, disait Charlotte, vous resterez. Je vous mets aux arrêts pour achever cette délicieuse toile que vous promettez depuis si longtemps. D'ailleurs, j'ai mes chimères à caresser, comme dit M. le comte, qui, par parenthèse, dans ce moment-ci me comble de bontés en veillant par lui-même aux soins de mon cheval.

— Oui, ma chère folle, ajoutait le comte, on vous comble de bontés; mais en revanche, on vous impose une reconnaissance immense; on vous ordonne d'être gaie jusqu'à l'extravagance. C'est une condition de santé pour vous, mademoiselle. Vos tristesses amènent la fièvre. Tenez, voici votre cheval en bon état. Menez-moi ce gaillard-là avec votre prudence et votre fermeté ordinaires. Vous savez qu'il est de bonne race, mais un peu capricieux.

— Comme moi, dit Charlotte en riant et en montant à cheval.

— François, dit le comte à son domestique, je n'ai pas besoin de te recommander mademoiselle. Tu suivras à portée. As-tu tes pistolets? Il y a de mauvais chiens par les champs.

François montra ses fontes.

— Parfaitement, reprit Charlotte, j'y pensais. Nous n'allons pas au bois de Boulogne. Merci, monsieur le comte. Adieu, Diane.

Elle rendit la main et elle partit au pas, comme fait toute bonne écuyère.

M. de Tournai et sa petite-fille la suivirent assez long-

temps du regard, admirant sa grâce et sa fierté à cheval.

— Belle et bonne! dit le comte.

— Charmante et cruelle, reprit Diane. Qui me dira ce que Charlotte a dans la tête ou dans le cœur aujourd'hui? Avez-vous remarqué comme son regard était animé, mon père?

— Bah! ajouta le comte. C'est son jour de chimère. Le grand air, l'exercice lui feront du bien.

La journée était chaude comme elles le sont quelquefois, au printemps, dans les montagnes, quand le temps est chargé d'orage. Quelques gros nuages aux flancs dorés traversaient le ciel bleu foncé. On eût dit de brillants pavillons emportés dans l'océan aérien. Les foins des grandes prairies de la vallée répandaient au loin leurs aromes pénétrants et suaves. Les feuillages vert tendre frémissaient sous l'haleine d'une petite brise sud-ouest. Les premières cailles chantaient dans les blés en herbe et des milliers d'abeilles rendaient, dans les bois, des harmonies d'une sonorité profonde. Le *printemps rose et vert* planait sur les montagnes et sur les vallées. C'était une fête solennelle; toute la nature s'était parée, ce jour-là.

Charlotte, à cheval, dominait tout le panorama qui se déroulait à sa droite en suivant les rampes des coteaux. Elle s'enivrait des senteurs odorantes que lui apportaient les brises, elle aspirait à la fois l'air, la lumière et les douces émanations de la nature en fleurs. Elle plongeait avec admiration ses regards dans les profondeurs de la vallée au milieu de laquelle serpentaient en zones brillantes la rivière de l'Allier et ses affluents.

Il était environ une heure de l'après-midi lorsqu'elle arriva à l'entrée du site pittoresque appelé les *Rochers*, à cause d'une multitude de quartiers basaltiques qui apparaissent là en amphithéâtre majestueux. De grands pins s'élançaient des intervalles et ombrageaient cette incommensurable galerie de verdure et de granit.

Charlotte ne voulut pas s'engager plus avant à travers les rochers. Elle arrêta son cheval près d'un massif de pins et de chênes, et, se plaçant en face de la vallée qui se dérou-

lait au pied de la colline, elle parut attendre quelqu'un ; François avait reçu ses instructions.

— Un homme à cheval, lui avait-elle dit, viendra probablement du côté de Gannat pour me parler ici même. Je tiens à ce que vous restiez à vingt pas de moi, toujours à cheval et prêt à venir à moi au premier appel. Ne vous étonnez pas, François, si notre conversation devient très-animée. Dans tous les cas, je compte assez sur votre probité et sur votre dévouement pour que vous ne parliez à personne au monde de ce que vous pourrez avoir entendu.

François, qui avait pour Charlotte une admiration sans bornes, jura ses grands dieux qu'il serait toujours muet au sujet d'une conversation que, du reste, il ferait en sorte de ne pas entendre.

— Mais, mademoiselle, ajouta-t-il, l'homme en question serait-il dangereux ?

— Oui, dit Charlotte. Mais pour moi, non. Qu'il vienne!

— Mademoiselle a bien du caractère, reprit François. Cependant mademoiselle se risque peut-être un peu aujourd'hui... Dans tous les cas, je suis là, l'œil ouvert et déterminé.

— Non, François, dit Charlotte. Je n'aurai pas besoin de votre bon secours; je suis assez forte pour donner une leçon à cet homme, s'il me provoque à la lui donner, croyez-moi.

François alla prendre son poste à vingt pas en arrière, sous les arbres, se tenant à cheval dans l'attitude d'une vedette avancée et qui a l'œil sur l'ennemi.

Au bout de cinq minutes, le vigilant domestique dit à sa maîtresse sans bouger de place :

— Mademoiselle, un cavalier monte le versant de la montagne par le petit chemin ; il paraît venir de Gannat ; il se dirige vers nous.

— Très-bien! dit Charlotte. L'exactitude est de la politesse.

En effet, au bout de quelques instants, on vit un cavalier d'assez bonne mine, mais montant un cheval de louage assez commun, apparaître sur le plateau et chercher du regard si quelqu'un n'était pas arrivé avant lui.

Charlotte ne bougea pas; seulement son cheval, dans ce moment-là, se mit à hennir avec un bruit métallique qui retentit dans les rochers comme une fanfare. Le cavalier arriva au trot et, s'arrêtant à dix pas de Charlotte, il mit le chapeau à la main. Charlotte le regarda en face, sans s'incliner, sans lui adresser un mot. Le cavalier s'approcha un peu; mais à quatre pas de distance il s'arrêta encore, toujours le chapeau à la main. Charlotte était pâle, fort émue certainement, mais conservant un calme imposant. Son regard brillait étrangement et sa main serrait une cravache qui s'allongeait tout le long de l'épaule droite du cheval.

— Mademoiselle, dit enfin le cavalier, qui était bien M. le baron Renard de Banqueville, mademoiselle, vous voyez mon empressement. Je n'espérais un rendez-vous ni si prompt ni si original. Je vous remercie d'avoir choisi ce site pittoresque et vraiment remarquable pour notre conférence. Cette manière de causer à cheval en pleine campagne a quelque chose de militaire qui me charme beaucoup. Mais je vois, mademoiselle, qu'en prudent général vous vous faites escorter par un aide de camp. Ce fidèle domestique répond de vous, n'est-ce pas?

— Est-ce là, monsieur, tout ce que vous avez à me dire? demanda Charlotte d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre calme.

— Au fait, c'est perdre du temps, reprit le baron. Mais, mademoiselle, ce domestique placé à vingt pas peut entendre bien des choses...

— Ce domestique est un homme d'honneur, répondit Charlotte en toisant le baron du regard.

— Ah! fort bien, reprit celui-ci. Un domestique est un homme; il y a par le monde des gens qui oublient cela. Voyons, mademoiselle, entrons en matière. Je vous ai reconnue en arrivant à la Roche-Cantal dernièrement. Vous m'avez très-bien reconnu aussi, car vous avez quitté le salon subitement pour vous soustraire...

— Je ne me cache jamais, dit Charlotte avec fermeté; évite quand bon me semble.

— C'est fier! reprit le baron. Vous m'avez donc évité? Vous avez eu tort. Votre présence au salon m'aurait prouvé que vous n'étiez pas un adversaire à mes projets. Vous n'ignorez pas, mademoiselle, pourquoi je venais au château de M. de Tournai en compagnie de M. Saint-Germain, un honorable homme d'affaires... Vous souriez, mademoiselle?

— Allez toujours, ajouta Charlotte.

— Eh bien, reprit Renard de Banqueville, un peu piqué, nous allons venir au fait. Vous connaissez le but de ma négociation, mademoiselle; il ne me reste plus qu'à vous demander franchement si vous voulez me seconder.

— En quoi? dit Charlotte.

— Oh! parbleu! vous le savez bien. A faire rompre le mariage de votre amie, peut-être votre *élève*, Mlle de Rosambel.

— Cela ne me regarde pas, répondit Charlotte d'un air indifférent.

— Mais je crois que si, dit le baron. Mlle de Rosambel ne jure que par vous; vous êtes son conseil, son guide. Elle n'aime pas beaucoup son cousin, je crois; par conséquent, pour peu que vous le vouliez, elle renoncera la première et de son propre chef à l'union fortunée dont parle la vieille chanoinesse dans son testament, et M. le marquis de Civrac bénéficiera du dédit de cinq cent mille francs.

— Je vous répète que ces choses-là ne me regardent pas, reprit Charlotte.

— Ah! ces choses-là ne vous regardent pas? dit le baron en remettant enfin son chapeau d'un air résolu. Eh bien, nous allons voir.

— Voyons, ajouta Charlotte.

— Mademoiselle, reprit M. de Banqueville, j'ai pour principe d'enfoncer une porte quand je ne puis l'ouvrir...

— Ah! dit Charlotte avec une cruelle ironie, cela vaut mieux que de la crocheter, n'est-ce pas, monsieur?

— Tonnerre de Dieu! murmura dans ses dents le baron, en pâlissant un peu.

Puis reprenant son aplomb:

— Mademoiselle, dit-il, restons dans une situation tempérée, pas d'injures, je serai poli, moi.

— Je l'espère bien, reprit Charlotte. Mais, monsieur, abrégeons, s'il vous plaît, cette conversation, dont le but est connu maintenant, et qui ne doit avoir aucun des résultats que vous espériez.

— Très-bien, mademoiselle! dit le baron avec vivacité. Voici donc en quatre mots mon *memorandum :* ou vous m'aiderez à décider Mlle de Rosambel à se désister, et alors nous resterons bons amis, vous et moi, ou bien vous refuserez de me seconder, et alors...

— Et alors? ajouta Charlotte.

— Oh! pardieu, alors plus de ménagement; je déclarerai net à M. le comte de Tournay et à chacun, qui vous êtes et ce que vous avez été.

— Et c'est pour me dire cela, reprit Charlotte, que vous m'avez demandé un rendez-vous?

— Oui, mademoiselle, pour cela.

— Eh bien, dit-elle, vous avez perdu votre journée, monsieur.

— Je ne comprends pas, mademoiselle. Et la preuve, c'est que le plus profond mystère enveloppe votre existence passée aux yeux de vos bienfaiteurs.

— Convenez, monsieur, reprit Charlotte, que voilà une superbe phrase de mélodrame. Quant à mes *bienfaiteurs*, oh! d'accord, j'accepte. Je les vénère et je les aime de toute mon âme.

— Donc, reprit le baron, vous tenez à eux et à vivre avec eux.

— Certes, oui.

— Alors vous manquez de prudence, mademoiselle. Comment voulez-vous que ces personnes si honorables conservent pour vous les sentiments qu'elles vous témoignent, quand elles sauront...

— Quoi, monsieur?

— Ah! vous me provoquez!... Quand elles sauront, dis-

je que vous avez vécu à Paris, pendant quatre ans, sous un autre nom que le vôtre.

— Quel nom, monsieur?

— Eh! parbleu! c'est vous qui m'y forcez. Sous le nom d'Argine.

— Après, monsieur?

— Ma foi, je crois que j'en ai assez dit, reprit le baron très-interloqué à l'aspect de tant de dignité et de sang-froid.

— Eh bien! ajouta Charlotte, ce sera moi qui continuerai l'anecdote, puisque vous manquez de mémoire. A mon tour, monsieur le baron, à vous donner quelques détails biographiques qui vous intéresseront particulièrement.

— Eh ! mille dieux! je le veux bien, dit le baron, l'aventure devient plaisante, une femme qui tient à se donner les étrivières à elle-même.

— Attendez, reprit Charlotte. Voilà trois ans passés, il y avait, en effet, à Paris, une assez belle jeune fille vivant dans un certain monde sous le nom d'Argine. Cette créature-là jouissait d'un riche revenu. Elle avait un salon fréquenté par la haute compagnie des *lions* et des sportmen les plus distingués, des artistes les plus en vogue. Passons. Les délices de sa vie seraient longs à raconter; ses succès, ses triomphes fourniraient à une légende inutile pour nous. Comment la pauvre folle était-elle arrivée à cette existence de luxe et de splendeur même, ici est le mystère. Restée orpheline et sans un sou pour vivre, à l'âge de dix-sept ans, elle travaillait du matin au soir dans un magasin fort à la mode. Un jour, une dame respectable, j'appuie sur ce mot, l'attira chez elle, sous un prétexte très-plausible. Cette visite fut pour la jeune fille un piége inouï. Il paraît qu'un long et terrible sommeil s'empara d'elle. Quand elle s'éveilla, au bout d'un espace de temps indéterminé, elle se trouva transportée dans un appartement d'une élégance magnifique. La maison et le quartier lui étaient inconnus. Elle voulut s'échapper. Un homme âgé survint tout à coup et ordonna à ses laquais de fermer les portes et de les bien garder. Les femmes attachées au service de la jeune fille étaient ses

geôlières, le vieillard était son maître. La misérable enfant avait été vendue; elle était prisonnière, séparée du monde entier.

Au bout de trois ou quatre mois, l'homme âgé lui déclara qu'il allait la montrer à tous ses amis. Il reçut en effet beaucoup de monde; des hommes très-distingués par le nom et la fortune, et des femmes, non pas comme il faut, mais comme il en faut. Ces femmes firent comprendre à Argine (on l'avait surnommée ainsi), qu'elle était irrévocablement *perdue*, dans le sens le plus étendu de l'expression; que tout Paris la connaissait, l'admirait et parlait d'elle comme d'une merveille; que sa reclusion allait cesser si elle le voulait, si elle acceptait la vie brillante où elle était entrée; enfin qu'elle était la plus heureuse et la plus aimée créature du monde.

La pauvre jeune fille faillit devenir folle; son énergie et ses forces physiques même étaient brisées... elle courba la tête, pleura longtemps et se soumit à sa destinée, vaincue, anéantie sous une main de fer.

Le temps fit le reste. Au bout d'un an la jeune fille avait accepté son rôle et (ce sera son éternel remords) elle se jeta dans sa vie nouvelle avec autant d'enthousiasme qu'elle avait eu de répulsion à y entrer. Elle devint une femme des plus distinguées et des plus admirées. Reine chez elle, reine partout où elle se montrait, elle était pourtant l'esclave de quelqu'un. Son maître était cet homme âgé, ce grand seigneur étranger, qui l'avait achetée à Paris, comme il l'eût achetée à un bazar du Caire ou des Indes. Il l'avait achetée, vous dis-je, à prix d'or, mais de gens qui n'avaient aucune qualité pour la vendre; d'infâmes coquins et coquines dont elle ignorait même les noms et qui lui avaient tendu un piége abominable.

Voilà, monsieur le baron, la première partie de l'histoire d'Argine. Quant à la seconde partie, elle vous sera racontée dans une autre occasion, plus tard. Maintenant il vous sera peut-être agréable de connaître qui fut l'agent principal de cette aventure infâme qui perdit une pauvre et vertueuse

enfant? Peut-être tiendrez-vous à savoir le nom du scélérat qui toucha une grosse somme d'argent pour prix de cette *livraison* d'une femme innocente, qu'il perdait avec un cynisme digne de la potence... Qu'en dites-vous, baron de Banqueville?

— Ce que j'en dis, reprit le baron devenu très-pâle et tremblant, ce que j'en dis, ma foi... c'est que je ne comprends pas comment Argine a pu découvrir l'homme dont vous parlez, et surtout comment elle ose l'accuser sans preuves.

— Sans preuves! s'écria Charlotte en se redressant avec une fierté incomparable, sans preuves! La providence qui, tôt ou tard, punit le crime et le criminel, a fourni à Argine des preuves irrécusables, longtemps après sa chute, malheureusement. Mais, que dis-je? heureusement; car la Providence est adorable dans tout ce qu'elle fait.

— Oh! oh! reprit Banqueville qui se ranimait de son mieux, voici maintenant la Providence qui se met de la partie.

— Oui, monsieur, dit Charlotte, elle se met de la partie, et par ma bouche elle vous apprendra, ici même, si vous le voulez, le nom de l'escroc infâme qui vendit Argine...

Charlotte, en prononçant ces paroles, foudroyait du regard M. de Banqueville, qui avait imprimé à son cheval un mouvement en arrière; Charlotte maniait une longue et forte cravache, en poussant son cheval en avant. M. de Banqueville lui dit alors avec l'insolence que donne quelquefois la peur :

— Dieu me damne! je crois, ma parole d'honneur, que vous devenez folle, Charlotte. Est-ce que vous vous imaginez qu'une femme comme vous peut intimider un homme comme moi?...

— Répétez cela, reprit-elle avec un rire effrayant, répétez cela...

— Eh! mordieu! je me gênerais peut-être! dit Banqueville. Je dis que vous devenez folle ou que vous mentez en me désignant...

— En vous désignant comme l'escroc, comme le voleur, comme l'infâme qui vendit Argine à un prince étranger ; oui, Renard, faux baron de Banqueville, gredin fieffé et... faussaire !...

— Ah ! coquine ! s'écria le baron en voulant détourner son cheval.

Mais il était trop tard. Prompte comme l'éclair, vive et forte comme la foudre, Charlotte fondit sur lui, le bras levé, et le cravacha au visage de deux coups de fouet si vigoureux, que le sang jaillit et que le misérable, hurlant de douleur et perdant l'équilibre, tomba de cheval et alla rouler sur le terrain.

François était accouru. Charlotte appela quelques paysans qui passaient dans ce moment-là. Elle leur dit après avoir repris son calme par un effort merveilleux :

— Prenez soin de cet homme. Mon domestique vous aidera à l'emporter dans quelque ferme voisine et il vous payera bien de vos peines.

— Qu'avez-vous fait, mademoiselle ? voulut dire François.

— J'ai châtié un infâme ; je l'ai marqué au visage pour la vie, répondit-elle. Tenez, François, voici ma bourse : avec ces braves gens, emportez ce monsieur blessé dans la première maison de ferme que vous trouverez. On ira chercher un chirurgien ; je payerai tout, et largement.

François obéit. Les paysans, qui n'avaient pas vu les coups portés et qui croyaient à une chute par accident, s'empressèrent de déposer le *pauvre monsieur*, dont le visage saignait, et à moitié évanoui, sur leur charrette, et la caravane partit en prenant une direction opposée à celle du château de la Roche-Cantal.

Mlle Charlotte fit tourner bride à son bon cheval et elle reprit le chemin de l'habitation de ses amis, au pas, l'attitude fière, la sérénité sur le visage et respirant à pleine poitrine l'air embaumé des senteurs de la montagne.

X

LA LUNE DANS L'EAU

..... Pourquoi donc, douce et blonde,
Rougir de votre amour et le cacher au monde ?
(*Poëte inconnu.*)

Le lendemain de l'aventure assez étrange dont il a été question dans le précédent récit, Diane de Rosambel et son amie, que nous connaissons beaucoup maintenant, s'étaient donné rendez-vous dans un très-joli chalet, situé à l'extrémité de la terrasse sud-ouest du château et voisin du grand parc. Là elles passaient souvent quelques heures de l'après midi, tête à tête, soit à lire, soit à travailler à quelque ouvrage à l'aiguille.

Ce jour-là, Mlle Diane s'occupait à broder une tapisserie destinée à un meuble pour sa grand'mère. Mlle Charlotte avait ses crayons, mais elle était si rêveuse, que sa main courait sur le carton sans but déterminé.

Il était environ trois heures de l'après-midi. Le temps menaçait un peu. Une chaleur assez lourde faisait pressentir un orage. Les aromes que les brises apportaient de la vallée avaient un parfum presque enivrant. Diane en avait fait la remarque plusieurs fois, et Mlle Charlotte en concluait qu'elle ne tarderait pas à avoir la migraine.

Cependant la causerie allait son train accoutumé. On avait parlé de divers projets pour la fin de l'été. Il s'agissait d'une excursion en Italie pour l'arrière-saison.

— Quant à moi, disait Charlotte, je suis très-déterminée, après vous avoir accompagnée à Florence et à Rome que vous aimez tant, à m'arrêter à Nice en revenant. J'éprouve le besoin d'une retraite de deux ou trois mois au couvent de la Visitation. La chose est convenue avec ma bonne mère supérieure, Mme de Saint-Remy.

— Bon! reprenait Diane, vous nous planterez là, mon grand-père et moi! C'est aimable de votre part. Nous revien-

drons à la Roche-Cantal et nous irons ensuite passer six semaines à Paris, absolument seuls, comme si vous vous étiez brouillée avec nous. Ah! Charlotte, il faut vous aimer ou vous haïr à l'excès.

— Pourquoi, Diane?

— Parce que vous avez les défauts et les qualités contraires.

— C'est possible, ma chère amie. Dieu m'a faite ainsi, et je vous avoue que, sans vouloir critiquer l'œuvre de Dieu, je me trouve quelquefois fort ennuyée de moi-même.

— Orgueil, que me veux-tu? disait Diane.

— Non, conscience, reprenait Charlotte.

— Ma chère amie, ajouta tout à coup Mlle de Rosambel, savez-vous ce que j'ai retrouvé ce matin au fond d'un tiroir?

— Non.

— Devinez.

— Jamais. Je suis vraiment très-bête aujourd'hui, dit Charlotte.

— Eh bien, tenez, le voici.

Diane tira de sa poche un très-élégant petit coffret qu'elle avait acheté avant de partir de Paris.

— Qu'est-ce que c'est que cela? demanda Charlotte.

— Comment! vous ne vous rappelez pas ce que signifie ce coffret?

— Si, à peu près, dit Charlotte.

— Mais vous êtes bien préoccupée, aujourd'hui, mademoiselle, dit Diane. Je suis sûre que vous me cachez quelque chose, et votre réserve sur votre promenade d'hier... Sans compter que François, sur ce chapitre, François, qui vous accompagnait, est muet comme un poisson. Je lui ai trouvé ce matin un air d'huître à faire plaisir. Que vous est-il donc arrivé hier aux Rochers, ma chère amie?

Charlotte tressaillit involontairement. Mais elle rappela bien vite son adorable sourire et répondit gaiement :

— Ce qui m'est arrivé? Rien. Je me suis querellée avec mon cheval, voilà tout. Vous disiez donc, Diane, que ce coffret contient...

— Allons, bon! voilà que vous avez perdu la mémoire. Ne

vous rappelez-vous pas qu'à notre dernière promenade à cheval, au bois de Boulogne, à Paris, nous avons jeté un gant comme défi à la destinée?

— Oui, oui, répéta Charlotte, qui avait l'air de se réveiller.

— Ne vous souvenez-vous pas que cinq minutes avant de faire cette extravagance, nous avions vu sur le sable de l'allée un agenda perdu, que François le ramassait et qu'il nous le donnait?

— Oh! parfaitement, dit Charlotte avec animation; l'agenda fut ouvert par nous; nous y cherchions un nom, une adresse, nous n'y trouvâmes rien.

— Pardon, mademoiselle, reprit Diane, nous y trouvions une pièce de vers. Elle avait pour titre : *La lune dans l'eau.* Ces vers nous firent un plaisir extrême. Nous remerciâmes le poëte inconnu en lui jetant à tout hasard un de nos gants comme souvenir sympathique; ne doutant pas que ce gage d'amitié irait à son adresse et que le poëte le ramasserait. Depuis lors, plus de nouvelles. Mais, je ne sais pourquoi, je m'imagine que nous avons été comprises et que le poëte inconnu a relevé notre gant. Ce serait extraordinaire, mais dans l'ordre des choses possibles. Vous savez que j'ai là-dessus mes idées...

— Oui, vos idées, dit Charlotte, vos rêves poétiques. Prenez garde, Diane, le réalisme est au fond de la région enchantée des illusions; il apparaît tout à coup, l'impitoyable qu'il est! et cet agenda, qu'en avez-vous fait?

— Je l'ai conservé. Le voici. Seulement, pour le préserver de tout accident, je l'ai serré dans un coffret portatif et bien fermé. Voulez-vous, mademoiselle, que nous relisions ces vers qu'on dirait avoir été écrits au bord d'un lac de nos montagnes? L'illusion est grande! mais on dirait ces vers inspirés par une de nous deux; que dis-je? inspirés par vous, Charlotte, qui ressemblez si bien à un beau clair de lune.

— Dites par vous, Diane, puisque vous portez précisé-

ment le nom de la divine Phœbé qui inspirait notre poëte inconnu. Voyons, relisons les vers.

Mlle de Rosambel ouvrit le coffret qui avait une clef et une serrure en argent d'un travail merveilleux. Elle en retira un petit agenda relié en maroquin. Toutefois ses pages étaient blanches, moins une seule, sur laquelle une main mystérieuse avait écrit des vers. L'écriture était passable, mais indécise. Diane se mit à lire avec une certaine émotion les vers que voici :

Les sommets les plus fiers contemplent la vallée ;
L'aigle, épris des forêts, arrête sa volée
Et demande un abri contre les feux du ciel ;
Le genêt est l'amant des abeilles à miel,
Et le lis, inclinant sa corolle irisée,
Sur l'ondine aux yeux verts épanche sa rosée ;
Le pâtre à la brebis donnerait sa maison...
Mais, folle d'un amour infini, sans raison,
La lune sur le lac, la lune reine altière,
Penche sa tête pâle et plonge tout entière.
Oh ! que de fois, la nuit, à travers les roseaux,
Je la vis s'avancer et glisser dans les eaux !
Et que de fois aussi, sortant d'un pied timide,
Je la vis renouer sa chevelure humide,
Reprendre des hauteurs le dangereux chemin
Et remonter aux cieux, pour revenir demain.
La lune aime le lac... c'est comme une démence
Qui se voile, le jour, et, la nuit, recommence ;
Une pudeur divine, incertaine toujours
Entre le firmament et d'obscures amours.
La lune aime le lac... hélas ! les souveraines
Vivent-elles longtemps aux régions sereines ?
Non, non, n'y croyez pas ; à toute majesté
Un rêve au fond du cœur en secret est resté.
La lune aime le lac... pourquoi donc, douce et blonde
Rougir de votre amour et le cacher au monde ?
Eh ! ne savez-vous pas que tout être est pervers
S'il n'adore que lui dans ce bel univers ?
Au superbe, malheur ! malheur au solitaire !
La lune aime le lac, les cieux aiment la terre.

— Eh bien, dit Charlotte après cette lecture, je persiste à croire que ces vers ont été écrits pour vous par quelque

romanesque personnage qui aura guetté l'occasion de les jeter sur votre chemin.

— Et qui aura ramassé notre gant? demanda Diane.

— Sans doute, comme un gage de ralliement qui un jour le fera connaître et le ramènera vers nous ; je me trompe, vers vous, ma charmante amie. Mais, de grâce, suivez mes conseils et n'attachez pas trop d'importance à cette aventure. Elle est du nombre de celles qui doivent égayer la vie, comme un de ces jolis rosiers sauvages qu'on rencontre tout à coup dans un coin du bois à la promenade. Souriez au rosier, mais n'y touchez pas, il est épineux.

— Ah! Charlotte! vous êtes plus folle que moi! s'écria Diane en remettant l'agenda dans le coffret et le coffret dans sa poche.

Cette conversation poétique aurait pu se prolonger encore bien longtemps entre ces demoiselles, sans l'arrivée de M. le comte de Tournai qui, au grand étonnement de Diane et de Charlotte, était accompagné de l'homme d'affaires de M. le marquis de Civrac, M. Saint-Germain, que nous connaissons déjà.

Dès que Charlotte aperçut ces deux personnages qui se dirigeaient vers le chalet, elle pâlit et la voix expira sur ses lèvres. Diane, de son côté, ne pouvait dissimuler son étonnement et même son inquiétude.

— Voilà qui est extraordinaire, dit-elle. Je croyais que mon grand-père en avait fini avec ces *gens-là*... Ce M. Saint-Germain remet encore les pieds ici? C'est un oiseau de mauvaise augure.

Charlotte ne répondait pas une parole. Assise devant une table ronde, son crayon à la main et sa main sur le papier, elle se perdait dans une région de conjectures, ne comprenant rien à ce qui se passait ou qui allait se passer autour d'elle.

Quand M. de Tournai entra dans le chalet, il avait un visage souriant et cependant empreint d'une gravité inaccoutumée. Il salua ces demoiselles, leur demanda à toutes les deux de leurs nouvelles avec un intérêt égal et finit par

leur présenter M. Saint-Germain, arrivant de Gannat pour lui parler d'affaires.

Les deux jeunes filles se levèrent dans l'intention de céder le chalet comme lieu choisi pour une conversation. L'étonnement de Diane redoubla quand elle vit son grand-père la laisser se retirer, en retenant seulement M[lle] Charlotte.

— Qu'est-ce que cela signifie? se dit-elle en elle-même. Décidément, il faut que j'aille faire parler François.

Elle se leva et sortit à pas lents du chalet, se dirigeant vers le château.

M. Saint-Germain était assez embarrassé. Après avoir salué profondément M[lle] Charlotte, il alla s'asseoir dans la partie la plus reculée du petit salon, près d'une fenêtre. Le comte de Tournai, on le voyait, avait une certaine émotion qu'il cherchait à dissimuler par une sérénité apparente. Charlotte était restée immobile et silencieuse devant un carton sur lequel elle traçait quelques lignes au crayon comme si elle ébauchait un paysage. M. de Tournai restait debout, droit et ferme, le dos appuyé contre la tablette d'une cheminée. Il était en tenue de cheval; bottes molles, éperonnées, et cravache à la main. Il avait passé sous le bras gauche son feutre gris, absolument comme s'il se trouvait, dans ce moment-là, à un rendez-vous de chasse, devant une princesse de la cour.

Il portait haut sa belle tête poudrée; il avait le regard assuré et ce regard plongeait au loin dans la campagne par la fenêtre grande ouverte.

Après quelques instants de silence, le comte s'adressa à Charlotte, mais d'une voix qu'il s'efforçait de rendre aussi amicale que possible.

— Mademoiselle, dit-il, notre visite peut bien vous surprendre, et je commence par vous demander pardon d'avoir interrompu vos travaux et votre conversation avec ma petite-fille. Vous connaissez toute mon affection pour vous, toute mon admiration. Vous avez été depuis deux ans pour cette maison un ange de grâce et de bonté. Nous vous devons beaucoup, mademoiselle...

— Pourquoi ce préambule, monsieur le comte? demanda Charlotte, et surtout pourquoi remercier ainsi une personne qui est votre obligée?

— Mademoiselle, reprit le comte plus maître de lui-même, j'ai besoin de vous demander quelques explications. Vous êtes la loyauté même ; vous me les donnerez avec franchise, avec bonté.

Charlotte jeta un coup d'œil sur M. Saint-Germain, qui, très-embarrassé, baissait les yeux sous ses lunettes d'or, et maltraitait fort son chapeau en le maniant sans cause.

— M. Saint-Germain, reprit le comte, est venu me trouver tout à l'heure, j'ai eu avec lui un entretien secret. Il m'a conté des choses très-étranges. Je me suis abstenu de toutes réflexions et surtout de tout jugement porté sur les communications qu'il m'a faites avant d'avoir eu l'honneur d'en causer avec vous. Nous pouvons, je crois, parler librement ici. J'ai donné des ordres pour que personne ne vînt du côté de ce chalet.

— Voici, se disait Charlotte à elle-même, un grave entretien. M. Saint-Germain a été chargé par l'infâme que j'ai châtié hier de porter plainte à M. de Tournai, de lui révéler ma position, ma vie passée, enfin de chercher à me perdre... Avec l'aide de Dieu, je sortirai forte de cet infernal procès qu'on me fait ici.

— Mademoiselle, dit le comte, serait-il vrai que vous auriez donné rendez-vous hier, aux Rochers, à un homme dont je ne veux pas prononcer le nom, et que dans un mouvement de colère vous lui auriez cinglé des coups de cravache au visage, de telle sorte qu'il en portera les marques toute sa vie probablement?

— Le fait est parfaitement vrai, reprit Charlotte avec calme et fermeté. J'avais même le droit de faire feu sur cet homme et de le tuer.

— Il vous avait donc cruellement manqué, mademoiselle?

— Oui, monsieur le comte, et je ne mens jamais, vous le savez.

— Monsieur Saint-Germain, reprit le comte en se tournant vers lui, un homme qui manque à une femme est un lâche et s'expose volontairement à une rude correction.

— Monsieur le comte, dit celui-ci, on a tendu un piége à mon compagnon de voyage, avec l'intention bien arrêtée de le blesser et même de le tuer, vous venez de l'entendre. Maintenant, s'il faut plaider pour lui, s'il faut articuler les motifs de la conduite inouïe de mademoiselle, je vais reprendre les choses de plus haut...

— Paix, monsieur! dit le comte. Il ne vous appartient pas d'accuser et encore moins de rechercher le passé, à propos de cette querelle. Je viens demander à mademoiselle des explications, voilà tout.

— Mademoiselle, reprit-il, le compagnon de M. Saint-Germain vous est connu depuis longtemps?

— Depuis sept ans, dit Charlotte avec un soupir douloureux.

— Me permettrez-vous de vous demander où vous l'ave connu?

— A Paris, dit Charlotte.

— Dans quelle compagnie? ajouta le comte.

— Dans un monde exécrable! dit la jeune fille, en laissant tomber sur la table sa main crispée par la colère.

Il y eut un moment de silence. M. de Tournai, toujours debout et immobile, la tête haute, mais le regard baissé, paraissait absorbé dans de pénibles réflexions. Il reprit d'un son de voix assez altéré.

— Dans un monde exécrable, mademoiselle? Ceci est malheureusement toute une révélation. Dieu me garde de chercher à avoir d'autres explications à ce sujet, elles seraient trop douloureuses et pour vous et pour moi. Dieu est grand, mademoiselle, et sa bonté est infinie. Qui mieux que vous en est persuadé?

— Personne, je crois, dit Charlotte. Aussi c'est avec la conviction de cette bonté infinie qui me soutiendra, que je compte me défendre des attaques haineuses d'un être pro-

fondément mauvais et des roueries *avocassières* de ce monsieur qui est là.

Elle désignait du doigt M. Saint-Germain, qui inclinait son crâne chauve, méditant des moyens de riposte.

— Mademoiselle, dit le noble comte, il me semble que le moment serait venu de me faire vos confidences entières sur un passé que vous avez cru devoir me cacher jusqu'ici et sur lequel, du reste, personne de ma maison ne vous a jamais interrogée. Ces révélations loyales me sont nécessaires aujourd'hui. Ma petite-fille, dont la tutelle m'est confiée et dont je suis responsable devant Dieu et la société, ma chère petite-fille vit dans votre intimité ; elle est devenue votre compagne, votre amie, presque votre sœur ; j'ai bien quelques droits, n'est-ce pas, de m'informer une fois pour toutes d'un passé que j'ignore (ce qui est peut-être une faute), enfin de connaître à fond la vie, la réalité de la vie de la meilleure amie de Diane.

— Monsieur le comte, répondit Charlotte, j'attends de votre loyauté de déclarer que jamais vous ne m'avez interrogée sérieusement sur ce point-là.

— Cela est vrai, dit M. de Tournai. Nous avons commencé avec vous par la tendresse, l'admiration et la confiance ; nous avons négligé le reste.

— Que de grâces j'ai à vous rendre ! reprit Charlotte avec un élan de cœur qui attendrit le noble comte. Maintenant, reprit-elle, le moment est arrivé de souffler sur ce rêve céleste ; il faut le voir s'évanouir et faire place à la triste réalité. Un pervers a fait cela. C'est un scélérat qui depuis six ans me poursuit de sa haine, ayant été la cause de mes malheurs. Le méchant ne pardonne jamais le mal qu'il a fait. Satan rugit contre l'homme parce qu'il l'a perdu. Mais, monsieur le comte, toute satisfaction vous est due, et elle vous sera donnée. Par un secret pressentiment, je devinais qu'un jour le malheur viendrait s'abattre sur moi, si heureuse ! Aussi, depuis quelque temps, ai-je pris mes précautions et me suis-je résolue à confier au papier l'histoire rigoureuse, inflexible de quatre années de ma vie que je

déplore dans toute l'amertume de mon cœur, et que je chercherai à expier jusqu'à mon dernier jour. Voici une clef, monsieur le comte ; je vous la confie. C'est la clef d'une cassette déposée dans mon cabinet de travail, et qui contient mes papiers secrets. Vous lirez mes confidences; elles ont été écrites en présence de Dieu.

Le comte reçut la clef des mains de Charlotte et l'enferma soigneusement dans son portefeuille. Puis s'adressant à M. Saint-Germain :

— Monsieur, dit-il, je comprends parfaitement, et vous devez comprendre comme moi que mademoiselle répugne à faire devant nous des aveux qui peuvent lui rappeler un douloureux passé. Il est des choses que la délicatesse d'une femme ne peut prononcer de vive voix. D'ailleurs, monsieur, vous n'êtes pas ici pour mademoiselle dans les mêmes conditions que moi. Je comprends très-bien qu'elle n'ait pour vous ni confiance, ni même beaucoup d'estime. Votre démarche d'aujourd'hui près de moi l'a révoltée avec raison. Vous vous êtes chargé d'une triste commission, monsieur ! Vous êtes venu me dénoncer, sous les rapports les plus odieux, une personne que nous aimons tous et que nous estimons tous dans cette maison. Vous servez les vengeances de quelqu'un que je m'abstiens de qualifier, et à qui mademoiselle a infligé une sanglante correction. Ainsi, monsieur Saint-Germain, nous devons mettre un terme à cette conférence. Mademoiselle m'a remis la clef de ses secrets ; cela me suffit. Je jugerai par moi-même sa conduite, son passé, sa vie privée. Tout ce que vous pourriez articuler contre elle maintenant serait sans valeur. Je tiens ses mémoires, qui plaideront pour elle avec plus ou moins de succès, mais avec beaucoup de sincérité, j'en suis certain. Donc, monsieur, voici mes conclusions : jusqu'à nouvel ordre, je dois m'abstenir de rien croire et de rien juger. Vos révélations sont comme non avenues, et vos accusations n'ont aucune portée. Retournez auprès de votre ami, qui m'a tout l'air d'être un méchant homme et dont le caractère, sous le rapport de l'honneur et de la probité, je l'avoue, ne

m'inspire aucune confiance. Repartez avec lui pour Paris, croyez-moi, car votre mission et la sienne, il faut le reconnaître, n'ont eu jusqu'ici que peu de succès ; d'un côté, vous n'avez obtenu aucun renoncement de Mlle de Rosambel dans l'affaire du mariage ; d'un autre côté, vous n'avez point du tout réussi à porter le moindre préjudice dans mon esprit à Mlle Charlotte, dont je lirai la confession. Adieu donc, monsieur Saint-Germain. Cette fois, je l'espère, nous nous séparons définitivement.

En prononçant ces dernières paroles, M. le comte de Tournai s'était approché de la porte du chalet, il l'avait ouverte, et tenait le bouton de la serrure en montrant à l'*honorable* Saint-Germain le chemin du parc qui menait à la route de la ville de Gannat.

Le compagnon de voyage du baron de Banqueville lui était certainement très-comparable par les plus mauvais côtés de la méchanceté ; seulement, il avait dans le caractère beaucoup plus de dissimulation. Il savait attendre et même souffrir dans l'occasion, pour arriver plus sûrement à une vengeance préméditée, cruelle, froide comme une lame de stylet.

M. Saint-Germain, voyant qu'on lui donnait congé, se leva lentement, et en passant devant la table au milieu du chalet, il s'inclina assez bas devant Charlotte qui resta la tête haute et immobile. Elle eut cependant la curiosité de jeter un regard sur le visage de l'émissaire désappointé, et elle ne put se défendre de frissonner ; ce visage était d'un blême cadavérique, sillonné de deux rides profondes au coin de la bouche dont les lèvres minces disparaissaient presque. Mais qu'il fut atroce et révélateur le coup d'œil que Charlotte reçut de cet homme ! Il lui sembla que ce coup d'œil lui lançait un poison de vipère. Elle ne put se défendre de porter la main sur ses yeux, comme pour ne plus voir quelque chose de terrifiant.

Quand M. Saint-Germain fut arrivé au seuil de la porte du chalet, il salua profondément M. de Tournai ; puis tout à coup, comme s'il se ravisait au sujet d'un oubli, il se retourna assez vivement, et fouillant dans la poche de son gi-

let, il en retira une belle carte dite *porcelaine*, et la présentant au comte, sans la lui livrer encore, il lui dit d'un air qui affectait l'indifférence :

— Mon Dieu ! monsieur le comte, j'oubliais une bagatelle, un rien. Mon ami M. de Banqueville, pour appuyer certaines révélations qu'il m'avait chargé de vous faire dans les intérêts de votre maison, m'avait remis ceci en m'engageant à vous le confier.

— Qu'est-ce que c'est que cela ? demanda le comte.

— Une petite pièce très-élégante à joindre au *dossier* d'une personne qui se plaît à cravacher la figure d'un honnête homme, et qui l'aurait même tué ou fait assassiner très-volontiers.

— Qu'est-ce que c'est que cela ? demanda une seconde fois le comte, en hésitant à toucher à ce qu'on lui présentait.

— Une très-aristocratique carte de visite, monsieur le comte. Elle porte un nom ravissant et une adresse bien connue il y a peu d'années de la plus élégante fashion de Paris. Nous étions moins méchante alors, ajouta le Philinte ; nous avions plus d'égards pour les visages et plus de considération pour les nobles cavaliers. Nous nous nommions Argine et nous avions à nous seule un petit hôtel à la Chaussée-d'Antin.

La carte avait été remise dans la main de M. de Tournai, qui restait debout, sans faire un mouvement, et suivait de l'œil l'homme vêtu de noir, l'homme noir, en effet, qui, après avoir décoché une pointe acérée, s'éloignait à pas précipités.

Quand il l'eut perdu de vue, il se retourna vers Charlotte. Il la vit presque anéantie sur son fauteuil, prête à se trouver mal.

— Eh ! mon Dieu ! s'écria-t-il, comme vous êtes pâle, mademoiselle ?

Par un suprême effort, Charlotte se redressa et reprit toute son énergie. Son regard, tout à l'heure atone et voilé, flamboyait. Elle tendit la main vers le comte, et lui dit :

— Vous avez là une carte semblable à celles qui étaient

les miennes quand j'habitais Paris, monsieur le comte. Je m'appelais alors Argine, et j'étais la femme illégitime d'un grand seigneur autrichien, à qui on m'avait vendue. Mes papiers de la cassette vous diront tout cela. Maintenant, il ne me reste plus qu'à m'éloigner d'une habitation où l'on m'a comblée de bontés tant qu'on a ignoré mon passé, et où l'on m'accablerait de mépris désormais. Adieu, monsieur le comte.

M. de Tournai déchira la carte en mille morceaux avec une vivacité toute juvénile. Sans dire un mot à Charlotte, il s'approcha d'elle ; il la regarda d'un air attendri ; il lui prit la main un moment, et la lui serra avec affection. Puis il sortit du chalet à pas lents, et Charlotte vit qu'en s'éloignant du côté le plus isolé du parc, il portait souvent son mouchoir à ses yeux. Elle retomba dans son fauteuil, les deux bras accoudés sur la table et le front pris dans ses mains ; silencieuse, anéantie, mais sans pouvoir pleurer.

XI

ÉPILOGUE

Le soir était arrivé, allongeant ses grandes ombres à travers les bois et les vallées. Les derniers rayons du soleil s'étaient retirés derrière les pics des montagnes neigeuses qui prenaient des teintes rose tendre. Les troupeaux rentraient tous aux bergeries au bruit monotone de la cornemuse.

Au château de la Roche-Cantal, un voyageur était arrivé modestement à pied, le sac sur le dos et un bâton à la main ; c'était un artiste venant de Gannat, ou plutôt de Paris, et demandant l'hospitalité. M. de Tournai avait été prévenu. Il fit introduire immédiatement le voyageur, et il ne put se défendre d'une certaine surprise en reconnaissant M. Robert Hardy dans cet équipage un peu excentrique pour une première visite. Mais tout s'expliquait en se rappelant la bizarrerie de caractère que sa petite-fille et lui

avaient déjà remarquée chez M. Hardy, à leur rencontre à Saint-Laurent.

Diane avait été prévenue ; elle arriva au salon, où se trouvait le voyageur en compagnie de monsieur et de Mme de Tournai. Elle parut ravie de la visite et surtout de l'originalité de cette entrée au château pour la première présentation.

— C'est charmant, ajouta le comte, mais cela n'empêche pas que j'en veux beaucoup à M. Hardy pour ne nous avoir pas prévenus. Je lui aurais volontiers envoyé mes chevaux. Je sais qu'il monte à merveille, je le devine du moins d'après notre conversation à la ferme de Martin.

Robert, un peu confus de son coup de tête, cherchait à excuser de son mieux cette arrivée digne de l'opéra-comique, et il disait cent choses plus ou moins sensées et spirituelles, mais toutes d'une parfaite convenance. On lui déclara qu'il était l'hôte de la maison, le *bel inconnu*, le chevalier ténébreux, et qu'il ne serait plus maître de partir à son gré. Mlle Diane trouvait l'aventure très-amusante, et ce malheureux Robert se grisait tant qu'il pouvait et sans s'en douter de regards bleus et de sourires roses.

Mais quand l'heure du dîner arriva, une idée triste vint se mêler à cette naïve gaieté. Diane annonça que le plus bel ornement manquerait à la fête : Mlle Charlotte avait été prise dans l'après-midi d'un malaise subit, d'une très-violente migraine, et elle avait fait demander la permission de ne pas quitter son appartement jusqu'au lendemain. Hélas ! la chère enfant, la pauvre Diane, ignorait la sombre vérité.

— Il est donc écrit, disait M. Hardy, que je ne verrai jamais ce beau modèle dont on m'a parlé avec tant de poésie.

— On dirait en effet que cela est écrit, répondait Diane. Toutefois, rassurez-vous, monsieur, demain on vous présentera à ma chère Charlotte, à l'heure du déjeuner.

M. le comte de Tournai n'avait rien ajouté à cela. Heureusement, pour faire diversion, quelques convives, et entre autres M. l'abbé Sidoine et le baron des Oursons, ar-

rivèrent pour le dîner, ou pour le souper, car l'abbé avait décidément qualifié ainsi ce repas qu'il trouvait infiniment trop retardé.

Vers les huit heures du soir, quand toute la compagnie se trouvait réunie dans la salle à manger, une jeune personne, grande et d'une svelte tournure, descendait à pas discrets un escalier particulier qui menait dans le parc. Elle était enveloppée d'une mante de couleur sombre, un domestique la suivait, portant un élégant sac de voyage. Ce domestique était François, le fidèle François, cette jeune femme était Charlotte.

On marcha discrètement tout le long du mur jusqu'à une petite porte du parc que François ouvrit avec précaution. Là, en dehors, se trouvait un phaéton attelé d'un cheval de ferme, mais assez bon coureur. François renvoya le petit paysan qui gardait le cheval. Il monta seul sur le siége après que Mlle Charlotte se fut placée dans la voiture. Le phaéton partit sans bruit, et quand on eut tourné le coin d'un bois, le cocher poussa très-vivement son cheval qui prit le grand trot dans la direction de la vallée. Il s'agissait d'arriver à neuf heures et demie à la station du chemin de fer pour le convoi venant de Paris et se rendant dans le Midi.

Avant d'arriver à cette station, Charlotte rappela à François toutes ses recommandations. Ce brave homme avait les larmes aux yeux. Il prenait Dieu à témoin qu'il exécuterait fidèlement tous les ordres de mademoiselle, et il ajoutait:

— Si toutefois je ne meurs pas de chagrin comme tout le monde au château: car, demain, quel désespoir!...

Charlotte cherchait à le rassurer en lui disant que son absence ne serait pas trop longue, qu'elle n'avait qu'un voyage de six semaines à faire, qu'elle n'avait pas eu le courage de prendre congé de la maison... enfin tout ce que l'on dit en pareil cas, lorsqu'on part le cœur navré et sans espoir de revenir.

Charlotte recommanda surtout à François de distribuer sans retard l'argent qu'elle lui avait confié, comme étrennes aux gens du château, et certes elle avait été grande dame

dans cette circonstance comme toujours. Elle lui rappela aussi les bonnes œuvres à faire en son nom dans le pays, et sur ce point-là sa charité avait été prodigue. Enfin, elle remit au bon François deux lettres, l'une pour M. le comte de Tournai, l'autre pour Mlle de Rosambel. Puis elle lui dit, en lui confiant un petit rouleau d'or :

— Ceci, voyez-vous, François, est une chose à part. Vous remettrez cet argent, en secret, à ma chère Marie Villon, à Saint-Laurent, quand vous irez un de ces jours. Vous lui direz, à la pauvre et chère femme, que cela est destiné à acheter de bons vêtements pour elle et pour ses filles, et pour payer les mois de nourrice du petit Pierre.

François tombait dans un attendrissement qui faillit retarder la course du phaéton.

Enfin on arriva à la station. Des bagages avaient été apportés d'avance, dans la soirée, sans que personne au château pût s'en douter. Charlotte dit adieu au domestique qui l'avait si fidèlement servie, en lui remettant quelques louis comme témoignage de sa gratitude. Le bon François demanda à *mademoiselle* sa bénédiction et l'honneur de lui baiser la main. Ce qui fut accordé.

Charlotte monta dans une des diligences du convoi où se trouvaient quelques voyageurs paraissant d'assez bonne compagnie. Elle jeta un long et mélancolique regard du côté des coteaux où, par le beau clair de lune, ce soir-là, on pouvait distinguer, dans le lointain, les tours de la Roche-Cantal et les dentelures des bois. Le signal du départ jeta son cri. Le convoi partit à toute vitesse, et Charlotte, ne distinguant plus le paysage aimé, s'enveloppa de sa mante, appuyant la tête dans le coin de la voiture, et laissant couler des larmes silencieuses.

DEUXIÈME PARTIE

I

LES APPRÊTS D'UNE COMÉDIE

Un mois après les événements que nous avons racontés dans la première partie de ce récit, M. le marquis Paul de Civrac, qui habitait Paris, donnait à déjeuner à deux personnes, dans le joli petit hôtel qu'il avait loué à la Chaussée-d'Antin, à dix minutes de distance du boulevard. L'un des convives était un gros personnage de petite taille, tout rond, riche d'une chevelure noire grisonnant légèrement et très-touffue; il était vêtu avec une certaine recherche qui manquait de goût mais non pas d'ornements. L'autre convive était tout simplement Mlle Lucie, artiste dramatique, attachée au corps de ballet de l'Opéra en qualité de danseuse de troisième ou quatrième classe, mais dans toute la fleur de la beauté et de la jeunesse.

Le déjeuner était fin et servi avec un luxe digne de la position du noble marquis. On avait apporté le café, et Mlle Lucie, fumant un gros cigare en compagnie de ces messieurs, avait fait un signe à M. le marquis pour l'inviter à renvoyer les deux domestiques de la salle à manger. M. de Civrac, qui avait l'intelligence du langage mimique de Mlle Lucie, congédia ses gens et consigna sa porte : il n'y était pour personne jusqu'à deux heures de l'après-midi.

Le gros petit bonhomme qui, selon son habitude, avait très-copieusement déjeuné, prenait avec amour sa seconde tasse de café et fumait un cigare énorme, sans dire un mot, paraissant fort décidé à ne pas sortir de longtemps de cet état de béatitude, muette et calme, qui s'empare de certaines natures contemplatives après un repas consciencieux.

Mais Mlle Lucie, dont les yeux brillaient comme deux escarboucles, n'attendait que le moment du départ des gens pour adresser à M. le marquis deux ou trois questions à bout portant. Dès que la porte de la salle à manger fut refermée, elle donna cours à ses pensées dans une langue facile à parler :

— C'est donc bien vrai, marquis, que vous refusez de me louer ce joli petit appartement au second étage, *dont quatre croisées* sur le boulevard Montmartre ? *C'est-il Dieu possible?* un jeune homme si riche et si distingué ! Et quand je pense que l'appartement est pour rien, six mille francs, quinze cents francs tous les trois mois, impositions comprises ! quand je pense qu'avec douze ou quinze mille francs on en ferait un bijou, même en conservant mon mobilier, qui date pourtant de l'an passé. C'est enrageant ! Et vous dites que vous m'aimez, Paul? Non, vous n'avez pas le moindre attachement pour moi ! Et pourtant monsieur a cent vingt-cinq mille livres de rente !...

— Dites cent, mademoiselle, répliqua le marquis avec le plus grand sang-froid.

— Ah ! ouiche ! reprit Mlle Lucie, est-ce que vous avez la prétention de me faire croire que vous me donnez vingt-cinq mille francs ?

— Non, mais vous les dépensez, dit le marquis. Et puis, mon affaire des cinq cent mille francs avec la famille de Tournai est loin d'être terminée. Je puis être forcé de restituer cette somme énorme...

— A moins que vous n'épousiez la *lune*, votre cousine ? ajouta Mlle Lucie, en riant aux éclats.

— Pourquoi pas ? dit Paul.

— Eh ! oui. Ce serait joli et attendrissant, reprit la jeune Lucie : un cousin et une cousine qui s'adorent ! Je vous vois d'ici donnant le bras à votre femme et portant de l'autre bras son kings'Charles.

— Pourquoi non, mademoiselle ?

— Quand je vous le dis. Donner le bras à la *lune*, quel bonheur !

— Mademoiselle, reprit le marquis, je vous ai déjà défendu de me traiter avec ironie.

— Vous allez me faire croire, monsieur le marquis, que vous adorez la poésie, peut-être?

— Oui, mademoiselle.

— Et que vous faites des vers?

— Il n'y aurait rien d'étonnant, dit Paul en se redressant.

— Si!

— Pourquoi cela, mademoiselle?

— Parce que vous avez cent vingt-cinq mille livres de rente et que vous êtes marquis. Allons donc! me prenez-vous pour une idiote? Comme aussi, n'avez-vous pas la prétention de me persuader que vous apprenez les langues étrangères avec ce gros-là qui sommeille dans ce moment-ci? Dites donc, marquis, c'est votre professeur? il a l'air d'un charcutier endimanché? Qu'est-ce que vous lui donnez à ce Chinois de paravent?

— Je lui donne le plaisir de déjeuner avec vous, dit Paul. Voulez-vous apprendre le grec moderne, le turc et l'arabe? Monsieur est un orientaliste distingué. Vous savez que j'ai l'intention de faire un voyage en Orient.

— Et de faire imprimer, après, vos impressions de voyages? dit Mlle Lucie en souriant.

— Pourquoi pas? répliqua M. de Civrac.

— Parbleu! dit Mlle Lucie, je connais un prince allemand qui est allé, comme il dit, aux antipodes tout exprès pour voir si, dans ce pays-là, les arbres ne poussent pas la tête en bas et les racines en l'air. Celui-là a écrit aussi ses impressions de voyage. Dites donc, marquis, ce sera sans doute à votre retour que vous me louerez l'appartement de six mille francs sur le boulevard Montmartre, et que vous me donnerez vingt mille francs pour l'arranger un peu.

— Oui, quand j'aurai vu des arbres pousser la tête en bas.

— Paul! s'écria Mlle Lucie, je m'en suis toujours douté, vous êtes avare!

— Je vous remercie du compliment, dit le marquis, je croyais passer pour prodigue.

Un domestique entra et vint annoncer M. le baron de Banqueville.

— Oui, dit Paul, qu'il entre, la consigne n'est pas pour lui.

Quand le baron parut, Mlle Lucie jeta un cri, provoqué par la surprise et par l'effroi en quelque sorte. M. Renard de Banqueville portait en croix sur le visage deux lignes bleuâtres très-marquées. Le baron pâlit de colère, mais, se remettant bientôt, il dit avec un sourire forcé :

— Je comprends votre étonnement, mademoiselle. Vous allez me demander avec quel charretier j'ai pu me battre? Je vous répondrai qu'à mon dernier voyage en Bourbonnais j'ai été assailli par trois ou quatre manants armés de leurs fouets. J'en ai couché un par terre d'un coup de cravache et j'ai fait feu de mon revolver sur les autres; ils courent encore. Or ça, marquis, ajouta-t-il, j'ai à vous parler sérieusement. Je vous annonce la visite de M. le comte de Tournai. Il est à Paris depuis deux jours.

— Seul? demanda Civrac.

— Je le crois. Mais il ne faut jurer de rien.

— C'est une explication d'homme à homme qu'il vient chercher du fond de ses montagnes. Il l'aura, parbleu! il l'aura cette explication. On introduira immédiatement M. le comte de Tournai, reprit-il en s'adressant à ses gens.

— Suis-je de trop? demanda Lucie.

— Au contraire, mademoiselle, dit le baron; votre présence ici est très-nécessaire.

— Tiens! reprit Lucie en se donnant un petit air important qui lui allait à ravir, on me prend sans doute pour arbitre dans une affaire de famille.

Le baron pria M. le marquis de Civrac de passer dans le salon, ayant quelques communications particulières à lui faire.

— Vous voyez bien que je suis de trop ici, dit Lucie. Me direz-vous le rôle que j'ai à jouer dans cette représentation en famille?

— On vous dira cela, répondit le baron.

Arrivés dans le salon, M. de Civrac et M. de Banqueville se mirent à causer après avoir fermé la porte.

Lucie était restée à table en face de l'orientaliste somnolent. On le nommait M. Acropoulos. Il était Grec d'origine, très-gros, avons-nous dit, et d'une placidié admirable, contrairement au caractère de sa nation. Mlle Lucie, qui commençait à bâiller, imagina un moyen charmant de tuer le temps; elle établit une batterie de boulettes de pain sur un verre renversé, de manière à foudroyer le large visage de M. Acropoulos. C'est à son respectable nez qu'elle visait. Les boulettes, lancées par ses doigts délicats, atteignaient presque toujours le but. M. Acropoulos, aux prises avec un demi-sommeil presque invincible, chassait mécaniquement de la main les mouches acariâtres qu'il supposait acharnées contre son nez, ce qui provoquait chez Mlle Lucie des éclats de rire qu'elle étouffait de son mieux.

Cependant les deux interlocuteurs causaient à cœur ouvert dans le salon.

— Vous voyez, disait M. de Banqueville, que l'affaire est assez bien montée. C'est une comédie que nous allons jouer; elle peut rapporter un demi-million. Quelle est la pièce en vogue qui fait d'aussi belles recettes? Voici les rôles : vous évitez énergiquement de vous prononcer pour ou contre un refus de mariage. Vous battez la campagne, mais vous vous posez en viveur effronté ne voulant renoncer à rien; vous tenez à vos passions, à vos plaisirs, à vos vices. Vous aimez les femmes, le jeu, la bouteille; vous êtes décidé à courir le monde, à visiter en touriste les cinq parties du monde. Vous êtes déterminé à manger gaiement, follement votre fortune. Enfin il faut donner au tuteur de la jeune personne qu'on veut vous faire épouser la plus effrayante idée possible de votre moral et de votre moralité. Le *vieux*, effrayé de l'époux destiné à sa petite-fille, croira en conscience devoir rompre cette union et renoncera au dédit par conséquent.

Le rôle de Mlle Lucie est facile et d'une franchise d'allure qui est dans ses goûts. Elle se posera en lorette qui

vous tient sous sa domination ; elle sera insolente, capricieuse, avide, insatiable. Elle paraîtra très-dangereuse pour vous. Le rôle de M. Acropoulos est tout trouvé ; il le jouera au naturel. Ce savant, fou de voyages et de découvertes, vous aura en quelque sorte ensorcelé. Grâce à lui, vous ne rêverez que de voyages extravagants.

Ce sera bien le diable si, après cela, M. le comte de Tournai veut encore de vous pour sa chère petite-fille.

— Bon, dit le marquis, voilà nos rôles tracés. Et le vôtre, cher ami ?

— Le mien ? répondit M. de Banqueville. Il est important. Je reste dans la coulisse prêt à intervenir sur la scène, dans un moment critique, comme dénoûment.

— Allons, dit le marquis, il ne s'agit plus que de *seriner* Lucie, et de lui apprendre son rôle. Chargez-vous-en, baron.

M. de Banqueville eut en effet un entretien particulier avec la danseuse. A l'issue de cette conversation ou de cette répétition, il déclara qu'il répondait de tout et que la comédie aurait un plein succès. Puis il prit à part M. de Civrac et demanda à lui poser une dernière question.

— Voyons, dit celui-ci. Du reste, je crois vous deviner.

— Eh bien, répondit de Banqueville, tant mieux ! je viens donc, mon cher marquis, vous prier pour la dixième fois, peut-être, de me révéler la cause vraie de votre refus obstiné à un mariage avec votre ravissante cousine, car, foi de Banqueville, elle est ravissante.

Le marquis prit un air sérieux. Son regard devint sombre. Il tourna le dos au baron en lui disant brusquement :

— C'est un secret que je ne veux pas divulguer. Toutefois, sachez bien que la cause de mon refus obstiné n'atteint pas l'honneur de ma cousine.

— Très-bien, n'en parlons plus, ajouta le baron. L'honneur est sauvé. Toutefois, mon cher marquis, reprit-il, il ne faudrait pas vous étonner que, dans un moment donné, et si notre position nous y forçait, nous mettions en jeu un moyen de défense extrême et qui, sans blesser les convenances, nous armerait contre l'ennemi. Mlle de Rosambel,

j'en ai la preuve, paraît avoir un goût très-prononcé pour un jeune homme de mes amis, un artiste de talent que vous connaissez, M. Robert Hardy.

— Où voulez-vous en venir? demanda le marquis assez inquiet.

— Eh! parbleu! ne devinez-vous pas? à prouver au tuteur que le mariage de sa pupille avec nous devient impossible puisqu'elle en aime un autre.

— Hum! dit M. de Civrac, serait-ce vrai?

— Vrai, absolument vrai, non; mais en politique on n'y regarde pas de si près. Avez-vous lu Machiavel?

— Non.

— Quand vous étudierez la politique de ce grand homme, vous verrez, mon cher marquis, que pour réussir dans les affaires de ce monde, il faut avant tout paraître avoir raison. Lâcher son âne dans le pré d'autrui est une petite violence faite au droit; mais justifier cette violence par les apparences du droit est une habileté.

— Vous êtes très-fort, dit Paul de Civrac. Vous auriez réussi dans la diplomatie. Réservez donc vos talents pour nous tirer d'affaire aujourd'hui, car je ne doute pas que le comte de Tournai, très-irrité, n'emploie tous les moyens possibles pour nous arracher le demi-million. Vous allez voir, cher ami, les grands airs qu'il va prendre en montant sur ses grands chevaux. Dites donc, ajouta Paul en désignant les joues du baron, ne m'auriez-vous pas caché la cause de l'accident arrivé à votre honnête visage lors de votre visite à la Roche-Cantal? Je ne veux pas vous humilier, cher ami, Dieu m'en garde, mais ces deux lignes si nettement dessinées ressemblent terriblement aux traces laissées par une cravache sifflante.

— Monsieur, reprit vivement le baron, ce que vous pensez là pourrait m'offenser, dit devant un tiers. Apprenez que l'homme qui m'aurait seulement menacé d'une cravache ou d'un bâton serait mort le lendemain.

— Diable! dit le marquis, et si une femme vous fustigeait pour une impertinence reçue ou autre chose?

M. de Banqueville pâlit et murmura entre ses dents :

— A mon tour, je saurais fustiger d'importance cette femme-là dans l'occasion... Mais pourquoi cette question, marquis? reprit-il.

— Oh! pour rien. Hier, au Pré-Catelan, j'entendais des femmes qui disaient qu'aujourd'hui on fabrique des cravaches à l'usage des *dames* qui veulent marquer les hommes dont elles ont à se plaindre.

— Vraiment! ajouta Banqueville en s'efforçant de prendre la chose gaiement. Et comment sont faites ces verges de la justice féminine?

— Une fine tige d'acier enrubannée d'une très-mince corde de soie, serrée et gommée. Cela cingle le visage pour la vie.

— Sang et tonnerre! maugréa le baron, j'étranglerais la coquine qui me toucherait avec une pareille cravache. C'est une femme qui a inventé cela. On ne sait pas jusqu'où peut aller la perversité féminine.

Ils en étaient là de leur conversation, lorsqu'un domestique vint annoncer qu'une voiture entrait dans la cour de l'hôtel.

— Si c'est M. le comte de Tournai, dit le marquis, on l'introduira immédiatement; il ajouta : « les portes ouvertes à deux battants! »

Le laquais se retira et revint trois minutes après, ouvrant devant lui les deux battants des portes, et annonçant :

— M. le comte de Tournai de la Roche-Cantal.

— Voilà bien des cérémonies! se disait à lui-même le noble comte en se dirigeant vers le grand salon du rez-de-chaussée.

II

LA COMÉDIE

M. Paul de Civrac connaissait mal le comte de Tournai. Il croyait le voir arriver avec des airs hautains, le regard terrible, le visage rouge de colère. M. de Tournai entra au salon

avec le sourire dans les yeux et sur les lèvres. Il était mis avec une recherche de bon goût, et toutes ses manières annonçaient une parfaite aisance et une certaine gaieté d'esprit.

Le marquis alla au-devant de lui jusqu'à la porte, et il le salua profondément.

— Eh ! mon cher marquis, dit le noble visiteur, on dirait que nous nous voyons pour la première fois... J'étais l'ami de votre père et l'admirateur sincère des qualités brillantes et des vertus de votre mère. Comment cela va-t-il, marquis? Vous êtes ici en compagnie, à ce que je vois?

Le comte, en disant ces mots, se retournait vers la salle à manger, qu'il venait de traverser, et où se trouvait encore la jeune Lucie, lançant des boulettes au gros nez de M. Acropoulos.

— Vous voyez, monsieur le comte, reprit Paul un peu décontenancé,... un déjeuner de garçon !

— Oui, dit M. de Tournai en s'asseyant dans un large fauteuil de damas, un déjeuner de garçon avec une jolie femme. C'est bien cela ! La jeunesse d'aujourd'hui continue celle d'hier. Seulement, de mon temps, ces déjeuners se donnaient à quelque taverne de haute renommée. Du reste, mon cher marquis, je vois que vous sauvez les convenances devant vos gens, en admettant un tiers respectable. Quelle bonne figure a ce monsieur qui sommeille à table, vis-à-vis d'une cave à liqueurs !

— Ah ! oui, dit Paul, M. Acropoulos, un orientaliste qui m'apprend plusieurs langues. Mon intention est de beaucoup voyager dans le Levant. J'irai même jusqu'à l'extrême Orient.

— Dans l'Inde? en Chine? reprit le comte. Très-bien cela! c'est employer noblement sa fortune. Vous me rapporterez des armes et du thé, n'est-ce pas? Mais, mon cher marquis, reprit M. de Tournai, vous n'étiez pas seul dans ce salon quand je suis entré?

— Non, dit Paul. Un de mes amis est là, à côté, dans la bibliothèque, occupé à mettre en ordre certains comptes. J'ai

des affaires tellement embrouillées ! Ah ! cette vie d'aujourd'hui ruine, ajouta-t-il avec un soupir simulé.

— Bah ! reprit le comte. Vous êtes riche plus encore que vous n'êtes extravagant. D'ailleurs, je vois que vous comptez avec vos désordres. L'ami qui travaille à débrouiller vos dettes...

— Il aura fort à faire, ajouta le marquis. On dit que j'ai mangé beaucoup d'argent...

— Pas toujours avec moi ! dit une voix flûtée qui venait de la salle à manger, dont la porte était grande ouverte.

— Comment? dit M. de Tournai; mais voilà un brevet d'économie qu'on vous donne par là-bas !

— Coquine ! pensait Paul. Au lieu de soutenir que je me ruine !...

— Eh bien ! mon cher marquis, reprit M. de Tournai, où en sont nos affaires matrimoniales? Vous savez que le moment approche de prendre une décision. En ma qualité de tuteur, j'attends votre demande en mariage ou votre renoncement en bonne forme.

— Nous avons encore quatre mois devant nous, dit Paul de Civrac.

— Cela est vrai, reprit le comte. D'ici à quatre mois le monde peut finir.

Dans ce moment-là, on entendit un bruit effroyable de porcelaines cassées et des cris perçants venant de la salle à manger. M. Aeropoulos, l'orientaliste, un peu trop vivement piqué au nez, venait tout à coup de bondir en s'éveillant en sursaut. Il avait soulevé la table et renversé les cristaux et la vaisselle. Mlle Lucie, nerveuse comme une pouliche effarée, s'était élancé d'un autre côté, jetant des cris à fendre les oreilles. Elle courait dans tout l'appartement avec une légèreté et une vigueur qui témoignaient en faveur de ses talents chorégraphiques. Moitié riant, moitié effarée, elle vint tout à coup se jeter dans les bras de M. le comte de Tournaí, qui s'était avancé vers le milieu du salon.

— Ah ! mon cher oncle, s'écria-t-elle, sauvez-moi ! Je suis

perdue si cet affreux Acropoulos me court après. On dit que les éléphants dont on s'est moqué deviennent très-méchants.

M. de Tournai ne put se défendre de rire de cette espièglerie; il prit la jeune fille par le coude et il la fit asseoir sur un canapé; puis, se tenant debout devant elle, il lui dit avec beaucoup de grâce:

— Je suis là, mademoiselle, pour vous protéger contre l'éléphant en colère; mais il aurait un bien mauvais caractère de se fâcher contre une adorable petite biche comme vous!

— Merci! dit Lucie charmée. Dieu! qu'il est galant, mon oncle, et qu'il a bonne façon!

— Je suis désolé des impertinences de cette folle! dit Paul à M. de Tournai.

Mademoiselle, reprit-il, je vous défends d'être familière de la sorte avec M. le comte, que vous devez respecter...

— Tiens! tiens! tiens! reprit Lucie, comme si je l'insultais en l'appelant mon oncle! Hier, à l'Opéra, il y avait un ambassadeur de je ne sais quel pays de l'autre monde, qui voulait me persuader que j'étais sa nièce. D'ailleurs, monsieur Paul, vous êtes probablement le neveu de M. le comte, et comme vous devez m'épouser...

— Je n'ai pas l'honneur d'être le parent de M. le comte, dit Paul, et quant à vous épouser, ma chère...

— Oh! faites donc le fier, reprit Lucie avec une insolence provoquante, vous ne vivez qu'avec des femmes entretenues, mon cher. Je les vaux bien, j'espère, moi qui ai un état!

— Parfaitement! pensait Paul de Civrac. Cette fois-ci elle entre dans son rôle, et elle va me perdre de réputation dans l'esprit de M. de Tournai, qui rompra le mariage avec sa pupille.

— Mademoiselle, dit le comte, quand on est une charmante personne comme vous, belle et pleine de talents, il faut un peu ménager ses amis. Vous maltraitez un peu M. le marquis de Civrac. Il est fait pour vivre dans un autre monde que celui dont vous parlez.

— Encore une fois, merci, monsieur, reprit Lucie, pour

les choses délicieuses que vous me dites; j'y suis sensible. Mais quant à mon ami Paul, ne vous y trompez pas, il ne vaut pas grand'chose, et s'il est marquis par sa naissance, il s'est furieusement frotté avec le demi et le quart de monde, allez. Monsieur ne fréquente, excepté moi, que des femmes à peu près perdues.

— Oh ! brava, Lucie ! pensait le marquis. Elle va me rendre impossible pour la cousine Diane.

M. de Tournai parut un moment attristé. Il gardait le silence, enfoncé dans un fauteuil et tapant sa botte du bout de sa petite canne.

Le marquis faisait des signes à Lucie pour l'engager à continuer. La jeune fille, sachant bien le but qu'on voulait atteindre, restait dans son rôle, cherchant à inventer quelque chose de plus compromettant encore pour la réputation de Paul. Elle tardait un peu à reprendre ses accusations, M. de Civrac l'aida :

— Je conviens, dit-il, mademoiselle, que j'ai trop cédé à des entraînements coupables. Mais enfin, c'est fait, et il ne faut pas trop m'accabler. J'ai renoncé à la bonne compagnie, je ne puis même plus m'y plaire, ma vie n'est certes pas déshonorée, mais elle est faussée. Quant à ma fortune, elle est, hélas ! aussi compromise que ma manière de vivre... dans tous les cas, si je fais des folies, ce n'est pas vous qui devriez vous en plaindre...

Lucie, qui adorait l'argent, trouva une belle occasion de tancer le marquis, dont elle accusait la parcimonie à son égard.

— Ah ! oui, reprit-elle, parlons-en des folies que v ou faites pour moi ! elles sont jolies ! C'est d'autant plus mal à vous, mon cher, de compter avec moi, que vous donnez des poignées de billets de banque à des créatures dont je ne voudrais seulement pas pour mes servantes.

— Oh ! Lucie, dit le marquis, au fond très-satisfait, ménagez un peu mon amour-propre.

— Vous ? s'écria la demoiselle, vous ! Tenez, vous ne méritez aucun ménagement de ma part. Vous vous ruinerez

pour des drôlesses et ce sera bien fait. Mon cher, écoutez un peu les conseils de M. le comte, croyez-moi. Voilà un homme comme il faut !

Un regard enchanteur fut détaché en même temps vers M. de Tournai qui y répondit poliment, en s'inclinant un peu.

— Lucie, dit M. de Civrac, je devrais me fâcher. Je ne le ferai pas. J'ai en effet bien des choses graves à me reprocher. Mais assez sur cela. Il est inutile de dévoiler devant monsieur le comte qui m'honore de sa visite, des erreurs irréparables. Assez, Lucie.

Cet ordre était au contraire une provocation à continuer. Lucie qui était fine comprit très-bien le mot de la comédie. Elle reprit :

— Sans compter, monsieur Paul, qu'un homme comme vous, ayant encore de quoi vivre honorablement, se livre au jeu avec des filous qui vous plument comme...

— Comme quoi, mademoiselle?

— Eh parbleu ! comme un oison, reprit-elle brusquement.

M. de Tournai, silencieux dans son fauteuil, suivait cette scène de l'œil et de l'oreille. Il avait eu un moment de chagrin très-réel en voyant à quelle dégradation était descendu le marquis, l'héritier d'une famille qu'il avait aimée, dont la mémoire était restée si pure, si honorée. Mais, nous l'avons dit, M. de Tournai avait une finesse de tact, une habitude du monde si exercée, que ces qualités-là équivalaient à un grand esprit. Il surprit probablement un signe d'intelligence entre Paul et Lucie; peut-être aussi comprit-il par instinct qu'on jouait, à cause de lui, une comédie; qu'on lui tendait un piége; qu'on voulait l'amener à repousser absolument l'alliance du cousin. Quoi qu'il en soit, M. de Tournai, secouant tout à coup les pensées sérieuses qui paraissaient l'obséder, se prit à dire gaiement :

— Ma foi, la scène est jolie ! et cela vous apprendra, mon cher marquis, à vous prendre de bec avec ce bel oiseau bleu que voici, et qui est aussi spirituel que brillant. On vous dit votre fait, et c'est justice. Vous avez de grands

torts à vous reprocher, mais avec un Mentor comme mademoiselle vous pouvez vous corriger, arriver même à la perfection. Allons, allons, je suis heureux de vous voir en si bonnes mains, et vous finirez par devenir un homme rangé, digne d'un mariage superbe. J'avais peur, je l'avoue, en venant ici, de trouver un homme perdu : je trouve un converti; ceux-là font les bons maris. Monsieur le marquis de Civrac, vous épouserez ma petite-fille... ou il vous en coûtera cinq cent mille francs.

M. de Tournai prononça ces dernières paroles avec une fermeté et une hauteur de ton qui firent trembler M. Paul et qui écrasèrent de surprise la pauvre Lucie. Elle croyait cependant avoir très-supérieurement joué son rôle.

— Tout est perdu ; la ruse est éventée, se disait-elle.

M. de Civrac, au désespoir, ne savait plus où donner de la tête, lorsqu'une voix se fit entendre de la bibliothèque voisine, appelant le marquis.

— Ah ! se dit-il, j'oubliais Banqueville ; lui seul peut remonter nos affaires.

— Quelqu'un vous appelle, mon cher Paul, dit M. de Tournai ; allez, je vous prie, ne vous gênez pas.

Paul quitta le salon et passa dans la bibliothèque. Il y trouva le baron de Banqueville, fort ému, fort mécontent.

— C'était bien joué ! oui, je l'avoue, dit le baron ; mais le vieux reître a flairé le piége. Il faut que vous ayez commis quelque maladresse, vous ou Lucie. Le roué vieillard a surpris vos regards, vos gestes ; il a deviné le mot de la pièce, de la charade en action montée contre lui. Il nous tient. Comment faire ?

— Si c'est vous qui me demandez comment nous pouvons nous en tirer, répondit Paul, nous voilà à peu près échec et mât, je pers un demi-million et vous cinquante mille francs de prime, que je vous ai promis si vous faites manquer mon mariage avec Diane de Rosambel, sans qu'il m'en coûte un dédit.

Ces mots parurent rendre à M. de Banqueville toute son énergie. Les cinquante mille francs de prime étincelèrent

tout à coup à ses yeux comme un coup de soleil à travers la nue.

— Attendez ! dit-il tout à coup en se frappant le front, j'y suis. Aux grands mots les remèdes héroïques. Brisons tout !

— C'est dangereux, dit le marquis.

— Bah ! répliqua l'effronté baron. On se sauve quelquefois en brûlant la maison. Une dernière fois, voulez-vous, oui ou non, de votre cousine pour femme ?

— Non, je n'en veux pas ! répliqua M. Paul de Civrac, avec énergie.

— C'est dit. Rentrez au salon. Je vous suivrai de près et vogue la galère !

Le marquis revint au salon, où il trouva Mlle Lucie en train de jouer une partie d'échecs avec M. le comte de Tournai, comme deux bons amis.

— Diable ! dit le marquis, voilà une grande complaisance de la part de M. le comte.

— Mais, pas du tout, reprit celui-ci, c'est moi qui ai demandé cette faveur à mademoiselle qui m'a dit aimer beaucoup le jeu d'échecs.

— C'est bien de l'honneur que vous lui faites, ajouta Paul.

— Ah çà, dites donc, mon cher, reprit la jeune Lucie, savez-vous que vous n'êtes pas poli du tout ? Échec à la dame, monsieur le comte, ajouta-t-elle en soulevant un cavalier de ses doigts délicats et blancs.

— Un coup très-hardi ! dit le comte. Mademoiselle me battrait certainement si je ne prenais garde à moi.

— Il n'y a pas de danger, dit Lucie. Vous êtes très-fin, monsieur le comte ! Oh ! ces grands seigneurs de l'ancien régime, c'est stylé ! Mais c'est galant, c'est bon genre ! ajouta-t-elle.

— Je crois, Dieu me pardonne, se disait Paul de Civrac, que cette petite madrée veut ensorceler M. de Tournai.

Un nouveau personnage entrait dans le salon, venant de la salle à manger. C'était M. Acropoulos.

— Ah ! mon Dieu ! dit Lucie. Voici l'éléphant.

Le comte la rassura en lui faisant remarquer l'air placide du gros savant. Paul voulut présenter son professeur de langues orientales à M. de Tournai. Il le fit avec convenance et tout à fait à l'avantage de M. Acropoulos, qui salua sans dire un mot, fort oppressé qu'il était par son copieux déjeuner. L'orientaliste se dirigea vers un canapé très-large, très-moelleux, et il s'assit carrément.

— Bon, dit Lucie, il ne tardera pas à se rendormir. Dites donc, monsieur Paul, ajouta-t-elle, savez-vous que la conversation de votre vaste professeur est très-spirituelle ?

— Il est pourtant bourré de science, reprit M. de Civrac.

— Et d'autres choses, marquis, répliqua Lucie.

Dans ce moment-là, un laquais vint annoncer l'arrivée de M. le baron de Banqueville.

Le baron était sorti par la porte du jardin et il rentrait par la porte de l'hôtel, la grande porte.

Ce nom là sonna assez mal aux oreilles de M. de Tournai. Il fit un petit mouvement de surprise ou d'impatience, mais sans détourner la tête, et il continua son jeu.

— Soyez le bienvenu, baron, dit M. de Civrac en lui tendant la main. Et d'où venez-vous ?

— De la promenade, dit celui-ci. Il y a un monde fou au bois de Boulogne. Mais n'est-ce pas monsieur le comte de Tournai que je vois chez vous, marquis ? ajouta-t-il. Je serais charmé d'avoir l'honneur...

Et s'approchant de la table aux échecs, il salua le comte qui lui rendit sa politesse en s'inclinant un peu, mais sans le regarder.

— Est-ce qu'il ne me reconnaît pas ? demanda Banqueville à M. de Civrac.

— Parfaitement, dit M. de Tournai en continuant à toucher ses pièces sur l'échiquier.

— J'aurais été désolé que monsieur le comte eût oublié que j'ai reçu de lui, à la Roche-Cantal, la plus honorable hospitalité, ajouta le baron.

— Je me rappelle très-bien votre visite, monsieur, dit le

comte, tout en continuant sa partie. Échec à mon tour à la dame, mademoiselle, reprit-il.

— Je crois que je vais *claquer*, ajouta Lucie dans son idiome pittoresque.

— L'expression n'est pas française, dit une voix rogue venant du canapé.

— Tiens ! répliqua l'espiègle en s'adressant au marquis, il parle, votre homme ?

La partie touchait à son denoûment. M. de Tournai tenait à être battu, il fit une faute volontaire, mais avec adresse. Tout à coup la jeune fille s'écria toute joyeuse :

— Échec au roi !

Et un moment après :

— Échec et mat, monsieur le comte !

— Mademoiselle, dit celui-ci en la saluant, vous avez un jeu très-brillant !

Et il se leva, cherchant sa canne et son chapeau en se préparant à quitter la compagnie. Pendant qu'il mettait ses gants, M. de Banqueville, qui avait son plan, s'approcha de lui et s'informa de ses nouvelles.

— Je me porte à merveille, dit le comte assez froidement.

— Oserai-je demander à M. le comte la permission de me présenter chez lui ? reprit M. de Banqueville.

— Quelles communications avez-vous à me faire, monsieur ? demanda M. de Tournai en prenant un assez grand air.

— Je ne pourrai les faire connaître ici, répliqua le baron.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elles touchent à des intérêts de famille.

— Comment ! reprit le comte avec un peu de dédain, ma famille a des intérêts communs avec vous, monsieur ? Vous devons-nous quelque chose ?

— Peut-être, dit Banqueville que la colère gagnait ; peut-être me devrez-vous un peu de gratitude, monsieur le comte.

— Oh ! oh ! dit M. de Tournai en se redressant, seriez-vous mon bienfaiteur, monsieur le baron Renard de Banqueville ?

Et il appuya sur ces derniers mots avec une intention très-marquée. Banqueville avait tiré de sa poche un fort beau portefeuille, et il y cherchait certains papiers. Mlle Lucie, voyant qu'il s'agissait d'affaires, s'était retirée dans le fond du salon, et ouvrant un piano elle promenait ses jolies mains sur le clavier, mais avec discrétion, de manière à ne pas trop couvrir la voix de ceux qui causaient. Le marquis de Civrac ne comprenait rien au nouvel incident survenu entre le comte et Banqueville. Il soupçonnait un stratagème diabolique; il ne voulait pas s'engager dans cet inconnu qui l'effrayait un peu, et il prit le parti d'aller attendre le résultat de la querelle dans le cabinet voisin, prêt à survenir au premier appel. Quant à M. Acropoulos, il s'était profondément endormi sur le canapé.

Le baron choisit une petite lettre très-parfumée au milieu de ses papiers, et la tenant du bout des doigts, il s'approcha de M. de Tournai avec une certaine intrépidité.

— Monsieur le comte, dit-il, vous êtes certainement un très-bon gentilhomme, mais je ne suis pas fait, je vous prie de le croire, pour supporter des hauteurs. Je viens à vous avec des intentions loyales et tout à fait pour vous rendre service en même temps que pour être utile à mon honorable ami, M. de Civrac. Je tiens à la main une preuve irrécusable de l'injustice de la réclamation des cinq cent mille francs de dédit, et une preuve du refus formel de Mlle de Rosambel. Elle renonce librement à se marier avec mon ami, puisque...

Le comte de Tournai retrouvant la vigueur d'un jeune homme, s'avança sur Banqueville comme pour le châtier.

— Holà ! dit celui-ci, la tête haute et se campant sur la hanche. Est-ce qu'il s'agit de se défendre d'une voie de fait, ici ?

— Ce papier ! ce papier à l'instant, monsieur ! répliqua le comte.

— Le voici, monsieur.

Et Banqueville remit au comte la lettre qu'il tenait à la main. M. de Tournai lui tourna le dos et s'approcha d'une

fenêtre ; il déplia le papier dont il examina attentivement le cachet armorié et l'adresse. Puis, reprenant son calme ordinaire, en apparence du moins, il lut et relut une seconde fois cette lettre mystérieuse.

Un silence solennel régnait dans le salon. M[lle] Lucie, un peu effrayée, avait cessé de toucher du piano ; elle feuilletait de la musique par manière de contenance, regardant de côté ce qui allait se passer. M. de Banqueville, debout au milieu du salon, attendait les bras croisés qu'on vînt à lui.

Trois minutes se passèrent ainsi. Enfin on vit M. de Tournai replier lentement la lettre qu'il venait de lire si attentivement, et se disposer à la mettre dans sa poche.

M. de Banqueville fit alors trois pas en avant et dit avec fermeté :

— Monsieur le comte, cette lettre n'appartient ni à vous ni à moi. C'est un dépôt sacré qu'on a confié à mon honneur; je vous l'ai communiquée loyalement, veuillez me la rendre avec la même loyauté.

Le comte réfléchit un moment, puis tendant la lettre à Banqueville, il ne lui dit que ces paroles :

— Oui, monsieur, je suis votre obligé. Mais cette affaire ne regarde que moi et la personne à qui cette lettre a été adressée. Malheur à vous si j'apprends de votre part la moindre indiscrétion.

Le marquis de Civrac, qui avait tout vu et tout entendu du cabinet voisin, rentra dans le salon. Il s'abstint de demander des explications. Il remarqua avec une surprise extrême la pâleur de M. de Tournai, qui, cependant, droit et ferme toujours, prit congé de lui en très-bons termes. Le comte s'achemina vers la salle à manger et salua de la main M[lle] Lucie, qui lui fit une belle révérence. Arrivé au perron de l'hôtel, M. de Tournai, avant de monter en voiture, se retourna vers Paul de Civrac qui l'avait accompagné, et lui dit en lui tendant la main :

— Il est probable, mon cher marquis, que nous vous ferons cadeau d'un demi-million pour vos menus plaisirs. Adieu.

Il monta lestement en voiture, donna une adresse à son laquais et ordonna qu'on le menât bon train.

La voiture partit au trot.

Quand Paul revint au salon, il n'y trouva que Lucie, très-étonnée de la scène, et M. Acropoulos fort endormi.

— Eh bien, dit le marquis, et Banqueville?

— Parti, répondit Lucie. Il est sorti par la porte du jardin en toute hâte; mais il m'a chargée de ce petit mot au crayon et qu'il a écrit en une seconde avant de partir.

Le billet contenait ces mots: « A dater d'aujourd'hui, vous me devez cinquante mille francs. »

— Oui, dit Lucie, vous les lui devez, à ce qu'il paraît. J'ai lu le billet; il n'était pas cacheté. Cinquante mille francs gagnés en dix minutes pour avoir montré une jolie petite lettre à quelqu'un, une lettre de femme, j'en suis sûre... Ah! pour ce prix-là, je me chargerais bien d'en écrire quatre tous les matins, et je *me moquerais pas mal* qu'on les montrât, par exemple.

Le marquis, aidé par le caquet de Lucie, crut entrevoir la vérité, le procédé énergique et cruel dont Banqueville s'était servi pour arracher un renoncement au tuteur de Diane. La lettre en question devait être un billet très-compromettant, écrit par la belle pupille de M. de Tournai à quelqu'un qu'elle aimait en secret.

— Lucie, dit tout à coup M. de Civrac, en la regardant sévèrement, je vous défends, entendez-vous bien, de dire jamais un mot à qui que ce soit de ce qui vient de se passer ici, ce matin. Je vous défends également, mademoiselle, à dater de ce moment-ci, de continuer à dire sur mon compte des choses compromettantes pour ma réputation et ma fortune. Nous jouions la comédie.

— Oui, à votre bénéfice, monsieur, reprit Lucie piquée au vif, et vous m'avez donné un rôle malgré moi, vous m'avez fait poser... Apprenez, mon cher, que je ne suis pas une poupée, et qu'il me faudra de bien riches indemnités pour que je ne me venge pas de vous. Adieu, marquis. Réveillez Acropoulos et prenez votre leçon de chinois.

Elle mit son chapeau et sa mante avec une vivacité qui tenait de la colère, et elle sortit du salon en ordonnant qu'on fît avancer sa voiture, un remise tout neuf qu'elle louait les jours de gala.

III

LE LAC A MIDI

A l'heure de midi, les allées situées dans les environs du lac, au bois de Boulogne, sont à peu près désertes. Les promeneurs du matin ont regagné la ville. Les promeneurs élégants de l'après-midi n'arrivent au bois que vers les trois heures. Midi est l'heure du déjeuner pour la fashion parisienne.

Ce moment-là est donc bien choisi par quiconque tient à avoir un rendez-vous mystérieux près du beau lac azuré, bordé de gazon et de fleurs aquatiques, peuplé de cygnes et de légères embarcations.

Dans une des allées circulaires, un jeune homme en costume du matin, et qui ne manquait pas de distinction, paraissait attendre quelqu'un avec une certaine anxiété. Nous connaissons ce jeune homme, c'était M. Robert Hardy.

Il se promenait là, dans cette allée verdoyante de feuillage printanier, deux jours après la scène qui avait eu lieu chez M. le marquis de Civrac.

Robert avait reçu un billet confidentiel arrivé chez lui par la poste, la veille. Le message portait ces mots très-laconiques :

« Tout est découvert. Un moment d'entretien, demain à midi, allée du Rocher, près du lac. »

Cette petite lettre de forme très-aristocratique, mais sans cachet armorié, M. Robert la portait dans sa poche d'où il la tira deux fois en dix minutes pour la relire.

A midi un quart, une voiture de remise s'arrêtait près du lac. Une jeune personne voilée et suivie d'une femme de chambre descendit de voiture et s'avança dans l'allée. Robert alla au-devant d'elle. Il la salua avec respect. Elle releva

sa voilette, que la brise gonfla, sur un élégant chapeau de paille ; elle dit en anglais quatre mots à sa suivante, qui ralentit le pas et se mit à marcher derrière sa maîtresse et M. Robert Hardy. Cette jeune fille, peut-être au grand étonnement de notre lecteur, n'était autre que Mlle Diane de Rosambel.

Par quel concours de circonstances Diane avait-elle été amenée à donner un rendez-vous à M. Hardy ? le voici :

L'artiste enthousiaste avait été reçu au château de la Roche-Cantal, ainsi que nous l'avons dit déjà. Il y avait passé trois jours. Cet espace de temps avait été plus que suffisant pour faire naître entre lui et Diane une de ces affections exaltées que l'on nomme vulgairement *coups de feu*, et qui souvent décident de deux destinées d'une manière absolue, irréparable. Les morts vont vite, dit une ballade allemande, mais l'amour va plus vite qu'eux. L'amour, puis qu'il faut l'appeler par son nom, avait donc en trois jours fait la conquête de ces deux cœurs et de ces poétiques imaginations. Robert était parti de la Roche-Cantal pour Paris à peu près fou de son bonheur. Mlle de Rosambel, un mois après, était arrivée à Paris en compagnie de son grand-père et de sa grand'mère, qui venait se faire opérer de la cataracte par un des plus habiles praticiens de la capitale.

Toute la famille de Tournai était donc revenue à Paris, maîtres et gens, moins Charlotte, hélas ! hélas !...

Selon sa coutume, M. le comte de Tournai s'était établi avec sa maison, rue de Rivoli, dans un de ces beaux hôtels garnis qui font face au jardin des Tuileries. Il n'est donc pas surprenant que nous ayons rencontré le noble comte trois jours auparavant chez M. de Civrac.

Revenons à notre allée, dont la voûte de feuillage tendre offrait un abri si doux à l'œil contre les rayons du soleil, à midi.

Mlle de Rosambel, sans donner le bras à son cavalier, marchait à côté de lui. On allait doucement, au pas de promenade, sur un sable fin, où les charmantes bottines de Diane laissaient à peine leur empreinte. On ne se regardait

qu'à la dérobée, et les premières paroles échangées ne touchèrent qu'à des sujets insignifiants, la beauté du temps, les senteurs des herbes et des fleurs du lac, et autres banalités servant de prologue à des gens qui ont de sérieuses affaires à discuter.

Remarquez qu'il en est presque toujours ainsi. Plus une passion nous domine, plus, avant d'en venir au vif de la question, on prend des détours, on cherche des méandres, des prétextes quelconques à causerie. Ce sont des ruses et des tâtonnements sans fin avant l'attaque.

Robert était fort décidé à attendre les explications de Diane. Elle le comprit, et brusquant tout à coup la situation :

— Eh bien, monsieur, lui dit-elle, tout est donc découvert ! Nous sommes à Paris depuis trois jours. Mon grand-père a déjà vu un billet que je vous ai adressé. Il connaît notre amour ; il m'a fait avant-hier soir une scène terrible. Je ne reconnais plus son caractère, lui si bon, si indulgent jusqu'ici.

— Ce que vous dites là est bien sérieux, mademoiselle, répondit Robert au comble de l'étonnement. Comment ! M. le comte a vu une lettre de vous adressée à moi !

— Il a vu et lu mon dernier billet, celui que je vous ai écrit en arrivant à Paris.

— Mademoiselle, reprit Robert, toutes les lettres que j'ai eu le bonheur de recevoir de vous (elles sont peu nombreuses) depuis mon départ de la Roche-Cantal, en y comprenant la dernière dont vous parlez, sont enfermées dans une caisse de fer. En voici la clef. Je la porte toujours sur moi. Ce matin même, j'ai visité ma cassette, pas une lettre ne manquait. J'ai relu encore celle que M. le comte de Tournai vous a dit avoir entre les mains. Ou vous me croyez un homme d'honneur, mademoiselle, ou bien...

— Vous êtes fou, reprit Diane, fou à enfermer si vous doutez que je ne vous tienne pour le plus galant homme du monde.

Robert respira plus librement.

— Non, reprit-il, cette lettre n'est pas sortie un instant de ma cassette, et ce que vous me dites tient du prodige.

— Êtes-vous sûr de vos gens? demanda Diane.

— Je suis sûr de mon coffret de fer, que personne au monde ne parviendrait à ouvrir sans ma clef.

— N'importe, dit Diane, il y a une trahison au fond de cela. Mais ce serait perdre du temps que de nous mettre à la recherche du traître.

— Il faut pourtant bien que je le trouve et que je le tue, reprit Robert hors de lui.

— Ne tuons personne, dit Diane en souriant comme les anges, laissons vivre toute créature bonne ou mauvaise, même l'infâme avec son infamie. Dieu fait tôt ou tard bonne justice.

— Ah! mon adorable Diane, dit Robert en cherchant à lui prendre la main.

Elle s'éloigna un peu et répondit :

— Prenez garde. La femme de chambre anglaise qui nous suit à dix pas ne comprend pas un mot de français, cela est vrai; mais il est un langage mimique qu'elle comprend parfaitement. Et puis, elle est excessivement romanesque; si elle vous voit me baiser la main, elle dira que vous m'avez embrassé les pieds...

Robert jeta un regard en arrière. Il vit en effet une très-belle fille, mise avec goût et simplicité, lisant un livre ou feignant de lire, mais élevant souvent vers la voûte des arbres des yeux bleus de ciel très-vifs.

— Êtes-vous sûre d'elle? demanda-t-il à Diane.

— Non, répondit-elle.

— Comment! et vous l'avez amenée à ce rendez-vous?

— Savez-vous pourquoi? Parce que si j'avais pris une autre femme pour m'accompagner, celle-ci m'aurait épiée et même suivie. Ce soir elle aurait tout raconté à mon grand-père.

— Et vous croyez qu'elle se taira?

— J'ai un excellent moyen de la rendre muette.

— Lequel?

— J'ai toujours un cadeau en perspective, posé devant elle...

— Et quand le cadeau est fait?

— On en imagine un autre qu'on accroche au même clou.

— Oh! la race servile! dit Robert. Comment, cette belle créature est avide au point de trahir?...

— Elle est surtout gourmande, dit Diane. Avec des gâteaux je la ferais partir pour la Chine.

— Vous la disiez sentimentale?

— Eh bien, sentimentale, romanesque et gourmande; n'est-elle pas Anglaise?

— C'est juste, répliqua Robert. J'ai connu une Héléna qui amenait son mari chez le pâtissier de la rue Castiglione, toutes les fois qu'elle avait une scène de jalousie à lui faire. Ces scènes coûtaient, l'une dans l'autre, dix francs de petits fours et de sucreries à l'honorable gentleman.

— Il faut gagner Polly par des petits fours et des liqueurs, ajouta Diane.

— Soyez tranquille, reprit Robert en souriant, si celle-là manque de friandises, bien d'autres s'en passeront.

L'amour triste n'est pas toujours sérieux et durable; l'amour gai, presque toujours et surtout à notre époque, est durable et sérieux.

Si c'est un paradoxe, assez de gens s'empresseront de le constater et d'en montrer l'absurdité. Quoi qu'il en soit, Robert et Diane s'aimaient follement, mais avec une dignité et une réserve de part et d'autre, qui donnaient la meilleure opinion de la durée de cet attachement profond, exalté.

Tout en causant ainsi sur des sujets étrangers, en apparence, à la question du moment, comme on dit dans le jargon politique, M[lle] Diane avait un projet très-grave à communiquer à M. Hardy. Elle y pensait beaucoup et cherchait, à part elle, le moyen le plus sûr d'arriver à ses fins. C'était un caractère très-fier, très-résolu, que celui de M[lle] de Rosambel.

Elle avait la tête ardente, cela est vrai, mais une prudence qui tenait presque du calcul. Entraînée d'une manière ab-

solue vers M. Hardy, elle ne se dissimulait pas les immenses difficultés qui allaient s'opposer à son mariage avec lui; elle les voyait en face, elle les discutait avec elle-même, et, en général habile, elle se traçait un bon plan de campagne. Tout cela n'excluait ni la poésie de la passion, ni les tendresses secrètement écloses et contenues dans cette âme charmante. Quant à Robert, il était tout simplement dans le lyrisme d'un amour survenu avec violence, et qui le dominait avant tout et par-dessus tout. Robert était ivre de son bonheur inouï, inespéré. Il se serait fait tuer dix fois avant de renoncer au moindre espoir dans l'avenir. Il n'avait ni plan, ni but, ni prévision aucune. Il aimait avec emportement, se souciant fort peu des obstacles et de l'abîme peut-être au bout du chemin. Toutefois, comprenant à merveille l'élévation de celle qu'il aimait, il tenait à se montrer digne d'elle par un respect inviolable, par une adoration dont rien ne devait altérer la pureté.

Tout cela, chez ces deux jeunes gens, n'excluait ni la liberté d'esprit, ni la simplicité du langage, ni la bonhomie des sentiments exprimés, ni même une gaieté, ou plutôt, une sérénité digne d'admiration. Ils avaient adopté, sans se l'avouer réciproquement, l'amour qui fait vivre; dédaignant, à leur insu, l'amour qui fait mourir, comme très-commun et tombé en discrédit chez les natures intelligentes et élevées. Bien des gens diront qu'ils ne s'aimaient pas sérieusement. Encore une fois, ces gens-là auront tort. Et pourtant nous ne chercherons pas à discuter avec eux, par une antipathie très-prononcée que nous avons pour toute discussion. La paix ! la paix ! que chacun garde sa foi et ses opinions. Quand elles sont loyales et de nature à ne troubler ni le juste, ni l'honnête, peuvent-elles être un obstacle à ce que l'on se tende la main ?

M. Hardy et Mlle Diane, tout en causant très-agréablement sans doute, avaient pris, sans s'en apercevoir, une contre-allée qui les éloignait un peu du lac. L'allée était fraîche, les violettes d'alentour répandaient des senteurs délicieuses; on marcha à l'aventure en causant tou-

jours. Mais arrivée à un carrefour Diane s'arrêta pour reconnaître le paysage.

— Monsieur, dit-elle, je me retrouve ici en pays de connaissance. Cette belle allée en face de nous, un peu à droite, me rappelle un souvenir ravissant. Savez-vous, monsieur, où nous sommes en ce moment?

Robert regarda autour de lui avec curiosité, il ne se souvenait de rien, le malheureux!

— Oh! quel impardonnable oubli! dit Diane. Venez, monsieur.

Ils traversèrent le carrefour et ils arrivèrent à l'entrée d'une avenue ayant un poteau sur lequel on lisait : *Allée de Longchamps*.

— Ah! s'écria Robert en portant la main à son front!

— N'est-ce pas, dit Diane, vous vous reconnaissez ici? C'est fort heureux! Suivons l'allée.

Au bout d'une centaine de pas Mlle de Rosambel s'arrêta, et indiquant de la main un petit rocher sur la lisière du bois :

— Ici, reprit-elle, mon domestique François ramassa un carnet fort élégant que je lui montrai de la main à cette place, et il me le donna. Un poëte avait perdu son portefeuille qui contenait des vers que je vous ai montrés à la Roche-Cantal. Ouvrez de grands yeux et récriez-vous.

Robert était extravagant de joie.

— Poursuivons, poursuivons, reprit-il.

On marcha encore pendant huit ou dix minutes. A son tour, Robert s'arrêta, et indiquant de la main un arbre qui touchait au sable de l'allée :

— Là, là, dit-il avec animation, au pied de ce frêne béni du ciel, je vis tout à coup, avec une inexprimable admiration, un gant de femme, le gant d'une main divine. Vous savez le reste, mademoiselle. Ce gant, vous savez où il est enfermé : je le porte toujours sur mon cœur.

— Oui, vous avez la mémoire bonne, monsieur, reprit Diane avec ce sourire qui enivrait. Eh bien, ajouta-t-elle, le lieu est prédestiné, le moment solennel... Jurons ici...

— Oui, dit Robert en lui prenant la main, oui...

— De nous aimer? demanda Diane.

— Je le jure pour la vie, jusqu'à mon dernier soupir et au delà, s'écria Robert en s'inclinant sur la main adorée qu'il baisait avec autant de passion que de respect.

— Moi, dit Diane, je fais écho à ce serment, au pied de ce bel arbre dont le feuillage frémit à la brise, et qui peut-être nous comprend.

— Ah ! Diane, reprit Robert, vous êtes bien l'ange poétique que j'ai rêvé !

— Un ange? dit-elle. Oh ! non pas. On a abusé des anges. J'aime mieux être une femme vivant de votre existence.

Ainsi passaient les minutes les plus fortunées certainement. Rapides instants qui à eux seuls valaient toute la vie du plus glorieux monarque du monde.

Tout à coup Diane entendit derrière elle prononcer son nom. Elle vit Polly qui la suivait un peu effarée.

— Elle nous avait perdus, dit-elle ; la pauvre fille a dû avoir un moment de désespoir. Polly, reprit-elle, rassurez-vous, nous ne voulons pas vous perdre dans le bois. Ma chère Polly, traversez le carrefour et prenez l'allée en face, elle vous mènera droit à la voiture, près du lac. Montez en voiture, et venez nous rejoindre ici; nous reprendrons notre promenade de ce côté.

Polly obéit avec docilité et promptitude. Elle rejoignit la voiture et elle revint avec elle.

— C'est une bonne fille, dit Diane.

— Je l'accablerai de douceurs et de friandises, ajouta Robert.

La voiture arrivait, et déjà on donnait l'ordre au cocher de suivre à distance et au pas, lorsque Robert crut reconnaître une jeune fille qui traversait l'allée, d'un pas léger et d'une allure décidée. La jeune fille était fort jolie et mise avec une simplicité élégante. Robert jeta un cri de surprise et de joie. La jeune fille s'arrêta, regarda Robert et sa compagne, et joignant les mains, levant au ciel ses beaux yeux :

— Est-ce Dieu possible! s'écria-t-elle. C'est vous, monsieur Hardy? c'est *votre dame*, bonté divine?

Robert prit la jolie inconnue par la main et il la présenta à Diane en lui expliquant en deux mots qui était Mlle Jacqueline Francœur, la fille du garde-forestier de la porte de Longchamps, et comment il avait le bonheur de la connaître, elle et monsieur son père.

— Oh! que c'est bien de ne nous avoir pas oubliés, monsieur Hardy! reprit Jacqueline avec une vive expression de plaisir. Ah çà, ajouta-t-elle, puisque vous voilà à dix minutes de la maison, vous allez bien, avec *madame*, nous faire l'honneur de vous reposer un moment chez nous?

— J'accepte, dit Diane fort heureuse de l'aventure.

— Et moi donc! ajouta Robert.

La caravane venait de se recruter de Mlle Jacqueline, c'est-à-dire d'une charmante personne de plus. On marchait gaiement et de front. La voiture suivait portant miss Polly, qui, ne comprenant plus rien à tout ce qui se passait, avait pris le parti de croquer des macarons dont elle avait eu la précaution de pourvoir la poche de la voiture avant de partir de Paris: un *en-cas*. Sait-on ce qui peut arriver?

IV

LA MAISON DU GARDE

La maison de Francœur, le garde forestier, nous est trop connue pour que nous cherchions à en faire une description détaillée. Quand M. Hardy et la belle dame, sa compagne, y arrivèrent, le père de Mlle Jacqueline était absent; mais l'heure de son retour au logis approchait. Jacqueline fit donc les honneurs de chez elle avec sa grâce et sa bonté ordinaires. Elle offrit une collation, une *halte de chasse*, qu'on accepta gaiement. Mais cela demandait des apprêts, et Mlle de Rosambel offrit les services de Polly, qui, en Angleterre, avait habité une belle ferme, et qui connaissait mieux que personne les soins à donner à un bon repas. Polly fut

ravie de l'occasion qui se présentait de se rendre utile. Quand on lui parla d'omelette au jambon et de gâteau au beurre et à la crème à préparer, elle eut un bon mouvement de joie, et la voilà qui se débarrasse de son chapeau et de son mantelet, mettant devant elle un tablier blanc, retroussant ses manches et montrant ses beaux bras; tout cela avec une bonne grâce incomparable.

— Voyez comme Polly est charmante, disait Diane.

— Me voilà bien réconcilié avec elle, ajouta Robert.

Or, pendant que Mlle Jacqueline et la bonne Anglaise allaient et venaient dans la maison, à la laiterie, au jardin, au cellier, un tête-à-tête avait lieu dans un assez joli salon attenant à la cuisine, entre M. Hardy et Diane. La porte ouverte permettait de voir ce qui se passait dans la maison et sauvait en même temps les convenances. Mlle de Rosambel, assise sur un canapé de paille recouvert d'une perse aux vives couleurs, s'adressait à M. Hardy qui, debout, le dos à la cheminée, écoutait attentivement cette voix douce et sympathique. Diane lui disait :

— Dans la situation où nous sommes, monsieur, les moments sont précieux. Perdre un jour, c'est s'exposer à des chagrins qui peuvent survenir. Je vous ai dit que mon grand-père m'avait fait une scène des plus pénibles. Il est courroucé, il voit l'honneur de sa maison compromis... Calmez-vous, monsieur Hardy; il n'y a rien d'injurieux pour vous dans tout cela. C'est moi, moi seule que mon grand-père accuse. Donc, le voilà déterminé à rompre une liaison, une intrigue indigne, comme il le dit, et à prendre tous les moyens possibles de nous séparer. J'ignore ce qu'il fera. Ce que je sais parfaitement, c'est ce que je dois faire. J'ai vingt ans passés; d'ici à quelques mois, j'atteindrai ma majorité. Alors nulle puissance au monde ne pourra disposer de moi. Vous devez me comprendre. Je recevrai des mains de mon tuteur, du meilleur et du plus loyal des tuteurs, la libre disposition de ma fortune; cette fortune est considérable. C'est un avantage qu'on ne doit pas mépriser à l'époque où nous vivons. Je vois, monsieur, que ce détail paraît vous

blesser; vous vous révoltez, vous êtes tenté de me répondre que l'ombre d'un calcul ne s'est pas présentée à votre esprit, que vous m'aimeriez tout autant si j'étais pauvre... Je sais tout cela, monsieur, et je vous prie de vous épargner des frais d'éloquence à ce sujet. Revenons.

Dans quelques mois, maîtresse de mon sort et de ma fortune, je puis braver toute autorité. D'ici là, je suis soumise à celle d'un tuteur que je vénère et que j'aime tendrement. Mais d'ici là, on peut nous séparer, je vous l'ai dit, et m'emmener où je ne voudrais pas aller. M. de Tournai est homme de résolution. Je ne serais pas étonnée que d'ici à huit jours il me fît partir avec lui pour Saint-Pétersbourg ou telle autre ville de l'Europe. Vous me suivriez... vous me compromettriez... vous donneriez un chagrin mortel à mon excellent grand-père, et nous serions cause de sa mort peut-être. Que Dieu nous préserve de ce malheur affreux! Eh bien, monsieur, il est un moyen de tout concilier; moyen cruel, peut-être, mais nécessaire. On veut nous séparer d'autorité, j'en suis certaine. Prenons l'initiative; séparons-nous d'un commun accord, vous et moi.

Diane s'arrêta un moment après cette parole, prononcée avec une fermeté qui fit pâlir M. Hardy. Il frappa le parquet du talon; il détourna la tête en murmurant quelques mots inintelligibles.

— Nous séparer, reprit Diane, n'est pas renoncer à une réunion dans un temps donné. Dans six mois, j'aurai atteint ma majorité.

— Six mois! dit Robert. Et où m'exilez-vous, pendant six mois, mademoiselle?

— A Rome, monsieur, répondit-elle avec une fierté calme, dans le pays des rois détrônés.

— Il faut que je parte pour Rome? et quand?

— Demain.

— Ah! vous êtes cruelle! et d'ici à mon retour en France, pas une lettre de vous, je parie?...

— J'aurai de vos nouvelles et vous aurez des miennes par une personne dont l'affection ne me fera jamais défaut, bien

que j'aie à me plaindre d'elle dans ce moment-ci; mais je la connais, elle m'aime toujours.

— Mlle Charlotte? dit Robert; elle est au couvent.

— Elle s'est retirée au couvent de la Visitation, près de Nice, cela est vrai, reprit Diane; mais elle y est en qualité de dame pensionnaire, jouissant d'une entière liberté. Elle s'est éloignée de moi brusquement, par une cause encore inexplicable à mes yeux, cela est vrai; mais pourrais-je douter de son cœur? jamais. Vous irez en Italie, en passant par Nice; vous verrez Charlotte, vous lui remettrez une lettre de moi, et si les enchantements de son voisinage ne vous retiennent pas, ce qui ne m'est pas prouvé, vous poursuivrez votre chemin et vous irez habiter Rome jusqu'au jour...

— Où vous me rappellerez, mademoiselle?

— Où j'irai moi-même dans la ville éternelle, monsieur.

— Vous parlez en souveraine, ajouta Robert, et vous connaissez parfaitement ma profonde obéissance. Ah! mademoiselle, qui, excepté vous au monde, aurait pu me dominer à ce point-là? Je ne me reconnais plus; je mets maintenant de l'orgueil à me soumettre. Mais convenez cependant que c'est affreux de se voir exilé.

— C'est le seul moyen d'arriver à la paix. Votre départ apaisera mon grand-père. Moins irrité, il m'écoutera, il me comprendra; je regagnerai sa tendresse; il cédera, peut-être.

— Je ne le crois pas, dit Robert. Dans tous les cas, qu'il ne cherche pas à m'humilier. C'est le seul point sur lequel je ne fléchirai pas.

— Eh! qui pense à vous humilier, monsieur? reprit Diane. M. de Tournai n'a pas des vanités de parvenu; il ne recherche pas le plaisir mesquin de se grandir aux dépens d'autrui. Il vous estime beaucoup. Il vous est très-opposé aujourd'hui; il vous tendra la main un jour.

— Ainsi, mademoiselle, il faut me séparer de vous! dit Robert avec une expression douloureuse. Pourquoi demain? Pourquoi pas dans huit jours?

— Parce que d'ici à huit jours on me séparerait de vous peut-être pour bien longtemps. Je connais mon grand-

père; personne n'est plus prompt et plus énergique que lui dans certaines occasions.

— Je partirai demain, mademoiselle.

— Vous passerez par le Piémont, vous verrez Charlotte.

— Je verrai cette merveille, mademoiselle.

— Vous lui reprocherez ses duretés pour moi?

— Absolument comme je vous reproche les vôtres à mon égard.

— Vous lui direz que je ne l'aime plus.

— Je ferai ce mensonge.

— Mais quand j'y pense, reprit Diane, si vous alliez vous éprendre d'elle?

— Tiens! c'est une idée, dit M. Hardy.

— Le cœur de l'homme est enclin à tant de bizarreries! dit Diane en souriant.

— Et le cœur de la femme en est si parfaitement à l'abri, ajouta Robert.

— Monsieur, cessons de railler sur ce sujet. Notre attachement est sérieux, et nos promesses sont irrévocables. Séparons-nous avec courage, pour nous réunir un jour avec bonheur.

— Cela sera ainsi, ajouta Robert. Vous serez obéie, mademoiselle.

Il lui tendit la main, et Mlle de Rosambel n'hésita pas à lui donner la sienne. Ce fut dans ce moment que Jacqueline vint annoncer que le déjeuner était servi.

On passa dans la cuisine, qui était en même temps la salle à manger. Une table était mise avec un luxe un peu rustique, qui charmait les yeux. Diane prit place en face de M. Hardy, et tous deux furent servis certainement par les deux servantes les plus élégantes de France. C'était charmant et du meilleur goût. Mlle Francœur faisait les honneurs de chez elle en grande dame et avec une cordialité, une gaieté d'un charme inexprimable. Quel tableau ravissant! cette jeunesse, cette réunion imprévue, cette insouciance du danger, cette aventure romanesque, cette jolie maison du garde égayée et embellie par la présence des hôtes de

Mlle Jacqueline et par elle-même si heureuse et si gracieuse; tout cela était prestigieux, en dehors des habitudes et du train ordinaire de la vie; tout cela rappelait le souper d'Horace chez Phyllis : *Ridet argento domus.*

Un convive manquait. C'était le maître de la maison, le garde forestier Francœur ; un père faible et tendre avec des airs de rudesse et de sévérité. Robert exprimait de grands regrets de ne pas le voir ce jour-là, lorsque tout à coup Jacqueline entendit quelqu'un qui l'appelait du dehors.

— C'est le père Francœur qui revient de sa tournée, dit-elle. En voilà une surprise que je lui ménage !

Elle courut à lui dans la cour, et lui tenant la main, elle l'amena, bon gré mal gré, au milieu de la cuisine.

— Là ! dit elle. Expliquez-vous maintenant avec M. Hardy, qui vous racontera tout ce qui est arrivé, et qui vous présentera à madame. Oh ! il n'est pas nécessaire d'ouvrir de si grands yeux, papa Francœur ! Je retourne à mon ouvrage.

Robert s'était levé et il serrait avec une vivacité cordiale les mains du garde. Il le présenta à Diane comme un de ses meilleurs amis, et Diane insista pour qu'on mît un couvert à côté d'elle pour M. Francœur.

— Nous vous invitons à déjeuner chez vous, dit-elle. C'est Mlle Jacqueline qui a fait tout cela. Pourquoi avez-vous une fille si charmante?

— Hélas ! madame, pour mon tourment, reprit Francœur en se mettant à table. Mais puisque vous êtes contente de la réception qu'elle vous faite, je lui pardonne ses défauts.

M. Francœur était bon convive ; il mit sa gaieté au diapason de ses hôtes, et le déjeuner continua dans les conditions de la plus franche cordialité. L'air de la campagne avait excité l'appétit; on mangeait avec un entrain tout à fait réjouissant. Jamais Diane n'avait fait un repas meilleur ni plus agréable. Elle le déclarait avec franchise.

Les heures légères passaient en souriant, laissant tomber des fleurs probablement sur cette jolie maison du garde, au bois de Boulogne.

Polly et Jacqueline servirent le café, et il leur fut ordonné de prendre place à leur tour au bout de la table, et de déjeuner tout à leur aise. Miss Polly, qui avait si bien mérité de sa maîtresse par ses soins et l'habileté avec lesquels elle avait préparé le repas champêtre, miss Polly se mit à déjeuner du plus franc appétit, disant en anglais à Mlle Diane que jamais elle ne s'était tant amusée ; qu'il faudrait revenir quelquefois à cette jolie ferme, et y amener monsieur le comte.

— C'est bon, Polly ! c'est bon, répondait Diane. On a fait des choses plus impossibles. Aujourd'hui, prenons notre bonheur comme il nous vient; oublions demain.

Les deux chiens de chasse se mirent à aboyer dans ce moment-là. Le garde se leva pour rappeler ses chiens, qui de la cour voulaient s'élancer contre des chevaux arrivant de la porte. M. Francœur sortit et se dirigea vers l'entrée de la maison donnant dans la grande allée. Une inquiétude vague gagna les convives, ils échangèrent entre eux quelques regards, et personne ne dit mot.

Un instant après, le garde forestier revenait précédant un homme âgé, de la plus noble tournure, grand et parfaitement mis, botté, éperonné, la cravache à la main et le chapeau un peu sur l'oreille. C'était M. le comte de Tournai, arrivant de Paris à cheval.

Quand le comte parut sur le seuil de la porte de la cuisine, Polly jeta un cri et se retira dans le fond de l'appartement. M. Hardy, au contraire, se leva pour aller au-devant du nouveau venu et pour le saluer. Diane, immobile et calme à sa place, attendit tout événement.

Le comte de Tournai mit le chapeau à la main, salua M. Hardy et alla droit à Mlle de Rosambel.

— Mademoiselle, lui dit-il, j'ai eu quelque peine à vous trouver. Je vous croyais à la promenade, autour du lac; vous avez eu faim, sans doute, et vous vous êtes réfugiée ici...

— Non, dit Diane après un moment d'extrême surprise, c'est Mlle Francœur que voici qui a bien voulu m'inviter à

venir manger des œufs frais chez elle. J'ai cédé à tant de bonne grâce et d'amabilité.

— Et vous avez bien fait, Diane, reprit le comte.

Puis se tournant vers Jacqueline :

— Mademoiselle, lui dit-il, je ne saurais trop vous remercier de votre extrême obligeance pour ma petite-fille. On ne saurait être plus gracieuse que vous l'êtes; et puis votre maison est ravissante. Votre père doit être bien fier de vous, mademoiselle?

Jacqueline, un peu déconcertée devant un si grand air et de si belles manières, rougissait et s'inclinait pour toute réponse.

Cette entrée n'avait rien que de très-naturel. Les apparences et les convenances étaient sauvées; c'était précisément ce que le comte de Tournai avait voulu. Quant à M. Hardy, il n'était pas plus question de lui que s'il n'existait pas. M. de Tournai ne venait là que pour sa petite-fille, qui, à la promenade, en compagnie d'une femme de chambre, était entrée dans une ferme pour y faire un léger repas. Lui-même, se promenant au bois, avait été averti par hasard de l'aventure, et il venait chez le garde tout bonnement parce que Diane y était.

M. Hardy comprit le sens que le comte voulait donner à cette affaire si elle venait à s'ébruiter. Ce qu'il comprenait moins, c'était le hasard qui avait averti le comte de l'heure et du rendez-vous donné secrètement. Mais ce qu'il comprenait trop bien et ce qui lui faisait bondir le cœur, c'était la politesse froide du comte à son égard, son indifférence, presque son dédain. M. Hardy avait cru à une scène violente; au lieu d'un éclat de colère, il recevait un coup d'œil de pitié ou plutôt un coup de chapeau banal, comme un individu sans importance peut en recevoir. M. Hardy trouvait que le comte se vengeait déjà de lui avec un raffinement de cruauté. Il résolut d'éviter tout éclat et de prouver par son courage de martyr, à Diane, à quel point il l'aimait. Il se retira donc un peu à l'écart, près d'une fenêtre, et comme le garde

rentrait, il se mit à causer avec lui sur des sujets très-étrangers à la situation présente.

M. de Tournai prit une chaise au coin de la table devant laquelle sa petite-fille était restée assise, peut-être dans l'impossibilité de se lever, tellement elle avait été émue par cette subite et terrible apparition. Le comte remarqua la pâleur de sa fille, il ne voulait pas qu'il lui arrivât le moindre mal, aussi joua-t-il son rôle en habile comédien.

— Eh! ma chère Diane, lui dit-il, c'est un peu votre faute. Vous partez pour une longue promenade sans déjeuner solidement. Je sais bien que Polly a toujours avec elle quelques gâteaux à votre service... mais cela n'est pas un repas. Où donc est Polly? reprit-il. Je crois, Dieu me pardonne, qu'elle a eu peur de me voir arriver ici à l'improviste, et qu'elle se cache.

— Polly, dit Diane ravie de la diversion, venez donc ici. Pourquoi vous cacher? est-ce que ce n'est pas une bonne action que d'avoir aidé Mlle Jacqueline à préparer un déjeuner?

Miss Polly revint très-confuse, le teint rougissant et balbutiant en anglais qu'elle avait suivi les ordres de sa maîtresse.

— Eh! qui donc vous adresse des reproches? reprit le comte avec un très-bon accent britannique. Je savais parfaitement que ma fille venait au lac; seulement je n'avais pas prévu qu'elle y serait invitée à déjeuner. Il paraît, Polly, que vous vous êtes surpassée.

— Mon père, demanda timidement Diane, vous saviez que je devais me rendre au bord du lac ce matin?

— Oui, ma fille. Est-ce que je dois ignorer ce que vous faites? Vous connaissez mal mon cœur.

Il prononçait ces derniers mots avec une gaieté affectée. Diane se perdait en conjectures. Robert, toujours à l'écart près de la fenêtre, se creusait l'esprit pour chercher à découvrir par quel espionnage il était si étrangement trahi.

Mlle de Rosambel vit qu'il serait imprudent de demander des explications à son grand-père, qui du reste les lui au-

rait refusées. Elle se contenta de lui dire avec un regard attendri :

— Votre cœur! oh! non, mon père, je n'en doutai jamais.

— Et vous avez raison, ajouta assez sérieusement M. de Tournai. Or çà, reprit-il, comptez-vous faire un long séjour ici? Il est près de trois heures; si nous retournions à Paris? Votre grand'mère est impatiente de vous voir, Diane.

— Mais je suis à vos ordres, répondit-elle, en jetant un regard furtif du côté de Robert.

Elle se leva, ses genoux tremblèrent. Elle feignit d'avoir à dire quelque chose en particulier à Mlle Francœur, et elle passa avec elle dans le petit salon voisin. Là, elle lui dit à voix basse :

— Je vous supplie, mademoiselle, de me donner bien vite un crayon et un peu de papier.

Précisément il y en avait dans le tiroir d'une petite table.

Diane, d'une main fiévreuse, traça trois lignes, et remettant le papier plié en deux à Jacqueline, elle ajouta :

— Mademoiselle, rendez-moi le plus grand service du monde. Quand je serai partie, remettez secrètement ce billet à M. Hardy.

Jacqueline prit le papier plié et elle le plaça dans son corsage. Elle dit en souriant et les larmes aux yeux :

— Oui, ce sera fait.

Diane revint dans la grande cuisine. Elle était plus calme; on voyait qu'elle avait repris un peu de sa fermeté habituelle.

— Eh bien! mon père, dit-elle, partons, et adressons nos remercîments à mademoiselle et à M. Francœur.

— Certainement, reprit le comte en se levant à son tour.

Il s'approcha de Jacqueline et il lui demanda la main.

Jacqueline reçut avec une pression cordiale deux beaux louis d'or.

— Oh! non, dit-elle, non, monsieur le comte.

— Comment, reprit celui-ci en se retournant vers le garde, vous me refuseriez le plaisir de vous remercier et de payer la carte du déjeuner de ma fille? Mais, monsieur Francœur,

vous m'obligeriez alors à envoyer à Mlle Jacqueline un cadeau ruineux.

Le garde comprit qu'il fallait accepter sous peine de fâcher beaucoup monsieur le comte. Il regarda sérieusement Jacqueline et lui dit d'un ton d'autorité :

— Acceptez, mademoiselle, et remerciez monsieur de sa bonté.

Jacqueline glissa les deux louis dans la poche de son tablier. Puis elle accompagna Mlle de Rosambel jusqu'à sa voiture, devant la porte de la maison. Là Diane voulut l'embrasser et lui dit un adieu bien attendri, suivi d'un gros soupir. Miss Polly prit place à côté de sa maîtresse. Le comte monta à cheval et dit au cocher :

— A l'hôtel, rue de Rivoli.

La voiture partit au grand trot, escortée à la portière par le vieux gentilhomme, qui avait l'air de ramener une fugitive. Le domestique à cheval suivit à distance.

M. Robert Hardy avait été parfaitement oublié, méconnu, dédaigné. Il avait la rage dans le cœur, et s'il n'avait reçu, au dernier moment, un regard d'adieu de sa bien-aimée Diane, on ne sait trop à quelles extrémités il se serait porté.

En rentrant à la maison, Jacqueline, vive comme un oiseau, s'approcha de Robert et lui glissa un papier dans la main. Le père Francœur ne s'aperçut de rien.

Mais quelle ne fut pas la surprise de M. Hardy, et quelle rude atteinte reçut son amour-propre lorsqu'il vit le garde s'approcher de lui, et lorsqu'il entendit ces paroles dites sur un ton passablement ironique :

— Dites donc, monsieur, si vous l'avez épousée, c'est très-bien; dans tous les cas, le beau-père ou le grand-père n'a pas l'air de trop vous chérir, hein!

Robert ne répondit au garde que par un coup d'œil sévère. Il s'adressa à Jacqueline, et lui dit en lui serrant la main :

— Adieu, ma chère demoiselle. Nous sommes deux bons amis depuis longtemps, n'est-ce pas? Gardez-moi un souvenir; moi, je ne vous oublierai jamais, et pour vous le

prouver, je m'engage à vous envoyer dès demain le piano que vous désirez tant et que je vous ai promis dans le temps, vous savez? Ce sera mon cadeau aussi à moi, en reconnaissance du bon déjeuner que j'ai fait ici. De l'argent offert à une charmante personne comme vous, c'est grossier... Mon piano sera mieux reçu, n'est-ce pas? Je ne suis pas un grand seigneur, Jacqueline, mais je me vante d'avoir plus de cœur que tous ces hommes titrés et vaniteux jusqu'à la folie... Adieu.

Il partit à pas précipités et prit une allée écartée, très-impatient de lire le billet qu'on lui avait glissé dans la main.

Le lendemain, dans l'après-midi, une voiture de factage apportait à la maison du garde un fort joli piano destiné à Mlle Jacqueline Francœur.

V

LES PROCÉDÉS DE MONSIEUR LE BARON

Après avoir lu et relu le billet écrit au crayon que Jacqueline lui avait remis, M. Hardy n'eut rien de plus pressé que de se rendre chez lui. Il se sentait pris d'un accès de fièvre. Quand il descendit de voiture, son concierge (ils ont des yeux d'inquisiteurs), M. Matiné, son concierge, ne put se défendre de lui demander s'il était malade.

— Oui, dit Robert. Une atroce migraine. Cependant il pourrait se faire qu'on me demandât. Vous laisseriez monter.

— Alors, monsieur ne ferme sa porte pour personne? ajouta M. Matiné.

— Pour personne. J'ai toujours remarqué que nos meilleurs amis viennent se casser le cou à notre porte quand on veut être sorti. Quant aux importuns, c'est différent; ils ont un instinct merveilleux pour deviner que notre porte est close. Ces jours-là ils ne s'aventurent jamais au hasard. Monsieur Matiné, j'y suis pour tout le monde.

— C'est entendu, dit le concierge. Voici déjà une carte. Ce monsieur a dit qu'il reviendrait.

Robert prit la carte et lut le nom de M. le baron Renard de Banqueville.

— C'est singulier! se dit-il en montant l'escalier, cet homme-là ne vient jamais chez moi. Pourquoi tient-il à me voir? Quand je le rencontre, il m'accable de prévenances, et si j'ai bonne mémoire, il me prédisait les plus grands succès auprès de quelqu'un quand je le vis à l'auberge à Gannat. Pourquoi un intérêt si vif? Pourquoi?...

Robert rentra dans son appartement sans trop s'expliquer la visite du baron. Comme il se trouvait dans une situation très-critique, il résolut de ne rien risquer et même il finit par se persuader que peut-être M. de Banqueville pourrait lui être de quelque utilité dans cette circonstance.

— On ne dit pas beaucoup de bien de lui, pensait-il. Moi, je n'ai pas à m'en plaindre. Sa personne n'inspire pas une grande confiance, cela est vrai, mais il est beaucoup de gens qui valent mieux que leur réputation.

M. Hardy était sous le poids d'un accablement qui provenait des émotions violentes éprouvées dans cette matinée. Il se jeta dans un grand fauteuil, et bientôt il céda au sommeil, ce merveilleux réparateur de nos forces, et qui fait rarement défaut à ceux qui joignent une bonne conscience à une nature énergique. Selon son habitude, M. Hardy avait déposé sur une petite console en bois de rose, ornée de médaillons, son portefeuille, sa montre et sa bourse; et ce joli petit meuble était placé dans le salon précédant la chambre où Robert s'était endormi. Si la porte donnant sur l'escalier était mal fermée, par oubli ou par négligence, le premier venu pouvait voler M. Hardy, très-insouciant au sujet de ces petits dangers éventuels.

Or, pendant qu'il dormait d'un très-bon sommeil, quelqu'un monta avec le concierge, qui avait la clef de l'appartement, et qui dit au visiteur, en ouvrant la porte avec précaution.

— Vous trouverez monsieur dans sa chambre.

Le concierge se retira. Le visiteur se vit seul dans le salon. Un tapis très-moelleux amortissait le bruit des pas. Il

aperçut les divers objets déposés sur le guéridon, il s'en approcha. Sa main se posa sur le portefeuille, qui s'ouvrit de lui-même. Soit curiosité, soit indélicatesse ou habitude du mal, le visiteur toucha un papier plié en quatre; il l'ouvrit, il le lut. Le papier était un billet écrit au crayon très à la hâte et d'une main fiévreuse. Il contenait ces deux lignes

« Ne partez pas pour l'Italie avant d'avoir reçu une lettre de moi. Je vous écrirai ce qui se sera passé. Mon grand-père, calme en apparence, est d'une colère furieuse. Du courage! je compte sur vous comme sur moi-même. Pour la vie. »

— Ah! ah! dit le visiteur. Ceci est une bonne pièce.

Il replaça le portefeuille près des autres objets; mais il glissa le billet au crayon dans sa poche. Puis il se dirigea à pas de loup vers la porte d'entrée, l'ouvrit avec précaution et la referma de même quand il se trouva sur le pallier de l'escalier. Alors il prit le cordon de la sonnette et sonna d'une main très-ferme, très-*loyale*.

M. Hardy, réveillé en sursaut, ne savait trop si on avait sonné chez lui. Une seconde fois la sonnette parla. M. Hardy s'empressa d'aller ouvrir.

Le visiteur était M. le baron Renard de Banqueville.

— Monsieur, dit Robert, soyez le bienvenu. J'étais prévenu de votre visite par votre carte. Permettez-moi de vous recevoir dans ma chambre... je suis fatigué à un point extrême.

On passa dans l'élégante chambre à coucher dont la fenêtre donnait sur la terrasse qui dominait le boulevard.

— Quel ravissant appartement! dit le baron... Mais vous êtes ici, monsieur, dans un petit paradis...

— Eh! oui, ajouta Robert, avec l'enfer sous les pieds.

— Ah bah! reprit M. de Banqueville, Paris n'est l'enfer que des sots, et je suis certain qu'il n'a que des agréments pour M. Hardy.

Robert se défiait un peu de cette entrée, qui n'indiquait rien au sujet du but de la visite. Il voulut sonder le terrain.

— Je suis très-heureux de votre visite, dit-il au baron, parce qu'elle me prouve que votre sympathie pour moi est restée la même. A Gannat, où nous nous sommes rencontrés par hasard, vous m'avez prédit de bien belles choses, monsieur!

— Eh bien, reprit le baron, où en sont nos affaires? Vous n'ignorez pas que les habitants du Château de la Roche-Cantal sont à Paris depuis quelques jours?

— On m'a dit cela, réponait Robert. Quant à mon rêve, je commence à croire qu'il s'évaporera en fumée.

— Quoi! dit Banqueville avec un feint étonnement, vous renonceriez...

— A la poésie, non. A la réalisation d'une chimère, oui.

— Vous auriez tort. Un homme de votre mérite peut arriver à tout. D'ailleurs, j'ai su indirectement qu'on vous avait reçu à la Roche-Cantal avec une distinction, une cordialité... Ma foi, pour ce qui me regarde, je n'en puis dire autant, ajouta le baron. Je suis au plus mal avec cette famille, et j'en suis désolé. Pour avoir voulu servir un ami, M. de Civrac, je me suis exposé à des désagréments fort pénibles. M. le comte de Tournai me juge mal et mademoiselle sa fille me déteste probablement. C'est une ingrate; j'ai fait de mon mieux pour rompre un mariage dont elle ne veut pas. Mais, monsieur Hardy, allez donc voir vos amis; ils logent rue de Rivoli.

— Non, dit Robert, j'ai renoncé à tout. D'ailleurs, j'ai le projet de voyager.

— Ah! ah!... N'est-ce pas en Espagne que vous voulez aller? Il me semble que vous m'aviez parlé de ce projet-là.

— Oui, l'Espagne est un pays qui m'intéresse excessivement.

— Fort bien. Je comprends cela. Ce serait la saison pour y aller, dit Banqueville, avant les grandes chaleurs.

— Aussi ai-je le projet de partir ces jours-ci, répondit Robert, qui voulait ruser avec son visiteur.

— Allons, bon voyage, monsieur Hardy, ajouta le baron, et surtout rapportez-nous un riche carton de touriste.

Robert avait remarqué avec quelque surprise les deux lignes courbes qui sillonnaient le visage du baron. Celui-ci s'aperçut de la préoccupation de M. Hardy, et il tint à lui donner l'explication adoptée au sujet de ce malencontreux tatouage.

— Vous me voyez blessé au visage, reprit-il, d'une manière assez désagréable.

Et il lui raconta sa prétendue querelle avec des charretiers en Bourbonnais, au moment de repartir pour Paris.

— Cet accident m'arrivait précisément au moment où vous receviez à la Roche-Cantal une si gracieuse hospitalité. Mais laissons cela, ajouta-t-il ; mon chirurgien m'assure que d'ici à deux mois il n'y paraîtra plus.

M. Hardy paraissait éprouver un certain malaise qu'il attribuait à une grande lassitude. Le baron, qui d'ailleurs n'était pas fâché d'abréger sa visite, lui conseilla de prendre du repos et se leva pour se retirer. Robert ne chercha pas à le retenir et l'accompagna jusqu'à l'escalier, en le priant d'accepter ses excuses et ses remercîments. Ils se séparèrent assez bons amis. M. Hardy alla reprendre son fauteuil, dont il avait grand besoin, et le baron, plus heureux qu'il n'avait osé l'espérer dans ses investigations, se hâta de s'éloigner d'une maison où il venait de se pourvoir d'une pièce intéressante, d'un bon *petit billet* qui pouvait lui rapporter gros. M. le baron était, comme nous l'avons vu déjà, un de ces spéculateurs très-habiles, et d'autant plus habiles qu'ils ont à leur service une foule de petits procédés ingénieux. Servir dans deux camps était un de ces charmants procédés. Recevoir une riche prime de M. de Civrac, pour avoir contribué à amener à un renoncement le tuteur de Mlle de Rosambel, et recevoir d'un autre côté un cadeau splendide de M. de Tournai, à titre de rémunération pour les soins qu'il mettait à découvrir les dangers auxquels s'exposait Mlle Diane, était un calcul à partie double que tout le monde n'aurait pas inventé et qui eût répugné à bien des esprits faibles. Mais M. de Banqueville, en spéculation, était un esprit fort. Dame ! il n'avait ni domaines, ni rentes, ni place,

et il dépensait cinquante ou soixante mille francs par an. Il fallait donc bien les trouver quelque part, sous peine d'être obligé de les voler ou de battre de la fausse monnaie... ce dont M. le baron était incapable !

On nous dira que M. Renard de Banqueville était un coquin fieffé. Nous nous garderons bien de combattre une opinion si nettement formulée et si juste. Nous ajouterons seulement, en faisant nos réserves en faveur d'un grand nombre d'honnêtes gens, que dans cette agréable ville de Paris, à notre époque, M. le baron n'est certainement pas le seul de son espèce. Mais on aurait tort de penser que de nos jours les coquins, plus ou moins fieffés, sont en majorité. Non, ce serait calomnier notre temps. Grâce à Dieu, l'honnêteté en France aura toujours ses droits de cité.

Où allait M. de Banqueville en sortant de la maison de M. Hardy? Eh ! parbleu ! il allait à ses affaires. Son temps était sa fortune; il l'employait assez bien, comme on le voit.

Ce fut en cheminant sur le boulevard qu'il se trouva face à face avec M. Saint-Germain, qu'il n'avait pas revu depuis leur séparation en Bourbonnais.

Nous connaissons M. Saint-Germain. Celui-là avait un cabinet d'affaires, et s'il gagnait de bons revenus, au moins se donnait-il la peine de *travailler*. Personne même n'était plus occupé. Le matin trouvait M. Saint-Germain à l'étude; l'après-midi était réservée aux courses; le soir n'était même pas toujours le moment du repos, encore moins des plaisirs, pour cet infatigable travailleur. M. Saint-Germain menait de front bien souvent huit ou dix grosses affaires, sans compter le courant. Aussi avait-il beaucoup de peine à se faire à l'idée que bien des gens, parfaitement libres de leur temps et vivant même dans une oisiveté apparente, pouvaient réaliser d'aussi gros bénéfices que les siens. Par exemple, il ne rencontrait jamais le baron sans éprouver certains mouvements d'impatience.

— De quoi, diantre, peut vivre cet animal-là? se disait-il en l'abordant. Il n'a chez lui que des plumes neuves et du papier rose, et il vit comme un prince. On ne lui con-

naît pas l'ombre de fortune immobilière ou mobilière, et il mène un train de millionnaire ! Il faut qu'il ait trouvé quelque part de la corde de pendu; un bout de corde qui lui était destiné...

— Eh ! ce cher ami ! lui dit le baron en lui prenant le bras. Je parie que vous pensiez à moi.

—Précisément, répondit l'homme affairé, je pensais à vous.

— Et vous vous disiez ?

— Que vous êtes un de ces types rares, prenant la vie du bon côté; agréable à tout le monde, en commençant par vous-même.

— Oui, cher ami, dit le baron. Je tâche de me rendre utile sans nuire à mes plaisirs. *Utile dulci*. Tenez, dans ce moment-ci, je m'amuse à gagner de l'argent.

— Vous vous amusez à gagner de l'argent? reprit l'homme d'affaires. Mais au nom du diable, donnez-moi votre secret. Moi, je me crève de travail pour être très-souvent mal payé.

— Parbleu ! dit le baron, je le crois bien, cela même me paraît logique.

— Que je me crève pour être mal rémunéré?

— Oui, cher ami.

— Par exemple! Et là raison de cette anomalie?

— C'est que vous vous tuez de travail, et que la Fortune, qui est une femme, légère, coquette, élégante, distinguée, n'aime pas les gens qui se *crèvent*, selon votre expression pittoresque.

— Cependant, monsieur, le travail...

— Mène quelquefois à la fortune; mais vous vous faites du travail une peine, c'est enrayer votre voiture. Si vous vous faisiez un plaisir du travail, vous iriez beaucoup plus vite et plus sûrement.

— Je ne comprends pas, dit M. Saint-Germain.

— Que portez-vous sous le bras, cher ami?

— Un dossier, un chien de procès qui me donne un mal !...

— Vous voyez bien.

— Je ne vois rien du tout, reprit M. Saint-Germain.

— Un procès que vous cherchez à mener à bonne fin pour un de vos clients?

— Oui.

— Un procès qui vous demande vingt courses et beaucoup de tracas?

— Oui.

— Eh bien, reprit le baron, savez-vous ce qu'il faut faire de votre procès?

— Non.

— Un vaudeville.

— Vous êtes fou, monsieur.

— Un vaudeville amusant et même spirituel, ce qui est rare. Vous n'étudiez plus l'affaire, vous cessez le grimoire, vous ne plaidez plus. Vous prenez seulement une idée nette du sujet du litige; vous vous identifiez avec les parties adverses; vous vivez avec les personnages de l'un et de l'autre camp et un beau jour quand vous avez bien étudié leur caractère, leurs qualités, leurs passions, leurs défauts, vous leur donnez à chacun un rôle, vous les assemblez, vous les mettez en scène, vous les faites manœuvrer vers un but connu de vous seul, et vous amenez un dénoûment. Il n'y a plus de procès; il y a un vaudeville sans couplet, qui finit soit par un mariage, soit par un arrangement quelconque. Vous êtes un homme de bien en même temps qu'un homme habile et vous touchez une prime sur le succès de la pièce. Voilà.

M. Saint-Germain regarda alternativement son dossier et M. le baron de Banqueville. Il était au comble de la surprise.

— De manière, reprit-il en ouvrant de grands yeux, de manière que le dossier que voici pourrait tout aussi bien être présenté au théâtre qu'au palais.

— Que contient votre dossier? demanda Banqueville.

— Une affaire importante. Promesse de mariage; non exécution de promesse; poursuites,..

— Vous voyez bien, dit le baron. Qui est-ce qui poursuit mariage?

— Une vieille marquise, répondit Saint-Germain.

— Contre qui poursuite?

— Contre un jeune homme de mauvaise foi.

— Argent avancé? billets souscrits?

— Oui.

Sommation de convoler ou de payer les effets échus?

— Précisément.

— A défaut de l'un ou de l'autre, jugement à obtenir pour coffrer *monsieur* à la requête de madame la marquise?

— Vous l'avez dit.

— Et vous allez plaider cela, monsieur Saint-Germain?

— Sans doute, je suis l'homme d'affaires de la marquise. Je ferai plaider cela.

— Je vous trouve bon, par exemple! A votre place, je transformerais mon dossier en vaudeville, vous dis-je. Cette marquise est folle. Bon! ce jeune homme est perdu de dettes. Très-bien! Il doit y avoir aussi là-dedans quelque jolie nièce de la vieille marquise?

— Oui, une nièce, une orpheline qui lui doit tout.

— Excellent! dit Banqueville. Tout y est. Eh bien! mon cher monsieur Saint-Germain, remportez ce dossier chez vous. Faites-en une comédie, un vaudeville, tout ce que vous voudrez, mais non pas une affaire de procédure. Étudiez vos scènes, vos personnages; amenez des incidents, des effets, des surprises; nouez l'action, puis tout à coup arrivez à un dénoûment. Vous mariez le jeune homme avec la nièce, et la marquise, attendrie, éperdue, reconnaissant sa folie, dote et bénit ce charmant ménage. Et vous, cher ami, vous allez au repas de noces, après avoir touché une prime de vingt ou trente mille francs.

Croyez-vous qu'un procès, c'est à-dire des ennuis, des fatigues, des travaux, des avoués, des huissiers, des avocats, des greffiers et je ne sais qui, et je ne sais quoi encore, vous rapporteront la moitié de cette somme? non. Et qui plus est, vous la gagnez agréablement en jouant la comédie, la véritable comédie de société. Croyez-moi, emportez chez vous ce dossier. C'est un vaudeville. Adieu,

monsieur Saint-Germain. Retenez bien ma leçon de philosophie. Traitez gaiement les affaires sérieuses; vous y gagnerez le double.

Il s'éloigna, laissant M. Saint-Germain sur le boulevard, son dossier sous le bras, le nez en l'air, le regard étonné et l'esprit perdu dans la région nébuleuse des incertitudes.

— Les procédés de ce coquin-là, se dit-il enfin, sont certainement très-ingénieux! jouer la comédie toujours à son propre bénéfice est un système qui peut amener les plus heureux résultats! oui, mais de la comédie au drame il n'y a qu'un pas, témoin les deux superbes coups de cravache en croix dont le visage de M. le baron est décoré.

Après cette judicieuse réflexion, M. Saint-Germain porta son dossier chez son avoué.

VI

LES COMPTES DE TUTELLE

Dans la soirée du même jour, M. le comte de Tournai avait reçu secrètement la visite d'un homme qu'on avait introduit dans son cabinet par un couloir et par un escalier de service. La porte était restée close pendant l'entretien. Cet homme ne s'était pas nommé aux gens de la maison. En le congédiant, M. de Tournai le reconduisit lui-même jusqu'à l'escalier dérobé.

Huit heures et demie du soir venaient de sonner. Le salon de l'appartement du comte était éclairé comme si on attendait assez grande compagnie. Un monsieur d'un certain âge, d'une mise simple et grave, et suivi d'un jeune homme portant un large portefeuille, se présenta, et fut introduit immédiatement au salon. M. de Tournai arriva presque aussitôt. Il recevait son notaire, qu'il avait vu dans la journée, et à qui il avait donné rendez-vous pour le soir.

Le notaire s'assit devant une belle table d'acajou, placée au milieu du salon. Il mit en ordre sur cette table plusieurs papiers, et plaçant son clerc en face de lui, il lui dicta le

dispositif d'un acte que celui-ci écrivit d'une main exercée. Après un quart d'heure passé à ce travail, le notaire, s'adressant à M. de Tournai, le pria d'écouter la lecture de cet acte.

Cette lecture achevée, le comte parut très-satisfait de ce qu'il venait d'entendre, et il dit au notaire :

— Voilà qui est libellé en habile jurisconsulte. Il nous reste maintenant, mon cher notaire, à communiquer à Mlle de Rosambel ce que nous avons fait, vous et moi, dans ses intérêts.

Le comte sortit. Cinq minutes après, il rentrait au salon en donnant le bras à Diane. Elle était d'une beauté touchante; fort pâle, émue, étonnée, très-sérieuse, jetant çà et là des regards presque effrayés. Le salon était éclairé comme pour une réception, et cependant deux personnages en habit noir, assis devant une table chargée de papiers, se trouvaient seuls dans l'appartement. Le notaire et son clerc saluèrent avec respect la belle jeune fille qui arrivait conduite par son grand-père.

M. de Tournai paraissait impassible. Jamais sa physionomie n'avait eu plus de gravité. Mais elle n'avait rien perdu de sa bonté et de sa sérénité habituelles.

Le comte conduisit Diane à un fauteuil placé près de la cheminée. Lui seul resta debout. Alors s'adressant à Mlle de Rosambel il lui parla ainsi :

— Ce qui se passe ici, ma fille, n'a rien qui doive vous surprendre; encore moins, rien qui doive vous alarmer. J'avais formé le projet depuis quelque temps de vous rendre mes comptes de tutelle... des circonstances imprévues m'ont déterminé à ne pas retarder davantage ce devoir envers vous.

Diane tressaillit, et se leva par un mouvement nerveux, comme pour quitter le salon.

M. de Tournai la pria de reprendre sa place. Elle obéit. Il continua :

— Monsieur est mon notaire. Il s'est rendu à mon invitation. Vous allez me dire, ma chère fille, que vous n'avez pas encore atteint vos vingt et un ans, votre majorité. Je

vous répondrai que je suis vieux, et qu'à mon âge une bonne santé n'est pas toujours un brevet de longue vie. Je vous prie, ma fille, de ne pas trop vous émouvoir de ce que je vous dis là. Il faut commencer à vous habituer au langage des affaires ; c'est un langage un peu rude, mais franc ; il va droit au but, sans rien ménager. On peut s'aimer beaucoup et passer réciproquement des actes notariés, comme si on était étrangers les uns aux autres. Monsieur le notaire vous dira cela.

M. l'officier ministériel qui avait de la gaieté dans l'esprit ajouta :

— Ce matin même, une jeune femme du grand monde a envoyé par mes soins un huissier à madame sa mère pour lui signifier une sommation de payement provenant d'un acquêt. Simple formalité ; précaution sage. Notez bien que la mère et la fille s'adorent.

— Vous le voyez, reprit le comte en s'adressant à Diane. Voici donc ce dont il s'agit. Depuis près de dix ans, ma fille, j'ai, en ma qualité de tuteur, l'administration de votre fortune personnelle ; c'est-à-dire de l'héritage que vous a laissé votre père et de la dot que j'ai faite dans le temps à votre mère. Le tout ensemble s'élevait à la somme d'un million cinq cent mille francs. Cette fortune était grevée de trois cent cinquante mille francs de dettes laissées en souffrance par votre père. Or, pendant ces dix années de gestion, les dettes ont été acquittées entièrement sur vos revenus, et diverses acquisitions d'immeubles ont été faites par moi à votre profit. De telle sorte, ma très-chère Diane, que, d'après l'estimation opérée par notre excellent notaire, le total quitte et net de votre fortune s'élève aujourd'hui à...

— Deux millions cinquante mille francs, ajouta l'officier ministériel avec la précision d'un chiffre.

Diane tourna vers son grand-père ses yeux bleus attendris.

Le notaire reprit :

— Les comptes de gérance des biens, meubles et immeubles, sont minutés sur des actes ici présents, dûment enregistrés et homologués par les tribunaux de diverses ju-

ridictions. Si mademoiselle désire en prendre connaissance.

— Moi ! s'écria Diane avec un accent d'une expression intraduisible. Ah ! monsieur, plutôt mourir que de jeter les yeux là-dessus.

— Ainsi, ma fille, dit le comte de Tournai, vous tenez ces comptes pour vus, parfaitement contrôlés, et vous les approuvez ?

— Mon père, dit Diane, vous me brisez le cœur.

— N'en parlons plus, reprit le comte. Monsieur le notaire, veuillez produire à mademoiselle les reconnaissances et quittances qu'elle doit signer avant vous et moi.

Celui-ci mit en ordre sur la table des actes préparés d'avance. Il vint ensuite présenter une plume à Mlle de Rosambel avec une galanterie un peu officielle, comme s'il s'agissait de signer un contrat de mariage, hélas! hélas!

Diane se leva ; elle se soutenait à peine. On l'aida à s'asseoir devant la table, et de sa belle main blanche, toute tremblante, signa lentement tous les papiers qu'on plaça devant elle. Diane avait le regard si troublé, que M. le notaire fut obligé de diriger plusieurs fois la main de la pauvre enfant. Quand cette terrible formalité eut été remplie, Mlle de Rosambel alla se jeter dans son fauteuil, et portant son mouchoir devant son visage, elle se prit à pleurer en silence.

Le notaire signa à son tour les actes d'une main ferme, légère, exercée. Il passa la plume au tuteur avec une expression de satisfaction marquée. M. le comte de Tournai donna des signatures sans émotion apparente.

— C'est parfait, dit l'officier ministériel, quand tout fut signé et paraphé. Jamais, depuis que j'ai l'honneur d'exercer le notariat, les choses ne se sont passées d'une manière plus satisfaisante dans une reddition de comptes de tutelle. Ordinairement quelques nuages viennent troubler l'opération. J'ai vu même, dans ces occasions-là, de gros orages survenir et éclater. Mais, bon Dieu! quel charme n'ai-je pas éprouvé ce soir dans l'exercice de mes fonctions vis-à-vis de mes nobles clients!

Tout en parlant de la sorte et avec une aménité charmante, M. le notaire passait à son clerc les pièces signées, et que celui-ci serrait soigneusement dans le portefeuille.

— Demain, ajouta le plus exact des hommes d'affaires, toutes nos pièces seront enregistrées pour leur donner date certaine.

Alors s'approchant de Mlle de Rosambel pour prendre congé d'elle, et ne s'apercevant pas même de l'émotion de la belle enfant :

— Mademoiselle, dit-il en s'inclinant, c'est avec une très-vive reconnaissance que j'ai vu la confiance extrême dont vous m'avez honoré. Je serai toujours et à toute heure à vos ordres, heureux et fier de les recevoir. Veuillez, mademoiselle, agréer mes hommages respectueux et l'expression d'un dévouement qui n'a d'égal que mon admiration.

Certes, le compliment de sortie était *libellé* de main de maître, et dans toute autre occasion Diane eût été fièrement sensible à la harangue. Elle n'en entendit pas un mot, perdue qu'elle était dans une émotion indicible. Quant à M. de Tournai, il remercia en termes simples et affectueux son bon notaire, et il l'accompagna jusqu'à la porte donnant sur le grand escalier.

Quand il revint au salon, Mlle de Rosambel lui demanda la permission de se retirer chez elle.

— Ma fille, lui dit-il, j'avais quelques explications à vous donner sur ce qui vient d'avoir lieu, mais si vous êtes souffrante...

Diane reprit son fauteuil, le comte parla ainsi :

— Nous voilà sans témoins, je m'expliquerai avec vous à cœur ouvert. Diane, vous m'avez trompé !... Tout ce qui s'est passé depuis la visite d'un étranger à la Roche-Cantal jusqu'à ce jour, je l'ai su. Je crois ne pas avoir manqué envers vous de tendresse; je ne vous adresserai aucun reproche; seulement j'ai veillé sur vous comme mon devoir et mon cœur m'en faisaient une loi. Vous avez changé les conditions de votre existence, mademoiselle. Votre honneur

est intact, j'en suis certain, mais votre réputation est compromise et la dignité de ma maison est attaquée. Cette situation n'est pas tolérable, on ne doit pas la prolonger. Vous vous perdriez, et une tache serait faite à mon nom. Voici, mademoiselle, quelles sont mes résolutions; je propose deux partis à prendre. Vous choisirez.

Ou vous partirez avec moi pour l'étranger, pour un pays éloigné, dès demain; ou vous serez mise immédiatement en pleine possession de votre liberté par une émancipation selon les formes voulues par les lois, qui permettent d'avancer le moment de votre majorité, avec le consentement de votre tuteur assisté d'un conseil de famille.

Si vous me suivez à l'étranger, nous voyagerons pendant six ou huit mois. Vous perdrez de vue entièrement la France, vous vous séparerez d'une manière absolue d'une relation... coupable. L'époque de votre majorité arrivera; vous serez libre de vos actions. Vous rentrerez en France si vous le voulez. Alors, de deux choses l'une : vous aurez renoncé à une folie, ou vous vous y jetterez complétement. Il est inutile de vous dire que jamais, pour ce qui me regarde, je ne donnerai à un mariage extravagant mon consentement, dont vous pourrez, du reste, vous passer.

Si vous ne voulez pas me suivre en pays étranger, la question devient bien simple. Un jugement provoqué par le conseil de famille vous déclare majeure. Vous restez ici maîtresse de vous-même. Mais soit que vous légitimiez par un mariage une liaison coupable, soit que vous restiez dans une position fausse et pleine de dangers, nous nous séparons absolument, mademoiselle, tout est brisé entre nous, vous n'avez plus de famille. Ce qui vous restera, c'est une passion insensée et une très belle fortune. Je sais qu'avec deux millions, c'est-à-dire cent mille livres de rente, on trouve beaucoup d'amis et qu'on peut se créer un cercle de relations fort large. N'importe ! ceci ne me regarde pas.

Ainsi, mademoiselle, tout est bien net, bien posé, bien expliqué. Je vous montre deux chemins; vous prendrez l'un ou l'autre à votre choix, et comme dans les situations

critiques il faut se décider promptement, je vous donne jusqu'à demain soir pour prendre une résolution.

M. de Tournai s'était exprimé avec une fermeté et un calme qui prouvaient que son parti était pris irrévocablement. Diane l'avait écouté attentivement et dans un état d'immobilité complète. Son regard était fixe; son attitude raide; son visage pâle. Elle ressemblait à un beau marbre. Sa respiration même paraissait s'être arrêtée. Le comte, qui l'observait d'un regard oblique, fut presque effrayé de cette émotion concentrée, muette, et qui ressemblait à la cessation de la vie. Il eût préféré cent fois une explosion de larmes et même une révolte.

— Diane, reprit-il, en vous parlant de la sorte, sachez bien que je vous regarde comme une nature supérieure. A une personne vulgaire, à un esprit borné, à une âme grossière, j'aurais intimé mes ordres; j'aurais fait de l'autorité et on se serait soumis. Diane, je vous ai crue assez grande pour vous laisser toute votre liberté; en cela je pense n'avoir pas manqué de cœur envers vous.

Mlle de Rosambel fit un mouvement comme si elle s'éveillait en sursaut. Elle porta la main à son front, regarda autour d'elle et se prit à dire :

— Je viens de faire un rêve bien affreux!

— Un rêve? reprit le comte. Non, Diane. Nous sommes dans la réalité.

— A mon tour, non, vous dis-je, nous n'y sommes pas, dans la réalité, reprit-elle. J'ai rêvé; laissez-moi dans cette conviction, car si ce que je viens de voir et d'entendre n'était pas un rêve...

Elle s'arrêta, puis jetant tout à coup un cri déchirant :

— Ah! mon père! dit-elle, vous voulez donc me chasser?

— Moi! s'écria le comte en la recevant dans ses bras, belle, échevelée, inondée de larmes, et murmurant des paroles coupées par des sanglots; moi te chasser, ma fille bien-aimée!

VII

ÉPILOGUE

Le lendemain de ce jour, vers les trois heures de l'après-midi, M. Robert Hardy, qui, depuis la veille, n'avait pas bougé de chez lui, attendait encore avec une extrême anxiété une lettre qui devait décider de son départ de Paris. Il se trouvait aux prises avec de terribles incertitudes. La fièvre ne l'avait pas quitté, car en examinant ses papiers il avait fait une affreuse découverte. Dans son coffret de fer et à secret, toutes les lettres reçues du château de la Roche-Cantal se trouvaient au complet; mais la lettre que lui avait écrite Diane à son arrivée à Paris, la lettre fatale lue par M. de Tournai manquait à la collection... Bien plus, en visitant son portefeuille il n'avait plus retrouvé le billet écrit au crayon que lui avait laissé sa bien-aimée Diane en quittant la maison du garde, M. Francœur. C'était à en devenir fou d'étonnement, de désespoir. M. Hardy se cassait la tête à chercher le mot de ce mystère diabolique. Il voyait trouble là-dedans; il ne pouvait rien expliquer. La seule visite qu'il eût reçue la veille était celle de Banqueville. Il avait été lui ouvrir la porte lui-même; le baron n'était pas resté un seul instant seul dans l'appartement; Robert ne l'avait pas perdu de vue une minute.

Au milieu de ces terribles perplexités, Robert risquait la folie. Il sentait ses idées s'égarer comme une volée d'oiseaux surpris et fuyant de tous côtés à tire d'ailes.

Tout à coup on sonna à la porte de son antichambre. Il courut et il ouvrit.

Un commissionnaire à médaille se présenta à lui. Robert lui dit d'entrer bien vite, referma la porte, et s'adressant vivement à cet homme:

— Vous avez une lettre à me remettre? dit-il.

— La voici.

Il reçut la lettre, donna un large pourboire et congédia le commissionnaire, qui disparut aussitôt.

Enfermé dans sa chambre, la fenêtre de la terrasse grande ouverte et les rayons du soleil souriant dans les branches des arbustes en fleur, par un temps gai et splendide, M. Hardy, assis dans un fauteuil, rompit le cachet d'une lettre élégante, et lut ce qui suit :

« Ne partez pas, restez à Paris, la seule ville possible » pour les âmes brisées de douleur. Il faut renoncer à tout, » il le faut. Je vous demande, les mains jointes, de vivre » loin de moi, de ne plus chercher à me revoir et de m'ou- » blier. »

La lettre ne contenait que ces mots. Elle était sans signature.

M. Hardy se renversa dans son fauteuil ; il perdit connaissance et il ignora toujours lui-même combien de temps il était resté dans cet évanouissement de toutes ses facultés.

Cependant, dans la soirée, un homme arrivait discrètement à l'hôtel où habitait M. de Tournai. Il fut introduit dans le cabinet du comte par l'escalier dérobé qu'on lui avait déjà indiqué l'avant-veille. Quand il se trouva seul avec le comte, il l'informa qu'un commissionnaire avait porté dans la journée une lettre chez Robert.

— Oui, dit M. de Tournai, je prévoyais cela. Mais je suis sans inquiétude, cette lettre est une rupture.

— Je n'en sais rien, mais je le saurai, dit l'inconnu.

— Le billet au crayon, reprit le comte, m'a été utile. Il a prouvé à ma fille que rien ne pouvait m'être caché. Mais, monsieur, vous me devez encore la lettre que vous m'avez montrée chez M. de Civrac, vous savez ? Il a été convenu à notre dernière entrevue ici, que vous me remettriez cette lettre comme vous m'avez remis le billet au crayon. Je crois avoir acheté un bon prix ce billet...

— La lettre est plus chère, monsieur le comte, reprit l'inconnu. Elle était presque impossible à avoir. Je l'ai eue, en courant un grand danger. On m'aurait tué sur place si on

m'avait surpris ; d'ailleurs, cette lettre est précieuse pour un père, un tuteur ; elle est pleine d'expressions passionnées, écrites par une fille en délire...

— Paix, monsieur ! dit le comte. Faites votre métier, puisque ce métier, dont vous m'avez fait confidence, vous enrichit, et ne vous livrez pas à des appréciations inconvenantes. Où est cette lettre ?

— Là, dans ma poche, dit le quidam.

— Combien en voulez-vous ? Voyons, quel est votre prix, afin que je la retire de vos mains ?

— Mon prix ? dit l'inconnu. Dame ! cette lettre pourrait perdre de réputation la jeune personne qui eut le malheur de l'écrire ; pour un père et un tuteur, elle vaut cher...

— Votre prix, monsieur ? reprit le comte en se redressant fièrement.

— Je devrais ne la céder que contre vingt-cinq mille francs, dit le coquin fieffé. Mais, bah ! je comprends la position d'un père alarmé et je n'en veux pas abuser. Dix mille francs, et vous retirerez cette lettre de la circulation où elle peut tomber... Vous ne m'avez payé le billet au crayon que mille écus.

M. de Tournai se dirigea vers un grand secrétaire très-massif. Il fouilla dans un portefeuille et revint se placer en face du quidam en lui présentant des billets de banque.

— Cette lettre ! dit-il sévèrement.

— La voilà, ajouta le drôle en la lui montrant.

M. de Tournai reçut la lettre d'une main, en livrant de l'autre dix billets de banque à l'honnête spéculateur *en chantage* qui les glissa aussitôt dans sa poche.

— Comptez, monsieur, dit le vieux gentilhomme.

— Oh ! reprit l'autre, je ne ferai pas cette injure à mon sieur le comte.

— Eh bien ! ajouta M. de Tournai, nos relations finiront-elles là ?

— Si mes services peuvent encore vous être agréables...

— Je puis encore avoir besoin de vous, reprit le comte, je veux veiller, tout savoir, parer à tout. Il est permis à un

père de prendre tous les moyens pour sauver sa fille et l'honneur de son nom. J'ai votre adresse; je vous tiendrai au courant de mon itinéraire; vous m'adresserez des renseignements sur cette malheureuse intrigue, si cette intrigue continuait. Je paye bien. C'est tout, monsieur. Je suis obligé de vous congédier. Ma foi, si le métier que vous faites est périlleux, il est lucratif et vous finirez par devenir millionnaire.

— Avec une belle réputation d'honnête homme, ajouta le drôle en souriant et regagnant la porte qui donnait sur l'escalier dérobé.

Quand il eut disparu, M. de Tournai enferma précieusement la lettre rachetée, se disant à part lui :

— Je la sauverai, ma chère Diane! Quant à ce coquin qui sort d'ici, il est fort habile, mais il pourrait bien un jour se faire casser les reins ou être pendu quelque part.

Dans ce moment-là, une voix harmonieuse se fit entendre dans le salon voisin :

— Mon grand-père, dit cette voix, pour quelle heure avez-vous demandé des chevaux de poste?

— Pour minuit, ma chère Diane, répondit M. de Tournai; il fait un temps magnifique.

TROISIÈME PARTIE

I

AU BORD DE LA MER

En suivant le littoral de Nice à la principauté de Monaco, on rencontre une délicieuse presqu'île qui sépare la baie de Ville-Franche de la baie de Saint-Jean : deux coupes d'eau limpide entourées d'une guirlande d'oliviers, de grands myrtes et de citronniers.

La presqu'île s'allonge au midi sur l'étendue bleue; au nord, elle s'élève par une pente insensible, et vient se rattacher aux collines vertes et rocheuses, qui elles-mêmes sont les premiers degrés des Alpes maritimes. En arrière et à des hauteurs perdues se dressent des sommets de neige, presque toujours roses et irisés d'or au lever et au coucher du soleil.

Vu des collines, le panorama est éblouissant par l'éclat des couleurs; il est aussi d'une grâce infinie par la douceur des contours, par la limpidité de l'air et de l'eau qui se mirent l'un dans l'autre.

S'il m'était permis de choisir un abri, une vallée de Tempé fraîche et ombreuse pour y couler le reste de mes jours, j'irais bâtir ma petite maison dans cette presqu'île, dont les rivages sont éternellement caressés par les vagues indolentes.

A l'est, du côté de la baie de Saint-Jean, une plantation de magnifiques oliviers à rameaux flottants abrite du soleil et du vent une maison dont la toiture est en briques vernies. La maison regarde la mer; elle n'en est séparée que par une petite prairie, à l'extrémité de laquelle des citronniers et des orangers laissent pendre sur l'eau leurs longues grappes de fruits et de fleurs. Un perron de trois marches

amène à une jolie galerie dont les voûtes sont peintes à fresque, et qui sert d'antichambre. Un salon ovale se trouve à l'extrémité, et d'une de ses fenêtres à balcons l'on descend par un escalier de bois dans un petit parc planté de beaux arbres. Ce parc a une fontaine dont le jet cristallin sort d'un rocher couvert de mousse et de jasmin sauvage.

De cette retraite délicieuse, la vue, à l'est et au sud, s'étend sur la mer d'un bleu de saphir, et, du côté du nord, on distingue à mi-côte le clocher en minaret et les longues fenêtres d'un couvent. C'est la communauté des dames de la Visitation.

Or, l'habitation dont nous avons parlé appartenait depuis très-peu de temps à une jeune femme d'une grande beauté, et dont l'existence retirée annonçait un renoncement complet à toutes relations. Elle était là, dans cette jolie maison, en compagnie d'une femme de chambre, d'une cuisinière et d'un jardinier ayant sa famille avec lui, et habitant une petite ferme, à l'extrémité du potager. Nous oublions un hôte essentiel, fort important, mais fort aimé, un magnifique chien des Alpes, de la race de ces merveilleux dogues du mont Saint-Bernard. On le nommait Castor avec une intention marquée, puisqu'il avait dans le voisinage un frère jumeau qui s'appelait Pollux.

Castor était de haute taille et d'une force qui n'avait de comparable que son agilité et sa vitesse. Il nageait comme un dauphin; il veillait à lui seul sur l'habitation, et certes il valait à lui seul une garnison. Du reste, très-doux, bon enfant pour les bons, terrible pour les méchants. Son obéissance pour sa jeune maîtresse était touchante à voir. Quand il s'approchait d'elle, comme il était très-gros et d'une physionomie rébarbative (il le savait), c'était d'un air respectueux, se couchant et rampant jusqu'à ses pieds, qu'il paraissait adorer. Mais quand sa maîtresse l'appelait par son nom, quand elle le regardait, quand elle étendait vers lui sa belle main blanche et fine, oh! alors le chien bondissait et venait baiser avec amour les doigts aux ongles roses qui

ne craignaient pas, eux, si délicats, de toucher son redoutable museau.

Depuis près de trois mois, retirée dans sa villa commode et élégante, la jeune femme dont nous parlons n'avait reçu d'autre visite que celle d'une bonne religieuse de la communauté; les dames de cet ordre ne sont pas soumises à une claustration rigoureuse. Cette religieuse, d'ailleurs, avait des droits à des priviléges très-exceptionnels; c'était la supérieure du couvent. Il a été question d'elle au début de ce récit : on la nommait Mme de Saint-Remy.

D'origine noble et jouissant d'une fortune personnelle assez considérable, Mme de Saint-Remy avait été mise à la tête de la communauté de la Visitation par monseigneur l'évêque du diocèse, avec l'approbation du roi de Sardaigne. Elle avait doté le couvent d'une partie de sa fortune et elle avait acquis par compensation l'affection la plus dévouée de ses bonnes sœurs. Jamais physionomie plus distinguée ne s'était révélée sous l'étamine et la cornette; jamais autorité plus douce n'avait régné sur le couvent des dames Visitandines. Mme de Saint-Remy avait quarante ans à peine, elle était devenue veuve à vingt-quatre ans, et, comme elle n'avait que des parents éloignés, elle avait partagé son bien en deux parts : l'une pour sa famille, l'autre pour sa chère communauté.

Mme la supérieure, pour ses visites à la belle solitaire de la presqu'île, faisait le trajet dans une de ces voitures du pays tentée d'un coutil écru et traînée par une mule dont le harnais était orné de houppes rouges et de grelots. Son conducteur était le jardinier du couvent.

Elle connaissait depuis quatre ans la jeune femme de la villa isolée; elle l'avait reçue avec une bonté touchante un jour où celle-ci vint de France, par une inspiration pieuse, se jeter aux pieds de la religieuse supérieure et lui raconter ses malheurs et ses fautes. Mme de Saint-Remy fut très-attendrie à ce récit, à ce repentir, à cette désolation; elle parla du ciel et elle fut comprise. Mais, en apprenant diverses circonstances de la vie de l'étrangère, elle lui avait

conseillé de ne pas entrer en religion d'une manière absolue, lui offrant de la recevoir en qualité de dame pensionnaire. C'est ce qui avait eu lieu.

Deux ans s'écoulèrent dans la paix, dans les douces occupations. La belle pensionnaire avait captivé toutes les affections de la communauté. Une noble famille de la connaissance de la supérieure passa dans le pays. Elle vit la charmante recluse; elle l'admira et l'aima spontanément; et, comme une jeune fille de cette famille s'était attachée à la dame pensionnaire avec exaltation, la supérieure fut suppliée de déterminer celle-ci à suivre la famille française qui la demandait pour compagne, promettant de la traiter comme une parente chérie.

On sait le reste. On a deviné le nom de la jeune femme en question; la belle solitaire de l'habitation des *Oliviers* était Charlotte, l'amie de Diane de Rosambel.

A son retour dans ce pays qui porte encore le nom de comté de Nice, Charlotte, suivant les conseils de sa chère supérieure, avait acheté de ses deniers — Charlotte possédait une certaine fortune — l'habitation dont nous avons parlé. Mme de Saint-Remy avait jugé qu'en quittant le château de la Roche-Cantal et l'existence charmante qu'elle y avait eue, Charlotte, par prudence, ferait bien d'avoir une maison à elle.

Un jour du mois de juillet, par une après-midi assez chaude, on vint annoncer à la maîtresse de l'habitation des Oliviers que Mme la supérieure venait d'arriver.

Charlotte ne s'attendait pas à cette visite ce jour-là, se proposant elle-même d'aller au couvent dans la soirée. Mme de Saint-Remy avait certaines nouvelles à lui communiquer.

Elles se rendirent ensemble sous les beaux ombrages du parc, au pied d'un caroubier entouré d'un banc rustique. Là, Mme de Saint-Remy, dont la physionomie paraissait plus sérieuse qu'à l'ordinaire, parla ainsi à sa protégée :

— J'ai eu des nouvelles, ma chère enfant, de nos amis de la Roche-Cantal. Vous savez qu'ils étaient à Paris depuis

quelques jours. L'excellente comtesse de Tournai devait subir l'opération de la cataracte, et, grâce à Dieu, cette opération a été faite dans les meilleures conditions. Avec des ménagements, la comtesse est presque assurée de recouvrer la vue sinon entièrement du moins à un certain degré. Elle y verra peu, mais elle ne sera jamais aveugle. C'est une bénédiction de Dieu; je l'en ai remercié du fond de l'âme.

Charlotte, assise sur une chaise de jardin, en face de sa bonne supérieure, gardait le silence, baissait les yeux et pressentait d'autres confidences derrière ces nouvelles.

— Ma chère fille, reprit la religieuse, cette famille de Tournai vous est excessivement attachée, croyez-le bien. Vous l'avez quittée un peu brusquement et vous m'avez dit pourquoi. J'ai compris ce départ précipité; le comte en connaît aussi la cause en partie, mais Diane et sa grand'-mère, qui ignorent tout, avaient bien quelque droit de vous accuser d'un peu d'ingratitude.

— Madame, reprit Charlotte, dites-moi tout de suite que Diane vous a écrit des duretés sur mon compte : qu'elle me hait, maintenant. Oh! comme elle passerait bien vite du ressentiment au dédain si elle connaissait ma vie passée, ma déplorable vie! mais, madame, là s'arrêterait ma résignation, ajouta-t-elle en relevant la tête avec fierté, je me révolterais et je ne supporterais pas...

— Là! là! dit en souriant la bonne supérieure. Voilà notre orgueil qui se cabre. Charlotte, vous m'avez promis la patience, la douceur... Hélas! j'espérais aussi l'humilité. Ah! c'eût été trop beau!

— Madame, dit Charlotte, auriez-vous la bonté de continuer à me donner des nouvelles de nos amis?

— Certainement, dit la supérieure en tirant une lettre de sa poche.

— Cette lettre est-elle de Diane? demanda Charlotte avec vivacité.

— Non, de son grand-père. Elle est datée de Baden-Baden.

— C'est étrange, reprit Charlotte. Pourquoi ce voyage?

— En voici la cause, ma chère enfant, ajouta la mère su-

périeure. Je passe ce qui concerne Mme de Tournai, que le comte et Diane ont laissée à Paris dans l'état le plus satisfaisant. J'arrive à Baden avec nos voyageurs. Mais une chose m'afflige : cette lettre est déjà ancienne, elle a trois semaines de date, et j'ignore pourquoi elle m'est parvenue si tard. Nos amis, depuis lors, ont dû faire bien du chemin.

Alors elle déplia une grande lettre au cachet armorié, et elle lut ce qui suit :

« Maintenant, madame, vous me demanderez pourquoi ce départ précipité et ce long voyage imprévu?

» La cause en est toute naturelle. Un grand chagrin survenu tout à coup à ma très-chère fille nous a déterminés, elle et moi, à voyager, comme moyen de distraction. J'ai proposé une tournée en Europe. Diane a accepté avec empressement. Ce chagrin survenu est de telle nature que j'éprouve de l'embarras à vous l'expliquer, même à vous, la bonté, l'indulgence et la tendre miséricorde en personne. Devinez, si vous pouvez. Oui, vous devinerez avec l'intelligence du cœur. Ma pauvre Diane, sans s'en douter et avec toute l'innocence de sa belle âme, s'est trouvée exposée à un grand danger. Entraînée dans un attachement exalté, elle n'a pris conseil que de son cœur et de son imagination, et, un beau jour, elle s'est trouvée engagée dans une intrigue d'amour d'autant plus dangereuse qu'un mariage était impossible pour légitimer cette belle passion. Heureusement, nous avons affaire à un fou et non à un méchant homme, un roué, un pervers. Le jeune extravagant qui avait rêvé une union avec Mlle de Rosambel est un de ces artistes de grand mérite par le talent et les qualités morales, mais qui ignorant le monde et ses lois rigoureuses se croient autorisés à aspirer à tout. Si je n'avais veillé sur ma chère enfant, mon trésor, le seul bien qui me reste en ce monde, car vous savez si je méprise les autres biens, si je n'avais veillé sur ma charmante fille, elle se fût compromise et perdue. Elle devenait sans doute la femme d'un honnête homme, mais à quel prix? La société, celle que nous appe-

lons, nous, à bon droit, la société, lui eût été fermée. L'époux humilié eût peut-être et malgré lui vengé son amour-propre blessé par des duretés envers sa *noble* femme, et Diane eût été jetée dans le malheur pour le reste de sa vie. Moi et Mme de Tournai serions morts de chagrin... La belle fin, n'est-ce pas, madame et très-chère amie?

» Dieu a veillé sur nous. Je suis sûr aussi que vos prières nous ont porté bonheur. Ma fille a vu l'abîme où elle courait sans s'en douter. Elle a été héroïque de courage et de tendresse. Elle a rompu avec celui qu'elle ne peut oublier si vite certainement, mais qu'elle est bien déterminée à ne plus revoir.

» J'ai proposé un long, pénible peut-être, et en même temps intéressant voyage. On a accepté avec enthousiasme. Partir et courir le monde est un des grands remèdes contre le délire du cœur; c'est un grand bonheur aussi de la fortune. Aujourd'hui je bénis Dieu d'être riche, puisque ma richesse sauve ma fille bien-aimée. Fallût-il donner pour cela mon dernier champ, mon dernier écu, je les donnerais.

» Mais, madame, quelle longue lettre! et comment vous demander pardon pour troubler ainsi votre sainte solitude par le récit de ces pauvres malheurs du monde auxquels vous êtes étrangère, vous qui vivez déjà avec le ciel?

» Je m'arrête donc, et vous demande vos prières pour me prouver que vous êtes la miséricorde et la grâce même.

» Nous partons demain de Baden; nous visiterons les bords du Rhin, rive droite, le merveilleux pays des légendes et des vieilles traditions; nous traverserons les petits États allemands, illustrés par trois ou quatre grands génies poétiques autant que par leurs gloires chevaleresques. Nous nous arrêterons à Berlin pendant cinq jours. J'ai, chez le roi de Prusse, quelques amis à voir. De Berlin, nous prendrons la route de la Livonie, nous traverserons les steppes et les forêts de sapins de la petite Russie, et nous nous rendrons tout droit à Saint-Pétersbourg. Là, madame, j'ai plusieurs nobles familles dont je me regarde comme l'allié, le parent, tant elles ont eu de bontés pour moi à

l'époque où je suivais les princes à l'étranger. De Saint-Pétersbourg, nous allons à Moscou, cette ville orientale malgré la neige, et que ma chère Diane appelle la *Czarine*. De Moscou, nous prenons notre course vers le sud-ouest, et nous arrivons, par je ne sais quelles régions de la vieille Russie, sur les rives du Dniéper à Kiew, la cité sainte. Traversant ensuite le nord de la Polodie, nous passons la frontière et nous voilà en Galicie, au pied des monts Karparthes, c'est-à-dire en pleine Autriche où vous savez que j'ai de vieilles amitiés.

» A Vienne nous ferons une halte; mais nous tâcherons de ne pas nous oublier trop longtemps dans cette bonne ville des Hapsbourg. Traversant le Danube nous reprendrons notre course pour gagner la Styrie et le Tyrol, dont les sites pittoresques nous enchantent déjà. Vous devinez où nous allons, n'est-ce pas? Oui, c'est à Venise! Diane n'a jamais vu Venise et ce fut toujours sa folie en perspective. A Venise, je ne réponds plus de rien. Nous y passerons bien trois semaines. Maintenant, où irons-nous en partant de cette Venise, notre idéal? Je l'ignore.

» Dans tous les cas, madame, c'est par le Piémont que nous rentrerons en France, et c'est vous dire que nous irons remercier Dieu dans la chapelle de votre saint empire, et vous demander la faveur grande de vous baiser la main.

» Voilà, madame et très-chère supérieure, l'itinéraire de notre voyage d'agrément et de santé. Qu'en résultera-t-il? Un grand bien-être moral et physique? Oui, je l'espère, car Dieu exaucera vos prières et les miennes.

» Il me reste à vous parler d'une affection que nous retrouverons, sans doute, à notre passage dans le comté de Nice. Pourquoi ne pas nommer cette personne si chère à Diane et à nous tous? Peut-être qu'au moment où vous lisez ma lettre, elle est là auprès de vous, cette ravissante et terrible Charlotte. Ah! madame, quelles pages de sa vie elle m'a confiées! quelle existence tourmentée, quelles erreurs, mais aussi quel courage et quel noble repentir! Diane ignorera

toujours le passé de celle qui fut sa compagne pendant deux ans, et cela à notre prière, madame, car ce fut bien nous qui vous demandâmes de nous la confier; mais moi, qui connais maintenant ce passé déplorable, tout en aimant et respectant cette chère personne, dois-je me plaindre de sa détermination à se séparer de nous? Elle s'est exilée de la Roche-Cantal volontairement et à mon insu même... Devais-je chercher à la ramener? Ne devais-je pas, au contraire, lui savoir un gré infini de cette délicatesse si rare, qui lui fit quitter une habitation où quelqu'un de nous était dans le secret de son passé? Elle eût été contrainte et gênée près de moi; elle m'eût peut-être fait trembler pour ma fille, à cause de cette intimité qui jusque-là avait été si rassurante. Elle a tout compris, tout prévu, tout deviné; elle s'est retirée d'elle-même et s'est enfuie vers vous et vers Dieu. Pouvait-elle agir plus noblement? pouvait-elle mieux faire? Aussi, madame, conservant avec tendresse son précieux souvenir, assurez-la de ma vive reconnaissance, de mon admiration et de mon cœur. Je baise ses mains et les vôtres, madame et bien chère supérieure. »

Mme de Saint-Remy arrêta là sa lecture en ajoutant :

— Je vous le répète, cette lettre est déjà ancienne; j'en attends une autre ces jours-ci; elle nous donnera des détails sur ce long voyage.

Mme de Saint-Remy jeta les yeux sur Charlotte; elle la vit silencieuse et immobile, laissant couler des larmes sur ses joues comme des perles égrenées.

— Ah! mon enfant, s'écria la bonne mère supérieure, je suis presque fâchée de vous avoir lu cette lettre; elle vous a toute renversée!

— Elle m'a fait le plus grand bien, dit Charlotte. Oh! ma pauvre Diane! ajouta-t-elle. Et je n'étais pas là pour te soutenir, t'éclairer, te sauver... ou pour souffrir avec toi?

II

L'ÉTRANGER

Mme de Saint-Remy n'avait pas voulu laisser Charlotte seule ce soir-là à la villa des Oliviers. Elle l'avait vue si émue des nouvelles arrivées d'Allemagne, qu'elle s'était presque repentie de les lui avoir communiquées.

Il y avait précisément dans la soirée de ce beau jour de juillet une fête au couvent de la Visitation. Après le salut, chanté à grand orchestre, une collation devait être servie, et, un peu plus avant dans la soirée, les pensionnaires devaient jouer quelques scènes composées par l'une d'elles à l'occasion de la fête du jour. Beaucoup d'étrangers de distinction se proposaient d'assister à cette représentation, qui promettait d'être charmante.

La bonne supérieure avait déterminé Charlotte à venir à la fête, et celle-ci, cédant à ses instances, rompant avec ses rêveries, avait consenti à la suivre. Charlotte avait le secret de ces toilettes merveilleuses que les femmes distinguées seules peuvent inventer. Jamais elle n'avait paru plus belle, et cependant une simple robe de soie, légère, à grands plis, un châle jeté sur ses épaules et un chapeau de paille à bluets composaient tous *ses atours*. Pas une dentelle, pas un bijou, pas le moindre *colifichet* de prix dont les femmes vulgaires raffolent; ainsi parée de sa propre beauté, elle prit place dans la voiture de campagne de Mlle de Saint-Remy, recommanda la maison à ses gens et à Castor, qui promit de bien faire son devoir, et partit pour le couvent de la Visitation vers les cinq heures du soir. La voiture devait la ramener avant minuit; le clair de lune était splendide.

Dans ces lumineux climats du littoral de la Méditerranée, pendant la saison d'été, le jour ne paraît jamais finir. Le soleil se retire derrière l'horizon marin, mais le ciel conserve toutes les radiations de la lumière.

Vers les sept heures du soir, le jardinier de la villa des Oliviers vit au large une embarcation qui, après avoir doublé le cap le plus avancé de la presqu'île, longeait le rivage de la baie de Saint-Jean. L'embarcation avait deux rameurs et un pilote. Au milieu se tenait debout un passager qui paraissait admirer beaucoup les paysages de cette belle région. L'embarcation se rapprocha de la presqu'île et vint tout droit s'amarrer au petit débarcadère situé à l'extrémité du parc. L'étranger mit pied à terre accompagné par le pilote. Ils virent le jardinier et vinrent à lui en droite ligne. Le pilote était de Villefranche, il connaissait même beaucoup Vincenzo Palmieri, le jardinier. Il se nommait Settimio.

— Vincenzo, dit-il en lui tendant la main, je vous amène un voyageur qui a loué ma barque pour toute la soirée, et qui vient rendre visite à votre maîtresse. Nous arrivons de Villefranche. La mer est bonne, ce soir; votre vin du coteau de la Turbie est excellent aussi, je le sais.

Le jardinier mit le chapeau à la main, salua le voyageur qu'il reconnut pour être Français, et lui apprit que madame était partie depuis deux heures pour le couvent de la Visitation avec la supérieure qui était venue la chercher.

Le voyageur parut un peu contrarié de l'aventure. Il était très-lié, disait-il, avec des amis de *madame*, et il venait lui rendre visite, en passant dans le pays pour se rendre à Gênes par le chemin de la Corniche. Comme il avait nommé la famille du comte de Tournai, le jardinier Vincenzo, se rappelant très-bien avoir entendu prononcer ce nom par sa maîtresse, ne douta point que l'étranger ne fût un homme de considération, et il l'invita à se reposer un peu à la villa, promettant de se charger de ses ordres pour *madame*.

Le voyageur accepta l'hospitalité qui lui était offerte d'une façon si cordiale. Il suivit le jardinier. Le pilote Settimio, sur l'invitation de Vincenzo, alla chercher ses deux rameurs. Il s'agissait de *se rafraîchir*.

Arrivé dans le parc de la villa avec son *cicerone*, l'étran-

ger, plein d'admiration pour l'élégance et le bon goût de cette habitation, portait çà et là de curieux regards. Les chaises du jardin autour du grand caroubier attirèrent son attention.

— Tenez, monsieur, dit le jardinier, il n'y a pas deux heures que *madame* était assise là en compagnie de la bonne mère supérieure qui lui lisait une lettre venue de bien loin. Madame était toute attendrie. Ah! monsieur, quelle belle âme! une âme plus belle encore que son visage...

— Oui, dit l'étranger, on dit votre maîtresse très-distinguée.

— Monsieur ne l'a jamais vue? demanda Vincenzo.

— Non. Jamais. Mais on m'en a dit des merveilles.

— Ah! monsieur. Une fée pour les talents et une sainte pour la bonté.

— Voilà un éloge complet, reprit l'étranger. Il serait indiscret peut-être, reprit-il, de demander à visiter le rez-de-chaussée de cette jolie maison?

Le jardinier alla chercher la femme de chambre n'osant prendre sur lui d'introduire le nouveau venu chez sa maîtresse.

Resté seul dans le parc, l'étranger se trouva tout à coup en face d'un énorme chien au regard clair et ardent et qui semblait lui dire : Que fais-tu ici?

— Parbleu! mon ami, lui répondit l'inconnu, tu as parfaitement le droit de me demander ce que je viens faire ici, chez toi. Mais puisqu'il faut s'expliquer franchement avec un personnage de ton importance, je te déclare que je n'en sais trop rien. Je voyage avec un terrible chagrin, et comme j'essaye de tout pour m'en guérir, je viens voir, admirer et adorer peut-être ta charmante maîtresse, dont on m'a parlé avec enthousiasme. Sans l'avoir jamais vue, je crois que je suis déjà un des amis de Charlotte.

Le chien comprit-il? Ce qu'il y a de certain, c'est que le bon Castor battit ses flancs de sa queue en panache, c'est qu'il adoucit beaucoup son regard et qu'il s'approcha amicale-

ment de l'étranger et lui lécha la main. L'entente cordiale était survenue : le traité de paix était signé.

Restait le femme de chambre à gagner ; elle était peut-être moins accommodante que M. Castor. Cépendant elle arriva suivie du jardinier, et l'étranger espéra beaucoup, car Mlle Florence avait une douce physionomie, outre qu'elle était encore jeune, jolie femme et de fort bonne tournure.

— Monsieur connaît les amis de madame, M. le comte de Tournai et sa famille? demanda-t-elle d'un ton poli et bienveillant.

— Oui, mademoiselle, répondit le voyageur.

— Et monsieur apporte des nouvelles à madame ?

— Des nouvelles déjà un peu anciennes, mais enfin...

— Mon Dieu, monsieur, ma maîtresse est absente, comme Vincenzio vous l'a dit. Mais elle me saura gré, je crois, d'avoir offert à monsieur de se reposer.

La chose allait au mieux. Le voyageur suivit la femme de chambre, qui lui ouvrit les portes du rez-de-chaussée de la maison, lui fit traverser une galerie et l'amena dans le salon. En entrant, le voyageur, comme attiré par un aimant irrésistible, ne vit qu'une chose ; ce fut un très-beau portrait de femme placé entre les deux fenêtres du salon en face de la porte. Il allait jeter un cri : il se contint, mais s'avançant vers le portrait, il fixa sur lui son regard et dit avec admiration :

— Oh ! comme c'est elle ! la belle créature ! le ravissant portrait !...

Et il restait immobile devant cette toile.

— Monsieur la reconnaît ? dit la femme de chambre.

— Si je la reconnais ! mon Dieu ! Et c'est votre maîtresse qui peint comme cela ? ajouta-t il.

— Oui, monsieur, un portrait fait d'après une miniature. Ah dame ! quand le cœur guide la main...

— Oui, dit l'étranger, vous avez raison... Et moi aussi je ferais ce portrait... avec moins de talent peut-être.

— Ah ! monsieur est peintre ?

— Je l'étais, mademoiselle, répondit le voyageur. Aujourd'hui je ne sais plus ce que je suis.

Il serait inutile d'ajouter que ce voyageur était M. Robert Hardy, contemplant avec attendrissement et admiration le portrait de Diane.

La femme de chambre invita Robert à se reposer au salon et lui demanda même s'il voulait accepter quelques rafraîchissements, assurant qu'en cela elle suivait les intentions de sa maîtresse, la plus hospitalière de toutes les femmes. M. Hardy voulut refuser. Un instant après on apportait pour lui et on déposait sur la table d'acajou un grand plateau contenant les fruits les plus merveilleux, un flacon de vin et des gâteaux de Gênes. Puis la femme de chambre demanda la permission d'aller à ses affaires, répétant au voyageur qu'il était libre de rester, mais que madame ne reviendrait que très-tard. Elle lui indiqua une jolie petite table à écrire, dans le cas où il voudrait laisser un mot pour la dame du lieu.

M. Hardy remercia, se contentant de poser sa carte au pied d'un vase sur la cheminée.

— Votre maîtresse ignore parfaitement qui je suis, ajouta-t-il, mais je tiens à lui apprendre le nom d'un de ses admirateurs inconnus.

La femme de chambre quitta le salon dont la porte à deux battants, donnant sur la galerie, resta grande ouverte. Assis sur un canapé, d'où le portrait de Diane se montrait en pleine lumière, Robert se prit à parcourir des yeux tous les objets qui formaient le mobilier de l'élégant salon. Tout y était d'un goût simple et grand, et chaque chose y avait un cachet d'originalité. Une influence en quelque sorte magnétique se communiquait à tous ces objets; il devait certainement y avoir des rapports intimes entre ces petites merveilles artistiques, ces meubles, ces étoffes et la main qui les avait choisis. Les chinoiseries avaient de l'esprit et les meubles semblaient parler avec éloquence.

La nuit était venue; elle étendait sur tout l'horizon un incommensurable manteau de gaze bleue semée de dia-

mants. La mer étincelait du scintillement des étoiles, et la lune pointait à la barre horizontale son joli croissant. Le vaste paysage maritime s'illumina tout à coup, et toute la rive apparut comme par enchantement. C'était une série indéfinie de collines aux doux contours, et venant par une pente modérée baigner leurs bases dans les eaux de la Méditerranée. Le temps était si clair qu'on pouvait distinguer sur la côte les dentelures des bois et les clochers des villages. Sur un cap avancé une tourelle du château de Monaco apparaissait toute brillante et se détachait sur le bleu sombre du ciel, comme un bijou élégant. Quelques voiles semées sur l'immensité des eaux ressemblaient assez bien à des cygnes dormant, l'aile à moitié ouverte à la brise marine.

M. Hardy ne se lassait pas d'admirer ce voluptueux paysage, et il comprenait comment une âme poétique pouvait oublier le reste du monde dans cette solitude enchantée.

— Ah ! disait-il, est-ce un rêve nouveau que je fais? Si Charlotte pouvait devenir une amie pour moi... s'il m'était permis d'espérer d'elle quelque sympathie... avec le peu de fortune qui me reste, j'achèterais quelques arpents de terrain dans cette presqu'île, je bâtirais une petite maison, et je vivrais ici dans le voisinage charmant de l'amie de Diane.

Après quelques instants de réflexion, il se mit à examiner des livres et des albums déposés sur la table, cherchant à deviner les aptitudes, les goûts et les idées de la maîtresse du logis par ses lectures et par le choix de certaines œuvres d'art.

— Elle est sérieuse cette femme, se dit-il, ce doit être une nature d'élite, enthousiaste et voilée ; d'une grande énergie dans l'occasion, avec un fonds de mélancolie. Elle a eu de grands chagrins, c'est évident. Si jeune, si belle, dit-on, et s'exilant volontairement déjà ! Qui est-elle? N'est-elle pas venue ici abriter, sous un voile, sa vie et son nom véritable. Charlotte ! la *dame des Oliviers !* Mais c'est un déguisement. N'aurais-je pas rencontré quelque part, dans le

monde, à Paris ou ailleurs, cette femme, dont la bizarrerie de caractère n'est peut-être qu'un moyen d'échapper aux exigences de la société ; un moyen de tout brusquer pour conquérir une indépendance complète. Il me semble que je dois avcir connu cette singulière femme.

M. Hardy repassait dans sa mémoire les divers incidents dont sa vie avait été remplie, quelques années auparavant. Ses souvenirs lui faisaient défaut. Depuis sa cruelle séparation avec Diane, Robert était sous le poids d'une accablante préoccupation. Tout s'effaçait devant lui, comme ces peintures murales livrées aux injures du temps, dont les lignes, les contours et les couleurs se brouillent et pâlissent.

La femme de chambre, Mlle Florence, survint dans ce moment-là; il était neuf heures du soir. Elle avait fait apporter au salon une grosse lampe dont la radieuse clarté rendit très-sombre le paysage des golfes et des rivages. Mlle Florence comptait probablement avertir ainsi le voyageur que l'heure était un peu avancée et qu'il était temps d'abréger sa visite. Elle paraissait avoir un peu d'inquiétude. En effet, un des enfants du jardinier, Tonio, était revenu de la fête donnée au couvent, et il avait annoncé à Mlle Florence que *madame* reviendrait beaucoup plus tôt qu'à l'ordinaire. Il affirmait même qu'au moment de son départ, il avait vu le jardinier de la supérieure qui attelait la voiture pour ramener *madame* à la villa des Oliviers. La femme de chambre commençait donc à se repentir un peu d'avoir ouvert à ce M. Hardy, dont elle avait vu la carte sur la cheminée, une hospitalité si facile, si complète, et qui pouvait gêner beaucoup sa maîtresse à elle, revenant très-fatiguée probablement, comme cela lui arrivait quelquefois.

Renvoyer le visiteur n'était pas chose facile sans manquer aux égards, à la politesse.

L'autoriser à rester encore à cette heure avancée du soir était imprudent.

Mlle Florence risqua donc un moyen qui lui parut assez habile et dont elle espérait un bon résultat.

— Monsieur, dit-elle au visiteur très-absorbé dans sa rê-

verie, monsieur, j'ai une grâce à vous demander. Vous avez votre montre; veuillez me donner l'heure précise, nos pendules vont comme des folles. L'horloger vient les régler très-rarement.

— Mademoiselle, dit tranquillement Robert en tirant sa montre, il est neuf heures et cinq minutes.

— Miséricorde! s'écria Florence, comme une rusée qu'elle était. Si tard que cela!... Mais, à cette heure-ci, ordinairement, tout le monde est retiré dans notre canton. Tout le monde dort, Castor excepté.

— Votre maîtresse reviendra bien tard? demanda M. Hardy.

— Si toutefois elle revient aujourd'hui, reprit Mlle Florence. Il lui arrive quelquefois de passer la nuit au couvent de la Visitation, où elle a une chambrette à elle. La fête des pensionnaires finira tard... Allons, je crois être sûre que madame ne reviendra que demain dans la journée, et je vais donner des ordres...

M. Hardy s'était levé, se préparant à prendre congé de Mlle Florence, et à aller rejoindre son pilote qui soupait chez le jardinier. La femme de chambre admirait l'habileté de son expédient à elle, et le merveilleux effet qu'il avait produit, lorsque tout à coup on entendit les aboiements de Castor.

— Qu'est-ce que cela? demanda le visiteur.

— Oh! ce sera quelqu'un qui aura passé près de la grille, répondit assez vivement Mlle Florence, émue et presque impatientée.

Le chien aboya de nouveau et d'une manière si accentuée, que le jardinier sortit de chez lui et vint dans la cour pour savoir ce qui se passait. Mais les aboiements de Castor prirent un caractère plus amical; il fêtait une voiture qui arrivait au trot d'une mule que Castor reconnaissait très-bien. Puis Tonio, le petit jardinier, accourut à la maison et se hâta d'annoncer avec joie à Mlle Florence que madame arrrivait.

La femme de chambre, dans une préoccupation fébrile,

ne put se défendre de dire au visiteur qu'elle avait été très-imprudente et qu'elle serait certainement réprimandée par madame.

Et, sans donner le temps à M. Hardy de lui répondre, sans plus s'occuper de lui, elle courut à la grille, devant laquelle la voiture s'arrêtait déjà.

— Très-bien! se dit M. Hardy, la voilà qui, pour débuter, va me faire passer, aux yeux de sa maîtresse, pour le fâcheux le plus insupportable. Elle a peut-être raison... Je n'aurais pas dû m'oublier ici. Mais on dit Charlotte si admirablement bonne... Et puis, ce portrait! ce divin portrait, qui m'a retenu par une attraction invincible!...

Une voix d'un timbre clair et doux se fit entendre dans la galerie.

— Invitez ce monsieur à m'attendre un moment, dit la voix.

— Quel accent! se dit à lui-même Robert. Mais rien n'annonce de la contrariété, de l'impatience. La femme de chambre n'aura pas réussi à me nuire. Quant à ce son de voix, oh! je l'ai déjà entendu quelque part, loin d'ici, il y a déjà longtemps.

M. Hardy, fort agité sans trop savoir pourquoi, se mit à se promener tantôt dans le salon, tantôt dans la galerie dont on avait allumé la grande lanterne de cristal pour le retour de madame. Celle-ci était montée au premier étage. Elle allait descendre. Cinq minutes passèrent ainsi; l'émotion de Robert augmentait, et la cause lui était inconnue. Il fallait que cette Charlotte fût un être extraordinaire; Robert commençait à avoir peur d'elle. Enfin des pas légers qui se firent entendre dans la galerie et le frôlement d'une robe annoncèrent la dame du lieu.

M. Hardy vit entrer dans le salon une femme svelte et grande, tenant à la main une carte que Florence lui avait remise. M. Hardy s'inclina sans oser regarder le ravissant visage dont il redoutait presque la beauté, la séduction.

Charlotte s'était arrêtée près de la porte, et de là immobile, portant la tête haute et fière, elle regardait avec assu-

rance son étrange visiteur. Comme la lumière de la lampe sur la cheminée était un peu cachée du côté de Charlotte par un faisceau de glayeuls qui sortait en gerbe d'un grand vase, Robert en levant les yeux ne put reconnaître encore la dame du lieu. Il lui offrit ses excuses en très-bons termes pour être resté si tard chez elle, ne la trouvant pas, mais tenant beaucoup trop peut-être à la rencontrer. Il se recommanda assez timidement du souvenir de la famille de Tournai.

— Monsieur, dit Charlotte, j'assistais à une fête de famille au couvent de la Visitation, près d'ici. Pendant le salut, et après avoir prié Dieu avec instance pour mes amis et pour moi-même, une inquiétude vague m'est survenue. C'était une révélation. Tout me disait que quelqu'un m'attendait à la villa. J'ai cédé à ce pressentiment; je suis revenue plus tôt qu'à l'ordinaire: je crois que j'ai bien fait.

Mais M. Hardy avait reconnu cette voix d'un accent suave et pénétrant; il avait regardé et reconnu cette figure, dont les traits d'une beauté antique n'avaient de comparable que l'expression qui les animait; il s'était incliné comme ébloui par le fluide électrique, et il s'écria tout à coup:

— Charlotte! Charlotte! est-ce là votre nom? est-ce vous?... prenez pitié de moi, maintenant, si jamais je fus digne de votre amitié par ma loyauté, par mon dévouement...

— Monsieur Hardy, reprit Charlotte, c'est Dieu qui vous amène. Nous devions nous retrouver un jour, vous le savez. Il y a quatre ans, lorsque, dans un monde coupable où je me trouvais, je me déterminai, grâce à vos conseils, très-sévères certainement, mais très-nobles, à changer d'existence et à fuir, vous me dites en mettant votre main dans la mienne: « Adieu, Argine. Vous renaîtrez à une vie nouvelle par l'expiation, par le repentir. Ayez confiance en Dieu. Nous nous retrouverons, je ne sais où, je ne sais quand, mais nous nous reverrons. »

Je partis. Je vins dans ce pays. La Providence me guida vers ce couvent que vous voyez d'ici. Je fis pénitence. Je

redevins une autre femme. Des étrangers passèrent et m'emmenèrent avec eux. Je vécus de leur existence et je m'attachai à eux du fond de l'âme. Mais un jour apprenant que l'amie de mon cœur ne pourrait plus m'estimer peut-être, car un infâme avait cherché à me perdre par des révélations ; ce jour-là, dis-je, j'abandonnai cette chère famille et je me réfugiai ici pour toujours.

Vous, monsieur Hardy, vous avez aimé Diane ; elle s'est compromise en vous aimant aussi. On vous a séparés ; vous cherchez la solitude ; vous avez peut-être pensé à venir trouver Charlotte, la meilleure amie de votre chère idole. C'est bien ! les chagrins n'ont manqué ni à l'un ni à l'autre de nous deux ; nous avons souffert... et Dieu a voulu que nous nous revissions encore. C'est une grande consolation. Remercions Dieu du fond du cœur, monsieur Hardy.

Maintenant, sachez bien que j'ai repris mon nom véritable, mon nom honorable ; je le repris dès le moment où je quittai Paris et ce monde où tout est faux, depuis le plaisir jusqu'à la douleur. Mais pour vous, pour mes amis de cœur comme pour la légalité en toutes choses de la vie, je suis Charlotte Daunoy, fille d'un brave officier mort sans fortune, et ne me laissant d'autre protection que l'honneur de sa vie.

Ainsi, monsieur Hardy, selon vos prévisions tout a été changé en ce qui me touche ; cette existence de luxe et de désordre, de faux triomphe, de joies sinistres ; ce nom d'Argine, emprunté à je ne sais quelle légende ; tout cela je l'ai jeté loin de moi comme un travestissement. J'ai repris mon vrai nom, et, par le repentir, j'ai repris, je l'espère, mes droits à l'estime des honnêtes gens et à la miséricorde de Dieu.

Robert se jeta sur les mains de Charlotte ; il les embrassa avec une tendresse et un enthousiasme qui surprirent étrangement Mlle Florence, arrivant dans le salon à ce moment là. La femme de chambre se rassura décidément, et fut convaincue qu'elle n'avait pas eu tout à fait tort d'of-

frir une hospitalité si cordiale à un voyageur que sa maîtresse ne paraissait pas détester beaucoup.

— Florence, lui dit Charlotte, vous direz qu'on me serve à souper. On mettra deux couverts.

Mlle Florence, qui avait de l'imagination, ne douta plus que M. Hardy ne fût un prétendu arrivé de France avec le projet formel d'épouser madame, dont le veuvage s'était accrédité dans le pays. Elle se hâta d'aller prévenir la cuisinière de préparer ses fourneaux et le jardinier Vicenzo de revêtir sa livrée et de venir servir à table. Tonio lui-même fut mis en réquisition. Quant au pilote de M. Hardy et aux deux rameurs, on leur servit à la ferme un repas de marins débarqués après un long voyage, de manière à leur faire prendre patience jusqu'à une heure du matin. La mer était douce comme une fiancée, et la brise nord-est, la meilleure brise pour retourner à Villefranche, promettait de tenir toute la nuit.

III

LE CHATEAU DE FINKENSBERG

Avant de traverser la chaîne de montagnes qui sépare la Carinthie et la Carniole de la Lombardie vénitienne, le voyageur rencontre de larges vallées divisées entre elles par des collines couvertes de bois et de vignobles. Quelques vieux châteaux dominent çà et là ; les uns sont bâtis sur des rochers à pic, d'autres posés sur les versants des montagnes. La Save prend son cours dans ces vallées; elle les féconde de ses eaux, et reçoit de nombreux affluents avant d'aller se perdre dans le grand Danube, à Belgrade.

Situé à mi-côte d'une montagne boisée d'un parc de haute futaie, le château de Finkensberg est un des manoirs les plus remarquables de la contrée. Son architecture, d'un caractère composite, tient à la fois de la sévérité du type teutonique et de la grâce lombardo-vénitienne par son ornementation.

Le château est fort isolé, n'ayant autour de lui que quelques fermes lui appartenant, et des forêts à perte de vue. On y arrive par de grandes allées taillées en plein bois et par des ponts de bateaux plats jetés sur des cours d'eau qui, en hiver, roulent beaucoup de glaçons et vont se perdre dans la Save. Mais, dans la saison d'été, ces cours d'eau sont d'une limpidité ravissante, et leurs rives sont couvertes de beaux pâturages où les bergers de Styrie et de Carniole amènent leurs bestiaux à longues cornes et parquent en plein air.

Depuis quelques jours, le château de Finkensberg avait perdu de son calme ordinaire. Des voyageurs arrivant de Russie, par Vienne et Gratz, s'étaient arrêtés au vieux manoir pour y rendre visite au duc Sigismond de Windisch-Mark, qui, après avoir longtemps séjourné dans les diverses capitales de l'Europe, et surtout à Paris, s'était retiré dans ses terres depuis deux ans, fatigué du monde et atteint d'un commencement de paralysie. Le duc Sigismond pouvait avoir de soixante-douze à soixante-quatorze ans. Il avait beaucoup vécu, selon l'expression adoptée, et par conséquent il avait mangé une assez bonne partie de sa fortune. Mais cette fortune avait été immense, heureusement pour le duc, qui jusque-là ne s'était jamais douté qu'un jour il devait vieillir. C'est en général le défaut des opulents de ne jamais penser, dans la jeunesse et dans l'âge mûr, qu'il arrive un moment extrême où l'argent est deux fois nécessaire, puisqu'il sert à réparer le passé et à garantir l'avenir.

Le duc Sigismond était de race très-illustre, et, pour nous borner à deux siècles, nous dirons seulement qu'il avait eu pour aïeux de grands seigneurs de son nom et du nom glorieux de Lamberg, qui avaient été créés comtes de l'Empire en 1644, à la conclusion du traité de paix d'Osnabruck. L'un d'eux fut élevé à la dignité de grand veneur d'Autriche, et un autre, en 1707, à celle de prince du Saint-Empire, siégeant à la séance de la Diète avec la couronne ducale.

Mais bornons là nos documents héraldiques au sujet du vieux gentilhomme, habitant son château de Finkensberg à l'époque dont il est ici question.

Les hôtes reçus depuis quelques jours par le noble duc n'étaient autres que M. le comte de Tournai et sa petite-fille, Mlle de Rosambel, qui, depuis six semaines, avaient parcouru l'Allemagne et une partie de la Russie, se rendant à Venise, comme dernière étape, avant de rentrer en France.

Le comte de Tournai avait beaucoup connu dans sa jeunesse, à Vienne et dans diverses capitales, le duc Sigismond. Ils avaient été même fort liés. Ils s'étaient perdus de vue à l'époque de la Restauration ; mais un commerce de lettres d'amitié s'était continué entre eux assez longtemps encore. Il était tout simple que, dans sa tournée en Europe, le grand-père de Diane eût tenu à visiter, en passant en Autriche, son vieil ami.

Le duc Sigismond l'avait reçu avec une joie toute cordiale, et son admiration pour Diane était des mieux senties. M. de Tournai et lui s'étaient raconté mutuellement une assez longue série d'événements de leur vie depuis leur séparation.

Cependant les hôtes de Finkensberg se préparaient à reprendre leur voyage. Ils devaient partir le lendemain pour la Lombardie-Vénitienne.

On était dans les premiers jours de juillet. Vers les trois heures de l'après-midi, tandis que Mlle de Rosambel, accompagnée d'une femme de chambre à elle et d'une dame allemande attachée à la maison du duc, était allée faire ses adieux aux belles pièces d'eau du parc, M. de Tournai et le duc Sigismond causaient en tête-à-tête dans un salon du rez-de-chaussée du château. Le duc se plaignait beaucoup de sa santé, de jour en jour plus mauvaise ; il appréhendait une nouvelle attaque de paralysie qui peut-être l'emporterait dans l'autre monde, ou le clouerait dans son lit pour le reste de ses jours. Perspective assez triste, surtout quand on est un grand seigneur, qu'on aime la vie et ses délices, et qu'on possède encore de magnifiques revenus.

— Vous êtes généreux, mon cher comte, disait le duc. Vous m'épargnez des reproches sur ma vie passée, sur mes désordres. Vous cherchez à adoucir pour moi l'avenir, et

vous voulez même me persuader qu'une fin chrétienne est le plus grand bonheur du monde. Je vous crois, mon cher ami, et je vous remercie du fond du cœur. Vous avez toujours été un sage, vous; comparée à la mienne, votre vie est celle d'un saint... Ah ! que vous êtes heureux ! si vous saviez comme j'ai des tourments, sans compter mes infernales infirmités...

— Mon ami, reprenait M. de Tournai, il n'est dans ce monde aucun bonheur parfait; consolez-vous. Moi qui vous parle, j'ai aussi un tourment intérieur...

— Vous! dit le vieux duc. Allons donc? Contez-moi cela.

— Non, répondit le grand-père de Diane, ce n'est pas mon secret à moi tout seul. Du reste, à votre premier voyage en France, car vous y retournerez, il est probable que mes inquiétudes se seront envolées; alors je vous les conterai.

— A mon premier voyage en France? répéta le duc Sigismond en se redressant un peu sur son fauteuil. Comme vous dites cela, mon cher ami! Et les douleurs rhumatismales? et les douleurs d'entrailles? et les prédispositions à l'hydropisie? et les menaces de paralysie? et toutes ces jolies conséquences d'une existence folle qui s'est donné carrière pendant trop longtemps? Ah ! vous me parlez de Paris! Je ne l'ai que trop aimé, mon Dieu! ce charmant pays! et la preuve, tenez, la voilà : c'est que je suis très-souffrant aujourd'hui, dans ma retraite à Finkensberg.

— Cher ami, dit M. de Tournai, je reviens encore à mon système. Commencez par calmer le moral. Il est des devoirs à remplir.

— Eh! croyez-vous, reprit le vieux duc, qu'une sciatique tourmentait un peu dans ce moment-là, croyez vous que je n'y songe pas à ces devoirs?... Dans tous les cas, mon chapelain y pense assez pour moi. Il ne me laisse pas jeûner de sermons, de prières et de confessions, soyez tranquille. Il m'ouvre tantôt le purgatoire, tantôt l'enfer, quelquefois le paradis. Mais le brave homme ne peut comprendre qu'on aime encore à vivre, malgré tout. Et puis il ne lui est guère

possible, à lui, d'arranger certaines affaires dont j'ai quelque peu à rougir...

M. le comte de Tournai voyait avec joie qu'il avait amené enfin le duc Sigismond sur un terrain où il cherchait à le conduire depuis deux jours. Le duc avait à expier par une grande réparation un crime qui, aux yeux du monde, n'est souvent qu'une faute, une erreur, mais qui, aux yeux de la morale, est sans excuse si elle n'est réparée complétement, ou du moins dans les limites du possible. M. de Tournai reprit donc :

— Vous avez raison, mon cher duc, il est des choses dont un chapelain ne doit et ne peut se mêler.

— C'est ce que je dis tous les jours à l'abbé, ajouta vivement le duc, mais il est entêté comme...

— C'est bien, dit M. de Tournai, je tiens la comparaison pour très-juste. Voyons maintenant. Ce que ce brave abbé ne peut et ne doit pas faire, un autre le pourrait. Pourquoi ne me choisiriez-vous pas, moi, comme procureur fondé, pour arranger cette affaire qui vous tourmente si fort ?

— Pourquoi ? dit le duc. Ah ! j'aime cela, par exemple ! Et vous voulez, mon noble ami, qu'à votre âge et avec votre caractère, votre haute position dans le monde, je vous prie de vous mettre à la recherche de...

— De qui ? demanda M. de Tournai avec émotion.

— Eh ! parbleu ! d'une des plus charmantes filles du monde, envers qui j'ai de furieux torts, mon cher comte.

— Il est certain, dit M. de Tournai en souriant, que ma mission de Mercure pourrait prêter à rire, vue d'un certain côté. Mais vous savez, cher ami, que l'amitié rend ingénieux comme son petit frère l'amour.

— Oui, son gredin de petit frère ! ajouta le duc en serrant les dents.

— Revenons. Cette jeune fille dont vous me parlez est Française ?

— Eh ! pardieu, répondit le duc Sigismond. Puisque je vous dis que c'est une perfection de grâce, de beauté, de... séductions...

— Très-bien, je comprends, dit M. de Tournai. On doit même ne chercher à la retrouver qu'à Paris...

— Depuis quatre ans, Dieu sait ce qu'elle est devenue. Je l'avais établie magnifiquement dans un petit hôtel à elle toute seule, un bijou d'hôtel entre cour et jardin ; je me ruinais pour lui plaire, et je dois dire ici que jamais de la vie je n'ai rencontré de plus grands et de plus nobles sentiments... Mais un jour, après deux ans de soumission et de fidélité inviolables, un jour, j'arrive chez elle. Portes ouvertes, maison désertée, le bel oiseau s'était envolé ! pas un mot n'était déposé à mon adresse. J'interrogeai les gens, je gorgeai d'or le portier pour le faire parler ; rien. Pas un renseignement. Je pris le parti de faire rosser *M. le concierge*, il ne parla pas davantage. Du reste, toutes les petites richesses de l'hôtel étaient restées intactes. La fugitive n'avait emporté que ce qui lui appartenait personnellement. Mon cher ami, cela m'est arrivé il y a quatre ans. Depuis lors, je n'ai pu découvrir la moindre trace de cette ravissante jeune personne. Il est vrai qu'au bout de six semaines je cessai mes recherches. Que diable ! je ne pouvais pas passer le reste de ma vie à courir après ce beau papillon.

— Sans doute, sans doute, ajouta M. de Tournai. Il n'y avait que M. le Bailli de Ferrète au monde, sous la Restauration, qui fût capable de se faire attacher des ailes de zéphir pour danser chez lui avec les sylphides de l'Opéra. Il avait soixante et quinze printemps. Mais passons. Vous ne savez plus ce qu'est devenue la jeune personne envers laquelle vous avez de très-grands torts à réparer. Et si vous la retrouviez, mon cher duc ?

Un moment de silence succéda à cette question.

— Je lui assurerais une existence honorable, reprit le vieux duc.

— Bon, et comment? dit M. de Tournai.

— En lui donnant une dot considérable.

— C'est quelque chose, reprit le grand-père de Diane, et puis ?

— Mais, reprit le duc, n'est-ce point assez ?

— Assez pour abriter la vie, sans doute, dit M. de Tournai ; pas assez pour satisfaire à l'honneur, à la justice, à la morale.

— Mon excellent ami, ajouta le duc Sigismond, je n'ai jamais voulu me marier. A l'âge où je suis croyez-vous que je ne commettrais pas une faute énorme ? Et puis, l'honneur de mon nom, les traditions de ma race, l'éclat de ma maison, tout cela ne se trouverait-il pas terni, compromis, outragé par le choix que je ferais d'une femme n'ayant, d'ailleurs, ni nom, ni famille ?... Que diraient le monde et l'opinion publique ? Que diraient mes pairs ? que dirait l'empereur d'Autriche, mon souverain ?

M. de Tournai parut réfléchir un moment, et répondit ensuite avec beaucoup de dignité :

— Vous oubliez quelqu'un, duc. Et Dieu, que dirait-il ?

Le vieux duc Sigismond se renversa dans son fauteuil en se voilant le visage de ses deux mains. Immobile et silencieux, il écouta son ami, dont le langage était sévère, mais dont la voix calme et douce tempérait la rigueur du langage.

— Il est certaines occasions dans la vie, reprit le comte, où la raison humaine hésite et se trouble singulièrement. Moi, qui vous parle, je l'ai éprouvé quelquefois. On dirait que la raison humaine, dans plusieurs circonstances, fatiguée, en quelque sorte, de sa propre dignité, abdique un moment, laisse toute liberté à la folie et se laisse insulter et bafouer par elle à plaisir. Alors on commet les plus grandes sottises du monde ; alors on est dans le faux, et on court le danger de tomber à tout jamais dans l'absurde et la dégradation morale. Heureusement que ces accidents sont rares chez des hommes d'une certaine valeur. La raison reprend le dessus, et la folie honteuse va chercher des dupes ailleurs.

— Où voulez-vous en venir, mon cher ami ? dit le duc Sigismond.

— Eh ! tout bonnement à prouver, mon cher duc, que nous sommes fous l'un et l'autre, si, à notre âge, à la veille

peut-être de quitter la vie, nous nous préoccupons plus de l'opinion de l'univers entier que de celle de Dieu.

—Vous avez raison, reprit le duc avec un grand soupir, je puis mourir bientôt... Mon chapelain me fait des peurs horribles. Il veut que je répare tous les désordres de ma vie. Voyez comme cela est possible dans le bel état où me voilà maintenant. Il me faudrait cinquante ans d'existence et une santé de fer... Tous les désordres de ma vie ! Eh ! comment en savoir le nombre ? Mon chapelain est d'une exigence terrible... il veut des pénitences impossibles... Je puis à peine me soutenir sur mes jambes.

— Probablement, il vous croit endurci dans vos vieilles erreurs et décidé à mourir sans remords.

— Il me traite comme si j'étais Voltaire ou le plus grand coquin de la chrétienté.

— Il vous désespère... Il a tort ! s'écria M. de Tournai; c'est une échappée sur le ciel qu'il faut ouvrir devant vous.

— Oui, dit le duc, quelquefois il m'ouvre un jour de ce côté-là, mais c'est pour me tourmenter mieux, en me montrant ce que je perdrai...

— Décidément, ce chapelain a tort, ajouta le comte. A votre place, mon cher duc, j'appellerais près de moi un bon curé de village. Savez-vous ce que vous dirait cet apôtre des campagnes ? Que vous pouvez tout racheter par un repentir sincère parti du fond du cœur, par des bonnes œuvres répandues et par la réparation qui est en votre pouvoir.

— Mais allez donner des ordres, mon cher comte, pour qu'on me trouve cet apôtre et qu'on me l'amène, dit le duc en étendant ses bras tremblants.

— Là ! la ! calmons-nous, reprit M. de Tournai. Ce que le curé vous dira, moi je puis bien vous le dire par avance. Voyons, revenons à nos moutons. Il s'agit d'une réparation qui portera le calme dans votre âme. Ce calme obtenu, votre état souffrant s'améliorera.

—Juste ciel ! dit le vieux duc, si je pouvais guérir ! Cette réparation dont vous me parlez, mon cher comte, c'est un

mariage, n'est-ce pas? avec la pauvre et charmante femme...

— Qu'il sera possible de retrouver, mon ami, dit le comte, et qui, j'en suis certain, après avoir été séduite et trompée, après avoir été jetée malgré elle dans un monde vicieux, n'eut cependant jamais à se reprocher la moindre faute, et resta fidèle au grand seigneur devenu son amant et son maître, comme s'il l'avait épousée, comme s'il l'avait rendue responsable de l'honneur de son nom.

Après avoir entendu ces paroles prononcées avec un accent de conviction profonde, le vieux duc Sigismond tressaillit, et, s'appuyant fortement sur les deux bras de son fauteuil, il essaya de se lever. Mais, trop faible et retombant sur son siége, il tendit la main à son noble ami et lui dit :

— Ah! comte de Tournai, je vous remercie d'être venu me voir dans ma retraite; vous me faites beaucoup de bien. Continuez, mon ami; mais, de grâce, ne soyez pas dupe vous-même de vos illusions; vous vous trompez peut-être sur cette pauvre femme... Est-ce que vous la connaîtriez, par hasard, mon cher comte? Où l'avez-vous rencontrée? dans quel pays? dans quel monde? car son monde à elle n'est pas le vôtre... Ah! mon ami, répondez-moi, dans quel monde étrange l'avez-vous rencontrée?... Monsieur le comte, reprit le vieux duc avec une impatience hautaine, vous ne répondez pas? Vous ne pouvez justifier ce que vous m'avez fait espérer? Ah! monsieur le comte, c'est mal, cela!

— En effet, reprit avec un calme affecté M. de Tournai, ce serait fort mal à moi, fort cruel même d'avoir voulu vous faire du bien en vous trompant un peu; mais comme je n'ai jamais menti de ma vie, je vous affirme encore que la personne dont il s'agit ici est digne de vous, monsieur le duc.

— Mais encore une fois, impitoyable comte, où diable l'avez-vous rencontrée? s'écria le vieillard en colère cette fois.

— Où? répondit M. de Tournai. Dans un asile saint... au couvent, M. le duc... Repentie, expiant les fautes... d'un autre.

— Ah! je suis un misérable, s'écria Sigismond en se voilant le visage.

Des larmes coulaient sur les joues amaigries du vieillard; il joignit les mains et porta ses regards sur un grand tableau posé en face de lui et représentant la scène évangélique du discours sur la montagne. M. de Tournai, fort attendri, mais fort content à part lui du résultat de sa conversation, contemplait son vieil ami, et se réjouissait d'avance à l'idée de le voir un jour plus heureux, moins souffrant, et habitant un plus doux climat, près de la France.

Dans ce moment-là on entendit la voix de Mlle de Resambel, qui revenait du parc, en compagnie de la dame allemande fort respectable, attachée à la maison du noble duc.

— Voici Diane, dit M. de Tournai à son ami. Il est bien entendu qu'elle doit ignorer la conversation que nous venons d'avoir, mon cher duc. Mais un jour aussi elle aura à vous faire des confidences qui vous intéresseront au sujet d'une amie à elle. C'est bon, ne parlons plus de cela. En attendant, préparez-vous à venir nous rejoindre à Venise dans quinze jours, ajouta le comte. Diane compte sur vous, je vous en préviens; elle tient à avoir pour cavalier le duc Sigismond de Windisch Mark dans ses promenades au Rialto et sur la mer Adriatique.

IV

UN SOUPER

N'aurais-je pas quelques droits, en écrivant ce récit, de m'affranchir un peu des méthodes communes et de me permettre, sans transition, un changement de scène à vue, ainsi qu'on le voit au théâtre.

Ce procédé scénique est parfaitement en analogie avec la vie même de la société. Deux actions, tendant au même but, n'ont-elles pas lieu souvent simultanément, à deux ou trois cents lieues de distance l'une de l'autre?

Le lecteur ingénieux comprendra facilement les exigences

de notre sujet. Un livre est un drame raconté, comme un drame est un livre mis en action. Ce système étant exposé et accepté, ne craignons plus de franchir d'un seul vol une grande distance et de nous transporter instantanément du château de Finkensberg, près des bords de la Save, à la délicieuse presqu'île de Saint-Jean, entre Villefranche et Monaco, où nous avons laissé Charlotte, la dame des Oliviers, donnant à souper dans sa villa à son ami, M. Robert Hardy.

Dansla salle à manger dont les fenêtres s'ouvraient sur un vaporeux paysage, nos deux convives étaient assis l'un vis-à-vis de l'autre devant une table servie avec une rare élégance et une délicatesse exquise.

Le jardinier Vincenzo et le petit Tonio, son fils, avaient apporté le dessert et le thé; ils s'étaient retirés à l'office. La conversation pouvait donc se donner carrière en toute liberté. M. Hardy perdait graduellement de sa mélancolie en écoutant les récits animés de Charlotte, cette sirène loyale qui savait enchanter sans péril pour les voyageurs.

— Non, disait la dame des Oliviers, non, je ne comprends pas ce découragement coupable qui s'empare souvent des âmes les mieux trempées, des intelligences des plus douées. Qu'une femme soit faible quand elle est aux prises avec le chagrin, passe encore; c'est une humiliation, mais enfin une femme est une individualité délicate, organisée pour aimer, souffrir et se résigner. Les larmes lui sont familières; souvent même ces larmes sont sa puissance. Une femme pleure, elle est touchante et belle. Mais un homme, un jeune homme dans toute l'énergie de ses facultés morales et physiques, un jeune homme doué d'un grand cœur et d'un esprit supérieur, s'abandonner à un découragement absolu, renoncer à l'avenir, à la vie active, féconde, à la vie que la Providence ne donne et ne conserve pas en vain, vous conviendrez, monsieur, que c'est une désertion, une lâcheté.

— Vos paroles sont sévères, mademoiselle, reprenait Robert. Vous me traitez avec rigueur, peut-être parce que vous me portez un attachement loyal, c'est possible. Je me

croyais digne de quelque indulgence. Voyez donc ce que j'ai perdu.

Et en disant cela, M. Hardy désignait de la main le portrait de Diane qu'on apercevait de la salle à manger.

— A Dieu ne plaise, reprit Charlotte, que je veuille désoler votre pauvre cœur malade. Que ne puis-je le guérir! Mais connaissant vos belles qualités, et en souvenir des conseils que vous m'avez donnés dans le temps, je me suis adressée à votre courage, à vos instincts généreux. Tant qu'un jeune homme de cœur et de grand talent peut tenir une plume, un pinceau, une épée même au besoin, doit-il se fermer l'avenir? Vous aspirez à mourir... Eh! saints du ciel! le suicide lent est-il moins une lâcheté que le suicide violent? Et, mourir pour mourir, ne vaut-il pas mieux encore s'enrôler dans quelque expédition périlleuse, où il est beau de finir d'un coup de feu, ou dans une tempête? Mais non, je me trompe. Il vaut mieux vivre et se réfugier dans la région sereine de l'art et de la science, où l'âme se retrempe, où l'intelligence reprend toutes ses clartés. Ah! monsieur Hardy, comment donc aurais-je fini, moi, si j'avais écouté les murmures terribles de la douleur? Je serais morte isolée, avilie, désespérée, et nul n'aurait pris souci de ma tombe et de mon souvenir.

— Vous avez eu la religion, vous, Charlotte, dit Robert.

— Bon, reprit-elle, est-ce qu'elle vous manque à vous?

— Mais je n'ai pas votre âme tendre et ardente, je n'ai pas vos élans vers la foi.

— Vous avez le Christ comme moi, et je ne sache pas qu'il vous ait repoussé.

— Charlotte, vous me grondez!... Si vous saviez ce que j'ai souffert, si vous pouviez me donner un peu d'espoir?

— Oui, et vous tromper beaucoup, n'est-ce pas? reprit-elle en souriant. Ah! malades obstinés, vous aimez tous le mal qui vous tue et nul de vous ne voudrait guérir.

— Pour guérir, il faudrait oublier, dit Robert. Encore une fois, regardez d'ici ce portrait peint par vous-même, cruelle et charmante que vous êtes.

— Allons, reprit Charlotte, ajournons notre guérison; vivons de nos amertumes; mettons nos délices et notre vanité à nous plaindre.

— Mais, Charlotte...

— Non, vous dis-je, monsieur Hardy, c'est indigne de vous. Eh ! tenez, j'aimerais encore mieux vous voir tomber dans quelques extravagances. Que ne vous mettez-vous à la suite de la berline de voyage de la *dame de vos pensées?* Si le *donquichotisme* a ses folies comiques, il a aussi ses grandeurs. Un fou d'amour n'est pas si méprisable; il se grise de sa poésie. Ce n'est pas si à dédaigner.

— Mademoiselle, reprit Robert, je partirai demain pour me mettre à la recherche, en Europe, de la voiture de voyage de ma belle Diane.

— Vous ferez bien.

— Je la suivrai. Je tourmenterai le vieux Géronte impitoyable.

— Ce sera juste et divertissant.

— Je reverrai Diane et lui jetterai des fleurs à tous les relais.

— Ce sera joli et du dernier galant.

— Vous me raillez sans pitié, Charlotte!

— Non pas. Je fais écho à vos chevaleresques refrains.

— Oh ! parlons sérieusement, s'écria M. Hardy, et, pour Dieu ! laissez-moi compter sur votre amitié. Je n'ai plus qu'elle au monde. C'est encore beaucoup, n'est-ce pas?

— Peut-être, dit Charlotte avec une dignité et une tendresse incomparables.

— Alors je m'établirai ici, dans cette presqu'île; j'y bâtirai ma maison, mon ermitage, non loin du vôtre.

— Oui, pour qu'on dise que je vous ai attiré.

— Je vous verrai tous les jours.

— Oui, pour qu'on ne doute plus que vous êtes épris de moi.

— Quel mal y aurait-il, mademoiselle?

— Aucun mal sérieux pour vous; mais pour moi, la perte de ma réputation.

— Est-ce qu'on a proscrit l'amitié loyale de cette île?

— On n'a rien proscrit; seulement, ici comme ailleurs, on ne croit pas longtemps à l'intimité pure qui peut s'établir entre un jeune homme et une jeune femme.

— Il est vrai que vous êtes si belle, si séduisante, qu'on peut aisément s'imaginer que nul ne vous résiste. Je suis donc bien malheureux, puisqu'il ne m'est pas possible de vivre dans le seul voisinage qui me réconcilierait avec la vie?

— Monsieur Hardy, dit Charlotte avec une émotion contenue, suivez mon conseil; ne vous abandonnez pas, ici ni ailleurs, à une existence contemplative, inoccupée. Courez plutôt le monde, dussiez-vous porter le chagrin en croupe; puis, à votre retour, reprenez à Paris votre vie ordinaire et son train, vos travaux, vos ambitions, vos plaisirs même. Pour un jeune homme comme vous, artiste et enthousiaste, Paris est le seul pays possible. Quant à moi, c'est différent. J'ai besoin de m'abriter dans la solitude, et j'ai assez de force et de résignation pour résister aux rêves qui pourraient venir m'y assaillir.

Charlotte prononça ces dernières paroles avec un accent étrange, mais dont M. Robert ne devina pas la cause. Et comment l'aurait-il devinée? Cette âme supérieure avait tant de puissance sur elle-même, que le sacrifice lui était devenu en quelque sorte naturel, et qu'au besoin elle savait se voiler de mystère sans que le regard le plus scrutateur pût la pénétrer. C'était une destinée fatale que celle de cette pauvre et charmante femme; elle se heurtait toujours contre les impossibilités. Du jour où elle avait vu M. Hardy, dans le monde excentrique où elle vivait à Paris, elle s'était sentie entraînée vers lui : elle avait reconnu avec terreur qu'elle pourrait l'aimer, et avec terreur aussi elle avait reconnu que lui ne pourrait ni l'aimer, ni peut-être l'estimer. Aussi, cédant avec empressement aux conseils que Robert lui donnait de fuir une position indigne d'elle, cette noble femme avait-elle bien vite rompu sa chaîne d'or et de fleurs, et avait-elle furtivement échappé au pouvoir de ce grand sei-

gneur, de ce vieillard amoureux, qui la comblait de richesses, après l'avoir enlevée à sa modeste condition. Mais une pensée chère lui était restée au fond du cœur, et, après quatre années, cette pensée, endormie par le temps, s'était réveillée. Aussi avec quelle poignante surprise, Charlotte, en retrouvant M. Hardy, n'avait-elle pas reconnu en lui celui dont sa meilleure amie, la fille de ses bienfaiteurs, s'était éprise follement? Avec quel brisement de cœur avait-elle appris, de la bouche même de Robert, qu'il aimait Diane jusqu'au délire?

Il est de grandes natures qui sont faites pour lutter contre de grandes infortunes, et devenir la leçon vivante et sublime donnée par la Providence aux êtres vulgaires qui se plaignent de vulgaires chagrins.

Charlotte Daunoy avait vu d'un coup d'œil tout ce qu'elle aurait à souffrir; mais, résolue au sacrifice absolu, elle s'était promis à elle-même, elle avait promis à Dieu de faire le bonheur de deux êtres dignes de ce bonheur suprême.

Pour cela, il fallait se briser le cœur à soi-même et bien cacher cette mystérieuse souffrance. Charlotte poussait la bravoure jusque-là.

La nuit avançait. Onze heures avaient sonné dans le lointain aux horloges des villages sur la côte. Nos deux convives, graves et doux, ne pouvaient cependant prolonger plus avant leur tête-à-tête sans se compromettre un peu aux yeux de la domesticité qui voit presque toujours la surface des choses sans chercher à pénétrer la vérité. Les gens attachés au service de la maison de la *Dame des Oliviers* étaient certainement doués de très-bons sentiments, mais ils n'étaient pas initiés au secret de la situation des deux beaux convives. Et puis, dans le voisinage, quelque esprit malin pouvait se rencontrer qui s'égayerait peut-être aux dépens de la charmante recluse.

Charlotte comprenait cela parfaitement. Elle avait un faible, une tendresse exagérée pour sa réputation. Que voulez-vous? On peut placer plus mal sa sollicitude.

Elle dit donc à Robert, avec une sorte de gaieté :

— Il n'est pas de *bonne partie* qui ne finisse et qui ne finisse trop tôt. Nous avons soupé comme si nous sortions du bal de l'Opéra, n'est-ce pas? Mais tâchons de ne pas gâter notre *bonne fortune*, qui est dans des conditions si loyales. Vous me comprenez, monsieur Hardy ?

— Ciel ! si je vous comprends, adorable que vous êtes ! je cède, je me retire, dit-il gaiement aussi, je reprends mon navire, et au besoin je me *jette au sein des flots*. Mentor sera content. Mais, je vous préviens que je ne fuis que pour revenir... au grand jour.

— D'accord, reprit Charlotte. Touchez-moi la main. Adieu mon ami. Remettez à la voile pour Villefranche.

— Adieu, belle et dangereuse, répondit M. Hardy. Je vous le dis en face du portrait de Diane; dangereuse, si le cœur n'était déjà pris.

Et il lui baisa la main avec tendresse.

Ce fut dans ce moment-là qu'un bruit, un frôlement de feuillage, se fit entendre sous la fenêtre grande ouverte qui donnait sur le parc. Robert courut à la fenêtre. La nuit était claire ; mais rien ne se montra.

— Êtes-vous en sûreté ici, Charlotte? demanda-t-il. Quelqu'un n'était-il pas là à nous écouter, à nous observer?

— Non, dit Charlotte, c'est impossible. Et la grille du parc ? et Castor?

— Il est certain, dit Robert, que M. Castor ne ferait qu'une bouchée du voleur ou du galant qui en voudrait à votre charmante personne. Adieu donc, ma chère Charlotte ! permettez-moi de vous appeler ainsi.

Dix minutes après, M. Hardy avait repris son embarcation dont on avait déployé la voile et qui filait sur les eaux claires du golfe, l'aile gonflée par une jolie brise nord-est.

V

UNE CHASSE AUX FLAMBEAUX

Les visites de M. Hardy à la villa des Oliviers continuèrent, mais toujours avec de certaines précautions. Il n'est pays au

monde où on ne puisse rencontrer des médisants. Ces visites avaient lieu dans la journée et de manière à mettre à l'abri la réputation de Charlotte. La bonne supérieure de la communauté ne se rendait à la villa que deux fois par semaine. Ces jours-là M. Hardy évitait de la rencontrer. C'était une faute, et la dame des Oliviers finit par le comprendre. Cependant elle trouvait assez embarrassant d'avouer à Mme de Saint-Remy ces relations d'un caractère mystérieux. Elle attendait une bonne occasion pour s'en expliquer avec elle. Mais il fallait entrer dans des détails très-délicats, et qui touchaient de bien près Mlle de Rosambel. Les incertitudes sont cause des plus grandes maladresses ; elles amènent souvent de vrais malheurs.

Un jour Mme de Saint-Remy arriva chez son amie, qui lui trouva un air inquiet, embarrassé. Elle la pria avec instances de lui parler à cœur ouvert.

— Si vous avez quelque fâcheuse nouvelle à m'annoncer, lui dit-elle, pourquoi ne pas m'épargner les préparations qui sont pires peut-être que la chose même, si cruelle qu'elle soit ?

— Mon enfant, dit la supérieure, vous devinez tout, et pourtant je me croyais bien habile, bien impénétrable.

— Vous, madame ? répondit Charlotte, avec ce visage doux et franc comme l'ont les belles âmes qui sont en rapport direct avec Dieu, vous dissimulée ? Ah ! madame, vos vertus parlent par vos regards et par vos sourires.

— Eh bien, ma fille, reprit la supérieure, admettons que je suis une sotte et une indiscrète personne qui ne sait rien garder pour elle. Voici une lettre.

— Encore une lettre ? Celle-là a-t-elle été aussi longtemps en route que la précédente ? D'où vient cette hirondelle ?

— De Venise, ma chère enfant. Nos amis sont à Venise depuis quelques jours. La lettre est arrivée très-vite.

— Est-elle de Diane ? demanda Charlotte en hésitant.

— Non, de son père.

— Ah ! l'ingrate ! l'impitoyable ! N'ayez pas peur qu'elle m'écrive jamais. Elle a des chagrins et elle m'oublie ! ou

plutôt elle se cache de moi, elle doute de moi... Madame, je devrais la haïr; je finirai par devenir son ennemie acharnée. Voyons la lettre.

— Je dois vous prévenir, ajouta la supérieure, qu'il y a dans cette lettre des choses si surprenantes, que je commence à douter de la fermeté d'esprit de M. de Tournai. Cet homme, si heureux jusqu'ici, n'aurait-il pu résister au premier chagrin survenu? Sa raison me paraît presque troublée. Mais abrégeons, Charlotte; vous me gronderiez. Voici la lettre. Je passe les détails du voyage; nous les lirons après.

Mme de Saint-Remy déplia un papier et lut ce qui suit:

« J'ai une grave confidence à vous faire, madame et chère supérieure; mais la loyauté avant tout, et dussé-je vous causer de la peine, il faut que je vous parle d'une chose étrange, inattendue, et à laquelle je ne croirai que lorsqu'elle me sera confirmée par vous. Ne m'interrogez pas sur la source des renseignements qui me sont arrivés à Venise, où j'ai trouvé des lettres de toute sorte qui m'attendaient. Une de ces lettres me donne de vos nouvelles et des nouvelles d'une personne qui vous est chère, qui m'est encore chère aussi, à moi, malgré tout. Voici le fait: Votre amie, votre protégée, aurait reçu depuis peu la visite d'un jeune homme dont je ne puis écrire ni prononcer le nom, tant ce nom-là m'irrite. Ce jeune homme est un artiste enthousiaste et, par cela même, dangereux, capable d'inspirer une passion. Une intimité s'est établie entre votre protégée et ce jeune homme. Il s'est épris d'elle follement. Ce n'est pas moi qui m'en plaindrai, puisqu'il renonce ainsi à poursuivre ses ambitions extravagantes, et puisqu'il se rend *coupable de trahison* envers ma pauvre enfant, qui avait eu la simplicité de croire en lui, hélas! et de lui vouer un attachement qui l'eût perdue.

» Maintenant, si la chose est vraie, comme on promet de m'en donner la preuve, voilà une liaison établie et par conséquent un mariage possible entre cet artiste de grand mérite, je le crois, et Charlotte qui est charmante et distin-

née. Voilà ma chère Diane guérie de sa folie, et moi-même délivré d'un grand ennui; car, n'en doutons pas, Diane est trop fière pour ne pas renoncer à un amour chimérique.

» Madame, un père a tous les droits du monde de prendre tous les moyens possibles pour préserver sa fille. On eut l'indélicatesse d'abuser de mon hospitalité; on eut l'outrecuidance d'aspirer, à mon insu et malgré moi, à la main de ma chère enfant; je rends guerre pour guerre, et, comme on a agi dans l'ombre, j'agis dans le mystère et j'accepte les moyens de surveillance et de préservation que le hasard heureux me fit rencontrer.

» Encore une fois, je suis dans mon droit.

» Ce qui se passe près de vous, madame et chère supérieure échappe à votre observation, et c'est de Venise que la vérité vous arrive au sujet d'une liaison qui est née presque sous vos yeux. Le fait est singulier, mais il porte en lui-même son enseignement; souvent on va chercher bien loin ce qui est bien près. Maintenant ma conscience est dégagée, je vous ai avertie; c'est à vous de veiller sur votre belle protégée et de mener à bonne fin, par un mariage, une intimité qui pourrait devenir un scandale... »

— Ah! c'est assez! s'écria Charlotte en se levant avec indignation. C'en est trop! et quelque respect que m'impose la personne de M. le comte de Tournai, je ne puis supporter ses insultes. Il méconnaît mon caractère, il me calomnie, il m'outrage... Il accepte les délations d'un infâme, et il me tient pour fausse, hypocrite et perverse... Ah! madame, si j'étais un homme et si M. de Tournai avait mon âge, j'aurais raison de ses accusations. Mon Dieu! ajouta-t-elle avec un accent déchirant, mon Dieu! que je suis mal comprise! et que je suis à plaindre!...

Des larmes succédèrent à ces vives paroles. Charlotte, brisée de douleur, se jeta dans les bras de sa bonne supérieure, qui pleurait aussi et se trouvait impuissante à la consoler.

— Oui, reprit Charlotte en se ranimant tout à coup et comme frappée d'une idée soudaine, oui... j'y suis; c'est

bien cela. Je vois d'où part ce coup de stylet dirigé sur moi... Oh! l'infâme! l'infâme! avec quel acharnement il me poursuit! il ne me pardonnera jamais son crime envers moi. Il me perdit; il veut ma mort; il veut que le silence se fasse sur ma tombe et sur sa scélératesse... mais je me vengerai, je protégerai ma vie, mon honneur. J'ai flétri le scélérat en le marquant au visage, je le tuerai, je l'écraserai comme un serpent venimeux.

— Juste ciel! s'écria Mme de Saint-Remy, vous m'épouvantez, ma fille!

— Laissez-moi, laissez-moi, madame, continua Charlotte folle de douleur. Ne voyez-vous pas que je suis poursuivie par un être vil et des plus dangereux, qui veut mon déshonneur et ma mort?...

— Mais je ne sais ce que vous dites, reprit la bonne supérieure tout effarée, je ne vois rien, je ne sais rien, sinon que vous m'effrayez, et que vous tombez dans le délire!

Le jardinier Vincenzo survint dans ce moment-là, et ne fut pas peu surpris de la violente émotion où il voyait sa maîtresse. Il hésitait à parler. Charlotte devina qu'il avait à lui confier quelque chose d'étrange.

— Qu'avez-vous à me dire, mon brave Vincenzo? demanda-t-elle.

— Madame, reprit celui-ci, j'ai à vous prévenir qu'en passant près du mur du parc qui borde le chemin, j'ai reconnu des traces d'escalade sur ce mur; il est peu élevé, quelqu'un doit certainement s'introduire la nuit dans le parc. Nous veillerons, Tonio et moi, et Castor aussi. Nous saisirons le voleur...

Charlotte se prit à réfléchir un moment, puis elle dit à Vincenzo:

— Non, mon ami, non. Ne faites rien, ne vous mettez pas en embuscade, et même éloignez Castor dans la nuit et retenez-le dans la cour. Laissez au voleur la liberté d'entrer s'il veut revenir.

— Mais, madame, votre sûreté...

— Je suis prévenue. Je ne risque plus rien. Seulement, soyez prêt à venir à mon premier appel.

Vincenzo reçut d'autres instructions qui lui furent données à voix basse et il se retira en promettant d'obéir fidèlement.

Mme de Saint-Remy était très-effrayée. Elle voulait absolument emmener avec elle Charlotte, qui résistait à ses prières et assurait que rien au monde ne la priverait du bonheur de punir elle-même l'audacieux coquin qui cherchait à s'introduire chez elle. La bonne supérieure, étonnée au dernier point de cette animation, de cette énergie insolite et soudaine, ne reconnaissait plus sa douce Charlotte, si calme, si résignée jusqu'à ce moment. Elle ignorait quelle passion pouvait s'être emparée d'elle, une passion de vengeance indomptable et bien légitime assurément. Elle parla de faire prévenir l'autorité du pays...

— Ah! gardez-vous bien de cela, reprit Charlotte. Ce serait un grand malheur, car alors le brigand m'échapperait, et, croyez-moi, il vaut mieux, dans mes intérêts et comme châtiment, qu'il tombe entre mes mains qu'au pouvoir de gendarmes à qui peut-être il échapperait. Allez, ma bonne amie, reprit-elle en souriant pour la rassurer, allez retrouver en paix vos chers enfants de la communauté et calmez toutes vos craintes à mon égard. Vous me connaîtriez mal si vous pensiez que j'agis sans être parfaitement sûre de moi et du succès de ce que j'entreprends.

Elle l'embrassa avec tendresse en lui promettant de lui donner de ses nouvelles dès le lendemain de grand matin.

Mme de Saint-Remy, voyant que rien ne pourrait vaincre cette volonté ferme, résolue, déterminée, et craignant d'ailleurs d'irriter davantage sa chère protégée par des remontrances, se décida à reprendre le chemin de son couvent, mais avec l'intention secrète de faire avertir le commandant militaire de Villefranche, au sujet du péril qui pouvait menacer la villa des Oliviers.

— Chère et sainte femme! se disait Charlotte quand la supérieure fut partie, elle ignora toujours les orages de la

vie et les terribles malheurs qui peuvent tomber sur nous quand des pervers ont un intérêt à nous perdre!

Vers les quatre heures de l'après-midi, Tonio, le fils du jardinier, fut chargé d'une importante mission. Il devait se rendre à Villefranche, et remettre une lettre à M. Robert Hardy, logé à l'hôtel de *la Marine royale*. Tonio avait seize ans, il était leste et nerveux comme un daim : il lui fallait au plus deux heures pour aller et revenir.

Charlotte avait repris son calme ordinaire et ses occupations favorites. Elle donna des ordres pour le souper, auquel M. Hardy avait été invité, et pour que ses *hommes d'équipage* fussent très-bien traités chez le jardinier. Vincenzo ne s'éloigna pas un moment de la villa ce soir-là. Il avait ses instructions, et on pouvait pressentir, à son air discret, à ses réponses brèves, qu'il se passait quelque chose d'assez extraordinaire.

Mlle Florence, la femme de chambre, avait une curiosité fort éveillé. Elle était même un peu piquée ce jour-là de la discrétion qu'on gardait vis-à-vis d'elle.

— Pourquoi ce message si pressé porté par Tonio? Pourquoi des recommandations faites avec mystère au jardinier? Pourquoi madame n'a-t-elle pas suivi sa bonne mère la supérieure, qui l'invitait d'une manière si pressante à aller passer la journée et même plusieurs jours à la communauté? Pourquoi enfin madame avait-elle le regard si animé et cherchait-elle à donner le change sur son agitation par des occupations paisibles qu'elle interrompait à tous moments? Madame avait voulu peindre, et, dix minutes après, elle avait quitté son atelier; madame avait voulu se livrer à la lecture, et elle avait ouvert quatre ou cinq livres sans en lire aucun; enfin, madame avait examiné très-attentivement dans le parc tous les sentiers qui conduisaient du mur d'enceinte aux plates-bandes situées sous les fenêtres de la maison; pourquoi?

Tout cela, Mlle Florence se le demandait à elle-même avec une extrême curiosité, et tout cela n'obtenait aucun éclaircissement satisfaisant.

Vers les sept heures du soir, par un coucher de soleil pourpre et or, le jardinier vint prévenir madame qu'une petite embarcation à voile se dirigeait tout droit sur le débarcadère de la villa. Il croyait reconnaître la *frégate* du pilote Settimio. En effet, dix minutes après, l'embarcation touchait à la rive et M. Robert Hardy prenait le chemin de la maison de Charlotte.

Robert paraissait préoccupé. L'invitation qu'on lui avait adressée si inopinément par Tonio l'avait surpris. Il voyait dans ce billet quelque chose de sérieux sous une forme légère et d'une gaieté un peu forcée. Le billet disait :

« Mon souper vous attend ce soir. Je vous invite à une chasse nocturne dans le parc, sans cor ni meute, mais avec un bon fusil bronzé. Venez et soyez fort gai. »

M. Hardy venait, et il était assez triste. On ne commande pas la gaieté comme on ordonne une fête. La gaieté est de toutes les dispositions de l'esprit la plus fantasque. Les provocations les plus aimables l'effarouchent. Il n'y a guère que l'imprévu qui l'attire.

Mais M. Hardy fut reçu avec tant de cordialité et de si belle grâce que ses tristesses s'envolèrent bien vite une à une comme de vilains oiseaux de nuit.

— Nous soupons à neuf heures, dit Charlotte, nuit close et fenêtres ouvertes sur le parc. Le temps est magnifique comme toujours. J'ai fait des frais énormes pour vous donner un souper fin ; je veux que vous deveniez gourmet. La passion de la table vous gagnera et dominera toutes les autres.

M. Hardy se prit à sourire et jeta un coup d'œil sur le portrait de Diane.

— Quelle habitude incorrigible ! reprit Charlotte. Je parie que vous venez ici beaucoup plus pour ce portrait que pour moi.

— Pour vous, admirable Charlotte, dit Robert, et un peu pour lui.

— Eh bien ! tant mieux, reprit la plus aimable des femmes et la plus vaillante assurément, tant mieux. Nous partage-

rons votre affection, cette toile et moi. Seulement je resterai du côté de l'amitié, je vous en préviens. J'aurai le meilleur lot, l'amitié ne passe jamais.

— L'amour non plus dans certaines conditions, ajouta Robert en soupirant beaucoup. Mais, madame, reprit-il, après vous avoir priée d'agréer mes remercîments pour votre invitation, me direz-vous pourquoi vous m'avez invité d'une façon si brusque?

— Pourquoi? Voyez, l'ingrat! dit Charlotte. Je vous ai invité brusquement à souper pour avoir le plaisir brusque de vous brusquer un peu. Là, êtes-vous content?

— Parfaitement! Et cette chasse dans la nuit...

— Il s'agit de prendre un oiseau magnifique qui vient dans mon parc, la nuit.

— Est-ce une plaisanterie, Charlotte?

— Non. Vous verrez. Je suis presque certaine qu'il viendra ce soir. Vous saurez que mes pressentiments ne me trompent jamais. Il viendra.

— Et si nous ne pouvons le prendre?

— Nous l'abattrons d'un coup de feu. Vous savez que je tire assez bien le pistolet ou la carabine.

— Oh! oh! dit M. Hardy en relevant la tête, voilà des armes peu en usage à la chasse aux oiseaux.

— A moins que nous ne prenions le bâton, ajouta Charlotte dont le regard s'enflammait; en vérité, j'ai grande envie de prendre le bâton.

M. Hardy devina qu'il s'agissait de quelque chose de très-sérieux à l'expression de la voix et du geste de la dame des Oliviers. Il attendait des explications.

— Mon cher hôte, reprit bientôt Charlotte d'un ton amical et plus naturel, par conséquent, vous m'avez conté des choses assez extraordinaires au sujet de la disparition de lettres enfermées dans un coffret de fer dont vous seul aviez la clef, et au sujet d'autres papiers disparus aussi.

— Oui, dit Robert. C'est resté pour moi à l'état de mystère. Ces papiers envolés, comme par enchantement, allaient

précisément tomber entre les mains du grand-père de Diane. De là est venu mon malheur.

— Bon! reprit Charlotte, l'oiseau bleu pourra bien nous donner cette nuit l'explication de ce secret diabolique. Il est très-initié à la magie, cet oiseau bleu.

— Oui-da! reprit M. Hardy. Je voudrais terriblement le faire chanter.

— Voilà précisément ce qu'il ne fait pas, dit Charlotte. Mais il fait chanter bien des gens à son profit.

— Mais c'est une bête dangereuse!

— Très-dangereuse! Il faudra nous en débarrasser.

Cette conversation avait lieu sur le perron vis-à-vis du parc, d'où l'on découvrait un immense horizon. La nuit était venue. L'appartement du rez-de-chaussée fut éclairé comme si on attendait assez nombreuse compagnie. Ces vives clartés rendaient par contraste les alentours de la maison très-obscurs, de sorte que c'était un moyen de rassurer celui qui se serait introduit dans la propriété avec de mauvaises intentions. C'était précisément ce qu'avait pensé Charlotte.

Le souper fut servi dans la jolie salle à manger, dont les deux fenêtres restèrent grandes ouvertes. La température était d'une douceur infinie.

M. Hardy, d'abord assez préoccupé, se décida à manger et à boire assez franchement. Le calme et la liberté d'esprit de la dame du lieu le rassuraient sur les dangers qu'elle pouvait courir. Il était impossible que Charlotte, pensait-il, voulût s'exposer de gaieté de cœur à un péril dont elle n'aurait pas été sûre d'avance de triompher.

Robert remarqua, en outre, que deux fusils de chasse et une carabine avaient été placés dans un coin de la salle à manger.

— Ah! ah! dit-il, je vois que vous avez pensé à tout, vaillante Charlotte. Quel arsenal!

— Sans compter, reprit-elle, les deux petits amis que j'ai dans l'une et l'autre de mes poches. Mais parlons bas de ces choses-là, ajouta-t-elle.

— Des pistolets! peste! A qui en voulez-vous? dit M. Hardy sur le même ton.

— A personne. Mangez, buvez, et parlez-moi de votre enthousiasme, de votre admiration, de votre tendresse; mais à voix claire, par exemple, et de manière qu'on puisse chercher à tout entendre du parc, à quelques pas de la maison. Quant à nous voir, on le peut parfaitement. Nos lumières attirent...

M. Hardy avait compris ce dont il s'agissait. Il se versait rasade et buvait gaiement pour s'éclaircir la vue, comme disent les chasseurs, espérant bien avoir des coups de feu à lâcher sur du gibier de potence.

Vers dix heures, nos convives étant encore à table, et M. Hardy parlant assez haut et avec assez d'entrain, Charlotte fit un signe de la main et indiqua la fenêtre. Robert, sans cesser de parler, prêta l'oreille et entendit distinctement un frôlement de feuilles dans le fourré voisin de la maison, comme le bruit d'un homme qui s'avancerait avec précaution à travers les taillis. Bientôt quelques pas firent craquer le sable légèrement. Il était évident que quelqu'un s'était blotti sous la fenêtre ouverte du rez-de-chaussée, écoutant la conversation dans la salle à manger.

M. Hardy allait se lever. Charlotte lui fit signe de ne pas bouger encore et lui dit à voix couverte de continuer à parler haut, comme si elle était là, à table. Charlotte fut obéie. Alors elle alla d'un pas léger jusqu'à la fenêtre et lâcha un coup de pistolet en l'air ne voulant tuer personne. Soudain, deux grosses lanternes d'un éclat éblouissant éclairèrent tout le devant de la maison et ces lanternes étaient portées par Vincenzio et Tonio, accompagnés du pilote Settimio et de ses camarades. Ces braves gens étaient armés; ils formaient le demi-cercle en s'avançant vers les fenêtres de la salle à manger, de manière à couper la retraite à un homme blotti contre le mur.

Cet homme était armé de deux pistolets; il allait faire feu, mais il vit des fusils braqués sur lui et il abaissa ses armes. M. Hardy, au signal donné par Charlotte, avait

sauté dans le parc pour se joindre aux braves défenseurs de la maison.

— Bah ! dit Tonio en riant, il n'y a qu'un voleur... Je me chargerai bien de lui tout seul.

— Oui, il n'y en a qu'un seul, répéta Charlotte, placée à la fenêtre. Mes amis, désarmez cet homme, ne lui faites aucun mal et amenez-le dans la maison.

Cet ordre fut exécuté. On trouva sur le *voleur* un long couteau poignard et deux pistolets. On l'amena à la dame des Oliviers, qui attendait son monde dans le salon.

M. Hardy avait précédé la troupe, et, courant comme un fou, pâle, l'air égaré, il était venu dire à Charlotte :

— Savez-vous qui est cet homme?... C'est Banqueville ! le misérable !

— Comment? répondit en souriant la dame du logis, vous ne vous en doutiez pas ?

— Il venait vous voler ? vous assassiner ?

— Non pas avec des armes, reprit Charlotte. Ses armes étaient pour sa sûreté. Mais il venait nous écouter, nous espionner, et demain il eût adressé à qui de droit une relation calomnieuse sur notre souper intime fait à ma villa. D'ici à quelques jours il aurait établi dans tout le pays que j'étais une femme galante, recevant l'argent du premier venu. Du même coup il vous perdait vous, monsieur, dans l'esprit du grand-père de Diane, et moi dans l'opinion publique. Il me hait à mort... Je vous conterai cela.

On amena l'homme surpris en flagrant délit de tentative de vol à main armée, comme le pensaient Vincenzio et ses amis. Quand il parut dans le salon, très-éclairé, on reconnut avec surprise que ce *voleur* était un *monsieur très-bien mis*. Sa pâleur était effrayante. Tonio lui avait déjà lié les mains... Le coupable était convaincu qu'on allait le fusiller. Charlotte ordonna bien vite qu'on lui déliât les mains, puis se tenant debout en face de lui, elle dit devant tous ceux qui étaient au salon :

— Je vous ai donné l'ordre de ne faire aucun mal à *monsieur*; je vous prie de vous conformer à cet ordre;

monsieur est un misérable, mais ce n'est pas une raison pour l'injurier et lui faire du mal. Il appartient dès ce moment à la gendarmerie qui l'emmènera en France pour le laisser à qui de droit. Si *monsieur* venait ici pour voler ou pour assassiner, ceci ne regarde que la justice. Maintenant il ne me reste plus qu'à dire un mot à *monsieur*. Vincenzio restera ici seul auprès de moi avec M. Hardy, s'il le veut bien.

Tout le monde se retira, excepté Robert et le jardinier qui surveillaient le prisonnier. Charlotte s'était assise, et s'adressant à l'homme qu'on lui avait amené elle lui dit :

— J'avais le droit de vous tuer comme un brigand s'introduisant la nuit et armé dans une habitation. Je ne l'ai pas voulu. Vous me faites pitié maintenant. Cependant comme vous êtes un homme très-dangereux et un coquin infâme, je dois vous livrer à la justice qui fera de vous ce qu'elle doit en faire. Je n'ai plus qu'un mot à ajouter. Écoutez-moi très-attentivement : je vous préviens que si jamais par vous ou par votre instigation il m'arrive le moindre mal à moi, à M. Hardy ou à n'importe qui de ma connaissance, je dépose contre vous une plainte en escroquerie au moyen de signatures fausses. J'ai en mon pouvoir certaines pièces prouvant que vous êtes un faussaire impuni. Rappelez-vous que vous avez volé le duc Sigismond à Paris. Maintenant allez et souvenez-vous bien qu'après avoir subi la détention à laquelle vous serez condamné pour l'affaire de cette nuit, je puis, moi, vous faire envoyer au bagne pour vingt ans. Cela dépendra de votre conduite dans l'avenir. Allez, maintenant. On va vous emmener à Villefranche avec tous les égards dus à votre rang et à votre position.

Cela dit, Vincenzio rappela ses compagnons, et l'homme pris en flagrant délit fut embarqué, sous bonne escorte, sur un bateau que Vincenzio avait loué d'avance, d'après les ordres de *madame*. Arrivé au port de Villefranche on devait le remettre aux mains de la gendarmerie.

M. Hardy, comme Charlotte, avait été saisi d'un sentiment

de pitié profonde, succédant à la colère, à l'indignation, dès que le misérable eut été pris et qu'il parut en pleine lumière, dans un état affreux d'humiliation et de terreur.

Cependant il demanda à sa vaillante hôtesse, comme il l'appelait, de lui donner tous les détails qui pouvaient l'éclairer sur la vie coupable de ce malheureux, qui, jusque-là, avait mené une existence brillante aux dépens de tant de dupes.

— Oui, dit Charlotte, vous saurez tout; et en particulier vous saurez le mal qu'il m'a fait dans le temps, le malheur dont il fut la cause perverse; vous saurez aussi tout le mal qu'il vous a fait par ses délations à M. de Tournai. Et vous voyez, ajouta-t-elle, qu'il suivait avec énergie son plan de campagne contre nous. Eh bien! voilà un homme qui s'était fait une industrie très-productive; il vivait de son infamie sur le pied de quarante à cinquante mille livres de rente. Cette industrie avait deux rouages puissants : la *délation* et le *chantage*. Mais nous reprendrons cette conversation. Je vous conterai tout cela dans un jour plus calme. Les émotions de cette soirée veulent que vous et moi nous cherchions du repos. Adieu, mon brave convive.

Robert accepta son congé sans se plaindre. Il alla retrouver ses hommes d'équipage, et comme la nuit était d'une sérénité admirable, il voulut se promener en mer jusqu'au matin; heureux d'aspirer les brises fraîches et de se reposer en voguant sur les belles eaux de la Méditerranée.

VI

ÉPILOGUE

Peu de jours après la scène de l'arrestation du prétendu baron Renard de Banqueville, pris au piége comme une bête dangereuse, une lettre était arrivée de Venise à l'adresse de Mme de Saint Remy. Cette lettre était de M. le comte de Tournai; elle était d'une telle importance pour les intérêts de Charlotte que la bonne sépérieure se décida

bien vite à la lui porter à la villa des Oliviers et à la lui laisser lire en entier, bien que sur certains points M. de Tournai se montrât assez hautain et passablement injuste. Nous ne transcrirons pas ici cette lettre par la bonne raison qu'elle ne nous fut jamais communiquée, mais on pourra très-aisément se faire une idée de ce qu'elle contenait par la réponse de Charlotte. C'est elle qui voulut répondre; c'était son droit, et en pareille occasion la dame des Oliviers faisait toujours preuve de beaucoup de bravoure.

Comme Mme de Saint-Remy n'aurait peut-être pas consenti à faire partir cette lettre avec la sienne, par un de ces scrupules de charité, fort respectables du reste, mais qui ne font qu'éterniser les hostilités, Charlotte lui épargna cet embarras et envoya sa lettre directement à la poste par Tonio, cet intrépide garçon qui se serait fait couper en deux pour le service de sa maîtresse.

Voici la lettre. Elle éclaircit bien des points restés dans l'ombre et l'incertitude.

« Monsieur le comte.

» Votre lettre à de Mme Saint-Remy m'a été communiquée et je l'ai lue tout entière avec l'attention et le respect que mérite tout ce qui me vient de vous.

» En remettant entre vos mains, à mon départ de la Roche-Cantal, des notes détaillées sur ma vie, j'ai cru vous donner une appréciation très-loyale et très-exacte sur mes malheurs, mes fautes et mon caractère. Vous rendez justice à ma franchise, à mes sentiments; je vous remercie de cette bonne opinion.

» Mais, monsieur le comte, en honorant mon passé de votre intérêt et de votre approbation, vous vous montrez d'une sévérité blessante pour ma conduite depuis notre séparation; et même vous paraissez douter de la loyauté de mon cœur et de la retenue de mon esprit pendant mon séjour à la Roche-Cantal. C'est ce qui m'a blessée, ayant toujours été pour Diane une sœur dévouée, une compagne irréprochable, et, en quelque sorte, une tutrice sévère.

» Mais passons sur ces récriminations. Ma justification viendra en son temps. Venons à des faits récents.

» Vous supposez que M. Hardy s'est épris pour moi d'une belle passion, et, tout en vous en félicitant, puisqu'il renoncerait ainsi à *ses ambitions*, vous ne pouvez vous défendre de certains étonnements au sujet de ma coquetterie dangereuse. Vous allez plus loin, et vous exprimez des regrets à ce sujet, puisque, par cette liaison que vous supposez, je me ferme un autre avenir bien autrement beau et consolant. Avenir que vous m'aviez préparé en déterminant le duc Sigismond, votre vieil ami, à réparer ses torts envers moi, et à légitimer par un mariage tardif ce qui aurait dû être légitimé dès le principe.

» Merci, monsieur le comte. Vous me faites la partie trop belle en vérité.

» Et moi aussi j'éprouve un grand regret, c'est de vous faire beaucoup de peine en vous détrompant complétement sur les sentiments et les résolutions de M. Robert Hardy. Non-seulement il n'éprouve pour moi aucune affection qui puisse ressembler de près ou de loin à de l'amour, mais depuis son arrivée dans ce beau pays, il semble que son exaltation pour Mlle de Rosambel ait redoublé, et que sa tendre et ardente passion pour elle se soit empreinte de je ne sais quel caractère poétique qui lui donne à mes yeux quelque chose de sacré. Renoncer à Diane, lui? S'éprendre de moi, lui? Allons donc, monsieur, chez quel maladroit correspondant prenez-vous vos renseignements? Quel est le niais ou l'infâme qui vous a écrit en secret de pareilles sottises ou de pareilles calomnies? Et ici je devrais, pour toute vengeance, vous raconter un petit fait qui vient de se passer chez moi, et qui touche de très-près l'homme qui abusait de votre crédulité et de votre argent... Mais je laisse ce soin à notre chère et respectable Mme de Saint-Remy.

» C'est le malheur de la richesse, monsieur le comte, de nous donner une assez mauvaise opinion de ceux que la fortune n'a pas favorisés.

» C'est aussi le malheur d'une haute naissance de ne pas

croire souvent aux sentiments nobles et généreux chez des gens d'une condition inférieure.

» Vous partagez ces préjugés : vous êtes riche et grand seigneur. A Dieu ne plaise que je manque envers vous de respect et de reconnaissance, mais profondément blessée, je me manquerais à moi-même si je ne parlais avec toute la franchise et toute la liberté auxquelles j'ai des droits.

» Vous avez cru sauver votre fille en adoptant un système de surveillance secrète, en recevant les services d'un homme taré (fort habile sans doute), qui faisait métier de la délation et de l'espionnage. En cela vous avez manqué à votre dignité et vous avez perdu votre cause devant votre enfant. Elle ignore tout, pensez-vous. Et moi je vous dis qu'elle n'ignore rien. Interrogez-la et vous verrez si elle n'a pas tout pressenti, tout deviné. L'intelligence éclaire; mais l'amour ! il est doué d'une miraculeuse intuition.

» Ce système de surveillance occulte, vous l'avez également employé à mon égard. Et d'abord, je pourrais vous demander de quel droit vous avez fait cela. Est-ce par attachement ? Singulière amitié que celle qui vit de soupçons ! Est-ce par crainte ?

» Dès le premier jour où j'ai vu que vous receviez inconsidérément la visite de cet homme que j'ai flétri de ma cravache et que je viens de faire jeter en prison, j'ai compris qu'il abuserait de votre crédulité et qu'il chercherait à me perdre à vos yeux. Mais je ne prévoyais pas, je l'avoue, que vous accepteriez ses services pour me surveiller, moi, et encore moins, saints du ciel ! pour épier la conduite et les sentiments de Mlle de Rosambel, votre petite-fille.

» Voilà une grande faute, monsieur le comte. L'élévation de vos sentiments, votre rang, votre âge et l'opinion du monde honorable, tout la condamne.

» Passons à des explications plus nettes, plus personnelles.

» En ce qui touche M. Hardy, je ne suis pour rien, moi, dans sa passion pour Diane. Je partais du château de la Roche-Cantal le jour même où vous l'y receviez. J'ignorais que vous attendiez sa visite, j'ignorais même que vous l'aviez

rencontré au lac de Saint-Laurent, dans votre promenade avec Diane. Mais vous dire que, depuis, je n'ai pas reçu les confidences de M. Hardy ou que j'ai cherché à combattre son amour enthousiaste et déterminé à tout pour Mlle de Rosambel, ce serait mentir, et je ne mentis jamais.

» M. Hardy est un des caractères les plus élevés et les plus fermes que je connaisse. Il a dans le cœur une affection profonde et en quelque sorte sainte, il n'y renoncera de sa vie : ou il épousera Diane, ou il mourra avec son amour.

» Vous avez pris cette passion pour un de ces enthousiasmes éphémères qui quelquefois naissent subitement chez les artistes et qui, par l'absence, s'évanouissent; en second lieu, vous avez cru que cette passion prenait sa source dans une grande ambition surexcitée, dans une grande vanité.

» Je vous le déclare, la main sur le cœur, monsieur le comte, dans l'un et l'autre cas, vous vous êtes trompé.

» La vérité avant tout ; et si j'ai le courage de vous la dire, c'est que je sais que vous avez le courage de l'entendre.

» Cette considération m'amène à vous parler de Diane. Vous m'en saurez gré un jour, quel que soit d'ailleurs le chagrin que je vous cause aujourd'hui.

» Vous l'avez enlevée de Paris ; vous l'avez emmenée à l'étranger ; vous lui avez demandé sa parole de rompre toute relation avec M. Hardy, et elle l'a tenue loyalement après l'avoir donnée, cette parole ; vous avez beaucoup compté sur l'absence, les distractions d'un long voyage, les relations nouvelles, les enivrements du grand monde et surtout sur le temps. Certainement en agissant ainsi vous avez usé de vos droits légitimes de tuteur et de père. Vous avez fait ce que l'on fait ordinairement dans la société, et tous les honnêtes gens vous approuveront, moi la première.

» Mais, sans vouloir sonder le cœur et les sentiments de Diane, que je connais parfaitement du reste, admettons que, par exception, elle persiste dans son affection et qu'elle

n'en veuille pas guérir. Cela s'est vu, monsieur. Quel parti prendre alors ? Le cloître n'existe plus, et d'ailleurs Mlle de Resambel touche à l'époque de sa majorité. Résister? Protester? Refuser votre consentement? Vous séparer, ne plus voir votre enfant? Quelle misère! Quelle désolation! Car je ne parle ni de malédiction ni de privation d'héritage... Ce ne serait pas odieux, ce serait absurde. On ne maudit ni ne déshérite un ange. Et en second lieu des procédés d'une pareille grossièreté, monsieur le comte, ne sont jamais employés par des hommes comme vous.

» Quel parti prendre, je le répète, si Diane persiste dans son amour et sa résolution? Je n'en vois aucun, en vérité, car en pareil cas la loi protége une femme et l'opinion publique est pour elle, quand elle ne l'a pas blessée.

» Ainsi, monsieur le comte, le fait peut s'accomplir malgré vous et malgré toutes vos protestations.

» Pardonnez à ma franchise audacieuse et cruelle. Il fallait d'abord poser ainsi la question pour avoir ensuite le droit de s'adresser à votre raison, à votre intelligence et surtout à votre tendresse.

» M. Hardy n'est pas gentilhomme, cela est vrai. M. le marquis de Civrac l'est parfaitement, lui, et cependant vous consentez à perdre cinq cent mille francs plutôt que de le donner pour époux à votre fille. A mon avis, ce n'est pas cher, et Diane fait encore là une bonne affaire. Eh bien, direz-vous, est-ce une raison pour qu'elle ne trouve pas dans la haute aristocratie un parti très-digne d'elle? Sans doute; mais il n'y a qu'un inconvénient, c'est que Diane ne veut accepter que M. Hardy. Vous ne pouvez supporter l'idée qu'elle porte ce nom vulgaire. Prenez garde. Vous donneriez à penser que vous supporteriez très-aisément l'idée que votre fille fût malheureuse avec un titre et un grand nom. Cette supposition vous révolte? Eh! je le sais bien, monsieur le comte. Elle est en contradiction directe avec vos sentiments, puisque vous aimez votre petite-fille d'une tendresse infinie.

M. Hardy n'est pas gentilhomme, mais il en a toutes les

distinctions. C'est bien quelque chose, n'est-ce pas? et l'on pourrait tomber plus mal. Supposez maintenant qu'il soit le mari de Diane. Croyez-vous que la société leur fermerait ses portes? Croyez-vous que Diane perdrait une seule amie et que M. Hardy serait en butte à des dédains? Ah! monsieur, quelle fausse idée vous vous feriez du monde en supposant cela! Comment! Diane a deux millions, le jour de son mariage; de plus, elle est unique héritière de votre grande fortune; elle est belle, d'une suprême distinction, et vous voulez que la société la boude parce qu'elle ne portera pas un nom historique et qu'en revanche elle aura un mari charmant et d'un grand mérite personnel? Mais à quelle époque vivons-nous? Est-ce que le monde, depuis hier, aurait changé de mœurs, de sentiment, d'esprit, de goûts, d'inclinations? Est-ce qu'il n'estimerait plus la richesse? est-ce que subitement il aurait perdu ses entraînements vers l'opulence, dont il était si amoureux? Allons, ceci n'est pas soutenable.

» Le monde, le plus grand monde, adorera toujours Diane de Rosambel et sa fortune; Diane fût-elle duchesse ou la femme de M. Hardy.

» Vous avez trop d'intelligence et d'expérience pour en douter, monsieur le comte. Aussi je n'insiste pas.

» Ah! je vous en supplie maintenant, les mains jointes et à genoux, s'il le faut, je vous en supplie, aimez votre petite-fille pour elle-même et non pour le titre et le nom que vous lui donneriez par un mariage. Ne voyez-vous pas qu'elle est la joie et l'honneur de votre maison, et que si vous l'attristez, cette charmante enfant, vous désolez votre vieillesse?

» Que vous a-t-elle fait pour la condamner aux larmes? Est-ce que Dieu en la faisant naître dans de si hautes conditions ne vous a pas confié le soin de son bonheur? Est-ce qu'il vous l'a donnée pour être asservie à des vanités de caste et à des préjugés d'un autre âge, elle si jeune, si brillante, si prédestinée? Ne laissez pas cette fleur suave se faner et périr dès ses premières matinées. Hélas! l'âge ne

viendra que trop vite avec ses préoccupations et ses tristesses. Vous-même, monsieur le comte, qui arrivez au penchant de la vie, ne vous privez pas des sourires de votre enfant et des élans de sa reconnaissance. Si vous saviez comme on s'éteint doucement quand on jette un dernier regard sur un enfant qui vous bénit pour tout le bonheur qu'on lui a donné! Hélas! mon Dieu! j'ai vu mourir mon père infirme et âgé, et son dernier souffle vint s'éteindre sur mon front dans un dernier baiser.

» Que me reste-t-il à vous dire et comment oser parler de moi, après avoir parlé de Diane? Que suis-je à côté d'elle, moi pauvre femme dont la jeunesse fut si indignement sacrifiée! Pour ce qui me regarde, monsieur le comte, vous n'avez à attendre de moi que reconnaissance et admiration.

» Vous connaissez ma vie et vous mettez une sollicitude touchante à la consoler, à l'abriter dans l'avenir. Eh quoi! auriez-vous obtenu une promesse de réparation de la part du grand seigneur qui fut envers moi si coupable?... Dois-je espérer jamais de devenir sa femme légitime?... Soyez béni, s'il en est ainsi, non pas à cause du rang et du titre qu'il me donnerait, mais pour mon honneur réparé, pour la paix rendue à mon esprit et pour l'estime de moi-même que j'aurais tous les droits de reprendre.

» Oui, dans cette occasion, j'ai bien reconnu le noble comte de Tournai. Là, vous êtes ressemblant; c'est bien vous, avec votre bonté, votre aménité, votre raison supérieure, votre charité chrétienne. Aussi, tant que je vivrai, et quoi qu'il arrive, serez-vous assuré, monsieur le comte, de la vive reconnaaissance et du respect filial (laissez-moi vous le dire) de celle que vous avez comblée de vos grâces et de vos bienfaits.

» CHARLOTTE DAUNOY. »

VII

VENISE

Six semaines s'étaient écoulées depuis le départ de la lettre de Charlotte à M. le comte de Tournai. Une réponse à cette lettre était arrivée de Venise à la villa des Oliviers, et elle était de nature à prouver que les graves paroles de l'amie de Diane avaient produit une profonde impression sur l'esprit du comte.

Toutefois la lettre de M. de Tournai était loin de ressembler à un consentement. On ne promettait rien, on n'autorisait rien, mais l'inflexibilité de l'orgueil et de la volonté avait faibli, et on remettait toute chose aux mains de la Providence.

Le ton de cette dernière lettre, et surtout le sens ambigu de quelques expressions avaient décidé Charlotte à conseiller à M. Hardy de faire rapidement un voyage à Paris, pour y régler certaines affaires à lui personnelles, et surtout de revenir immédiatement, pour se rendre ensuite à Venise.

M. Hardy avait suivi ce conseil plutôt par acquit de conscience que par conviction du succès. Il était parti, promettant de revenir à toute vapeur.

Nous abandonnerons nous-même, quoique avec regret, la riante presqu'île de Saint-Jean, les rives ombragées de citronniers en fleurs, la paisible solitude de la villa des Oliviers, la maison de Charlotte en face de la mer, le joli salon et le portrait de Diane; nous prendrons la route de Gênes, nous traverserons sa merveilleuse rivière, le Milanais, le Padouan et nous arriverons à Venise par la Brenta.

Vers les huit heures du soir, à la fin du mois d'août, après une journée de soleil, au moment où la brise et la sérénité du ciel amènent des milliers de gondoles sur le Grand Canal, on pouvait remarquer au balcon d'un vieux palais, s'élevant au bord de l'eau, une jeune fille assise près de la rampe et regardant le riant et majestueux paysage.

Les sommets des Alpes tyroliennes se détachaient encore sur le fond du ciel, éclairés par les derniers reflets du couchant, et la lune se levait au-dessus du Lido. Les lanternes de la ville étincelaient par milliers sur les eaux comme une traînée d'étoiles. Les gondoliers chantaient doucement, et le bruit des rames accompagnait en cadence ces refrains un peu monotones, mais évoquant la rêverie.

Dans un grand salon au premier étage du palais, dont les fenêtres hautes s'ouvraient sur le lourd balcon où se trouvait la jeune fille, deux hommes âgés et d'une physionomie très-noble achevaient une partie d'échecs. Chacun d'eux était assis dans un fauteuil à dossier armorié, devant une large table couverte d'un velours sombre et à franges d'or. De gros candélabres répandaient dans le salon une clarté vive qui animait singulièrement de grands tableaux appendus aux murailles.

Nos deux partenaires avaient eu en jouant de fréquentes distractions, et certes ils avaient l'un et l'autre de sérieux sujets de réflexion. L'un était le comte de Tournai, et l'autre son vieil ami, le duc Sigismond de Windisch-Mark, qui, sur l'invitation du comte et de Diane, avait quitté sa terre de Finkenstein pour venir chercher à Venise un retour de santé qui lui avait été promis.

Depuis huit jours, en effet, le duc avait ressenti l'influence bienfaisante du doux climat vénitien. Il souffrait beaucoup moins; il dormait sans rêves fiévreux; il revenait peu à peu à des idées plus rassurantes. Un certain bien-être moral et physique lui donnait même des espérances un peu folles pour son âge. Aussi ne cessait-il de bénir ses bons amis pour l'heureuse idée qu'ils avaient eue de l'arracher à son *hôpital*, selon son expression, où certainement il n'aurait pas tardé à trépasser entre son chapelain, son médecin et son apothicaire.

Cependant, vers neuf heures, au moment où on servait une collation composée de fruits glacés et de pâtisseries, un laquais vint annoncer la visite d'un étranger arrivant de France et nommé M. Robert Hardy.

A ce nom, M. de Tournai se leva et s'avança vers le milieu du salon. La jeune fille, assise sur le balcon, Diane de Rosambel, se hâta de traverser le grand salon et de gagner une porte, placée dans l'angle, qui donnait passage dans un appartement reculé.

M. Hardy fut introduit, et comme il avait lieu de s'y attendre, il fut reçu avec une politesse exquise par le noble comte.

— Monsieur, lui dit M. de Tournai après l'avoir invité à s'asseoir dans un fauteuil près de la table, j'attendais votre visite et je vois avec plaisir que vous êtes d'une exactitude admirable. Vous vous étiez fait annoncer de Villefranche, en Piémont, pour aujourd'hui avant neuf heures du soir. Il est huit heures trente-cinq minutes. Certes, les rois ne font pas mieux.

— Monsieur le comte, dit Robert, je vous remercie de la bonne opinion que vous avez de moi. Permettez-moi de vous demander si vous avez reçu...

— Une lettre de Mme de Saint-Remy et un mot d'une autre personne que je ne veux pas nommer, reprit le comte en regardant de côté le duc Sigismond, oui, monsieur. Je suis ravi des choses que ces lettres m'annoncent. Vous avez de très-nobles sentiments, monsieur Hardy.

— Je cherche à vous suivre de loin, monsieur le comte. Soyez certain que ce que j'ai promis je le tiendrai.

Pendant qu'ils causaient de la sorte, le vieux duc de Windisch-Mark, atteint d'un peu de surdité et fort accablé d'ailleurs par la chaleur du jour, s'était assoupi dans son grand fauteuil, de l'autre côté du salon et dans la partie obscure. Le duc n'était qu'à moitié dans les confidences de son ami au sujet de Diane, et le nom de M. Hardy, qui un moment avait éveillé son attention, n'était devenu pour lui qu'un de ces noms communs à bien des gens en France. D'ailleurs il était loin de deviner que le visiteur était précisément ce *jeune fou* que M. de Tournai, quelques jours auparavant, avait juré de ne jamais recevoir. Pour le vieux duc, la visite était donc sans importance, et, en conséquence,

il n'avait eu aucun scrupule à s'endormir, en se disant à part lui :

— Que Tournai s'occupe de ses affaires; j'ai bien assez des miennes.

Peu à peu la somnolence du vieux duc devint un sommeil profond, mais bienfaisant et réparateur.

M. de Tournai ne voulut pas risquer de troubler le repos de son ami; il engagea M. Hardy à le suivre dans une salle dont les fenêtres donnaient également sur le Grand Canal.

Quand ils se trouvèrent tête à tête, la conversation devint entre eux plus franche et plus libre. Le comte demanda à M. Hardy s'il pensait que Charlotte arriverait bientôt à Venise. Elle avait été sérieusement invitée à y venir, et, certes, elle devait y être reçue avec tous les honneurs de la guerre.

— Dites de la paix, monsieur le comte, ajouta M. Hardy.

M. de Tournai se prit à sourire et lui tendit la main.

— Oui, reprit-il, la paix est faite, et nous la signerons, j'espère. Mais Charlotte viendra-t-elle bientôt?

— Plus tôt que vous ne pensez, répondit Robert.

— Ah! tant mieux. J'ai ici, avec moi, un vieil ami qui sera ravi de faire connaissance avec elle. Cet ami est malade; il a rompu cependant avec les médecins et la médecine, et ce sont les ordonnances de ma fille qu'il suit maintenant. Il se portera tout à fait bien quand un charmant docteur comme Charlotte viendra se joindre à l'autre docteur. Mais parlons de vous, monsieur. Vos résolutions sont les mêmes que celles dont vous m'avez fait part, n'est-ce pas? Vous acceptez la décision de ma chère Diane, quelle que soit cette décision?... vous vous y soumettrez aveuglément?

— Monsieur le comte, reprit Robert, j'ai engagé ma parole, mademoiselle de Rosambel est seule maîtresse de ma destinée. Qu'elle se prononce, je jure de lui obéir. Si elle m'ordonne de renoncer à elle, je m'éloignerai pour ne plus la revoir, je quitterai l'Europe, emportant avec moi un souvenir qui jamais ne s'effacera. Mais, monsieur le comte, vous avez promis de votre côté de laisser toute liberté à Mlle de

Rosambel et juré de la laisser se prononcer elle-même, de vive voix et en ma présence.

— Ma parole est engagée comme la vôtre, monsieur Hardy, répondit le comte. Ainsi donc, nous n'attendons plus maintenant que l'arrivée à Venise de notre chère Charlotte, car il a été convenu que sa présence était nécessaire et que ma petite-fille se prononcerait devant elle comme devant vous.

— Très-bien, monsieur, dit Robert en souriant. Nous attendrons l'arrivée de la *dame des Oliviers.*

M. Hardy s'était levé, et M. de Tournai crut qu'il allait prendre congé, ne voulant pas trop prolonger une première visite. Il lui fit plusieurs questions bienveillantes sur son arrivée à Venise, s'informant de son adresse et de divers détails au sujet de la maison qu'il avait choisie. Il apprit que M. Hardy avait pris un logement dans une fort jolie maison du Rialto et qu'il était charmé des soins qu'on avait pour lui et du quartier qu'il habitait.

— Ah! tant mieux, ajouta le comte. Vous me permettrez d'aller vous voir et de vous faire un peu les honneurs de Venise, que je connais depuis si longtemps. Je crois, Dieu me pardonne que j'y ai vécu du temps des doges. Mais adieu, monsieur Hardy; nous nous retrouverons.

Robert, dans toute autre circonstance, se serait retiré après avoir serré cordialement la main que lui tendait le comte. En effet, il lui donna une loyale poignée de main, mais il ne se hâta pas du tout de regagner le chemin de l'escalier. M. Hardy attendait quelqu'un, il avait raison; ce quelqu'un montait d'un pas léger le grand escalier de marbre; ce quelqu'un traversa l'antichambre et se dirigea vers la galerie où le comte de Tournai se trouvait encore avec M. Hardy. Un domestique annonça alors, mais avec une certaine discrétion recommandée:

— Mademoiselle Charlotte Daunoy.

— Ah! s'écria le comte en courant vers le salon voisin pour en fermer la porte, le salon où le duc dormait. Vous ici! reprit-il en revenant à l'amie de Diane; vous arrivée

déjà! Oh! que c'est bien à vous! Je ne m'étonne plus que M. Hardy fût si rassuré sur votre voyage...

Après les premiers compliments, Charlotte, qui tenait à la main un petit paquet cacheté, le remit au grand-père de Diane, en lui disant :

— Voici, monsieur le comte, un cadeau qui vous sera agréable et qui vous prouvera la grande loyauté de M. Hardy. Ce paquet de lettres était pour lui un trésor inestimable. Il vous l'abandonne généreusement.

M. de Tournai serra les mains de Robert avec une touchante expression de reconnaissance.

— Mais Diane! je veux voir Diane! reprit Charlotte impatiente et s'avançant vers le fond de la galerie. Ah! laissez-moi courir chez elle, monsieur le comte. Quel mal y aurait-il à ce que j'aille la surprendre et l'embrasser avant qu'elle ait eu le temps de me reconnaître, ma chère Diane, ma sœur, ma bien-aimée...

— Vous reconnaître! s'écria tout à coup une voix angélique. Ne vous ai-je pas devinée, ma belle Charlotte?

Nous renonçons à dépeindre cette joie et cet attendrissement. Quels embrassements entre ces deux charmantes amies qui se retrouvaient après de si cruels moments! Quelles larmes délicieuses coulaient de leurs beaux yeux!

M. de Tournai, fort attendri lui-même, commençait à comprendre sérieusement que sa petite-fille, en revoyant si brusquement M. Hardy et Charlotte, pourrait bien ne plus vouloir se séparer d'eux. Dès ce moment-là il devina le parti que Diane prendrait résolûment. M. de Tournai avait raison. Dès ce moment-là tout était fini, et Diane rompant alors avec toute hésitation, puisque son amie de cœur était là, Diane tendit la main à Robert en disant d'une voix émue mais très-accentuée :

— Voici ma décision, monsieur : Restez. Mon cher grand-père, ajouta-t-elle, c'est avec votre consentement, n'est ce pas? que j'ai dit à M. Hardy : Restez.

— Oui, ma fille! s'écria le comte en la pressant dans ses bras.

Un domestique survint dans la galerie, annonçant que M. le duc s'était réveillé et s'inquiétait beaucoup de se voir seul dans le grand salon.

— Allons, mademoiselle, dit le comte de Tournai à l'amie de Diane, venez apprendre à votre tour comment, après des années de chagrins, la Providence sait consoler les belles âmes comme la vôtre. Venez, mademoiselle. Si M. le duc Sigismond de Windisch-Mark était moins souffrant, il serait venu lui-même vous chercher.

M. de Tournai offrit le bras à Charlotte; Diane de Rosambel prit le bras de M. Hardy, son fiancé, et tous les quatre se dirigèrent vers la grande salle, où le duc les attendait.

Deux mariages furent célébrés à quelques jours de distance dans la vieille cathédrale de Saint-Marc, à Venise.

M. de Tournai, Diane et Robert, devenu son mari si heureusement, accompagnèrent M. le duc et Mme la duchesse de Windish-Mark à leur château de Finkenstein, et de là, ils reprirent la route de Paris pour y rejoindre Mme la comtesse de Tournai, qui les attendait avec une grande impatience.

QUATRIÈME PARTIE

I

FLORENCE

De tous les mois de l'année, le plus triste assurément, à Paris, est le mois de novembre. Je dirai même qu'il est le plus redouté. A cette époque personne n'a encore quitté la campagne, et les gens que leurs affaires y ramènent forcément maudissent ce retour obligé qui les remet dans les tracas des choses positives, qui constate leur dépendance et qui décèlè la gêne de leur position. Une femme riche, qui tient au monde élégant, se croirait déshonorée si elle était obligée de se montrer à Paris avant la fin de l'année, et surtout pendant ce mois de pluie et de brouillards, si monotone dans la ville veuve encore de la haute compagnie. Au contraire, novembre au château est le moment des chasses et des soirées à la campagne. C'est le mois des visites et de l'hospitalité; on reçoit; et comme il n'est plus possible de vivre beaucoup en plein air, on trouve chaque jour l'occasion d'étaler le luxe et les splendeurs de la *châtellenie*.

Donc, revenir à Paris dès le mois de novembre c'est faire preuve de mauvais goût, de peu d'usage, de pauvre éducation, d'oubli de la fashion, ou bien c'est dévoiler l'état mesquin de sa position et les misères de sa vie.

Ah! fuyons bien vite; nous touchons aux derniers jours du mois de la pluie et des brumes; fuyons à toute vapeur et allons encore nous promener dans cette belle Italie cou-

ronnée de ses fleurs et de ses pampres, et toute brillante de soleil.

Il est une ville dans le monde d'où les Français ne partent presque jamais qu'avec la résolution bien prise d'y revenir.

Cette ville est la capitale de la Toscane.

Florence est surnommée la *belle*, ce qui, selon moi, veut dire surtout l'*agréable*.

Il est des cités plus imposantes; il n'en est pas, je crois, qui charment plus l'imagination et les yeux.

Ce serait le cas de nous livrer ici à une description de la ville de Florence, qui, dans je ne sais quel poëme, est désignée sous le nom de *Duchesse d'Italie*. Cette description serait intéressante par ses détails et par son ensemble; elle serait pittoresque et très-riche avec un peu de recherche, au point de vue des arts; elle serait séduisante par les mœurs et les usages racontés et appréciés; mais il est plus que probable qu'elle impatienterait le lecteur de ce récit, qui, avant tout, veut qu'on lui raconte l'histoire des personnages avec lesquels il a fait connaissance dans les chapitres précédents.

Entre un lecteur et un spectateur il y a cette différence, que ce dernier se donne la joie de vous siffler en public, tandis que le premier vous maudit en particulier. Quant au résultat, il est le même; vous tombez.

Cependant, dussions-nous être maudit et sifflé, il nous est impossible de ne pas dire, à propos de Florence où nous allons entrer, que cette belle ville est d'origine étrusque; que sous la domination romaine elle prit le nom de *Urbs arnina*, à cause de sa position sur l'Arno, et que, sous les empereurs, elle reçut de ces grands voluptueux couronnés le surnom de *Florentia*, à cause de sa vallée où les fleurs naissent en toute saison. Nous ajouterons qu'elle fut ruinée par Totila, qui vint l'assiéger à la tête de ses Goths extravagants de barbarie; que Narsès, général de Justinien, la reprit et n'eut pas le temps d'achever sa restauration; mais que, sous l'empire de Charlemagne, elle devint plus belle et plus florissante que jamais.

Voilà pour l'histoire antique. Pour ce qui touche le moyen âge et la renaissance au sujet de Florence, nous n'avons certes pas le projet de nous livrer à des investigations très-étrangères à notre récit. Nous dirons seulement que la capitale de la Toscane se constitua en république, gouvernée par des patriciens; que, très jalouse de son autorité et de sa prépondérance en Italie, elle fut longtemps en guerre avec Sienne, Pise et Lucques, ses voisines, et qu'elle finit, après des guerres plus ou moins heureuses et des révolutions sanglantes, par tomber elle-même sous la domination de la grande maison de Médicis. Depuis lors, les hommes de génie, les grandes œuvres et les hautes renommées ne lui manquèrent pas. Vous n'avez qu'à visiter les palais, les églises, les monuments de la belle cité, tous vous parleront de sa gloire mêlée de malheurs et de prospérités.

« Florence, ô mon amour, duchesse d'Italie... »

Oui, cette qualification donnée par un poëte me paraît très-juste. Cette ville est une duchesse, et par l'élégance des mœurs et des habitudes et par la noblesse de l'origine.

Quant au site enchanteur au milieu duquel s'élève la capitale de la Toscane, nous n'en parlerons pas. Qui ne connaît les pentes fertiles de l'Apennin au nord de la cité, les ondes claires de l'Arno qui coulent sous des ponts de marbre, et les plaines fécondes et fleuries qui s'étendent comme des tapis de fleurs au sud et à l'ouest, jusqu'à Pise et à Piombino?

Revenons à notre récit.

Notre lecteur se souvient, nous l'espérons, d'avoir entrevu au château de la Roche-Cantal, chez le comte de Tournai, une caméριste attachée au service de Mlle Diane de Rosambel, une petite merveille florentine portant le nom de Camérina. Cette jolie enfant avait suivi ses maîtres en pays étrangers; elle avait assisté au mariage de Diane et au mariage de Charlotte à Venise, où Mme de Tournai avait rejoint sa famille. Mais après ces joies et ces bonheurs, quand Mme la duchesse de Windish-Mark fut partie pour

le château de Finkenstein, situé au bord de la Save, en Autriche, et quand Mme Hardy se disposait à revenir en France avec les siens, Camérina, qui avait revu l'Italie, s'était sentie prise d'un désir immense d'aller retrouver sa chère famille; d'honnêtes paysans de Toscane, habitant aux environs de Florence une jolie maison rustique, au toit couvert de tuiles rouges et entourée d'un verger. Le lac de Côme lui avait rappelé sa fontaine ombragée de trois oliviers, et le langage du peuple vénitien avait fait battre son cœur au souvenir du doux *parler* de Florence.

Cette ravissante Mignon d'Italie, *regrettant la patrie*, avait attendri tous les cœurs. Diane et Charlotte lui avaient prodigué des marques de tendresse, en l'assurant qu'avant trois mois, si elle patientait encore, on la ramènerait au pays natal, chez son père et dans les bras de sa mère.

Camérina, folle de joie, avait baisé les mains de ses bonnes *dames*, et, comme elle les aimait avec un touchant dévouement, elle avait promis d'être raisonnable et d'attendre l'époque de ce bienheureux voyage à Florence, qui devait être un rendez-vous pour l'hiver.

Cette explication était nécessaire avant d'aller visiter la petite ferme du père de Camérina, située à quatre milles de la porte *San-Gallo* à Florence, dans la paroisse de San-Gaetano des Apennins, et sur le penchant d'un coteau fertile, au nord-est de la cité.

Vers le milieu d'une belle journée de novembre, il en est beaucoup de cette sorte à Florence, un moine de l'ordre des Capucins arrivait à la ferme de Tito Pizzani, qui n'était autre que le père de Camérina. Le brave Tito était occupé dans ce moment-là à cercler quelques tonneaux. Le vin avait été abondant, et il s'agissait de le transvaser dans quelques jours. Le moine s'arrêta sur le pas de la porte de la cour, la besace sur l'épaule et le bâton à la main.

— Dieu vous donne le bonjour, Tito Pizzani, dit-il. Je vous vois occupé agréablement.

— Comme, vous dites fra Bartolaccio, répondit le *contadino*. Nous avons du vin. Je vais lui donner de bons ton-

neaux de chêne. Nous aimons le vin généreux. Entrez, nous boirons un coup.

Le moine s'approcha de Tito et s'assit sur un banc.

— Eh bien ! dit le fermier en continuant son ouvrage, quel bon vent vous amène ?

— Le vent de la quête, Tito. C'est mon jour.

— Vous voulez du pain, des figues, des fromages de chèvre, vous en aurez. Quant au lard, vous n'en acceptez pas.

— Vous me donnerez bien des légumes frais ?

— Cherchez encore ce qu'il vous faut.

— Et quelques œufs de vos bonnes poules ?

— Allez toujours.

— Si vous y ajoutiez un petit *fiasco* de vin ?...

— Eh ! le couvent n'en boit pas, mon révérend.

— Le couvent, c'est possible ; mais le frère quêteur, pour soutenir ses forces en vue du bon Dieu.

— C'est juste, reprit Tito. Je vais d'abord vous offrir un verre de rosoglio. C'est Marthe, c'est ma femme qui l'a fabriqué.

— Bonne femme ! excellente mère ! ajouta le moine. A propos, je ne la vois point ici ? Comment va sa chère santé ? Et les trois petites filles ? On dit, Tito, que l'aînée vous est revenue de France ?

— Oui, par la grâce de Dieu, répondit le paysan, depuis huit jours. C'est une bénédiction que ce retour. Elle était absente depuis dix-huit mois. Elle nous est revenue grande, belle et sage, bien élevée et pourvue de tout en abondance.

— Mais, dit le moine, voilà qui est un bienfait du ciel. Vous devez être bien heureux.

— Enchanté, ravi, et Marthe aussi.

— Où est votre fille ? demanda fra Bartolaccio.

— A la ville, avec sa mère et ses deux sœurs. On a pris le *caretino* ; on a attelé la mule et on a apporté des provisions à la noble famille française qui a adopté Camérina.

— Ah ! dit le moine, cette riche famille est à Florence.

— Depuis huit jours et pour tout l'hiver, grâce en soit rendue à la madone.

— De manière que Camérina n'est chez vous que pour deux ou trois mois ? Je croyais que vous la garderiez pour la marier ?

— Dites donc, fra Bartolaccio, reprit Tito, il me semble que vous avez envie de me confesser. Si vous buviez votre rosoglio sans vous fatiguer tant le gosier?

Le moine remplit son verre et but lentement, l'air béat et satisfait

Tito Pizzani, qui était un excellent homme, pensa que ce pauvre capucin pouvait avoir besoin de manger. Il alla chercher un pain et des figues sèches, et il les posa sur une table de pierre, à l'ombre d'un grand platane qui était l'ornement de la cour. Le moine remercia par un sourire, et tout en faisant le signe de croix il alla s'asseoir devant la table. Tito plaça un *fiasco* de vin et un gobelet à côté des comestibles.

— Voyons, dit-il à fra Bartolaccio, c'est aujourd'hui jeudi, si vous mangiez un peu de petit salé, un morceau de *salame*, par exemple, ou de *mortadella?*

— Oh ! dit le moine, le couvent n'en mange pas.

— Non, mais le frère quêteur, pour réparer ses forces?...

— *Tentazione !* reprit le moine. Dieu m'est témoin que je ne vous ai pas demandé du *salame*, mon cher Tito, ni de la *mortadella.*

— C'est moi qui porterai le péché. Allons, bah ! saint François fermera les yeux.

— Il est si bon ! ajouta le moine. Ah ! quel grand saint !

— Attendez, reprit Tito, nous allons le fêter. Et moi aussi j'ai faim.

— *Tentatore !* dit le frère.

Cinq minutes après, les deux convives, assis sous le grand platane, se livraient aux délices d'une collation aussi substantielle que leur appétit était franc et ouvert. Le moine avait des dents superbes. Il mangeait avec un entrain qui faisait plaisir à voir. Tito lui tenait tête vaillamment. On buvait un vin clairet qui n'avait qu'un défaut, c'était de provoquer rasade sur rasade. Le moine avait la tête solide

et Tito ne se grisait jamais. On buvait donc avec sécurité.

Le fermier Pizzani était un homme d'environ quarante-cinq à quarante-huit ans, robuste, nerveux, bien bâti, infatigable au travail. Il avait une tête superbe et une expression de bonté qui n'excluait pas du tout la finesse et l'intelligence. C'était un parfait honnête homme, comme on en trouve chez les habitants de la campagne en Toscane, bon catholique, mais sans préjugé ni superstition. Il avait une demi instruction, mais il était passé maître pour tout ce qui concernait l'horticulture et l'agriculture. On le citait comme un des bons jardiniers et un des bons laboureurs du pays toscan. Il avait de l'ordre, assez de bien pour un paysan, quelques économies et un grand amour du travail. Avec de tels avantages il avait fort bien élevé sa famille, et sa maison était citée comme une des mieux pourvues.

Quant à fra Bartolaccio, nous verrons par la suite quelles étaient ses qualités. Contentons-nous de dire ici que le *frater* pouvait être âgé de quarante ans environ; qu'il était de petite taille, peu chargé d'embonpoint, endurci à la fatigue, d'une physionomie assez triviale mais douée d'un regard d'une pénétration qui donnait quelque inquiétude de prime-abord. Il avait accepté du salé et du vin... Donc, fra Bartolaccio s'était fait une morale qui, dans l'occasion, ne péchait pas par trop de rigorisme. Au fait, comme il le disait avec assez de raison, il fallait bien qu'un frère quêteur réparât un peu ses forces, dans l'intérêt du couvent.

Ce bon repas du milieu du jour, à l'ombre du platane, se serait prolongé indéfiniment peut-être, lorsqu'on entendit le son argentin des grelots d'un mulet.

— Voici le *curretino*, dit Pizzani. Ma femme revient de la ville avec mes filles.

Il quitta la table auprès de laquelle il laissa le moine aux prises avec une assez large bouteille.

Marthe revenait, en effet, de Florence, où elle avait porté dès le matin une assez jolie petite charretée de légumes, de fruits et de fleurs, car cet ensemble constitue en Italie le commerce des jardiniers. La femme de Tito conduisait elle-

même la mule qui, alerte et fringante, arrivait à la ferme d'un pas rapide. Dans la petite charrette se trouvaient, assises sur des bottes de paille, les trois filles de cette heureuse Marthe, belle encore à trente-huit ans.

Camérina, placée entre ses deux plus jeunes sœurs, Chiara et Julia, leur racontait ses voyages en pays étrangers.

Tito alla au-devant d'elles à cent pas de distance, et, se plaçant sur le devant du *carretino*, il dit à Marthe qu'il avait reçu la visite de fra Bartolaccio. La fermière éprouvait une répugnance instinctive et presque invincible pour ce moine qui, du reste, venait très-rarement quêter dans ces environs de la ville.

Elle se pencha vers Tito, et elle lui dit à voix basse :

— Vous savez, mon cher Tito, que je me défie énormément de ce frère quêteur. Je ne connais pas son couvent. Il le dit situé de l'autre côté de la ville, dans la plaine traversée par le chemin de Sienne, très-loin... J'ai parlé de ce couvent à plusieurs marchandes du quartier qui avoisine la porte romaine, personne ne le connaît. Il serait temps de se débarrasser du *frater*, ajouta Marthe d'un air très-sérieux. Camérina est aujourd'hui une grande fille... elle est revenue à la ferme. Je ne suis pas sans appréhensions... Ce moine m'est suspect; je le croirais volontiers un agent de je ne sais qui.

— Rassurez-vous, Marta, dit le fermier, j'aurai l'œil sur lui. Cependant, je dois vous avouer que je le crois trop bête pour qu'on ait sujet de se défier de lui; puis il est poltron comme un lièvre. Par exemple, il mange comme un loup.

— Je n'aime pas les loups, ajouta la fermière, et c'est moi qui me charge de congédier celui-ci.

— Marta, soyez prudente, ajouta Tito d'un air d'autorité.

On arriva dans la cour de l'habitation. Le moine n'avait pas bougé de place; mais quand il vit Marthe et ses filles descendre du *carretino*, il se leva et il les salua assez humblement.

— Vous voilà? dit la fermière. Eh bien! avez-vous ce qu'il vous faut?

— Dona Marta, reprit le frère, recevez mes félicitations.

— Sur quoi?

— Sur le retour de votre fille aînée que je vois auprès de vous. Ah! bonté divine! quel ange de beauté!

— C'est bon, reprit Marthe. Vous avez l'œil trop clairvoyant, fra Bartolaccio. A propos, reprit-elle, j'ai rencontré par hasard quelqu'un de votre connaissance.

— Quelqu'un de ma connaissance? dit le frater assez inquiet.

— Oui. Le portier de votre couvent.

— Le portier de mon couvent?...

— Sans doute. Vous avez bien un couvent et un portier?

— Certes oui, dit le moine assez embarrassé.

— Eh bien! ce portier que j'ai rencontré par hasard au marché, à Florence, est de ma connaissance, et il m'a parlé de vous.

— Et que vous en a-t-il dit, dona Marta?

— Oh! beaucoup de bien, reprit la fermière en rusée diplomate.

— C'est un digne portier, ajouta le moine qui tombait de surprise en surprise, mais que la fièvre commençait à gagner.

En même temps, il se hâta de réunir dans sa besace les provisions qu'il tenait de la munificence de Tito, se préparant à prendre congé de dame Marthe dont le visage sévère et le coup d'œil pénétrant l'inquiétaient beaucoup. Les deux jeunes sœurs de Camérina voulurent donner, elles aussi, quelques provisions à la besace du *pauvre* frère quêteur. Chiara lui apporta un petit panier d'œufs frais très-soigneusement fermé; Julia lui remit six fromages de chèvre pliés dans des fougères. Le moine acceptait, en murmurant des bénédictions.

Camérina, qui avait éprouvé instinctivement les mêmes répulsions que sa mère pour ce *frater*, Camérina, jolie au possible et parée avec une élégance du meilleur goût, se

tenait à l'écart, observant la scène et ne voulant pas s'y mêler. Fra Bartolaccio, beaucoup moins bête que ne le supposait le brave Pizzani, avait remarqué les défiances qu'il inspirait à la belle jeune fille. Il voulut s'assurer par lui-même s'il ne se trompait point, et s'approchant d'elle, il lui dit humblement :

— Et vous, bon ange du ciel, ne donnerez-vous rien, dans votre charité, au pauvre quêteur ?

— Je lui donnerai un bon conseil, répondit Camerina : c'est de ne plus revenir ici dorénavant sans apporter un certificat du révérend père supérieur du couvent de Saint-François de Florence, attestant que fra Bartolaccio est un capucin de son ordre.

Le coup était bien porté. Le *frater* le reçut en plein visage ; il courba la tête, ne pouvant soutenir le regard candide et imposant qui partait des grands yeux noirs de la fille de Tito.

— Eh ! dit alors Pizzani, que cette réplique surprenait, eh! mon révérend frère, quelle tuile vous tombe sur la tête? que veut donc dire cette petite fille avec son certificat? et comment ne lui répondez-vous pas que vous êtes un saint homme et qu'elle n'est qu'une impertinente? Eh ! *fratello*, levez un peu le nez afin que l'on puisse voir votre charmant visage...

Mais Marthe ne voulut pas que les choses fussent poussées plus loin. Cet homme portait l'habit religieux, il ne fallait pas l'humilier aux yeux des jeunes filles qui étaient là. Marthe était trop bonne catholique pour ne pas éviter jusqu'à l'ombre d'un scandale. Elle invita donc fra Bartolaccio à la suivre en dehors de la porte de la cour, et là, le prenant à part, elle lui dit avec fermeté et en le regardant en face :

— Je ne vous vois venir ici que depuis trois mois et rarement, ce dont je ne me plains pas ; nous ne savons trop si vous êtes un vrai capucin ou l'émissaire de quelqu'un. Je vous engage donc à ne plus revenir, puisque vous voyez qu'on ne vous reçoit pas volontiers. Dans le cas où vous se-

riez un de ces *rouleurs* de campagne, rôdant sous le froc avec de mauvaises intentions, prenez garde que Tito ou tout autre ne vous casse les reins avec un bon bâton de cornouiller. Voilà le chemin ouvert devant vous, et bon voyage !

Le moine lui lança un regard livide. La besace sur l'épaule et le bâton à la main, il prit sa route le long des haies du chemin, d'un pas rapide et sans tourner la tête en arrière une seule fois. Bientôt on le perdit de vue.

Nous le suivrons encore jusqu'au moment où il entra dans un petit bois de chênes verts et de chênes-liéges qu'il devait traverser en descendant la pente des collines, avant de se rendre dans la plaine.

Arrivé dans ce fourré, il parut respirer plus à l'aise, comme s'il venait d'échapper à quelque sérieux danger.

Cependant, à deux cents pas dans le bois, un homme, assis au pied d'un chêne, attendait le moine. Dès que celui-ci parut, l'inconnu se leva et vint à lui avec empressement.

— Eh bien ! lui dit-il, vous avez vu Tito Pizzani, le père de Camérina ?

— Oui.

— Vous avez pu causer avec lui assez longtemps ?

— Oui, reprit le moine, en déjeunant, tête à tête.

— Et vous avez pu avoir des renseignements sur les deux familles étrangères, arrivées à Florence de France et d'Allemagne ?

— Oui, répondit le *frater*. D'abord elles sont dans la plénitude du bonheur, à ce que dit le père de Camérina. Il y a trois ménages. Les deux jeunes mariés français habitent une jolie maison, *Longo Arno*, à la porte de Florence, près des *Cachines*. Les deux vieux, grand-père et grand'mère, occupent un hôtel du quai de la Trinité. Le duc autrichien et sa jeune femme sont installés dans un palais de la *Via Larga*. Ils sont arrivés à Florence les uns après les autres. Ils y sont tous réunis ; ils y passeront l'hiver. Ils sont tous dans la plénitude du bonheur, je vous l'ai dit.

L'inconnu se prit à sourire avec une expression satanique, et il murmura entre ses dents :

— Je sais bien qui troublera la fête. Touchant tableau de famille ! il y aura bientôt du vitriol sur cette belle toile !

— Mais reprit le moine, je vous préviens, cependant, que je cesse de me mêler de vos affaires, si vous méditez quelque coup de main par vengeance. Je commence à être très-suspect dans ce pays-ci, et j'ai le projet d'aller m'établir ailleurs. J'ai deux condamnations sur le dos en France, et comme je connais parfaitement la langue italienne, je me suis refugié en Toscane, où je vis assez paisiblement sous le froc.

— Vous êtes un lâche poltron, reprenait son interlocuteur. Je vous paye pourtant assez largement. Que diable ! reprenez du cœur. On ne réussit qu'à ce prix. Quand vous aurez assez d'argent, vous jetterez le froc aux orties, et vous vous embarquerez pour les États-Unis, où vous vivrez libre et honoré.

— C'est bien mon projet. Et vous?

— Moi, je ne pense qu'à me venger. Nous verrons après. Allons, séparons-nous. Je vous donne rendez-vous d'ici à huit jours à la même heure au cabaret de la *Mule-Noire* hors les murs, près la porte de Rome. Voici six sequins : je paye comme un roi. Adieu, *frater*.

— Bonsoir, dit le moine, et surtout pas de coup de main, ou je ne me mêle plus de rien.

Ils se séparèrent. Le moine prit son chemin dans la direction du couchant pour gagner la route qui menait à la porte San-Gallo. L'inconnu marcha droit devant lui pour rejoindre un *galezzino* qui l'attendait à un quart de lieue de là, à une auberge isolée.

Cet étranger était de taille moyenne; il pouvait être âgé de trente-cinq ans; il était robuste et paraissait doué d'une activité surprenante. Il avait des cheveux touffus, bouclés et *très-noirs*; il portait la barbe, également du plus *beau noir d'ébène*. Il avait les traits réguliers et le teint clair et coloré. Il était Français certainement, à en juger par la pureté de

son accent; il avait les manières et les allures d'un de ces *viveurs* de Paris qui dépensent beaucoup d'argent et qui possèdent certains secrets pour se faire de belles rentes.

II

LONGO ARNO

Sur la rive gauche de l'Arno, hors la ville, avant d'arriver aux *Cachines,* qui sont à Florence ce qu'est à Paris le bois de Boulogne, on peut remarquer quelques maisons élégantes entre cour et jardin et d'un goût tout moderne. Les usages et les mœurs de la France s'acclimatent beaucoup mieux qu'ailleurs dans la ville des Médicis. La société y est polie, gaie, aimant le luxe de bon ton, les beaux-arts et les plaisirs. Celle des étrangers vit en très bonne intelligence avec la société florentine. Il y a entre elles beaucoup d'affinité, et les relations s'y établissent facilement.

M. Hardy et sa jeune femme habitaient une charmante villa du quartier Longo Arno, ayant pour voisins des Anglais et des Russes de distinction.

Arrivés depuis huit ou dix jours avec la résolution de vivre aussi isolés que possible (ils étaient si heureux!), ils n'avaient pu cependant éviter certaines relations trop vite établies. C'était un peu leur faute; ils avaient toute l'apparence de gens très-bienveillants, très-aimables et très-distingués; et puis ils menaient fort grand train, comme on dit. Leur maison était montée avec un luxe de haute compagnie. C'est un attrait qui manque rarement d'éveiller l'attention, d'amener des sollicitations et de faire naître beaucoup d'enthousiasme et d'amitiés autour de soi. D'ailleurs, en pays étranger, les maisons françaises sont le point de mire de tout le monde. M. et Mme Hardy n'avaient point prévu cela. Dans la ferveur de leur amour mutuel, ils n'avaient pensé qu'à eux-mêmes, oubliant toute précaution et ne s'imaginant pas qu'on s'occuperait d'eux. S'ils avaient

soupçonné les curiosités et les exigences du monde, ils auraient pris leur volée comme deux ramiers vers quelque solitude d'outre-mer. Mais venir s'établir à Florence, à l'époque de l'hiver, quand la brillante compagnie de l'Europe arrive dans ce doux climat, c'était faire preuve d'une charmante étourderie. Bah ! l'amour raisonne-t-il ? l'amour avec ses ravissements et ses enthousiasmes a-t-il jamais prévu les accidents du chemin ouvert devant lui ? A-t-il jamais seulement jeté les yeux autour de lui ?

D'un autre côté, M. le comte de Tournai avait de nombreuses relations avec la grande compagnie en Europe. Dans presque toutes les capitales, il était certain de rencontrer d'anciens amis qui lui amenaient de nouvelles amitiés. En venant habiter Florence avec Mme de Tournai, pour y passer l'hiver, il s'était logé sur le quai de la Trinité, c'est-à-dire au milieu du monde aristocratique. On lui avait bien vite persuadé qu'il fallait ouvrir sa maison, et que tout ce qui était distingué à Florence comptait sur lui. Donc, il recevait beaucoup, et, par contre-coup, Diane et son mari étaient obligés de voir la société. Mais ils y mettaient de la réserve, croyez-le bien; ne cédant au monde que ce qu'ils ne pouvaient se dispenser de lui accorder. Ils voulaient, disaient-ils entre eux, *voler* le moins possible leur bonheur. Voler son bonheur quand on s'adore, c'est se montrer, c'est donner à autrui des heures qui seraient si précieuses dans l'intimité.

Par une belle après-midi, Robert et Diane s'étaient échappés en quelque sorte de leur maison, prévoyant des visites. Ils avaient pris la résolution de faire une longue promenade à pied dans la campagne, laissant à droite le bois des *Cachines*, où se rendaient tous les *carrosses* de la ville.

Prenant des sentiers à travers les jardins et les champs, ils étaient arrivés à des prairies bordées de saules et de peupliers dont ils suivaient les sinuosités; ils causaient, ils riaient, ils cueillaient des joncs et des glaïeuls sauvages, comme deux écoliers échappés du pensionnat.

Au détour d'une haie formée par des aubépines et des vignes folles, ils rencontrèrent une assez vieille femme as-

sise sur une pierre servant de borne, et occupée à lire dans un vieux livre à images coloriées. Cette femme portait le costume des villageoises des environs. Elle avait le teint flétri, mais les dents belles et l'œil d'une étrange vivacité.

Robert et Diane firent un mouvement, comme pour passer assez loin de cette inconnue, dont l'apparition subite au coin d'une haie les avait surpris.

— Votre Excellence aurait-elle peur de moi? dit la villageoise à Robert.

Le titre d'Excellence (*la Sua Eccelenza*) est prodigué en Italie aux étrangers de distinction.

— Peur de vous? répondit Robert, et pourquoi?

Il donnait le bras à Mme Hardy. Tous les deux s'approchèrent de la femme inconnue. Robert mit la main à la poche et présenta de l'argent à cette pauvre liseuse. Celle-ci reçut l'écu avec une reconnaissance qui se traduisit par un regard joyeux et un salut profond.

Elle porta à ses lèvres la pièce d'argent et la baisa comme si c'eût été une relique. Puis s'adressant à Diane :

— Votre Excellence veut-elle le grand jeu? demanda-t-elle.

— Ah! dit Robert à sa femme, je crois que nous avons affaire à une tireuse de cartes.

— Une sorcière! reprit Diane en se reculant un peu, jamais! Je n'aime pas ces sortes de gens.

— Ni moi non plus, dit Robert.

Ils reprenaient leur chemin pour continuer leur promenade, lorsque la villageoise se leva avec une incroyable agilité et courut après eux.

— Eh! dit Robert en se retournant vivement, que vous faut-il?

— Vos Excellences me prennent donc pour une mendiante? dit la vieille d'un ton assez hautain.

— Non, reprit Robert.

— Et pour qui me prennent donc Vos Excellences?

— Ma foi, Diane, dit Robert à sa femme à demi-voix, pour qui la prenons-nous cette vieille folle?

La villageoise ne comprenait pas le français; elle ne se douta pas de la qualification qu'on lui donnait.

Diane qui parlait italien comme son mari le parlait, répondit à la femme inconnue :

— Ma bonne femme, notre intention n'a pas été de vous humilier. Les étrangers ignorent à qui ils ont affaire...

— Ah! qu'elle est donc belle celle-là! s'écria la villageoise en regardant en face Mme Hardy.

— Bon! dit Robert, attrapez cela, ma chère amie. Vous le méritez bien.

Diane rougit et se trouva un peu décontenancée.

— Qu'elle est donc belle! répétait la vieille femme.

— Oh! par Dieu, reprit Robert, cette admiration me touche vivement. Cette pauvre créature a le sentiment du beau très-développé, et cela mérite récompense. Tenez, ma bonne, dit-il à la villageoise en lui mettant un louis dans la main.

— Per Baccho! s'écria la femme inconnue, vous payez comme un prince les services qu'on ne vous a pas rendus!

— C'est peut-être par compensation, reprit Robert en riant. Il y a tant de princes qui ne payent pas les services qu'on leur rend!

La villageoise, ou la sorcière, comprit. Elle lança à M. Hardy un coup d'œil d'intelligence qui le surprit beaucoup. Diane avait une certaine inquiétude indéfinissable. Elle fit un mouvement pour partir et pressa le bras de son mari.

— Oui, dit celui-ci en français, c'est assez pour vos nerfs, Diane. Cette femme vous tourmente avec ses airs affolés. Partons.

Ils firent trente pas assez rapidement. La vieille femme était restée immobile sur le chemin. M. Hardy et Diane, arrivés à un coin de la haie où le sentier tournait, se hâtèrent de doubler le cap; mais arrivés à l'extrémité du champ qui bordait cette haie, ils se retrouvèrent en face de l'é-

trange vieille qui avait fait le tour en sens inverse, et avec une rapidité surprenante. Diane tressaillit. Robert jeta sur la villageoise un regard sévère, et lui ordonna, en bon langage toscan, de ne pas les suivre, et de s'éloigner au plus vite.

— Ah ! dit la vieille, je m'en doutais bien. Voilà le prince qui se fâche maintenant. Bon tout à l'heure, maintenant méchant, un vrai prince, quoi ! Tenez, Excellence, reprenez votre argent, et ne me dites pas de choses dures. J'ai voulu vous rendre service ; vous ne le voulez pas ?... *Gazia*, merci. Mais, bonté divine, que votre signora est belle, et que de choses je lui aurais prédites en faisant pour elle le grand jeu !

— Ah ! je veux m'éloigner d'ici, reprit Mme Hardy. Cette maudite femme me lance des regards effrayants.

Robert prit son parti résolûment. Il signifia à la villageoise que si elle avait le malheur de le suivre, il la ferait arrêter par les gendarmes. Il l'engagea en même temps à garder l'argent qu'on lui avait donné.

Ces mots étant dits d'un accent net et impératif, Robert reprit le chemin le plus court qui menait à la villa, calmant de son mieux l'impatience de sa femme qui voulait à chaque instant précipiter le pas. Ils ne furent plus suivis. Arrivés à la longue avenue de peupliers qui avoisinait leur habitation, Diane s'aperçut qu'une carte roulée avait été posée ou jetée dans le capuchon de soie qui pendait derrière sa mante. Elle saisit vivement cette carte avant que son mari pût s'en apercevoir. Elle la déplia, lut les trois mots qu'elle contenait, jeta un cri et tomba en défaillance dans les bras de Robert, qui, tout éperdu, l'emporta jusqu'à la villa.

Que disait cette carte restée dans la main crispée de Mme Hardy ? Robert le sut à son tour. Trois mots étaient écrits et les voici : *Amore, felicita, tradimento.*

Après trois mois d'un bonheur sans nuage un éclair venait de sillonner ce firmament jusque-là si limpide.

Un violent accès de fièvre se déclara et une demi-heure après cet événement, M. le comte, Mme la comtesse de Tour-

nai et Charlotte, duchesse de Windisch-Mark, étaient réunis dans la chambre de la malade, étonnés, inquiets excessivement et comprenant à peine les explications que Robert leur donnait, tant il était lui-même dans un trouble alarmant.

Le vieux duc Sigismond arriva à son tour, bravant ses infirmités et voulant s'assurer par lui-même de l'état de la chère fille de son meilleur ami et de l'amie la plus tendre de sa femme. On raconta au duc ce qui était arrivé.

— Ah! parbleu! reprit-il, voilà qui ne mérite pas d'être pris au sérieux comme le fait notre charmante Diane. Pour peu qu'on habite l'Italie, on se familiarise avec cette race de sorciers et de sorcières qui exercent dans ce beau pays leur *diabolique* industrie. Ils abusent étrangement des esprits crédules; ils se font de bons revenus dans les campagnes et chez les artisans des faubourgs des villes. La police du grand-duc les traque assez vigoureusement en Toscane, mais le sorcier et la sorcière sont habiles surtout à deviner les agents et l'arrivée des gendarmes. Quant à cette maudite vieille, c'est une de ces folles, une *pazza* de campagne, qui porte dans ses poches des cartes *cabalistiques*, sur lesquelles on lit des mots sans valeur et sans suite, et avec lesquels elle sait très-habilement fabriquer un horoscope selon la position et la physionomie des gens. Moi, par exemple, dans ma jeunesse, on m'a prédit dix fois le contraire et toujours le *contraire absolu* de ce qui m'est arrivé.

Ce langage si ferme et si raisonnable parut prévaloir sur les chimères noires qui assaillaient Diane, et vers la fin de la journée il ne restait de son indisposition qu'une grande faiblesse, un peu de confusion de s'être évanouie pour une vilaine carte sale, trouvée dans un capuchon de satin, et un peu de tristesse cependant.

Robert, en voyant renaître le sourire sur les lèvres de sa bien-aimée Diane, renaissait lui-même à la joie, à l'espérance, à la vie.

Quelques personnes, des amis de la famille, vinrent le soir à la villa de M. Hardy, mais on se garda bien de leur

dire la vraie cause de l'indisposition de la maîtresse de la maison.

— Cependant la duchesse de Windisch-Mark, que par une douce habitude nous continuerons à appeler Charlotte, chercha l'occasion de causer en particulier avec Robert. Elle avait de vagues inquiétudes, des appréhensions inexplicables, et elle sentait le besoin de faire des confidences à celui dont elle connaissait depuis longtemps la fermeté d'esprit et le courage. L'occasion se présenta naturellement. Mme Hardy, très-fatiguée, s'était retirée dans son appartement; toute la compagnie, composée de dix à douze personnes, causait, lisait des journaux, ou jouait dans le salon. Chacun avait son occupation pour la soirée. Charlotte, selon une habitude qu'on lui pardonnait si volontiers, chercha un peu à s'isoler et se rendit sur la terrasse des Orangers. Robert ne tarda pas à la rejoindre. Le clair de lune était magnifique, et les eaux de l'Arno coulaient silencieuses et brillantes à cent pas de la maison.

La duchesse Charlotte et M. Hardy se mirent à se promener d'un bout à l'autre de cette terrasse; un vrai jardin posé devant les fenêtres du premier étage.

— Je me garderai bien, disait la duchesse, de parler de cela devant Diane, mon cher Robert, mais depuis trois jours j'ai la tête perdue. Des craintes chimériques me viennent assiéger. Je crois que nous sommes tous trop heureux. Qu'en dites-vous, Robert?

En disant ces paroles elle soupirait comme si un chagrin oppressait ce noble cœur.

— Chère duchesse, reprenait M. Hardy, rappelez-vous que j'ai été votre confident dans des conditions bien diverses; ne me cachez rien; parlez. Qu'avez-vous?

— Ce que j'ai? dit-elle. Eh! mon Dieu! c'est facile à définir; j'ai peur. Mais, chut! pas un mot à personne.

M. Hardy tressaillit. Il donnait le bras à Charlotte et il sentait son cœur battre assez vivement.

— Mais, au nom du ciel, reprit-il, vous allez, j'espère, vous défaire de cette absurde folie, n'est-ce pas? Vous avez

peur sans cause. Allons donc, c'est presque bête, je vous en préviens, chère duchesse.

— Sans cause, reprit-elle. J'ai des rêves noirs, des souvenirs attendrissants qui me reviennent de bien loin et que je croyais perdus, des saisissements nerveux, des inquiétudes étranges.

— Vos chimères, Charlotte, dit Robert.

— Oui, mes chimères de la Roche-Cantal ; elles amenèrent mon départ, vous savez.

— Ah ! ne rappelez pas cela. Mais, ma chère amie, il faut vous guérir ; il faut prendre tous les moyens possibles et mener une vie plus gaie que vous ne le faites. Votre mari pourrait-il trouver mauvais qu'une charmante femme comme vous...

— Lui ? dit Charlotte, c'est l'homme le plus excellent de la terre. En vieillissant, il est devenu adorable de vertu et de bonté. Je le vénère et je crois que je l'aime maintenant autant que je l'ai détesté dans le temps.

— Quand il n'était pas votre mari.

— Oui. Oh ! alors !... Mais passons.

— Enfin vous êtes heureuse, madame la duchesse, reprit Robert ; vous l'avouez et cependant vous vous tourmentez à plaisir.

— Je me tourmente, c'est possible.

— Corrigez-vous, duchesse. Vous êtes trop jeune, trop aimante, trop aimée et trop admirée pour vous faire du chagrin. Ce serait braver la Providence.

La duchesse de Windisch-Mark garda le silence ; elle levait au ciel de beaux regards ; elle avait l'air de chercher son étoile amie. De temps en temps quelques soupirs s'échappaient de son sein comme des aspirations vers l'infini. Robert soutenait toujours son bras sur le sien, et la promenade continuait d'un bout de la terrasse à l'autre, jusqu'au moment où, frappée d'un souvenir qui lui revenait soudain, Charlotte s'arrêta.

— Qu'avez-vous ? demanda M. Hardy.

— N'est-ce pas un moine que je vois d'ici sur le bord de

l'Arno? dit-elle. Il me semble qu'il est bien attentif à regarder du côté de cette terrasse.

— C'est un religieux de l'ordre des Capucins, ajouta Robert. Eh bien! un moine vous effraye? Préparez-vous alors à de bien fréquentes terreurs si vous restez quelque temps en Italie. Celui-ci doit-être quelque pauvre mendiant, un quêteur qui ne tardera pas à s'approcher de la maison en nous montrant sa besace.

— Une besace assez lourde et assez ronde, ajouta Charlotte, autant que le clair de lune me permet de la distinguer.

— Parbleu! Ce pourvoyeur est peut-être à la chasse depuis le lever du soleil.

— Il devrait être rentré à son couvent, reprit la duchesse.

— Pourquoi? s'il aime la liberté et la rêverie au bord de l'eau? Qui nous dit que ce bon frère n'est pas un poëte?

— Sous le froc? ajouta la duchesse.

— Eh! madame, Pétrarque ne portait ni la plume ni la rapière.

— Je plains la belle Laure de celui-ci, dit Charlotte.

— Le connaissez-vous? demanda Robert.

— Non. Cependant quelque chose me dit que je dois l'avoir rencontré. Si c'est le même, il est assez repoussant: une triste figure, un air en dessous, avec des allures qui inquiéteraient. Avant-hier, en sortant de chez moi, je vis sous le vestibule du palais un moine à peu près comme celui-ci qui cherchait à lier conversation avec mon cocher; il lui parlait en italien. Mon cocher est Allemand et ne connaît au monde d'autre langue que celle qu'on parle à Vienne. Le moine me vit passer; j'allais à pied à l'église de l'Annunziata, tout près de là. Il me suivit, ou me devança, et quand j'entrai à l'église, je le trouvai au bénitier, m'offrant de l'eau bénite. Une pauvre femme qui passait devant moi allongea la main, toucha les doigts du moine, et fit le signe de la croix. Elle me dispensa de recevoir l'eau bénite de ce religieux, ce qui ne me déplut pas. Quant à lui, il me parut mécontent et je le perdis de vue.

En rentrant chez moi, le concierge du palais me prévint que le frère capucin était revenu et avait cherché à lui faire des questions. Il l'avait congédié assez cavalièrement. Qu'est-ce que cela veut dire, ajouta Charlotte..

— Il est évident, répondit Robert, que le *frater* a quelque arrière-pensée. Mais, mordieu, qu'il prenne garde à lui; je saurai bien ce qu'il y a au fond de sa besace.

— Tenez, reprit la duchesse, le voilà qui s'avance vers la terrasse.

En effet, le moine ayant rechargé sa besace sur l'épaule, s'éloigna du bord de l'eau et vint tout droit se placer à dix pas du mur de la terrasse qui était peu élevée. Là il s'arrêta, croisa les bras sur sa poitrine et s'inclina deux fois.

— Frère, lui dit Robert en italien et en se penchant sur la rampe, que voulez-vous? il me semble que vous portez assez de provisions. Si cependant vous avez besoin de quelque chose, je vais donner des ordres à l'office...

— Votre Excellence est trop bonne, répliqua le religieux. Ce que je demande, c'est un verre d'eau bien fraîche. L'eau de l'Arno est trouble aujourd'hui.

M. Hardy appela un domestique et lui dit quelques mots. Cinq minutes après, le domestique sortit de la maison avec un plateau à la main et il s'approcha du moine. Celui-ci prit le verre de cristal et le tendit au domestique, qui, ayant mis sur le plateau un flacon de vin à côté de la carafe, versa de ce vin dans le verre du frater.

— Oh! oh! dit Robert à Charlotte, notre révérend n'a pas horreur de la liqueur de Noé.

— Boira-t-il du vin? ajouta la duchesse.

— Vous en doutez? Regardez.

Le moine, après avoir dit quatre mots au domestique, avala l'excellent vin qu'on lui avait servi. Il remit le verre sur le plateau et il s'inclina de nouveau du côté de la terrasse.

— Constant, dit M. Robert à son valet de pied, tu sais assez l'italien pour demander au frère s'il a besoin d'autre chose.

— Monsieur, répondit Constant, le révérend frère voudrait avoir l'honneur de vous parler.

— Dis lui de s'approcher de la terrasse, Constant, répliqua M. Hardy.

— Je rentre, ajouta Charlotte. Cette figure m'agace les nerfs.

En effet, la duchesse quitta le bras de Robert et se hâta de rejoindre la compagnie au salon.

Robert, penché sur la rampe, attendait que le moine s'expliquât. Constant restait auprès du frater.

— Dis-lui donc de parler, Constant, ajouta M. Hardy. Il est donc bien niais, ce capucin-là?

Comme s'il avait compris le français, le frater leva la tête à ces paroles, et dit à Robert en italien :

— Excellence, j'aurais une grâce à vous demander. J'ai été attardé à la ville; la nuit est venue et mon couvent est bien loin.

— Passer la nuit ici? reprit M. Hardy en hésitant un peu. Non, je ne donne pas asile à un moine pour la nuit. Si vous voulez de l'argent, j'en ai à votre service. Vous irez coucher dans une auberge.

— Excellence, dit le frater, la règle nous défend d'accepter de l'argent. Des provisions seulement. Mais je suis bien las... vous êtes bon catholique, Excellence.

— Qu'en savez-vous, dit Robert. Voici ce que je vous propose. Où est votre couvent?

— Sur la route de Sienne. Il faut près de deux heures à pied pour s'y rendre d'ici.

— Oui, dit Robert, mais en phaëton attelé de deux bons chevaux on se chargera de vous y conduire en trois quarts d'heure.

Le frater ne s'attendait pas à cette proposition. Il se contenta de regarder l'*excellence* d'un air assez interloqué.

— Eh! reprit M. Hardy, vous acceptez, je pense. Vous arriverez à votre couvent en carrosse, comme un prélat. Je vais donner des ordres en conséquence, attendez.

Constant était rentré à la maison. Le moine s'assit sur un

banc de pierre près de la porte d'entrée. M. Hardy ordonna à son cocher d'atteler le chariot qui servait pour la promenade des chevaux le matin. Cette voiture était pour l'usage des gens de la maison. Il y avait deux places sur le siége élevé et deux bancs se trouvaient placés dans la caisse découverte où l'on montait par le marchepied de derrière.

Le cocher attela deux bons chevaux qui, volontiers, eussent envoyé le moine à tous les diables, s'ils avaient su pour quel personnage on les enharnachait ce soir-là. Le cocher, de son côté, ne paraissait pas très-ravi de la promenade qu'on lui ménageait. Son maître lui donna quelques instructions : il lui recommanda, entre autres, de ne répondre à aucune des questions que lui adresserait le moine, et surtout en arrivant au couvent de s'informer du nom et un peu de la conduite du quêteur, pendant qu'il laisserait souffler les chevaux.

Le chariot attelé, on invita le frère capucin à monter. Il obéit en feignant beaucoup de reconnaissance. M. Hardy présida à ce départ, et il eut l'occasion d'examiner de très-près la physionomie du *quidam* qui ne lui revint pas du tout. La lourde besace fut placée aux pieds du *frater*. On ouvrit la porte cochère de la cour, et le char à bancs, éclairé par deux lanternes, partit dans la direction indiquée par le moine. Par précaution on avait donné au cocher un compagnon : un jeune homme de seize ans qui servait M. Hardy en qualité de jockey. Jean, c'était le nom du jeune domestique, se plaça sur le siége à côté du cocher. Tous les deux tournaient donc le dos au capucin établi sur un banc du chariot.

La voiture partit. Robert la suivit des yeux; mais plusieurs personnes étaient venues sur la terrasse de la maison, et Charlotte, que ce départ surprenait, demanda à M. Hardy, qui était encore sur le devant de la porte d'entrée :

— Qu'est-ce qu'il y a donc? où envoyez-vous votre char à bancs?

— Parbleu ! répondit gaiement celui-ci, je ne pouvais refuser un carrosse à ce révérend frère pour retourner chez

lui, et qui peut-être sera un jour cardinal; je veux me mettre très-bien dans ses papiers.

La duchesse ne put se défendre de sourire à l'idée d'un assez triste capucin regagnant son couvent dans un char à bancs à la mode et attelé de deux beaux chevaux anglais.

— L'idée est bonne, dit-elle à M. Hardy revenu au salon; on saura où est le couvent de ce futur cardinal, comme vous dites, mon cher Robert.

Mais la soirée avançait, chacun se disposa à se retirer. Il était même un peu tard pour M. le duc de Windisch-Marck. Sa jeune femme lui offrit le bras et l'aida à marcher jusqu'à la voiture qui les attendait au perron. On avait pris congé de Diane en lui racontant l'aventure originale de l'enlèvement du moine. Elle riait aussi. Enfin toute cette belle compagnie se sépara et bientôt la villa Hardy rentra dans le silence.

Robert tint à ne pas se coucher avant le retour de son cocher.

III

DEUX ÉCLAIRS DANS LA NUIT

Il était environ minuit lorsque M. Hardy entendit le roulement du chariot qui rentrait dans la cour de la villa. Il se hâta de descendre pour parler au cocher.

— Eh bien! lui dit-il, et le frater? L'avons-nous déposé sain et sauf à son couvent?

Le cocher s'approcha de son maître et lui dit d'un ton mystérieux :

— J'aurais à parler en particulier à monsieur. Jean et moi ne voulons pas dire devant les gens ce qui nous est arrivé.

— Diable! dit Robert, c'est donc sérieux? Je remonte. Vous viendrez dans le petit salon.

M. Hardy avait l'habitude de se coucher fort tard. Personne ne fut donc étonné de voir le cocher et Jean aller

lui parler dans le salon où il lisait jusqu'à une heure assez avancée de la nuit.

Les deux domestiques, debout devant leur maître, avaient l'air assez embarrassé. Jean, qui était beaucoup plus jeune que le cocher, mit plus d'impatience et moins de précaution dans ce qu'il avait à raconter.

— Monsieur, dit-il, il faut vite vous déclarer que le moine que nous ramenions à son couvent nous a échappé en route, sans que nous ayons pu savoir comment il a fait pour sauter du chariot, qui allait vite, lui et sa besace, car il ne l'a pas oubliée.

— Peste ! s'écria Robert. Le drôle est habile, et s'il ne s'est pas cassé les reins.

— C'est ce que nous ignorons, reprit le cocher. Le frater était carrément assis sur un des bancs, et nous allions bon train sur la route de Sienne, éclairés par nos deux lanternes; à trois quarts de lieue de la ville, le moine était encore avec nous. Nous lui tournions le dos. Tout à coup je veux lui parler, croyant qu'il m'appelait... Monsieur, plus de capucin et plus de besace. Jean a dit vrai. Je tourne les chevaux ; nous revenons sur nos pas à une assez grande distance. Nous nous arrêtons; nous appelons... la campagne était déserte, silencieuse, et la nuit était noire. Alors nous nous décidons à reprendre le chemin de la ville au pas. Jean marchait à côté du char à bancs, examinant la route et même les fossés, cherchant à découvrir quelques traces du fugitif. Dans le premier moment, nous avions cru qu'il était tombé de voiture et qu'il s'était cassé le cou. Mais ayant rencontré un brave paysan, nous lui avons conté l'aventure en lui demandant s'il connaissait le couvent des Capucins, situé à deux lieues sur le chemin de Sienne.

Le couvent des Capucins, sur la route de Sienne? reprit cet homme étonné. Quand vous iriez jusqu'à la ville de Sienne elle-même, vous ne rencontreriez pas le moindre couvent. On vous a parfaitement mis dans l'erreur, et quant à votre moine, a ajouté le paysan, n'en soyez point en peine; s'il vous a quitté, c'est qu'il avait intérêt à vous fuir.

— Allons, reprit Jean, il faut bien dire à monsieur toute la vérité. Voici, monsieur, un couteau laissé par le moine dans le chariot; il doit le regretter.

Jean remit à M. Hardy un de ces couteaux dits catalans, longs, courbes et effilés. Le manche en était grossier, mais la lame paraissait fine et bien trempée.

Robert cacha le couteau dans une armoire à lui. Puis s'adressant à ses deux domestiques :

— Écoutez-moi bien, leur dit-il; je vous ordonne de garder un silence absolu sur cette aventure. Vous êtes censés avoir reconduit le moine à son couvent.

— Oui, monsieur, répondirent les deux domestiques; mais nous chercherons à retrouver le frater, et alors...

— Alors, vous me l'amènerez, dit le maître avec autorité. Allez, mes amis, allez vous reposer, et pas un mot à qui que ce soit.

Les jours qui suivirent cette soirée ne furent marqués d'aucun incident particulier. Mme Hardy, parfaitement remise de son indisposition, avait repris le cours de ses visites et de ses promenades; d'un autre côté, la duchesse de Windisch-Mark, cédant aux sages conseils de Robert, chassait loin d'elle ses chimères et ses appréhensions sans cause.

En compagnie de sa chère Diane, Charlotte s'était mise à voir beaucoup le monde à Florence. On se doute des immenses succès que ces deux beautés de France obtenaient de jour en jour. Il y eut un moment même où elles furent un peu effrayées de leur triomphe et surtout du nombre prodigieux d'amies et d'admirateurs nouvellement acquis.

L'hiver s'annonçait d'une manière ravissante. On touchait au milieu de décembre et le temps était encore d'une douceur infinie; dans la campagne, des fleurs partout; dans la ville, un beau soleil égayant les monuments les plus sévères et les habitants les plus affables du monde. On vivait dehors, en quelque sorte, comme dans certaines villes du Midi de la France en plein été.

Nous avons vu que Camerina, rendue à sa famille pour

un temps, n'avait pas renoncé du tout à reprendre son service de camériste auprès des dames étrangères qui s'étaient chargées de son avenir. Mais à qui devait appartenir Camerina, depuis que la maison du comte de Tournai était en quelque sorte partagée en trois? Le service de Mme de Tournai était bien grave pour cette jeune fille. Aussi la bonne dame avait elle renoncé à la florentine Camerina en faveur de Diane et de Charlotte. Mais à laquelle des deux? Le cas était embarrassant d'autant plus que Camerina avait une égale affection pour l'une et l'autre de ces dames.

Voici donc ce qui avait été convenu. La petite Florentine devait habiter chez sa mère pendant le séjour à Florence; mais au départ des deux *dames* elle devait les suivre, attachée au service commun si les deux *dames* étaient réunies, et attachée pendant six mois de l'année au service de l'une ou de l'autre si les *dames* n'étaient pas ensemble. Ainsi partagée en deux, Camerina était assurée de ne jamais manquer de protection.

Presque tous les jours la belle enfant, accompagnée de sa mère, se rendait à la ville en *carretino* pour y apporter des provisions.

Il arrivait quelquefois qu'on la gardait toute une journée, tantôt chez Mme Hardy, tantôt chez la duchesse de Windisch-Mark.

C'était un vendredi. Il y avait eu à Florence ce jour-là un marché magnifique, un de ces marchés qui précèdent ordinairement les époques de grande fête. On touchait aux fêtes de Noël.

Marthe avait amené sa fille chez la duchesse, et elle-même, accompagnée d'un valet de ferme, avait passé sa journée sur la place du Dôme où se tenait le marché. Quand elle revint vers la fin du jour au palais de *Via Larga*, Charlotte lui demanda de lui laisser Camerina jusqu'au lendemain. Il devait y avoir le soir un salut magnifique à l'église de *la Annunziata* avec illumination, et Camerina avait grande envie de voir la solennité. Marthe consentit volontiers à cela. Elle partit pour sa ferme en annonçant

que le lendemain dans la journée Tito viendrait prendre sa fille.

Vers les huit heures du soir, Charlotte et Camerina se disposèrent à se rendre à l'église pour le salut. Nous avons dit déjà que l'église de *la Annunziata*, une des plus riches de Florence, est située assez près de *Via Larga*. La duchesse voulut y aller à pied, le temps étant très-beau. Elle s'achemina donc vers l'église, accompagnée de sa chère camériste.

Il y avait foule à *la Annunziata*. Mais la duchesse avait des chaises réservées. Elle parvint à se bien placer, ainsi que sa compagne, et toutes les deux purent assister commodément au salut, qui eut lieu avec une pompe inaccoutumée. Jamais meilleur orchestre n'avait accompagné des voix plus pures et plus mélodieuses. Le salut en Italie est ordinairement un concert religieux des plus remarquables. Le *succès* de celui-ci fut immense et chacun en sortant de l'église était dans le ravissement.

Près de la porte, au moment où la foule s'écoulait assez bruyamment, une pauvre fille mal vêtue, maigre et pâle, tendit la main à la duchesse et lui demanda l'aumône d'un air suppliant à fendre le cœur. Charlotte en fut émue et lui donna une pièce d'argent.

— Oh ! dit la pauvresse en faisant le signe de la croix, ma mère est sauvée ; elle aura du bon bouillon pour elle et ma petite sœur qui est bien malade.

Charlotte pressa le bras de Camerina et lui dit :

— Voilà une famille bien malheureuse. Demande à cette jeune fille où demeure sa mère.

En causant ainsi on était arrivé sous les arcades de la place.

La jeune pauvresse répondit à Camerina en pleurant que sa mère logeait dans un gîte abandonné, où on la laissait par charité, près de la porte Pinti, non loin de là.

La duchesse regarda Camerina, et lui dit en italien :

— Si ce n'est pas loin d'ici, pourquoi n'irions-nous pas voir cette pauvre famille ?

— Madame, reprit la mendiante, j'allais vous supplier à genoux de venir voir ma misérable mère et ma petite sœur

mourante. Vous ferez un miracle, comme les anges qui visitent les pauvres.

— Ah ! dit Charlotte, cette jeune fille me fend le cœur. Viens, Camerina. Allons finir notre journée par une bonne action.

— Cette mendiante, répondit Camerina, ne doit pas appartenir à des gens sans éducation. Elle parle bien, et puis, avez-vous remarqué, madame, comme elle vous a distinguée au milieu de la foule ? Je l'avais même aperçue dans l'église cherchant à vous parler. C'est qu'elle savait bien qu'elle serait sauvée si elle parvenait à parler à une grande dame comme vous. Elle est bien malheureuse, certainement, mais je la crois un peu rusée...

Ces paroles de Camerina ne firent qu'augmenter la curiosité de Charlotte et le désir de visiter ce gîte où gémissait la pauvre mère de famille qui avait faim, elle et ses enfants.

On prit à gauche sous l'arceau, et on gagna un quartier assez désert où sont situés de grands jardins. La mendiante précédait la duchesse. La nuit était claire, et les larges dalles qui pavent les rues à Florence étaient d'une propreté qui engageait à marcher.

On arriva devant une sorte de masure adossée au mur d'un jardin. Cette maison devait avoir appartenu autrefois à quelque couvent démoli, dont elle était une dépendance. Ses murs étaient épais, mais lézardés. Trois marches formées par des pierres disjointes amenaient à une porte toujours ouverte et en arceau. Une voûte longue et sombre formait corridor, au bout duquel on apercevait une petite lumière.

— Eh ! ma pauvre enfant, dit Charlotte, où nous menez-vous ? Votre mère habite ici ?

— Hélas ! madame, répondit la mendiante, il n'est que trop vrai. Ma mère est là, couchée sur la paille humide, avec ma sœur, dans cette chambre en ruine au bout du corridor.

Charlotte, qui était très-brave, marcha la première, et Camerina la suivait sans la moindre hésitation.

Arrivée sur le seuil de la chambre basse où brûlait une lampe accrochée au mur, Charlotte regarda autour d'elle, cherchant des yeux dans la pénombre la malheureuse femme dont on lui parlait.

Un cri terrible retentit. Camerina se trouva séparée de la duchesse par la mendiante même qui les avait amenées et qui la repoussait vers la porte d'entrée de la masure avec une force inouïe. La lampe s'était éteinte. Camerina jeta des cris en appelant sa maîtresse. Mais un affreux silence se fit autour d'elle. La fille de Marthe se sentit saisir le bras avec violence, et une voix d'homme lui dit rudement.

— Je devrais te tuer... Va-t'en vite, et songe bien que si tu dis un mot de ce qui s'est passé ici, tu seras poignardée, toi, ton père et ta mère.

Camerina fut en quelque sorte jetée à la rue, et la porte de la maison délabrée se referma avec violence.

Folle de douleur, mais conservant toute son énergie, la fille de Marthe et de Tito regarda bien autour d'elle pour pouvoir reconnaître la maison, puis elle se mit à courir dans la direction de la place de l'*Annunziata* et de la rue *Via Larga*. Elle arriva au palais qu'habitait Charlotte, et après avoir appelé au secours pour sa maîtresse les gens de la maison, à bout de forces, la pauvre enfant tomba évanouie sur le pavé du vestibule.

Dans cette même soirée, M. et Mme Hardy assistaient, au théâtre de la Pergola, à une représentation solennelle d'un opéra de Mozart. Une cantatrice célèbre arrivant de Paris chantait ce soir-là.

La salle était des plus brillantes. La cour du grand-duc et presque toute la haute compagnie s'y trouvaient. Mme Hardy et son mari étaient placés dans une loge du premier rang, près d'un couloir. Diane n'avait jamais été plus belle et plus heureuse; des diamants étincelaient dans ses magnifiques cheveux blonds; un sourire ravissant s'épanouissait sur ses lèvres.

M. Hardy laissa un instant sa femme seule; il avait un mot à dire à son laquais resté dans le vestibule du théâtre.

Quand il revint dans sa loge, quand on lui ouvrit la porte du petit salon qui précédait cette charmante loge, il trouva Diane assise sur un canapé, le visage caché dans un mouchoir et fondant en larmes.

— Juste ciel ! s'écria-t-il. Qu'avez-vous, ma chère amie ?

Diane ne répondit pas. Elle se leva avec dignité, elle essuya ses pleurs et dit à son mari avec une fermeté toute nerveuse :

— La voiture, je vous en prie. Je veux rentrer chez moi. Je suis très-souffrante.

— Vous avez pleuré, madame ? ajouta M. Hardy.

— Oui, répondit-elle. La douleur...

Robert ne comprenait rien à ce changement subit. Il l'attribua à des spasmes nerveux auxquels sa femme était sujette depuis quelque temps. Il lui plaça une mante de fourrure sur les épaules et lui donna le bras. On monta en voiture et on s'éloigna de la Pergola, pour gagner rapidement la villa située *Longo Arno*.

Dans le trajet, pas une parole ne fut échangée. Seulement M. Hardy remarqua que sa femme mordait quelquefois un mouchoir de batiste, et que souvent aussi elle essuyait des larmes.

Le bonheur pour nous fuir a des ailes ; pour revenir, il marche à l'aide d'un bâton, quand toutefois il revient.

Le soir dont nous parlons, le bonheur, par un caprice violent, inexplicable, avait tout à coup pris sa volée loin des trois familles, si heureuses jusque-là d'être réunies à Florence.

De retour chez elle, Diane monta rapidement dans son appartement, demandant avec instance qu'on l'y laissât seule. Robert y consentit. Seulement une femme de chambre eut ordre de se tenir dans une pièce voisine. Les portes restèrent ouvertes. Au bout d'un quart d'heure de silence, M. Hardy, que l'inquiétude dévorait, se fit annoncer chez sa femme. Il la trouva agenouillée devant un prie-Dieu, et il attendit qu'elle lui adressât la parole. Diane se releva

bientôt ; elle était très-pâle, mais on voyait que la prière lui avait rendu un calme inespéré.

Robert s'approcha d'elle, lui prit la main et l'amena à un fauteuil. Il se tint debout à l'angle de la cheminée, et là, cherchant à dominer une émotion violente :

— Ma chère Diane, lui dit-il, vous ne trouverez pas étonnant, n'est-ce pas, que je cherche à savoir la cause de l'état étrange où je vous vois ? Vous connaissez ma tendresse, ma vive sollicitude... Qu'est-il donc survenu ?

Mme Hardy fixait sur lui ses beaux et mélancoliques regards. Un sourire triste indiquait qu'elle évoquait des souvenirs.

— Diane, reprit Robert, quand je vous ai quittée un instant, quand vous avez été seule dans la loge, que vous est-il donc arrivé ?

Mme Hardy prit lentement un billet plié en quatre qu'elle avait caché dans un de ses gants et elle le présenta à son mari.

— Ce qui m'est arrivé, dit-elle, le voici.

— Une lettre jetée dans votre loge ?... s'écria Robert avec colère en saisissant et ouvrant le papier. Ciel ! une lettre anonyme !

Alors Diane se leva avec une lenteur majestueuse et elle dit à son mari :

— Permettez-moi de passer dans mon oratoire. Quand vous aurez lu ce billet qui contient une révélation, vraie ou fausse, vous comprendrez que j'ai besoin de me rapprocher de mon crucifix pour prier.

— Diane ! s'écria M. Hardy en voulant la retenir.

Mais elle lui adressa un regard suppliant, un de ces regards qui font céder les plus énergiques volontés, et elle passa dans une pièce voisine.

Robert, avant de lire le billet, l'examina avec une curiosité violente et mêlée de terreur. Le papier en était très-distingué, et par sa qualité et par le parfum qu'il exhalait. L'écriture était fine ; on voyait qu'elle avait été tracée d'une main rapide, mais sans être troublée. Cette écriture

était celle d'une femme d'un rang élevé et d'une éducation parfaite. Voici les quelques lignes que le billet contenait :

« Madame,

» Vous m'avez inspiré un touchant intérêt, et je ne puis me défendre de vous faire une confidence qui certainement vous causera beaucoup de chagrin, mais qui vous éclairera et pourra vous mettre à l'abri dans l'occasion.

» On vous trompe cruellement, indignement !

» Avant de vous épouser, M. Hardy avait des relations coupables avec Charlotte, qui n'a jamais cessé d'être éprise de lui follement.

» Aujourd'hui ces relations continuent dans le plus grand mystère. Elles sont devenues criminelles, puisque M. Hardy est marié et que Charlotte l'est aussi.

» Un complot va éclater ce soir. La duchesse de Windisch-Mark sera *enlevée* par des brigands; on viendra vous annoncer cette *affreuse* nouvelle ; M. Hardy volera *à son secours* ; il quittera Florence, s'élancera sur les traces des ravisseurs... Eh bien, madame, tout celà est une fable. Les deux amants se rejoindront je ne sais où, et peut-être même ne reviendront-ils plus. Ce sera un enlèvement romanesque comme un autre. La passion est folle...

» Recevez cet avis d'une amie qui se fera connaître un jour, et qui vous rend de grand cœur aujourd'hui le service de vous dévoiler une indigne trahison. »

M. Hardy, après avoir lu ce billet, le replia lentement et le plaça sur la tablette de la cheminée, en invitant sa femme, qui pouvait l'entendre de la pièce voisine, à serrer dans une cassette cette lettre absurde, mais infâme, qui servirait peut-être un jour de pièce de conviction pour démasquer quelque intrigue.

Diane revint retrouver son mari, dont le calme et la tranquillité d'esprit l'étonnaient à un point extrême.

— Eh bien, Robert ? lui dit-elle.

— Eh bien, ma chère Diane?

— Cette lettre est infâme !

— Oui, dit Robert.

— Et absurde aussi ?

— Surtout absurde, madame.

— Oh ! alors vous devez me croire folle, puisque ce maudit billet anonyme a eu le pouvoir de me faire tant de mal.

— Je suis loin de vous croire atteinte de folie, Diane, dit M. Hardy; mais ce que je ne puis m'expliquer, c'est que vous, si grande par l'intelligence et par le cœur, vous ayez douté de moi un instant et douté de Charlotte...

— Tenez, reprit Diane avec un élan sublime de tendresse, laissons là ce vilain rêve et pardonnez-moi.

Elle se jeta dans ses bras et Robert la serra contre sa poitrine, heureux, éperdu, triomphant.

— Mais de grâce, reprit-il, maintenant que vous voilà dans toute la plénitude de votre raison, dites-moi comment ce billet vous a été remis.

— J'étais assise au coin de la loge, reprit Diane, le coude appuyé sur le velours du rebord ; tout à coup, sur ce même velours, j'ai vu une lettre, je l'ai prise, elle était à mon adresse.

— Oui, dit Robert, la loge donne, d'un côté, contre un couloir ; elle est à portée de la main. Et vous n'avez pas vu quelqu'un se retirer ou vous observer ?

— J'ai ouvert la lettre en me retirant dans le salon. Je l'ai lue ; je suis tombée anéantie sur le canapé. Vous êtes survenu.

— Ah ! si je connaissais l'infâme ! s'écria M. Hardy en serrant le poing. Mais, Diane, n'en parlons plus et songez à prendre du repos. Surtout pas un mot de cela à notre bonne Charlotte. Elle en serait au désespoir. Demain, pour faire diversion à ces ennuis, je proposerai une promenade à cheval dans les montagnes, vous savez, à travers ces beaux sites que vous trouvez si pittoresques dans l'Apennin. Le temps sera favorable ; voyez les étoiles limpides dans le ciel. Quelle nuit magnifique !

Tout à coup on entendit sonner la cloche de la porte d'entrée de la cour. Diane tressaillit :

— Eh ! dit-elle, qui peut venir? il est plus de onze heures.

Une des femmes de chambre de la maison monta en toute hâte et vint annoncer l'arrivée d'un domestique appartenant à la maison de la duchesse de Windisch-Mark.

Elle dit que cet homme avait la tête presque égarée et qu'il racontait des choses impossibles.

M. Hardy et sa femme se regardèrent avec inquiétude; ils se hâtèrent de passer dans le grand salon attenant à l'appartement de Diane.

— Faites monter cet homme, dit Robert d'une voix ferme.

Le domestique arriva. C'était un Italien depuis peu au service de Charlotte.

— Expliquez-vous en quatre paroles, lui dit Robert, et surtout calmez-vous.

Le domestique, après quelques secondes passées à recueillir ses idées, raconta brièvement l'événement terrible qui s'était passé dans la soirée.

— Vous mentez ! s'écria Robert. Vous êtes gagné pour donner suite à une comédie infâme !

— Monsieur, s'écria cet homme que cette accusation révoltait, je suis un honnête homme, dévoué à ses maîtres. Mme la duchesse a été enlevée ce soir par des brigands. Si je mens que Dieu me foudroie ! Nous avons caché encore cet événement à M. le duc qui est souffrant. Mais je sors de chez M. le comte de Tournai. Il va venir ici avec Mlle Camerina qui a tout vu.

Un cri retentit. Diane tombait sur un fauteuil.

— Mon Dieu ! dit Robert, ma tête se perd !

— Ah ! s'écria Diane, ce n'est point une comédie, c'est un drame horrible !

La grande porte de la cour s'ouvrit avec précipitation, et on entendit le roulement d'une voiture qui entrait.

Un instant après, M. le comte de Tournai et Camerina arrivaient par le grand escalier.

M. Hardy courut au-devant du comte :

— De grâce! lui dit-il, ménagez Diane.

Le comte, dont la pâleur était effrayante, serra la main de Robert sans prononcer une parole. Camerina avait le regard sombre, elle ordinairement si gaie, si sereine. Le comte lui fit signe d'attendre dans l'antichambre.

Quand il parut au salon, Diane courut au-devant de lui et se jeta dans ses bras, baisant les mains de son grand-père et le suppliant du regard de ne lui rien cacher.

— Rassurez-vous, ma fille, dit M. de Tournai. Un accident est arrivé à Charlotte : de vilaines gens voulaient l'entraîner pour lui voler quelques bijoux. La police est avertie, j'ai pris mes précautions. Toute une brigade de gendarmes est sur pied.

— Charlotte est-elle retrouvée? est-elle ramenée chez elle? Je veux à l'instant aller la trouver, s'écriait Diane éperdue.

Pendant que le comte cherchait à calmer le désespoir de sa petite-fille, M. Hardy, dans l'antichambre, interrogeait Camerina, qui répondait brièvement et avec une admirable précision. Camerina dit qu'elle avait fait prévenir aussitôt M. de Tournai logé plus près de Via-Larga que M. Hardy; que le comte avait averti le chef de la police; qu'elle avait elle-même guidé les agents; qu'on avait fouillé la masure abandonnée; qu'on n'avait trouvé personne, mais qu'on avait découvert dans un enclos abandonné, derrière la maison, et ouvert sur la rue déserte, des traces fraîches d'une voiture qui devait avoir stationné longtemps sur le terrain humide; que cette voiture avait pris le chemin de la porte Pinti; qu'en effet les gardiens de la porte avaient vu sortir une chaise de poste attelée de deux chevaux et ayant les stores des deux portières fermés ; que cette voiture une fois hors des murs était partie à fond de train dans la direction des montagnes.

— Merci, dit M. Hardy, merci, ma chère Camerina; tu as tout sauvé.

Il embrassa la belle enfant et il descendit le grand escalier avec rapidité, courant aux écuries et disant à ses gens :

— Qu'on selle deux chevaux. Jean, tu me suivras. Des arçons aux selles. Qu'on aille, par le petit escalier, me chercher deux paires de pistolets à deux coups et mon couteau de chasse. Jean, prends aussi le tien, et partons. On dira à madame que je suis chez le duc de Windisch-Mark.

Les ordres de M. Hardy furent exécutés avec une promptitude extraordinaire. Quelques minutes après, il s'élançait à cheval et partait sans bruit, suivi de Jean, et tous deux bien armés. A cent pas de la maison, les deux cavaliers prirent le galop dans la direction du nord-est de la ville.

IV

DANS LA MONTAGNE

La nuit était froide et tout le ciel étincelait d'étoiles. Les pentes rapides de la chaîne des Apennins, couvertes de pins et de mélèzes, avaient une teinte sombre. Un chemin praticable pour les voitures, quoique très-étroit, serpentait dans les défilés de ces montagnes. De temps en temps on rencontrait de petits ponts d'une seule arche jetés sur des torrents.

Environ à cinq lieues de la ville, en suivant le chemin tortueux à travers des ravins, on arrivait à une plate-forme, dominée d'un côté par de hauts sommets, et aboutissant de l'autre côté à des rochers coupés à pic. Le site était sauvage; on distinguait pour toute culture quelques coins de terre couverts d'arbres rabougris. Vers le milieu du plateau, coupé en deux par le chemin. se trouvait une maison de chétive apparence, ayant à sa droite un petit jardin potager. C'était une auberge qui servait de halte aux muletiers, quand le mauvais temps les prenait dans la montagne.

Dans la nuit dont il est ici question, une chaise de poste, attelée de deux chevaux, était arrivée à cette auberge. La voiture avait été remisée sous un hangar; des fagots amoncelés autour d'elle la cachaient aux regards indiscrets. Les chevaux mangeaient l'avoine qui ne leur avait pas été ménagée, dans une écurie basse, derrière la maison.

Cette voiture avait amené des voyageurs: une *dame*, accompagnée de deux *messieurs*, dont l'un, par son ton impératif et par une certaine recherche dans son costume de voyage, paraissait être, de prime-abord, quelque étranger de distinction.

La *dame* avait été amenée par lui dans l'unique chambre de l'auberge, située au-dessus de la cuisine qui, elle-même, composait tout le rez-de-chaussée et servait de salle à manger. On avait allumé un bon feu dans cette chambre, et une table était servie pour le souper.

Le voyageur était descendu à la cuisine, et tandis qu'on préparait un frugal repas, il causait près du feu avec son compagnon de route, mais avec certaines précautions et à voix couverte.

Ce voyageur était ce même personnage qui, peu de temps auparavant, avait eu un colloque secret avec le frère capucin Bartholaccio, dans un petit bois situé près de la route qui menait de la ferme de Tito Pizzani à Florence. C'était un homme d'une énergie peu commune, dans la force de l'âge, et dont le visage, encadré de larges favoris d'un noir d'ébène, avait une expression de dureté et en même temps d'inquiétude.

— Ces muletiers n'arrivent donc pas? disait-il à son compagnon ; ils devraient être ici depuis la chute du jour, et il est près de deux heures du matin.

— A votre place, moi, répondait le compagnon, je ne les attendrais pas. Le chemin est un peu étroit, mais il n'est pas mauvais, et les chevaux du postillon se sont bien reposés.

— Non, reprenait l'autre, je ne voudrais pas m'aventurer en voiture dans les défilés. On va trop lentement. Je voudrais gagner la chaîne des Abruzzes demain dans la matinée. Une fois là, je trouverai des compagnons qui assureront ma fuite.

— Quant à moi, mon parti est pris, et je vous quitte pour m'en retourner à Florence. J'ai fait pour vous ce qui avait été convenu. Nous avons réglé nos comptes. Nous voilà

quittes et dégagés l'un de l'autre. Certes, le métier était rude ; vous ne m'avez pas ménagé.

— Mais je t'ai bien payé, ajouta l'autre. Tu sais, reprit-il, que tu as tout autant d'intérêt que moi à te taire sur ce qui a été fait?

— Je le sais, reprit le compagnon. Si j'étais découvert comme vous ayant servi de complice, on m'enverrait aux galères pour dix ans.

— Si l'on ne te pendait pas, ajouta l'homme aux noirs favoris, en riant d'un rire sardonique. Allons, méchant moine, reprit-il, va retrouver ta défroque de capucin, et prends garde de te faire pincer. Si j'arrive à bon port aux États-Unis, je penserai à toi, et tu viendras me retrouver.

— Vous avez donc amassé beaucoup d'argent? dit celui que notre lecteur a reconnu pour être le faux capucin qui servait les projets de vengeance du personnage mystérieux.

— De l'argent? répliqua celui-ci. Eh! sans doute. J'ai fait d'assez belles économies à l'âge où l'on fait de si belles folies.

— Vous avez agi avec prudence et discernement, ajouta Bartholaccio. Moi, je n'ai pas un sou. Je mendie sous un froc; mais ce métier n'est pas bon : on ne rencontre pas souvent des amis comme vous. A propos, avant de nous séparer peut-être pour toujours, ne me direz-vous pas franchement qui vous êtes?

— Je suis Espagnol, dit le quidam, et tu sais mon nom. Quant à mes aventures, je te les conterai si jamais tu viens me rejoindre à New-York ou à la Nouvelle-Orléans.

— Vous êtes Espagnol? reprenait Bartholaccio; oui, comme je suis capucin. Mais n'importe, ce ne sont pas mes affaires. Dites donc, senor hidalgo, dit-il, que fait la senora? Vous aurez de la peine à l'amener jusqu'au port de mer où vous voulez vous embarquer.

— Bah! dit l'autre. Le plus difficile est fait. Il était fort malaisé d'enlever cette superbe duchesse.

— Diantre! A qui le dites-vous? ajouta le *frater*.

— Mille bombes! reprit l'Espagnol, et ces muletiers qui n'arrivent pas! Allons, il faudra continuer ma route en chaise de poste, quand les chevaux se seront refaits. Ma foi, si nous nous cassons le cou, tout sera dit. Quant à moi, je mourrai en bonne et belle compagnie.

— Il est certain que c'est une superbe femme! ajouta Bartholaccio en clignant de l'œil, mais fière! Je crois qu'elle n'a pas prononcé un mot depuis son enlèvement.

— Pas un seul, dit le seigneur espagnol; mais elle parlera, car j'ai une petite conversation à avoir avec elle, et qui lui rendra la parole.

— Bonne chance, don José da Sylva! dit le faux moine. L'oiseau est beau, mais difficile à mettre en cage.

— C'est mon affaire.

— Sans compter que bien des gens à l'heure qu'il est doivent être en route pour le retrouver.

— J'ai tout prévu. Mon stratagème a parfaitement réussi. Tu vois que nous n'avons pas été poursuivis. La petite mendiante qui m'a servi pour attirer la *belle* dans le piége est à l'heure qu'il est sur le chemin de Rome, avec assez d'argent pour aller loin.

— Je craindrais le jeune Français qui m'a prêté si généreusement son *carrosse* pour me ramener à mon couvent.

— Lui! dit don José. Dans ce moment, il est aux prises avec sa moitié, qui doit avoir une terrible fièvre de jalousie, et qui le tient au *violon* chez elle.

— Vous avez donc tout prévu?

— Tout, monsieur.

— L'habile homme! Vous auriez fait un homme d'État.

— Eh! reprit don José da Sylva, je ne vendrais pas mon étoile. Les circonstances font les grands hommes, et, sous le ciel américain, toutes les capacités peuvent se produire. Mais c'est assez, frater. Puisque tu ne veux pas suivre ma fortune, puisque la poltronnerie chez toi l'emporte sur l'ambition, retourne à ton métier. Je t'ai reconnu, sous le froc, pour un rusé compère, et je t'ai procuré l'occasion de gagner cinquante sequins. Va, et cherche une autre au-

haine comme celle-ci. Encore une fois, je ne te recommande pas le secret... En me vendant à la police, tu te vendrais, et tu serais pendu.

— C'est dit, reprit Bartholaccio. C'est compris. Je retourne à Florence, au cabaret de la *Mule-Noire*, où je retrouverai mon froc et ma besace. Dame! on a des amis.

Les deux compagnons se séparèrent en se souhaitant mutuellement un bon voyage. Mais Bartholaccio était trop prudent pour reprendre le chemin ordinaire. Il gagna des sentiers à lui connus à travers les montagnes. La nuit était claire, et le drôle avait bon pied, bon œil, et il portait des armes sous sa veste de montagnard.

Don José da Sylva, dont le nom était aussi faux que la couleur noire de ses favoris et de sa chevelure, don José rentra seul dans la cuisine de l'auberge, en ordonnant qu'on lui montât à souper dans la chambre de la senora.

Il avait eu soin de mettre dans ses intérêts, en arrivant, l'aubergiste et sa femme par des arguments irrésistibles et sonnants. Leur discrétion était parfaitement payée. Le *noble Espagnol* passait aux yeux de ses hôtes pour enlever une riche héritière. L'auberge était retenue par lui et pour lui seul, jusqu'à l'arrivée des muletiers qui devaient venir l'y chercher.

Don José monta résolûment l'escalier de bois qui conduisait de la cuisine à l'étage supérieur. Quand il entra dans la chambre, la belle dame enlevée était assise très-paisiblement près de la cheminée où flambait un assez bon feu.

Elle ne détourna pas la tête. Don José prit une chaise et s'assit à l'autre angle de la cheminée.

— Madame, dit-il, votre silence obstiné me fait de la peine. Je comprends votre chagrin. Toutefois vous ne m'accuserez pas d'avoir manqué de procédés dans ma vengeance. Nous ne reviendrons pas sur le passé. Si je vous ai fait du mal dans le temps, vous m'avez fait tomber dans un piége atroce, vous m'avez livré à la justice, vous m'avez fait condamner, incarcérer... Si je n'avais rencontré un geôlier

sensible, et si j'eusse manqué d'argent, je serais encore écroué avec des malfaiteurs pour six ans. J'ai jugé qu'il était plus sain de respirer l'air de la liberté et plus agréable de me rapprocher de vous pour tenter de vous enlever et de vous consacrer mes jours.

La dame prisonnière, ou plutôt Charlotte, tressaillit à ces paroles, et jeta sur don José, à qui nous rendrons aussi son véritable nom, un regard écrasant de dédain.

Renard, baron de Banqueville, sentit les étreintes de la colère lui serrer la gorge, en voyant le souverain mépris qu'il inspirait à cette noble femme.

— Madame, dit-il, pas de hauteurs ici; vous êtes en mon pouvoir... Songez que ma vengeance ne peut plus avoir de limite, et que dans un moment suprême je ne suis pas homme...

— A reculer devant un assassinat, dit Charlotte. Je le sais.

— Ah! s'écria le bandit en se levant, je sens que je finirais par vous tuer. Madame, reprit-il en se remettant un peu, vous me connaissez mal; bien que j'aie de furieux motifs de me venger de vous, il pourrait se faire cependant que vous me vissiez renoncer à ces projets, si vous acceptiez mes conditions...

— Voyons, dit la duchesse.

— Vous avez eu entre les mains des papiers qui, m'avez-vous dit, me feraient condamner comme faussaire...

— Oui, répondit Charlotte, qui s'attendait peut-être avec effroi à d'autres conditions. Oui, j'ai, chez moi, ces papiers.

— Eh bien, madame, reprit Renard, arrangez-vous de manière que ces papiers vous soient adressés dans le lieu sûr où je vous conduis, et rendez-les-moi; à ce prix, je vous laisse libre. Vous retournerez chez le duc votre mari, et moi je quitterai l'Europe.

— Et où me conduisez-vous? demanda la duchesse.

— Chez des amis à moi, dans les Abruzzes.

— Ah! je comprends, reprit Charlotte, de bons amis, de

vrais chevaliers, bien armés, n'est-ce pas? et à qui tôt ou tard on donne un beau collier au bout d'une potence ?

— Charlotte, s'écria Renard en voulant saisir les bras de la duchesse, Charlotte, songez que vous êtes en mon pouvoir, que je suis votre maître... que je puis tout...

— Vous! dit la noble femme en se dégageant avec une admirable énergie, vous, mon maître ? Essayez de le prouver !...

Le *baron* reçut en plein visage un coup d'œil si menaçant, qu'il se sentit glacé de frayeur. Debout, immobile au milieu de la chambre, il regardait la duchesse, qui se promenait lentement d'un angle à l'autre de l'appartement, calme comme elle l'eût été au milieu des siens.

— Que j'essaye de vous prouver que je suis votre maître? s'écria-t-il.

— Oui.

— Que je vous tiens en mon pouvoir?

— Oui; essayez.

— Ah! ah! reprit-il, je n'y avais pas pensé. Au fait, vous êtes une femme d'énergie. Vous avez des armes sur vous, peut-être ?

— Que je sois armée ou non, dit fièrement la duchesse, je ne vous crains pas plus ici que le jour où je vous parlais en face, à cheval, vous savez où.

— Misérable coquine! s'écria Renard en faisant trois pas en avant.

— Tenez, dit Charlotte en continuant sa promenade, vous me faites pitié et vous avez une peur horrible.

Tout en causant de la sorte, la duchesse avait plusieurs fois jeté les yeux sur la campagne, à travers les vitres de la fenêtre. En prononçant les derniers mots qu'elle venait de dire, elle s'était rapprochée de la porte.

— Je vous défends de sortir et de descendre, lui dit vivement le *baron* en courant à elle.

— Monsieur, reprit la duchesse, qui déjà descendait lestement l'escalier menant à la cuisine, j'ai des ordres à donner pour mon souper.

Tout à coup le galop de plusieurs chevaux retentit sur le chemin.

— Ce sont les muletiers! s'écria Renard; allons, vive la joie! Madame, nous allons souper et partir sous bonne escorte.

— Comment donc! reprit la duchesse du bas de l'escalier, mais une escorte princière! Voici votre garde d'honneur qui vient vous chercher, monsieur le baron, regardez!

L'auberge était envahie par huit ou dix gendarmes, à la tête desquels on voyait un jeune homme ayant deux pistolets aux poings, et qui monta l'escalier avec une rapidité effrayante. Arrivé sur le seuil de la porte de la chambre du premier étage, ce jeune homme s'arrêta. Renard reconnut M. Hardy, et, saisissant lui-même les pistolets qu'il portait dans ses poches, il jeta un cri de rage et fit feu sur son adversaire. Les deux coups de feu de M. Hardy partirent en même temps.

Après cette quadruple explosion, un seul des deux combattants descendit l'escalier : c'était Robert; il avait un bras cassé, mais de l'autre bras il saisit la main de Charlotte, qu'il porta à ses lèvres avec enthousiasme.

Éperdue et tout en pleurs, la duchesse voulut elle-même aider les gendarmes à transporter Robert dans la voiture qu'on avait amenée pour elle de Florence. Elle se retrouva avec ses gens et sa charmante Camerina, dont le courage et le dévouement ne s'étaient pas démentis un instant. M. Hardy, qui commençait à souffrir beaucoup, fut placé dans la voiture, et, sous l'escorte de Charlotte et de la petite Florentine, il fut transporté chez lui en moins de deux heures.

Quant à M. le baron Renard de Banqueville, il était tombé mort sous le feu des pistolets de M. Hardy.

Nous renoncerons à décrire les vives émotions qui éclatèrent au retour de Robert, grièvement blessé. Nous renoncerons surtout à parler de Diane, qui retrouvait ses

deux affections les plus chères, et qui désormais se promettait bien de repousser loin d'elle les idées folles qui un instant avaient altéré son bonheur et celui de son mari.

Ici finira ce récit. Ce serait en affaiblir l'intérêt que d'y ajouter des réflexions et des détails épisodiques. Le lecteur bienveillant et *ingénieux*, comme dit le poëte Cervantès, complétera ce qui peut manquer à cette histoire de Charlotte et de Diane, que nous avons essayé de raconter dans un but louable, celui de prouver qu'il est encore dans le monde de belles natures, admirablement douées, et qui, par la noblesse du cœur, le charme de leur personne et l'élévation de leurs sentiments, peuvent nous réconcilier avec une époque trop décriée par les uns et trop louée par les autres.

FIN

TABLE

Pages.

PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

MADEMOISELLE ROSALINDE

Paris. — IMP. DE LA LIBRAIRIE NOUVELLE. — Bourdilliat, 15, rue Breda.

JULES DE SAINT-FÉLIX

MADEMOISELLE

ROSALINDE

PARIS
LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15.

1858


LENOX LIBRARY
NEW YORK

MADEMOISELLE ROSALINDE

PREMIÈRE PARTIE

I

LA FERME.

Dans une de ces riantes vallées qui viennent aboutir à la grande vallée de la Seine, au delà de la ville de Corbeil, à quarante kilomètres de Paris, il est une ferme nommée *les Herbiers*, probablement à cause des pâturages qui l'entourent. La maison rurale est bien bâtie, ayant des dépendances spacieuses et commodes. A l'angle du bâtiment est un pavillon ayant deux fenêtres à balcon, dont l'une donne au midi sur un grand jardin potager, et l'autre au couchant sur la campagne. De cette fenêtre on distingue le cours

sinueux de la Seine. Des bois sont situés au nord, au levant sont des champs de labour et des prairies.

Grâce au ciel, le chemin de fer ne traverse la vallée qu'à une distance de huit kilomètres de l'habitation dont il est ici question.

Dans les premiers jours de septembre, vers trois heures de l'après-midi, une jeune fille de vingt ans était assise au balcon du pavillon donnant sur la campagne à l'ouest, et abritée par des lianes de clématites qui ombrageaient ce côté du bâtiment; elle lisait une lettre que le facteur rural venait de lui apporter. Cette lettre venait de Paris. Elle était sans doute fort intéressante, puisque la jeune fille s'était retirée chez elle pour la lire; mais aux sourires que cette lecture provoquait de temps en temps, on pouvait supposer certains traits de gaieté ou d'ironie lancés de Paris jusqu'à la ferme des Herbiers.

Pour éclaircir les doutes, transcrivons cette lettre. Elle était écrite par la main très-blanche, très-fine, très-aristocratique d'une belle jeune personne de Paris, dont on va savoir le nom et la qualité en même temps qu'on apprendra certains détails au sujet de la jeune fille de la ferme. Si cette lettre est étrange, d'une impertinence excentrique, tout épinglée de méchancetés féminines, il faut en attribuer la cause à quelques circonstances que la suite de cette histoire nous révèlera.

« Depuis près d'un mois, vous voilà, Rosemonde, établie dans une ferme de mon père, aux Herbiers, et,

cependant, vous n'avez pas jugé convenable de m'écrire une seule fois. Je devrais vous reprocher ce manque d'égards, si je n'avais pour habitude de dédaigner les petitesses qui ne peuvent m'atteindre. Mais, dans votre intérêt, je vous dois des conseils, et je veux bien vous les donner.

» Par une de ces condescendances inexplicables, et qui sont naturelles au caractère de mon noble père, vous avez été élevée dans le même pensionnat, à Paris, où j'ai fait mon éducation. Depuis l'âge de trois ans, nous avons été traitées sur le même pied d'égalité chez Mme Delaunay qui, nous croyant sœurs et filles du comte de Villefort au même titre, a partagé entre nous sa tendresse et ses soins. Même instruction, même toilette, mêmes gouvernantes, mêmes maîtresses de tout genre, même pension pécuniaire, mêmes distinctions, tout, entre nous, a été commun. Mon père le voulait ainsi, je n'ai qu'à m'incliner.

» Mais une époque est arrivée où cette égalité parfaite devait cesser. Le comte de Villefort est doué de trop de cœur et d'intelligence pour vouloir une injustice et une inconvenance. Il nous a séparées et il a assigné à chacune de nous sa place véritable dans le monde. A sa fille légitime, à la seule héritière de son nom et de son immense fortune, il a donné le rang qu'elle doit tenir dans le monde; à l'autre, il a assuré une vie calme et modeste et un avenir à l'abri de tout besoin, si toutefois elle se rend digne de ces bontés.

» Voilà, Rosemonde, nos deux positions aujourd'hui bien distinctes, bien définies.

» Maintenant, c'est à vous de prendre le parti sage qui assurera votre bonheur. Oubliez votre éducation première, trop brillante, trop élevée pour une fille de votre condition; renoncez à vos illusions folles, à vos goûts en dehors de votre rang. Attachez-vous à vos devoirs, à vos occupations nouvelles; en un mot, destinée à devenir une fermière, cherchez à vous occuper beaucoup des travaux de votre état, qui certainement a bien ses charmes; enfin, par une vie sage, modeste, laborieuse, rendez-vous digne d'être distinguée par un honnête cultivateur qui demandera votre main et qui vous rendra heureuse.

» Mon père vous a assuré une dot de soixante mille francs, et, dès ce jour, il vous fait servir une pension de mille écus par les soins de son très-honorable correspondant à Paris, M. Talamon. J'ai approuvé cette libéralité. Vous avez été placée aux Herbiers, dans une honnête famille de cultivateurs, chez Bernard, fermier de mon père depuis dix-huit ans, et dont la fille et la femme vous chériront si vous savez gagner leur affection. Convenez, Rosemonde, que Dieu a veillé sur vous; vos regrets du passé seraient de l'ingratitude, vos rêves d'un autre avenir seraient de la folie.

» Quant à moi, je ne demande ni reconnaissance, ni sentiments affectueux de votre part. Je puis me passer de tout cela, étant placée où je suis et ayant pour principe qu'il ne faut jamais déroger, même par le cœur.

» Mon père est encore dans l'Inde pour un an. A cette époque, il reviendra à Paris, qu'il a quitté depuis si

longtemps et qu'il ne reconnaîtra plus probablement, mais où il trouvera toute la considération qu'il mérite et toutes les jouissances auxquelles il a droit. Jusqu'à son retour, je serai sous la sauvegarde de l'honorable M. Talamon, et j'habiterai le même hôtel que ma vieille cousine, la baronne Plock. Cet hôtel, entre cour et jardin, conviendra à mon père, j'en ai l'espoir. Je l'ai choisi dans un des plus beaux quartiers de Paris, et M. Talamon l'a payé, sur mes fonds, argent comptant. Je vous donne mon adresse, dans le cas où vous auriez besoin de moi, mais tout en vous répétant que je ne vous fais pas une obligation de me donner de vos nouvelles.

» Adieu, Rosemonde. Lisez attentivement ma lettre; elle est écrite dans vos intérêts. Je fais des vœux pour votre bonheur.

» ROSALINDE DE VILLEFORT. »

La lecture de cette lettre achevée, le premier mouvement de Rosemonde fut de prendre une plume et de répondre d'une verte façon à tant d'impertinence. Elle tremblait de colère. Elle jeta la plume et se mit au balcon, aspirant l'air de la campagne et regardant les hirondelles qui allaient et revenaient d'un bout du jardin à l'autre, décrivant de longues ellipses. Bientôt quelqu'un frappa légèrement à sa porte; une jeune fille entra : c'était Marguerite, la fille du fermier et de Catherine, l'heureuse fermière des Herbiers.

Marguerite avait dix-sept ans. Elle était jolie, vive

comme un oiseau, faite à ravir, laborieuse et sage ; un petit trésor de grâces et de bonne conduite. Elle était fille unique et son père lui destinait une dot de vingt-cinq à trente mille francs le jour du mariage. Marguerite ne manquait pas d'amoureux, mais comme son cœur était libre encore, elle avait toute la gaieté et toute l'insouciance de ses dix-sept printemps. Age fleuri où le soleil est si beau et la terre si joyeuse!

— Eh bien! dit-elle en entrant, vous m'avez donc oubliée, mademoiselle? Et notre promenade aux espaliers? Savez-vous que nous y cueillerons des raisins tout dorés? Tenez, voici votre panier.

Rosemonde se prit à sourire. Elle avait deux larmes au bord des paupières. Marguerite la regarda avec étonnement.

— Qu'est-ce que cela veut dire? reprit-elle. C'est la lettre venue de Paris qui vous afflige ainsi? Cette lettre était pourtant bien jolie! le facteur me l'a montrée. Elle avait un beau cachet à couronne et elle sentait bon comme une rose de mai. Cette lettre pouvait donc être méchante? Ah! si j'avais su, je l'aurais jetée au feu.

— Vous auriez eu tort, ma chère Marguerite, répondit Rosemonde. Il est toujours bon de savoir la vérité, et cette lettre me donne des avis utiles. Allons aux espaliers, je le veux bien.

— Mais dites donc, mademoiselle. Si vous changiez de robe? Est-ce que vous croyez que les broussailles ne prendront pas le plus grand plaisir à vous accrocher par

ces longs plis de mousseline que vous traînez après vous? C'est si malin, un buisson! Ah! que vous avez de peine, belle et charmante demoiselle que vous êtes, que vous avez de peine à oublier un peu vos toilettes de Paris! Je comprends cela; moi, voyez-vous, je serais folle de ces belles étoffes si j'en portais jamais.

— Dieu vous en préserve, ma chère amie, ajouta Rosemonde en dégrafant sa robe qui tomba à ses pieds comme une vapeur diaphane et parfumée.

— Donnez-moi le jupon d'indienne à pois bleus que nous avons fait ensemble, ajouta-t-elle.

Marguerite l'aida à s'habiller avec adresse et empressement. Le tableau était ravissant: Rosemonde en jupon court était encore d'une élégance suprême; elle montrait des pieds et un bas de jambe dignes de Diane chasseresse; ses épaules nues et blanches apparaissaient dans tout leur éclat splendide. Elle demanda son corsage: Marguerite lui apporta un de ces vêtements à basques si à la mode de la ville, et que la campagne a adoptés si volontiers. Le corsage était de piqué blanc; il pinçait la taille et laissait aux épaules toute leur ampleur élégante.

— Voilà, dit Marguerite. Eh! bon Dieu! et les souliers! avec ces bottines, faites pour monter en voiture, vous iriez nu-pieds au bout de vingt pas. Peut-on se chausser de la sorte! Mais il n'y a que les fées qui peuvent avoir ces pieds-là. Tenez, voici de bons petits souliers qui vous protégeront contre les pierres et les épines. Jésus, mon Dieu! elle allait sortir avec des bottines de satin dignes de chausser une reine! Qu'est-ce

que je dis? comme si une reine pouvait être plus belle et plus fine que vous?

— Oh! Marguerite, reprit Rosemonde, tout en se chaussant, ma chère amie, ne me faites pas de si grands compliments. Allons, partons. Et mon chapeau de paille?

— Le voici. Cette capeline vous parera mieux du soleil que vos ombrelles, qui ressemblent à des champignons de soie. Mon Dieu! que vous êtes jolie là-dessous! prenez votre panier. S'il est trop lourd en revenant, vous me le donnerez. Avec le mien passé à l'autre bras, je serai d'aplomb pour marcher. Vite, vite, partons!

Voilà nos belles parties. Elles glissèrent tout le long de l'escalier de bois comme sur une pente glacée, et elles arrivèrent dans la cour où elles trouvèrent dans ce moment-là nombreuse compagnie de bœufs, de chevaux de labour et de valets de ferme. C'était l'heure de l'abreuvage. Un homme de quarante à quarante-cinq ans, grand et robuste, se tenait debout au milieu de tout son monde. C'était le maître à tous, le fermier Bernard. Il avait le fouet à la main et l'œil vigilant. Quand il vit sa fille et Rosemonde, il se prit à sourire.

— Bon! dit-il. Les voilà qui vont tourner la tête à tout le monde ici. Allez, mesdemoiselles, allez; bonne récolte, les raisins sont mûrs. Quant à vous autres, reprit-il en s'adressant aux jeunes valets, écoutez-moi bien. Le premier de vous qui les suivra, de près ou de loin, aura affaire au juge de paix.

Et Bernard fit claquer son fouet avec une dextérité et une harmonie dignes du plus hardi postillon.

— C'est entendu, monsieur Bernard, dit un jeune gars de vingt ans, tout frisé comme un bélier du Berri. Est-ce que vous nous prenez pour des Parisiens, qui courent après des papillons dès qu'ils sont dans les champs?

— Toi, Grippe-Soleil, reprit Bernard, tu es un bon garçon et qui ne boude pas à l'ouvrage; mais tu as un défaut, c'est de loucher toutes les fois que passe un cotillon.

— Oui, dit un valet trapu et rubicond, il louche à droite ou à gauche, selon le côté d'où vient l'hirondelle.

— Toi, Landry, tu as du cœur aux bêtes et tu les soignes bien; mais tu as une curiosité qui te coûtera cher, c'est de vouloir toujours savoir ce qu'il y a au fond des bouteilles.

— Bien dit, ajouta un bouvier goguenard. Le dimanche, il se cogne à tous les marchands de vin.

— Oh! quant à toi, Toucheboeuf, ton affaire est connue; tu es sorcier.

— Quel dommage qu'on ne les brûle plus! reprit Landry, comme il flamberait, ce gros-là!

— C'est bien à toi de parler, sac à cognac, prends garde de t'enflammer en allumant ta pipe, répondit le bouvier.

— Je bois, c'est vrai, dit Landry; mais la terre aussi boit, les prés boivent, les arbres boivent, les légumes et les fruits également. Tout boit dans le monde, c'est la loi

du bon Dieu. Mais je suis un homme franc et sans malice; si je regarde un homme ou une bête, je ne lui jette pas un sort; mon œil n'a pas de venin.

— Quel imbécile d'ivrogne! repartit le bouvier. Je t'ai par malheur regardé bien des fois, et si j'ai voulu t'ensorceler, j'ai toujours bien perdu ma peine, car pot tu es né, et broc tu mourras.

— Paix donc! cria le fermier. Après les coups de langue viendront les coups de trique. Ramenez-moi tous ces bestiaux aux étables, et allez prendre votre repas. La soupe fume et les grillades petillent dans le foyer.

Chacun obéit en chantant aux ordres de Bernard.

Cependant, les belles vendangeuses s'acheminaient vers l'enclos des espaliers. On eût dit deux chevrettes trottant sur les sentiers verdoyants. Quand elles furent dans l'enclos, Marguerite dressa deux échelles, et Rosemonde grimpa aux échelons avec une belle grâce qui n'appartenait qu'à elle. On choisit les chasselas les plus dorés, non sans en becqueter les grains humides et blonds. La conversation reprit de plus belle au sommet des deux échelles. Marguerite provoquait Rosemonde à des confidences au sujet de la lettre; Rosemonde répondit avec une discrétion contenue. Marguerite n'insista point. Bientôt on distingua le son des trompes de chasse venant du côté de la forêt de Sénart, située à un ou deux kilomètres de la ferme.

— On doit avoir lancé le daim, dit Marguerite. Ces beaux messieurs de Paris ont la fureur de venir quelquefois épouvanter ces bonnes bêtes dans nos bois. Le sot

plaisir que celui-là! faire courir à outrance un pauvre animal, le livrer tout forcé à des chiens et le tuer après! Tenez, mademoiselle, je n'épouserais pas un chasseur quand il devrait me faire duchesse.

— Vous avez raison, Marguerite, dit Rosemonde en la regardant avec amitié. Vous avez un bon cœur. La chasse est un plaisir barbare, et toute la poésie des époques de chevalerie et de galanterie ne justifie pas les cruautés des chasseurs.

— Comme vous dites bien cela, mademoiselle! répondit la jeune paysanne. Vous parlez comme un livre. Ah! que je regrette de n'avoir pas répondu cette phrase à ce gentilhomme, comme dit mon père, qui vint il y a six mois à la ferme des Herbiers pour faire prendre du repos à ses chevaux. Il avait couru un cerf avec ses amis pendant six heures; le cerf leur avait échappé, et la chasse, meute, chevaux, piqueurs et chasseurs, toute la chasse était sur les dents. Je riais sous cape. Le chasseur se fâcha. Je me moquai de lui. Voilà.

— Et qui était ce jeune gentilhomme? demanda Rosemonde avec une insouciance affectée.

— Oh mon Dieu! un de ces fils de grande famille comme on en voit dans les châteaux de ce pays-ci. Fort bien élevé, du reste. D'une tournure élégante, vingt-six ans, avec un titre de vicomte; à moitié ruiné, quoique riche encore; pas trop fat, adressant des compliments aux jolies filles, et cherchant probablement à faire un grand mariage pour payer ses dettes. Il a un vieux père qui habite son château à douze kilomètres d'ici, qui vit seul avec la goutte, qui enrage de ne pouvoir plus

monter à cheval, qui a des procès pour se distraire, et qui, dit-on, répète souvent à son fils : — Monsieur, songez à vous marier et prenez une riche dot qui puisse redorer votre écusson.

— Très-bien, Marguerite. Voilà deux portraits achevés en quatre coups de pinceau; et comment le nommez-vous, cet aimable garçon dont une femme sera si heureuse de redorer les armoiries bien rouillées?

— Je vous le dirai, mademoiselle; mais soyez discrète. Mon père ne veut pas qu'il soit question de lui à la ferme. Mon père a connu sa famille, qui a toujours été fort estimée dans ce pays. Sa mère mourut il y a quatre ans, et on dit que c'était une sainte femme. Le vieux marquis, son père, ne vaut pas grand'chose...

— Bon! me voilà bien renseignée! sauf le nom cependant, que vous ne dites pas.

— Son nom de baptême est Léopold.

Rosemonde, dans ce moment-là, laissa tomber du haut de l'échelle les ciseaux avec lesquels elle coupait des chasselas.

— Ah! dit-elle, mes ciseaux! Mais ne bougez pas, Marguerite. Je n'en ai plus besoin; mon panier est plein. Et son nom de famille? ajouta-t-elle en déguisant de son mieux beaucoup de curiosité.

— Son nom de famille?... Tenez, je vais vous le dire. Ce jeune gentilhomme se nomme le vicomte Léopold de la Rocheferney.

Le panier, rempli des plus beaux chasselas, coula du bras de Rosemonde, et, de toute la hauteur de l'échelle, alla s'épater sur le sol de l'allée. Marguerite jeta un cri.

La moitié des raisins de choix étaient perdus. Elle descendit rapidement les échelons, et se mit à relever les belles grappes meurtries, égratignées, avec des hélas! et des soupirs qui auraient amusé Rosemonde en toute autre occasion. Celle-ci descendit lentement de son échelle, distraite, préoccupée, ou plutôt fort émue. Comme Marguerite était tout entière aux raisins blessés et qu'elle relevait un à un du bout de ses doigts délicats, elle ne s'aperçut pas du trouble de sa compagne. Rosemonde reprit bientôt sa sérénité habituelle et se mit à aider Marguerite dans ses soins aux pauvres chasselas.

— Que je suis maladroite! dit-elle. Il est vrai qu'une guêpe m'a piquée.

— C'est donc cela! reprit la jeune fermière, car je ne vous reconnais pas là, vous, mademoiselle, qui êtes si attentive à tout ce que vous faites et qui avez l'adresse d'une fée, quoi que vous en disiez.

Le triage des raisins terminé, Marguerite se chargea de cueillir d'autres grappes pour compléter le panier. On reprit les sentiers qui conduisaient à la ferme. Rosemonde voulait chasser une préoccupation importune; elle fournissait à sa compagne des sujets de conversation que celle-ci brodait avec une verve charmante. Elles arrivèrent sans encombre aux Herbiers, chacune portant au bras son panier recouvert de pampres. Le soir était venu. Les attelages étaient rentrés, et dans la grande cuisine de la maison, riche d'une nombreuse batterie de cuivre, une longue table était dressée et servie. Jamais couvert plus propre; jamais linge plus blanc et d'un parfum plus champêtre. Dame Catherine

était une maîtresse femme : tout chez elle et autour d'elle respirait l'ordre et ce je ne sais quoi d'honnête et de suave qu'on ne retrouve que dans la maison d'une femme rangée, douce, dévouée et vertueuse. Catherine, à trente-huit ans, était encore belle; elle était mise avec cette élégante simplicité qui est d'un charme infini chez une riche fermière. Elle avait deux servantes, mais elle ne croyait pas déroger en soignant elle-même son ménage, dans les détails qui s'alliaient à sa dignité de maîtresse de maison. Dame Catherine! ce soir-là, avait fait elle-même une soupe au lard digne d'un châtelain, et les grillades qu'elle avait préparées de ses mains blanches eussent été fort appréciées du roi Henri égaré dans la forêt de Sénart et partageant le souper de famille de Michaud le bûcheron.

Sept heures sonnaient à l'horloge de l'escalier; les valets de ferme, au nombre de cinq ou six, arrivaient à la cuisine; Bernard attisait un feu rose et petillant dans la grande cheminée. On attendait Marguerite, qui parut bientôt précédant Rosemonde, qu'on appelait *mademoiselle*, sans qu'il fût possible de lui refuser ce titre de noblesse. Rosemonde, qui avait ajouté à sa toilette de paysanne un beau ruban bleu autour du cou et un charmant bonnet de villageoise posé comme une coque sur le chignon de ses magnifiques cheveux or-brun, Rosemonde alla embrasser Catherine et se plaça la première à table entre la fermière et Marguerite. Bernard leur fit face ayant à sa gauche les valets qui tous, c'était l'usage, ne s'étaient assis qu'après avoir déposé leurs chapeaux.

Ces braves gens, doués d'un vigoureux appétit, se mirent en devoir de bien souper, attentifs et silencieux, bien plus occupés de la soupe au lard et des brocs remplis d'un vin clairet et chaleureux, que du soin de se mêler à la conversation. Bernard avait la parole, il était de ceux qui aiment à conter et il contait bien, gaiement, brièvement, et n'oubliant pour cela ni son assiette ni son verre. Après la soupe, le lard, le beurre frais et le radis noir, on releva le service par du veau et les grillades promises. Le souper devenait joyeux; le vin déliait les langues, lorsque tout à coup on entendit aboyer énergiquement les dogues lâchés dans la cour, et on distingua plusieurs coups frappés du dehors et d'une main résolue sur la porte d'entrée de la ferme.

II

LE BILLET.

Aux premiers coups frappés à la porte extérieure, le fermier Bernard s'était levé de table. Suivi de deux valets, dont l'un portait un fanal, il traversa la cour et se dirigea vers la porte cochère. La nuit était claire, mais très-fraîche. Une rosée abondante commençait

à tomber. Nous laisserons un instant M. Bernard s'expliquer avec l'étranger, qui venait probablement lui demander l'hospitalité.

A peine le fermier avait-il quitté la table que Rosemonde, prise d'une certaine inquiétude, demanda à Catherine s'il ne serait pas possible d'allumer du feu dans la pièce voisine de la grande cuisine.

— Pourquoi donc? dit Catherine, est-ce que vous voulez achever de souper toute seule?

— Non, reprit Rosemonde, mais, ma chère marraine (c'était le nom convenu) vous serez assez bonne, j'en suis sûre, pour me tenir compagnie, vous et ma cousine Marguerite.

Alors, se penchant un peu vers l'oreille de la fermière, elle lui dit quelques paroles qui parurent produire un effet assez singulier. Dame Catherine se hâta d'ordonner aux servantes de préparer le petit salon, ou plutôt la petite serre, attenant à la cuisine, d'y allumer un bon feu et d'y dresser une petite table pour trois couverts. Dame Catherine mit elle-même la main à l'ouvrage, et en moins de cinq minutes tout fut prêt.

Alors Rosemonde embrassa sa marraine en la remerciant par un regard expressif, et prenant sa main, prenant également la main de Marguerite :

— Venez, leur dit-elle, venez, à nous trois dans la petite serre; nous achèverons gaiement notre souper et nous causerons en liberté.

A peine ce petit déménagement était-il opéré que Bernard rentra seul à la cuisine. Il avait l'air soucieux,

mais en voyant les trois places vides, son visage reprit toute sa sérénité.

— Ah! ah! dit-il aux servantes et aux valets de ferme, ces *dames* ont délogé; très-bien. Quant à vous autres, soyez discrets et ne répondez à aucune question que tentera de vous faire le voyageur qui vient d'arriver. Mettez un couvert pour lui.

Puis il entr'ouvrit la porte de la serre et dit d'un ton amical aux trois recluses :

— C'est à merveille! l'une de vous a deviné juste. C'est un beau chasseur égaré qui vient me demander asile pour la nuit. Il se croit probablement sur la piste d'un oiseau rare et pour lequel il donnerait bien tout le gibier de la forêt. Restez là, ne faites pas de bruit, vous pourrez entendre la conversation. Pour remonter chez vous, vous avez l'escalier du jardin. C'est entendu.

Le fermier referma la porte et il se hâta de retourner auprès de son hôte qui veillait aux soins qu'on donnait, à l'écurie, à un bon cheval de chasse.

Dix minutes après, Bernard rentrait à la cuisine, suivi d'un élégant chasseur, jeune, ayant des manières parfaites, une physionomie charmante, un peu inquiète, et jetant çà et là des regards distraits.

— Allons, monsieur le vicomte, dit le fermier, faites-moi l'honneur d'accepter un souper de campagne. Voilà votre couvert. Asseyez-vous et réparez vos forces.

— Je vous croyais en famille, monsieur Bernard, demanda le chasseur titré, en jetant un coup d'œil sur les convives.

— Mais, vous voyez, dit le fermier : voici mes labou-

reurs, voici mes valets, voici mes bouviers ; quant à ma femme et à ma fille, elles sont chez elles ; ma femme est un peu souffrante.

— Ah ! tant pis, reprit le chasseur, vous avez là une vertueuse et charmante compagne.

Et il se mit à manger d'assez grand appétit le souper que les servantes lui avaient préparé. M. Bernard alla choisir dans un cellier réservé deux vieilles bouteilles différentes de forme, mais égales en mérite.

— Voilà du vin de Bourgogne et voici du vin de Bordeaux, dit-il en posant les bouteilles sur la table. Monsieur le vicomte doit avoir une soif de chasseur égaré : rien n'altère comme de chercher sa route ou ses compagnons pendant deux heures.

— Oui, mon cher monsieur, reprit le vicomte, j'ai bien mis deux heures à courir le pays, pour rejoindre la chasse. Par une étrange fatalité, le vent tournait à mesure que je changeais de direction, de manière que je ne pouvais entendre la moindre sonnerie, et cependant nos piqueurs ont de fameuses trompes.

— Des trompes à la Dampierre, ajouta Bernard, je connais cela, j'ai chassé aussi, dans mon temps, avec d'excellents gentilshommes.

— Je sais cela, monsieur Bernard, ajouta le vicomte, et vous auriez pu faire votre chemin dans le monde. Mais, bah ! vous êtes plus heureux.

— Oui, monsieur, dit le fermier, et je ne vis heureux que parce que je n'ai cherché le bonheur ni trop haut ni trop loin.

— Monsieur Bernard, vous êtes un sage.

— Eh! eh! qui sait? dit le fermier en riant. Si la sagesse consiste à prendre la vie comme elle vient, à l'accepter avec courage et belle humeur, à aimer le travail et à se montrer jaloux d'acquérir moins de bien qu'une belle et bonne réputation, ma foi! vous avez raison; j'ai deviné la sagesse.

— Monsieur Bernard, je bois à votre santé, répondit le chasseur en se versant rasade d'un excellent vin de la Côte-Rôtie.

— J'aurai l'honneur de vous faire raison, monsieur le vicomte.

Le fermier remplit son verre et le choqua légèrement contre celui de son hôte. On était sur le chemin qui mène droit à la belle humeur et aux expansions loyales. C'est une des vertus de ces excellents vins de France, si renommés, de donner au cœur de la sincérité en le réjouissant. M. le vicomte, arrivé à la ferme avec une préoccupation pénible, se sentait entraîné vers des idées plus sereines et vers des sentiments de cordialité qui depuis quelque temps lui étaient étrangers. Aussi allons-nous saisir un de ces bons moments pour apprendre son nom à notre lecteur, qui ne le connaît encore que par son titre. Ce chasseur, égaré dans la forêt et la plaine, se nommait le vicomte Léopold de la Rocheferney. Il était fort bien né, il possédait une certaine fortune qu'on disait obérée, mais dont il continuait à jouir avec insouciance; il avait vingt-cinq ans, une tournure élégante, une figure qui passait pour belle et qui annonçait beaucoup d'intelligence. Quant à son caractère, il trouvera l'occasion de se développer dans notre récit; quant à ses

principes, à sa moralité, à ses qualités, à ses défauts, nous nous garderons bien d'en parler encore, aimant beaucoup mieux le suivre dans les aventures où il s'est engagé depuis six semaines; aventures auxquelles son arrivée chez Bernard le fermier servira de lien avec celles qui suivront.

— Voyons, mon cher monsieur, reprit le vicomte à qui le vin rendait la parole, voyons, soyez franc : pourquoi Mme Bernard et sa fille ne sont-elles pas à table ici, avec vous et vos gens, ce soir ?

— Voilà une question nette et directe, dit Bernard ; il est impossible de ne pas répondre à cela. Eh bien, monsieur le vicomte, Mme Bernard et sa fille ne sont pas ici avec nous, ce soir, parce qu'elles ont tenu à souper dans leur appartement.

— Comment n'ajoutez-vous pas qu'elles ont eu pour cela des raisons particulières, reprit le vicomte, ce serait plus complet. Eh bien, monsieur Bernard, je connais, moi, une de ces raisons, et la voici : ces dames sont au nombre de trois et cherchent à éviter de me voir.

— Par la raison, reprit Bernard, que monsieur le vicomte a énormément envie de passer la soirée avec elles, attendu qu'il vient tout exprès à cette ferme et qu'il ne s'est pas du tout égaré à la chasse.

— Comme vous le dites, monsieur Bernard, reprit le vicomte.

— C'est parfaitement cela. Nous n'avons donc plus à ruser ni d'un côté ni de l'autre.

— Absolument, et comme je n'entreprends jamais une chose juste et convenable sans réussir, j'aurai l'hon-

neur de saluer les dames de votre maison, mon cher monsieur Bernard, sans oublier la belle inconnue qui est avec elles.

— Surtout la belle inconnue, reprit Bernard.

— Oui, puisque vous me poussez à bout.

— Qui, tout inconnue qu'elle est, n'en est pas moins de votre connaissance, ajouta le malin fermier.

— Précisément. C'est une jeune fille, la plus belle du monde.

— Et dont vous raffolez.

— Comme vous dites. Je ne l'ai vue qu'une fois...

— Et vous tenez à la voir toute la vie.

— On ne saurait mieux expliquer mes sentiments.

— Eh bien, monsieur le vicomte, reprit le fermier, je suis au désespoir de déranger vos plans de campagne amoureuse et galante, mais cette jeune fille dont vous parlez doit vous rester étrangère, attendu qu'elle est destinée à passer sa vie dans une condition modeste, et qu'elle ne rêve nullement d'un mariage aristocratique.

— Elle vous a déclaré cela, monsieur Bernard?

— Oui, monsieur ; à moi et à Mme Bernard, sa tante.

— Cette jeune fille est votre nièce! s'écria le vicomte.

— Comme vous le dites, monsieur, répliqua Bernard en saluant, le verre à la main.

M. de la Rocheferney imita le fermier et se versa

une rasade de l'excellent vin placé devant lui. Il but lentement, comme un gourmet qui apprécie les qualités d'un vin de choix, ou comme un homme profondément absorbé dans une idée étrangère à toute espèce d'appréciation bachique. M. Bernard, qui voyait le chemin que la conversation allait prendre, fit signe aux valets de ferme de se retirer. Il leur donna quelques ordres et il les congédia. Il dit également quelques mots aux deux servantes, et trois minutes après, le vicomte et lui se trouvaient, tête à tête, à table, dans la grande cuisine éclairée par une grosse lampe et par un feu petillant.

— Eh bien ! monsieur le vicomte, dit Bernard, à quoi songeons-nous? Le daim lancé par la meute ce matin s'est-il décidément dérobé? Le cerf aurait-il franchi, sans espoir, les limites de la chasse ? Avons-nous fait *buisson creux* ?

— Non, reprit d'une voix assez ferme le vicomte. Nous aurons le daim et probablement le cerf.

— Bon, dit Bernard, j'aime les gens de cœur et qui ont de la volonté. Vouloir...

— C'est pouvoir, ajouta vivement le vicomte.

— Et vous voulez?...

— Oui.

— Plaire à ma nièce ?

— Oui.

— Et l'épouser?...

— Oui, répliqua le vicomte en relevant le front.

— Monsieur, dit Bernard en le saluant, c'est bien de l'honneur que vous nous faites, et je crois en votre

loyauté autant que personne. Mais il est de mon devoir de vous parler avec franchise pour rester digne de la confiance que vous me témoignez. Permettez-moi quelques observations. Il y a déjà longtemps que j'ai l'honneur de connaître votre famille, vous le savez. M. le comte de la Rocheferney, votre père, a bien voulu me dire, dans l'occasion, qu'il avait de l'estime pour moi. Comme il a une habitation à quatre petites lieues d'ici, nous avons été quelquefois en relations d'affaires. Monsieur votre père a même deux ou trois fois poussé la bonté jusqu'à me confier certaines choses concernant ses intérêts. Il m'a consulté; j'ai toujours cherché à lui être agréable et même utile selon mes lumières et mes moyens.

Ici le vicomte tendit la main à Bernard, qui lui donna la sienne avec une cordialité respectueuse. Bernard reprit :

— La fortune de votre maison, monsieur le vicomte, serait certainement suffisante pour des gens placés dans un monde moins élevé que le vôtre. Je vais être un peu plus cruel et j'ajouterai que cette fortune, telle qu'elle était autrefois, suffirait à monsieur votre père et à vous, si elle n'était aujourd'hui grevée de dettes très-lourdes. L'habitation que monsieur le comte possède aux environs est modeste, agréable, mais n'est d'aucun rapport. Cette habitation vaut cent mille francs; elle absorbe tous ses revenus par son entretien. Mais monsieur votre père possède sa terre patrimoniale de Larocheferney, située dans la vallée des Alpes, près de l'Isère, des fermes très-belles dans la haute Provence, et vous-même, monsieur le vi-

comte, vous jouissez des biens de feu madame votre mère. Le tout, selon moi, constitue un magnifique avoir et peut bien être estimé à une valeur d'environ douze cent mille francs. D'accord, monsieur, c'est un beau chiffre. Mais nous parlons ici avec la franchise rigoureuse de deux hommes qui font un calcul arithmétique, et nous disons que sur ces biens, estimés un million deux cent mille francs, pèse un total de dettes hypothécaires de quatre cent mille livres ; en outre, il est nécessaire d'ajouter que monsieur votre père a mis en circulation pour environ soixante mille francs d'effets pour argent emprunté, et que vous-même, monsieur le vicomte, vous avez par le monde comme qui dirait pour cent cinquante mille francs de lettres de change acceptées et dont, par parenthèse, vous payez fort loyalement les intérêts, n'en pouvant encore payer le capital.

Résumant donc notre opération mathématique, nous trouvons ce résultat positif, irrévocable : votre fortune, monsieur le vicomte, ne vous appartient qu'à moitié. L'autre moitié appartient à vos créanciers, et comme d'un jour à l'autre on finit par régler ses affaires, il en résulte que d'ici à un temps donné, ou vos biens seront vendus par moitié, et il vous restera une trentaine de mille livres de rente, ce qui est assez mesquin pour des gentilshommes comme vous et monsieur votre père, ou bien vous continuerez à payer des intérêts, c'est-à-dire à diminuer progressivement votre capital ; les intérêts, même exactement payés, étant inévitablement les vers rongeurs d'une fortune.

Je devais vous parler avec cette franchise cruelle,

monsieur le vicomte ; vous ne m'estimeriez pas si je vous avais tenu un autre langage.

Poursuivons. Dans l'état des choses, ce n'est donc pas un mariage de fantaisie ou de passion, si vous voulez, qu'il vous faut : c'est un mariage de raison. A l'époque où nous sommes, un mariage de raison, pour un homme de votre nom et de votre rang, est un riche mariage.

Je termine en vous déclarant que personne mieux que vous n'est posé dans le monde pour épouser une opulente héritière, qui par sa dot payera vos dettes et même triplera votre fortune, après l'avoir purgée de son passif.

Or cette héritière n'est certainement pas ma nièce, monsieur. Elle ne possède qu'une bonne éducation, des vertus, et soixante mille francs de dot.

J'ai dit tout ce que j'avais à vous dire, et j'ai l'honneur de boire de nouveau à votre santé.

Le vicomte de la Rocheferney n'avait pas interrompu une seule fois Bernard pendant cette démonstration très-logique concernant l'état de ses affaires. Il était resté impassible, immobile, la tête haute et le regard baissé. Quand le fermier eut cessé de parler, Léopold sortit un élégant carnet de sa poche, déchira une page de ce carnet et se mit à tracer d'une main ferme, au crayon, les lignes suivantes :

« Je jure de ne me marier jamais qu'avec la jeune fille qui dans ce moment-ci se trouve à la ferme des Herbiers, dont j'ignore le véritable nom, et qui passe pour

être la nièce de M. et de Mme Bernard. Foi de gentilhomme. »

Le billet était daté et signé.

Léopold prit ce papier et le présenta au fermier en lui disant :

— Lisez, monsieur, et puis veuillez me dire, avec votre franchise habituelle, si je puis compter que vous remettrez ce billet signé de mon nom à mademoiselle votre nièce.

Bernard lut le billet. Il parut se consulter pendant une minute; il plia le papier, le mit dans sa poche, et répondit ces quatre mots qui firent bondir de joie le vicomte.

— Ce billet sera remis à qui de droit.

— A celle que vous appelez votre nièce.

— A elle-même, monsieur; je ne fais jamais de promesses équivoques.

— Touchez là, monsieur Bernard. Je serai votre neveu, ou je ne me marierai jamais.

— Vous vivrez garçon, monsieur le vicomte, ajouta le fermier, et c'est dommage, car le nom de la Rocheferney est fort beau, et il s'éteindra avec vous.

— C'est bon, dit Léopold, dont les yeux brillaient d'un éclair d'espérance.

— Un bon procédé en vaut un autre, reprit Bernard. Puis-je sans indiscrétion vous demander à mon tour où vous avez vu ma nièce ?

— Au couvent, il y a trois mois, répondit Léopold ;

car vous l'avez fait élever dans un des meilleurs pensionnats de Paris.

— Oui, monsieur... Et dans quelle occasion?

— Ah! voici. J'allais souvent chez un de mes amis, dont la mère possède un petit hôtel entre cour et jardin, adossé au bâtiment du pensionnat de Mme Delaunay. Les deux jardins ne sont séparés que par un mur. Un jour, me trouvant avoir grimpé sur ce mur, je ne sais pourquoi, je vis dans une allée, à dix pas de moi, la jeune fille d'une merveilleuse beauté dont il est ici question. Elle s'arrêta et fixa sur moi ses regards. Jamais je ne vis attitude plus fière, jamais sourire plus enivrant, jamais regard plus fascinateur. Je restai immobile sur mon mur, comme une statue. La jeune fille, au bout de deux minutes, prit une contre-allée pour rentrer au pensionnat; elle passa encore une fois à dix pas du mur. Alors, brisant mes liens, rappelant la vie prête à m'échapper, je cassai une grosse branche de lilas fleuri et je la jetai aux pieds de l'inconnue. Celle-ci sourit, se baissa, cueillit deux ou trois grappes de lilas à la branche et elle les emporta. Je la vis s'éloigner à pas précipités. Il me semblait qu'elle avait ravi mon âme. Depuis lors, je n'ai plus revu cette jeune fille.

— Et vous n'avez plus cherché à la revoir?

— Dix fois, vingt fois, toujours inutilement.

— Vous vous êtes adressé à Mme Delaunay, la supérieure du couvent ou du pensionnat?

— Oui. Mme Delaunay m'a congédié avec une politesse mais une fermeté qu'on ne peut qu'admirer.

— Excellente femme! dit le fermier. Maintenant,

monsieur le vicomte, reprit-il, permettez-moi une dernière question: Comment avez-vous su que cette jeune fille était ici, puisque vous ignoriez qu'elle était ma nièce?

— Monsieur Bernard, répondit le vicomte, ceci est mon secret; permettez qu'à mon tour je refuse une explication.

— Vous en avez le droit, dit le fermier. D'ailleurs, à quoi aboutirait ma question? à apprendre que le hasard ou un indiscret vous a amené sur les traces de ma nièce? Allons, ce n'est pas la peine. Ce qui m'importe, c'est de connaître quelles sont les intentions de monsieur le vicomte pour cette nuit. Je commence par vous déclarer que j'ai une chambre à votre service, située dans un bâtiment isolé; mais je dois vous prévenir que demain, pas plus que ce soir, ma nièce ne sera visible.

— Je savais d'avance cela, monsieur Bernard, dit Léopold; je connais la fermeté de votre caractère. Aussi ai-je déjà pris mon parti. Mon cheval est reposé, je suis très-dispos et j'ai parfaitement soupé; ainsi je remonte à cheval, et par le magnifique clair de lune que nous avons ce soir, je vais faire trois lieues au trot et une lieue au galop. Je coucherai cette nuit chez monsieur mon père. Demain... Vous me permettrez, monsieur Bernard, de ne pas vous communiquer ce que je dois faire demain, ajouta le vicomte en riant.

— Ni moi non plus, riposta le fermier en faisant écho par un franc éclat de rire.

Un quart d'heure après, M. le vicomte de la Rocheferney montait à cheval dans la cour de la ferme et pre-

nait congé du maître du logis, M. Bernard. Celui-ci suivit des yeux pendant quelque temps le cavalier, qui prit sa route au sud-est et qui disparut derrière un magnifique rideau de feuillage tout étincelant des reflets du clair de lune.

III

LE PAUVRE.

Dans la rue Taitbout, en arrivant par le boulevard, à droite, on peut remarquer trois ou quatre petits hôtels d'une architecture simple et élégante, situés entre cour et jardin. Il y a donc encore des jardins au centre du quartier populeux et des affaires, au centre du quartier des Italiens ! C'est un phénomène qu'il est bon de constater. Prenons date ; d'ici à peu de temps, Flore recevra son congé de la rue Taitbout, comme elle l'a reçu des boulevards somptueux et à la mode. Flore ne peut plus habiter Paris ; on lui prend son terrain, mètre par mètre ; on l'exproprie, on l'exile, toute déesse qu'elle est. La spéculation a horreur des arbres et a la haine des gazons. Si elle tolère des fleurs, elle veut qu'on les juche, dans des pots, sur des balcons. Il n'y a plus de jardins ouverts aux brises, aux oiseaux, aux rayons

de soleil ; il y a des *jardinières* chauffées par des engrais factices et qui s'étouffent dans un appartement. C'est une des cruautés de Paris nouveau ; il coupe les pieds à la végétation calme et lente ; il la veut postiche, violente, vivant quelques jours et remplacée, le lendemain, par d'autres plantes éphémères.

Nous avons une ville de pierres et de moellons, une ville bâtie pour la location, où le propriétaire mesure à chacun de nous l'espace et l'air, une ville dont le moindre recoin bâti rapporte un intérêt exorbitant ; mais nous n'avons plus d'habitation composée de ses éléments naturels, l'*appartement* et le *jardin*, ces deux abris de l'homme civilisé, et qui lui sont aussi nécessaires l'un que l'autre pour vivre sainement et agréablement.

Honneur donc à la rue Taitbout, qui tient encore à ses arbres et à ses fleurs en plein air !

Reprenons notre récit.

Dans une soirée douce et calme du milieu de septembre, un homme de quarante à quarante-six ans arrivait à pied à la porte d'un de ces jolis hôtels dont nous venons de parler. Il s'adressait au concierge et lui demandait si M. Talamon était chez lui, M. Talamon, le banquier, un homme des plus honorables. Le concierge était parfaitement logé ; il dînait en famille ; il prenait son café, mais il se montra très-poli envers le nouveau venu. Il ne lui demanda ni son nom, ni ce qui l'amenait, — on rencontre des concierges qui font subir un interrogatoire aux gens qu'ils ne connaissent pas. — Il consulta un registre-agenda et répondit à l'étranger que

M. Talamon attendait à huit heures M. Guillaume.

— C'est moi-même, dit le visiteur.

— Prenez la peine de monter, monsieur. Au premier, grand escalier, à droite.

En même temps le concierge sonna un timbre : il annonçait. Un domestique en livrée de bon goût, c'est-à-dire très-simple, parut sur le palier et introduisit M. Guillaume, qui livra son nom, sans qu'on le lui demandât. Ajoutons bien vite que M. Guillaume avait une mise des plus modestes.

M. Talamon, prévenu par le coup de timbre de la cour, vint au-devant du visiteur jusqu'à la salle à manger. Il le salua, et M. Guillaume lui tendit la main.

— Quelle exactitude, monsieur ! dit l'honorable banquier.

— C'est la politesse des rois et des pauvres, ajouta M. Guillaume.

M. Talamon amena son hôte dans un cabinet de travail spacieux, bien aéré, meublé avec un luxe sérieux, où tout respirait l'aisance et la distinction. Il avança un fauteuil près de son bureau, et il ne prit place que lorsque M. Guillaume fut assis.

— Monsieur, dit le banquier, j'ai fait terminer le travail que vous m'avez demandé. J'ai là, dans ce tiroir, toute votre situation. Voulez-vous examiner vous-même...

La main de M. Guillaume repoussa doucement le tiroir entr'ouvert.

— Examiner ce que vous avez vu et contrôlé, monsieur Talamon ! dit-il. Ah ! pour qui me prenez-vous ?

Ce que je viens vous demander, ce sont des totaux et non pas des détails de chiffres.

— Monsieur, votre confiance m'honore et me rend très-heureux, reprit M. Talamon. Voici la situation générale. Votre avoir chez moi s'élève à la somme de deux millions deux cent cinquante mille francs. Sur cette somme, vous avez consigné soixante mille francs, dont je dois servir les intérêts à une personne que je ne nomme pas. Sur cet avoir, vous destinez une somme de deux cent mille francs à un crédit ouvert au profit d'une autre personne qu'il est inutile de nommer. Total, deux cent soixante mille francs, à valoir et à prendre sur vos fonds dans ma caisse, ce qui réduit votre actif disponible à la somme de un million neuf cent quatre-vingt-dix mille francs.

— C'est parfaitement juste, dit M. Guillaume. Je ne me croyais pas si riche. Mais patience, j'ai un bel oiseau par le monde, qui aime fort à becqueter les billets de banque.

— Et à qui vous ne refusez rien, monsieur ?

— Rien n'est pas le mot, reprit M. Guillaume. Je lui ouvre un large crédit, mais qui a pourtant ses limites. Le plus bel empire du monde a bien les siennes.

— Sans doute, dit M. Talamon. Le crédit ouvert à dater d'aujourd'hui est donc de deux cent mille francs, que je ferai payer sur simple demande et sur quittance.

— Précisément.

— Sans déterminer ni époque ni quotité ?

— Absolument.

— De manière que ce crédit peut s'épuiser à la volonté de la personne créditée ?

— A sa volonté et selon ses désirs ou sa fantaisie.

— Après quoi, la somme étant payée par ma caisse, un nouveau crédit sera ouvert ?

— Un moment, reprit en souriant M. Guillaume. Votre galanterie vous emporterait un peu loin, mon cher monsieur. L'oiseau est magnifique, certainement, et son *plumage ressemble à son ramage*, mais il est bien étourdi et il ne faudrait pas trop lui donner de l'air. Il y a pour lui des filets et des chasseurs à craindre. Bornons-nous à un crédit de deux cent mille livres; nous verrons après. J'aviserai.

— Vous me donnerez vos ordres, monsieur. Je les attendrai, ajouta le banquier. Voilà donc qui est bien entendu, reprit-il. Et vous, monsieur, quelle somme voulez-vous prendre sur vos fonds ?

— Moi ? dit M. Guillaume en passant la main sur son front, mais j'ai encore de l'argent en poche pour près d'un mois.

— Vous êtes économe, monsieur. Il y a bien six semaines que j'eus l'honneur de vous remettre deux cent vingt-cinq francs.

— Eh bien, reprit M. Guillaume, à trois francs par jour, comptez, il doit bien me rester une petite somme ronde de quatre-vingt-dix francs; avec cela je peux vivre comme un prince pendant trente jours.

— Oh! sublime avare! s'écria M. Talamon en levant les mains vers le plafond.

— Avare! reprit l'homme étrange. Non, vous vous

trompez, je n'amasse pas; pourquoi amasserais-je? j'ai dans l'Inde une fortune...

— Qui s'élève à la somme de...? demanda le banquier.

— Je vous y prends, dit M. Guillaume; voilà un mouvement de curiosité qui tient à votre état. Oh! les financiers! chassez le naturel, il revient au galop.

— Pardon, reprit M. Talamon; c'est que, voyez-vous, il y a autour de vous, monsieur, tant de mystère, votre vie est tellement étrange...

— Que vous voulez en pénétrer les secrets, ajouta M. Guillaume. Eh bien, mon cher monsieur, je vous estime à un très-haut degré, et je consens à vous les livrer, ces secrets; mais pas aujourd'hui, ni demain. Un jour viendra où vous lirez dans ma vie; je dois encore en tenir le livre fermé. Ne m'interrogez pas. Reprenons. J'ai assez pour mes besoins personnels d'ici à un mois, mais comme des éventualités peuvent survenir, tenez à ma disposition une vingtaine de mille francs. Je tirerai sur vous, le cas échéant, par de simples bons. Il est très-probable que je ne tirerai pas du tout, mais enfin...

— C'est entendu, monsieur, dit le banquier, Maintenant, une simple observation. Dans l'intérêt de votre santé, monsieur Guillaume, pourquoi n'amélioreriez-vous pas votre régime? Je suis sûr que vous vivez de privations!

— Moi! dit le millionnaire, je fais une chère de cardinal et je me livre à des plaisirs d'archiduc.

— Avec trois francs par jour ! s'écria le banquier ébahi.

— Diantre ! je le crois bien. Tenez, écoutez-moi. Je me lève à cinq heures du matin, été comme hiver ; je fume des pipes et je lis jusqu'à huit heures. Je déjeune avec un appétit de campagnard d'une livre de pain, des radis ou du fromage, selon la saison. Je cours pour mes affaires jusqu'à midi. Je rentre, un second déjeuner m'attend, un festin ; je prends du thé avec de grosses tranches de beurre. Je sors. Promenade libre, sans but, au gré du premier souffle de ma fantaisie qui s'élève d'un des quatre horizons. Ah ! monsieur, aller où l'on veut en liberté, sans la moindre préoccupation ! c'est divin ! A six heures, je dîne. Oh ! pour le coup, ce sont les noces de Gamache. Je me rends, en vrai Lucullus, à un restaurant digne des plus beaux temps de Rome ; là, pour un franc, je me livre à une effroyable débauche, à des délices culinaires sans nom : une soupe succulente, un ragoût de viande exquis, des légumes dignes du potager d'un roi, un dessert et du vin, monsieur, du vin... fin. Je vous dis, monsieur Talamon, qu'il faudra me faire interdire comme prodigue. Poursuivons : un franc le dîner, dix sous les deux déjeuners ; il me reste donc, opulent que je suis, une somme énorme de un franc cinquante centimes. Pourquoi ? c'est indigne, ma parole d'honneur ! pour mes plaisirs, monsieur ! pour mes passions et mes débordements, monsieur ! Eh bien, quoi ! qu'avez-vous donc, monsieur Talamon ? ajouta M. Guillaume avec surprise.

En effet, le digne banquier, le mouchoir collé sur le

visage, versait quelques larmes en silence ; il cédait à un attendrissement qui avait sa cause dans des secrets entrevus à propos de ce pauvre anachorète volontaire qui pouvait si aisément échanger son existence si dure et si rigide contre la plus opulente, la plus raffinée, la plus somptueuse des existences.

— Quoi ! reprit M. Guillaume, vous pleurez, monsieur ?

M. Talamon, que l'émotion suffoquait, se leva, et se mit à marcher en long et en large dans son cabinet. Après deux ou trois minutes de silence, il s'approcha de M. Guillaume, et lui dit avec l'accent de l'attendrissement et du respect :

— Une grâce, monsieur ; permettez-moi de vous baiser la main ?

— Oh! jamais! grand Dieu! jamais! s'écria Guillaume en se levant tout à coup de son fauteuil, et en se reculant avec une surprenante vivacité ; vous vous trompez, monsieur Talamon ; je ne suis qu'un pauvre, un misérable individu, un être sans valeur, ayant beaucoup à réparer et ne demandant que l'obscurité et l'oubli.

— Ne parlez pas ainsi de vous-même, reprit M. Talamon. On dirait que vous êtes criminel et qu'un remords pèse sur vous. Monsieur Guillaume, les lettres que je reçois de vos régisseurs, dans l'Inde, sont là pour témoigner de votre belle et honorable vie.

— Mes régisseurs se trompent, dit Guillaume. Pour n'avoir pas de crimes à expier, monsieur, je n'ai pas moins une rude tâche à accomplir comme rachat de

mon passé. Mais assez sur ce sujet; revenons à nos affaires.

— Oui, dit M. Talamon. La personne à qui vous ouvrez un crédit de deux cent mille francs a été prévenue hier de cette heureuse situation qui lui est faite. Elle vous croit encore dans l'Inde et ne compte vous revoir que dans un an, en France.

— Je le sais, dit M. Guillaume. Elle pourra me revoir, mais, quant à me reconnaître, je lui en porte le défi, attendu qu'elle a vingt ans et que je l'envoyai en France à l'âge de cinq ans, pour son éducation. Depuis lors, elle n'a vu de moi que mon écriture.

— Bien, reprit M. Talamon. Elle vous sait énormément riche; elle a des instincts de luxe et de vanité incroyables.

— La folle! dit M. Guillaume.

— Elle aime l'argent à la fureur, et la preuve, monsieur, c'est que n'ayant reçu qu'hier la nouvelle de la fortune qui est mise à sa disposition, elle m'a annoncé déjà ce matin, par un billet charmant et extravagant, qu'elle viendrait chez moi aujourd'hui même puiser à ma caisse. Cependant elle n'est pas venue. Mais ne nous y fions pas. Il n'y a pour elle ni heure, ni règlements, ni obstacles d'aucune sorte, et je ne serais pas étonné de la voir apparaître ce soir même, ici, dans mon appartement et venant me demander, avec une suprême insolence, la bourse ou la vie.

— Ah! que vous la connaissez bien! dit M. Guillaume. La folle, la superbe, la méchante créature!

A peine ces mots avaient-ils été prononcés, que le

timbre de la cour annonça une visite. En effet, une voiture entrait à l'hôtel de M. Talamon.

— C'est elle! dit le banquier. Je la reconnais au piaffement de ses chevaux. Elle choisit des attelages fougueux comme elle.

— Allons, dit tranquillement M. Guillaume, assistons à une scène. Monsieur Talamon, il est convenu que je ne suis qu'un pauvre courtier de commerce, tout ce que vous voudrez.

IV

MADEMOISELLE ROSALINDE.

M. Talamon se hâta de quitter son cabinet et il se rendit au salon que deux magnifiques lampes éclairaient d'une douce lumière. M. Guillaume le suivit, tenant à la main quelques papiers par manière de contenance; il alla s'asseoir à l'écart sur une causeuse, un peu dans l'ombre, comme un homme cherchant à se bien placer pour juger à son aise d'une entrée.

Un domestique ouvrit les battants de la porte du grand salon et annonça :

— Mlle de Villefort, Mme la baronne Plock.

En effet, Rosalinde était suivie de la *tante* qu'elle s'était donnée depuis peu de temps.

La porte ouverte à deux battants suffit à peine pour laisser passer l'immense cloche de mousseline et de dentelles qui composait la jupe de la robe de la nouvelle venue. Du reste, jamais apparition plus charmante et plus belle. A cette taille élancée et souple, à cette élégance suprême dans la démarche, à cet air triomphant, le silencieux M. Guillaume eût bien vite reconnu Rosalinde, si on ne l'eût annoncée. Mais la baronne Plock le surprit un peu. C'était un type germanique dans toute la force du terme, mais d'un épanouissement de santé et d'une richesse de carnation qui eussent fait envie à la plus opulente Suissesse de la Confédération helvétique. Le crayon d'un caricaturiste aurait pu rendre cette entrée au salon sous cette forme charivarique : un jeune cygne suivi d'une oie grasse.

Nous renonçons à décrire la toilette de Mlle de Villefort, qui avait le projet de finir sa soirée aux Italiens, c'est tout dire. Sa toilette était à la fois riche, délicieuse et à la dernière mode, si elle n'était, toutefois, à la mode de la semaine prochaine.

M. Talamon offrit la main à la belle visiteuse et il l'amena vers une causeuse. La baronne prit place en face de sa nièce.

— Je viens tard, n'est-ce pas? dit Rosalinde. Mais rassurez-vous, je n'ai que cinq minutes à rester, juste le temps de vous parler de ma reconnaissance. Comment vous portez-vous? Où est Mme Talamon? Que fait la petite Talamon? Et votre superbe gamin qui ne

veut pas m'épouser parce que mes yeux lui font peur, où est-il ?

— Mademoiselle, reprit le banquier en riant, ma famille est à la campagne. Je suis seul à Paris...

— Mauvais! qui ne vient pas me voir et qui m'écrit un billet d'affaires comme si j'étais un *client* ! Mais, monsieur Talamon, avec vos quarante-six ans, vous êtes donc fou, et vous ne savez pas que je vous ai noté sur mon carnet au nombre des amis que j'aime et que je prétends faire mourir de chagrin ? A propos, causons affaires. Eh bien, nous avons donc reçu une belle réponse par la malle anglaise? Le papa d'Inde nous ouvre donc un crédit? Deux cent mille livres! Oh! ma foi, c'est beau! Ma tendresse filiale, mon cœur, mes sentiments de respect, de reconnaissance... Tenez, je veux écrire là-dessus une très-belle page, que je vous prie d'envoyer dans les Indes orientales à son adresse. Deux cent mille francs! c'est un chiffre spirituel et rempli d'agrément. Papa d'Inde est charmant. Le bon petit papa! dites-lui que je l'aime beaucoup. Or çà, monsieur Talamon, quand pourrai-je toucher mon argent? Savez-vous que je suis dans une affreuse misère! Demandez à ma tante Plock. A propos, il faut que je vous présente Mme la baronne Plock, ma tante, une femme des plus distinguées, et qui me fera honneur. Mme Plock a une instruction solide, et sa compagnie est très-agréable. Elle parle mal le français, cela est vrai, et elle le comprend difficilement; elle écorche l'anglais et ne sait pas un mot d'italien; mais elle connaît sa langue et tous les dialectes allemands, welches, teutons et slaves. On dit

qu'elle a de l'esprit; je la tiens pour spirituelle. Quant à sa vie, elle a été des plus honorables : veuve d'un général, nièce d'un conseiller aulique, et cætera. Sa parenté et sa compagnie me servent de paratonnerre dans le monde. — Voyons, tante Plock, saluez M. Talamon, et soyez de ses amies.

M. Talamon s'approcha de Mme Plock et lui adressa quelques paroles sérieuses et très-sensées.

— Madame, ajouta-t-il, vous avez accepté une mission difficile, mais fort louable. Vous devez à mademoiselle vos conseils et la protection d'une tutrice. Le monde à Paris a quelquefois des dangers qui échappent à l'inexpérience d'une jeune personne.

— Oui, reprit Rosalinde. Écoutez bien, tante Plock. Votre mission est grave, et je vous préviens que je vous rends responsable de ma conduite. Tant pis pour vous, s'il m'arrive quelque chose de fâcheux; vous êtes ma caution, et si je fais une sottise, vous la payerez.

La grosse Allemande ne comprit pas un mot de ce langage ironique et pas une syllabe des paroles de M. Talamon. Elle rougit beaucoup, ce qui donna à son teint une nuance violette, s'inclina, et ouvrit son éventail, qu'elle agita magistralement.

— Voyez comme elle est intelligente et bonne, dit Rosalinde. Oh! c'est la tante par excellence. Et puis, elle ne me coûte pas très-cher, trois cents francs par mois et des cadeaux dans les grandes occasions, vous savez. Revenons à nos affaires. Nous disons, mon cher monsieur Talamon, que je puis toucher de l'argent...

— Quand vous voudrez, mademoiselle.

— Bon ! demain matin, à mon lever..

— Demain matin. Quelle somme faudra-t-il vous faire compter ?

— Ah ! voilà, c'est embarrassant, reprit Rosalinde. Je dois cinq ou six mille francs, j'ai de nombreux achats à faire, ma maison à monter en partie... car vous saurez que, dans le nouvel appartement que j'ai pris, il faut un ameublement nouveau et le reste à l'avenant. Quand nous aurons acheté l'hôtel que j'ai en vue pour le comte de Villefort, mon père, tout changera, monsieur. Je n'aurai ni loyer à payer, ni des frais de maison à ma charge. Papa d'Inde est très-riche, il ne lésinera pas, et j'entends qu'il mène à Paris le train d'un vrai gentilhomme. En attendant, il faut vivre de privations. Pouvez-vous demain me faire remettre vingt-cinq mille francs ?

— Cette somme sera à votre disposition, mademoiselle. Je la ferai porter chez vous en même temps qu'un reçu que vous aurez la bonté de signer.

— Un reçu signé de ma patte blanche ? Oh ! qu'à cela ne tienne. Je vous donnerais bien des reçus pour un million, si vous vouliez.

— Je le crois, mademoiselle. En attendant, je me contente de celui-ci. Mais, à propos, ajouta le banquier, il y a une personne digne de tous vos égards et de votre reconnaissance qui est venue hier ici pour se plaindre un peu de vous. Vous avez refusé de la voir quand elle s'est présentée chez vous, il y a quelques jours...

— Ah ! c'est M[me] Delaunay, dit Rosalinde. C'est cette

excellente et très-assommante Mme Delaunay, mon ancienne régente, mon ancienne abbesse...

— Votre ancienne maîtresse de pension, oui, mademoiselle. Une femme de grand mérite et qui vous a élevée.

— Eh bien ! m'a-t-elle mal élevée, voyons ?

— Pendant quinze ans elle vous a servi de mère.

— Et pendant quinze ans je lui ai servi de fille.

— Elle vous aime tendrement.

— Et moi donc ?

— Elle a bien quelques sérieux motifs de chagrin à cause de vous ?

— Comment ! s'écria Rosalinde, elle est encore revenue sur ce chapitre-là ? Mais c'est un gémissement qui me fatigue. Je ne suis pas d'humeur à aller souvent me promener sous les saules de Babylone pour y pleurer Jérusalem ; je n'ai pas envie de me rougir les yeux, moi, pour des fautes qui n'existent que dans les chimères de Mme Delaunay. Certes, après quinze ans de pensionnat, d'obéissance et de devoirs respectueusement remplis, j'ai quelque droit à renoncer à la vie du cloître ; il me faut de l'air, de la liberté, du monde. J'ai vingt ans, monsieur Talamon, je suis née dans un rang élevé de la société, je suis fille unique et héritière d'une fortune énorme, entendez-vous, et je me dois à ma position sociale, à l'existence que mon père lui-même me destine. Ainsi, que Mme Delaunay veuille bien me priver du spectacle de ses larmes et de la douceur de ses conseils ; je suis grande fille, je puis me conduire toute seule et je n'ai rien à me reprocher.

Si cette bonne dame a besoin d'épanchements, si elle tient à régenter ses élèves, même au delà des grilles du couvent, eh bien, qu'elle aille trouver une jeune personne bien connue d'elle, de vous et de moi ; qu'elle se rende à la ferme des Herbiers, chez Bernard le fermier; là vit une jeune fille comblée des bontés de mon père, puisqu'on me la donna pour compagne à la pension, puisqu'on voulut l'élever comme mon égale. Que Mme Delaunay se rapproche de sa *bien-aimée élève*, devenue une fort jolie fermière, et qu'ensemble elles devisent à leur aise sur les vertus modestes de la femme et le bonheur des champs.

— C'est parfaitement dit, ajouta une voix qui partait d'un angle du salon.

— Eh ! mon Dieu ! s'écria Rosalinde en se retournant vivement, qui est-ce qui parle donc là? Vous avez un perroquet, monsieur Talamon ?

— Non, mademoiselle, dit celui-ci. C'est un homme fort estimable et fort sensé qui me rend visite, M. Guillaume.

— Qu'est-ce que c'est que ça? reprit Rosalinde en jetant un regard superbe sur le personnage qu'elle distinguait dans la pénombre.

— C'est une honorable modestie et une honorable pauvreté, ajouta M. Talamon.

Rosalinde fixait ses regards sur l'angle du salon où M. Guillaume s'obstinait à rester. Une vague inquiétude agitait la triomphante jeune fille. Elle dit à M. Talamon :

— Je devrais vous reprocher de ne m'avoir pas pré-

venue ; nous n'étions pas seuls ici. J'ai parlé haut et avec une entière confiance.

— Eh ! mademoiselle, dit le banquier, vous avez eu grandement raison. M. Guillaume est la discrétion, l'intelligence et la vertu mêmes.

— C'est-à-dire un saint, ajouta Rosalinde. N'importe, je suis furieuse.

Alors M. Guillaume se leva, et venant se placer en pleine lumière à six pas de Rosalinde, il dit à M. Talamon :

— Mademoiselle a raison, j'étais de trop ici. Je lui demande pardon pour mon indiscrétion, j'attendais vos ordres pour sortir...

— Non, restez, monsieur, ajouta la fière jeune fille. Au fait, vous êtes ici pour vos affaires comme j'y suis pour les miennes. Quant à ce que j'ai dit, qu'importe ! je ne suis pas de celles qui redoutent de penser tout haut.

M. Guillaume s'inclina et alla s'asseoir sur un fauteuil près d'une console, faisant semblant d'examiner les papiers de son portefeuille.

— Qui est cet homme? demanda Rosalinde au banquier. Il a une étrange figure et un regard bien perçant, bien intelligent!

— C'est un très-honnête courtier qui me rend des services, mademoiselle.

— Et pourquoi donc est-il pauvre, monsieur? dit Rosalinde avec un ton de reproche impérieux. Un courtier à votre service et qui est pauvre, monsieur, cela devrait-il être?

— Mademoiselle, répondit M. Talamon, un peu piqué dans son amour-propre, il est encore d'honnêtes gens qui ne veulent recevoir que le gain du travail. M. Guillaume pourrait se livrer à des spéculations lucratives et faciles, mais ce n'est pas moi qui les lui procurerais; il préfère recevoir de ma maison des rétributions justement gagnées. Pourtant soyez tranquille, j'aurai soin de lui; votre recommandation...

— Ma recommandation? reprit Rosalinde; oh! non pas; je ne recommande personne. Je m'intéresse aux pauvres diables que je rencontre, et souvent, par caprice ou par pitié, je leur donne de l'argent, voilà tout... Comment vit cet homme?

— Il vous le dira lui-même... Monsieur Guillaume! dit le banquier d'un son de voix plus élevé, voici Mlle de Villefort qui veut bien demander quelques détails sur votre position.

M. Guillaume s'inclina et resta à sa place, à distance.

— Monsieur, lui dit Rosalinde, peut-on vous être utile? Voyons, parlez, pas de fausse honte. Avez-vous une famille?

— Oui, mademoiselle, répondit M. Guillaume; je suis veuf et j'ai deux filles.

— Ah! dit Rosalinde; et qu'en faites-vous de vos filles?

— Je tâche d'en faire d'honnêtes femmes.

— Très-bien. Elles sont jeunes, jolies?

— Vingt ans, dix-neuf ans; très-belles.

— Peste! très-belles!... comme vous dites cela, mon-

sieur Guillaume, ajouta Rosalinde en jetant un coup d'œil dans la glace. Comptez-vous les marier?

— Je l'espère, mademoiselle.

— Que font-elles? quel est leur état?

— L'une est placée chez des cultivateurs, à la campagne. L'autre vit à Paris, sans trop travailler; elle est souffrante... je la soutiens comme je peux.

— Souffrante! de quoi? quelle est sa maladie?

— Oh! ce serait trop long à expliquer, dit M. Guillaume. Les médecins prétendent qu'elle a une maladie plutôt morale que physique; les nerfs, l'imagination ardente, une fièvre intermittente, que sais-je?

— C'est-à-dire que cette belle personne n'est pas heureuse probablement, et qu'elle a des chagrins de cœur...

— Je ne le crois pas, dit M. Guillaume. Je la crois plutôt atteinte de folie, car elle manque de sensibilité, et elle a trop de fougue dans l'esprit.

— Mais ce doit être une charmante fille, monsieur Guillaume. Tenez, vous devriez en faire une artiste. Mettez-la au théâtre, elle réussira.

— Oh! je n'en doute pas, répondit M. Guillaume. Ce serait même une comédienne célèbre dans peu de temps.

— Eh bien! vous hésitez?

— Non pas, car je m'oppose à ce qu'elle devienne une artiste.

— Je comprends, dit Rosalinde : des préjugés, des idées étroites, une sévérité de principes qui n'est plus de

ce temps-ci. Monsieur Guillaume, vous verrez dépérir votre fille, et vous la perdrez.

— Il serait heureux pour elle de mourir, ajouta M. Guillaume avec un accent étrange. Mais soyez tranquille, mademoiselle, ma fille vivra; elle a trop d'énergie dans le caractère, trop de puissance en elle-même, et surtout elle a trop peu de cœur pour ne pas fournir une longue carrière.

— Monsieur, dit Rosalinde, je crois que vous ne vous doutez pas des mérites de votre fille, que vous ne la comprenez pas du tout. Tenez, envoyez-la-moi; je l'étudierai, je la devinerai, je pourrai lui donner d'utiles conseils, et même si elle veut accepter quelques fonds...

— Mille grâces, mademoiselle, répondit Guillaume, elle ne manque de rien, vu sa position.

— Et vous, monsieur, poursuivit Rosamonde, quelles sont vos ressources?

— Limitées, mademoiselle, selon les travaux de mon état. Courtier,, vivant de peu, m'accommodant de tout, cherchant l'estime de quelques rares honnêtes gens et méprisant beaucoup tout le reste.

— Tout le reste, quoi? demanda Rosalinde.

— Oh! dit M. Guillaume, laissons cela.

— Mais encore, monsieur! insista la jeune fille, dont les yeux s'animaient comme deux diamants, que méprisez-vous dans le monde?

— Les vices des uns, la folie des autres, la vanité exorbitante et la dureté de cœur du très-grand nombre. Croyez-moi, mademoiselle, la société est atteinte d'une

fièvre terrible ; elle se meurt, elle s'en va. A part quelques rares exceptions, je ne vois plus autour de moi que des femmes perverties et des hommes pervers.

— Eh ! vous êtes peu rassurant, dit Rosalinde. Quant à moi, je vois le monde avec d'autres yeux que les vôtres, le monde m'enchante...

— Et vous éblouit, reprit le *courtier*.

— Je n'en disconviens pas, dit Rosalinde ; mais ce qui éblouit n'est pas toujours sans valeur.

— Les éblouissements sont dangereux, mademoiselle, reprit Guillaume avec une certaine autorité, ils empêchent de voir où on met le pied, et le gouffre est là. J'ai vu tomber de bien grandes et bien belles existences.

— Il est des natures supérieures et des positions qui ne tombent pas, reprit la fière jeune fille.

— Mademoiselle, vous avez vingt ans ; attendez un peu avant de vous prononcer.

— Bah ! dit Rosalinde, propos de barbon ! A notre époque, il s'agit d'avoir bon pied, bon œil, et beaucoup d'argent ; avec cela on rit des sots et l'on brave les méchants. Mais, bon Dieu ! je m'oublie ici. Et moi qui devais être aux Italiens pour le second acte ! Adieu, cher monsieur Talamon. Mes compliments à tous les Talamon qui vous appartiennent et à qui je fais peur. Bonsoir, monsieur Guillaume ; amenez-moi votre fille.

— Laquelle, mademoiselle ?

— Oh ! pas la campagnarde, je n'aime pas la vertu aux mains rouges ; l'autre, la folle, qui comprendra mes conseils. J'en ferai une lionne et elle se moquera des loups.

Venez, madame Plock ; vous avez été bien aimable ; ces messieurs sont ravis de votre esprit. A demain, banquier de mon cœur.

En disant ces derniers mots, Rosalinde s'était levée et se dirigeait vers la porte du salon. M. Talamon lui offrit le bras et l'accompagna jusqu'à sa voiture dans la cour. La voiture partit au trot de deux chevaux fougueux.

Quand le banquier rentra au salon, il trouva M. Guillaume assis à la même place et absorbé dans sa rêverie.

— Eh bien ! dit-il, vous l'avez vue ? qu'en pensez-vous ?

— Je pense, répondit M. Guillaume, qu'il faudra doubler le crédit ouvert à cette triomphante jeune fille. Elle a une haute mission à remplir.

— Laquelle ? demanda le banquier.

— Celle de châtier, dans la grande compagnie parisienne, bien des fats, bien des égoïstes, bien des vaniteux, bien des pervers de l'un et l'autre sexe. Monsieur Talamon, c'est un démon dans le corps d'un élégant archange. Adieu.

M. Guillaume se hâta de quitter l'hôtel du banquier.

V

UNE CAVERNE DE VOLEURS.

Le brigandage sur les grandes routes est devenu presque impossible aujourd'hui, en Europe. Sauf quelques contrées privilégiées en Espagne ou en Italie, tout pays, à l'époque où nous sommes, est privé de ces scènes d'arrestations à main armée, qui ajoutaient au pittoresque du paysage un agrément tout particulier. Cependant quelques touristes s'obstinent encore à vouloir avoir été arrêtés soit en Calabre ou dans la Romagne, ou dans la chaîne des Apennins, soit en Galice ou dans les montagnes de las Sierra Nevada, Morena et autres lieux illustrés par Cervantès. Ces touristes sont des gens de beaucoup d'imagination pour la plupart, et qui tiennent à écrire un livre ou à peindre une toile. Je respecte leurs convictions, j'honore leur caractère, j'admire leur talent, mais je me permets de ne pas croire un mot de leurs récits.

Les brigands ne courent plus les grandes routes; et que diantre y pourraient-ils faire? Les grandes routes ne sont fréquentées que par des maraîchers ou des métayers se rendant aux marchés de petites villes en dehors des lignes des chemins de fer. C'est précisément le chemin de fer qui a tué le brigand; il l'a volé, ruiné,

culbuté. Allez donc arrêter un convoi! allez tirer un coup d'escopette contre une locomotive lancée à toute vitesse! Autant vaudrait lancer des pois par une sarbacane contre le cuir d'un éléphant.

Mais si le brigand a déserté ses pays de prédilection, s'il a renoncé à son feutre gris orné d'une médaille de plomb et à son tromblon damasquiné, il a adopté, en revanche, le frac noir, le paletot gris, le petit chapeau lustré, les gants de chevreau, et, comme séjour, les cités les plus civilisées. Le brigand, aujourd'hui, ne se bat plus, il travaille; il ne court plus la montagne, il hante les salons et les clubs; il ne prend plus les gens à la gorge, il fouille leurs portefeuilles et leurs coffres avec une grâce exquise; il fait mieux encore, il monte une énorme affaire, ouvre ses bureaux, annonce son industrie par la voie des journaux, et, voluptueusement assis sur un canapé de satin rose au bois doré, il attend les billets de banque qu'on est très-heureux de lui apporter. C'est même beaucoup de confiance de sa part s'il consent à les échanger contre des actions, des obligations et autres bons papiers de cette espèce. Aujourd'hui on ne vole plus, on n'égorge plus, on pipe. La caille-actionnaire arrive à l'appel du sifflet avec une amoureuse célérité. Cette fascination est un des traits caractéristiques de notre époque.

Dans une des rues les plus fréquentées du quartier de la Chaussée d'Antin, les passants pouvaient remarquer une fort belle maison neuve, dont le péristyle, revêtu d'un stuc marbré, était orné de statues dans des niches, et dont l'escalier élégant avait une rampe en feuillage

doré. Au premier étage de cette maison, une plaque de marbre blanc, superposée sur la porte principale, offrait aux yeux des visiteurs cette brillante et honnête inscription :

« Chemin de fer transversal, intermédiaire. — Bureaux et caisse. »

Et un peu au-dessous :

« Agence centrale. »

Et un peu plus bas encore :

« Correspondance générale. — Industrie européenne. — Bureaux et caisse. — Renseignements gratuits. — Office de publicité. »

Ajoutons cette phrase sacramentelle, inscrite sous la première inscription, et qu'on pouvait lire sur une jolie plaque de cuivre : « La caisse est ouverte de neuf heures à quatre heures de l'après-midi. On paye à bureau ouvert et sur la simple présentation des titres. Primes et dividendes, comptes courants et remboursements immédiats; versements facultatifs en totalité ou par fractions, au choix des intéressés. »

Certes, l'inscription de la porte était, Dieu merci, assez explicite, et on eût été bien injuste ou bien difficile de ne pas lui reconnaître tous les caractères de la plus parfaite loyauté.

En ouvrant l'élégante porte d'entrée au moyen d'un gros bouton de cristal qui tournait sous la main, on se trouvait dans une antichambre spacieuse, garnie de banquettes de velours émeraude. Quatre portes donnaient dans cette pièce distributive; sur l'une on lisait ces mots : « Caisse et bureaux : » sur l'autre : « Secréta-

riat général; » sur une troisième : « Cabinet de M. l'administrateur en chef; » enfin, sur la quatrième : « Salle du conseil d'administration. Le public n'entre pas ici. »

Eh! je le crois, pardieu bien! que le public ne devait pas entrer dans cette salle servant de réunion à des capacités, à des intelligences, à des probités les plus rares, et qui ne tenaient jamais conseil entre elles que dans le but éminemment philanthropique d'enrichir tous les intéressés aux opérations de la maison. Entrer dans ce sanctuaire d'honneur et de droiture eût été certainement un acte de mauvais procédé, et en quelque sorte une violation des règlements les plus respectables.

Vers les quatre heures de l'après-midi, un homme de quarante-cinq ans environ, vêtu modestement, portant de gros souliers et tenant à la main un chapeau un peu râpé, mais propre encore; un homme que le lecteur connaît déjà et qu'il reconnaîtra parfaitement quand nous lui aurons dit que ce personnage avait une figure belle et calme, un regard clair et pénétrant, une carrure qui annonçait la force, mais un teint bilieux et un air mélancolique; un excellent homme, enfin, se nommant M. Guillaume, entrait dans l'antichambre du riche appartement dont nous avons parlé déjà.

Un garçon en livrée vint à lui, et, d'un ton assez impertinent, il lui demanda ce qu'il voulait.

— Voici un billet adressé par votre administration à M. Talamon, banquier, répondit M. Guillaume. Je viens de sa part pour parler à monsieur l'administrateur en chef.

Le garçon de bureau, ou de caisse, fit asseoir le visiteur sur une banquette et il entra chez monsieur le se-

crétaire général. Un instant après, M. Guillaume était introduit auprès de ce *fonctionnaire.*

Le cabinet du secrétaire général était meublé avec un luxe tout moderne, et on remarquait sur les murs la plus utile des tapisseries, c'est-à-dire des cartes et des plans géographiques d'une exécution admirable.

— Monsieur, soyez le bienvenu et asseyez-vous, dit une voix flûtée qui partait de derrière un magnifique bureau en acajou moucheté.

M. Guillaume prit une chaise près de ce bureau et il se trouva en tête-à-tête avec un petit homme maigre, sec, anguleux, entre deux âges, vêtu à la mode et portant sur son nez une fort belle paire de lunettes d'or.

M. Guillaume, c'était son travers, se défiait beaucoup des lunettes en général, et des lunettes d'or en particulier. Cependant, il avait encore plus d'antipathie pour les lunettes d'écaille, et surtout pour les lunettes à verres de couleur.

— Vous appartenez à M. Talamon, dit le secrétaire général, tout en terminant une dépêche et en coulant un regard assez louche à M. Guillaume, par-dessus ses lunettes.

— Monsieur, dit celui-ci, je n'appartiens à personne; mais M. Talamon, qui m'honore de sa confiance, m'a engagé à venir vous voir pour avoir des explications au sujet de la lettre que vous lui avez adressée.

— Des prospectus étaient joints à notre lettre, reprit monsieur le secrétaire général, et M. Talamon a trop la connaissance des affaires pour ne pas avoir saisi parfaitement le sens des propositions que nous lui adressons.

— Cependant, monsieur, il m'a prié de passer chez vous et de voir monsieur l'administrateur en chef.

— Eh bien, monsieur, reprit le secrétaire à lunettes d'or, prenez le chemin de fer et partez pour Londres. M. le marquis de Malatesta est à Londres depuis trois jours ; mais je le remplace : parlez.

— Monsieur, dit Guillaume, veuillez expédier votre courrier ; nous causerons mieux après.

L'homme aux lunettes eut un petit mouvement de dépit ; il écrasa deux plumes sur une adresse ; il demanda de la bougie et mit un énorme cachet de cire d'Espagne sur une grosse lettre qu'il recommanda en ces termes à son garçon de bureau :

— Vite à la grande poste. Affranchir et expédier pour Vienne, Autriche. Tenez, ajouta-t-il en prenant une autre lettre, celle-ci pour Saint-Pétersbourg. Tenez... dit-il encore en présentant au garçon une troisième dépêche, celle-ci pour Londres. Vite, au galop et recommandez. Dites que c'est pour moi.

— Diantre ! disait en lui-même l'humble M. Guillaume, voilà des lunettes d'or très-connues à la direction générale des postes et dans les cinq parties du monde probablement.

— Monsieur, je suis à vous, dit enfin monsieur le secrétaire général à son visiteur.

M. Guillaume releva un peu le front et parla ainsi :

— Vous avez raison de dire, monsieur, que les prospectus concernant les opérations de votre maison ne manquent ni de clarté ni de logique serrée dans l'ex-

posé de sa situation et des chances certaines de son avenir.

Les lunettes d'or saluèrent.

— On ne saurait traiter les actionnaires avec des avantages plus larges, plus positifs.

Nouveau salut de la part des lunettes.

— L'opération, les opérations sont basées sur des fondements solides; elles ont pour elles la raison, la probité et le progrès indéfini.

Troisième salut des lunettes d'or.

— Donc, monsieur, M. Talamon comprend très-bien le langage de vos prospectus, il me charge de vous en faire ses compliments.

— Merci, monsieur, dit le secrétaire, nous avons nous-mêmes une bien haute opinion de votre très-honorable patron. Ainsi, la chose va de soi-même; nous pouvons dès aujourd'hui le compter au nombre de nos actionnaires fondateurs et le porter sur nos états pour une somme de...

— Rien n'est encore déterminé, monsieur, dit M. Guillaume.

— Allons, allons, ajouta le secrétaire général, M. Talamon souscrit pour deux cents actions de mille, et les voici à sa disposition, au versement des fonds.

— Permettez, reprit le visiteur; M. Talamon ne prend pas des actions sans de bonnes précautions. Il croit les vôtres excellentes, mais avant tout il demande à les recevoir dans les bureaux de son agent de change.

Monsieur le secrétaire général se mit à rire aux éclats.

— Mais, reprit-il, c'est de l'or en barre que nous

offrons à cet excellent M. Talamon. Un agent de change! et pourquoi faire?... pourquoi engraisser d'une commission un agent de change déjà si gras, comme ils le sont tous?

— Pour savoir d'une manière authentique si vos actions ont cours à la Bourse.

— A la Bourse? reprit en ricanant monsieur le secrétaire. Eh! monsieur, si nos actions étaient déjà cotées, en aurions-nous une seule en caisse?

M. Guillaume se leva et se mit à examiner les plans étalés sur les murs.

— Je vois, monsieur, dit-il au secrétaire, que vous avez d'excellents ingénieurs. Il me reste à vous adresser une seule question.

— Laquelle, monsieur?

— Le premier tracé de cette voie ferrée est-il commencé?

— C'est de l'entêtement! s'écria l'homme aux lunettes d'or. Mais j'ai déjà eu l'honneur de vous dire que si le premier coup de pioche de nos travaux avait été donné, nous n'aurions plus en caisse une seule action.

— C'est compris, ajouta M. Guillaume. Maintenant, une seconde question. La loi veut qu'avant tout, dans une entreprise de ce genre, le premier quart du capital social, espèces, soit fait et justifié. Avez-vous vos titres justificatifs? Vous devez avoir prouvé matériellement la réalisation de sept millions et demi de francs, le capital social étant accusé trente millions.

— Allez à la Banque, monsieur, on vous prouvera ce

que vous voulez savoir, répondit dédaigneusement monsieur le secrétaire à lunettes.

— Mais faisons mieux, dit M. Guillaume, montrez-moi vos récépissés que la Banque vous a délivrés contre versement.

— Ah ! quelle inquisition ! s'écria l'homme aux yeux dorés; mais, monsieur, vous êtes donc venu ici pour fouiller nos poches ?

— Puisque vous voulez vider celles de vos actionnaires, répliqua M. Guillaume, il faut bien s'assurer de la solidité des vôtres.

Une porte, masquée par une tapisserie, s'entr'ouvrit, et une tête pâle, mais belle et jeune encore, se montra dans l'ouverture laissée entre le mur et le battant. Alors une voix bien accentuée, s'adressant à monsieur le secrétaire, articula ces étranges paroles :

— Quand apprendrez-vous à vous taire, affreux bavard ?

— Tiens ! dit M. Guillaume, on vous adresse un compliment.

— C'est monsieur l'administrateur en chef, ajouta le secrétaire général, un peu sot de cette apostrophe en plein visage.

— Vraiment ! dit M. Guillaume, déjà revenu de Londres ?

— Monsieur, reprit la voix magistrale en parlant au visiteur, monsieur, veuillez entrer dans mon cabinet.

VI

LE FOND DE LA CAVERNE.

M. Guillaume suivit docilement l'étrange personnage qui l'attirait dans la pièce voisine. C'était un somptueux cabinet que celui de M. le marquis de Malatesta; mais on n'y remarquait ni papiers d'affaires, ni cartons, ni livres d'aucune espèce, ni rien enfin qui annonçât l'homme à la tête d'une administration. Au milieu de la pièce se trouvait une magnifique et lourde table de Boulle, aux cuivres riches et dorés, et sur laquelle était posé un énorme encrier ciselé, en argent massif. Quelques feuilles de papier glacé étaient posées près de l'encrier. Les murs étaient couverts de tableaux qui paraissaient d'un certain prix; de lourdes portières de damas cramoisi pendaient devant les portes; les fauteuils étaient d'un bois doré, et quant à la cheminée, elle éblouissait les regards par les richesses de ses ornementations. N'oublions pas aux angles deux bustes de marbre supportés par des piédestaux en granit rouge antique veinés d'or, et une splendide jardinière posée entre les deux fenêtres.

— Asseyez-vous, monsieur, dit le marquis; nous avons à causer.

En même temps, il sonna. Un domestique au teint

cuivré et vêtu d'une livrée aux couleurs de la maison de Malatesta, se présenta.

— Arpino, dit son maître, je n'y suis pour personne, absolument pour personne. Tu n'entreras que lorsque je te sonnerai. Donne-moi de la lumière.

Quand le domestique eut apporté deux grosses lampes, il sortit aussitôt. Monsieur le marquis s'assura par lui-même que les trois portes de son cabinet étaient closes.

— Eh ! mais, pensait M. Guillaume, me voici gardé à vue. Est-ce qu'il veut m'appliquer la question ?

—Vous vous nommez M. Guillaume, n'est-ce pas ? dit le marquis en s'asseyant dans un grand fauteuil de soie. Les gens m'ont dit votre nom. Vous êtes probablement un des hommes de confiance de M. Talamon, puisqu'il vous envoie chez moi à sa place pour le représenter. Vous avez questionné beaucoup mon secrétaire, et cet animal s'est évertué à vous répondre sur tous les points avec toute la maladresse et l'outrecuidance d'un imbécile. C'est une bête en lunettes. Je le mettrai à la porte avant vingt-quatre heures ; il a manqué son état ; il eût fait un excellent marchand de vulnéraire, courant la province en calèche, avec habit rouge, musique et tambour.

Croiriez-vous que cet animal-là se prend au sérieux, lui et la position que je lui ai faite ? On n'a jamais vu un baudet pareil ; on dirait l'âne chargé de reliques. Que vous a-t-il appris ? Rien du tout. Il a parlé dans le vide comme une clarinette fêlée. Le triple sot que j'ai là !

— Eh ! monsieur le marquis, dit M. Guillaume, ménagez un peu l'homme que vous avez choisi pour votre second.

— Moi, l'avoir choisi? ah! détrompez-vous, par exemple. On me l'a donné et je l'ai pris sur l'étiquette, sans regarder ce que contenait ce paquet de sottises. Mais laissons cela. Voyons, monsieur Guillaume, à nous deux !

Un duel commençait, un duel dangereux peut-être. M. Guillaume laissa son ennemi engager le fer ; il se contenta de l'observer et de l'attendre.

Le marquis de Malatesta était un homme d'environ trente-six ans, d'une figure remarquable par la régularité des traits, l'éclat et l'expression du regard. Sa chevelure était brune, abondante et bouclée. Le marquis paraissait doué d'une force physique herculéenne; il avait la taille bien prise, mince, avec les épaules larges. On devinait à ses muscles saillants qu'il devait être d'une prodigieuse agilité, et tous ses mouvements dénonçaient une adresse et une souplesse merveilleuses.

Sa mise était d'une élégance sévère ; contre l'habitude des *lions* à la mode, il ne portait ni chaîne d'or, ni bijoux extravagants; seulement, on remarquait à sa main droite une magnifique émeraude gravée aux armes de la maison de Malatesta. Le marquis portait à la boutonnière un ruban varié de couleurs, ce qui prouvait qu'il était chevalier de plusieurs ordres.

Quand il fut assis, il étendit la main vers un charmant

guéridon de bois de rose, et prenant quelques gros cigares, il en offrit à M. Guillaume, qui accepta.

— Ah! vous fumez, dit le marquis; tant mieux; deux hommes intelligents qui fument ensemble finissent toujours par s'entendre.

M. Guillaume, à l'exemple de son hôte, alluma son *panatellas*.

— Monsieur, dit Malatesta, vous êtes venu chez moi au nom et sous les auspices de M. Talamon; je le crois aux trois quarts. Voici le doute qui traverse mon esprit. Je vous préviens que je pense tout haut quand je suis enfermé dans mon cabinet, tête à tête avec n'importe qui; donc, je vous déclare carrément que j'ai à votre sujet un arrière-soupçon. Ne seriez-vous pas un agent de police dans l'exercice d'une mission secrète? Ne vous fâchez pas. Prouvez-moi qui vous êtes simplement, cela vaudra mieux.

— Me fâcher, dit le visiteur, allons donc, monsieur, il n'y a qu'un sot qui se fâche. Voici une patente qui vous donnera sur mon identité une preuve irrécusable.

Le marquis prit la patente, il l'examina et la rendit en souriant à M. Guillaume.

— Courtier patenté, dit-il. C'est bien, j'aime mieux cela. Si vous eussiez appartenu à la police, j'aurais été obligé de prendre des précautions telles, que vous auriez été dans l'impossibilité de me nuire.

— Lesquelles, monsieur? demanda M. Guillaume.

— Diable! répondit le marquis, voilà une question

qui certainement ne s'attend pas à une réponse. Poursuivons. En m'adressant à M. Talamon, monsieur, quel a été mon but? De lui proposer deux cents actions, autrement dit, de lui demander deux cent mille francs. Je commence par vous déclarer que, dans ce moment-ci, j'ai besoin de cette somme. M. Talamon hésite à me la donner, et il vous envoie aux renseignements. Il fait son métier et je fais le mien. Donc, puisque M. Talamon hésite, c'est qu'il n'a aucune confiance en moi et qu'il doute de ma solvabilité. Je ne chercherai pas à vaincre ses défiances; autant vaudrait, n'est-ce pas, tenter de tirer du sang à un caillou? Je renonce donc aux deux cent mille francs venant de la caisse de M. Talamon. Voici un autre ordre d'idées; nous abordons un sujet plus élevé. Vous comprenez, monsieur Guillaume, qu'un homme de ma trempe ne renonce pas au plan qu'il s'est tracé, ni au but qu'il veut atteindre. Certainement il m'eût été agréable de toucher la somme que je demandais à votre patron; mais, entre nous soit dit, je n'y comptais qu'à demi; mon but principal était d'entrer en relation avec l'honorable banquier, il a bonne caisse et bonne renommée ; c'est chose appréciable. Maintenant, la position devient plus nette; M. Talamon a des soupçons, des défiances; il me barre le passage chez lui. Je n'ai donc plus à ménager mon partenaire, et je vais droit où mes intérêts me disent de toucher barre. M. Talamon a parmi ses clients cinq ou six individualités cousues de millions ; au nombre de ceux-ci, il est un personnage dont il a toute la confiance, et qui possède dans l'Inde une fortune de nabab. Ce personnage

habite encore les Indes orientales; mais il a le projet de revenir en France d'ici à un an. Dans cette prévision, il fait passer de temps en temps des fonds énormes à M. Talamon pour des placements. Il n'y a pas un mois que l'honorable banquier a reçu de son client indien deux millions de francs, et qu'il les a encaissés. Apprenez donc, monsieur Guillaume, que j'ai décidé qu'un de ces deux millions doit être mis à ma disposition. C'est une résolution prise; j'aurai ce million d'ici à un mois.

M. Guillaume écoutait très-attentivement son interlocuteur sans donner le moindre signe d'émotion. Le marquis fit une pause.

—Parlez-vous sérieusement, monsieur? lui dit le *courtier*.

— Oh! très-sérieusement, répondit Malatesta en allumant un second cigare.

— Vous aurez ce million bon gré, mal gré?

— Je l'aurai contre vent et marée.

— Alors vous le prendriez si on ne vous le livrait pas?

— On me le livrera, répondit le marquis.

— Je ne vois pas comment.

— Monsieur Guillaume, reprit Malatesta en regardant fixement son hôte, comment font les rois quand un voisin refuse une concession légitime ou illégitime, mais une concession exigée par une raison d'État?

— Ma foi! monsieur, dit Guillaume, ils arment et font la guerre.

— Oui, dit Malatesta; mais il en est qui, avant toute

déclaration de guerre, commencent par s'emparer d'une province voisine. On traite ensuite ou on fait la guerre; le gage est toujours pris.

— Ah! reprit Guillaume, et la province que vous avez en vue est-elle prenable sans coup férir, monsieur le marquis?

— Elle est sous ma main, répondit M. de Malatesta avec un calme incroyable.

M. Guillaume se prit le front, ferma les yeux et se mit à réfléchir. Il cherchait à deviner de quelle nature pouvait être ce gage dont l'intrépide marquis voulait s'emparer. Il finit par se perdre dans ses conjectures.

— Décidément, reprit-il, je ne vois rien dans ce brouillard, monsieur.

— Je le crois parbleu bien! dit le marquis. Eh bien, monsieur Guillaume, ajouta-t-il, voulez-vous y voir clair?

— Oui, monsieur.

— Dans l'intérêt de M. Talamon et de son riche client, ou dans le vôtre?

— Dans l'intérêt de chacun de nous, ajouta Guillaume.

— Et moi, dit le marquis, je ne m'ouvrirai à vous qu'autant que vous abandonnerez l'Indien et le banquier pour ne vous préoccuper que de vos intérêts particuliers. Alors seulement je vous livrerai mon plan, car vous serez à moi et avec moi.

— C'est-à-dire, monsieur, que vous voulez m'acheter? dit Guillaume en affectant le plus grand calme.

— Vous enrichir, est-ce vous acheter? dit Malatesta.

— Oui, dans cette circonstance.

— Eh bien, soit! je veux vous acheter, monsieur, reprit le marquis d'une voix ferme et le front haut. Monsieur Guillaume, continua-t-il, combien gagnez-vous par année, bon an mal an? trois mille francs tout au plus?

— Environ, monsieur le marquis.

— Vous êtes père de famille?

— Veuf, monsieur, et deux filles à marier.

— C'est cela. Deux filles, dont la vertu vous coûte cher à garder et que vous cherchez à placer le plus convenablement possible. Pour cela, il faut deux dots. Calculons. On ne marie pas une honnête fille aujourd'hui sans lui donner trente mille francs dans sa corbeille; cela fait soixante mille francs pour les vôtres. Quand on a marié ses filles et qu'on reste seul, on veut vivre indépendant d'elles, et on a besoin d'un peu de repos, d'un peu de loisir; on travaille avec moins d'ardeur: donc, il faut avoir un petit capital à soi. Ainsi, vos filles étant placées, monsieur Guillaume, c'est une somme de quarante mille francs qui vous est nécessaire pour assurer le petit bien-être de vos vieux jours, car vous êtes modeste dans vos goûts, je le vois, et votre vie est régulière. Additionnons: cent mille francs. Voilà votre part, monsieur, la voulez-vous? elle est à votre disposition dès aujourd'hui.

— Sur le million? demanda Guillaume en se donnant un air affriandé.

— Sur le million. Je saurai bien le compléter immé-

diatement après cette coupure, ajouta le marquis. Je lui arrache, en votre faveur, une corne d'or; je la lui rendrai par des procédés à moi connus. Mais, avant tout, il faut que je le tienne dans mes mains.

— Puisque vous êtes sûr de mettre la main sur ce trésor, reprit M. Guillaume, à quoi bon mes services ? pourquoi les acheter, et surtout de quelle nature sont-ils?

— Il fallait commencer par cette dernière question, répondit Malatesta. Ils sont d'une nature exceptionnelle et telle, que je les paye cent mille francs. Voici le fait, monsieur. Je sais (ne me demandez jamais par qui ni comment je suis informé), je sais positivement que le client de l'Inde, le nabab né Français et nommé le comte de Villefort, un reître, un rusé coquin d'honnête homme... Qu'avez-vous donc, monsieur Guillaume? demanda le marquis en s'interrompant.

— Ce n'est rien, reprit celui-ci; des mouvements nerveux dans les jambes, un tic provenant de douleurs rhumatismales mal guéries. Vous savez?...

— Je sais, reprit Malatesta, que le richard de l'Inde n'écrit jamais à M. Talamon, son banquier, sans adresser une lettre pareille, par duplicata, à un homme de confiance attaché à la maison du même Talamon. C'est une précaution : une lettre peut ne pas arriver; la seconde arrive huit ou dix jours après par une autre malle. La seconde lettre aurait l'effet que la première aurait pu ne pas avoir. Ah! le vieux coquin est plein d'astuce et de précautions. Alors les choses étant ainsi, monsieur Guillaume, il faut que vous sachiez l'époque précise de l'arrivée des secondes dépêches par duplicata; il faut

que vous soyez assez adroit pour vous les procurer; il faut enfin que vous m'en donniez connaissance; il est bien entendu que je vous les rendrai pour que vous les remettiez mystérieusement aux correspondances du banquier. Voyons, cela vous va-t-il, et pouvez-vous me livrer régulièrement, pour que j'en prenne lecture, les lettres de l'Indien, au fur et à mesure qu'elles arriveront?

— Eh! dit M. Guillaume en se caressant le menton, la chose est délicate! Mais quel diable d'intérêt avez-vous à fourrer le nez dans la correspondance de ce coquin d'Indien, quand vous vous serez emparé d'un de ses millions?

— Ah! ceci ne vous regarde pas, dit Malatesta. Apprenez seulement que si je n'avais pas un intérêt très-majeur à lire cette correspondance en secret, je ne vous proposerais pas une prime de cent mille francs.

— C'est juste, dit le courtier.

— Eh bien, voyons, avez-vous fait votre accord avec votre conscience? acceptez-vous?

M. Guillaume eut l'air d'hésiter un peu. Tout à coup, comme s'il coupait en deux un dernier scrupule :

— Oui, s'écria-t-il, j'accepte.

— A la bonne heure. Maintenant, pourrez-vous mettre la main sur les lettres de l'Inde sans éveiller aucun soupçon?

— Je le puis, dit Guillaume en baissant la voix.

— C'est à merveille! reprit Malatesta. Et vous vous chargez de restituer habilement ces dépêches?

— Facilement, dit M. Guillaume d'un air calme et résolu.

— Oh! mais, vous êtes pour moi un homme très-précieux, reprit le marquis. Et quand m'apporterez-vous une lettre de l'Inde?...

—D'ici à peu de jours. On attend la malle anglaise vers le 25, nous voilà au 21.

— Bravo! c'est cela. J'avais fait ce calcul également. Eh bien, monsieur Guillaume, il ne nous reste plus qu'à régler nos conditions et à nous lier l'un vis-à-vis de l'autre. Ce seront des promesses verbales, des conditions parlées; point d'écritures: *verba volant, scripta manent*. Les payements dateront du lendemain du jour où j'aurai encaissé mon million. Ces payements seront au nombre de quatre, vingt-cinq mille francs chacun; ils seront effectués dans l'espace de neuf mois. Vingt-cinq mille francs comptants en espèces le lendemain, avons-nous dit, de l'encaissement de mon million; le second, à trois mois, ainsi de suite. Cela vous va-t-il?

— Parfaitement. Seulement, je me demande encore comment vous allez vous y prendre pour toucher d'ici à huit jours ce bienheureux million, qui dort à la Banque sur le compte courant de M. Talamon, et qui appartient à son client de l'Inde.

— Ah! monsieur Guillaume, dit Malatesta, défaites-vous de cette idée fixe. Ne revenons pas là-dessus. Le million sera touché, c'est dit; il s'agit de la correspondance en question.

— C'est dit aussi, reprit le courtier, vous la lirez; et faudra-t-il vous la communiquer longtemps?

— Régulièrement pendant un an, dit le marquis. Vous comprenez que du jour où vous cesseriez de me la communiquer, du jour où vous manqueriez à vos engagements, de mon côté je cesserais de payer. Donnant, donnant.

— On ne saurait mieux régler une affaire, ajouta le courtier. Eh bien, puisque vous êtes sûr d'enlever un million à M. Talamon, préparez-vous à me compter bientôt vingt-cinq mille francs, car je vous porterai d'ici à huit jours la lettre par duplicata qui va arriver.

— La chose est dite, arrêtée et acceptée de part et d'autre.

— Monsieur le marquis, ajouta M. Guillaume en terminant cette intéressante conversation, permettez-moi une question.

— Deux, si vous voulez.

— Nous avons l'un et l'autre parlé à cœur ouvert, Dieu merci! mais je me demande si votre confiance en moi n'est pas un acte de témérité? Vous vous êtes bien découvert à mes yeux! vous m'avez fait des aveux bien graves! Comment n'avez-vous pas hésité à vous compromettre jusque-là? En un mot, ne craignez-vous pas qu'en sortant d'ici je n'aille au parquet, pour tout raconter à monsieur le procureur impérial?

Le marquis se mit à rire, en se renversant sur son fauteuil comme un homme qui vient d'entendre une bonne plaisanterie.

— Vous riez, monsieur? dit Guillaume un peu surpris.

— Et qui diable ne rirait pas de cette idée bouffonne

qui vous passe par la tête! répliqua-t-il. Me dénoncer? allons donc! Est-ce que cette crainte peut entrer dans mon esprit? Mais apprenez, mon cher monsieur Guillaume, que je suis parfaitement rassuré sur votre compte. Qu'arriverait-il si vous me dénonciez? je vous traduirais en police correctionnelle, et je vous ferais condamner à six mois de prison comme diffamateur.

— Ah! ah! dit Guillaume, je comprends, nous avons causé à huis clos, vous jureriez que notre conversation n'a pas eu lieu, et qu'elle est de ma part une pure invention calomnieuse : *Verba volant*.

— Eh! vous y voilà, reprit le marquis. Seulement, ajouta-t-il du ton le plus naturel du monde, il arriverait probablement ceci, c'est que vous ne sortiriez pas de prison.

— Comment?

— Je me trompe, vous en sortiriez, mais bien muet, je vous en réponds.

— Diantre! répondit M. Guillaume, j'entrevois votre pensée.

— Comment la trouvez-vous?

— Mais, très-forte et digne du prince Machiavel. Quelle politique! et quel grand homme d'État vous feriez, monsieur le marquis! Une fois en prison, et de crainte que je ne parlasse un peu trop dans la suite, on aviserait au moyen de me donner une colique de miséréré qui m'emporterait dans le royaume des muets. Et cela par vos soins?

— Par mes soins, uniquement par mes bons soins,

mon excellent monsieur et cher ami, ajouta Malatesta avec un rire satanique qui donna au courtier un léger frisson.

— Allons, tout est dit, et l'heure est assez avancée pour nous séparer, reprit M. Guillaume. Vous pouvez compter sur moi. Adieu, monsieur le marquis. D'ici à peu de jours, nous nous retrouverons dans ce charmant cabinet.

— Adieu et au revoir, homme intelligent et sérieux en affaires, dit le marquis en l'accompagnant jusqu'à l'antichambre.

Un laquais ouvrit à M. Guillaume la porte donnant sur l'escalier. Quand cette porte fut refermée, le prétendu courtier se retourna et, décrivant de la main dans l'air une sorte de croix cabalistique, il se dit à lui-même en souriant :

— Caverne de voleurs, je te dévoue à la destruction !

Puis, il se hâta de descendre l'escalier, monta dans une voiture de place qui passait, et s'éloigna du quartier où il venait d'entendre de si étranges et si utiles révélations.

Le lecteur conviendra avec nous que si M. le marquis de Malatesta était un homme très-fort, il ne s'était pas moins pris la patte dans un singulier piége à loup, et qu'en fait de confident, dans cette occasion, il aurait pu en trouver un autre moins dangereux que le prétendu courtier.

Mais toute chose a sa raison d'être, et souvent le chemin qui paraît le plus détourné est en réalité le plus di-

rect pour arriver à un dénoûment. C'est ce que prouvera la suite de ce récit.

VII

LA MAISON DE CHASSE DE VALLOMBREUSE PRÈS DE CORBEIL.

L'auteur de ce livre se souvient qu'en l'année 1829 (il était fort jeune), la maison de chasse de Vallombreuse appartenait à M. le comte de Merlini, un gentilhomme milanais, naturalisé Français selon la loi et surtout selon ses goûts et son caractère. M. de Merlini était un homme d'environ soixante ans, grand et noble, ayant une belle figure, des cheveux poudrés à blanc, des manières superbes, exerçant chez lui l'hospitalité en vrai châtelain, l'esprit ouvert et gai, jouissant d'une santé florissante et d'une fortune en harmonie avec sa santé. Le comte de Merlini était veuf depuis trente ans. Il n'avait jamais voulu se remarier, parce que, disait-il, les cinq sixièmes des mariages ressemblent à ces attelages composés de deux chevaux capricieux, dont l'un tire à droite et l'autre à gauche. D'ailleurs, M. de Merlini avait une grande passion, une passion datant de sa jeunesse, et

qui, à l'âge mûr, le possédait encore tout entier : la chasse.

Et quelle chasse! la chasse au tir, tout simplement; mais à un degré si perfectionné et dans des conditions si savantes, avec des délicatesses si incroyables, que chez lui cet exercice était un art dans toute l'étendue de l'expression.

M. de Merlini se vouait surtout à l'élève des faisans. La perdrix l'intéressait médiocrement, la caille et la gelinotte ne lui paraissaient pas dignes de l'occuper un moment; il dédaignait passablement le gibier d'eau et méprisait le lièvre et le lapin. Sa passion, son amour, son admiration était le faisan; le faisan doré ou argenté, n'importe. La poule faisane était l'objet de sa tendresse, de son culte, sa fille bien-aimée, l'amusement et l'occupation de sa vie. Le coq faisan était son orgueil et sa joie.

Aussi ce digne gentilhomme, comme on le pense bien, avait-il chez lui, à la villa Vallombreuse, les plus riches et les plus florissantes faisanderies de France et de Navarre. Les veneurs du roi venaient le consulter, et tout chasseur sérieux prenait des leçons à son école.

M. de Merlini était fort riche; on lui donnait bien cent mille livres de rente. Eh bien! il les dépensait en entier à sa maison de chasse de Vallombreuse, au milieu de ses coqs et de ses chères poules faisanes.

Le domaine dépendant de la maison de chasse était immense et presque tout entouré de bois où le gibier trouvait des *remises* aussi faciles que nécessaires à sa

conservation. Un mur circulaire ceinturait le domaine. Nul braconnier ne se serait risqué à franchir ce mur; M. le comte de Merlini avait trois gardes-chasse d'une vigilance redoutable; il eût poursuivi devant tous les tribunaux, jusqu'en cassation, un délit commis sur ses terres. De ce côté-là cet excellent homme, bon, doux, facile à vivre, charitable, d'une libéralité sans pareille, de ce côté-là, le comte était féroce.

— Quel dommage, disait-il, qu'on ne pende plus de temps en temps un braconnier! comme ces justes exécutions profiteraient à la morale publique et à la prospérité de ce beau pays de France!

Très-bien!... et si au moment même on venait à parler à ce terrible Robin des Bois de quelque pauvre famille des environs, il dépêchait vers elle un de ses gens, les mains pleines de secours de toutes sortes.

La maison de chasse était le seul bâtiment de maître de Vallombreuse, mais quelle maison, quel château eût valu cette chaumière! L'habitation se composait d'un grand corps de logis bâti dans le goût de ces belles villas qui se montrent çà et là sur les bords enchantés du Mincio ou sur les rives calmes de l'Arno. Les grandes salles et galeries du rez-de-chaussée avaient leurs murs revêtus de marbre aux couleurs variées.

L'escalier du perron lui-même était composé de larges marches marmoréennes, et dix colonnes servant de supports à la terrasse du premier étage étaient autant de fûts de marbre jaune et jaspé, dit marbre africain. De beaux vases surmontaient les piliers et les balustrades.

Le rez-de-chaussée comprenait un grand vestibule, une galerie toute peinte, au plafond, d'arbustes fleuris et d'oiseaux les plus éclatants de couleurs, d'une salle à manger au pavé de mosaïque, d'un salon ovale ayant deux cheminées de porphyre rouge veiné, d'une bibliothèque, d'une salle de bain, et de pièces diverses d'une moindre importance.

Le premier étage était composé uniquement de chambres à coucher, qui presque toutes avaient un petit salon attenant. Les offices et les cuisines se trouvaient dans la région du sous-sol, bâtis eux-mêmes sur de grandes et belles caves. La villa était donc peu élevée, mais couronnée, sur ses quatre côtés, par une balustrade surmontée elle-même de vases élégants, en été remplis de gerbes de fleurs.

Deux pavillons, destinés l'un aux gens de service, l'autre aux écuries et remises, étaient situés, un peu à distance, de chaque côté de la maison de maître ; la cour s'ouvrait au milieu et présentait au domaine une grande grille aux pointes dorées. Une pelouse toujours verte, située en face de la cour, conduisait aux faisanderies. Ici, nous renonçons à toute description, n'étant pas de force à traiter de l'élève du faisan et de la vénerie en général, d'une manière digne du noble comte de Merlini.

Ces habitations, destinées aux poules faisanes et aux coqs servant à la propagation et à la ponte, étaient si remarquables que le roi Charles X disait quelquefois : « Si j'étais riche, je voudrais avoir des faisanderies comme celles du comte de Merlini. »

Revenons à Vallombreuse.

Telle qu'on la voyait donc à l'époque de 1829, la maison de chasse de Vallombreuse était une ravissante et originale habitation. Du mois de septembre à la mi-janvier, des parties de chasse au tir y étaient organisées avec une rare distinction. Le comte de Merlini savait choisir ses hôtes, et ses invitations étaient faites avec une intelligence et une sûreté de jugement qui prouvaient une tête réfléchie et un goût parfait. Quelle grande et belle compagnie on pouvait voir chez lui! Quelles ravissantes chasseresses se mêlaient à ces fêtes qu'on eût dit être renouvelées de l'élégante antiquité en l'honneur de Diane à la chevelure d'or!

Mais ce rêve rose et vert ne devait avoir qu'une durée bien limitée. Un jour, le comte de Merlini, encore dans la force de l'âge, plein de santé, se sentit pris d'un refroidissement subit. Il se mit au lit et mourut, dans la huitaine, d'une fluxion de poitrine : la mort des chasseurs, la mort des braves.

On dit que quelques heures avant de mourir, il fit ouvrir les fenêtres à balcon de son appartement donnant sur ses faisanderies. On dit qu'au rappel d'usage, on vit arriver à tire-d'aile de belles poules faisanes qui vinrent se percher sur les galeries des fenêtres et s'approchèrent de leur maître défaillant pour becqueter une dernière fois du biscuit que leur présentait sa noble main.

Il mourut donc paisiblement et heureux, si toutefois on peut quitter sans regret une vie si douce et si abritée. Combien le pleurèrent! combien le cherchèrent

longtemps en vain autour de ces champs fleuris, le long de ces ruisseaux et dans les retraites de ces bois :

Pleurez, nymphes de Vaux !

ou plutôt, en nous adressant aux belles solitaires de Vallombreuse, disons avec le divin poëte latin :

Lugete, veneres, cupidinesque.

Cependant, trêve à nos regrets aujourd'hui, car l'habitation de Vallombreuse est tombée en des mains bien dignes de la posséder, comme on le verra par la suite de cet ouvrage.

Revenons à notre époque présente et à notre récit concernant Rosalinde, Rosemonde et leur entourage.

Près de vingt-cinq ans se sont écoulés depuis la mort du comte de Merlini, et cependant les traditions de la vie élégante de ce digne gentilhomme ne se sont point affaiblies à la maison de chasse de Vallombreuse.

Aujourd'hui, cette habitation a pour propriétaire une des plus charmantes femmes de l'Europe, Mme la comtesse de Ronoy, à qui nous donnerons souvent, dans ce livre, le nom de Charlotte, en la priant de vouloir bien nous pardonner cette familiarité en faveur de toute l'admiration que nous professons pour elle.

Par une belle après-midi de septembre, au moment où les rayons du soleil couchant dorent les coteaux de vignobles situés sur la rive gauche de la Seine, un élé-

gant phaéton de chasse arrivait dans la cour de Vallombreuse. M. le vicomte de la Rocheferney, Léopold, venait rendre visite à Mme de Ronoy, qui était sa parente à un degré assez rapproché.

Léopold s'était fait annoncer dès la veille; on l'attendait par conséquent. Le but de sa visite était sérieux. M. le vicomte avait de graves confidences à faire à sa belle cousine.

Quand Léopold arriva au grand salon, il trouva Mme de Ronoy en face d'un élégant chevalet et occupée à peindre des fleurs et des oiseaux, un tableau fort en harmonie avec la résidence de Vallombreuse. Charlotte se leva avec précipitation et alla au vicomte, lui tendant les deux mains, que Léopold baisa avec une vive et respectueuse affection.

— Ma cousine, dit-il, vous êtes certainement la femme du monde que j'aime le plus.

— Oui, mon cousin, répondit la comtesse en riant de ce beau rire épanoui qui n'est donné qu'à la jeunesse; oui, mon cher cousin, mais non pas la femme que vous aimez le plus au monde.

— De l'esprit et du cœur, madame la comtesse! dit Léopold, mais c'est trop, et vous finirez par me tourner la tête.

— Alors, asseyez-vous et causons, reprit Charlotte. Vous dînez avec moi, n'est-ce pas? je suis toute seule, c'est-à-dire que j'ai Kitty, ma demoiselle de compagnie, et M. Dubouvreuil, que vous aimez tant... vous savez, mon régisseur?

— Ah! Dieu, s'écria Léopold, l'homme de France le plus insupportable quand il veut l'être, et il le veut toujours. Quant à Kitty, je ne dis pas, elle est élégante et jolie.

— Eh! mon cousin...

— Après vous, cousine, après vous, comme un satellite après une étoile.

— Vous avez donc de terribles confidences à me faire? reprit la belle comtesse. Mais savez-vous, monsieur Léopold, que je suis bien tentée de ne pas accepter ce rôle-là? J'ai l'air d'une tante, et pourtant...

— Oui, et pourtant vous n'avez que vingt-deux ans à peine; allez, allez, cousine, je ne sais pas si les anges sont plus beaux que vous, mais je sais bien que tous sont très-jeunes et qu'on leur fait pourtant des aveux et des prières. Vous êtes ma dévotion, vous. Si je ne vous regardais pas comme ma patronne, je serais amoureux de vos yeux adorables, mais...

— Mais vous me nichez dans une chapelle, pour pouvoir vous dire mon adorateur et prendre mes conseils. C'est commode!

— Cousine, ne plaisantons pas, j'ai de graves chagrins.

— Oh! alors, trêve à la raillerie, dit Charlotte. Seulement, vous tâcherez de n'être pas trop lugubre en me parlant de vos ennuis, hein? Je hais les crêpes noirs, quoique veuve, ou plutôt parce que je suis veuve.

— Et très-peu contrariée de l'être, belle cousine; vous portez des crêpes roses, n'est-ce pas?

— Ah! monsieur le vicomte...

— Allons, de la franchise, chère et bonne Charlotte. Vous avez été la femme du plus méchant mari de France, et qui n'a eu en sa vie qu'un mérite, c'est de quitter le monde après trois ans de mariage. Vous avez été sacrifiée, vous avez souffert héroïquement pendant deux mortelles années, et vous poussez la générosité jusqu'à honorer par un langage plein de dignité la mémoire du défunt. Paix à sa cendre! mais à vous surtout paix et bonheur, mon incomparable cousine.

— Quand me ferez-vous vos confidences, monsieur de la Rocheferney? demanda la comtesse en brisant la conversation.

— Madame, quand vous voudrez. Seulement, pas devant Kitty, cette enfant charmante, et surtout pas devant Dubouvreuil, qui a toujours un sac bourré de sentences à vider. Comment pouvez-vous garder auprès de vous un être si parfaitement constitué pour représenter l'ennui en ce monde, cousine?

— Bah! je me suis faite à lui, reprit Charlotte... C'est un si honnête homme!

— Vous appelez cela un honnête homme, un être qui fait tout ce qu'il peut pour nous faire haïr la vertu?

— Mon cousin, je vous demande de l'indulgence pour ce vieux régisseur, que je regarde comme un ami de la maison.

— Dites un vieux meuble... C'est bon, on le ménagera, on ne tapera pas dessus, il en sortirait trop de poussière.

— Voici l'heure du dîner, dit Charlotte ; j'entends la voix de Kitty.

Mlle Kitty arrivait, en effet, en chantant un rondeau et portant à pleins bras des glaïeuls et des iris : une vraie moisson de nymphe Aréthuse.

— Bon Dieu ! s'écria Charlotte, elle a fauché tous les bords de l'étang !

— Madame la comtesse, dit Kitty en déposant sa gerbe fleurie sur la grande table de marbre, vous les peindrez, et plus belles encore. Ah ! mon Dieu, dit-elle en cherchant à s'enfuir, monsieur le vicomte !

Léopold courut après elle et la ramena.

— Méchante ! lui disait-il en baisant le bout des doigts de cette enfant, oh ! la mauvaise, qui me hait parce que je l'adore et que j'ose le lui dire devant témoins !

— A la bonne heure ! reprit la comtesse ; que ces aveux-là, monsieur le vicomte, aient toujours des témoins ; sans cela, Kitty et moi nous nous fâcherions.

— Rassurez-vous, ma cousine, répondit sérieusement Léopold.

Il était six heures du soir. La nuit arrivait, parée de son voile brillant d'étoiles et répandant à pleines mains ces délicieux parfums d'automne inconnus des pauvres habitants des villes. On sonnait la cloche annonçant le dîner.

Exact comme un chronomètre, M. Dubouvreuil entra au salon. C'était un homme de cinquante-cinq ans environ, assez grand, passablement maigre, agile et robuste encore, d'une mise très-propre, et qui tenait le milieu entre les usages de la campagne et la mode adoptée dans le monde. M. Dubouvreuil avait une manie,

c'était celle de porter toujours son feutre gris sous le bras gauche, même en plein air et en plein soleil; aussi son illustre visage était-il basané comme un cuir de Venise. Quand il entra, il exécuta ses trois saluts d'usage, mais ce jour-là il y ajouta un quatrième salut pour M. le vicomte de la Rocheferney.

— Corbleu! dit Léopold, il m'a reconnu du premier coup d'œil.

Mlle Kitty, blonde et rieuse, se réjouissait beaucoup du désappointement de Léopold et se proposait de ne pas l'épargner, en provoquant les sujets de conversation propres à exciter l'éloquence du plus ennuyeux des régisseurs.

On passa dans la salle à manger où le dîner attendait les convives. Deux laquais et un maître d'hôtel étaient à leur poste, chargés du service.

La conversation fut ce qu'elle devait être en bonne compagnie. Elle ne toucha qu'à des sujets généraux; le temps, la vie à la campagne, les projets d'embellissements et de réparations utiles fournirent amplement au dialogue des convives. Mais au moment du dessert, c'est-à-dire au moment où la conversation devint plus gaie parce qu'elle devint plus libre, Mlle Kitty, lança son lièvre, et voilà qu'elle eut la folie de toucher à une question... politique. C'était l'élément de M. Dubouvreuil, qui lisait chaque jour trois journaux, depuis le titre jusqu'à la signature du gérant.

— Mon Dieu! dit Léopold à demi-voix et en se penchant vers sa cousine. Ah! Kitty me revaudra cela!

— Mademoiselle, dit alors M. Dubouvreuil en cessant

de manger des quartiers de poires étalés dans son assiette, votre esprit est plus sérieux que votre visage, et c'est une justice que j'aime à vous rendre. Vous me demandez des nouvelles concernant ce grave démêlé de la Prusse et de la Suisse qui occupe l'Europe entière dans ce moment-ci? C'est une question capitale et qui eût été digne des délibérations du Congrès de Paris si elle avait été soulevée à cette époque. Vous n'ignorez pas, mademoiselle, les causes de ce déplorable conflit; j'ai déjà eu l'honneur de vous expliquer, avec la permission de Mme la comtesse, quels étaient les droits légitimes de S. M. le roi de Prusse sur la principauté de Neuchâtel. Si votre mémoire vous fait défaut, je suis prêt...

Dans ce moment-là, le vicomte cassa une charmante assiette de porcelaine de Sèvres sur laquelle il coupait en deux un fruit dur et glacé.

— Bien! dit Charlotte en souriant, un vieux Sèvres de moins et qui est allé rejoindre ses aïeux du dix-huitième siècle.

— Mille et mille pardons, ma bonne cousine, répondit Léopold touché on ne peut davantage de la bienveillance ravissante avec laquelle sa maladresse ou plutôt son impatience lui était reprochée.

Kitty ne riait plus, très-peinée de l'accident dont son étourderie était cause. Un regard de Léopold lui avait dit : Vous m'avez donné une crispation de nerfs en mettant ce damné Bouvreuil sur le terrain de la politique, et j'ai cassé mon assiette dans un mouvement de colère.

M. Dubouvreuil ne s'aperçut même pas de l'accident.

Il continua à parler avec un imperturbable sang-froid en s'adressant toujours à Kitty :

— La question, mademoiselle, est perplexe. Les droits de la maison de Brandebourg sur Neuchâtel sont des droits héréditaires, cette souveraineté provenant d'un apanage de la maison de Longueville qui, au dix-huitième siècle, s'allia, par les femmes, à la maison royale de Prusse.

Ici, M. Dubouvreuil qui, pendant ce lourd exposé, avait parlé en levant les yeux au plafond pour se mieux recueillir, M. Dubouvreuil, disons-nous, porta ses regards autour de lui, et reconnut qu'il était resté complétement seul dans la salle à manger. Mais un grand politique ne se déconcerte pas pour si peu; M. Dubouvreuil était lancé dans la pleine eau des intérêts de l'Europe et de l'élément diplomatique; il se leva sans interrompre le cours de sa polémique, et continuant toujours à parler à Mlle Kitty, dont il se croyait escorté, il rentra dans le salon en reprenant de plus belle :

— Reste le point de droit, mademoiselle; une nation peut-elle, selon les lois éternelles de la justice, briser, par un élan spontané de la volonté, les liens de la tradition et de la légitimité? Peut-elle renverser ses constitutions primordiales et se transformer, en quelque sorte, par un acte libre et spontané? *Vox populi, vox Dei.* Je le sais, mademoiselle, je le sais...

M. Dubouvreuil était arrivé au milieu du grand salon et se trouvait précisément en face de l'élégant perchoir

sur lequel caquetait Brésil, un des plus beaux aras du nouveau monde, le seul auditeur qui lui fût resté.

Qu'importe! M. Dubouvreuil n'était plus à lui; tout entier à la muse de l'éloquence, il poursuivait ses périodes.

— Le peuple, mademoiselle, c'est l'image de la famille; or, toute famille bien organisée ne peut, de son propre mouvement, briser, anéantir...

— Sans mentir, reprit Brésil, si votre ramage ressemble à votre plumage...

— Comment! mademoiselle, répondit M. Dubouvreuil, vous doutez de cette loi si sage?....

— Aimes-tu le fromage? dit Brésil.

— Quelle mauvaise plaisanterie! s'écria M. Dubouvreuil... A propos de Neuchâtel, vous vous livrez à cette allusion fantasque...

— Vilain! mets donc ton masque! s'écria Brésil.

Pour le coup, M. Dubouvreuil, rendu à lui-même, reconnut avec stupeur qu'abandonné par ses convives, il haranguait un perroquet dans la solitude.

De grands éclats de rire retentirent dans le petit salon voisin. M. Dubouvreuil comprit sa fausse position, et il reprit gravement, majestueusement même, le chemin de l'escalier.

VIII

LA CONFESSION.

Comme le terrible régisseur avait déserté le salon, il devint possible à Mlle Kitty d'y rentrer et de se mettre au piano, selon son habitude après dîner. Elle avait ce qu'on appelle dans le monde un beau talent de pianiste et elle chantait à ravir. La voilà donc aux prises avec des nocturnes et des cavatines; mais, comprenant que dans le petit salon voisin, deux personnes avaient à causer assez sérieusement, la charmante jeune fille se contenta d'exécuter sur le clavier de vaporeuses mélodies, tempérant par degrés l'éclat de son jeu.

En effet, Mme de Ronoy, assise sur une causeuse, en face du vicomte qui prenait du café et fumait un délicieux cigare, se préparait à entendre une confession dont elle entrevoyait le sujet.

Léopold parla ainsi :

— Oui, ma bonne cousine, j'éviterai les longueurs et je tâcherai de dire gaiement des choses très-graves. Vous attrister serait un crime, vous qui êtes faite désormais pour vivre d'une existence calme et sereine.

— Allez, mon cousin, reprit Charlotte, je vous donne carte blanche, jusqu'aux larmes cependant. J'ai pris la résolution de ne pleurer jamais que de joie. Oh!

je suis d'un égoïsme effroyable ; voyons, monsieur le vicomte.

— Madame la comtesse, dit Léopold, vous avez été élevée dans un des meilleurs pensionnats de Paris. Il y a cinq ans que vous vivez dans le monde. Vos souvenirs du couvent sont donc encore aussi frais que les fleurs que vous peignez.

— Cela est vrai, répondit Charlotte.

— Permettez-moi une question. Avez-vous conservé des relations avec vos anciennes amies de la pension?

— Avec plusieurs, oui, sans doute.

— Avez-vous cherché à revoir celles de vos compagnes qui, plus jeunes que vous de deux ou trois ans, étaient restées au couvent après votre sortie?

— A quoi bon cette seconde question, mon cousin? N'importe, j'y répondrai. J'avoue que, mariée presque immédiatement après ma sortie du couvent, je n'ai pas conservé de relations avec les *recluses* que j'y ai laissées. C'est une faute que je me reproche.

— Mais, du moins, ma cousine, avez-vous gardé le souvenir de quelques-unes de ces ravissantes recluses, comme vous les appelez. Vous rappelez-vous Mlle de Villefort?

— Ah! s'écria Charlotte, voilà le voile déchiré. Voilà le paysage, et, dans le fond vaporeux, deux ondines, Rosalinde et Rosemonde.

— Précisément, dit le vicomte, deux suaves beautés...

— Dont vous êtes épris? J'espère pourtant que vous avez choisi entre elles?

— Oui et non, répondit le vicomte avec un certain embarras.

— Comment, oui et non! dit Charlotte. Mais alors je ne dois plus continuer à vous écouter.

— Rassurez-vous. Voici le récit de mes aventures. Jugez-moi; je ne plaiderai pas du tout en ma faveur.

Ici, Léopold raconta naïvement à sa cousine par quel hasard il avait aperçu dans le jardin du pensionnat la ravissante jeune personne dont il devint épris instantanément. Il n'oublia ni le mur sur lequel il était assez sottement perché, ni la branche de lilas fleurie qu'il jeta aux pieds de la belle inconnue.

— Jusqu'à présent, dit Charlotte, c'est du Florian tout pur. Continuez.

— Mon premier soin, reprit le vicomte, fut de m'informer du nom de cette incomparable jeune fille.

— Naturellement. Et vous donnâtes de l'argent, beaucoup d'argent, au concierge du pensionnat, qui, en échange, vous apprit que la divinité dont vous lui traciez le portrait se nommait...

— Mlle de Villefort, répondit Léopold, sans pouvoir tirer un renseignement de plus de ce maudit portier. Il prit mes deux louis et refusa les cinq ou six autres que je lui offris pour l'engager à s'expliquer plus au long. Cet homme était corruptible à dose modérée. Quel malheur!

— Comment, quel malheur ? dit la comtesse.

— Eh ! certainement, vous allez voir. Je rentrai chez moi, le cœur et la tête battant la campagne. Je vous épargne, ma belle cousine, la description des perfections divines de mon idole.

— Oui, passons. Quand je quittai le couvent, dit Charlotte, Mlles de Villefort avaient à peine quinze ou seize ans, et déjà elles étaient l'une et l'autre d'une admirable beauté.

— Ma cousine, reprit Léopold, un amoureux est un fou, mais un amoureux qui écrit est un archifou. Je pris la plume et je griffonnai dix, quinze, vingt lignes d'une extravagance inouïe probablement. Le lendemain, à la même heure, j'étais sur mon mur, à la même place, mais plus caché que la veille. On arriva dans l'allée, on passa à six pas de mon gîte ; je lançai mon billet... Oh ! dieux et déesses ! on le ramassa, on l'ouvrit à la hâte et on le cacha dans le sein de la robe en fuyant sous les allées sombres. C'était fini. Le lendemain, un second billet était préparé ; mais, cette fois, ce fut un jardinier qui se trouva sous le mur.

Cet homme me regarda, et, à ma grande surprise, il me fit un signe d'intelligence. Je compris qu'il était là chargé d'une mission de courrier de cabinet. Je jetai mon billet que je fis suivre d'un écu. L'un et l'autre furent ramassés et emportés. Mon intrigue était nouée. O femmes ! A la sixième lettre, je reçus une réponse, dix lignes d'un style et d'une écriture admirables de distinction. On ne me laissait rien espérer, mais on ne me défendait pas de brûler toute ma vie, c'est-à-dire

qu'on me réduisait à l'état de cierge destiné à se fondre dans un sanctuaire.

— Et c'est le jardinier qui vous fit passer cette incomparable réponse ? demanda la comtesse.

— Oui, madame, au bout d'une gaule. La correspondance continua de mon côté. J'offrais un enlèvement et un mariage immédiat. Quant à mon idole, je ne la revoyais jamais. Je ne l'avais vue en pleine lumière que la première fois, le jour de la branche de lilas; la seconde, le jour du premier billet, je ne l'avais qu'entrevue. N'importe. Ma proposition d'enlèvement reçut un refus formel. Je la renouvelai. Mon éloquence commença à ébranler des principes, des convictions. Au bout de huit jours, je reçus une acceptation en neuf mots : « Demain, dix heures du soir, petite porte du jardin. » Comme tous les autres qui l'avaient précédé, ce billet n'était pas signé, remarquez-le, madame.

— Je remarque surtout, reprit la comtesse, qu'il serait peu convenable à moi d'écouter la suite d'un roman qui entre dans un chemin de traverse très-scabreux. Kitty joue dans ce moment une admirable fantaisie de Schubert; si nous allions au salon pour entendre Kitty ?

— Mon excellente cousine, ma providence, je vous en supplie, dit Léopold, écoutez-moi jusqu'au bout. Ce que j'ai à vous dire pourrait être dit devant Kitty elle-même.

— Je ne le crois pas; mais voyons, continuez, ajouta Mme de Ronoy.

— Le lendemain, à dix heures du soir, à la petite porte du jardin, dans la rue, une voiture attendait. La porte s'ouvrit, une jeune personne, enveloppée entièrement d'une mante, parut, accompagnée de sa femme de chambre. Ces deux femmes montèrent dans la voiture, et je me plaçai sur le siége. Mon domestique partait à cheval en avant. Nous traversâmes Paris. Nous arrivâmes à deux heures du matin seulement à Fontainebleau, où nous devions prendre le chemin de fer pour Lyon et la Suisse, n'ayant pas voulu risquer d'être reconnus à la gare de Paris. A la gare de Fontainebleau, la jeune personne que j'enlevais tint à ne pas découvrir son visage voilé. Elle prit place, avec sa femme de chambre, dans une diligence du convoi, en m'invitant à prendre place dans une autre voiture du même train. Nous partîmes. Le lendemain, à midi, nous avions passé la frontière. A une heure, nous arrivions à Genève. Là, il fallut se loger à l'auberge; nous nous rendîmes à l'hôtel de France.

Ma cousine, j'arrive à un dénoûment. A l'hôtel de France, Mlle de Villefort daigna découvrir son visage. Je restai ébloui, confondu, écrasé de surprise. C'était, pour la taille, la grâce, l'incomparable majesté, la même jeune fille du jardin du pensionnat, la même qui avait ramassé la branche fleurie; mais les yeux de cette beauté étaient d'un noir de jais au lieu d'être d'un bleu céleste, tels que je les avais vus au jardin de Paris, et ses cheveux, au lieu d'être de couleur or-brun foncé, étaient d'un blond clair et doré comme un rayon de soleil. Quant aux traits, ils étaient presque les mêmes,

mais avec une expression de fierté hautaine que je ne leur avais pas trouvée à Paris.

Mes idées se perdirent. J'étais probablement très-ridicule, car le plus impertinent, le plus éclatant des éclats de rire vint m'atteindre en plein visage.

— Ah! grand Dieu! s'écria la comtesse, je crois deviner. Quoi! est-il possible, mon pauvre cousin?

— Oui, ma cousine; amoureux fou d'un ange, je lui avais adressé des lettres passionnées... C'était un démon à sa ressemblance qui m'avait répondu... Croyant enlever un ange, c'était un démon qui m'avait enlevé! Ignorant que Mlle de Villefort avait une sœur, croyant partir avec Rosemonde, c'était Rosalinde qui, s'emparant de l'intrigue, m'avait emporté dans son char de feu, comme Alcine, la diabolique Alcine aux terribles enchantements!

— Mon cousin, dit Charlotte, arrêtez là votre récit. Vous m'en direz la suite une autre fois. Il faut que j'aille entendre Kitty jouant une symphonie de Beethoven.

Mme de Ronoy, placée à quelques pas du piano, et Léopold assis à l'extrémité du salon, se mirent à écouter un des plus admirables thèmes du divin compositeur; symphonie digne des harpes célestes et que la charmante jeune fille exécutait avec toute la poésie de son âme. Cette grande harmonie, cette belle dame penchée sur un vase étrusque, ce jeune homme perdu dans une immense rêverie, cette nuit si calme au dehors, ce noble salon, cette ravissante muse au piano, tout cela était d'un charme infini.

Quand Mlle Kitty eut cessé de jouer, un silence extatique succéda aux accords harmonieux, et peut-être se serait-il prolongé longtemps si Kitty ne s'était retournée en disant :

— Eh bien, j'ai chanté dans le vide !

— Oh ! merci mille fois, ma chère Kitty, dit le vicomte en allant lui baiser la main. J'avais la fièvre, et vous m'avez fait le plus grand bien.

— Ma chère amie, ajouta la comtesse, il faut que vous mettiez le comble à vos complaisances ; allez nous préparer le thé dans la petite serre.

— Bon ! dit en elle-même Kitty. Je suis de trop. Les confidences vont revenir.

Elle sortit en souriant, en chantant une phrase mélodique. Mme de Ronoy s'était assise sur une causeuse. Le vicomte reprit :

— Vous l'avez congédiée, et pourquoi ? Je n'aurais pas fait rougir ce calme et jeune visage. Poursuivons ; le voulez-vous, cousine ?

— Allez, mon cousin.

— Ma position, reprit Léopold, avait cela de singulier, qu'elle touchait en même temps au sérieux et au ridicule. Mlle de Villefort me dominait complétement ; elle le comprenait à merveille. Je ne pouvais m'expliquer le but, la pensée secrète de cet étrange coup de main (je ne trouve pas d'autre expression) dont j'étais en quelque sorte victime. Rosalinde ne pouvait m'aimer ; je n'étais pas assez fort pour me le persuader. Rosalinde agissait donc sous l'influence d'une idée mystérieuse et avec un plan bien arrêté.

Dans ces cas-là, chercher à déchirer le voile de l'inconnu est un moyen qui ne manque pas d'habileté. D'ailleurs, ruser avec une femme comme Rosalinde était fort dangereux; je devinais en elle un génie infernal, maître de lui-même et d'une bravoure à toute épreuve dans l'exécution d'un projet préconçu. Je me décidai à casser les vitres. Rosalinde donnait des ordres à sa femme de chambre et aux gens de l'hôtel comme si elle comptait s'installer pour longtemps à l'auberge de Genève. Quand je la vis plus posée et assise dans un fauteuil en face d'une fenêtre ouverte sur le lac, regardant avec étonnement l'admirable perspective des Alpes neigeuses dans le lointain du tableau, je vins me placer près d'elle et je lui parlai ainsi, avec calme, mais d'une voix ferme :

— C'est parfaitement joué, mademoiselle. Vous avez été aussi bonne tacticienne que spirituelle et de bon goût. En vérité, vous êtes admirable et je ne connais personne à Paris qui puisse vous être comparée, comme caractère, intelligence, fermeté, grâce et beauté. C'est superbe, ce que vous avez fait !

— N'est-ce pas? reprit-elle, sans quitter des yeux l'horizon du lac.

— Convenez aussi, mademoiselle, repris-je, que je n'ai pas été très-mauvais dans mon rôle.

— Oh ! non, dit-elle. Vous avez joué la dupe avec un admirable talent.

— N'est-ce pas? repris-je à mon tour. Maintenant, mademoiselle, il me semble que cette délicieuse comédie touche à sa fin. Me serait-il permis de vous deman-

der le mot secret de la pièce, de la charade en action, si vous voulez? Peut-être alors devinerai-je le dénoûment et je m'y préparerai.

— Comment! dit-elle, vous n'avez pas déjà deviné? Il vous faut des explications? Vous ne savez pas dans quel but vous m'avez enlevée?

— Moi! je vous ai enlevée, mademoiselle!

— Ah! vicomte de la Rocheferney, reprit-elle en m'écrasant d'un regard, de la fatuité! Vous voulez que je sois, moi, le ravisseur de votre adorable personne? Dans le poëme de l'Arioste, Angélique aimait Médor à la folie et elle l'enlevait!

Mais qui vous a dit que je vous aime?

— Certes, mademoiselle, répondis-je, ce n'est pas ma raison, dans tous les cas, car je suis convaincu, au contraire, que je vous suis parfaitement indifférent. Voilà pourquoi j'espère que vous daignerez vous expliquer au sujet de l'aventure que vous avez dirigée si habilement.

— Allons donc, dit Rosalinde, vous avez de l'esprit comme quatre, et vous vous moquez de moi.

— Non, mademoiselle, je parle sérieusement.

— Tiens! reprit-elle, en fixant sur moi ses grands yeux noirs, je ne vous croyais pas si naïf. Comment, vous ne pouvez vous rendre compte du but de mon enlèvement et du motif qui m'a fait consentir à vous suivre?

— Non, mademoiselle.

— Eh bien! je vais vous aider. Vous m'avez enle-

vée, parce que vous m'adorez, et je me suis laissé ravir parce que j'ai trouvé dans ce coup de tête un moyen facile, simple, prompt, excellent, de conquérir ma liberté. J'étais si profondément malheureuse dans cette prison qu'on appelle un couvent, un pensionnat, si vous voulez, que j'ai béni la main qui ouvrait devant moi la grille du cloître ou de la geôle. Ma reconnaissance envers vous est donc sans bornes, monsieur le vicomte, et je brûle de trouver une occasion de vous prouver cela.

Certes, en entendant de si douces paroles, tout autre que moi, peut-être, fût tombé aux pieds de cette enivrante beauté. Je n'en fis rien cependant. Rosalinde, avec ses séductions infinies, captivait mon admiration; mais, comme l'égide de Minerve, en supposant la tête de Méduse aussi belle que celle de Vénus, comme l'égide terrible, elle me pétrifiait.

Mon étonnement redoubla quand j'entendis ma *charmante* demander à sa femme de chambre si le dîner était bientôt prêt.

— Vous comptez donc vous établir à l'hôtel de France, mademoiselle? lui dis-je.

— Pendant vingt-quatre heures; rassurez-vous, beau chevalier. Demain, quand j'aurai reçu de Paris les bagages que j'attends et qu'une personne fidèle doit m'envoyer à l'adresse de Mlle Prudence, nous prendrons passage sur le bateau à vapeur, nous traverserons le lac, et nous nous trouverons en pleine Suisse, déterminés à une longue excursion, comme doivent le faire de bons touristes.

— Très-bien, repris-je; mais une question, mademoiselle?

— Vous êtes curieux? ajouta-t-elle avec une suprême ironie.

— Un peu. Dame! la chose me regarde d'assez près.

— Voyons le drôle de visage que doit avoir votre question.

— Vous ne doutez pas, mademoiselle, continuai-je, que Mme Delaunay, votre *abbesse*, n'ait prévenu, à l'heure qu'il est, M. Talamon de votre disparition.

— Je n'en doute nullement, dit tranquillement Rosalinde. M. Talamon, le correspondant de mon père à Paris, est muni de tous les pouvoirs d'un tuteur. A l'heure qu'il est, comme vous le dites fort bien, prévenu par mon abbesse, qui aura été chez lui crier au rapt, au vol, au dol, à l'enlèvement, M. Talamon court tout Paris, et dans vingt-quatre heures la police et le télégraphe lui auront appris que nous sommes en Suisse.

— Eh bien, mademoiselle?

— Eh bien, monsieur le vicomte, demain soir, à l'entrée de la nuit, M. Talamon arrivera à Genève; il se rendra chez le chargé d'affaires de France, qui se mettra à sa disposition pour poursuivre et atteindre le ravisseur...

— Eh bien, mademoiselle? repris-je.

— Eh bien, monsieur le vicomte, nous aurons demain traversé le lac de Genève et, libres comme deux che-

vreuils lancés en pleine carrière, nous nous enivrerons du grand air de la liberté, gravissant les montagnes, fuyant à travers l'espace.

— Oh! parfaitement, répondis-je en commençant à me piquer au jeu. Nous tiendrons bravement la campagne, et fallût-il traverser les chaînes neigeuses, nous irons en avant. Mais enfin, la guerre a ses revers, et en supposant qu'un jour nous soyons surpris dans une retraite quelconque...

— Nous nous défendrons avec bravoure et nous battrons l'ennemi, monsieur le vicomte; ou bien, reprit Rosalinde avec une incomparable fermeté, si nous sommes sur le point d'être pris, nous lâcherons nos derniers coups de feu et nous nous ferons tuer. Ne voulez-vous pas vous faire tuer pour moi et avec moi, monsieur le vicomte?

— Ce serait enchanteur, répondis-je, malheureusement, les choses vont autrement à notre époque prosaïque. Un mandat d'amener est lancé contre les fugitifs; la gendarmerie, qui a des ruses infernales, surprend les amants. *Monsieur* est désarmé, pris et ramené sous escorte jusqu'à Paris, où on lui donne un logement meublé aux frais de la justice, en attendant un bon procès criminel. Quant à *Mademoiselle*, elle est mise dans une bonne et solide voiture, en compagnie de monsieur son tuteur qui, en arrivant dans ce même Paris, ville terrible et charmante, l'amène tout droit dans une maison de santé, où il la fait garder à vue. Que dites-vous de ce chapitre de roman, mademoiselle? Vaut-il le vôtre?

Ici Mme de Ronoy interrompit Léopold, et souriant avec une finesse toute féminine, elle lui adressa cette question :

— Mon cousin, un mot, s'il vous plaît. Votre raisonnement est excellent et vous avez bien fait de parler ce langage positif à Mlle Rosalinde; mais, dites-le-moi franchement, si vous vous fussiez trouvé avec Rosemonde à Genève, dans les mêmes conditions, auriez-vous mis sous les yeux de votre adorée le même tableau, lui auriez-vous présenté les mêmes idées, vues du même côté?... Répondez.

— Pourquoi répondre? reprit Léopold. Eh! ne voyez-vous pas que mon cœur n'était point avec Rosalinde?

— Oh! certes, je le vois bien, dit la comtesse. Poursuivez, mon cousin.

— Un domestique, reprit le vicomte, vint annoncer que *Madame* était servie. Rosalinde prit mon bras et nous passâmes dans la salle à manger, où nous attendait un excellent dîner.

— Quel bonheur, disait Mlle de Villefort, quel délice de pouvoir manger à Genève, en face du lac, de ces belles truites saumonées que j'aime tant!

C'était peu poétique, ma cousine; mais cela était dit avec une expression si originale et d'un ton si cavalier qu'en vérité c'était charmant. Au dîner, il ne fut question que de la Suisse et des folles espérances d'un voyage d'agrément. La nuit arriva. On nous proposa de descendre au salon de conversation, où se trouvait une réunion de voyageurs de très-bonne compagnie. Je crus

que Rosalinde allait refuser. J'étais un sot. Elle passa dans son appartement pour donner quelques soins à sa toilette, puis venant me rejoindre :

— Eh bien! monsieur, me dit-elle, ne voulez-vous pas m'accompagner au salon de conversation? Songez qu'une jeune femme qui voyage doit être protégée par son mari. J'ai l'honneur de porter votre nom, monsieur le vicomte de la Rocheferney.

IX

Ma foi, tant de bravoure, tant de grâce, tant d'insouciance l'emportèrent. J'offris mon bras et nous nous rendîmes au salon, où se trouvait nombreuse compagnie. Vous dire l'impression que produisit Rosalinde serait téméraire, je n'approcherais pas de la vérité. Au bout d'un quart d'heure, cette incomparable jeune fille avait pour admirateurs et pour amoureux, disons le mot, tous les hommes du salon; au bout d'une demi-heure, elle était cordialement détestée par toutes les femmes. Son but, à ce qu'il paraît, était parfaitement atteint. Seulement, il faut avouer que mon rôle de mari était assez

difficile à jouer; je risquais fort de manquer de dignité.

Il me paraissait impossible de ne pas rencontrer à Genève, dans la belle saison, quelqu'un de ma connaissance. Cette idée me préoccupait assez fortement au salon de conversation de l'hôtel de France.

Je vous prie de croire que ce n'était nullement par timidité de caractère, mais par une cause plus digne d'un homme de cœur; mon embarras venait de ma fausse position. Devant des gens de ma connaissance, devais-je, oui ou non, accepter la responsabilité de ma situation? L'accepter, c'était en quelque sorte prendre vis-à-vis de la société un engagement formel à l'égard de Mlle de Villefort; ne pas l'accepter était un acte entaché à la fois de ridicule et de lâcheté. La société a sa morale et ses lois, qui, sans blesser la justice, sont, dans certains cas, en contradiction avec elle.

Cependant, au bout d'une demi-heure, mes préoccupations s'évanouirent. Il n'y avait personne de ma connaissance au nombre des voyageurs. On jouait, on faisait de la musique avec ce laisser-aller de bonne compagnie qui est en usage aux eaux. Un bal improvisé vint ranimer la soirée déjà fort gaie. Rosalinde eut, en cinq minutes, des engagements pour défrayer tout un hiver. Rien ne l'embarrassait.

— Monsieur, vous êtes le vingtième inscrit à Genève; votre tour de rôle arrivera à Paris probablement.

— Ah! madame, répondaient des touristes naïfs, jeunes et blonds, c'est une grâce que je n'osais solliciter.

Il me sera donc permis d'avoir le bonheur de vous revoir? Cette espérance...

— Tous les bonheurs sont permis et l'espérance est une vertu chrétienne, répondait Rosalinde, entre autres choses. Vous êtes donc dans les meilleures conditions. Continuez vos voyages, publiez vos impressions, et croyez que si jamais vous me rencontrez, à Paris ou ailleurs, je ne vous priverai pas du bonheur de me revoir en vous ordonnant de fermer les yeux.

Cette ironie, cette insolence, cet air triomphant les rendaient tous fous ou à peu près. On me regardait déjà de travers, comme le mari de l'Europe possédant la plus adorable femme et le plus indigne de son bonheur. Les uns me trouvaient stupide, j'en suis sûr; les autres cherchaient à savoir si j'étais un honnête homme, probablement; d'autres me tenaient, sur ma mine, pour un brutal, un tyran; il y en avait même, j'en suis certain, qui prenaient *in petto* la résolution formelle de me chercher querelle quelque part et de me tuer. On ne peut se figurer tout ce qui se passe dans le cœur de ces jolis *poursuivants*, échappés des écoles et partant pour leur premier voyage, leur tour d'Europe, avec une forte provision de fatuité, des irritations de bonnes fortunes, un immense désir de filer un roman dont ils seront le héros et l'auteur. Quel jeune homme, jusqu'à vingt-cinq ans, a d'autre préoccupation que celle de lui-même? L'amour, c'est-à-dire le dévouement absolu, le renoncement personnel, le sacrifice toujours offert, l'amour tel que je le comprends aujourd'hui, madame, peut-il venir au cœur de l'homme avant trente ans?

— Vous avez raison, monsieur mon cousin, reprit Mme de Ronoy; mais les femmes aiment sérieusement bien avant cet âge. Pas de réflexions; parlez-moi de Rosalinde.

— Oui, ma belle cousine. Le bal allait son train; le hasard avait réuni ce jour-là les plus aimables voyageuses. On eût dit un rendez-vous donné à l'hôtel de France, à Genève, des quatre coins de l'Europe. Vous pensez bien que je laissais toute liberté à ma *femme* et que je ne m'amusais pas à aller tempérer ses accès de gaieté. Je dois cependant déclarer ici que Mlle de Villefort ne cessa pas un moment de se montrer de haute compagnie au milieu de cette folle réunion. Il y avait, il y aura toujours, au fond de ce caractère, un indomptable sentiment de fierté, disons mieux, de dignité, qui est la sauvegarde la plus sûre contre tout entraînement, à défaut d'autres freins.

Il était minuit, et déjà quelques belles voyageuses devant partir le lendemain, commençaient à quitter le salon, lorsque je vis ma femme me faire signe de venir lui parler. Elle dansait une rédowa. Je m'approchai d'elle, et dans un moment de repos, cessant d'écouter les admirations de son cavalier, elle me dit à demi-voix :

— Connaissez-vous M. Talamon ?

— Je ne l'ai jamais rencontré, répondis-je.

— Eh bien ! reprit Rosalinde du son de voix le plus calme, il est ici.

J'allais ajouter un mot, lorsque ma *femme*, légère

comme un oiseau, s'envola aux bras de son danseur pour un tour de valse. Je restai à la même place, prêt à tout événement, mais un peu étourdi, je l'avoue, de la brusque nouvelle qu'on venait de me donner. Quant à un plan de conduite, une résolution quelconque, tout cela était loin de ma pensée. L'inconnu était devant mes yeux; qu'allait-il arriver? que devais-je faire? je n'en savais absolument rien; je ne cherchais même pas à le savoir.

Rosalinde revint avec son danseur dont je remarquai la mauvaise humeur contre moi, me prenant pour un jaloux atroce qui épie la conversation de sa femme au bal. Rosalinde laissa tranquillement ce monsieur cuver sa bile, et s'adressant à moi :

— M. Talamon est ici, reprit-elle. Je viens de le voir debout près de la porte, en passant dans un tour de valse. Il m'a saluée. Il sera arrivé à Genève ce soir. Je vous prie ni de l'éviter ni de chercher à le rencontrer.

— Puisque je ne le connais pas, répondis-je.

— Oui, mais soyez sûr que déjà, lui, vous connaît de vue parfaitement.

Le danseur de ma femme était un de ces malencontreux dandys qui se mêlent de tout et se posent étourdiment en don Quichotte dans l'occasion.

— Comment! madame, ne s'avisa-t-il pas de dire à Rosalinde, comment! il y a quelqu'un ici qui pourrait vous occasionner de l'inquiétude, quelqu'un qui se permettrait de vous être désagréable?...

— Non, monsieur, dit Rosalinde d'un air imposant; c'est un parent à moi.

Elle reprit la valse qui, Dieu merci, arrivait à sa fin; le protecteur de ma femme l'accompagna jusqu'au canapé et Rosalinde lui adressa un salut, un remercîment d'une telle expression que ce grand jeune homme prit immédiatement le congé qu'on lui donnait. Le bal finissait. Rosalinde me demanda sa pelisse et elle prit mon bras pour se retirer. Nous traversâmes une foule d'adorateurs empressés, haletants, qui tous m'envoyaient au fond du lac de Genève, de très-grand cœur. Quant à ma *femme*, elle marchait d'un pas si triomphant que je me sentis un moment très-vain de lui donner le bras.

— Quel succès, mademoiselle ! lui dis-je à voix basse, dans l'antichambre.

— Oui, reprit-elle, mais c'est le cas plus que jamais de triompher. L'ennemi nous suit, je ne doute pas de votre fermeté.

— Vous serez content de moi, mademoiselle, répondis-je, charmé, je l'avoue, de cette intrépidité, qui grandissait toujours en face du péril.

— Ah ! ma chère cousine, vous allez avoir de moi une bien pitoyable opinion.

Dans ce moment-là, Rosalinde, charmée de mes sentiments chevaleresques, comme on disait autrefois, Rosalinde, pour me remercier, me serra le bras, et j'avoue que je lui rendis son étreinte cordiale.

— Là ! j'en étais sûre ! s'écria Mme de Ronoy. Je le

savais bien, moi, que la sirène vous endormirait le cœur. Ah! monsieur l'amoureux de Rosemonde!

— Que dites-vous là, ma cousine? dit Léopold. Je n'oubliai pas un moment ni ma situation, ni l'adorable enfant que je n'avais vue qu'une fois et que je devais aimer toujours.

— Et vous serriez contre votre cœur le beau bras de sa sœur par un sentiment tout fraternel probablement! Mais allez donc! vicomte, allez donc; nous sommes encore dans l'antichambre du bal, et M. Talamon est à nos trousses, probablement.

Sur l'invitation de sa cousine, Mme de Ronoy, Léopold reprit son récit :

— Dans le salon de l'appartement de Mlle de Villefort, une table pour le thé était servie. A peine étions-nous assis autour de cette table que le domestique vint apporter une carte sur un plateau, en disant que la personne qui la lui avait remise nous demandait la permission de nous rendre visite. Rosalinde prit la carte et me la montra. Nos regards se dirent entre eux qu'il n'y avait pas à hésiter.

— Priez ce monsieur d'entrer, répondis-je.

Le domestique sortit et revint en annonçant :

— Monsieur Talamon!

Je me levai et marchai au-devant de l'honorable banquier.

Nous nous saluâmes avec une exquise politesse.

— Voulez-vous me présenter, monsieur le vicomte? me dit-il avec un sourire de la plus loyale aménité.

M'adressant alors à Rosalinde :

— C'est M. Talamon, mademoiselle, lui dis-je.

— Ah! s'écria-t-elle en jouant la surprise. Comment donc? mais c'est une bonne fortune inouïe! Que je suis heureuse! Vite, une tasse de plus. M. Talamon aime le thé, lui qui en reçoit d'exquis des Indes orientales.

En vérité, la scène, qui pouvait être des plus fâcheuses, commençait d'une manière charmante. Jamais le personnage terrible d'un drame ne débuta sous des auspices plus aimables dans le rôle qu'il avait à remplir. M. Talamon, vous le savez, ma cousine, est le type de la distinction dans l'aristocratie de la finance. C'est le Montmorency de la banque, et par la naissance et par l'éducation.

Il prit place cordialement à la table du thé. Il offrit à Rosalinde ses affectueux compliments, s'informa de sa santé, tout comme s'il était un voyageur ordinaire la rencontrant par hasard dans une auberge à l'étranger Puis, arrivèrent les admirations sur la beauté du lac et du paysage alpestre, sur la suavité de la saison, et, en particulier, de cette belle nuit d'été où il avait le bonheur de retrouver une des personnes du monde qui lui inspiraient le plus d'affection. Rosalinde me parut un peu déconcertée de ce début; elle s'était préparée à une défense; elle était obligée de répondre à l'ennemi par les paroles les plus gracieuses.

— Et comment avez-vous laissé votre charmante famille, monsieur?

— Dans la meilleure santé, répondit M. Talamon. Ma femme et ma fille vous embrassent, mademoiselle; mon petit garçon se dit toujours votre chevalier.

— Vraiment! ajoutait Rosalinde; un amoureux de douze ans... quel succès!

— Eh! mademoiselle, reprenait le spirituel banquier, vous avez le don de magie. Vous pouvez tout, à ce qu'il paraît. Qui vous résisterait, voyons?

Comme il s'était légèrement retourné de mon côté, je crus devoir répondre.

— Il est certain que mademoiselle peut l'impossible.

— N'est-ce pas, monsieur le vicomte? reprit l'honorable banquier en se hâtant d'avaler, par-dessus cette interrogation, une gorgée de thé.

Mais ce prologue touchait à sa fin. Nous le pressentions, Rosalinde et moi. Voici ce qui arriva, à notre grand étonnement : M. Talamon sortit de sa poche un beau portefeuille, il l'ouvrit et en tira un papier qu'il me présenta sans articuler un mot. J'ouvris le papier plié en quatre, et je reconnus la copie authentique d'un acte judiciaire en bonne forme, qui conférait à l'honorable banquier tous les pouvoirs d'une tutelle sur les deux filles de M. de Villefort, résidant aux Indes orientales.

— J'ai tenu avant tout, monsieur le vicomte, me dit-il quand je lui rendis cet acte, à mettre sous vos yeux la preuve du mandat qui m'est confié, et que j'ai accepté.

— Très-bien, monsieur, lui répondis-je; et quelles

sont vos intentions? puis-je avoir l'honneur de vous le demander?

— Mes intentions! reprit-il. Mais ma conduite est toute tracée. Voici le droit légal qui parlera pour moi.

Dans ce moment-là, la porte du salon s'ouvrit et nous vîmes entrer un monsieur en écharpe, suivi d'un autre monsieur qui paraissait être son assesseur. Un commissaire de police de Genève, à la requête du chargé d'affaires de France et de M. Talamon de Paris, venait constater à l'*hôtel de France* un flagrant délit de rapt en la personne de Mlle Rosalinde de Villefort. Le coupable, le prévenu, c'était moi, car on me demanda mes nom, prénoms et qualité.

— Comment! m'écriai-je, à minuit, une violation de domicile chez un étranger! Ah! monsieur le commissaire...

— Monsieur, reprit d'un ton flûté le plus rubicond personnage de la Confédération helvétique; monsieur, c'est à la requête de votre gouvernement, qui a tout pouvoir sur les nationaux. Je suis obligé de dresser procès-verbal...

— A moins, reprit alors avec dignité M. Talamon, que mademoiselle ne déclare qu'elle a suivi monsieur le vicomte volontairement, et qu'elle consent, dès aujourd'hui, par un acte libre de sa volonté, et avec l'agrément de son père, que je représente, à accepter pour époux M. le vicomte Léopold de la Rocheferney, qui lui offre sa main en réparation.

La situation devenait très-grave. Nous étions pris dans

un piége à loup comme deux chevreuils courant les bois.

Je jetais un regard expressif sur Rosalinde. Elle me parut très-pâle, plus belle que jamais, mais un peu déconcertée pour la première fois. J'éprouvai, je l'avoue, une sorte de satisfaction à voir cette indomptable fierté un moment décontenancée. Toutefois, ce ne fut qu'un embarras passager ; la bravoure revint et prit le dessus.

— Monsieur Talamon, dit enfin Rosalinde, permettez-moi d'abord de vous exprimer tous mes remercîments pour l'admirable sollicitude avec laquelle vous veillez sur moi. Vous agissez comme un père rigide, mais plein de tendresse et de loyauté. Oui, vous avez raison, tout doit céder devant votre mandat. Eh bien, soit. Faites dresser le procès-verbal en question, c'est votre droit. Maintenant, voici le mien. Ayant suivi volontairement monsieur le vicomte, je mets à couvert sa responsabilité ; il n'est plus sous le coup des rigueurs de la loi. Il dépend uniquement de moi seule ; je suis la plaignante, mais l'arbitre aussi. Je vous déclare donc que, si j'ai le droit de réclamer une réparation, c'est-à-dire un mariage, j'ai également le droit d'ajourner cette réparation. Gardez par-devers vous le procès-verbal, mon excellent tuteur ; c'est une pièce importante, un titre sérieux à faire valoir dans un temps donné. Mais rendez à monsieur le vicomte toute sa liberté, car je la lui rends moi-même en le prévenant, toutefois, que je reste armée d'un droit, et qu'à une époque qu'il me conviendra de déterminer, je lui demanderai la réparation à laquelle la loi le condamne d'avance.

Est-ce bien jugé ainsi, monsieur Talamon ?

— Bien jugé ! oui, mademoiselle, répondit-il. Seulement, permettez-moi de vous l'avouer, cet ajournement indéfini, réclamé par vous, m'étonne au dernier point.

— J'ai mes raisons pour cela, monsieur.

— Je vous crois, mademoiselle. Eh bien ! reprit-il en s'adressant au commissaire, bornons-nous là pour aujourd'hui. Remettez-moi un double du procès-verbal et que monsieur le vicomte reprenne sa liberté. Ce n'est qu'un congé qu'on lui donne. Au premier appel, il sera tenu de donner satisfaction à la loi et à Mlle de Villefort. Quand elle réclamera la réparation par le mariage, monsieur le vicomte l'accordera sans le moindre retard. S'il s'y refuse, une action au criminel sera intentée contre lui.

La surprise du commissaire de police était à son comble. Ce magistrat avait été appelé bien des fois dans sa vie dans le but de constater des délits d'enlèvement; mais, selon lui, jamais ne s'était encore présenté le cas où les oiseaux surpris dans un nid cherchaient à se fuir entre eux et à se remettre entre les mains de l'oiseleur.

La séance était levée. M. Talamon reçut en bonne forme un procès-verbal signé et parafé. On reconduisit jusqu'à la porte d'entrée monsieur le commissaire, avec tous les honneurs dus à son rang. On paya largement les frais aux agents de la force publique qu'on avait requis, et on revint dans le salon, comme s'il se fût agi de l'événement le plus ordinaire. J'avais opposé, comme vous l'avez vu, ma cousine, une force d'inertie à cette

action très-vive intentée contre moi. Mon rôle devait être passif; si j'avais voulu parler, dénoncer, faire éclater la vérité dans tout son jour, je provoquais une scène de scandale, je démasquais, tranchons le mot, une créature très-fausse, très-rouée, très-effrontée; je perdais de réputation Mlle de Villefort. Je n'en eus pas le courage, ma bonne cousine; donnez à cela le nom de faiblesse, si vous voulez.

— Ah! Léopold, s'écria Mme de Ronoy, donnez-moi votre main. Vous avez été sublime de fermeté, de patience et de délicatesse.

— J'arrive au dénoûment de cette sérieuse comédie, ma cousine. Nous reprîmes nos places autour de la table à thé, comme si rien d'extraordinaire ne s'était passé. M. Talamon se mit à nous raconter tout ce qu'il savait de la chronique du monde à Paris. Il finit cependant par tirer sa montre, et il nous apprit qu'il était deux heures du matin.

— Mademoiselle, dit-il à Rosalinde, ce serait compromettre votre repos que de rester plus longtemps. Monsieur le vicomte et moi allons nous retirer dans notre appartement, où nous avons encore à causer un peu. Vous savez, mademoiselle, ou plutôt vous ne savez pas que je serai à vos ordres demain matin, à dix heures. Nous retournons à Paris, et j'aurai l'honneur de vous accompagner. Rassurez-vous, toutefois, ce n'est plus au couvent que je vous ramènerai : vous en avez brisé la grille d'une main très-vigoureuse, quoique très-blanche. Mme Talamon sera fort heureuse de vous offrir un appartement chez elle, rue Taitbout, en

attendant que vous preniez une disposition quelconque.

— Plus de couvent! plus d'esclavage! plus de pédantes à mes trousses! s'écria Rosalinde en se levant et en décrivant dans le salon un rond immense, qui finit par une énorme cloche bouffante lorsqu'elle s'arrêta; plus de Mme Delaunay!... Ah! monsieur, que vous êtes bon et que j'ai envie de vous embrasser!

Le meilleur des tuteurs lui prit les mains et l'embrassa sur le front.

— Folle! dit-il. Deviez-vous... Mais tout peut se réparer. En attendant, gardons bien le secret sur cette malheureuse aventure. On est très-méchant dans le monde, mademoiselle.

— Je le sais, monsieur, dit Rosalinde en lançant un éclair de ses beaux yeux.

Mon rôle à moi était tout tracé. On me donnait un congé jusqu'à nouvel ordre. Il ne me restait donc qu'à faire mes adieux à cette impitoyable jeune fille, qui, étourdiment ou méchamment, m'avait jeté dans une position si fâcheuse. Elle comprit que je voulais prendre congé d'elle. Elle m'amena dans l'embrasure d'une croisée ouverte, et, là, en présence de la plus belle nuit du monde, elle me dit ces paroles à demi-voix:

— Adieu, vicomte. Vous avez été loyal; vous avez été brave; vous avez accepté sans hésiter le seul rôle qui pouvait me mettre à l'abri. Je m'en souviendrai. Seulement, je dois vous prévenir que je suis maîtresse de votre sort, et que je ferais valoir mes droits contre

vous et vous obligerais, bon gré, mal gré, à m'épouser, si j'en prenais...

— Quoi, mademoiselle?

— Que j'eusse une rivale.

— Une rivale quelconque?

— Non, reprit-elle avec un accent étrange, mais une rivale que je déteste et qui me hait; une rivale qui, née pour me servir, s'égale à moi, et qui, jusqu'ici, a été traitée comme ma sœur...

— Ah! je comprends, lui dis-je, et je vois tout maintenant. Ce coup de tête de l'enlèvement, ce n'est pas l'amour qui l'a provoqué, c'est la haine...

— C'est l'amour de la haine, oui, répondit Rosalinde en me regardant comme aurait fait une lionne. Adieu, ajouta-t-elle.

M. Talamon et moi nous nous rendîmes à un corps de logis donnant sur le jardin. Après avoir eu avec l'honorable banquier une conversation sérieuse, mais dans laquelle je n'abdiquai pas mon rôle de *ravisseur*, j'allai passer le reste de la nuit à me promener sur les magnifiques quais de Genève. A six heures du matin, je prenais le convoi direct qui partait pour Paris.

X

UN VOYAGEUR ÉGARÉ.

Léopold terminait à peine le récit de son étrange aventure, lorsque Mlle Kitty vint prévenir Mme de Ronoy que le thé l'attendait dans la petite serre. On se rendit dans cette délicieuse cage de verre toute tapissée de verveines, de clématites, de jasmins d'Espagne et de rosiers du Bengale. C'était une création du vieux comte de Merlini, et qu'on avait respectée et entretenue avec un soin particulier. Là, se trouvaient les arbustes et les plantes des deux mondes. Rien de plus élégant que ce salon de Flore éclairé, le soir, par un clair de lune de lampes d'albâtre; la lumière inondait les feuillages de ses ondulations neigeuses et d'une douceur infinie. Quelques beaux oiseaux couleur d'émeraude et de rubis perchaient sur les branches hautes; plusieurs d'entre eux gazouillaient, croyant voir apparaître le crépuscule. Une eau murmurante rafraîchissait l'air; elle s'échappait en filet d'argent d'une rocaille et courait se perdre sur la terrasse par un canal de plomb tortueux et encombré de plantes marines, de nénufars, d'iris et de petits joncs aux crins d'or.

Une table rustique et des bancs de bois de houx composaient tout l'ameublement de ce pavillon fleuri.

On prit place autour de la table. Kitty servait le thé comme aurait fait la nymphe de cette grotte virgilienne.

Mme de Ronoy reprit la conversation.

— Maintenant, dit-elle, c'est à mon tour de parler, et ce sont des questions que je vais vous faire, mon cousin. Me voilà parfaitement au courant de votre situation dans le passé. Mais, depuis trois mois, qu'est-il arrivé? Mlle de Villefort fut donc logée chez Mme Talamon?

— Oui, ma cousine. Reçue à bras ouverts, comme si elle venait du couvent.

— Personne ne se douta de l'aventure?

— Le secret le plus absolu fut gardé.

— Et combien de temps Rosalinde resta-t-elle chez ses amis?

— Un mois. La belle saison avançait; Mme Talamon proposa à Rosalinde de l'emmener à la campagne. Elle refusa avec toute la grâce possible, et on ne sait trop comment elle obtint de M. Talamon de loger seule, c'est-à-dire avec trois femmes attachées à son service, dans un élégant appartement qu'elle choisit.

— M. Talamon me paraît avoir manqué de prudence, dit Mme de Ronoy.

— Il m'a assuré, ma cousine, que, d'après les termes du mandat qu'il tenait de M. le comte de Villefort, il ne pouvait s'opposer à donner toute liberté à Rosalinde, si celle-ci l'exigeait, à sa sortie du couvent.

— Voilà qui est étrange! C'est une idée de l'autre monde.

— Oui, ma cousine. M. de Villefort habite les Indes; c'est, dit-on, un homme fort extraordinaire.

— Excessivement riche? demanda Charlotte.

— Riche comme un nabab, répondit Léopold. Sa fille a chez Talamon un crédit illimité.

— Ah! s'écria Kitty dont les beaux yeux petillaient. En voilà une qui peut joliment se passer des fantaisies!

— Eh bien, mademoiselle! dit la comtesse de Ronoy avec une demi-sévérité qui avait bien envie de rire.

— C'est-à-dire, madame, que je la plains beaucoup tout en enviant un peu son sort, car elle est seule, elle n'a pas comme moi une adorable protectrice.

— Merci, ma chère Kitty, répondit la comtesse. Mon cousin, encore des questions. Revîtes-vous à Paris Mlle de Villefort?

— Oui, ma cousine, chez elle, où se rendaient quelques jeunes femmes du monde, assez folles, mais de bonne compagnie. Je lui rends encore des visites; elle me reçoit avec bienveillance, sans affectation, comme tous les *présentés* chez elle.

— Et la réparation par le mariage? et le procès criminel en cas de refus?

— Tout cela, dit Léopold, est à l'état d'attente. La mine est chargée, elle peut éclater, s'il prend fantaisie à une belle main blanche d'y mettre le feu.

— Bon Dieu! s'écria Kitty.

— Étrange! c'est étrange! dit la comtesse Charlotte. Quant à Rosemonde, mon cousin?

— J'appris, répondit Léopold, que la sœur de Rosalinde existait bien réellement, qu'elle était divinement belle, sage et noble comme une reine très-chrétienne, et affligée au dernier point. J'appris que M. Talamon, selon les termes de son singulier mandat, la retira du pensionnat dès que Rosalinde fut maîtresse de sa liberté; qu'il la recueillit chez lui pendant quelques semaines et qu'au bout de ce temps-là il la plaça dans une ferme, aux Herbiers, chez Bernard, à seize kilomètres d'ici. La ferme appartient à M. de Villefort. Hélas! mon Dieu, j'appris aussi que l'honorable banquier fut obligé, bien malgré ui, de révéler à cette pauvre enfant sa position véritable dans le monde, selon la loi civile, et de lui déclarer que désormais elle devait passer sa vie dans la condition modeste d'une jeune fille de campagne. Une dot bien mince est assignée à Rosemonde, comme un douaire à titre de don gratuit. Pour toute fortune, elle a mille écus de rente; sa naissance est entachée d'illégitimité; il lui est permis néanmoins de continuer à porter le nom de son père. J'ajouterai cependant qu'elle passe pour la nièce de Bernard, et que, pour tout le monde, elle est Mlle Bernard.

— La pauvre et chère enfant! dit Mme de Ronoy. Ce père, qui habite l'Inde, est un impitoyable orgueilleux rajah! il a du sang de tigre dans les veines.

— Non, ma cousine; M. Talamon dit que c'est un homme excellent, un peu original.

— Un peu! s'écria Charlotte.

— C'est un méchant original, dit Mlle Kitty en essuyant une larme.

Dans ce moment-là, un domestique vint prévenir Mme de Ronoy qu'un étranger, arrivant de Paris par le chemin de fer et se rendant à Corbeil à pied, s'était égaré en quittant la station de Petit-Bourg et qu'il demandait qu'on voulût bien lui permettre de passer la nuit à Vallombreuse. Il avait été reçu par M. Dubouvreuil, et il causait avec lui dans la salle basse.

— Cela regarde mon régisseur, répondit la comtesse; dites-lui seulement qu'il soit prudent: il y a beaucoup de vagabonds dans le pays.

— Madame la comtesse peut se rassurer, reprit le domestique; ce monsieur est un peu âgé et il a l'air fort honnête homme.

— C'est bon, dit Charlotte; rien ne ressemble plus à un honnête homme... Il suffit. Qu'on ait soin de ce voyageur, et qu'on soit prudent.

A peine ces derniers mots avaient-ils été prononcés, qu'on vit apparaître sur le seuil de la porte, entourée de jasmins, la figure hétéroclite de M. Dubouvreuil. Le vicomte Léopold se leva brusquement et se dirigea vers de magnifiques magnolias en fleur, comme pour échapper à une conversation politique.

Kitty laissa échapper un franc éclat de rire.

— Eh bien, monsieur Dubouvreuil, dit la comtesse, il vous arrive un hôte; prenez soin de lui, vous n'avez pas besoin de ma permission : un bon souper et une chambre dans le bâtiment des communs, voilà.

— Madame la comtesse, reprit le politique régisseur, cet étranger, sous une apparence modeste, paraît être

un homme distingué; j'ai effleuré avec lui quelques sujets relatifs à la situation actuelle...

— Déjà! s'écria Charlotte; vous l'avez déjà entrepris sur la politique! Ah çà! mon pauvre M. Dubouvreuil, c'est donc une maladie?

— Mais, madame la comtesse...

— Non, dit Léopold en passant à côté de Kitty, c'est une rage tout bonnement.

— Allez, monsieur, reprit Charlotte, faites souper votre voyageur et laissez-le se reposer. Demain, au grand soleil, vous coulerez à fond avec lui toutes les questions à l'ordre du jour.

— L'assassin! murmurait Léopold, il le tuera, cette nuit, entre deux protocoles.

— Quelles sont ces bêtes-là! s'écria Kitty. Vous avez dit protocole, monsieur le vicomte?

— Mademoiselle, reprit l'imperturbable Dubouvreuil, on entend par protocole un acte diplomatique par lequel deux puissances, plusieurs puissances, si vous voulez, s'engagent à...

— Monsieur Dubouvreuil, dit sévèrement la comtesse, je vous prie de nous épargner toute explication diplomatique et autres; je vous invite à retourner auprès du voyageur, et à donner des ordres pour qu'il soit bien traité. Allez.

Il fallut obéir. Le régisseur salua et se retira.

— Ouf! ajouta Léopold; comme il prenait feu! Ah! mademoiselle Kitty, vous êtes jolie, mais maligne à un égal degré.

— Monsieur le vicomte, reprit-elle, j'ai besoin de m'instruire; l'amour de la science me dévore.

— Vous! dit le vicomte; vous mèneriez le gouvernement par le bout du nez.

— J'ai quelque inquiétude au sujet de cet homme qui vient ainsi sonner à ma grille à dix heures du soir, dit la comtesse. Kitty, vous devriez descendre et aller voir d'un coup d'œil quelle figure a cet homme.

— Certainement, madame, répondit Kitty enchantée de la mission. Je vais lui porter un fier protocole, moi!

Elle quitta la serre avec la légèreté d'un oiseau qui s'échappe d'un massif de verdure.

— Kitty n'est plus là, dit la comtesse, veuillez m'expliquer, mon cousin, le but véritable de votre visite d'aujourd'hui. Que voulez-vous de moi, et que puis-je pour vous?

— Le voici, ma cousine. Me trouvant fatalement sous la dépendance de Rosalinde, mon amour pour sa sœur n'a fait que grandir, et je sens que je ne pourrai supporter la vie si je n'épouse Rosemonde. Toutes mes réflexions sont faites : je sais qu'elle n'a pas de fortune, je n'ignore pas que Rosalinde a des millions et que mes affaires et celles de mon père sont en fort mauvais état; je vois parfaitement qu'une union avec Rosalinde réparerait tout et me donnerait de l'opulence. J'ai appris que mon père faisait tout au monde pour me forcer à contracter ce mariage, qu'il agit avec ardeur auprès de M. Talamon, qu'il pousse même à des rigueurs contre

moi, connaissant, je ne sais comment, mon aventure de Genève... Eh bien, ma résolution est inébranlable : je refuse formellement d'épouser la fille légitime, l'héritière du comte de Villefort. J'adore sa fille illégitime, et je la veux, elle seule au monde, pour ma femme!

— C'est entendu, dit Charlotte. Et je puis quelque chose, moi, dans cette affaire?

— Vous pouvez, ma cousine, prendre en main ma cause auprès de mon père; vous pouvez, par votre habile et angélique influence, faire que Rosalinde renonce à moi et parle en ma faveur à cette ravissante mais cruelle Rosemonde, qui me repousse, qui me méprise probablement, convaincue que je l'ai jouée, trahie pour sa sœur dont j'ambitionne l'immense fortune.

— Hélas! mon cousin, quelle mission me donnez-vous là! dit Charlotte. Vous me supposez un pouvoir que je n'ai pas. Quels moyens employer?...

— Ne cherchez pas, ma cousine. Dieu vous inspirera. Promettez-moi seulement de vouloir.

— Vouloir? certainement, Léopold, reprit Charlotte en soupirant, mais pouvoir! Enfin, Dieu est grand...

— Et votre amitié fera des miracles, divine cousine.

— Oh! quelle exagération! Mais vous aimez et je pardonne tout. Monsieur le vicomte, je ferai de mon mieux si l'occasion se présente.

— Laissez-moi vous baiser les mains à genoux, ma charmante Charlotte.

M. de la Rocheferney n'eut que le temps de remercier,

comme il l'avait dit, sa noble cousine; Kitty revenait. Quand elle entra dans la serre, Léopold se relevait à peine; une larme brillait dans ses yeux.

— Eh bien, Kitty? demanda la comtesse.

— Madame, ce voyageur est un homme de cinquante ans environ, très-simplement mis, mais d'un air très-noble, d'une figure singulière, et s'exprimant avec une douceur et une modestie touchantes. Il paraît fort instruit; il a voyagé. Dans ce moment-ci, il soupe d'un assez bon appétit, en compagnie de M. Dubouvreuil, qui prend des détours inouïs pour amener la conversation sur le terrain de la politique.

— Mais c'est un crocodile que ce régisseur! s'écria Léopold, il dévore ceux qu'il rencontre. *Querens quem devoret*. Pardon, ma cousine, pour ce latin de pédant.

— Bon! dit Kitty, je remettrai ce latin sous le nez de ce maudit Bouvreuil à la première occasion: *Querens quem devoret*; ce qui veut dire?

— Cherchant quelqu'un à dévorer, répondit Léopold.

— Délivrons ce malheureux étranger, repartit la comtesse. D'ailleurs, je veux le voir, il m'intéresse.

Elle sonna, et donna ordre à un domestique de prier le voyageur de prendre la peine de monter dès qu'il aurait soupé.

— Si on consignait le vieux Bouvreuil à la porte? dit Léopold.

— Il nous arriverait par la fenêtre, mon cousin, répondit Charlotte.

— Ou par la cheminée, comme une chouette, ajouta Mlle Kitty.

Un quart d'heure après, un domestique venait annoncer :

— Monsieur Guillaume.

M. Guillaume était parfaitement inconnu de Léopold et de la comtesse. Il fut reçu avec beaucoup d'aménité. On l'invita à prendre du thé. Il s'assit modestement au bout du banc rustique, et accepta une tasse que Mlle Kitty lui offrit. Charlotte attachait sur lui un regard de curiosité très-marqué. Léopold était distrait; il jeta un coup d'œil sur le nouveau venu et se mit à jouer vec un perroquet.

— Madame la comtesse, dit M. Guillaume, permettez moi de vous offrir mes très-humbles remercîments pour l'hospitalité que vous voulez bien me donner. Je me suis égaré dans les bois en allant à pied de la station à Corbeil. J'ai cédé au désir de me promener un peu par une belle nuit. J'aurais fait plus sagement de poursuivre ma route avec le convoi.

— Vous avez des affaires à Corbeil? dit la comtesse. Demain, mon cocher vous y conduira, monsieur.

— Que de grâces, madame! oui, j'ai quelqu'un à voir aux environs, à seize kilomètres d'ici, à la ferme des Herbiers.

— Aux Herbiers! dit vivement Léopold en quittant son perroquet et en s'approchant de la table.

— Oui, monsieur, reprit M. Guillaume. Le fermier Bernard a des comptes à rendre sur ses fermages à

M. Talamon, banquier à Paris, et M. Talamon veut bien m'employer quelquefois pour le service de sa maison. Je suis courtier, monsieur.

— Je suis très-heureuse, moi, reprit la comtesse, de trouver l'occasion d'être agréable à quelqu'un qui se recommande de M. Talamon.

— Vous le connaissez, madame?

— Oui, monsieur, surtout par sa belle réputation.

— C'est, madame, un homme admirable; comme il y en a bien peu.

— Je suis ravi d'entendre parler ainsi d'un homme que j'honore comme le plus loyal et le meilleur de tous, ajouta Léopold, enchanté de l'aventure. Monsieur Guillaume, vous n'avez probablement pas besoin de mes services, mais si je puis vous être utile...

— Monsieur, j'ai les goûts très-simples et je me contente d'une position modeste. D'ailleurs, la bonté de M. Talamon...

— Oui, c'est une providence, reprit Léopold. Et vous avez sa confiance, n'est-ce pas?

— Je tâche de m'en rendre digne, monsieur.

— Il vous charge de ses affaires dans Paris, à ce que je vois?

— Quelquefois, monsieur.

— Vous connaissez Bernard, le fermier des Herbiers?

— Non, monsieur. Mais j'ai une lettre de M. Talamon pour lui. J'ai à lui communiquer aussi quelques instructions verbales au sujet...

— Au sujet ?... ajouta le vicomte avec vivacité.

— Oh! rien. Affaires de famille.

— Écoutez-moi, reprit Léopold : je trouve une occasion de vous être agréable, je crois, monsieur Guillaume, et je la saisis volontiers. Mon projet est de partir demain de bonne heure, avec la permission de ma cousine ; j'ai ici une voiture de chasse. Ma route est de passer près de la ferme des Herbiers. Je vous y amènerai, monsieur, et je serai ravi, en passant, de voir un instant Bernard et sa famille que je connais et que j'estime infiniment.

— Monsieur, vous me comblez, répondit Guillaume en s'inclinant. Oserais-je demander à qui je dois des remercîments?

— A M. le vicomte Léopold de la Rocheferney, mon cousin, répondit Mme de Ronoy.

Guillaume salua de nouveau en ajoutant :

— Monsieur le vicomte est, je crois, un des amis de la maison de mon honorable patron.

— Oui, oui, reprit Léopold. On doit parler quelquefois de moi chez M. Talamon.

— Il me semble avoir entendu faire beaucoup l'éloge de monsieur le vicomte.

— Ah! vous voulez me flatter, monsieur Guillaume; il y a dans cet intérieur quelqu'un qui dit de moi, j'en suis sûr, un mal affreux.

— Et qui donc? reprit Guillaume.

— Une jeune personne admirable de distinction. Connaissez-vous Mlle de Villefort?

— Oui, monsieur... beaucoup, de réputation. C'est un

bien beau parti; mais Mlle de Villefort, à l'exemple des jeunes filles en Angleterre, veut jouir de sa pleine liberté avant de se marier. Du reste, c'est un ange de beauté et de vertu.

— Oh! dit le vicomte, comme si une épine de cactus lui piquait le pied.

— Qu'avez-vous, mon cousin? demanda Charlotte en étouffant un sourire.

— Rien, ma cousine.

— D'un caractère charmant, reprit Guillaume; douce et bonne.

— Ah! dit Léopold, qui, cette fois, dans un mouvement nerveux, s'était réellement piqué à un rosier.

— Pleine d'esprit; une âme candide, d'une loyauté à toute épreuve dans ses relations; un peu timide peut-être, ajoutait le rusé Guillaume.

— Certainement; vous la connaissez à merveille, monsieur, dit Léopold en se levant pour dissimuler un dépit qui avait bien son côté comique.

Mme de Ronoy et Kitty se regardaient et contenaient avec beaucoup de peine des éclats de rire qui eussent paru fort singuliers à l'homme de confiance de M. Talamon, à l'admirateur des vertus de Mlle Rosalinde.

Mais un heureux hasard vint fournir un prétexte à l'hilarité de ces dames. Dans ce moment-là même, entre deux magnolias et dans l'encadrure d'un vasistas soulevé, on vit apparaître la tête de M. Dubouvreuil, qui, placé en dehors de la serre, s'adressa à Mme de Ronoy et lui dit :

— Madame la comtesse, les journaux du soir m'arrivent à l'instant de Paris ; la question danubienne touche à sa solution, et le changement du caïmacan de Moldavie...

— Jour de dieu ! caïmacan vous-même ! s'écria Léopold en se jetant de l'autre côté de la serre.

Cette fois-ci, les éclats de rire purent s'épanouir tout à leur aise, et M. Guillaume lui-même ne put se défendre de partager la folle gaieté de la compagnie.

— Mais vous êtes fou, monsieur Dubouvreuil, avec votre Moldavie et votre caïmacan !... ajouta la comtesse.

— Comment ! madame, reprenait Dubouvreuil passant toujours la tête par le vasistas, est-ce que ce magistrat moldave ne vous révolte pas par ses ignobles procédés ?...

— Mais je ne le connais pas, votre caïmacan, pas plus que le moindre Moldave, pas plus que le plus petit Valaque. Vous perdez la tête, monsieur Dubouvreuil.

— Non, non, reprenait Léopold ; il a été mordu, c'est certain.

La soirée était avancée, et Mme de Ronoy crut qu'il était temps de donner le signal de la retraite, dût-elle perdre quelques communications officielles venant des provinces danubiennes et des nouvelles du caïmacan.

Elle approuva fort l'offre que le vicomte avait faite à M. Guillaume, et elle ajouta même qu'elle avait un mot à écrire pour quelqu'un qui habitait aux Herbiers. Léopold tressaillit de joie en disant qu'il se chargerait de la commission.

— Non pas, reprit la belle comtesse en jetant un regard très-expressif sur le vicomte, ce sera M. Guillaume qui remettra ma lettre à Bernard. J'aime beaucoup aussi ce fermier et j'ai plusieurs graines à lui demander pour mon potager.

M. Guillaume s'inclina et se retira pour se rendre au logis qu'on lui avait préparé. Kitty et la comtesse passèrent dans leur appartement. Léopold resta seul à rêver dans le pavillon de Flore; mais avec quelle vigueur il prit la fuite et se sauva par le grand escalier, en se voyant tout à coup en face de la tête politique toujours encadrée dans le vasistas!

XI

LE PHAÉTON.

« L'Aurore aux doigts de rose entr'ouvrait les portes de l'Orient » lorsque M. Léopold de la Rocheferney, qui avait fort peu dormi, descendit dans la cour de Vallombreuse, où sa voiture de chasse l'attendait. Il trouva sur pied et l'ayant devancé d'une demi-heure M. Guillaume, armé d'un gros bâton de voyage et tenant sous

le bras gauche un petit sac de nuit en cuir verni. Il lui tendit la main.

— Et la lettre de ma cousine pour Bernard ? demanda Léopold.

— Un domestique me l'a remise ce matin, madame la comtesse l'avait écrite avant son coucher.

— Peut-on en voir l'adresse? dit le vicomte.

— La voilà, monsieur. Elle est adressée au fermier Bernard.

— Sans doute, reprit le vicomte. Mais cette lettre ne vous paraît-elle pas avoir une double enveloppe?

— Je ne sonde ni les enveloppes ni les cœurs, dit M. Guillaume, et je la remettrai au fermier.

M. le vicomte ne douta point que cette lettre à double enveloppe ne fût adressée à Rosemonde, et qu'elle ne contînt un délicieux plaidoyer en sa faveur. Il monta en voiture, joyeux et plein d'espoir. M. Guillaume se plaça à côté de lui, et les deux chevaux furent lancés dans la grande avenue.

Le phaéton suivit la route qui traverse les prairies du domaine de Vallombreuse, et qui côtoie les étangs. Il était jour à peine ; les grands herbages fourmillaient d'oiseaux aquatiques qui prenaient leur volée et jetaient des cris sur le passage des chevaux. Après les étangs, le chemin tournait à gauche et entrait dans les bois. Les premiers rayons du soleil doraient les voûtes verdoyantes et mobiles ; chaque arbre portait ses pointes de feu ; la forêt paraissait toute illuminée à ses sommets, et comme l'ombre couvrait encore le sol gazonné et moussu,

on eût dit un magnifique tapis de velours émeraude étendu au pied des chênes séculaires.

— Monsieur Guillaume, dit Léopold, si vous êtes peintre ou poëte, voici de bien beaux effets de lumière à reproduire.

— Monsieur le vicomte, répondit le voyageur, à votre âge j'écrivais des vers.

— De beaux vers?

— Non, mais d'un sentiment très-poétique, je vous assure.

— Depuis lors?...

— Plus rien. Les affaires, le positif de la vie, vous savez; ou plutôt vous ne savez pas, vous saurez.

— Eh! c'est une perspective dont le lointain grisaille manque de gaieté. Tenez, j'aime mieux ces points de vue lumineux, ces belles échappées sur la plaine, là-bas.

— Sans doute, dit Guillaume, et moi aussi; mais qui est maître de sa vie?

— L'homme énergique, monsieur Guillaume.

— Souvenez-vous bien de cette parole, monsieur le vicomte. Je trouve, en y réfléchissant, que vous avez parfaitement raison : l'homme énergique est maître de sa vie.

— Mais, reprit Léopold, il ne faudrait pas cependant prendre la chose dans le sens absolu; il est des circonstances...

— Où l'homme énergique trouve moyen de sortir d'affaires.

— Un événement imprévu...

— Ne peut abattre l'homme énergique.

— Eh ! que diable ! reprit le vicomte, une tuile peut nous tomber sur la tête.

— Sans doute ; mais si elle ne tue pas l'homme énergique, il se raidit contre la douleur et il arrive à la guérison.

— Je suis très-désolé d'avoir été aussi affirmatif, monsieur Guillaume, reprit le vicomte, car, maintenant, à tout ce que je pourrai vous dire, vous répondrez : « L'homme énergique, » etc.

— Vous avez là d'excellents chevaux, monsieur, dit Guillaume pour faire diversion. En combien de temps nous mèneront-ils aux Herbiers ?

— Il est sept heures : nous serons à la ferme à neuf heures. Comptez-vous y séjourner longtemps, monsieur Guillaume ?

— C'est selon. Il faudra peut-être que je visite le domaine. Mon patron veut avoir une appréciation à peu près exacte des rendements. Et puis, certaines améliorations projetées, des constructions, que sais-je ?

— Bah ! reprit le vicomte, est-ce que, par hasard, M. le comte de Villefort, à son retour en Europe, voudrait habiter la campagne, s'occuper d'agriculture, bâtir un château ?

— Peuh ! dit Guillaume, sait-on quelles peuvent être les fantaisies d'un homme qui, depuis plus de vingt ans, habite les Indes orientales ?

— On le dit énormément riche, ajouta le vicomte.

— Énormément, dit Guillaume.

— Fantasque, mais d'une grande loyauté; bon et généreux, avec de très-grands défauts de caractère; peu sociable, misanthrope, et puis inquiet, on ne sait pourquoi. Il y a chez lui quelque chose d'inexplicable.

— Je ne le connais pas, répondit M. Guillaume. Je sais que M. Talamon a pour lui une très-haute estime et un grand attachement, cela me suffit.

— Vous avez raison, dit Léopold. Quant à mesdemoiselles ses filles, qu'il a fait élever en France...

— Ses filles? répliqua Guillaume en affectant un peu de surprise; mais, monsieur, on lui en connaît une.

— Allons donc! reprit avec impatience le vicomte, et vous aussi, monsieur, vous êtes dans la conspiration de ce roman? Et vous aussi, vous donnez dans la fable de la nièce de Bernard?

— Le fermier a, en effet, une très-jolie personne pour nièce, et qui a été élevée avec Mlle de Villefort.

— Laquelle nièce, ajouta le vicomte d'un air pincé, habite aujourd'hui au sein de sa famille aux Herbiers, où elle attend un mariage probablement. M. de Villefort lui a assuré soixante mille francs de dot.

— C'est joli! reprit tranquillement Guillaume.

— Très-joli! ajouta Léopold. Seulement, c'est une cruauté.

— Comment cela, monsieur?

— Comment? Le voici. Quand on élève une jeune

fille comme une duchesse, il ne faut pas, à la sortie du couvent, en faire une fermière.

— Et que faudrait-il en faire, monsieur le vicomte? demanda Guillaume.

— La placer dans le monde dont on lui a donné le ton, les manières, l'instruction, les distinctions; dans le monde dont on lui a ouvert les portes dorées. Au lieu de cela, qu'arrive-t-il? On la rejette de la société, après lui en avoir montré les perspectives ravissantes; on l'humilie, on l'outrage, on lui brise le cœur. Ah! monsieur Guillaume, M. le comte de Villefort a oublié dans l'Inde les conditions de notre vie sociale en France. Cette jeune fille dont nous parlons est une admirable enfant et par la beauté de l'âme et par la beauté physique; *mens blanda in corpore blando*. Vous savez le latin, n'est-ce pas?

— Je le comprends, dit Guillaume; j'ai fait mes classes, et il m'arrive quelquefois de relire Virgile.

— Tiens! dit le vicomte, c'est assez original cela chez un courtier. Entre le report et la prime, lire la dixième églogue ou le sixième chant de l'Enéide, c'est unique, vraiment!

— N'est-ce pas? dit Guillaume. Virgile conseillait aux princes de l'empire d'aimer les troupeaux, *nec te pœniteat pecoris, divine poeta*, mais il ne se serait jamais imaginé de conseiller à des courtiers de lire ses vers.

— Je ne le crois pas... Monsieur Guillaume, ajouta le vicomte, savez-vous que je suis ravi de vous avoir rencontré?

— Monsieur, reprit le courtier, c'est pour moi un honneur auquel je tiens beaucoup.

— Vous êtes une de ces rares et délicates natures, ajouta le vicomte Léopold, qui se voilent sous les dehors les plus modestes, qui sont aux prises avec les nécessités de la vie... Oh ! je vous devine, monsieur Guillaume, et je reconnais bien la noblesse des sentiments de M. Talamon dans l'intérêt particulier qu'il vous porte. Allons, parlons franchement, puisque nous savons l'un et l'autre qui nous sommes mutuellement. Vous avez les confidences de l'honorable M. Talamon ; vous n'ignorez rien au sujet de Mlle de Villefort dont il est le tuteur. Un mot, un seul, monsieur Guillaume : est-ce que vraiment on veut confiner dans une ferme à perpétuité cette adorable Rosemonde, à qui vous portez des nouvelles de son père probablement ? Est-ce que l'on veut la tuer, ajouta le vicomte avec un accent de colère, en la jetant aux bras d'un mari campagnard, fermier ou valet de ferme ? Voyons ! répondez-moi, monsieur Guillaume, car, en vérité, la fièvre me gagne et je commence à n'être plus maître de mes chevaux...

— Eh mais, je le vois bien ! reprit le courtier en proposant à Léopold de lui passer les guides.

— Vous savez mener, monsieur ? dit le vicomte assez surpris.

— J'ai eu des chevaux dans mon temps, répondit Guillaume. Eh ! eh ! la vie est un panorama changeant.

— Voilà les guides, dit Léopold en les lui passant.

Les chevaux, sentant une main nouvelle, commen-

çaient à s'animer d'une manière qui eût alarmé tout autre que M. Guillaume. Il reconnut qu'il avait affaire à deux bêtes de sang, et dont la bouche fine demandait une grande légèreté de guides. Il les laissa prendre du champ, en ne les calmant que de la voix, rendant la main à propos et ramenant insensiblement. La route était bonne, large, directe, on pouvait fournir une course assez longue pour que des chevaux se rendissent d'eux-mêmes tôt ou tard. M. Guillaume, tenant d'une main ferme et douce son attelage, avait l'œil vigilant, et un léger sourire animait ses lèvres. Le vicomte ne pouvait se défendre de reconnaître dans un pauvre courtier de banque la tenue, l'élégance, la fermeté, l'habileté, les perfections rares d'un sportsman du meilleur ton.

— Eh! mais, que diable! lui disait-il, vous avez dû faire courir dans votre temps, monsieur Guillaume! Vous étiez donc millionnaire?

— Monsieur, reprenait gaiement celui-ci, ce que je voudrais aujourd'hui, ce qui serait parfaitement équitable, ce serait de faire courir beaucoup de millionnaires de ma connaissance.

Cependant, les chevaux, comprenant probablement qu'ils avaient affaire à une main ferme et habile, prirent le parti de se calmer et se mirent à un trot régulier. M. Guillaume, on le voyait, prenait plaisir à mener ce vigoureux attelage; il coupait les ornières et croisait les charrettes qu'il rencontrait avec une finesse de main et une justesse de coup d'œil qui jetaient le vicomte dans d'étranges surprises.

Quand on eut atteint la plaine, la route devint plus large, bordée de vieux ormes et pavée. M. Guillaume prit la droite de la chaussée sur le terrain. Le phaéton roulait avec sécurité.

Léopold, grand fumeur comme tout sportsman de bon aloi, demandait des inspirations à la fumée aromatique de son *trabucos*. Il se décida à porter à son excellent *cocher* des questions claires et directes.

— Monsieur, dit-il, savez-vous quelle est la dot que le comte de Villefort donne à sa fille en la mariant?

— Je crois le savoir, monsieur. Mlle Rosalinde, jour de mariage, reçoit un douaire de deux millions et cent mille francs d'intérêts payés d'avance.

— C'est joli, dit le vicomte. Et dans l'avenir?

— Je crois savoir aussi, répondit le sérieux M. Guillaume, que rien n'est stipulé pour l'avenir. Elle est fille unique, et par conséquent héritière de toute la fortune de son père.

— Laquelle fortune peut bien s'élever...

— Ma foi, monsieur, vous m'en demandez beaucoup. Une fortune établie dans l'Inde, à Bombay, à Calcutta, à Chandernagor, ne peut être appréciée de si loin par ceux qui ne sont pas au courant des affaires du comte.

— Comment a-t-il gagné ses millions?

— Par vingt-deux ans de travail et de spéculations heureuses, dit-on, ajouta M. Guillaume.

— Il partit de France ruiné, assure-t-on. Il partit avec la résolution de ne revenir jamais dans un pays où il avait eu de violents chagrins.

— Ingrate patrie, tu n'auras pas mes os, répliqua Guillaume en souriant.

— Et cependant il y revient, il annonce son retour.

— Ce qui prouve, ajouta le *cocher*, que M. de Villefort a moins de fermeté dans le caractère ou moins de rancune que Scipion l'Africain.

— C'est possible, dit Léopold. Ce qui ne l'empêche pas d'être à mes yeux un original fieffé, un homme d'un rare entêtement, systématique jusqu'à la dureté, avec cela d'une imprudence coupable.

— Comment cela, monsieur? demanda M. Guillaume.

— Eh! parbleu, sa conduite envers ses deux filles ne prouve-t-elle pas la plus grande extravagance?

— Je ne lui connais qu'une fille, monsieur, dit M. Guillaume.

— Vous êtes discret, reprit le vicomte. Mais c'est bien. Vous devez sans doute tenir ce langage; vous avez vos raisons pour cela.

— Je dois vous dire, monsieur le vicomte, que si j'étais d'un rang élevé, je m'estimerais heureux...

— D'épouser Rosalinde! s'écria le vicomte.

— N'est-elle ni assez belle, ni assez riche, ni assez distinguée?

— Elle est tout cela au suprême degré, reprit Léopold. J'ajouterai même, dussiez-vous me prendre pour un fat, que j'ai plus de chance que tout autre d'épouser Mlle de Villefort et que, cependant, j'aimerais mieux me brûler la cervelle que de devenir son mari.

— Avez-vous des dettes, monsieur? demanda Guillaume.

— Considérables, oui, monsieur; mon père aussi.

— Désirez-vous les payer? Aspirez-vous aux joies et aux éblouissements d'une grande existence?

— Oui, monsieur.

— Et vous refuseriez ce mariage?

— Quand je vous dis que je n'en veux à aucun prix.

— La raison vraie?

— Monsieur Guillaume, j'ai pour principe de n'accuser jamais une femme.

— C'est très-beau, monsieur le vicomte, reprit Guillaume. A l'époque où nous sommes, je crois que vous êtes le seul atteint de ce vertueux dédain des richesses.

— Mais non, mais non; j'aspire beaucoup à la fortune, monsieur.

— Alors, je ne comprends pas...

— Monsieur Guillaume, reprit Léopold, je vous répète que je ne dis jamais de mal d'une femme.

— Et vous avez raison, monsieur, surtout en ce qui concerne Mlle de Villefort, qui a des qualités éminentes, des vertus...

— Le cheval de droite va prendre le galop, dit le vicomte.

— Je le tiens, monsieur. Oui, des vertus qui s'allient à d'incomparables agréments, une loyauté de caractère, une pureté de sentiments...

— Le cheval de gauche vient de butter, monsieur Guillaume.

— Je viens de le relever, monsieur... Femme de cœur et dont les principes religieux...

— Ah ! monsieur Guillaume, vos chevaux ne filent plus du même pas.

— Je les remets au même train, monsieur, vous voyez... On cite des actes d'une bonté admirable de Mlle Rosalinde...

— Vraiment ! un, entre autres ?

— Oh ! je crains de manquer de discrétion.

— Dites toujours. Je prends sur moi la chose.

— Mlle de Villefort était encore au couvent, reprit M. Guillaume, lorsqu'un jeune homme charmant et très-bien né s'éprit d'elle ; il lui écrivit des lettres passionnées, et il poussa la folie jusqu'à vouloir l'enlever.

— Vraiment ! dit le vicomte. Qu'arriva-t-il ?

— Une trahison. Ce jeune fou devint bien coupable. Au lieu de se rendre digne de cette vertueuse jeune fille et de se résigner à attendre qu'elle eût le consentement des siens pour l'épouser, il changea tout à coup de sentiment, et s'adressant à une autre jeune personne dont la fortune égalait celle de Mlle Rosalinde, il l'attira hors du pensionnat et partit avec elle pour l'étranger. Mlle de Villefort aimait... la pauvre enfant ! Elle garda sur cette trahison un silence absolu, et elle pardonna. Est-ce beau, monsieur ?

— Monsieur Guillaume, dit le vicomte étourdi du coup, rendez-moi les guides et touchez-moi la main. Vous êtes un brave homme..

On approchait de la ferme des Herbiers. Déjà on distinguait les grandes lignes de peupliers qui bordaient les eaux, et, au loin, on pouvait reconnaître la toiture des pigeonniers au scintillement des rayons solaires sur les briques vernissées. Léopold était fort ému ; son compagnon de voyage le remarqua et lui dit d'un ton très-bienveillant :

— Je ne doute pas, monsieur, que nous causions un grand plaisir à cette bonne famille chez laquelle nous allons. J'apporte des nouvelles d'un homme qu'elle vénère et qu'elle chérit. Mes lettres vont nous faire accueillir avec enthousiasme.

— Vous, je n'en doute pas, monsieur, dit Léopold. Quant à moi, on me regarde un peu de mauvais œil dans ce logis. Je vous expliquerai cela.

— Eh bien, monsieur, reprit M. Guillaume, je crois que je vous porterai bonheur. Quelque chose me dit qu'on sera charmé de vous voir.

— Dieu le veuille, monsieur ! Dieu est grand !

— Et surtout Dieu est bon, ajouta l'excellent Guillaume.

Le vicomte poussa ses chevaux sur la route de la ferme.

XII

LA CONFÉRENCE DANS LES BOIS.

L'arrivée du phaéton à la ferme des Herbiers fut tout un événement. Un petit bouvier courut à un champ de trèfles qu'on fauchait, pour prévenir le fermier Bernard de l'arrivée de *Monsieur*. Le fermier crut à la visite de M. Talamon en personne; il se hâta de revenir et ne fut pas peu surpris de trouver dans la cour M. Guillaume qu'il n'avait jamais vu, et surtout M. de la Rocheferney qui faisait dételer ses chevaux. Une vive expression de contrariété parut sur le visage de Bernard. Léopold se hâta de lui présenter M. Guillaume, chargé des ordres de M. Talamon.

— Quant à moi, ajouta-t-il, je suis ici pour avoir rendu service à monsieur que j'ai rencontré chez ma cousine à Vallombreuse. Je lui ai offert de l'amener, me rendant chez mon père; il a accepté. Cette fois, monsieur Bernard, je viens à vous pour les affaires de votre propriétaire.

Le fermier chassa le nuage qui rembrunissait sa bonne figure, et il salua amicalement les deux nouveaux venus.

— Entrons à la ferme, dit-il; nous n'y trouverons personne, ma famille est aux champs.

Ceci n'était pas du tout dans le plan du vicomte. M. Guillaume prit place au salon donnant sur le jardin, et remit à Bernard deux lettres, une venant de Paris, l'autre datée de Vallombreuse.

— Ah! ah! dit-il en enlevant la première enveloppe de la lettre de femme, ceci est un souvenir adressé à ma nièce par son amie de pension, Mme de Ronoy. On la lui remettra.

— Monsieur, reprit Guillaume, j'ai des compliments à vous faire. Votre terre est superbe; nous causerons affaires et agriculture. Je repars demain pour Paris.

Le regard de Bernard interrogeait le vicomte et lui disait :

— Et vous, monsieur, quand partez-vous?

A quoi le vicomte répondit :

— Mes chevaux ont fait vingt kilomètres par un chemin assez rude; je reprendrai ma voiture dans deux heures.

Bernard salua. Ce dragon de la vertu était aussi poli que ferme et vigilant.

— Messieurs, dit Bernard, vous me ferez l'honneur de partager mon déjeuner. Je regrette que ma famille ne soit pas ici. Elle déjeune à l'ombre du bois.

— Eh! dit l'imprudent Guillaume, il serait charmant de s'asseoir aussi à cette table champêtre.

Le vicomte prit l'air indifférent.

— Le diplomate ruse, l'amoureux prend des contours, se dit en lui-même le fermier.

— M. Talamon, ajouta Guillaume, sera charmé d'ap-

prendre que M. de la Rocheferney aura reçu ici l'hospitalité la plus agréable possible.

— Messieurs, dit le fermier, des voyageurs ne se reposent bien que devant une table, commodément assis.

— Non, non, reprit Guillaume en adressant à Bernard un regard d'intelligence que celui-ci ne comprit pas d'abord, rien de mieux qu'un divan de mousse et une nappe de verdure.

— Un mot, monsieur, dit Bernard en se levant. Vous permettez, monsieur le vicomte ?

— Je permets tout ce que vous voudrez, répondit celui-ci. Seulement, je vais vous mettre à votre aise et simplifier la question.

— Parlez, monsieur, riposta Guillaume.

— M. Bernard, reprit le vicomte en s'adressant à son compagnon de voyage, est l'homme le plus honnête que je connaisse. On a ordinairement des qualités ; lui, a des vertus. Vous saurez donc, monsieur Guillaume, et je vous prie de le dire à M. Talamon, vous saurez que M. Bernard a chez lui, dans ce moment-ci, une nièce incomparable dont je suis éperdûment épris.

— Vous, monsieur ? dit Guillaume.

— Moi-même. Vous comprenez donc que notre vertueux fermier, en sa qualité d'oncle, redoute énormément que je puisse voir sa nièce et causer avec elle. C'est tout naturel ; mais ce qui manque de justice, c'est de méconnaître mes intentions. Du jour où Mlle *Bernard* voudra y consentir, elle sera la vicomtesse de la Rocheferney.

— Ah ! un mariage! rien de plus honorable et de plus légal, dit Guillaume. Qu'en dites-vous, monsieur Bernard ?

— Je réponds à cela par deux mots, monsieur, dit le fermier. Ma nièce refuse de se marier.

— Ah ! ah ! même avec un excellent gentilhomme comme M. de la Rocheferney ?

— Elle ne fait aucune réserve, elle n'admet aucune exception, dit le fermier.

— C'est une résolution bien sévère ! reprit M. Guillaume.

— C'est comme cela, monsieur. Ma nièce est libre de son avenir ; elle jouit d'une petite fortune ; elle a pour famille ma famille, et elle est possédée de la passion de la liberté.

— Eh bien ! soit, dit le vicomte pâle de dépit, soit.. Que mademoiselle votre nièce refuse ma main et mon nom, c'est son droit ; mais qu'elle refuse de me croire un galant homme, et que vous-même, monsieur Bernard, vous refusiez toute confiance à mes sentiments d'honneur, c'est injuste et intolérable à mes yeux.

— Voulez-vous me prendre pour arbitre? demanda M. Guillaume en les fixant tous deux avec une surprenante autorité.

— Volontiers, dit le fermier. Vous avez toute la confiance de M. Talamon, c'est un beau titre à mes yeux.

— Et aux miens, dit le vicomte. J'accepte.

— Je propose ceci. C'est un arbitrage formulé en deux

mots. M. de la Rocheferney verra Mlle Bernard et s'expliquera avec elle en ma présence.

— Moi absent? dit le fermier.

— Oui, monsieur Bernard. Un oncle est gênant, fût-il un Cassandre, et vous n'êtes pas ce ridicule personnage.

— Soit, dit le fermier. Et où sera l'audience ?

— En plein air, répondit Guillaume, sous la voûte des arbres, à l'écart. Allons déjeuner sur l'herbe.

M. Bernard, suivi de deux valets portant des corbeilles, précéda les deux voyageurs pour les annoncer à sa famille et pour donner des soins aux apprêts du déjeuner. Il avait exactement désigné le lieu du rendez-vous. Léopold et M. Guillaume s'acheminèrent vers la lisière du bois, un quart d'heure après le départ de Bernard. La réunion devait avoir lieu à la fontaine, un site ravissant. Bernard vint à leur rencontre, et il les conduisit à un coin du bois de futaies ; un vrai carrefour de parc, couvert de mousses et de genêts, ayant à droite une belle eau qui jaillissait d'un rocher couvert de lierre, et au couchant un immense tapis de prairies. De grands chênes et des hêtres aux longues branches formaient l'hémicycle. C'eût été une halte digne d'une chasse royale.

Mme Bernard était debout et fit quelques pas en avant pour saluer ses hôtes ; deux jeunes filles étaient assises sur un tronc d'arbre abattu ; le vicomte reconnut Rosemonde à sa fière tournure et Marguerite à son sourire amical. Rosemonde ne détourna pas la tête ; elle

tressait du jonc. Marguerite regardait les voyageurs avec un curieux étonnement. Mme Bernard fit ses compliments à l'envoyé de M. Talamon, et lui dit en les désignant de la main :

— Voici ma nièce, monsieur, et voici ma fille.

Puis s'adressant à Léopold :

— Vous connaissez Marguerite, monsieur le vicomte, ajouta-t-elle ; j'ai l'honneur de vous présenter ma nièce.

Le vicomte salua. Il était pâle, nerveux, mais maître de toute sa fermeté. Rosemonde s'était inclinée légèrement sans bouger de place. M. Guillaume adressa à Marguerite des compliments de la part de Mme Talamon et de sa fille ; puis, s'approchant de Rosemonde :

— Mademoiselle, lui dit-il avec une émotion contenue, M. Bernard vous a déjà remis sans doute une lettre que j'ai apportée pour vous et venant de votre amie de pension Mme la comtesse de Ronoy.

— Oui, monsieur, répondit Rosemonde. Agréez mes remercîments.

Cette voix douce et d'un accent si modulé retentit jusqu'au fond du cœur de Léopold.

Bernard arriva, annonçant que le couvert était mis et indiquant de la main une nappe blanche comme de la neige, étendue sur le gazon. Chacun alla prendre place sur l'herbe, selon les indications données par dame Catherine, la femme de Bernard. Rosemonde se trouva placée à l'angle opposé diagonalement à celui où se trouvait M. de la Rocheferney. Elle pouvait très-facilement éviter de croiser ses regards avec lui.

M. Guillaume fit tous les frais de la conversation, s'adressant toujours à Bernard ou à Catherine, qui répondaient non sans avoir beaucoup de distractions. De temps en temps, Marguerite disait à demi-voix quelques mots à sa voisine Rosemonde, qui répondait brièvement, mais sans embarras apparent. Ou eût dit, à la voir calme et sereine, que le compagnon de voyage de M. Bernard était un étranger sans importance et visitant le pays.

M. Guillaume déjeuna de grand appétit. Le vicomte mangea fort peu, mais il accepta souvent du vin de Sautene très-vieux en bouteilles, et versé par la main de Bernard. Léopold, sans vouloir se griser, chose qui, du reste, lui était impossible dans ce moment-là, n'eût pas été fâché de se monter un peu la tête. Dans une situation comme la sienne, je crois qu'une généreuse bouteille est d'un assez bon secours: Bacchus pris modérément est un ami cordial, dit Horace.

Le déjeuner ne fut pas d'une folle gaieté; M. Guillaume à lui tout seul en avait *savouré les charmes*, comme eût dit un épicurien de l'autre siècle.

Quand tout le monde fut debout, Bernard alla causer un moment à l'écart avec Rosemonde. La jeune fille rougit et pâlit alternativement. Enfin, retrouvant la voix qui lui avait manqué un moment :

— Monsieur, dit-elle, j'accepte; mais je regrette que vous ne soyez pas présent.

— Vous pouvez avoir toute confiance en M. Guillaume, répondit Bernard. C'est l'ami de votre meilleur

ami, de votre cher tuteur. D'ailleurs, je serai à votre portée, et un mot de vous me suffira pour intervenir.

Alors on vit le vicomte suivre M. Guillaume, qui l'amena à cinquante pas de là, sous de beaux chênes touffus ; au pied desquels se trouvaient quelques rochers sortant un peu du sol, comme des bornes plantées.

— Voici des siéges tout trouvés, dit Guillaume.

Bernard arriva, tenant à son bras Rosemonde.

— Mademoiselle, lui dit-il d'une voix calme, voici M. Guillaume qui demande à avoir l'honneur de causer avec vous un moment. Vous permettrez aussi, je l'espère, à M. de la Rocheferney de prendre part à cet entretien. Il s'agit de quelques explications que ces messieurs tiennent beaucoup à vous donner, quelques explications qui pourront vous intéresser. M. Guillaume est un ami de M. Talamon, j'insiste sur cela, mademoiselle.

En disant ces mots très-diplomatiques, le fermier invita sa *nièce* à s'asseoir sur un banc de rocher. M. Guillaume prit place à deux pas de cette belle enfant, qu'il caressait du regard. Le vicomte se tenait debout, un peu à distance.

Bernard salua et s'éloigna.

— Nous vous savons un gré infini, mademoiselle, dit l'ami de M. Talamon, de votre extrême obligeance. Nous n'abuserons pas de vos bontés, ajouta-t-il en souriant. M. le vicomte et moi avons le mérite de dire

brièvement ce que nous avons à dire. Je vous présente, mademoiselle, un homme des plus honorables, et qui est le proche parent et l'ami de Mme de Ronoy, votre amie de pension.

— Comment se porte ma chère Charlotte? demanda Rosemonde, enchantée de trouver une échappée.

— Parfaitement, mademoiselle. Elle vous écrit, et probablement sa lettre vous parle du but de la visite de M. de la Rocheferney?

— Voici sa lettre, répondit Rosemonde en la présentant à M. Guillaume. Vous pouvez la lire tout haut, monsieur.

La surprise des deux compagnons de voyage devint extrême; tant de fermeté, tant de loyauté et de grâce les enchantaient et leur paraissaient dignes d'admiration.

— Au fait, dit M. Guillaume, vous avez parfaitement raison, mademoiselle, cette lettre dira cent fois mieux que nous ce que nous avions à cœur de vous expliquer.

M. Guillaume lut posément la lettre que voici :

« Chère Rosemonde,

» J'ai une grâce à vous demander, à vous qui êtes la plus belle âme que je connaisse... »

— Ah! dit la nièce de Bernard en étendant la main

pour reprendre la lettre, il y a cela? J'ai lu rapidement. Ne continuez pas, monsieur.

— Mademoiselle, dit Bernard, nous mettrons ce qui sera élogieux sur le compte d'une amitié qui se plaît à exagérer vos mérites, soyez tranquille. Je continue :

« Cette grâce, c'est de recevoir avec bonté mon cousin et mon ami, Léopold de la Rocheferney, qui passera quelques instants à la ferme des Herbiers. Il a de très-grands chagrins, et il m'a expliqué la cause de cette affliction réelle, profonde. Ma chère amie, il y a eu une trahison bien coupable dans ce qui concerne la conduite en apparence odieuse du vicomte. Il a été victime d'une atroce rouerie; j'en ai la preuve. Écoutez les explications qu'il vous donnera. Personne n'a le cœur plus loyal; personne, laissez-moi vous le dire, n'a pour vous des sentiments... »

— Assez, monsieur, dit Rosemonde. Le reste est chose intime entre Mme de Ronoy et moi.

M. Guillaume rendit la lettre. Léopold sentait son cœur rafraîchi par les brises ineffables de l'espérance.

— Alors, reprit M. Guillaume, c'est monsieur le vicomte qui continuera à donner des explications.

— Elles sont bien simples, dit Léopold en se rapprochant de deux pas et s'adressant à M. Guillaume. Il m'avait suffi de voir une seule fois une admirable jeune personne pour lui vouer une tendresse exaltée, éternelle. J'eus la hardiesse de lui écrire; elle reçut ma

première lettre, mais les autres furent toutes interceptées; une autre main que la sienne répondit à mes lettres; je n'avais jamais vu l'écriture de celle que j'adorais; j'ignorais également qu'elle eût une sœur; j'eus la folie coupable de proposer un enlèvement; on refusa d'abord, on finit par accepter. Je me rendis au lieu désigné dans la nuit. Le départ eut lieu, et, arrivé à Genève, je reconnus que j'avais été dupe d'une trahison. J'étais parti avec une jeune fille voilée qui n'était autre que la sœur de celle que j'avais cru enlever et à laquelle j'avais voué ma vie puisque je lui avais offert ma main, mon nom, mon existence entière jusqu'au dernier soupir. Voilà toute l'explication que j'avais à donner. Si on refuse de croire à ce fait que j'affirme vrai sur l'honneur, si on ne répond à ma loyauté que par le dédain, ainsi qu'on l'a fait par le passé quand j'ai voulu me justifier par écrit, oh! alors, il ne me reste plus qu'à en finir avec la vie...

— Monsieur, dit Guillaume, le suicide ne fut jamais qu'une preuve de faiblesse indigne d'un homme de cœur et d'une loyauté qui n'a rien à redouter. Je suis convaincu que, dès ce moment-ci, on vous croit sur parole et qu'on regrette le dédain dont on vous a accablé. Mademoiselle, approuvez-vous ce que j'ai dit?

— Oui, monsieur, dit Rosemonde en relevant la tête pour ne regarder que le ciel. Oui, mais ce que je refuse de croire, c'est à la pureté d'un sentiment qui n'avait pas rougi de me proposer un enlèvement, c'est-à-dire un acte révoltant et contre la pudeur. Eh! monsieur Guillaume, de quel droit m'insulter ainsi, moi! moi,

qui ai en horreur tout ce qui n'est pas selon Dieu et l'honneur d'une femme? Oh! la grossièreté, l'insolente provocation au mal, le cynisme qui ose proposer une flétrissure... jamais, jamais je ne puis les pardonner! Si la personne dont vous plaidez la cause ici, monsieur Guillaume, a été victime d'une perfidie, c'est Dieu qui a voulu cela pour la punir et me sauver. Maintenant, que lui reste-t-il à faire? Me poursuivre de son exaltation?... me troubler dans ma retraite?... me forcer à écouter des aveux que je n'ai point autorisés? Non, il y a mieux que cela. Si cette personne a du repentir dans le cœur, qu'elle accepte l'expiation; qu'elle évite de me voir, car elle ignore si je suis disposée à répondre à ses sentiments, si je consens à être aimée, si j'ai le cœur libre enfin.

— Ah! s'écria Léopold, ce dernier mot est un coup de poignard, mademoiselle!

— Vous êtes bien prompt à vous récrier, monsieur le vicomte, reprit tranquillement M. Guillaume; on voit que vous n'êtes pas habitué à souffrir. D'ailleurs, pourquoi mademoiselle ne vous demanderait-elle pas à son tour de quel droit vous voulez sonder son cœur? Eh! monsieur, l'amour vrai se soumet et attend. La passion impatiente et révoltée est une tyrannie insupportable à certaines natures d'élite.

Léopold s'approcha de Rosemonde et lui dit avec une dignité douce, mais très-prononcée :

— Vous avez une sœur presque aussi belle que vous, mademoiselle, mais d'une méchanceté de cœur et d'une audace inouïes. Rachetez devant Dieu tout le mal que

peut faire votre sœur; croyez à la loyauté d'un homme qui vous adore et ne brisez pas sa vie. Ce n'est pas de la pitié que je demande, c'est de la justice.

— Mon indignation était juste, monsieur, dit Rosemonde sans regarder le vicomte.

— Oui, reprit-il, mais votre sévérité trop prolongée serait souverainement injuste. Si j'ai osé vous proposer un enlèvement, c'est que les réponses à mes lettres m'y provoquaient en quelque sorte. Ces lettres disaient que votre tuteur avait ordre de ne vous retirer du couvent que dans deux ans.

— Ces lettres mentaient, dit Rosemonde indignée.

— Elles n'étaient pas de vous, elles mentaient, je le sais, mais elles m'égaraient.

— Ah! s'écria la fière jeune fille, quel rôle on m'a fait jouer! Et l'Évangile ordonne de ne pas se venger!

— Il ordonne même de pardonner, ajouta M. Guillaume.

Rosemonde pencha la tête et joignit les mains. Dans ce moment-là, un rayon de soleil filtra à travers les branches, vint se poser sur cette belle enfant pensive, recueillie, et donner à sa magnifique chevelure ces reflets d'or bruni d'une si vaporeuse transparence. A la voir ainsi, on l'eût prise pour un des anges du Titien méditant auprès du Sépulcre.

Cet entretien était un préliminaire assez favorable pour M. de la Rochefernev; il permettait d'espérer d'heureux effets dans la suite. M. Guillaume crut devoir en rester là pour cette fois. Il se leva, et Rosemonde

l'imita. L'ami de M. Talamon offrit le bras à la jeune fille, et tous deux s'acheminèrent à pas lents vers un sentier du bois.

Léopold suivait, jouant du bout de sa canne élégante avec de grosses touffes de fleurs de genêts. On gardait le silence; chacun se livrait à sa rêverie. Il arriva un moment où un buisson accrocha la robe de Rosemonde. Léopold, marchant derrière elle, écarta le buisson, délivra le pan de la robe, et quand il retira sa main on vit quelques gouttes de sang.

— Vous vous êtes blessé, monsieur? demanda Rosemonde avec une vivacité inattendue.

Léopold sourit en enveloppant sa main de son mouchoir de batiste.

— Oh! oh! dit gaiement M. Guillaume, voilà monsieur le vicomte qui verse son sang pour vous, mademoiselle.

Rosemonde jeta sur le vicomte un regard qui ressemblait beaucoup à un remercîment affectueux. Le vicomte s'approcha d'elle, attiré malgré lui, et, par un de ces hasards inexplicables, le bras droit de Rosemonde se trouva passé au bras gauche de M. de la Rocheferney, M. Guillaume ayant assez maladroitement perdu sa position de l'autre côté. La promenade continuait, au petit pas; le silence n'était interrompu que par de rares observations sur la douceur du temps ou la fraîcheur des feuillages. Un quatrième promeneur vint se mêler au groupe, c'était Bernard. Il n'était plus de trop; on avait clos la conférence.

Cette partie du bois appartenait au domaine des Herbiers; la grande route de Paris à Melun le bordait à droite. De l'autre côté du chemin se déroulaient des prairies, au delà desquelles on distinguait des clairières et des futaies. Le paysage était sévère et charmant à la fois; les prairies, comme un immense tapis de velours vert, étaient sillonnées par des ruisseaux d'une eau claire et vive qui étincelait au soleil. Par intervalles s'élevaient au bord de l'eau de grandes touffes de joncs à fleurs jaunes et de glaïeuls sauvages.

Rosemonde et son cavalier avaient quitté le bois des Herbiers et avaient traversé la route pour voir de plus près les belles prairies.

M. Guillaume et Bernard les suivaient de loin sans les perdre de vue, mais ils étaient restés sous l'ombrage et et ils s'étaient assis un moment sur un petit talus de gazon.

— Il faut, disait Bernard, que j'aie en vous une confiance bien illimitée, monsieur, pour consentir à ce tête-à-tête hors de la portée de la voix. Mais la lettre de M. Talamon est ma garantie. Je dois, à ce qu'il paraît, suivre vos ordres en tout au sujet de Mlle Rosemonde. Diantre! M. Talamon vous estime à un degré... Savez-vous, monsieur, que je ne connais personne à qui il donnât des pouvoirs si étendus?

— Monsieur Bernard, répondit Guillaume, quand vous me connaîtrez mieux, vous verrez que je ne suis pas tout à fait indigne des sentiments dont m'honore votre patron, qui est le mien aussi.

La conversation continua sur ce chapitre et aboutit

naturellement aux mérites de Rosemonde, dont M. Guillaume se montrait grand admirateur. Il questionnait le fermier au sujet de cette jeune fille avec un intérêt mêlé d'attendrissement. Bernard répondait franchement à tout et ne tarissait pas en éloges ; Bernard avait pour *sa nièce* un attachement qui allait jusqu'à la vénération.

Pendant qu'ils causaient de la sorte, les deux beaux jeunes gens que nous aimons s'étaient placés sous le feuillage d'un magnifique peuplier au bord des fossés. Ils étaient debout, toujours au bras l'un de l'autre, et paraissaient causer avec animation, du moins Léopold, qui levait souvent la main vers l'horizon, ou plutôt vers le ciel.

Muses des chastes amours, vous ne m'avez rien révélé de ce mystérieux entretien, à moi, votre adorateur fervent encore, bien que ma jeunesse ne soit plus qu'un lointain souvenir.

Que se disaient-ils de si enivrant, ces deux solitaires, n'ayant pour témoins que les feuillages et la brise murmurante? qu'il devait être éloquent de poésie, lui! qu'elle devait être émue et charmante, elle!

O quoties, et quæ nobis Galatea locuta est!
Partem aliquam, venti, divum referatis ad aures.

Si quelque jeune fille, sous le charme d'un premier amour, me reproche cette citation latine, qu'elle se fasse

traduire ces vers virgiliens par son fiancé ; elle ne me reprochera plus rien et nous resterons bons amis.

Revenons à Rosemonde et à M. de la Rocheferney causant toujours sous le grand peuplier de la route.

Au bout d'un quart d'heure, plus longtemps peut-être, Rosemonde, se retournant vers le grand chemin, vit arriver du côté de Paris une chaise de poste assez lourde et d'une grossière apparence.

— Voilà une vilaine voiture ! dit-elle en se reculant instinctivement.

— Elle est fort laide, en effet, reprit Léopold ; mais peut-être contient-elle de bonnes gens qui voyagent.

— Je ne le crois pas, ajouta Rosemonde, fixant toujours ses beaux yeux d'un bleu céleste sur le sombre équipage.

C'était une grosse berline, qui datait peut-être de 1815, mais encore assez roulante et tirée par deux vigoureux chevaux percherons. Le cocher était sans livrée. La voiture n'était chargée d'aucun bagage.

Elle arriva, au trot, jusqu'au peuplier. Là, un homme, à large face rubiconde mit la tête à la portière, et, s'adressant à Léopold, il lui dit :

— Sommes-nous, monsieur, près des Herbiers ?

Le cocher avait arrêté ses chevaux.

— Vous y êtes, monsieur, répondit Léopold.

Puis, il ajouta à voix basse :

— J'ai vu cette tête-là quelque part.

La portière s'ouvrit. Un homme de quarante ans en-

viron descendit de voiture. Il était remarquable par sa carrure, ses favoris drus et noirs et la dureté de ses traits, bien que sa bouche grimaçât un franc sourire. Cet homme, d'une mise propre mais commune, s'approcha de Léopold et mit le chapeau à la main.

— Monsieur, dit-il, le hasard me favorise singulièrement. Je suis parti de Paris avec l'intention de me rendre à la maison de campagne de M. le comte de la Rocheferney, et j'ai le bonheur de rencontrer ici à mi-chemin monsieur son fils, à qui j'ai affaire.

— Affaire à moi, vous? dit Léopold en se mettant sur la défensive sans quitter le bras de Rosemonde, qui tremblait. Expliquez-vous sur-le-champ.

— Oui, monsieur le vicomte, reprit l'homme à la grosse tête; auriez-vous la bonté de me dire si vous pouvez me remettre, à l'instant, la somme de quarante-sept mille cinq cent soixante et quinze francs en échange du dossier que voici?

Et l'inconnu tira de sa poche un énorme portefeuille en cuir noir.

— Misérable! s'écria le vicomte en levant la canne.

— Vous voulez me couper la figure, monsieur? dit le quidam en sortant de dessous son paletot un bâton noueux et court.

Rosemonde avait pâli, mais, comprenant la nature du danger que courait le vicomte, elle reprit son énergie et dit à demi-voix à son cavalier:

— De l'argent? cet homme sera payé; je vais écrire à M. Talamon.

— Adorable enfant ! répondit le vicomte en lui serrant le bras, promettez-moi de rester calme et laissez-moi m'expliquer.

— C'est une lettre de change acceptée par vous, reprit l'homme de la loi, protestée, portant jugement définitif et prise de corps...

Rosemonde jeta un cri. Léopold leva le bras sur le brutal qui osait prononcer de si cruelles paroles : il allait frapper... il était hors de lui, furieux... lorsqu'il se sentit saisir par des mains vigoureuses qui lui étreignaient les coudes... Trois gardes de commerce étaient descendus de la berline opposée, et, faisant un détour, ils s'étaient glissés tout le long du fossé sans que Léopold pût s'en douter.

Rosemonde appela au secours ; son cri fut entendu de Bernard et de M. Guillaume, mais malheureusement ils étaient à une assez grande distance. Léopold, vigoureux et agile, se débattait avec une surprenante énergie. Il fallut céder ; il fut enlevé et porté dans la berline qui tourna bride aussitôt. Mais Rosemonde, légère et la tête en délire, atteignit la voiture avant qu'elle partît, et tendant la main à Léopold :

— Oh ! s'écria-t-elle, comptez sur Dieu et sur moi !

Cette main adorable, Léopold la baisa avec passion, et le plus joli gant du monde, frais et parfumé, resta en sa possession. Il le porta à ses lèvres, et la voiture partit à fond de train, contenant trois gardes de commerce de la plus vigoureuse espèce et servant de gardes du corps à M. de la Rocheferney. Le qua-

trième estafier avait grimpé sur le siége, à côté du cocher.

Deux minutes après, M. Guillaume et Bernard arrivaient éperdus, haletants; ils soutenaient Rosemonde que ses forces abandonnaient. La berline, emportée par deux chevaux de l'enfer, disparaissait au loin dans des tourbillons de poussière.

Bernard prit sa *nièce* dans ses bras et la porta jusqu'à la fontaine où se trouvaient Mme Bernard et sa fille. Rosemonde était d'une pâleur mortelle, on redoutait une crise nerveuse; on ne chercha pas à l'interroger. Un chariot de la ferme était là. La famille de M. Bernard revint en toute hâte aux Herbiers, ramenant auss M. Guillaume, dont l'émotion était violente et qui se perdait en conjectures sur cet événement.

— Rassurez-vous, lui dit Bernard. C'est un accident qu'on pouvait prévoir. J'ai deviné. M. le vicomte, cette fois-ci, est enlevé... par un créancier de mauvaise humeur.

M. Guillaume sourit et reprit son calme habituel.

— Monsieur Bernard, dit-il, vous m'avez fa itdu bien. De l'argent? il ne s'agit que d'argent?... Mais parlons à notre chère nièce, mon bon monsieur Bernard.

Le chariot, au bout d'un quart d'heure, entrait dans la cour de la ferme des Herbiers. On transporta Rosemonde dans son appartement. Catherine et Marguerite avaient les larmes aux yeux; elles donnèrent les soins es plus tendres à cellé qu'elles aimaient comme une fille et comme une sœur.

— Nous avons à causer, dit M. Guillaume à Bernard le fermier.

ÉPILOGUE.

Une heure environ après cet événement, Rosemonde se trouva dans un état plus calme. M. Guillaume lui fit demander la permission de la voir, et il eut avec elle une conversation tête à tête. La jeune fille lui raconta en peu de mots comment avait eu lieu la scène violente qui avait été suivie d'un enlèvement si inattendu. Ses pleurs avaient coulé, et c'était pour elle un soulagement qui la sauva d'une crise dangereuse.

— Mademoiselle, lui dit M. Guillaume, il est des accidents fortuits qui déroutent tous les plans. Nous venions de signer un charmant traité de paix ; nous étions trop heureux, grâce à la bonté, à la générosité de votre cœur. Un nuage est venu, mais il s'élèvera un bon vent qui emportera ce nuage. La fortune de M. de la Rocheferney est compromise sérieusement ; il a fait des folies, il les expie ; il n'en fera plus, j'en suis certain. Il vendra une partie de ses biens, et s'il veut accepter

mes services, je chercherai à lui conserver un patrimoine suffisant pour vivre dans l'indépendance et dans le bonheur.

— Oui, dit Rosemonde, vous avec raison, monsieur. Mais être arrêté et jeté dans une prison comme un criminel! Oh! monsieur Guillaume, c'est affreux!

— La prison de la dette ne déshonore pas, reprit Guillaume.

— N'est-ce pas toujours la prison, monsieur? quel horrible supplice!

— Sans doute, dit l'ami de M. Talamon; mais cette reclusion sera de courte durée, on payera les dettes.

— Quand? demanda Rosemonde avec vivacité.

— Eh! quand on aura vendu des terres, des fermes.

— Mais quand aura-t-on vendu? répéta la charmante jeune fille en rougissant d'impatience.

— Mon Dieu! dit à dessein cet impitoyable Guillaume, quand on aura trouvé des acquéreurs et rempli toutes les formalités judiciaires...

— Mon Dieu, mon Dieu! s'écria Rosemonde, cela peut durer trois semaines.

— Dites six mois, un an, mademoiselle.

Rosemonde se leva pâle, frémissante; elle courut à une petite table sur laquelle se trouvait un bureau portatif et contenant tout ce qui était nécessaire pour écrire. Elle traça rapidement quelques lignes; elle data et signa sa lettre, puis elle la présenta ouverte à M. Guillaume.

— Monsieur, dit-elle avec fierté, j'ai ma dot... Oh! j'ai une dot, monsieur! Mon père ne m'a pas tout à fait abandonnée... Soixante mille francs pour une paysanne comme moi, c'est trop!...

M. Guillaume jeta un cri. Ce reproche lui avait été droit au cœur.

— Vous abandonner! reprit-il. Ah! mademoiselle, je sais, moi, que monsieur votre père vous aime à l'adoration.

— Laissons cela, dit Rosemonde, dont les yeux brillaient de larmes; voici ma lettre pour mon tuteur. Je renonce à tout... je suis bien maîtresse de ma dot, j'espère, puisqu'on me l'a donnée. Vite, vite, monsieur, partez pour Paris, je vous en supplie; je vous le demande à genoux, s'il le faut. Qu'on paye cette horrible lettre de change et qu'on rende la liberté à celui...

— A celui qui vous aime, dit Guillaume. Je pars, mademoiselle. Mais avant tout, je vous demande une grâce, un très-grand honneur: permettez-moi de vous baiser les mains.

M. Guillaume s'inclina sur les belles mains blanches et fines qu'on lui tendit, et il les porta à ses lèvres avec un respect, un attendrissement qui surprirent et émurent beaucoup la *niece* de Bernard.

Une heure après, il était en route pour Paris.

DEUXIÈME PARTIE.

I

LA MAISON DE ROSALINDE.

Au nombre de ces charmants hôtels que l'art moderne élève avec tant d'enthousiasme sur le terrain des Champs-Élysées, il en est un, situé entre cour et jardin, qui paraît s'abriter avec intention derrière de grands massifs de verdure, et que la foule ne peut admirer que par accident, quand la grille, tapissée de verveines et de feuilles d'un lierre tendre, reste un moment entr'-ouverte.

Cette maison de plaisance, bâtie depuis deux ans à peine, a toutes les délicatesses extérieures d'un bijou ciselé. On dirait une de ces villas construites pour quel-

que jeune femme de la famille impériale sous les Antonins, alors que les environs de Rome étaient désertés pour les pentes du rivage de Naples, alors que l'art fantaisiste remplaçait déjà l'art archaïque. Les frises de la maison sont ornées de statues et de vases; des colonnes en demi-relief épanouissent leurs gerbes de marbre sous les corniches, et un beau pavé de mosaïque borde et encadre le bâtiment. Le jardin est une vaste corbeille de fleurs ombragée par de grands arbres dont on a respecté la verdure luxuriante. Le gazon y est d'une fraîcheur perpétuelle, grâce à une eau vive qui sort d'un jet abondant et va s'épandre en pluie autour d'une vasque de granit.

En été, le silence et l'ombre entourent la maison; en hiver, le soleil vient la réchauffer de ses rayons d'or et sourire aux glaces de ses fenêtres.

C'est une ravissante habitation, n'ayant pas de voisines indiscrètes qui la surveillent de l'œil, puisque des arbres verts toute l'année et d'immenses grillages de feuilles persistantes l'abritent de droite et de gauche, voilant les murs du jardin comme pour donner à la maison l'illusion d'une forêt sans limites.

Au nord de la villa est la cour, dont l'entrée donne sur une de ces rues encore indéterminées et où personne ne passe dans un but d'affaires. Habiter une pareille maison est un bonheur qui paraît irréalisable à la foule, puisqu'il ne peut être réalisé que par une de ces rares, très-rares individualités à qui la fortune a ouvert ses mines d'or. En voyant cette douce et élégante demeure, on comprend comment il est possible, pour

quelques années, d'oublier qu'il y a sur la terre des bois, des vallées, des lacs et des montagnes; on comprend que, dans ce petit Éden, l'âme et l'imagination peuvent se résigner à la vie claustrale, sans désirer même une échappée de vue sur de lointains horizons.

Dans la matinée d'une journée de septembre, un homme d'une trentaine d'années et d'une mise fort élégante, descendait de voiture en face de la porte cochère de la rue, et demandait au concierge à être introduit auprès de la maîtresse de la maison.

— Monsieur, répondait le concierge, il est à peine midi...

— Sonnez le timbre, reprenait l'inconnu. On m'attend.

Le timbre sonna. Un domestique en livrée parut sur le perron de l'hôtel. L'étranger lui dit :

— Annoncez le marquis de Malatesta.

Et il entra à la suite du valet, qui le pria d'attendre dans un salon du rez-de-chaussée.

Cinq minutes après, ce domestique revint; il invita M. le marquis à se rendre dans le jardin, où il rencontrerait mademoiselle.

M. de Malatesta arrivait donc chez Mlle de Villefort à l'heure désignée et pour affaire importante.

Il passa du salon au jardin, dont la richesse et le bon goût le charmèrent. Jamais flore plus variée et mieux choisie. Pour composer un pareil jardin, il fallait être un grand artiste et un horticulteur des plus distingués. Rosalinde n'avait eu qu'à faire un appel à ses goûts et à son intelligence.

Le marquis se dirigea vers un massif, où il était presque sûr de rencontrer la maîtresse du logis. Au pied d'un arbre magnifique, il vit en effet une femme assise dans un fauteuil de jardin, dans l'attitude du repos le plus complet. Elle paraissait sommeiller, tenant de la main droite un grand éventail fermé et, de l'autre main, un livre renversé sur ses genoux. M. de Malatesta s'approcha avec précaution. Il se trouva vis-à-vis d'une Allemande du plus beau blond et de la plus ample tournure. Comme il s'inclinait en murmurant quelques paroles, la dormeuse, surprise, effrayée, déploya le bras droit avec vigueur et M. de Malatesta se sentit atteint en plein visage du plus robuste coup d'éventail qui jamais ait souffleté un impertinent.

— Eh! s'écria-t-il, autant vaut, madame la baronne, qu'au lieu d'un éventail vous n'ayez pas dans la main un manche à balai!

Mme la baronne Plock, que nous connaissons déjà, la tante Plock, se pâmait de crier des mots tudesques d'une énergie à désespérer un linguiste de première force.

A ces cris germaniques, accourut la plus belle fille du monde, Rosalinde, riant aux éclats et devinant la scène qui venait d'avoir lieu. En deux mots allemands elle fut mise au fait de l'aventure, et, se tournant alors vers M. de Malatesta, elle lui dit avec cette finesse incomparable que nous lui connaissons :

— Ma tante vous fait toutes ses excuses, monsieur le marquis. Éveillée au murmure de votre parole, elle a

eu peur; elle a cru a un frelon qui venait lui mordre la joue.

— Mille grâces pour la comparaison, dit le marquis en riant, le frelon eût, en effet, difficilement choisi plus de fraîcheur et de plus riches couleurs.

Rosalinde traduisit immédiatement à sa tante la remarque du marquis. La baronne, déjà très-rose, rougit jusqu'au ton de la pivoine et s'inclina en souriant : elle était excessivement flattée du compliment.

— Vous voyez que ma tante est fort aimable, reprit Rosalinde; seulement, elle a un défaut. Après déjeuner, quand elle sommeille, elle devient très-dangereuse à approcher; nous procédons par des signaux. Elle n'entend pas un mot de français, ce qui ne l'empêche pas d'être fort spirituelle, même pour ceux qui ne savent pas l'allemand. L'esprit de ma tante est dans le geste; elle a des silences d'une éloquence incomparable.

— Si vous lui appreniez un peu le français, mademoiselle? ajouta le marquis.

— Je m'en garderais bien, dit Rosalinde. J'ai l'avantage de me perfectionner dans la langue allemande en traduisant tout ce qu'elle dit, c'est un moyen de continuer mes études; je fais des versions sans m'en douter. Tante Plock, ajouta-t-elle, est ma meilleure amie, monsieur le marquis; elle est ma tutrice, elle veille sur moi avec la vigilance du cœur.

— Mais, dans tous les cas, mademoiselle, madame votre tante ne peut pas surveiller avec beaucoup d'attention ce qu'on pourrait vous dire en bon français...

— C'est ce qui vous trompe, monsieur.

— Comment, mademoiselle?

— Comment? est-ce que je ne lui traduis pas mot pour mot en allemand tout ce qu'on me dit en langue française? Alors ce n'est plus une version, c'est un thème que je fais, monsieur; toujours la continuation de mes études classiques.

— Oh! c'est charmant, en effet, dit le marquis en appuyant son mouchoir de batiste sur son nez un peu malade encore du coup d'éventail.

— Mais, monsieur, reprit Rosalinde, veuillez vous asseoir. Vous venez pour me parler d'une affaire...

— Pour vous rendre compte de ce qui a été fait, dit le marquis.

— Grand Dieu! s'écria Rosalinde, le regard brillant d'une joie étrange; il se pourrait! déjà, tout a réussi!

— C'est fait! dit le marquis en riant aux éclats. Pris! enlevé!

— Embastillé? s'écria Rosalinde.

— Embastillé!

— Ah! marquis, la belle aventure! Comptez-moi cela au plus vite. Quelle reconnaissance envers vous! parlez, monsieur le marquis.

On prit des siéges auprès de la baronne, qui suivait du regard les deux interlocuteurs et cherchait à les deviner, se tournant mécaniquement à droite et à gauche, selon que l'un ou l'autre parlait.

— Ma chère tante, lui dit la douce Rosalinde, je vous tiendrai au courant de tout ce que monsieur le marquis

me contera. Soyez tranquille et calmez vos émotions trop orageuses ; dormez un peu, cela rafraîchit.

La tante Plock, d'une nature très-docile, ne tarda pas à suivre le conseil de sa nièce. Ses yeux s'appesantirent et se fermèrent. Elle se prit à dormir avec une placidité allemande qui témoignait autant d'un bon caractère que d'une santé excellente.

— La voilà partie, dit Rosalinde. Voyons, monsieur le marquis. Notre paladin a été enlevé par les enchanteurs, aux environs de son manoir ?

— On n'enlève personne sur ses propriétés, reprit Malatesta. La police seule a le droit de violer le domicile, et nous procédons autrement, nous, le Code de commerce à la main. La lettre de change protestée emportait jugement et prise de corps : vous avez désiré, belle Rosalinde, que ce chiffon de papier, valant quarante-sept mille cinq cent soixante-quinze francs, fût acheté par un tiers. C'est ce qui a été fait. Ce tiers porteur, par moi choisi, a versé les fonds au créancier titulaire, lequel lui a remis sa créance en échange. Nous devons donc quarante-sept mille cinq cent soixante-quinze francs à M. Lelièvre...

— Et nous les lui payerons, répondit Rosalinde.

— Fort bien ; il n'en doute pas.

Flanqué de trois gardes de commerce, M. Lelièvre monta dans une voiture de poste. Il devait se rendre aux environs de l'habitation du comte de la Rocheferney ; car ce tendre père attendait la visite de monsieur son fils. On devait guetter au passage ce charmant vicomte

et l'enlever avec tous les égards dus à son rang ; mais il était présumable que le beau Léandre ne passerait pas dans le voisinage des Herbiers sans chercher, malgré le fermier Bernard, à se mirer un moment dans les yeux bleu céleste de cette nièce incomparable qu'on a donnée depuis peu à M. Bernard. M. Lelièvre avait ses instructions, et M. Lelièvre est le plus fin et le plus intrépide des chargés d'affaires qui soient au monde. Le plan était donc tout tracé, un plan stratégique admirable.

— Cela est vrai, dit Rosalinde.

— Parbleu! reprit le marquis, il était de vous, mademoiselle!

— Allez toujours.

— On a bien raison de dire, reprit M. de Malatesta, que la Providence favorise toujours la justice. Ce jour-là, la justice était personnifiée dans l'auguste M. Lelièvre, aux larges épaules, aux mains nerveuses, aux noirs favoris. Thémis, au lieu d'une balance d'or et d'un glaive, portait un dossier en règle et un gourdin noueux. La voiture arrive à la hauteur des Herbiers. M. Lelièvre avait l'œil sur les abords de la route ; il fouillait du regard les bois charmants qui longent le chemin. Tout à coup, sous un magnifique peuplier, au bord d'un fossé, notre chargé d'affaires aperçoit et reconnaît... Dieux immortels! quel tableau! il a devant lui le spectacle ravissant d'un jeune homme, d'une élégante tournure, causant bras dessus, bras dessous, à l'ombre, avec une incomparable Amaryllis.

— Est-il possible! s'écria Rosalinde, dont les yeux jetaient des feux de diamants.

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, mademoiselle. Le ciel protége la Justice. Alors, que fait M. Lelièvre? Il prend un air débonnaire, fait arrêter la voiture, met la tête à la portière, adresse une question quelconque à l'amoureux berger. Ses trois compagnons de voyage se glissent hors du carrosse par la portière opposée. M. Lelièvre descend à son tour, calme, souriant, presque olympien, comme la Justice; il s'adresse au plus heureux des amants, et, lui présentant un dossier, il l'invite à lui remettre en échange une petite somme de quarante-sept mille cinq cent soixante-quinze francs. Un cri part, une canne est levée... mais avant qu'elle retombe sur la joue de ce bon M. Lelièvre, monsieur le vicomte est soulevé de terre par trois génies sortant du fossé et qui l'emportent dans le carrosse. O dieux et déesses! comment dépeindre le désespoir d'Amaryllis! Elle court à la voiture, jette des cris, tend les mains. L'amoureux captif a encore le temps (ces amoureux sont toujours adroits) de baiser une des belles mains étendues vers lui et un gant ravissant reste entre ses doigts. Gage d'amour, M. Lelièvre vous vit pressé mille fois sur les lèvres de son prisonnier! La voiture part au galop; Amaryllis va se pâmer sur la route... Mais ses cris ont été entendus. Deux hommes, sortant du bois, accourent à elle et l'emportent dans la direction de la ferme. Un de ces hommes de bien était Bernard; M. Lelièvre croit l'avoir reconnu.

— Après, après, monsieur? dit Rosalinde avec une avidité terrible.

— Après?... ceci est moins poétique. Le prisonnier,

fier, dédaigneux, n'adresse pas un mot à ses ravisseurs; il les écrase d'un regard foudroyant. Il les eût tués raides si ses yeux eussent été des pistolets. Puis, se tournant vers la portière, il contemple la campagne fuyant autour du carrosse. Enfin, on arrive à Paris; on traverse la ville vers cinq heures du soir; même silence dans la voiture: on eût dit le Masque de fer conduit au fort de Pignerol. On arrive rue de Clichy; on grimpe lestement la pente, et on s'arrête devant cette honnête et robuste porte de chêne d'un bâtiment très-moral et utile, que bien des amoureux en France ont visité pour leur plus grand bien. Là, on s'attendait à une scène, pas du tout. M. Lelièvre proposa son bras au prisonnier, qui le refusa gaiement et qui franchit le seuil du guichet avec une intrépidité digne de tout éloge. On se rendit au greffe pour faire enregistrer monsieur le vicomte. L'opération étant faite, M. Lelièvre salua très-respectueusement son compagnon de route, et lui offrit même ses services avant de le quitter.

— Monsieur, répondit le noble enfant de la dette, vous m'offrez vos services? Eh bien, j'accepte. Allez dire de ma part à celui qui a acheté ma lettre de change pour me faire écrouer, qu'il est un lâche et que je le tuerai.

Sur ce, monsieur le vicomte tourna les talons et suivit le directeur de l'établissement, qui voulut le conduire lui-même à l'appartement qui lui était réservé. M. Lelièvre sortit de la maison, la conscience tranquille, le cœur satisfait et le front triomphant.

Il se hâta d'accourir chez moi hier au soir, sur les dix heures, pour me rendre compte de l'expédition. Car

c'est hier au soir, samedi, mademoiselle, que le paladin qui vous intéresse a été incarcéré pour expier son crime de haute trahison envers la plus noble et la plus belle dame du monde. Je n'ai pas perdu de temps, comme vous le voyez. Vous teniez à être informée sans le moindre retard ; votre impatience était si grande, si naturelle...

— Merci ! merci ! dit Rosalinde en se levant.

Elle souriait, mais d'un rire équivoque. Ses beaux yeux, ordinairement si limpides, paraissaient troublés, et il y avait comme un nuage autour de ce front dont la pureté n'avait rien d'égal dans les moments de sérénité. Soucieuse, le regard errant sur le sol comme si elle hésitait sur un parti à prendre, elle s'avança seule sous les grands ombrages, se promenant lentement, et oubliant presque ce bon M. le marquis de Malatesta qu'elle laissait dans un tête-à-tête dangereux avec la tante Plock, dormant l'éventail à la main.

Un domestique de la maison s'avança vers le massif de verdure où se trouvait mademoiselle, et il vint lui annoncer que la voiture de M. Talamon entrait dans la cour. Rosalinde pâlit. Cependant, sans hésiter, elle se dirigea vers la maison en faisant prévenir M. de Malatesta de ne pas quitter le jardin.

II

LE PETIT SALON BLEU.

M. Talamon entrait au salon du rez-de-chaussée par la porte donnant sur l'antichambre, au moment où Mlle de Villefort entrait par la porte à glaces donnant sur le jardin. On eût dit une entrevue dont l'étiquette aurait été réglée d'avance par des conventions diplomatiques : Louis XIV et Philippe IV à l'île des Faisans.

Seulement, le cérémonial se borna à deux saluts échangés.

— Eh ! mademoiselle, dit assez gaiement le tuteur, comme tout est beau ici ! quel goût parfait ! quelle intelligence et quelle distinction ont présidé à l'établissement de cette habitation ! Vous avez dû vous donner beaucoup de peine pour guider vos artistes et vos ouvriers, mademoiselle ?

— Mais non, dit Rosalinde. J'ai voulu, voilà tout.

— Peste ! ce que femme veut... le proverbe dit vrai.

— Mon tuteur a-t-il pris du thé ? demanda Rosalinde.

— J'en prendrai volontiers.

— Passons dans le salon bleu, ajouta Rosalinde.

— Ah! il y a un salon bleu?

— Oui, pour les amis véritables.

— Merci, mademoiselle. Ceci vaut bien que je vous baise la main.

— La voilà, monsieur. Passons au salon bleu.

— Avez-vous un salon jaune ou vert pour vos ennemis, mademoiselle? demanda M. Talamon en l'amenant devant une table à thé, dans le plus joli salon possible, tapissé de lampas bleu de ciel à baguettes d'or et ayant des Watteau pour dessus de porte.

— J'ai les grands appartements pour les indifférents, monsieur; quant aux ennemis, je ne m'en connais pas encore, ajouta Mlle de Villefort.

— Oh! cela viendra, rassurez-vous, reprit M. Talamon. Vous êtes belle, charmante et riche; vous commencez à avoir des succès superbes... Les petites inimitiés vont éclore, roses et fraîches, mais épineuses. Je vous dis cela en bon tuteur.

— Eh bien, dit Rosalinde, nous les émonderons selon l'occasion, ces belles fleurs piquantes.

— Bravo, mademoiselle! Or çà, savez-vous ce qui m'amène?

— Pas encore.

— Une grosse affaire... Oui, je viens vous parler d'une affaire d'intérêt... Cela vous étonne?

— Un peu, dit Rosalinde qui ne devinait rien encore. Ai-je besoin de m'occuper d'affaires? Mais, voyons.

— Il s'agit d'une acquisition, reprit le banquier; il s'agit aussi d'une belle et bonne action digne de vous. Je suis informé que d'ici à huit jours des biens ruraux, valant au moins sept cent mille francs, seront vendus par expropriation forcée, et seront vendus au rabais par conséquent. C'est vous dire que le propriétaire de ces biens ne retirera pas la moitié de leur valeur.

— Eh bien, dit Rosalinde, vous voulez que je spécule sur le malheur?

— Non, mademoiselle; je vous propose, au contraire, de jouer le rôle de petite providence et de sauver quelqu'un de la ruine.

— En achetant ces biens?

— Précisément, en les achetant au prix de leur estimation réelle.

— J'ai peu de goût pour l'agriculture.

— Vous en avez pour les belles actions. En outre, savez-vous ce que vous ferez en achetant ces biens?

— Non. Voyons un peu jusqu'où je pousserai la vertu?

— Vous délivrerez un honnête homme de la prison.

— Je ne comprends pas, dit en souriant Rosalinde. On emprisonne donc l'honnêteté, en France?

— On emprisonne un homme ayant des dettes; ne discutons pas sur la question de la dette dans ses rapports avec l'honnêteté. Voulez-vous d'une affaire qui, à la fois, sera un excellent placement de capitaux et qui rendra à la liberté un homme distingué, loyal, très-bien placé dans le monde?

— Je ne sais pourquoi, dit la jeune fille, qui rougissait de surprise et de colère, je ne sais vraiment pas pourquoi vous vous privez vous-même, monsieur, du mérite de cette bonne action? Ai-je des capitaux, moi?

— J'ai à votre disposition beaucoup de fonds. Monsieur votre père vous ouvre un crédit énorme; de plus, il me recommande souvent, dans ses lettres, de saisir l'occasion de vous constituer une fortune en biens-fonds.

— Je ne veux pas devenir propriétaire, monsieur. On déteste trop les propriétaires dans ce moment-ci, et puis, on ne sait pas, une révolution...

— Alors, mademoiselle, bornons-nous à une action généreuse : autorisez-moi à prélever cinquante mille francs sur votre crédit pour payer une dette et ouvrir la porte d'une prison...

— A qui, monsieur?

— A un homme qui vous intéresse très-vivement et dont vous voulez porter le nom et le titre. Mademoiselle, M. le vicomte de la Rocheferney est écroué à la prison de la dette. Il vous aime; rappelez-vous Genève; vous avez accepté sa main en réparation. Je vais même plus loin : vous l'aimez, puisque vous l'avez suivi, puisqu'il vous a enlevée de votre consentement; vous l'épouserez. Il faut qu'il sorte de prison avant vingt-quatre heures. Je n'ai pas voulu vous enlever le mérite de cet acte de parfaite convenance et de dévouement. Il vous donnera un titre de plus à l'affection de votre mari.

Le silence succéda à cette proposition très-inattendue

et qui venait de donner à Rosalinde un éblouissement comme si un éclair avait tout à coup sillonné le ciel. Elle penchait la tête et paraissait réfléchir très-sérieusement. M. Talamon continua à prendre du thé avec le plus grand calme, en apparence du moins. Rosalinde cherchait à démêler dans le brouillard de ses pensées le vrai sens de la visite de son tuteur. Ignorait-il la cause de l'arrestation du vicomte et venait-il, en homme vertueux, proposer une bonne action à sa pupille? Croyait-il à un amour réciproque et à un mariage désiré de part et d'autre? Ou bien, M. Talamon venait-il chez elle pour découvrir la main cachée qui avait ouvert au vicomte la porte d'une prison? Creusait-il un piége? Rosalinde se décida à ruser de son côté.

— Monsieur, dit-elle, je suis vraiment très-affligée de ce que vous venez de m'apprendre. Que j'aime ou non M. de la Rocheferney, que je doive ou non devenir sa femme, c'est une question à part. Mais il me semble qu'en votre qualité de tuteur, vous manquez de prudence, permettez-moi de vous le dire. M. le vicomte est en prison pour dettes; donc, sa conduite peut donner des craintes pour l'avenir. Me proposer de racheter mon mari est très-généreux, très-chevaleresque; mais c'est m'exposer à contracter une obligation solennelle de devenir la femme d'un homme qui peut-être n'est qu'un dissipateur sans espoir de retour à une conduite meilleure. On n'est pas déshonoré pour avoir passé un certain temps en prison sous la clef de créanciers, d'usuriers; profitons de la circonstance; laissons un peu

M. le vicomte réfléchir au danger d'une vie trop dissipée et prenons nos informations sur lui, plus sérieusement. S'il est digne de nous, après notre examen, nous agirons dans le sens que vous m'avez indiqué. Si M. le vicomte n'est réellement pas digne de notre choix, eh bien, nous renoncerons à lui... Il m'en coûtera, sans doute, mais enfin il n'est pas de chagrin de cœur éternel, dit-on, quand on a vingt ans.

—Vous me parlez bien sérieusement, mademoiselle? demanda M. Talamon.

— Je vous parle avec prudence, je crois, monsieur!

— Vous ne tenez pas à ce que le vicomte de la Rocheferney sorte immédiatement de la prison pour dette, lui que vous voulez épouser, lui que vous avez suivi à l'étranger?

—Lui, qui m'a enlevée du couvent, monsieur!... disons les faits tels qu'ils sont.

—Lui qui vous a enlevée... avec votre consentement?

— C'est ce que révélerait un procès si je le lui intentais, le cas échéant. Consentement ou non, il y a eu enlèvement : le procès-verbal existe.

— Lui, reprit M. Talamon, qui vous aime, qui vous adore, vous voulez qu'il reste écroué pour dettes?

— Eh mais, reprit Rosalinde avec fierté, vous me poussez un peu, monsieur Talamon!

— Vous avez raison, reprit le tuteur. Mon mandat

n'est pas de sonder vos sentiments, mais de vous fournir de l'argent et de vous empêcher, cependant, de faire des folies.

— C'est un joli mandat, dit Rosalinde, et dont vous vous acquittez avec une rare délicatesse. Aussi, j'ai pour vous, monsieur, un respect, une affection...

Et en disant ces paroles, elle baissait les yeux, elle prenait une attitude si charmante de grâce et d'innocence, qu'en vérité tout autre que M. Talamon l'eû prise pour l'ange de la candeur, moins les ailes blanches, oubliées dans le ciel.

— Mon Dieu! se disait à lui-même le plus honnête banquier de l'Europe, faut-il que le père de cette créature-là m'ait donné une mission si précise, et qu'il ait reçu ma promesse de dissimuler encore mon impatience et ma colère! Ah! Rosalinde, si tu étais ma fille... quelle verte correction!... Quelle énergique grille de couvent te mettrait à l'abri des tentations du mal, ma petite effrontée!

— Vous dites, monsieur? demanda Mlle de Villefort.

— Ai-je dit quelque chose? reprit M. Talamon.

— Non, mais vous paraissez causer avec vous-même.

— Cela est vrai. Je me disais, mademoiselle, que si j'avais l'honneur d'être père d'une fille comme vous, je ne serais pas sans inquiétudes...

— Et sans chagrins non plus, n'est-ce pas?

— Ma foi, j'en conviens.

— Ni elle non plus, monsieur, probablement, soit dit sans vous fâcher.

— C'est encore possible.

— Car vous lui feriez sévèrement expier ses extravagances.

— Comme vous lisez dans la pensée d'autrui, mademoiselle!

— Ce n'est pas difficile.

— Comment cela?

— Quand on est née avec des instincts diaboliques, quand on a des rapports avec le démon, la perversité est pénétrante, spirituelle, puissante...

— Oh! mademoiselle, Dieu me garde de penser ces choses-là.

— Non, non, vous dis-je, mon cher tuteur, je ne vaux rien et vous en êtes convaincu, vous et les vôtres, et bien d'autres encore; je suis de celles qu'il faut fuir, qu'il faut détester, car je commets de détestables actions. Tenez, avouez-le, vous êtes convaincu que c'est moi, moi seule qui ai fait enlever, prendre au collet et jeter à Clichy M. le vicomte Léopold de la Rocheferney... Avouez-le?

M. Talamon, un peu étourdi du coup, regarda Rosalinde en face et avec un étonnement presque comique. Il s'attendait si peu à cette brusquerie féminine qui cassait tout à coup la vitre!

— C'est moi, reprit Rosalinde avec une effrayante animation, c'est moi qui ai pris la place d'un créancier féroce; c'est moi qui ai armé des recors de mes titres,

qui les ai appostés sur le passage de Léopold; c'est moi qui les ai payés et embrigadés; c'est moi qui ai fait embastiller mon Lovelace, ne pouvant le faire tuer faute de sicaires de la *vendetta*, comme on en trouve encore à Venise ou dans les Indes, mon pays natal. Car je suis jalouse jusqu'à la fureur, voyez-vous, monsieur. Léopold est un être nécessaire à ma vie; la seule pensée que je n'ai pas toute son âme me rend folle, et du moment que je me persuade qu'il jette les yeux sur une autre femme, je suis capable de tout, de le tuer de ma main, de me tuer, et même de vous tuer vous-même, mon cher tuteur, comme effet dramatique au tableau. Là, êtes-vous content? vous plaindrez-vous de ma franchise? rentrerez-vous en soupirant, en déclarant à Mme Talamon que je suis une créature indigne? et demain prendrez-vous la plume pour écrire à mon père, à Bombay, trois pages éloquentes sur mes grâces, mes folies, mes talents et mes énormités, sur le danger de m'ouvrir un riche crédit et sur l'avantage qu'il y aurait à me réduire à la mode de l'an passé et à cinquante centimes par semaine pour acheter du pain d'épice? Là, êtes-vous content? vous ai-je fait d'assez bons aveux? vous ai-je assez deviné vous-même, et tout ce que vous pensez de moi et tout ce que vous ferez? Répondez à votre tour, monsieur Talamon, car tout en vous remerciant de l'honneur que vous me faites en venant me voir, je ne puis me défendre de me plaindre beaucoup du but de cette visite, qui est une inquisition (loyale, je le veux, et dans mes intérêts); mais n'importe, une inquisition, entendez-vous?

M. Talamon, devant tant d'effronterie, d'audace et d'ironie, avait bien vite pris son parti. C'était un homme d'un caractère doux, mais d'une énergie que rien ne brisait, quand l'occasion se présentait de lutter avec l'injuste, la révolte ou toute autre puissance dangereuse.

Il écouta jusqu'au bout Rosalinde, la fixant d'un œil calme, l'attitude haute et un demi-sourire sur les lèvres. Quand elle eut tout dit, quand il la vit, émue, haletante, s'arrêter et s'accouder sur la table pour soutenir son front, il se leva, et, s'approchant de la fenêtre donnant sur le jardin :

— Mademoiselle, dit-il, quel est ce monsieur qui se promène autour de la corbeille et qui paraît connaître assez bien les sentiers de votre jardin?

— C'est un homme qui rend visite à Mme Plock, répondit Rosalinde. C'est un homme très comme il faut, monsieur.

— J'ai vu cette figure quelque part, mademoiselle.

— Je le crois, monsieur; en bonne compagnie.

— Oui, en bonne compagnie, reprit M. Talamon. Et ce monsieur fréquente votre maison? Il est de vos amis?...

— Il m'a été présenté; il vient chez moi, oui, monsieur.

— Je vous en fais mes compliments.

— Pourquoi cela, monsieur? demanda Rosalinde avec un peu d'inquiétude.

— Oh! pour rien. Ce monsieur m'a l'air très-habile; il est bien, excellente tenue, figure distinguée, belles manières; il doit donner d'excellents conseils...

— Très-bons, monsieur, dit Rosalinde. C'est un ami dévoué.

— Je vous réitère mes compliments, mademoiselle. Mais, mon Dieu! j'ai vu déjà ce personnage quelque part, je vous le répète... j'en suis certain.

— Eh! rien d'étonnant, ajouta Rosalinde impatientée; à l'Opéra peut-être, aux ambassades probablement, ou chez quelque grand financier de vos amis...

— Non, non, pas là... attendez... j'y suis tout à l'heure...

— Vous l'avez vu en bonne compagnie, monsieur, je vous le dis encore.

— Oui, en bonne compagnie... Ah! c'est lui! Et vous le nommez?...

— Le marquis de Malatesta.

— Ah! ah! dit M. Talamon avec le plus grand sang-froid, j'en suis fâché pour M. de Malatesta, car voilà un homme qui porte son nom et que j'ai vu, il y a huit ans, en Calabre, sous un autre costume, armé jusqu'aux dents, lui et ses compagnons, et vidant ma voiture. Adieu, mademoiselle.

Pas un mot de plus ne fut ajouté. M. Talamon salua sa pupille et se dirigea lestement vers la porte de sortie sur la cour. Il monta en voiture et partit.

III

MONSIEUR DE BARABAS, OU UN RESTAURANT A VINGT-DEUX SOUS.

Je me souviens d'avoir remarqué un certain recueil de lithographies, je ne sais de quel artiste, mais dont le titre était en parfaite harmonie avec les sujets. Ce recueil était intitulé : *Comme on dîne à Paris.*

On dîne donc de trente-six manières dans la ville par excellence des arts, du luxe, de l'industrie et des jouissances sans nombre. Le recueil dont il est question ici étant une école éloquente et pittoresque de philosophie pratique, je me plais à le recommander à l'attention de tout lecteur ami de la bonne chère. Il y puisera d'utiles enseignements, et ne sera jamais embarrassé de la manière dont il pourra dîner, dans une circonstance quelconque.

Tout le monde dîne à Paris, même ceux qui ne dînent pas. Ce n'est pas un paradoxe; il y a des gens qui parviennent à dîner par la vue et par l'odorat; il y a des gens qui, n'ayant pas un sou dans la poche et pas un ami passant sur le boulevard, vont très-spirituellement se

poser perpendiculairement devant un soupirail de cuisine du premier ordre, qui contemplent les fourneaux richement pourvus et qui hument à longs traits les aromes substantiels se dégageant des plus saines et des plus délicates casseroles. Les gourmands! les Sybarites! Eh bien, au bout d'un quart d'heure, ces gens-là se trouvent avoir dîné; ils vont fumer leur pipe, boire un verre d'eau-de-vie, peut-être, et, à dix heures, ils rentrent chez eux, se mettent au lit, et ronflent jusqu'au lever de l'aurore, qui, elle, n'a jamais déjeuné qu'avec des roses et de la rosée.

Parlons sérieusement. Est-il croyable, est-il juste, est-il selon la pudeur et l'honneur publique que, dans la capitale du monde civilisé, à l'époque de philanthropie, de charité et de progrès où nous vivons, est-il pardonnable qu'il y ait un seul homme, fût-il un coquin fieffé, qui ne soit pas assuré de manger une fois par jour? Non, tant que cette barbarie existera, il sera permis de douter des vertus d'une société qui ne manque cependant pas de flatteurs et de thuriféraires.

J'ai connu un homme, un excentrique, mais un excellent homme, qui était tellement frappé de cette idée philanthropique de pourvoir au dîner de tout le monde, qu'il sortait de chez lui chaque soir, vers cinq ou six heures, et s'en allait par les rues, examinant les visages des passants et cherchant à découvrir ceux qui n'avaient pas de quoi dîner. Cet honnête homme était riche heureusement; il portait dans ses poches toujours de quoi donner à dîner à cinq ou six faméliques. Il trouvait

des convives, n'en doutez pas. Il trouva bien des fripons qui le dupèrent, n'en doutez pas non plus; mais il lui arriva souvent de donner à dîner à la misère honorable, et cette idée le consolait de tous les mécomptes qu'il rencontrait.

Cette charité d'aventure exercée dans les rues avait ses périls, mais son charme aussi. L'imprévu quelquefois égayait la bienfaisance d'une façon très-originale. Ainsi, il arriva à notre homme de donner à dîner à des millionnaires sous le costume de pauvres diables.

Quelques jours s'étaient écoulés depuis la scène du salon bleu dont nous avons parlé. Par une soirée du mois de septembre, vers les six heures, le restaurant des *Deux-Lapins*, situé rue du Gros-Pilier, près de la Halle, brillait de tout l'éclat de douze becs de gaz. Le local était spacieux et encombré de tables étroites, couvertes d'un linge d'une blancheur douteuse et de grosses carafes. Une panoplie de pains gigantesques se dressait près du comptoir posé à deux pas de la porte d'entrée. A ce comptoir, orné de deux urnes de fer battu peintes en marbre vert, trônait la maîtresse du logis, Mme Bontemps, un nom prédestiné. C'était une beauté mûre, haut montée en couleur, fournie d'un avant-corps très riche et possédant une chevelure noire qui promettait de défier les injures des années. Mme Bontemps était veuve, on la disait sage; elle avait quarante ans et passait dans le quartier pour refuser tous les trois mois d'assez beaux partis. On lui donnait deux cent mille francs de fortune amassés peu à peu, depuis dix-huit ans, sur les bénéfices de ses dîners à vingt-deux sous.

Quels dîners! et quels bénéfices! Comment le génie de Mme Bontemps avait-il trouvé le moyen de donner, avec profit, un excellent potage, deux plats *au choix*, un dessert, un carafon de vin de Bourgogne ou de Bordeaux, du pain à discrétion et des cure-dents, pour une pièce de un franc et dix centimes? ceci restera le secret des philanthropes restaurateurs parisiens, les confrères et les rivaux de la propriétaire des *Deux-Lapins*.

La salle du restaurant commençait à se vider du public trop nombreux qui l'encombrait, de quatre à six heures du soir, lorsque M. Guillaume, un Sybarite de notre connaissance, entra chez Mme Bontemps. Selon son habitude, M. Guillaume, qui était une *pratique*, salua le le comptoir en passant, reçut en échange un gracieux sourire, et alla se placer devant sa table de prédilection, située un peu à l'écart dans un coin, près d'une large fenêtre bien close et dont le store lui offrait le paysage enchanteur d'un beau jardin avec des futaies, une pièce d'eau et des cygnes ouvrant à demi leurs ailes à la brise. M. Guillaume mangeait au restaurant des *Deux-Lapins* depuis trois mois environ; il n'y était pas connu par son nom, mais il y était honoré et même aimé par son humeur égale, son indulgence, sa politesse, sa tenue calme et surtout par sa régularité à solder son dîner et à gratifier chaque fois l'urne des garçons d'un *pourboire* de dix centimes. Les garçons des établissements de tous les rangs, à Paris, sont attaqués d'un mal incurable certainement. Le *pourboire* leur est indispensable; ils le sollicitent tous plus ou moins adroitement; chez eux c'est une soif perpétuelle, inextinguible. Il serait donc

cruel de leur refuser les moyens de calmer cette irritation de gosier ou de poitrine, non encore définie par l'Académie de médecine, mais qui n'existe pas moins à l'état continu. C'est ce que pensait M. Guillaume. Aussi n'oubliait-on jamais de donner à boire aux servants.

Le jour dont il est ici question, M. Guillaume se trouva avoir pour voisin, à la table près de la sienne, un homme qu'il avait déjà rencontré huit ou dix fois aux *Deux-Lapins*. Dans deux ou trois occasions, les deux convives avaient échangé des saluts, ils ne savaient trop pourquoi; cette fois, ce furent quelques mots qu'ils échangèrent quand M. Guillaume eut achevé son potage et qu'il eut rendu son bol au garçon, d'un air satisfait.

— Le potage est bon ici, dit le voisin; je ne mange de la soupe que chez Mme Bontemps.

— Cette soupe est toujours chaude et jamais trop grasse, ajouta M. Guillaume.

La conversation en resta là pendant quelques minutes. M. Guillaume attaquait vigoureusement un succulent roastbeef aux pommes de terre; son voisin éventrait un beau merlan frit.

Quel était ce voisin? le voici. Qu'on se figure un homme de trente-six à trente-huit ans, assez grand, maigre, le visage fatigué, mais animé encore d'un regard lumineux et profond, la tournure distinguée, d'une mise propre n'affectant pas la mode, accusant plutôt un homme qui porte longtemps ses habits et qui en a

grand soin. Comme trait caractéristique, ce personnage avait au front une balafre assez prononcée et sa lèvre était ornée d'une moustache épaisse, noire, et dont les bouts cirés se prolongeaient horizontalement comme des piquants de porc-épic.

La conversation interrompue reprit son cours après le premier appétit satisfait. Le voisin de M. Guillaume s'exprimait en fort bons termes, avec une légère pointe d'accent italien. Cet indice suffit à notre ami le courtier pour parler des pays méridionaux de l'Europe.

— Vous avez habité l'Italie? demanda le convive.

— Je l'ai visitée, monsieur. J'ai même beaucoup voyagé. Et vous, monsieur?

— Ma foi, monsieur, reprit le convive, je puis dire que je ne connais l'Europe que par ses capitales. Mon système est de ne m'arrêter que dans les grandes villes. J'ai aimé le pittoresque et la poésie des paysages, dans ma jeunesse. Aujourd'hui, tout mon cœur est aux cités populeuses. Tenez, je ne trouve rien de comparable aux perspectives que nous offrent les beaux boulevards de Paris. Quand je me promène le soir au boulevard des Italiens, je donne un libre cours à mon imagination, et vous ne sauriez croire à quel luxe de féeries elle se livre.

— Vous bornez beaucoup votre univers, monsieur.

— Le sage borne son horizon, dit le convive.

— Le sage vit-il au boulevard des Italiens?

— Le philosophe et l'artiste y trouveront la mine la plus féconde en observations.

— Vous faites des affaires, monsieur.

— Je ne nie pas en avoir fait et surtout avoir contri-
ué à en faire de considérables. En résumé, je ne me
ıis pas enrichi.

— C'est un tort, à notre époque.

— On ne refait pas sa nature, monsieur, dit le con-
ve. J'ai toujours été dupe d'une confiance et d'un
ésintéressement ridicules.

— Hum! pensait M. Guillaume, tu n'as pas l'air d'une
ctime.

— Quant à vous, monsieur, reprit le convive, je
ırierais que vous vivez de vos rentes, en philo-
ɪphe.

— Non, monsieur, dit Guillaume, je travaille. Je suis
ɪurtier pour certaines maisons de commerce et de
ınque.

— Excellente profession, monsieur! Je n'étais pas
ɪurtier patenté, moi. J'étais courtier officieux et fan-
isiste, stupide manière de traiter des affaires pour
ɜ autres. Avec ma patente, j'aurais amassé des
illions.

— Croyez-vous, monsieur? J'ai beaucoup de peine
gagner mille écus par an.

— Peuh! dit le convive, c'est que vous ne savez pas
ɪus y prendre. Avez-vous des patrons dans la haute
ıance?

— Mais, oui.

— Eh bien! avec l'amour des affaires, dans votre
at, on se fait trente mille livres de revenu.

M. Guillaume remarqua que son interlocuteur, tout en causant, consultait de temps en temps un agenda sur lequel il alignait quelques chiffres. Il supposa qu'il se livrait à des calculs relatifs à certaines opérations financières. Tout à coup, il vit l'inconnu déchirer une page de son carnet, la plier en quatre, la mettre sous enveloppe et cacheter sa lettre. Ce carnet contenait tout ce qu'il fallait pour une correspondance. Une adresse fut inscrite au crayon, puis le voisin posa sa lettre avec insouciance sur le bord de la table. M. Guillaume, sans trop vouloir être indiscret, jeta un coup d'œil sur la suscription du message, et grande fut sa surprise lorsqu'il lut le nom et l'adresse du marquis de Malatesta.

— Diable! dit-il, comme s'il se rappelait un fait intéressant.

— Vous avez un souvenir qui revient subitement? reprit le voisin.

— Oui, monsieur. Votre lettre me remet en mémoire une affaire importante que j'oubliais.

— Ayez toujours sur vous de quoi écrire ; moi, je ne puis vivre sans mon carnet ; avec lui, je travaille partout. Tenez, dans ce moment-ci, je traite une grosse affaire. — Garçon! reprit-il, portez cette lettre à la poste, mettez-la dans la boîte voisine. — C'est une affaire d'un million, ajouta-t-il. Un de mes amis est sur le point de gagner cette ronde petite somme. Je lui donne certains avis; mon correspondant parle le langage des chiffres.

— Un million à gagner! dit M. Guillaume, cela suppose vingt millions de capital disponible.

— Oui, pour le vulgaire, ajouta le voisin. Pour l'homme d'invention et d'initiative, cela suppose une idée suivie de plusieurs zéros.

— Votre ami a donc une fière idée?

— Il l'a, car je la lui ai donnée, l'ingrat!

— Vous donnez des idées d'un million?

— Telle est ma nature, dit négligemment le voisin, prenant un air superbe, tel est mon caractère; je sème des diamants!

— Et vous venez dîner à vingt-deux sous?

— Je viens manger, ayant un estomac à repaître. La bête exige sa nourriture, je la lui donne. L'esprit méprise la bête. Voulez-vous de mes services? parlez, monsieur.

— Ce serait peut-être emprunter à un intérêt exorbitant, dit M. Guillaume.

— Monsieur, dit le superbe voisin, je suis un homme d'honneur!

— Eh bien! satisfaites seulement ma curiosité. Quelle est l'idée que vous avez donnée à votre ami?

— D'abord, reprit l'inconnu, demandez-moi quel est mon ami. Je vous répondrai que c'est un homme fortement trempé, ayant toutes les audaces qui réussissent à notre époque. C'est une lame d'acier fin; elle romprait, mais ne plierait pas. En second lieu, mon idée consiste en ceci: recevoir un million en échange d'un grand service rendu?

— Croyez-vous, dit M. Guillaume, qu'il y ait beau-

coup de gens qui puissent payer un million un service rendu ?

— On en trouve surtout parmi les femmes.

— Diable ! votre ami s'adresse donc à une souveraine ?

— Si la souveraineté chez une femme consiste à dominer par la puissance de la beauté, de l'intelligence et de la séduction, oh ! je vous réponds que celle dont il s'agit est une souveraine sans rivale. Figurez-vous une Circé aux terribles enchantements. Elle ne métamorphose pas en loups ceux qu'elle fascine ; elle les rend fous.

— Et votre ami est dans cette catégorie ?

— Mon ami est un homme supérieur aux incantations. Il s'est vidé le cœur et il a mis un mors de force à ces cavales furieuses qu'on nomme les passions. Il aura son million.

— Votre million?

— Mon million, si vous voulez.

— Avez-vous fait votre part ?

— Non.

— Vous êtes un homme admirable, dit Guillaume. En attendant, vous ne m'avez pas dit un mot encore au sujet de *l'idée...*

— Ah ! l'idée du million communiquée à mon ami? Voici... c'est une bonne affaire pour l'une et l'autre partie.

— Même pour la partie à qui l'on fait payer un million ?

— Surtout pour elle, ajouta le voisin. Voici le fait : Supposez une jeune femme, une jeune fille, si vous voulez, seule héritière de je ne sais combien de millions, et dont la naissance est cependant assombrie par un mystère. Une cassette perdue dans un incendie contenait des titres authentiques tels, que si la jeune femme ou la jeune fille les possédait, elle pourrait se rassurer à jamais et sur la légitimité de sa naissance et sur la possession légitime de son énorme fortune. Or cette jeune héritière existe, cette cassette existait... Eh bien, monsieur, croyez-vous que l'homme qui aurait sauvé les titres authentiques dont il est ici question, et qui les restituerait à qui de droit, croyez-vous que cet homme serait taxé d'immoralité s'il demandait un million en échange de la cassette perdue? Croyez-vous que la jeune femme ou la jeune fille ne s'estimerait pas très-heureuse d'abandonner à son bienfaiteur le quinzième ou le vingtième de sa fortune pour jouir en paix et de sa légitimité et de ses richesses? Voilà précisément la position de mon ami, à qui j'ai, moi, niais sublime! révélé l'existence du coffret sauvé des flammes, et de la jeune héritière que ce coffret intéresse à un si haut degré. Que dites-vous de mon idée, monsieur?

— Je dis, répondit M. Guillaume, que c'est une idée de mélodrame et avec laquelle on charpenterait une pièce en neuf tableaux.

— Vous avez raison, monsieur, reprit le voisin, avec la différence que le mélodrame reposerait sur un fait vrai, matériellement vrai.

— Comment! dit M. Guillaume avec une certaine émotion, vous ne plaisantez pas, monsieur?

— Je ne plaisante jamais quand il s'agit d'argent, répondit l'inconnu d'un ton sévère. Mon ami fera une belle action; il rendra les titres perdus...

— Votre ami a la cassette en sa possession? demanda Guillaume excessivement surpris.

— Oui, monsieur. Qu'y a-t-il d'étonnant?

— Rien. Et qui l'a remise à votre ami, cette cassette?

Le voisin, qui dînait avec son chapeau sur la tête, se retourna un peu vers M. Guillaume; il se découvrit le crâne un moment, et il salua en ajoutant :

— C'est moi.

— Vous, monsieur?

— Moi-même: un niais sublime! je vous l'ai déjà dit.

— Et quelles conditions avez-vous stipulées avec votre ami, en lui remettant ce précieux dépôt?

— Aucune condition. Niais sublime! vous dis-je.

— Et qu'espérez-vous de votre ami, après qu'il aura réussi dans cette grosse affaire, que je m'abstiens, du reste, de juger?

— Ce que j'espère de lui? Rien... Je me trompe; je compte sur son ingratitude.

— Vous m'étonnez, monsieur, dit M. Guillaume. Voyons, ajouta-t-il en approchant un peu sa chaise de celle du voisin ; nous sommes à peu près seuls dans ce

noment au restaurant, causons sérieusement. Vous erait-il possible de ravoir cette cassette, de la reprendre des mains de votre ami, si indigne de ce om?

— Peut-être, dit le convive.

— C'est que, voyez-vous, reprit Guillaume, il me erait possible de vous faire acheter très-cher ces paiers...

— Ah! ah! dit le voisin en souriant du coin de la ouche, et vous aussi, cher commensal, vous donnez un eu dans les affaires...

— Oui, un peu, dit M. Guillaume, en riant aussi 'une manière un peu forcée. Voyons, j'ai en vue un omme qui vous achèterait ces papiers de famille. Comien en voulez-vous?

— Je ne les ai plus. Je ne puis vendre la peau de l'ours. les ai livrés, niais sublime!

— Oui, c'est convenu, niais sublime, reprit M. Guilume; mais si vous tentiez de ravoir cette cassette, si ous parveniez à la reprendre, combien en voudriezous? Je connais un homme qui fait de ces sortes d'afires et qui vous en donnerait un bon prix. Voyons; ulement, ne soyez pas aussi glouton que votre ami; 'allez pas demander un million, car il est fort douux que votre coquin d'ami lui-même obtienne cette mme.

— Ah! vous ne le connaissez pas, reprit le voisin; ais vous me demandez mon prix?

— Oui.

— Je vendrais cette cassette... cinquante... quatre-vingts... cent mille francs, là ! C'est un chiffre rond. Vous voyez que j'ai neuf fois moins de prétentions que mon ami, niais sublime !

— Soit, dit Guillaume : ayez la cassette contenant tous les papiers, je vous la fais payer cent mille francs.

— Comptant ?

— En espèces.

— Sacrebleu ! reprit le convive de M. Guillaume, il faut que je fasse rendre gorge à ce gredin de Malatesta.

— C'est le nom de votre ami ? demanda Guillaume.

— C'est le nom de son marquisat ; nous sommes marquis, monsieur.

— Quand aurez-vous la cassette? poursuivit Guillaume.

— Je demande huit jours.

— Accordé.

— Mais d'ici là ?... je n'ai pas le sou.

— C'est compris, ajouta Guillaume : un niais sublime n'a jamais d'argent. En voulez-vous ?

— Tudieu ! comme vous tenez à cette cassette !

— C'est que je tiens à faire faire une grosse affaire à un de mes patrons ; précisément j'ai à lui, dans ce moment-ci, une papillote de cinq cents francs. La voici.

Le voisin ôta son chapeau qu'il accrocha à une patère ; il déploya un assez beau foulard des Indes et se mit à s'essuyer le front. La vue du papier joseph lui avait donné un coup de soleil, comme on dit. Il repoussa son assiette et exila loin de lui la petite demi-bouteille de vin bleu dont il avait commencé à boire. Il appela le garçon, et se renversant un peu sur sa chaise :

— Je trouve, lui dit-il, que tu nous sers d'une façon détestable. Emporte-moi ce fricandeau qui date des beaux jours du Directoire, et ce vin dont je rougirais de rougir mon verre. Enlève tout ce qui est devant monsieur mon voisin, et va me chercher une volaille rôtie, avec deux bouteilles de château-laffitte vieux. Tu commanderas au chef une bombe glacée aux ananas, et tu diras au sommelier qu'il choisisse, derrière les fagots, sa plus noble bouteille de xérès, et qu'il me l'apporte avec tous les soins et tout le respect qu'on doit aux reliques. Va, drôle, et souviens-toi que dans la vie il ne faut s'étonner de rien, si ce n'est du bonheur de rencontrer un homme de ma trempe. Va donc, affreux matassin !

Mme Bontemps, qui avait tout entendu et tout vu, restait droite, immobile et muette à son comptoir, oubliant d'additionner sa recette du jour. Elle ouvrait de grands yeux et ne comprenait pas un mot à cette métamorphose subite d'un convive qui, jusque-là, n'avait pas fait un *extra* de cinquante centimes chez elle, et qui tout à coup menaçait de démolir l'*établissement*, pour le rebâtir à ses frais et à son goût.

Le garçon, après deux minutes d'hésitation, partit comme un trait et alla s'engloutir dans la cuisine, d'où il ne sortit plus, épouvanté, hébété de la scène qui venait d'avoir lieu.

Le voisin de M. Guillaume jugea d'un coup d'œil rapide l'incapacité où on était, en pareil lieu, de satisfaire à ses hautes exigences. Il en prit son parti, et en homme assez bien élevé, il se décida à sortir sans éclat.

— Venez, dit-il à M. Guillaume. Vous avez dîné et moi aussi.

M. Guillaume comprit et il le suivit. Arrivés devant le comptoir, l'excentrique convive paya noblement vingt-deux sous le dîner qu'il n'avait pas mangé et livra cinquante centimes aux garçons pour boire. M. Guillaume l'imita. Puis, sans prononçer un mot, ils saluèrent Mme Bontemps, ouvrirent la porte et, après quelques façons entre eux pour savoir qui céderait le pas, ils se décidèrent à gagner la rue.

Mme Bontemps, dont le visage avait passé du rose au nacarat foncé, appela deux garçons, et leur dit avec une émotion contenue :

— Ces messieurs ont donné chacun cinquante centimes de *pourboire*... Voyez s'ils n'ont rien emporté.

IV

LES DEUX NIAIS SUBLIMES.

Hâtons-nous de prévenir notre lecteur : M. Guillaume n'est pas un des deux niais dont il est ici question.

Il y a, de par le monde, beaucoup de graine de niais répandue; mais il est des niais de toutes les catégories. Ces belles et intéressantes variétés n'ont pas encore été classées. Ce serait cependant un travail des plus curieux et des plus utiles. On ne peut contester l'avantage que trouveraient une infinité d'individus à reconnaître à quelle espèce de niaiserie ils appartiennent. Il est toujours consolant, je dirai même flatteur, d'être fixé sur son origine et d'avoir des documents certains sur sa famille. La niaiserie peut avoir ses titres de noblesse. Par une lignée bien exacte, bien définie, on pourrait remonter la chaîne généalogique et se prouver à soi-même de quelle souche on est le rameau. Bien des gens, sans s'en douter, descendent en ligne directe de quelque illustre niais et ne seraient pas fâchés de posséder la filiation héraldique de leur parenté.

Nous livrons l'idée de cette étude à une école des chartres quelconque ; peut-être ne sera-t-elle pas perdue.

Quand les deux nouveaux amis se trouvèrent dans la rue, M. Guillaume dit à son compagnon :

— Il me semble, monsieur, que vous avez encore grand appétit ; pour moi, je me contenterai du modeste dîner que je viens de faire.

— Je ne me sens plus la moindre faim, dit le voisin. Seulement, je ne réponds pas de ne pas souper à minuit. Or çà, monsieur, si nous entrions quelque part pour terminer notre affaire?

On se dirigea du côté du Palais-Royal, et on entra dans un café célèbre. M. Guillaume prenait du café une fois par jour; son nouvel ami en eût pris du matin au soir.

Pour préambule à la conversation, M. Guillaume sortit une seconde fois de sa poche un portefeuille, et il en retira le billet de banque qu'il n'avait montré que de profil.

— Voici, dit-il à son voisin, un encouragement aux soins que vous prendrez.

Le voisin reçut le billet et le coula dans sa poche.

— Vous êtes, monsieur, dit-il à M. Guillaume, un parfait gentleman. Vous payez d'avance des services dont le succès est encore problématique.

— C'est un moyen presque assuré de les amener à bonne fin.

Placés en face l'un de l'autre à une table isolée, les

deux partenaires devaient enfin entrer en relations plus intimes et échanger leurs noms et qualités.

— Monsieur, dit M. Guillaume, serait-il indiscret de vous demander avec qui j'ai eu l'honneur de faire connaissance ce soir? je me nomme Guillaume, je suis courtier, ainsi que je vous l'ai dit déjà.

— Moi, monsieur, reprit l'inconnu, j'appartiens à cette excentrique phalange sociale qui ne peut être classée facilement dans l'organisation civile, mais qui ne forme pas moins une fraction très-intéressante d'une nation civilisée; je suis de ceux qui n'ont pas de profession, et qui, par cela même, sont disponibles pour toutes les positions. Si je ne vis pas de mes rentes, je vis du moins du produit de mon intelligence, de ma sagacité, de mon travail dans le sens le plus étendu de cette expression. Je rends des services; on peut disposer de moi, et compter sur moi. Mon nom vous paraîtra un peu singulier; il ne manque pas d'illustration, et s'il est justifié par une vie honorable, il n'est pas plus repoussant qu'un autre; je me nomme le chevalier de Barabas.

— Eh! dit M. Guillaume, voilà une noblesse qui ne manque pas de rouille sur son écusson. Vous êtes israélite, monsieur?

— Je suis chrétien, monsieur. Seulement, il me serait difficile de préciser ma nationalité, n'ayant jamais connu ma famille et n'ayant jamais su catégoriquement le nom du pays qui m'a vu naître. Vous me direz que j'ai cela de commun avec Homère, et d'autres grands hommes.

Cependant, rappelant mes souvenirs les plus éloignés, je puis constater que j'ai été élevé jusqu'à l'âge de douze ans à Corfou, dans la famille d'un honnête corsaire. A la fin de ma douzième année, mon patron me prit à bord de son brigantin, et j'appris sous lui, pendant deux ans, ce noble métier de corsaire, si longtemps décrié, et qui s'est éteint de la mort des braves. Les corsaires, monsieur, vous ne l'ignorez pas, ont été d'utiles et intrépides auxiliaires pour les gouvernements. Aujourd'hui, la vapeur a tué le véloce bâtiment de course, armé en guerre. A seize ans, je perdis mon patron, qui mourut d'un coup de fauconneau parti d'un méchant lougre, un voleur de mer que nous poursuivions. Le bâtiment fut vendu et l'équipage licencié. Je me trouvais alors à Alexandrie. Une caravane d'Européens et de musulmans partait pour la mer Rouge. Je m'enrôlai avec elle, et me voilà traversant l'Égypte. A Suez, nous trouvâmes un trois-mâts anglais qui appareillait pour les Indes orientales. Je fus reçu à bord en qualité de matelot, et j'arrivai trente-trois jours après à Calcutta. Dispensez-moi, monsieur, de vous conter aujourd'hui d'autres détails sur ma vie si pleine de pérégrinations, d'accidents, de vicissitudes, de joies imprévues et de chagrins impossibles à prévoir.

Quand je revis l'Europe, j'avais vingt-cinq ans. A cet âge, on est dans toute l'efflorescence de la vie, dans toute la force physique et morale de sa nature. Je me jetai à corps perdu dans des aventures inqualifiables et innarrables. A trente-cinq ans, je vins à Paris, qui seul vaut à mes yeux l'univers, et je résolus de ne quitter jamais

cette belle et bonne ville hospitalière. Il y a deux ans que je l'habite, monsieur, et je crois pouvoir dire n'avoir bien compris et bien senti l'existence, la vie intellectuelle surtout, que dans ce noble Paris. J'aurais pu, j'aurais dû m'y enrichir vingt fois. Je ne l'ai pas fait; c'est un tort dont je tâcherai de me corriger. Voilà, monsieur. Je bois à votre santé!

— Maintenant, reprit M. Guillaume qui suivait une idée pas à pas, maintenant, je commence à comprendre comment vous avez pu devenir maître d'une cassette si précieuse, celle dont vous me parliez.

— C'est aux Indes, c'est dans ces riches et voluptueuses campagnes des environs de Bombay que le hasard m'amena un jour, ou plutôt une nuit, près d'une maison en flammes, pour sauver quelques malheureux Indiens; c'est au milieu des décombres fumants que je trouvai la cassette en question. A qui la restituer? Le maître de l'habitation était à trois cents lieues de là, et la maison incendiée était entourée de pillards; race maudite de parias et de jongleurs qui courent le pays, vivant de rapine et ravageant tout sur leur passage comme une lave brûlante. Ils avaient mis le feu probablement à la maison, les infâmes! Je vis donc la cassette tombée entre des tisons éteints. Je la pris et je l'emportai. Comme je m'embarquai huit jours après pour l'Europe, je n'eus pas même la pensée d'ouvrir le coffret, qui, du reste, me paraissait ne rien contenir qui ne fût très-léger. Je le plaçai parmi mes bagages. Arrivé à Paris, bien des années après, cette cassette indienne frappa un jour mes yeux, j'en forçai

la serrure et j'y trouvai des papiers. Vous savez le reste, monsieur.

— Oui, dit M. Guillaume, mais ce que je sais surtout et ce que je veux me persuader, c'est que vous aurez ces papiers. C'est une affaire superbe pour mon patron.

— Je ne vous demande pas qui est votre patron, reprit le chevalier de Barabas, parce que lorsqu'on se livre à l'exploitation de certaines affaires que nous ne qualifierons pas ici, on tient à conserver le plus strict incognito.

— C'est juste, reprit Guillaume, vous ne saurez son nom qu'après avoir touché la prime promise, les cent mille francs... Oh! alors, il pourra se faire connaître en sûreté, il pourra compter sur votre discrétion.

— Parce que j'aurai reçu son argent. Ah! c'est humiliant, mais cela est ainsi. L'intérêt est le grand principe de cette époque. Voulez-vous vous assurer de la fidélité de quelqu'un? mettez-lui de l'argent dans la main. Voulez-vous acheter le silence? posez des billets de banque sur la bouche du bavard ou du traître qui pourrait vous perdre.

— Monsieur, dit Guillaume, il est de très-grandes exceptions : l'intérêt n'est pas la loi, la seule loi de notre époque.

— Conservez bien cette vertueuse opinion, dit le chevalier. En attendant, voyez la transformation que votre billet de cinq cents francs vient d'opérer sur moi : me voilà plein de gaieté, ravi du présent, tranquille sur

l'avenir et dévoué à vos intérêts. Eh bien, avant dîner, je n'aurais pas fait six cents pas dans la rue pour vous, monsieur. Je le répète, je suis doué cependant d'une certaine dose de sentiments généreux, et j'ai le cœur haut placé. Allons donc! l'argent est aujourd'hui une puissance énorme.

— C'est triste, dit M. Guillaume.

— Du reste, reprit le chevalier, si notre époque a ses vices, celles qui l'ont précédée n'étaient pas d'une plus haute moralité. L'humanité se perpétue la même, sous des costumes différents. Les grands corrompus des âges passés ne désavoueraient pas leurs héritiers de ce temps-ci. L'amour de l'or date du jour où l'ambition, l'orgueil, la passion des jouissances vinrent à éclore dans le cœur humain.

— Vous raisonnez en philosophe, ajouta Guillaume.

— Et je vis en Sybarite, quand j'ai de l'argent, dit le chevalier. Or çà, reprit-il, il me semble que nous pourrions dépenser notre temps et notre argent plus agréablement. J'ai, ce soir, des instincts effroyables qui m'emportent dans la région des excentricités. Vous suivrez ma fortune, n'est-ce pas, monsieur Guillaume?

— Il me semble que ma tenue, mon âge...

— Il n'y a pas d'âge; il y a des santés. Quant à votre tenue, elle est celle d'un honnête homme. Je vous mène ce soir au Pré-Catelan, monsieur Guillaume; nous allons nous donner, ce soir, des plaisirs de cardinaux. Vous ne connaissez pas le Pré-Catelan?

— Non, dit Guillaume. Ce doit être un singulier pré, puisque j'entends dire qu'il y a foule la nuit.

— Ce Pré ne vous rappellera pas une églogue de Virgile, bien qu'il soit fréquenté par les plus belles Amaryllis. Mais, tenez, ajouta le chevalier en désignant un jeune homme qui se disposait à sortir du café et d'une tenue fort élégante, tenez, monsieur Guillaume, voici un des plus assidus Tityres du Pré-Catelan. Il vous en donnera des nouvelles.

Le chevalier adressa un salut à celui qu'il avait désigné. L'inconnu répondit par un salut presque amical et s'approcha des deux convives. C'était un jeune homme de vingt-deux ans environ, d'une figure distinguée, de taille moyenne, mince, bien fait, un peu pâle et n'ayant pas l'air trop impertinent. Le chevalier lui tendit la main et le présenta à M. Guillaume.

— M. Delaunay, dit-il, un jeune homme de beaucoup de talent.

— Merci, répondit M. Delaunay. Voilà un certificat de capacité qui pourra me servir.

— Allons, monsieur, reprit le chevalier, trêve à la modestie et chassez un peu cette mauvaise conseillère à l'époque où nous sommes. Vous avez du talent, donnez-vous du génie. Vous vous ferez de nombreux ennemis et cinquante mille francs de rente. — Monsieur, ajouta-t-il en s'adressant à M. Guillaume, si j'étais poëte comme M. Delaunay, j'aurais le droit de cravacher tous les libraires de Paris, et je ne me priverais pas de cette jouissance. Les drôles n'ont encore rien imprimé de ce poëte-là qui en vaut quatre des meilleurs de notre temps.

— Ah! monsieur, dit Delaunay en voulant se retirer, vous me forcez à prendre congé de vous.

— Du tout, vous resterez; d'autant plus que je suis sûr que vous devez aller où nous irons ce soir. N'allez-vous pas au Pré-Catelan?

— Certainement!

— Voyez-vous? Je l'aurais parié. Ah! poëte, nous en tenons donc toujours?

— Toujours! dit Delaunay.

— Nous vous mettrons au courant, monsieur Guillaume, ajouta le chevalier. En attendant, buvons un dernier verre de punch et partons. Garçon, ajouta-t-il, qu'on aille me chercher la meilleure voiture de remise du quartier et qu'elle m'attende à la porte. Vous direz au cocher que c'est moi qui le prends à mes gages, cette nuit.

Le carrosse de monsieur le chevalier ne tarda pas à arriver. M. Guillaume, comprenant instinctivement qu'il y avait pour lui un intérêt caché à accepter l'invitation, se décida à suivre son excentrique compagnon, qui offrit une place à M. Delaunay. La voiture était bien choisie: c'était une petite calèche à quatre places et traînée par un vigoureux cheval. Le chevalier vit d'un coup d'œil que ce cheval avait dû être un superbe *carrossier* dans son temps, et il fit au garçon de café un compliment extravagant sur ses connaissances hippiques, qui l'avaient si bien servi dans le choix du *carrosse*. Il confirma ses éloges par un pourboire fort honnête, ce qui lui valut des remercîments accompagnés du titre de comte; avec deux francs de plus, la servante l'eût qualifié de duc.

On partit gaiement pour les Champs-Élysées et le Bois. Il était près de dix heures. La fête de nuit devait se prolonger jusqu'à une heure du matin. Jamais plus beau temps n'avait favorisé une fête : l'air était calme et juste assez frais pour ne pas effaroucher les toilettes d'été. Par une exception assez rare, les feuillages conservaient encore tout le luxe de leur verdure, bien que l'on touchât aux derniers jours de septembre.

— C'est un temps fait tout exprès pour nous, dit le chevalier. Il y aura ce soir au Pré l'élite de la société de l'Europe ; *elle* y sera, ajouta-t-il en s'adressant au poete.

— Eh ! monsieur, dit Delaunay, vous me croyez donc bien épris ?

— Je vous crois pris, répondit le chevalier. Cette fois, c'est le bel oiseau qui tient en cage l'oiseleur. C'est de la démence, mon excellent poëte.

M. Guillaume s'était blotti dans le fond de la calèche et il observait ses deux nouveaux compagnons ; rencontre fortuite, connaissance improvisée, amitié peut-être au début ; l'indifférence probablement et l'oubli après la séparation, telles étaient les alternatives diverses qui donnaient beaucoup à réfléchir à M. Guillaume.

— Me voilà, se disait-il en lui-même, dans la compagnie de deux singuliers personnages, que je ne connais ni d'Ève ni d'Adam. Le chevalier de Barabas est encore pour moi un être sinon inexplicable, du moins inexpliqué. Sa vie fut déplorable certainement, sa moralité est fort équivoque. Il peut avoir été affilié à des aventuriers de la pire espèce. Rien de surprenant que ce

gaillard-là ait eu de fâcheux démêlés avec la justice; certainement on a toutes les raisons possibles de se défier de lui... Je crois cependant que cette nature viciée n'est pas essentiellement vicieuse, et je ne serais pas étonné que M. de Barabas cherchât à racheter son passé et eût un retour vers une meilleure vie, si des circonstances heureuses se présentaient. C'est un viveur; il manque d'argent; il en est aux expédients voisins de l'escroquerie. Mais, qui sait? assurez à cet homme, fatigué du vice, une existence calme, à l'abri du besoin; donnez-lui un peu d'aisance pour le reste de ses jours, qui sait? cet homme ne demandera peut-être pas mieux que de devenir un honnête converti. En attendant, il est important que j'accepte ses services, puisque la Providence l'a amené sur mon chemin. Quelle rencontre extraordinaire! A dix ans de date, à quatre mille lieues de distance, me retrouver en face de l'homme qui sauva de l'incendie une cassette si précieuse, que jamais je n'en avouerai la perte à personne, tant ce qu'elle contient est nécessaire à établir des droits... Mais, grand Dieu! cette cassette est entre les mains d'un coquin fieffé et d'une habileté extraordinaire! Barabas parviendra-t-il à l'enlever? Il paraît ne pas douter du succès. Espérons!

Mon autre compagnon de voyage est une nature délicate, sensible et forte à la fois; il est jeune, enthousiaste; son regard est animé de l'étincelle du génie; c'est un artiste et un poëte, c'est un fou aux yeux de la foule. Avec les plus brillantes facultés du monde, il se perdra probablement. Deux dangers terribles le mena-

cent : le filet de soie d'une libertine séduisante et le lacet suicide de la ruine évoquant la misère. Ce soir, ce qui est à craindre pour lui, c'est le piége d'une femme, car je vois bien que ce poëte est sous l'empire de quelque fascination.

Son regard indique une passion, sa voix a le timbre de la fièvre et son attitude est incertaine, comme celle d'un homme à demi enivré d'un vin trop capiteux.

Mais, bah! reprit M. Guillaume, de quoi vais-je m'occuper! Que chacun mène sa vie comme il l'entend; j'ai bien assez de mes préoccupations, sans aller me mêler de ce qui m'est étranger. Que m'importe après tout de me trouver, pour quelques heures, en compagnie de ces deux niais sublimes?

— Monsieur, dit le chevalier à M. Guillaume, il serait temps de vous réveiller. Nous approchons du Pré, et vous devez apercevoir d'ici les innombrables *lucioli* dont il étincelle. Deux cent mille lanternes de cristal et un demi-million de pierreries qui scintillent dans l'herbe et les fleurs. Voilà notre ami le poete dont le cœur bat la campagne. Vous saurez pour qui. Voici des bouffées d'harmonie que la brise nous apporte. — Cocher, descendez-nous près de la grande grille et allez vous ranger à la file, mon garçon. Si vous avez soif, voilà cent sous pour boire à ma santé.

Le chevalier parlait ainsi et la voiture s'arrêtait à six pas du tourniquet. M. Guillaume descendit d'un pied leste; le poëte, secouant sa rêverie, jeta son écu sur la tablette des contrôleurs. Les trois compagnons

dépassèrent la grille et se trouvèrent dans l'allée des grands vases de marbre africain aux flancs lumineux.

V

LE PRÉ ET SES OMBRAGES.

Pastorale.

Les lecteurs n'attendent pas de nous une description du Pré-Catelan. Cette description existe dans toutes les notices du Bois de Boulogne.

— Ce sont les jardins d'Armide, dit le compagnon du chevalier.

— Oui, moins les dragons ; quant aux nymphes, elles ne font pas défaut ici. Le poëte, notre ami, aurait besoin, je crois, du bouclier de diamant.

— Monsieur, reprit M. Delaunay, ce bouclier d'Eubalde était un pauvre moyen de triompher. Vaincre au moyen d'un talisman ! la belle affaire ! Mais traverser les tentations sans y tomber, par la seule vertu de la raison et de la volonté, oh ! voilà ce qui honore.

— C'est vertueux, dit le chevalier.

On arrivait à ce magnifique hémicycle de verdure et de fleurs, entouré lui-même de pentes boisées, et dont les lumineuses profondeurs laissent entrevoir au delà d'autres hauteurs couvertes de forêts. C'est un paysage d'un horizon vague, infini, laissant à l'œil étonné des échappées ravissantes. Ici, c'est avec la nature elle-même qu'on a décoré la nature. Le Pré-Catelan est à l'Opéra ce qu'une vallée de la Suisse, ou plutôt de l'Andalousie, serait à un panorama de toiles peintes. Les eaux jaillissent et courent en zone argentée à travers les méandres couverts de plantes marines; de grandes futaies se dressent çà et là, abritant des chalets; dans des anses retirées, au fond d'un carrefour, apparaissent tout à coup d'énormes touffes de fleurs formant la corbeille; des lianes incommensurables, agiles, serpentines, s'élancent de branche en branche, courant et secouant leurs effilés de neige et de feuilles vert tendre, à travers la forêt. A ce luxe de végétation, à cette savante et harmonieuse disposition des terrains et des massifs, ajoutez la féerie d'une illumination telle, que tout cet ensemble, la nuit, étincelle des splendeurs d'un arc-en-ciel qu'on dirait tombé en poussière sur cet abîme de verdure.

Dans la grande allée circulaire, les groupes de promeneurs étaient nombreux, ce soir-là. On allait, on venait avec ce calme et en quelque sorte ce bien-être physique et moral que donnent l'absence des ennuis de a ville et les douces influences d'une belle nuit. Les orchestres, cachés dans des massifs, se répondaient d'un

bout à l'autre de la forêt magique. La foule n'existe pas au Pré-Catelan; vingt mille personnes peuvent circuler à l'aise dans ce jardin, tant les allées et les sentiers y sont tracés d'une main sûre et intelligente.

— Monsieur, dit Guillaume à son guide, il me semble que nous avons ici fort belle et fort bonne compagnie.

— Ne vous y trompez pas, reprit le chevalier, le Pré n'est pas un jardin public comme on en trouve beaucoup à cette époque. L'effronterie n'entre pas ici, et si le vice vient s'y mêler aux honnêtes gens, il met toute son habileté à imiter la distinction et à se parer d'élégance. Ici, la bonne compagnie et la vertu même peuvent marcher en sûreté. Elles ne trouveront sujet ni de rougir, ni de baisser les yeux. Toute la société parisienne est au Pré ce soir, ajouta le chevalier.

— Eh! dit M. Guillaume, qu'est devenu notre compagnon le poëte ? il nous a perdus.

— Volontairement, reprit en riant le chevalier. Il est à la recherche d'une étoile. Oh! c'est un fier astronome, allez.

— De qui donc est-il épris si fatalement? demanda M. Guillaume.

— De qui? Eh parbleu! d'une beauté qui, dans ce moment-ci, donne des vertiges aux plus fiers *lions* de Paris. Le hasard nous sert bien, mon cher compagnon. Regardez ce groupe de dix à douze personnes qui s'avancent à pas lents, à droite de l'allée.

M. Guillaume vit, en effet, une ravissante *théorie*,

comme on eût dit à Corinthe, qui s'avançait lentement, au pas de promenade et aux clartés des globes de cristal qui bordaient l'allée. Trois femmes formaient le centre du groupe ; elles étaient en compagnie de plusieurs *sportmen*, jeunes, élégants, d'une suprême distinction, la fine fleur du turf. L'une d'elles était une femme de quarante ans environ, très-forte et parée comme une châsse ; les deux autres étaient dans tout l'éclat de la jeunesse ; grandes et sveltes toutes les deux, d'une démarche légère et majestueuse toutes les deux, *arcades ambo* ; mais leur beauté mutuelle avait des contrastes des plus marqués et des plus heureux par conséquent. L'une était parée d'une superbech evelure noire ; elle avait le teint brun rosé, les traits fins et réguliers, le type étrusque : on l'eût prise pour une Florentine, et cependant elle était bien Française. Elle portait une robe de la plus belle soie vert tendre, avec des joints de satin blanc aux reflets vifs. Elle se drapait d'une admirable façon dans un cachemire des Indes. Jamais chapeau de paille d'Italie d'un meilleur goût n'avait coiffé une tête plus aristocratique. Elle se nommait, disait le chevalier, la comtesse de Tully.

Mais comment décrire la beauté de sa compagne, plus jeune qu'elle, on le voyait, de deux ou trois ans ? Nous échapperons à ce danger en disant tout simplement le nom de cette triomphante beauté : elle s'appelait Rosalinde de Villefort. Nous connaissons ce visage ravissant, cette grâce incomparable, cette grande tournure que l'école vénitienne eût admirée, ce regard doux et hautain qui fascinait, cette démarche cavalière et

du meilleur ton, ce sourire dangereux au cœur et aux sens, ces mains d'une perfection de forme idéale, ces magnifiques cheveux qui, déployés, eussent couvert les épaules et retombé jusqu'aux pieds comme un riche manteau tissé d'or. Nous connaissons Rosalinde, cette jeune fille, Indienne par sa mère, Française par son père.

Quant à sa toilette, ce soir-là, elle était d'une simplicité, mais d'une élégance luxueuse à désespérer les plus à la mode. Elle portait une robe aux grands plis abondants, blanche et mate comme le duvet du cygne; sur ses épaules était jetée une mante de satin, doublée de soie bleu de ciel, qu'elle laissait couler avec une royale indifférence. Si Rosalinde était coiffée du plus élégant chapeau de femme qui fût en Europe, on ne s'en doutait pas, car sa chevelure captivait toute l'admiration.

M. Guillaume s'était arrêté, ému et contemplatif, comme si une apparition céleste passait devant lui. Son compagnon ne voulut pas troubler par un mot cette extatique impression; seulement, il se retourna pour rebrousser chemin et fit à Guillaume un signe d'intelligence qui voulait dire :

— Nous sommes entraînés, nous aussi. Suivons à distance.

Et ils se mirent à marcher à la suite du groupe, mais à dix pas en arrière, de manière à tout voir et à tout entendre. Le chevalier connaissait assez exactement le personnel de cette cour d'adorateurs que Rosalinde menait à sa suite.

— Vous êtes étonné, ravi! disait-il à M. Guillaume. Il y a de quoi. Cette femme est une jeune fille qui n'a pas vingt ans encore et qui déjà exerce une domination incroyable sur ceux qui se vantent le plus de leur indépendance. Ils sont là huit ou dix amoureux dont elle ferait à peu près ce qu'elle voudrait. Ces *sportmen*, ces *lions* du grand monde, ces *gentlemen-riders* sont pour elle autant d'esclaves plus ou moins utiles à sa réputation et à ses succès. Ils savent tous qu'à sa merveilleuse beauté elle joint une fortune princière; ce qu'ils adorent en elle, c'est la grâce, la jeunesse, la suprême volupté, et les beaux yeux d'or de quinze ou vingt millions de dot dans l'avenir. Elle est fille et héritière d'un père puissamment riche, qui habite encore les Indes; il a des possessions et des comptoirs à Madras, à Calcutta et dans la présidence de Bombay. C'est un très-grand excentrique. J'ai entendu beaucoup parler de lui aux Indes et en Europe. Je vous conterai son histoire; elle est incroyable...

— Vraiment! disait M. Guillaume. Je serais très-curieux de la connaître. C'est l'histoire d'un honnête homme cependant, n'est-ce pas?

— Peuh! dit le chevalier de Barabas. C'est l'histoire d'un homme heureux qui a gagné quinze ou vingt millions. Passons.

— Oui, passons, répéta Guillaume, qu'une petite crise nerveuse faisait éternuer malgré lui. Mais, quel est, reprit-il, ce personnage un peu sur le retour de l'âge, mêlé à l'escadron jeune et galant qui entoure cette Rosalinde?

— C'est un vieux fou, dit le chevalier, mais un fou de haute lignée. C'est un prince allemand, souverain d'un petit État, dont le nom est tellement hérissé de *z* et de *th*, qu'il m'est impossible de le prononcer. Figurez-vous deux voyelles étranglées par dix-huit consonnes. Aussi, est-on convenu de n'appeler le prince Ludolph que par ce nom de baptême, qui est le sien. C'est un homme de cinquante ans, avec de hautes prétentions à la fashion, grâce à son tailleur et à son coiffeur. Il est amoureux de Mlle de Villefort, et, trois ou quatre fois la semaine, il lui fait offrir, par son chancelier, sa principauté, ses tours souveraines, son manteau ducal de drap d'or écartelé de l'aigle noir teutonique, aux deux têtes, sur écusson flamboyant.

— Et que répond Mlle de Villefort? demanda Guillaume.

— Elle rit aux yeux à lunettes du chancelier, sans se priver du plaisir de rire au nez du prince. Il serait trop long, poursuivit le chevalier, de vous donner des détails biographiques sur chacun des poursuivants de cette Bradamante en crinoline. D'ailleurs, nous n'avons qu'à nous promener dans le voisinage de ce groupe de grande fashion. On y parle assez haut et sans gêne. Vous entendrez ce que vous serez curieux d'apprendre.

— Vous êtes un excellent cicerone, monsieur, dit M. Guillaume. Vous avez donc fréquenté cette compagnie?

— L'année dernière encore, j'avais assez d'argent pour

courir ce monde-là. Depuis lors, je ne le vois que de profil et par ricochet.

Nos deux compagnons se mirent donc à suivre sans affectation l'escadron volant de ces belles dames, se mêlant à la foule quelquefois, mais ne le perdant pas de vue.

— Vraiment, disait la comtesse, la brune compagne de Rosalinde, on dirait que, ce soir, nous avons donné rendez-vous à tout notre monde. Voilà vingt personnes de ma connaissance que je vois passer.

La jeune femme aux beaux cheveux noirs avait bien aussi ses adorateurs, mais, à côté de Rosalinde, ils étaient moins enthousiastes. Heureusement, Mme de Tully avait un excellent caractère et les succès de son amie l'amusaient sans la piquer au vif. Elle avait bien de l'esprit par conséquent.

— Prince, disait Rosalinde à son berger allemand, j'ai un très-grand service à vous demander... Oh! ne vous précipitez pas à mes pieds! Ce service consiste à vous prier de nous donner une chasse dans les bois que vous avez loués cette année dans le pays Chartrain.

— Fixez le jour, mademoiselle, répondit le prince et donnez-moi une liste d'invités de votre main divine.

— Non pas, reprit Rosalinde. Ce serait vous donner de mon écriture et vous me compromettriez horriblement. Ah! prince charmant, on vous dit très-fat!

— Le prince est un homme à grands succès, ajouta

un dandy qui grasseyait comme une fille de quatorze ans.

— Cher ami, répondit le prince Ludolph, toutes les victoires de Frédéric II aboutirent à des revers que lui fit éprouver une femme, Marie-Thérèse.

Et, croyant l'allégorie charmante et d'un grand effet, le prince Ludolph coulait un regard à Rosalinde.

Un jeune homme de vingt-huit ans environ s'approcha de Mlle de Villefort et trouva moyen de lui dire dans un aparté :

— Décidément, Rosalinde, n'y a-t-il pas un moyen de se débarrasser de ce souverain welche? Pour mon compte, j'en ai par-dessus les épaules.

— Écoutez-moi, duc de Réalmont, répondit-elle avec un air demi-sérieux, je vous défends, d'abord, de m'appeler par mon nom de baptême, comme vous feriez si vous parliez à une comédienne. Est-ce que je vous ai jamais autorisé à ces familiarités-là, par exemple? En second lieu, veuillez ne pas vous occuper de ceux qui sont de mon cercle, et contentez-vous d'en faire partie en y tenant une place discrète.

— Allons donc, reprit le duc d'un ton cavalier, n'allez-vous pas monter sur vos grands chevaux? Est-ce que vous ne savez pas que je vous aime et que vous m'avez permis de vous le dire?

— Criez-le sur les toits si vous voulez, monsieur le duc, dit Rosalinde avec une suprême insolence, mais ne me cornez pas cette chanson aux oreilles quand je viens me promener pour mes plaisirs!

— Ah! ah! reprit le duc piqué au vif, vous faites fi de mes chansons! je ne les écris pas en assez beaux vers, n'est-ce pas? Dame! tout le monde n'a pas un brevet de poésie sans garantie du gouvernement.

— Que voulez-vous dire?

— Qu'il vous manque probablement votre ménestrel et que vous ne pouvez vivre sans quelques rimes à vos grâces, à votre beauté, à vos charmes divins! Dieu! que c'est fade tout cela, Rosalinde! N'en avez-vous pas une indigestion?

Mlle de Villefort lui tourna le dos et revint à son amie, la bonne comtesse de Tully. Le duc passa son bras sous le bras d'un sportman de ses amis, et lui dit assez haut:

— Si cela continue, je déserte; ça commence à être un peu mêlé par ici. Et puis, je suis fatigué de mâcher à vide. Si elle ne veut pas de moi, qu'elle le dise. Je trouvèrai assez de femmes: j'ai ma rouille d'aristocratie et quatre-vingt mille livres de rente.

— Tiens, on te répond, dit l'ami au duc. As-tu vu par quel regard de dédain on te donne congé?

— Congé! reprit M. de Réalmont, mais c'est moi qui le donne, le congé; je n'attends jamais qu'une femme me remercie.

Un jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans s'approcha du duc et lui dit en riant beaucoup:

— Vous ne savez pas ce dont on me charge pour vous?

— Non, qu'est-ce?

— Je suis invité à vous demander de quelle couleur sont vos talons. On vous saura un gré infini de montrer aussi votre dos, et plus de gré encore de ne remontrer jamais votre visage.

— Ah! la drôlesse! dit le duc entre ses dents; elle prend des allures de fille, ma parole d'honneur! Si elle n'avait pas des millions, je lui ferais demander son prix...

— Mais, comme monsieur le duc a du respect pour les millions, il ne veut pas pousser trop loin l'insolence envers la femme, dit une voix.

— Eh! reprit le duc en tournant la tête, qui parle ainsi? Tiens, c'est M. Delaunay! Oh! pardon! Mais la phrase était si coquelichonne que j'ai cru entendre M. Prudhomme dans un de ses beaux moments.

— Monsieur le duc, dit Delaunay, tout le monde n'a pas votre esprit.

— Pardieu! je le sais bien, reprit Réalmont, et surtout je ne voudrais pas, moi, avoir l'esprit de tout le monde.

— Quel est cet esprit, monsieur? demanda Delaunay en se gourmant un peu.

— C'est cette *toquade* philosophique qui consiste à donner des conseils à tort et à travers, à propos de tout, à propos du respect dû aux femmes, par exemple (aimable banalité!), et à propos des égards dus aux petits chats de ma portière.

— Monsieur Delaunay, dit la voix de Mme de Tully, venez ici, on vous demande.

Le poëte qui, depuis cinq minutes, avait rejoint le groupe des amis de Rosalinde, se hâta de tourner à gauche et de passer du côté où on l'appelait. Là, Mme de Tully lui dit sérieusement :

— Êtes-vous devenu fou ? Allez-vous engager une querelle ?...

— Madame, on est insolent pour une personne...

— Qu'est-ce que cela vous fait ? reprit la comtesse. Cette personne vous a-t-elle chargé de la défendre ?

— Oui, dit Rosalinde à son tour, qu'est-ce que cela vous fait, monsieur Delaunay?

— Cela me fait bondir le cœur, mademoiselle, répondit le poëte.

— Ma chère, dit à voix basse la comtesse à son amie, celui-là vous adore. Vous verrez qu'il se fera pour vous quelque mauvaise affaire.

— C'est un niais de génie, reprit tranquillement Rosalinde, et je serais vraiment fâchée qu'il lui arrivât malheur; il m'adresse des vers ravissants.

Cependant, le prince Ludolph, qui avait causé en manière de passe-temps avec la grosse femme excessivement parée, avec la tante Plock, sa compatriote, le bon prince vint demander à ces dames si elles n'avaient pas le projet de se reposer un peu.

— Ah ! oui, dit Rosalinde, tante Plock doit avoir bien soif!

— J'ai tout prévu, belles dames, ajouta l'*impresario* princier, et j'ai fait retenir un petit *boulingrin* de verdure pour dix personnes. Seulement, j'ai voulu des tapis de soie verte sur les bancs de gazon.

— Qui, naturellement, sont verts aussi, ajouta Rosalinde; de sorte que nous aurons vert sur vert. Le prince a le sentiment de la couleur très-développé.

— En effet, ajouta le bon Tudesque, j'ai d'assez beaux tableaux dans ma galerie de...

— Surtout si vous les avez choisis, mon prince, ajouta la railleuse fille. Allons donc nous mettre au vert, puisque Son Altesse nous y convie.

— C'est charmant, ajouta la comtesse. J'ai toujours adoré le vert gazon recouvert d'un tapis de soie verte.

— Dites donc, prince Ludolph, dit un jeune homme à côté de lui, savez-vous que vous avez un fameux succès! Elles sont folles de vous, parole d'honneur!...

— Ah! cher ami, reprit le prince, si je le savais, je donnerais la moitié de ce que je possède en Allemagne.

— Donnez-m'en le quart, dit l'ami dévoué, et je vous donnerai en échange la preuve comme quoi elles vous trouvent charmant, surtout si nous trouvons au boulingrin un *gueuleton* de glaces.

— Oui, cher ami, reprit le doux souverain allemand. Tout a été prévu, et mon chancelier a donné des ordres pour que les meilleures glaces de Paris fussent servies au *boulingrin* dès que nous arriverons.

— Voilà un amoureux modèle! disait Mme de Tully

à M. Delaunay. Vous le voyez : il est calme, discret, attentif, prévoyant...

— Et prince souverain, ajouta Delaunay. Il a toutes les vertus.

VI

LE PRÉ.

Suite de la Pastorale.

On arriva au boulingrin retenu pour le prince et pour *sa société*. La rotonde de verdure était éclairée par huit globes de cristal supportés par des nymphes de stuc ; des vases de fleurs les plus rares couronnaient les murs gazonnés de cette retraite placée à l'entrée d'un petit bois. Une table agreste était au milieu, toute chargée d'argenterie et de porcelaines. Les meilleures glaces étaient là à profusion. Quant aux bancs de gazon, ils étaient, en effet, recouverts de tapis de soie verte, par une de ces combinaisons savantes qui témoignaient du sentiment de la couleur dont l'altesse allemande était douée. Il est vrai que ces tapis soyeux avaient des

franges d'or; autre harmonie de bon goût dans un jardin, et fort heureuse d'invention dans un lieu champêtre. N'importe, la collation était excellente et chacun y prenait part avec enthousiasme.

Nous ne devons pas, cependant, perdre de vue nos deux compagnons, MM. Guillaume et de Barabas, qui eux-mêmes avaient mis toute leur habileté à suivre d'aussi près que possible le groupe de Rosalinde, mais sans se compromettre. Ces deux amis, voyant que la collation réunissait toute la compagnie aristocratique de leur connaissance, jugèrent qu'il serait commode et prudent de s'asseoir un peu à distance sur des bancs placés au pied de grands chênes voisins. De là, s'ils ne voyaient pas la scène, ils ne perdraient rien, du moins, du dialogue des acteurs. Des groupes de promeneurs passaient devant eux et devant l'entrée ouverte du boulingrin. Beaucoup de curieux ralentissaient le pas à cet endroit *enchanteur* où se festoyaient d'heureux opulents. M. Guillaume, qui n'avait pas perdu de vue Rosalinde un moment, était fort rêveur. Son compagnon ne s'expliquait pas trop cette grande préoccupation.

— Je vois, monsieur, disait le chevalier, que cette étourdissante fille, qui traîne après elle sa cour, fait assez d'impression sur vous. Je ne m'en étonne nullement. Le poëte Delaunay, dans ce moment-ci, doit avoir la fièvre, tout en mangeant des glaces. Soyez sûr que s'il peut attraper, sans être trop remarqué, une soucoupe qui aura été touchée par les lèvres divines de Mlle de Villefort, il se donnera la volupté d'avaler ce qui

restera au fond de la coupe : folie ordinaire aux amoureux. Sans être atteint d'une monomanie aussi exaltée, il n'en est pas moins vrai que vous voilà, monsieur, sous l'influence magnétique de cette Circé indienne. Ah! que tous les ravages qu'elle porte dans les cœurs et les imaginations retombent sur elle! Cette cruelle fille qui ne vit que par des triomphes et pour des défaites sera un jour punie par une terrible expiation, et ce sera chose juste et équitable. Si j'étais son père, je tremblerais beaucoup pour elle.

— Eh! dit M. Guillaume en relevant la tête, vous vous supposez là dans une situation assez redoutable, monsieur. Le père d'une pareille fille aura certainement fort à faire pour la ramener dans une voie meilleure. Comment vous y prendriez-vous ?

— Moi, dit le chevalier, je ne sais. Cette fille, punie sévèrement, pourrait bien se tuer dans un moment de désespoir.

— Je pense que vous vous trompez, monsieur, dit Guillaume. Avec l'effroyable égoïsme qui la domine, avec l'amour de la vie et des jouissances qui la tient sous sa puissance, je croirais que cette fille-là respecterait ses jours précieux en toute circonstance. Si j'étais son père, ajouta-t-il, je ne chercherais à la châtier que par une énorme humiliation.

— L'humilier! elle ? dit le chevalier. Ah! par exemple, j'en porterais le défi à tous les souverains de l'Europe. Du reste, monsieur, poursuivit-il, c'est précisément cet orgueil indomptable qui, joint à une sécheresse de cœur

peu commune, est pour elle une préservation. Telle que vous la voyez, elle passe pour n'être jamais tombée dans le moindre piége. Sa cruauté fait sa sagesse. Si elle avait oublié un moment le rôle terrible qu'elle s'était imposé, si elle avait cédé au moindre entraînement du cœur, il y a déjà longtemps que, de degré en degré, elle serait tombée au rang des libertines. Il est vrai aussi que son opulence la sauve. Ah ! monsieur, combien de femmes et de jeunes filles tombent et se dégradent faute de quelque misérable argent, les unes cédant à l'aiguillon du besoin, les autres aux bouffées de la vanité !

— Vous parlez bien, monsieur, dit M. Guillaume. Vous avez touché de près les diverses classes de la société. Si vous n'êtes pas un sage, c'est votre faute.

Il était environ onze heures du soir, les plus brillantes étoiles souriaient au Pré-Catelan, et une petite brise courait comme une folle dans les feuillages et les massifs de fleurs, mêlant tous les parfums et les jetant par bouffées aux promeneurs.

Au boulingrin, où l'on prenait des glaces et des sorbets, la conversation allait son petit train, s'exerçant sur les mérites et surtout sur les défauts des absents. Un des invités demanda tout à coup et avec assez d'indifférence des nouvelles d'un jeune homme dont le nom éveilla assez vivement la curiosité. Mlle de Villefort affecta de la distraction dans ce moment-là.

— Oui, reprit un des *gentilshommes*, ne peut-on savoir ce qu'est devenu, depuis huit jours, le vicomte de la Rocheferney ?

— Lui ? dit le duc de Réalmont; mais ne savez-vous donc pas qu'il s'est fait claquemurer à Clichy, pour une misérable somme de cinquante mille francs environ ?

— Ah ! reprit le questionneur, c'est odieux d'être engagé de la sorte par des usuriers qui mériteraient le bagne ; si j'avais cinquante mille francs, je les enverrais au vicomte.

— Il vaudrait mieux les envoyer à ses créanciers, ajouta un jeune homme sage.

— Messieurs, dit un sportman qui avait aussi beaucoup de dettes, il serait important de savoir à quel juif M. de la Rocheferney doit sa prison.

— Savez-vous ce qu'on m'a raconté ? reprit le duc. On m'a dit que ce juif était une belle juive.

— Allons donc ! allons donc ! répétèrent plusieurs voix.

— Ah ! ceci devient intéressant, ajouta la comtesse de Tully. Et le nom de cette juive charmante ?

— On l'ignore, reprit le duc.

— Comment? dit un voisin de la comtesse, ce gueux de Léopold emprunte cinquante mille francs à une jolie femme ?

— Et se fait coffrer par elle, faute de payement ? ajouta une voix.

— Non, messieurs, dit le duc de Réalmont, ce gueux de Léopold n'emprunte pas de l'argent aux femmes et surtout ne manque jamais d'acquitter une dette, s'il en a envers elles. On m'a assuré que sa lettre de change,

souscrite à un prêteur et non payée, avait été achetée par une très-jolie coquine qui en voulait au vicomte et qui l'a fait embastiller à Clichy. Une lettre de change aujourd'hui équivaut à une lettre de cachet...

— Ah! le tour est bon, dit la comtesse. Il est probable que cette femme avait beaucoup à se plaindre de monsieur le vicomte.

— Mais il est fort heureux! ajouta un tout jeune homme. Et la belle juive, probablement, va le visiter en prison...

— On ne m'a pas dit cela, monsieur, répondit le duc.

— Or çà, reprit un des convives dans un assez bon mouvement de cœur, il serait bien, ce me semble, d'abréger cette détention.

— Avez-vous cinquante mille francs sur vous, cher ami? dit le duc. Nous enverrions chercher M. de la Rocheferney pour fumer avec nous, ce soir, au Pré.

— Non, monsieur, reprit le convive compatissant, mais il me semble qu'à nous tous au Cercle, demain, nous pourrions bien réunir cinquante mille francs sans trop nous étrangler.

Jusqu'à ce moment-là, Rosalinde n'avait pas dit un mot, écoutant très-attentivement, sans en avoir l'air, le sujet de la conversation. Quand il fut question de délivrer le prisonnier, elle eut un imperceptible mouvement d'impatience, et elle lança un regard d'une expression singulière sur le jeune gentleman qui venait de faire une si honnête proposition.

— Eh! eh! reprirent les jeunes gens ; une souscription au vicomte, ce serait original.

— Quant à moi, dit le duc en avalant un reste de sorbet au marasquin, je n'ai pas mille francs à ma disposition, dans ce moment-ci.

— Ni moi non plus, ma foi, ni moi non plus, répétèrent les échos d'alentour.

— C'est dommage ! dit alors Rosalide avec un calme adorable, c'est vraiment dommage! l'idée était vertueuse. Je propose de voter des remercîments au saint Vincent de Paule qui veut ainsi consacrer sa vie à ramasser les vicomtes tombés en déconfiture.

— Oui, oui, nous lui votons des remercîments, dirent plusieurs voix en riant aux éclats.

— Et moi, reprit le Vincent de Paule un peu piqué, je n'accepte pas vos remercîments, et je vous prie même de croire que ma proposition n'était pas si déplacée... cela s'est vu; on a vu des amis s'entendre pour retirer de prison un ami.

— Cela s'est vu ! où? dans quel pays avez-vous vu cela, mon cher? demandèrent plusieurs personnes à la fois.

— Mais si, reprit l'autre assez interloqué; cela s'est vu, cela se voit.

— Où? où donc? dans quelle contrée bénie du ciel?

— J'ai lu dernièrement dans un journal...

Des éclats de rire partirent de toutes parts comme des fusées.

— Ah! les journaux!

— Monsieur aime le canard!

— Aux navets? ajouta un aimable esprit.

— Quel bon jeune homme! dit le duc, et que je voudrais avoir sa foi robuste!

— Tenez, vous ne valez rien du tout, tous tant que vous êtes, ajouta la belle comtesse.

— Ah! madame! oh! charmante comtesse!

— Non, reprit-elle, vous n'avez pas plus de cœur qu'un rocher; c'est indigne!

— Comme vous vous fâchez, chère amie! dit Rosalinde en embrassant sa charmante voisine. Eh! ne dirait-on pas qu'on parle ici sérieusement! Tenez, moi aussi, j'ai pris part à cette plaisanterie, boudez-moi.

— Je le devrais, chère Rosalinde, reprit la comtesse, mais je vous aime tant! Vous êtes si bonne, si spirituellement sensible, vous!

— Ya! ya! répéta tout à coup l'Altesse allemande qui, jusque-là, n'avait rien dit, mais qui avait avalé cinq ou six glaces, en compagnie de Mme la baronne Plok.

— Comment, ya, ya? dit la comtesse.

— Je veux dire, madame, répondit le prince Ludolph, que j'approuve de toute mon âme ce que vous avez dit sur le bon cœur et la sensibilité exquise de Mlle de Villefort.

— Ah! quel excellent époux vous auriez là, ma

chère amie! dit à voix basse Mme de Tully à Rosalinde.

— N'est-ce pas? répondit celle-ci. Eh bien, je n'en veux pas. Ceux qui passent avant le mariage pour devenir les meilleurs des époux sont précisément ceux qui font mourir un jour leur femme à petit feu ou dans le fond d'une tour, à la campagne.

— Quelles idées!

— Ce sont mes idées, à moi. Si j'épousais cet Allemand si doux, quelque chose me dit qu'un jour il renouvellerait en ma faveur l'histoire de Geneviève de Brabant.

— Je voudrais bien savoir ce que ces dames disent entre elles, demanda le prince à son voisin.

— Y tenez-vous absolument? dit celui-ci.

— Oui, j'y tiens beaucoup.

— Eh bien, elles disent que vous seriez bien aimable, comme la nuit est un peu fraîche, de nous faire venir du punch.

Le prince bondit sur son banc et appela son chancelier; mais cet honnête fonctionnaire buvait de la bière on ne savait où. Un des gens du prince vint dire à Son Altesse qu'il était impossible de le retrouver. Le bon prince se leva et alla lui-même commander et recommander le meilleur punch possible. Quand il revint, il trouva Rosalinde et son amie fort occupées à fumer de très-jolis *pahitos*, que leur avait envoyé depuis peu M. l'ambassadeur d'Espagne. Quant à ces messieurs, ils étaient tous silencieux, fumant d'énormes cigares et con-

templant la beauté du firmament. Mme la baronne Plok seule mettait une courageuse persévérance à manger des gaufres et à continuer à avaler des sorbets au rhum. Le prince reprit sa place discrètement sur son banc de gazon, recouvert de velours vert à franges d'or, à quelques pas de ces dames et de manière à pouvoir les admirer sans impertinence. Le calme avait succédé à l'agitation : le moment était délicieux pour la rêverie.

Quelques rares promeneurs passaient devant le boulingrin. La foule, dans ce moment-là, se portait au théâtre des Fleurs, qui jouait un ballet nouveau. Un homme d'un certain âge, d'une tournure distinguée et donnant le bras à une jeune personne, vint à passer devant l'entrée du salon de verdure où Rosalinde fumait ses cigarettes, au milieu de ses bons amis. Cet homme et sa compagne passèrent pour la seconde fois devant le boulingrin, et soit hasard, soit avec intention, ils s'arrêtèrent un moment en face de l'entrée, contemplant la beauté des arbres qui dominaient cette jolie retraite. Tout à coup, Mme de Tully vit Rosalinde à demi-couchée se soulever avec vivacité, allonger le cou comme pour bien reconnaître un objet observé de loin, et fixer un regard étincelant sur deux inconnus arrêtés dans l'allée en face d'elle.

— Eh! qu'avez-vous donc, ma chère amie? lui dit à voix ouverte la comtesse.

— Rien, dit Rosalinde.

— Si, vous êtes inquète.

— Non.

— Rosalinde, je vous en prie, répéta son amie d'une voix caressante.

— Eh bien, dit celle-ci en désignant du doigt les deux personnes arrêtées dans l'allée, vous voyez bien cette femme?...

— Oui, au bras de ce monsieur. Après?

— Cette femme, c'est la créature qui me hait le plus au monde et que je déteste le plus.

— Cette jeune fille? demanda la comtesse, fort étonnée. Elle est d'une beauté angélique?

— Chut! dit Rosalinde en lui serrant le bras. N'éveillez pas l'attention sur elle. Je vous dirai qui elle est... plus tard.

Mais l'attention était éveillée, et deux jeunes gens, moins absorbés dans leur rêverie que les autres, avaient reconnu un homme dont ils honoraient beaucoup le caractère, M. Talamon.

Ce nom fut prononcé. Il mit la compagnie dans une assez vive animation.

— Comment, dit le duc, M. Talamon est ici? Il doit y venir bien rarement.

— Et il n'y est pas seul, ajouta un voisin. Vrai Dieu! vous n'avez pas entrevu la personne qui lui donne le bras?

— Non. Il faut que je serre la main à cet excellent M. Talamon, ajouta le duc, qui ménageait probablement beaucoup le banquier.

— Oui, dit un dandy, du côté opposé, et que vous

jetiez un regard appréciateur sur l'inconnue qu'il amène ce soir au Pré-Catelan.

— Ma foi, le cas est singulier.

En disant ces mots, M. le duc de Réalmont se leva, et adressant à Rosalinde et à la comtesse un signe de tête assez cavalier, comme pour leur dire : *Vous permettez ?* il quitta la compagnie et s'avança vers M. Talamon. Là, ce furent des saluts échangés et des compliments de haute politesse. L'exemple du duc porta ses fruits. On le voyait se promener au petit pas avec l'honorable banquier, et on supposait qu'il pouvait admirer à loisir la merveilleuse beauté de la jeune fille que M. Talamon avait au bras.

— Ce diable de duc ne revient pas, dit un de ses amis qui grillait d'aller le rejoindre. Je vais vous le ramener, moi.

En même temps, monsieur se glissait hors du boulingrin.

— Bon! reprit un troisième curieux, voilà mon voisin qui vient, sans y prendre garde, de m'emporter mon porte-cigares. Et moi qui ai besoin de fumer à cause de ma migraine qui me reprend !

Ce nouveau déserteur quitta la compagnie et rejoignit ses amis en train de faire cortége à M. Talamon.

Rosalinde était devenue très-pâle. Elle était immobile et silencieuse, regardant la scène avec des yeux fixes et très-animés. Son amie remarqua qu'elle respirait avec peine et que de temps en temps elle avait dans la main un petit mouvement nerveux.

Rosalinde, dit-elle, qu'avez-vous ? Si vous le voulez, nous retournerons à Paris. La voiture est à la grille...

— Non, répondit sèchement Mlle de Villefort, je veux voir jusqu'au bout. Regardez ces insolents, comme ils nous plantent là pour courir après un homme qui a de l'argent et une grisette... Car vous avez vu ce costume, n'est-ce pas ? C'est une paysanne ou une ouvrière que cette fille-là...

— Puisque vous l'avez en haine, vous devez bien la connaître, dit la comtesse.

— Oui, oui, je la connais, répéta Rosalinde d'un air égaré.

Cependant la curiosité avait fait le vide au boulingrin. Il ne restait auprès de ces dames que le prince allemand et un jeune homme, un fou, qui avait profité de l'occasion pour se rapprocher de son idole : c'était M. Delaunay. Lui et l'Allemand ne comprenaient rien à l'émotion de Rosalinde et à l'air sérieux qu'avait pris le visage charmant de la comtesse. Mme la baronne Plock sommeillait sur le velours. Laissons un moment ces personnages silencieux en face les uns des autres.

Dans l'allée, allait et venait le groupe des élégants convives déserteurs, dont M. Talamon et sa compagne occupaient le milieu. Chacun tenait à dire un mot aimable à l'honorable banquier, dont on aimait l'esprit et dont on admirait le noble caractère. Chacun, par occasion, tenait aussi à voir de près la belle enfant à qui donnait le bras. Nul ne connaissait cette jeune fille, dont

la grâce, la distinction, l'élégance étaient incomparables et dont la toilette cependant était d'une simplicité qui renversait toutes les idées. Elle portait une robe de soie légère fond gris de perle, sans le moindre volant, un mantelet de taffetas noir bordé de velours et un petit chapeau de paille garni d'une touffe de violettes et d'un ruban couleur bouton d'or : un chapeau de quinze francs tout au plus !

M. Talamon avait trop de finesse dans l'esprit pour ne pas deviner à quel point était surexcitée la curiosité de tous ces beaux fils qui étaient venus à lui avec tant d'empressement. Il souriait beaucoup en causant avec eux, ne répondant pas aux questions trop directes et cherchant à dérouter, à désespérer ses interlocuteurs. Enfin, après dix minutes de va-et-vient devant l'entrée du salon de verdure, au fond duquel on distinguait une figure pâle et immobile; après avoir résisté assez longtemps aux impatiences, M. Talamon s'arrêta, et, s'adressant à ceux qui l'entouraient, il leur dit d'une voix claire et qui porta où elle devait porter :

— Je vous remercie, messieurs, de l'empressement que vous mettez à venir ainsi savoir de mes nouvelles. Mais vous avez déserté un charmant salon : retournez-y. Permettez-moi, avant de nous séparer, de vous présenter à Mlle Rosemonde Bernard, ma pupille, dont je suis fier, messieurs, et qui m'a fait l'honneur, ce soir, d'accepter mon bras pour une promenade. Eh bien, messieurs, ajouta M. Talamon, vous ne retournez pas à vos admirations ?

— Nos admirations sont ici, dit une voix, celle du

duc, en désignant la ravissante pupille du banquier.

Vraiment, ce fut magique. Comme entraînés par une force mystérieuse, pas un de ceux qui composaient le groupe ne put se décider à s'en détacher, et voilà que M. Talamon et son adorable pupille, Mlle Bernard, furent reconduits jusqu'à la grille du jardin, jusqu'à leur voiture, par tous les déserteurs du boulingrin. Quand la voiture du banquier se fut éloignée pour regagner Paris, ces messieurs se regardèrent entre eux un moment, ébahis et fort embarrassés d'expliquer ce qui venait d'avoir lieu.

— Nous nous imaginions, dit l'un d'eux, que nous étions au Pré-Catelan, ce soir, avec les deux plus jolies femmes de Paris. Je soutiens, moi, qu'elles sont deux laiderons à côté de celle qui, dans ce moment, est dans la voiture de Talamon.

— Oui, dit un autre plus extravagant, à côté de cette enfant d'une noblesse royale, nos deux beautés du boulingrin sont deux femmes de chambre endimanchées.

— Vous êtes un insolent ! dit une voix menaçante sortant d'un groupe de promeneurs qui passait.

— Quel est l'animal qui ose me parler ainsi ? demanda l'insulté, qui n'était autre que M. le duc de Réalmont.

— C'est moi, répliqua un jeune homme en s'approchant et donnant le bras à une femme dont le voile retombait sur le visage.

— Ah ! c'est vous, monsieur Delaunay ! dit le duc, et c'est sans doute la dame voilée qui vous donne le bras qui vous a poussé à cette extravagance ! Eh bien, mon-

sieur Delaunay, demain je vous couperai une oreille pour vous apprendre à trop bien écouter ce qu'on dit et ce qu'on ne dit pas.

— Vous êtes un insolent, je le répète, monsieur le duc, répliqua Delaunay, pâle, frémissant, hors de lui, et demain je vous tuerai.

Après ces mots, on le vit se retirer à pas précipités, et comme entraîné par la femme voilée à qui il donnait le bras. On prétend même que cette femme, en passant la grille du jardin, dit à cet extravagant poëte :

— Oui, tuez-le; je veux qu'il soit tué demain, pour l'exemple; oh! j'ai la rage dans le cœur.

La fête de nuit arrivait à sa fin. Le public quittait le jardin, et deux ou trois mille voitures emportaient du côté de Paris ce public élégant, et fort heureux de sa soirée probablement.

Après la file des voitures aristocratiques arrivèrent les *remises*, ces véhicules complaisants et à la portée de toutes les bourses.

M. Guillaume et son compagnon furent très-heureux d'arrêter une de ces voitures au passage, et de monter dedans, malgré dix ou quinze bourgeois qui prétendaient l'avoir retenue. Mais le chevalier de Barabas connaissait les arguments du comte Almaviva; une pièce ronde d'assez gros calibre, coulée dans la main du cocher en arrivant au Pré-Catelan, lui avait acquis la propriété du carrosse-fiacre ou remise, à la grande indignation des commis de magasin et des gros ventres qui se le disputaient.

En roulant sur la route du bois de Boulogne à Paris, le chevalier disait à son conpagnon :

— Eh bien, monsieur, êtes-vous content du spectacle que je vous avais promis ? Vous avez eu la comédie et le drame, le drame réel, malheureusement. Remarquez, monsieur, que cette furieuse Rosalinde, ne tenant plus sur son banc de gazon recouvert de velours, a planté là la tante Plock et le prince allemand, qui se consoleront en buvant du punch. Remarquez que cette lionne, blessée jusqu'au vif dans son orgueil et ivre de rage contre une rivale, a entraîné avec elle ce niais sublime que nous avons amené au bois fatalement. Remarquez bien qu'elle avait besoin d'une vengeance quelconque, qu'il lui faut du sang et qu'elle a mis la main sur le premier venu pour la venger. Si demain le duc est tué, elle poussera des cris de joie ; si c'est le poëte qui est tué, elle fera son oraison funèbre en quatre mots : « C'est fâcheux : il m'adressait de beaux vers. » Et, le soir, elle ira à l'Opéra. Enfin, monsieur, remarquez que M. Talamon n'est pas venu au Pré accompagné d'une vertueuse et belle jeune fille, pour avoir le plaisir seulement de se promener, mais bien dans un but sérieux. Je crois que l'expiation commence pour cette diabolique Rosalinde. Je suis bien aise, monsieur Guillaume, poursuivait l'intrépide chevalier, de vous avoir expliqué les ficelles de cette représentation à laquelle vous auriez compris probablement très-peu de chose, ne connaissant pas de vue les principaux personnage. Je ne vous demande pas de remercîments, monsieur...

— Et moi, je vous les adresse, répondit M. Guillaume.

Seulement, je ne me bornerai pas là, je vous assure, quand nous aurons enlevé à ce damné Malatesta les papiers que vous savez.

— D'ici à huit jours vous les aurez, dit le chevalier.

M. Guillaume soupira de satisfaction. Il ajouta, en se rappelant la scène finale du Pré :

— Quant à ce pauvre Delaunay, ne pourrions-nous lui éviter le désagrément d'être embroché par le duc?

— J'y songeais, répondit fièrement le chevalier de Barabas. Tenez, reprit-il en se frappant le front, j'ai une idée, une bonne idée!... Ce duel n'aura pas lieu.

— Touchez là, lui dit M. Guillaume en lui tendant la main. Vous valez mieux que je ne pensais. A demain, monsieur le chevalier.

— Où cela?... Au restaurant des *Deux-Lapins?*

— Non, dit M. Guillaume, mais aux *Trois Frères Provençaux.*

— Monsieur, j'y serai à vos ordres, et la fourchette à la main, à six heures.

— C'est mon heure, dit M. Guillaume.

La voiture arrivait à la hauteur du boulevard des Italiens. Le chevalier rendait visite, dans ce quartier-là, à quelques amis qui ne se couchaient jamais; il demanda à descendre de voiture. M. Guillaume se fit ramener chez lui. Il était deux heures du matin.

VII

UN PIÉGE A LOUP.

Nous n'avons pas oublié le traité conclu entre M. Guillaume et M. le marquis de Malatesta ; traité secret, ne reposant que sur des paroles échangées de part et d'autre, mais par cela même plus sérieux et qui devait être exécuté plus ponctuellement, puisque l'on dit avec juste raison que le meilleur contrat est la parole d'un homme d'honneur.

Certes, ce n'était pas M. Guillaume qui eût manqué à la sienne, par principe d'abord, et ensuite parce que, pour sa part, il était enchanté du traité lui-même et des heureux résultats qu'il devait lui procurer.

Il s'agissait tout simplement, on s'en souvient, de communiquer à M. de Malatesta la correspondance du riche client de M. Talamon à mesure que des lettres de ce nabab arrivaient des Indes au banquier à Paris.

Avait-il été difficile à M. Guillaume de se procurer une de ces lettres nouvellement arrivées? Oui et non.

D'un côté, il s'agissait d'une impossibilité, vu que M. de Villefort n'était plus dans les Indes orientales; il s'agissait, d'un autre côté, d'une lettre à obtenir de ce même M. de Villefort, qui habitait Paris secrètement. Cette dernière chose était chose facile à obtenir; ce qui l'était moins, c'était d'écrire la lettre de manière à ce que ce rusé coquin de marquis de Malatesta ne doutât pas qu'elle n'arrivât de Calcutta ou de Bombay par la malle d'Angleterre ou par une autre voie connue.

Eh bien, M. Guillaume fut, dans cette occasion, d'une habileté qui nous ferait trembler pour sa probité, si nous ne connaissions à fond l'honnêteté parfaite de ses sentiments et la loyauté de sa vie.

Peu de jours après la soirée passée au Pré-Catelan (où, pour le dire en passant, M. de Malatesta ne se trouvait pas ce soir-là), le courtier se rendait discrètement, à l'heure de midi, au siége de l'administration industrielle et industrieuse dont le marquis était la providence et la fortune. M. Guillaume fit passer son nom au directeur général de la Compagnie, que nous connaissons bien, et il fut introduit immédiatement par les petites entrées. Cette fois, il ne passa par l'intermédiaire d'aucune espèce de nez portant lunettes d'or ou d'écaille. Le marquis fit un cri de joie en le voyant et le reçut presque à bras ouverts :

— Eh bien, s'écria-t-il, nous avons donc réussi, puisque vous voilà ?

— La malle de l'Inde est arrivée hier, répondit Guillaume.

— Je le sais pardieu bien! dit Malatesta. Et l'Indien a écrit à son cher banquier, à Paris?

— Précisément.

— Ah! je le prévoyais. Et sa correspondance est arrivée par duplicata.

— Oui.

— Et vous avez pu vous procurer un des deux exemplaires de cette correspondance?

— Oui, assez difficilement.

— Et cette bienheureuse lettre venant des Indes?...

— Je l'ai dans ma poche.

— Ah! donnez! donnez! s'écria le marquis en tendant la main.

— Doucement, dit Guillaume. Je m'expose beaucoup; nos conventions sont de...

— Oui, mon Dieu, oui, reprit vivement le marquis, de remettre entre vos mains un premier payement de vingt-cinq mille francs, quand le million sera tombé dans les miennes. Donnez-moi la lettre...

— Vous me la rendrez à l'expiration des vingt-quatre heures, demain à midi, après l'avoir lue et commentée, copiée même, à votre aise!

— Oui, oui, oui, mille tonnerres! Oui. Cette lettre...

— Signez-moi ce papier, dit Guillaume en lui présentant une feuille sur laquelle se trouvaient trois lignes, écrites par une autre main que la sienne.

— Qu'est-ce que c'est que cela? demanda le marquis.

— C'est un reçu insignifiant pour vous et important pour moi. Lisez.

Le marquis lut ces trois lignes :

« Je reconnais avoir reçu de M. Guillaume une première communication de papiers importants, que je l'avais prié de me procurer. »

— Je ne signerai pas cela, monsieur, dit Malatesta dont les yeux brillaient de colère et d'impatience. Et vous allez me remettre sur-le-champ la lettre en question ; sinon...

— Sinon? ajouta Guillaume.

— Prenez garde, dit Malatesta, vous jouez avec moi un jeu dangereux.

— Dangereux! reprit Guillaume, il faut savoir pour qui?

Le marquis jeta sur le courtier des regards livides, menaçants. Ce coup d'œil eût certainement démonté un fripon : il trouva Guillaume impassible.

—Non, reprit-il tranquillement, je n'ai pas la moindre peur de vous, monsieur le marquis, et je suis certain que vous ne me ferez pas le moindre mal. Vous n'êtes pas assez imprudent pour cela. Voyons, voulez-vous me signer ce papier?

— Non, monsieur. Je trouve votre procédé déloyal; vous manquez de probité...

— Diantre! dit Guillaume, l'acte auquel vous m'avez entraîné est, en effet, d'une moralité si haute!

— Vous manquez à votre parole.

— Quand je vous apporte la lettre convenue?

— Quand vous me demandez un reçu par écrit dont il n'a jamais été question dans nos conventions...

— Verbales, ajouta M. Guillaume. Vous avez tenu à ce qu'elles ne fussent que verbales, vous en voyez l'inconvénient. Qui pourra prouver que nous n'avons pas parlé d'un reçu quelconque?

— Tonnerre et pétard! s'écria le marquis en ouvrant la main comme pour étrangler quelqu'un, voulez-vous, oui ou non, me donner cette lettre?

— Non, dit Guillaume; vous l'aurez quand vous aurez signé mon papier.

— Attendez, dit le marquis ivre de colère.

Il s'élança vers une jolie armoire à glace, et saisit un pistolet. Il s'avança droit sur M. Guillaume.

— Ma lettre, monsieur, dit-il en pointant un canon en avant.

— Feu! dit M. Guillaume. Un honnête homme tombe mort; on informe la justice: un procès criminel a lieu, et on vous coupe la tête; c'est simple comme bonjour.

Malatesta releva son pistolet.

— Vous voulez donc que je vous tue? ajouta-t-il avec un sourire satanique.

— Vous voyez bien que non, dit M. Guillaume, puisque je vous fais relever votre méchant pistolet.

Le marquis tombait des nues. Son méchant pistolet était une arme superbe damasquinée d'or.

— C'est incroyable! ajouta-t-il. Jamais je n'ai rencontré un homme plus téméraire ou plus stupide que vous!

— Bah! reprit Guillaume.

— Je vous jure, dit le marquis avec l'accent de la fièvre, que si vous ne me remettez à l'instant cette correspondance que je tiens à avoir et que je paye cent mille francs, je vous jure que je vous brûle la cervelle.

— Bien! répondit Guillaume, la sommation est dans les formes. La bourse ou la vie! Faut-il que je me couche ventre à terre?

Malatesta avait de nouveau allongé le bras et pointé son pistolet à la hauteur de la tête de M. Guillaume, debout, à six pas devant lui. Les dernières paroles qu'il venait d'entendre lui parurent si étranges que, de nouveau, il abaissa son arme.

— Que voulez-vous dire, maître fou, avec votre ventre à terre? demanda-t-il.

— Rien, répondit Guillaume. Une bizarrerie, une façon extravagante de parler.

— J'exige que vous vous expliquiez, sinon...

— Allons, encore! Si vous commencez par me casser la tête, il me sera difficile de m'expliquer, ajouta Guillaume. Tenez, monsieur le marquis, croyez-moi, ne jouez pas au pistolet; vous avez là une mauvaise habitude. En France, pour forcer les gens à nous donner ce que nous voulons d'eux, on s'y prend plus adroitement. Que diable, c'est brutal et bête cela: la bourse ou la vie!

— Mais, misérable! s'écria Malatesta, explique-toi. Il y a là-dessous un double sens, une atroce allusion, une calomnie...

— Vous trouvez? dit tranquillement Guillaume. Cette *bourse ou la vie* vous préoccupe donc bien; elle vous tient donc bien au cœur, monsieur!

Malatesta déposa son pistolet sur une table et se mit à marcher d'un bout à l'autre de son cabinet, absorbé dans ses réflexions et oubliant en quelque sorte M. Guillaume. Évidemment, le courtier venait de toucher à un point mystérieux, mais correspondant avec le passé de monsieur le marquis. Celui-ci interrogeait ses souvenirs et jetait un regard scrutateur, moralement parlant, sur toutes ses relations habituelles du moment. Il finit par se dire à lui-même en secouant la tête :

— Quelqu'un m'aura vendu. N'importe! il faut me tirer de là.

M. Guillaume s'était assis devant une magnifique table de Boule et feuilletait un album de caricatures.

— Qu'il est tranquille, lui! se disait le marquis. C'est encore un demi-honnête homme; mais il est très-fort, et quoique d'un certain âge, il pourra composer avec ses principes et entrer dans la voie du progrès. Savait-il que mon pistolet n'avait que sa capsule d'amorce? S'il l'ignorait, c'est un homme d'une énergie, d'une intrépidité incomparables. Il faut le gagner à mes intérêts.

— Voyons, dit le marquis à Guillaume en s'approchant de lui, quelle idée attachez-vous au reçu que vous me demandez? quel usage voulez-vous faire de ce papier quand il aura ma signature?

— Ceci ne vous regarde pas, répondit le courtier. Tout ce qu'il vous importe de savoir, c'est de vous assurer si ce papier peut vous compromettre oui ou non. Dans tous les cas, ajouta-t-il, la raison doit vous dire que ce reçu, s'il implique une idée de corruption, compromet beaucoup plus le corrompu que le corrupteur. Raisonnons. Vous avez intérêt à connaître une correspondance, vous vous la procurez à prix d'argent. La volez-vous ? Non. C'est moi qui la vole et qui touche le prix de mon infidélité. Que ferait un tribunal en pareil cas ? Il blâmerait l'intéressé qui se serait servi d'un appât d'argent pour connaître ce qui importe à ses intérêts, mais il condamnerait à une peine le subalterne qui aurait vendu le secret d'une lettre adressée à son patron. Vous voyez donc bien que vos appréhensions sont chimériques, que votre colère est ridicule et que votre pistolet est un enfantillage dont un homme sérieux devrait rougir.

— Par ma foi, s'écria le marquis en riant, je vous crois dès aujourd'hui plus fort que moi, maître Guillaume ! Donnez-moi votre papier ; je vais vous le signer.

M. Guillaume plaça le papier sur la table à côté d'une plume et d'un encrier. M. de Malatesta prit le reçu et le lut deux fois. Il toucha la plume, hésita, repoussa le papier, se mit à réfléchir, hésita encore, prit la plume, n'hésita plus, data et signa avec une rapidité incroyable. Puis, se tournant vivement vers Guillaume, le reçu à la main :

— Donnant, donnant, dit-il avec l'accent de la fièvre. Cette correspondance...

— La voilà, répondit Guillaume, en lui donnant d'une

main une lettre en quatre pages, pliée et sans enveloppe, et en tirant à lui, de l'autre main, le papier de Malatesta, que celui-ci laissa glisser de ses doigts.

— C'est fait, se dit M. Guillaume, en serrant le reçu dans son portefeuille, qu'il remit dans sa poche en boutonnant par-dessus son paletot.

Le marquis, maître de la lettre venant des Indes, courut à un petit secrétaire placé dans l'angle du cabinet. Il la déplia, la plaça ouverte devant lui, s'assit, s'accouda sur la tablette du secrétaire et se livra à une lecture qui bientôt absorba toutes ses facultés. Le monde extérieur n'existait plus pour lui.

Cette lettre, avons-nous dit, était un chef-d'œuvre d'habileté. Elle était datée de Calcutta, à soixante-cinq jours de distance du jour de son arrivée à Paris, juste le temps qu'il fallait à une dépêche pour venir des Indes orientales, en passant par l'isthme de Suez.

Cette lettre était tout entière de l'écriture de M. le comte de Villefort, et en cela M. Guillaume, qui l'avait écrite tout entière de sa main, était loin d'avoir commis un faux. Elle parlait de vingt choses, toutes plus vraisemblables les unes que les autres. Mais le chapitre important était celui où M. de Villefort annonçait à son honorable correspondant l'envoi de deux millions de francs qui devaient être placés par lui à Paris, selon qu'il le jugerait convenable.

— Deux millions de francs ! répéta malgré lui le marquis en lisant ce passage de la lettre. C'est cela, je m'y attendais ; il y en a un pour moi.

— C'est incroyable! se disait en lui-même et à part lui M. Guillaume. Voilà un homme qui, de sa propre autorité, vous prend un million, sans qu'on ait le droit de réclamer. Je ne puis me rendre compte encore comment il s'y prendra.

La lettre, après avoir parlé de beaucoup de choses intimes, mais peu importantes, contenait un chapitre concernant Rosalinde et Rosemonde. On devait prodiguer l'argent à Rosalinde, sans contrôle.

— Sans contrôle! ne pouvait s'empêcher de répéter monsieur le marquis. Heureuse fille! Ah! si j'osais...

— Que feriez-vous? demanda Guillaume.

— Tiens! vous êtes là? dit le marquis.

— Oui. Vous m'avez oublié? Que feriez-vous?

— Si j'osais, je prendrais la fille aux millions.

— Vous l'épouseriez? Ce n'est pas facile. Elle a un si joli caractère, elle a si peu de volonté! Pauvre Agnès!

— Laissez donc, reprit le marquis. Si les circonstances me servaient... Mais non, je ne veux pas filer un roman.

— En admettant qu'elle y consentît, ajouta Guillaume, l'épouseriez-vous?

— Oui, dit le marquis.

— Sans appréhensions?

— Au contraire, en prévoyant de grands accidents.

— Vous êtes philosophe.

— Je suis de mon époque. Au bout de six semaines on se sépare...

— Des millions ?

— Non. De la tendre épousée.

— Ah ! ah ! et on lui fait une pension ?

— Oui, certes. Mille francs par mois. C'est l'âge d'or pour une femme.

— Eh bien, monsieur le marquis, reprit Guillaume, rayez ce plan-là de vos tablettes. Vous n'aurez jamais la peine de servir douze mille livres de rente à Rosalinde, qui gardera sa liberté et les millions de son père.

— Moins un, qu'elle me doit, ajouta tranquillement le marquis.

— Qu'elle vous doit ! déjà ?...

— Oui, je suis en train de lui rendre le plus grand service du monde.

— Ah ! j'ignorais, dit M. Guillaume dont l'attention à suivre la trace de cette intrigue était extrême.

Tout à coup, M. de Malatesta poussa un cri. Il venait de trouver à la quatrième page ce qu'il cherchait : dix lignes à propos d'une cassette perdue ou volée.

— Qu'est-ce ? dit M. Guillaume.

— Rien ; un objet perdu par ce vieux coquin de Villefort, et qu'on peut retrouver dans l'intérêt de sa fille.

— Avant de vous communiquer la lettre, reprit M. Guillaume, je l'ai parcourue, j'en avais le droit, et j'ai vu qu'il y était question d'une cassette perdue et qui contenait des papiers...

— C'est bon, ajouta le marquis. Résumons-nous. Le vieux sorcier a déjà fait passer en France deux millions,

il y a trois ou quatre mois ; en voici deux autres annoncés : en tout quatre. Ce nabab français veut évidemment transporter toute sa fortune en France. Il est temps d'agir et de se faire rembourser une dette sacrée.

— Contractée par la fille, probablement, dit Guillaume.

— Oui, quoi d'étonnant, monsieur?

— Rien, oh ! mon Dieu, rien. Il peut y avoir des services rendûs qui valent un million.

— C'est cela. Monsieur Guillaume veut être intéressé à l'affaire...

— Parbleu ! dit celui-ci, je le crois bien.

— Apprenez donc que la cassette dont parle la lettre...

— La cassette aux papiers! Vous l'avez ?...

— Eh! vous allez vite, dit M. de Malatesta en se ravisant, on l'aura, cette cassette.

— Il l'a, se dit M. Guillaume. Le chevalier a dit vrai. Maintenant, je tiens le fil de cette bonne affaire.

Alors le courtier, parfaitement édifié sur ce qu'il voulait savoir, se leva, et, prenant un air indifférent, il annonça le projet de se retirer, ayant plusieurs courses à faire.

— Ne vous gênez pas, lui dit le marquis. Je garde la correspondance, j'ai besoin de la relire afin de m'en empreindre et de me servir de ces documents dans notre intérêt mutuel, monsieur Guillaume. Demain, je vous rendrai cette lettre. Emportez-vous mon reçu, décidément ?

— Peuh! dit Guillaume. Ce chiffon de papier! je ne sais trop ce que j'en ai fait.

— Vous l'avez mis dans votre portefeuille, rusé coquin.

— C'est possible. Adieu, monsieur le marquis, j'ai tenu ma promesse, tenez la vôtre. Seulement, si les promesses d'argent que vous m'avez faites vous donnent fantaisie de me brûler la cervelle, je vous préviens que je brise, pour ma part, le contrat et que je ne reviens plus.

— Eh! qu'allez-vous rappeler là! dit Malatesta en accrochant son pistolet dans la panoplie, un mouvement d'impatience! une bêtise! Allons, n'en parlons plus et restons bons amis.

Ils se séparèrent fort contents l'un et l'autre du résultat de l'entrevue. M. de Malatesta tenait les renseignements qu'il voulait avoir sur l'arrivée des millions et sur l'importance de la cassette; M. Guillaume tenait un reçu signé et daté. Un piége à loup était creusé sur le chemin que suivaient ces deux hommes. Qui des deux devait s'y laisser prendre par la jambe?

La suite de cette histoire nous le dira.

VIII

UN DUEL A MORT.

Dans la soirée du même jour où M. Guillaume avait eu l'honneur de rendre visite au marquis de Malatesta, le courtier se rendit au café du Palais-Royal. Il était sûr d'y rencontrer son compagnon de plaisir, M. le chevalier de Barabas.

En effet, il le trouva assis devant un demi-bol de punch, fumant comme un Turc et rêvant à des délices impossibles. Le chevalier le reçut avec une politesse exquise, et lui proposa de prendre place à son banquet olympien.

M. Guillaume était homme à accepter toute partie qui pouvait s'allier avec les convenances et qui se renfermait dans les limites de la modération.

On fuma de concert, tout en vidant des verres de punch.

Ce qui amenait le courtier au café, ce soir-là, c'était un sentiment de curiosité nuancé d'intérêt.

M. Guillaume tenait à apprendre des nouvelles du duel qui avait eu lieu entre le duc de Réalmont et M. Delaunay.

— Se sont-ils battus? demanda Guillaume.

— Oui, ce matin, répondit le chevalier, au bois de Vincennes. Le bois de Boulogne est devenu impossible; il y pousse des gardiens et des sergents de ville de tous les côtés, et de la plus belle venue.

— Et ce duel a eu des suites fâcheuses? ajouta Guillaume avec émotion.

— Fâcheuses? je le crois pardieu bien! Deux braves ne se lâchent point sans avoir versé des flots de sang.

— Je vois au ton dont vous me parlez, dit Guillaume, que nos deux champions jouissent encore d'une parfaite santé.

— Ils se sont cependant tirés de fiers coups de pistolet. Le poëte était comme un enragé; j'ai vu le moment où il coupait le duc en deux morceaux : monsieur avait apporté deux lattes de cuirassier comme supplément. C'est incroyable comme les hommes de plume aiment le fer, à notre époque! Je connais un journaliste du petit format qui ne travaille jamais à sa feuille sans avoir devant lui, sur sa table, quatre pistolets de gros calibre. Je lui ai conseillé le tromblon, et même la pièce de quatre. Il n'a pas dit non.

— Si nous revenions à notre duel? dit Guillaume.

— Tiens! c'est juste. Nous étions avant-hier au Pré-Catelan, monsieur. Nos deux insultés (vous savez que dans une querelle chacun tient à l'avantage d'avoir été insulté), nos deux adversaires devaient se rencontrer dès le lendemain matin. Mais un duc qui a cent mille livres de rente ne meurt pas comme un autre homme,

il a des affaires à régler et des héritiers à pourvoir. M. de Réalmont fit donc demander par ses témoins que la partie fût remise à vingt-quatre heures de délai. Accordé ! nous accordâmes la chose, car j'étais un des témoins de M. Delaunay. J'avais été le trouver chez lui en vous quittant, à deux heures du matin, monsieur.

— Il était déjà rentré? demanda naïvement M. Guillaume.

— Oui, monsieur. Il avait accompagné Rosalinde et la comtesse jusqu'à la villa des Champs-Élysées, chez Mlle de Villefort. Là, ces dames l'avaient remercié avec les plus séduisants sourires, lui avaient demandé de ménager sa précieuse vie et avaient pris congé de lui. Il était rentré à son logis à moitié ivre d'orgueil, d'amour et d'espoir. Je vous prie de remarquer qu'une seule de ces ivresses poussée à l'extrême suffirait pour tuer un Hercule. Mais le poëte a des priviléges comme le fou; il résiste. J'offris à M. Delaunay d'être son témoin et de lui en procurer un second. Il accepta. Le lendemain, je me rendis à huit heures chez le duc, escorté d'un ami. C'est alors qu'on nous demanda vingt-quatre heures de retard. — Accordé, avons-nous dit.

Ce matin, à sept heures, le délai étant expiré, nous nous sommes rendus au bois de Vincennes, à un lieu désigné la veille, un carrefour solitaire où le sergent de ville ne fleurit pas encore. Nos braves adversaires ont été placés à vingt-cinq pas de distance l'un de l'autre, chacun armé d'un pistolet. Il faut vous dire que

nous avions choisi pour l'affaire des pistolets de combat pris chez Devismes. Les témoins de monsieur le duc se trouvaient être un peu de ma connaissance, en sorte que les choses devaient se passer sans la moindre difficulté.

On ne saurait mettre trop de soin dans le choix des témoins. Comme les deux champions ordinairement tiennent beaucoup à se couper la gorge à fond ou à s'exterminer à coups de feu, le devoir de quatre bons témoins est de mener le combat juste dans la proportion voulue. Il y a des degrés que la raison et l'équité indiquent d'elles-mêmes, et on peut très-bien satisfaire l'honneur dans la mesure de l'offense qu'on a reçue.

L'honneur, sur le terrain, est très-féroce; il ne parle de rien moins que de pourfendre en deux, de couper en quatre, de casser la tête en huit morceaux, d'éventrer, d'exterminer... C'est un affreux intrépide! Si on le laissait faire, il s'armerait d'une arquebuse, de pistolets, d'une rapière, d'une hache d'armes, que sais-je encore? Vous comprenez, monsieur, que ce gaillard-là a fièrement besoin d'être calmé. Aussi, je le répète, la mission d'un témoin est de modérer, de régler, presque de désarmer.

— Très-bien! dit M. Guillaume. J'approuve cela. Et nos champions?

— Ils firent feu l'un sur l'autre à notre signal, reprit le chevalier. Pas un ne bougea; droits comme deux ifs. Nous voulûmes déclarer que l'honneur était satisfait. Ah bien oui! Le poëte se mit à crier comme un geai

des bois. Il voulait se battre à mort... Un amoureux, c'est féroce. Le duc ne disait pas grand'chose, mais il finit par se prononcer avec fermeté et il tint à recommencer le feu. Nous avions une seconde boîte de pistolets pareils aux premiers. Nous chargeâmes et nous armâmes nos intrépides, décidés à se casser la tête. Les deux coups partirent presque en même temps. Rien. Personne ne bougea. Le poëte frappa du pied comme un coursier de guerre. Il était indigné, furieux. Le duc levait les épaules, et disait :

— Puisque monsieur tient à recommencer, recommençons.

Je m'adressai à M. Delaunay, et je lui parlai sévèrement, lui expliquant comment il était de mauvais goût de faire tant de bruit et de s'acharner à vouloir tuer un homme parce qu'il s'était un peu égayé, l'avant-veille, sur le compte d'une femme légère...

Je crus qu'il allait m'étrangler.

« Oh! qu'à cela ne tienne, lui dis-je, et puisque votre adversaire y consent si volontiers, recommencez, mon cher ami; diable! c'est un jeu qui vous plaît, à ce qu'il paraît. »

Nous rechargeâmes les armes pour la troisième fois, et, comme le poëte nous avait accusé de ménager la poudre, nous mîmes, cette fois, double charge pour lui plaire. Il y avait de quoi tuer un homme à quatre-vingts pas, et puis, ces coups devaient faire trembler la forêt.

Nos deux champions, voulant cette fois se loger du

plomb dans la cervelle ou dans la poitrine, visèrent plus longtemps après le signal donné. Un des deux, tous les deux peut-être devaient rester sur le terrain. Un premier coup de feu fit partir l'autre instantanément ; mais quel pétard, mon Dieu ! Le poëte, cette fois, devait être content.

J'avais fait signe aux témoins du duc. Aussitôt les deux coups de feu partis, nous nous élançâmes chacun sur notre homme comme s'il était blessé à mort.

— Étaient-ils atteints ? demanda M. Guillaume.

— Diantre ! je le crois bien, reprit le chevalier, atteints par quatre vigoureux bras qui les enlevèrent du champ de bataille ; du champ de bataille, chacun de ces braves fut porté par ses deux témoins dans une des deux voitures qui stationnaient là, séparément. Notre poëte ne bougeait pas plus qu'un mort, tant nous étions épouvantés du coup de feu qu'il venait de tirer sur le duc. Nous partîmes pour Paris au galop. Au bout de cinq minutes, notre intrépide, très-calmé, nous dit avec un certain abattement :

— Je l'ai donc bien vengée, cette femme adorable !

— Diable ! lui répondîmes-nous, si vous vous amusez à casser en quatre la tête de tous ceux qui regarderont vos amours de travers, vous pourrez bien avoir de sérieux démêlés avec la justice.

— Il est donc mort sur le coup ? ajouta-t-il avec un peu d'inquiétude.

— Dame! à moins d'avoir l'âme chevillée dans le corps. Du reste, ajoutâmes-nous, c'est de vous qu'il faut s'occuper. Vous allez prendre de ce pas le chemin de fer du Nord, et vous allez passer la frontière. Avez-vous de l'argent?

Le poëte en avait; il nous montra mille francs dans une bourse. C'était à tomber des nues; ce coup-là m'étourdit beaucoup plus que la double explosion des armes à feu dans la forêt.

En conséquence, sans désemparer, nous conduisîmes notre ami à la gare du chemin de fer, en lui recommandant de s'arrêter à Lille le moins possible et de chercher à gagner Bruxelles le plus lestement et le plus adroitement qu'il pourrait; le suppliant, du reste, de nous donner de ses nouvelles.

— Eh bien! dit M. Guillaume.

— Eh bien, reprit le chevalier, ce charmant petit Delaunay, parti à dix heures du matin pour Lille, doit être, à l'heure qu'il est, dans la bonne ville de Bruxelles, car il a une si bonne figure que personne n'aura songé à lui demander ses papiers. Quant à ses hardes, dame! il en achètera. N'a-t-il pas mille francs en or dans sa poche? Pour l'honneur des lettres, j'aime à constater ce fait.

— Et le duc de Réalmont? Vous ne me parlez pas du duc, monsieur, dit Guillaume.

— Il me semblait vous avoir dit que ses deux témoins coururent sur lui après son troisième coup de feu, qu'ils le prirent dans leurs bras, qu'ils le transportèrent dans sa voiture...

— Il était donc blessé à mort? il est donc mort? demanda Guillaume.

— Aux yeux de son adversaire, se promenant en Belgique, le duc est bien mort; à mes yeux, il n'est pas même blessé. Seulement, je crois qu'il est parti déjà pour une de ses terres éloignées, et où il se cachera pendant quelques semaines.

— Pourquoi cela?

— Eh! parbleu, reprit en riant le chevalier, cet aimable duc ne croit-il pas avoir tué raide son adversaire, qu'il a vu emporter dans nos bras, à mesure que lui-même était emporté par ses témoins du côté opposé?

— De manière que chacun des deux s'imagine avoir tué son adversaire?

— Précisément.

— Et que s'ils viennent à se rencontrer d'ici à quelque temps...

— Ils auront une peur du diable l'un de l'autre; ils s'expliqueront, reconnaîtront notre procédé et notre prudence et riront beaucoup de l'aventure.

— Ma foi, monsieur le chevalier, c'est bien joué cela, dit M. Guillaume. Nos deux braves se sont battus courageusement; l'honneur est satisfait et chacun d'eux se porte à merveille. Si j'étais à la tête du gouvernement, je voudrais créer une place de grand prévôt pour les affaires d'honneur et je vous la donnerais.

— Pour peu que vous fissiez ajouter vingt-cinq ou

rente mille livres de rente à la place en question, jouta le chevalier, je me ferais un devoir de l'accepter.

— Mlle de Villefort a-t-elle appris les suites de ce luel ? demanda M. Guillaume.

— Certainement, dit le chevalier. Un des témoins s'est chargé d'aller lui annoncer la fatale nouvelle de cette double mort, dont elle est cause. J'ai revu déjà cette originale et je lui ai reproché sa mauvaise plaisanterie. Savez-vous ce qu'elle m'a répondu ?

— Non, dit M. Guillaume. Rosalinde s'est trouvée mal ?

— Elle avait une matinée ; elle a reçu la nouvelle avec le même sourire enchanteur qu'elle recevait toute sa belle compagnie. Seulement, elle a dit au témoin qui lui parlait à part dans un coin du salon : « C'est très-fâcheux, pour moi surtout. Mais ne parlez pas de cette affaire avant ce soir ; vous me gâteriez toute ma matinée. »

— Le bon petit cœur ! s'écria Guillaume.

— Oui, dit le chevalier. Mais les beaux yeux ! la ravissante tournure ! le charmant esprit et les charmants millions !

— En effet, reprit M. Guillaume, avec cela un cœur est inutile dans le monde d'aujourd'hui. Rosalinde n'aura ni plus ni moins d'amis, d'adorateurs et d'adulateurs. Si même elle veut un mari...

— Elle en trouverait dix. Il est vrai qu'elle serait forcée d'en refuser neuf et de n'en choisir qu'un ; mais

soyez tranquille, elle lui ferait expier neuf fois son bonheur à celui-là.

— Comment la connaissez-vous si bien, monsieur le chevalier? demanda Guillaume.

— D'abord, il m'est arrivé de la rencontrer quelquefois, sans lui parler, il est vrai, soit au spectacle, soit à la promenade, et je me trompe rarement sur un visage, qui, pour moi, est un livre ouvert. Ensuite, je vous dirai que mon ami le marquis de Malatesta m'a souvent parlé d'elle.

— Il la connaît beaucoup? demanda Guillaume. Serait-il amoureux d'elle ?

— Lui ? s'écria le chevalier, allons donc! Mais il est très-bien dans la maison ; on a grande confiance en lui, et on le croit un homme fort habile en affaires. En cela Mlle de Villefort ne se trompe pas. Seulement, il y a à craindre qu'elle ne paye un peu cher les services du noble marquis.

— Elle a donc bien de l'argent ? dit Guillaume en jouant l'étonné au naturel.

— Elle a un vieux scélérat de père qui a ramassé des tonnes d'or, répondit le chevalier.

— Un vieux scélérat? dit Guillaume faisant la moue.

— Mon Dieu! c'est une façon de parler. Il ne faut pas attacher tant d'importance aux expressions. M. de Villefort, le père, n'est pas précisément un vieux scélérat, mon cher monsieur Guillaume; mais je ne puis me défendre de me défier de lui, je ne sais pas pourquoi.

Quand on a une fille si mauvaise, on doit être un bien triste père. Tenez, franchement, ce n'est pas grand'chose que ce monsieur-là.

— Vous ne l'avez jamais vu ? vous ne le connaissez pas? dit le courtier.

— Bah! je le vois d'ici, reprit le chevalier. Est-ce que je ne devine pas un homme par les idées que son nom remue autour de lui? Et puis, je crois avoir la double vue assez caractérisée. Le magnétisme est un monde inconnu où je m'aventure quelquefois.

— Et comment est-il ce comte de Villefort, d'après votre double vue? dit Guillaume.

— Lui? dit le chevalier. Laid, petit, l'air hargneux, mesquin dans sa mise, comme dans ses manières, fin, rusé même, intéressé, crasseux dans l'occasion, prodigue on ne sait pourquoi dans certains cas; vicieux probablement; enfin un vrai crapaud de millionnaire. Voilà le portrait que je me fais de ce monsieur.

— Eh bien, il est joli, le portrait! dit M. Guillaume, qui ouvrait de grands yeux et qui grimaçait un sourire. Je vous remercie du renseignement, chevalier.

— Il n'y a pas de quoi, ajouta celui-ci. Et si jamais vous rencontrez cet affreux petit bonhomme d'Inde, comme dit sa fille, vous verrez que je l'ai beaucoup flatté.

M. Guillaume avait assez respiré l'encens qu'on brûlait à M. de Villefort. Il prit congé du chevalier en lui recommandant de nouveau l'affaire de la cassette qu'il devait terminer avant huit jours.

— Soyez tranquille, dit le chevalier, et assurez votre patron, quel qu'il soit, que, puisqu'il paye si bien, je lui remettrai la cassette. Au fait, c'est ma propriété à moi. Je l'ai rapportée des Indes, je l'ai trouvée dans un désert. Je ne sais pas quel diable m'a poussé à abandonner cette belle affaire à ce maudit Malatesta! Ah! un reste d'habitude, d'attachement, de vieille camaraderie. Niais sublime!

— Toujours? dit M. Guillaume en s'éloignant.

— Toujours! répondit le chevalier en continuant à boire du punch.

XI

UN PÈRE NOBLE.

Il y avait bien quinze jours que M. le vicomte de la Rocheferney était en prison pour dettes à Clichy. Le lecteur pourrait s'étonner que MM. Guillaume et Talamon l'eussent laissé si longtemps sous les verrous, si nous ne nous hâtions de prévenir ce spirituel lecteur qu'il n'entrait pas du tout dans le plan de M. Guil-

laume, que M. le vicomte fût sitôt rendu à la liberté.

Pour Mlle Rosemonde, cette reclusion était une épreuve de plus, un temps d'arrêt qui permettait à cette sage, belle et jeune fille de bien examiner ses propres sentiments et d'étudier son cœur. M. Guillaume voulait le bonheur de cette enfant; donc, il cherchait à l'entraver un peu pour le lui faire apprécier. Quant à M. le vicomte, sa reclusion était pour lui un avertissement trop salutaire pour regretter qu'elle ne se prolongeât pas encore quelque temps.

M. Guillaume avait ses idées fixes, ses idées de l'autre monde, si vous voulez. Une de ses manies était l'amour de l'expiation. Ce système expiatoire, il l'appliquait à toute chose. Il y avait presque de l'abus, nous en convenons, mais enfin comment reprocher à un homme ses convictions les plus intimes, quand lui-même met en pratique *contre lui-même* les rigueurs dont il se montre le zélé partisan ?

M. Guillaume aurait-il pu, oui ou non, mener à Paris la vie princière? Oui. Eh bien! il vivait de privation et de travail. Pourquoi?

Que le lecteur impatient veuille bien nous permettre de ne pas lui faire une révélation qui ne doit avoir lieu qu'au dernier chapitre de cette histoire.

Ainsi, habituons-nous à cette idée que M. le vicomte Léopold est laissé en prison encore quelque temps par des gens extrêmement riches, qui lui veulent du bien, qui en veulent encore à Mlle Rosemonde, dont les larmes

sont certainement très-touchantes, qui pourraient délivrer le prisonnier en payant ses créanciers à son insu même, par délicatesse, et qui, cependant, ne le font pas, tout en ayant dans le cœur les sentiments les plus généreux.

Habituons-nous à cette idée, et il nous sera possible alors de continuer notre histoire.

Quant à Mlle Rosemonde, dont le nom vient d'être prononcé, nous allons retrouver cette enfant chez son tuteur M. Talamon.

Elle était venue à Paris, en compagnie de sa *tante* Marguerite ; le banquier avait mis à leur disposition un joli petit logement dans son hôtel, et nous avons vu qu'il n'avait pas reculé devant le bonheur de se promener au Pré-Catelan, avec celle qu'il honorait comme un ange, et dont il était fier de se montrer le guide et le protecteur. Ajoutons que M. Talamon, en allant avec Rosemonde, ce soir-là, au Pré-Catelan, réalisait un plan qu'il s'était tracé : celui de rencontrer Rosalinde et de la mettre en face d'une rivale dont la vertu pouvait peut-être réveiller en elle de meilleurs sentiments.

M. Talamon se trompait, mais cette illusion venait d'un bon cœur. Des natures comme celle de Mlle Rosalinde résistent très-bien à toutes les séductions des bons exemples. Pour les dompter, ces natures-là, il faut autre chose, et peut-être que M. Guillaume nous montrera comment il faut s'y prendre en pareil cas.

Revenons à notre récit et ne quittons pas l'hôtel de l'honorable banquier, où quelqu'un vient de se faire annoncer.

Il était environ trois heures de l'après-midi lorsque M. Talamon reçut de son domestique une carte remise par un *monsieur âgé*, et qui demandait avec instance à voir *monsieur*.

La carte portait en gros caractères :

LE COMTE DE LA ROCHEFERNEY.

Le banquier se hâta de donner l'ordre d'introduire le visiteur. Il alla même au-devant de lui jusqu'à la porte de son cabinet, s'attendant à trouver en lui un père fort affligé et voulant au moins lui offrir quelques compensations par de bonnes manières.

La porte s'ouvrit et M. Talamon ne fut pas peu surpris de se voir en face d'un homme à cheveux blancs, grand et distingué, mais d'une physionomie fort gaie, le sourire sur les lèvres, et qui l'abordait avec des phrases comme celle-ci :

— Charmé de vous revoir, mon cher monsieur Talamon, après deux ans d'absence ; charmé de vous revoir, mais dans une drôle de circonstance. Figurez-vous que mon niais de fils s'est fait coffrer pour cinquante mille francs à peu près ; figurez-vous qu'il s'obstine à être amoureux d'une paysanne, quand il pourrait épouser des millions et la plus belle fille du monde, votre propre pupille, mon cher monsieur ; une fille qui est folle de lui, et qui l'enleva dans une chaise de poste et partit avec lui pour l'étranger....

— Monsieur le comte, dit le banquier, prenez, avant tout, la peine de vous asseoir.

— C'est juste, reprit le vieillard titré en se laissant couler dans un grand fauteuil. Je suis venu à pied du faubourg Saint-Germain ici, rue Taitbout. Eh! la course est bonne! mais le temps est si beau! Et puis, ma goutte me laisse d'assez longs moments de congé. Ah! la goutte! *fructus belli*. Tudieu! la jeunesse ne peut se le persuader.

— Êtes-vous allé voir votre fils, monsieur le comte? demanda le banquier.

— Moi? que j'aille le voir à Clichy? A quoi bon? dit le comte, je n'ai pas dans ma poche cinquante louis, seulement.

— Vous avez de ses nouvelles?

— J'en ai indirectement; il ne s'amuse pas à perdre son temps à m'écrire, il correspond avec des hommes d'affaires qui peuvent le tirer d'où il est. C'est chez l'un d'eux que j'ai appris hier que ce diable de Léopold s'était laissé prendre par la patte dans un piége à loup.

— Eh bien, dit M. Talamon, je suis plus favorisé que vous, monsieur. J'ai reçu ce matin même une lettre charmante datée de Clichy.

— Je le crois pardieu bien, reprit le comte, et il a mille fois raison de vous écrire, ce cher enfant. N'êtes-vous pas banquier, riche banquier, et, de plus, tuteur de cette incomparable princesse indienne qui doit avoir des diamants aussi gros que des œufs de pigeon? L'imbécile! ne l'avoir pas encore épousée!...

— Eh bien, reprit M. Talamon, voyez comme le sort est bizarre. Monsieur votre fils, dans sa lettre, qui est ravissante, ne me parle ni d'argent, ni de la princesse indienne...

— Allons donc ! s'écria le comte. C'est qu'alors il est devenu fou.

— Non, sa lettre est calme, raisonnable, spirituelle, pleine d'amabilité et de cœur.

— Et de quoi, diantre ! peut donc vous parler monsieur mon fils, détenu à Clichy ? Me montrerez-vous sa lettre ?

— Je commettrais une indiscrétion, monsieur le comte.

— Oh ! alors, n'en parlons plus. Mais que peut-il vous dire ?

— Que ne me dit-il pas ? reprit M. Talamon. Un cœur épris est si éloquent ! Monsieur votre fils veut bien me prendre pour le confident de ses sentiments les plus tendres, les plus enthousiastes.

— Pour la paysanne ? s'écria le comte. Pour la grosse fille de la ferme de Bernard ? Ah ! jour de Dieu ! il est devenu fou, décidément. Monsieur Talamon, ne vous faites pas un jeu de ma douleur (car vrai, vous me voyez navré de chagrin) et veuillez ramener cet animal-là à la raison, s'il en est encore temps.

— Calmez votre désespoir, reprit M. Talamon qui ne pouvait contenir un sourire, monsieur votre fils guérira. Je connais un remède à cette maladie qui le tient en ce moment.

— Oui, n'est-ce pas? dit le comte. Aussi, je viens un peu pour vous parler de cela. Voyons, mon cher monsieur Talamon, délivrons le beau prisonnier et qu'il aille au plus vite se jeter aux pieds de la princesse des Indes orientales. Il s'agit pour cela d'une bagatelle, de cinquante mille francs environ, et je viens vous les demander.

— Il n'y a qu'un inconvénient, reprit M. Talamon.

— Lequel? Vous n'avez pas d'argent, peut-être? Oh! la bonne plaisanterie!

— Au contraire, j'ai beaucoup d'argent, monsieur le comte.

— Par la corbleu! j'aime votre franchise, s'écria le vieux gentilhomme en se frottant les mains. Nous avons beaucoup d'argent! que cet aveu est beau de la part d'un banquier à qui on vient en emprunter! Oui, ma parole d'honneur, vous êtes la fine graine de noblesse de la finance! Touchez là, cher ami.

Le comte lui tendit la main, et M. Talamon s'empressa de lui donner la sienne. Jusque-là, les choses allaient au mieux.

Le vieux gentilhomme, qui aimait l'argent à la passion, faisait déjà avec lui-même ce petit plan :

« Tout en lui empruntant cinquante mille livres pour lever l'écrou de Léopold, je vais lui emprunter aussi une quinzaine de mille francs pour mes besoins particuliers. Cela fera soixante-cinq mille francs à valoir et en compte. Bah! les affaires renaissent, et la prospérité revient. Pourvu que ma goutte s'en aille, tout ira

le mieux du monde, et quand on est bien portant et en fonds, on n'a jamais que vingt-cinq ans. »

Monsieur le comte en était là de son monologue lorsqu'il vit M. Talamon tirer une lettre d'un casier et la déplier.

— Ah! ah! dit M. de la Rocheferney, c'est l'épître sentimentale. Tenez, mon cher monsieur, ne me lisez rien de cela. Je prendrais des impatiences qui me feraient du mal; j'en aurais des tiraillements de nerfs pour trois quarts d'heure.

— Vous m'avez demandé une somme de cinquante mille francs pour payer la dette qui retient à Clichy monsieur votre fils ? dit le banquier.

— Oui, reprit le comte. Et, comme vous avez beaucoup d'argent en caisse...

— Croyez, monsieur, ajouta le banquier, qu'il n'est pas de jour dans l'année où je n'aie à ma disposition cinquante mille francs.

— Saprelotte! dit le vieux gentilhomme, j'en voudrais pouvoir dire autant.

— Mais, reprit M. Talamon, il y a une circonstance que vous ignorez, monsieur le comte, c'est que cette lettre, toute sentimentale qu'elle est et dont vous ne voulez pas entendre une ligne, finit par un alinéa très-positi, puisqu'il parle d'argent, le post-scriptum.

— Ah! il vous fait sa demande en sortant, l'imbécile!

— Non. En sortant, comme un noble et fier jeune homme qu'il est, M. le vicomte Léopold me déclare

qu'il n'acceptera aucun service de ses amis et qu'il a donné l'ordre formel à un homme d'affaires de vendre chez lui mobilier, chevaux, voitures, tableaux, etc., de réunir cinquante mille francs et de me les remettre, afin que son créancier soit soldé à ma caisse et donne mainlevée ici même. Ainsi, monsieur le comte, le refus d'emprunter de l'argent est formel; l'ordre de vente est formel aussi. Lisez vous-même.

— Moi! s'écria le vieux la Rocheferney, moi! que j'use mes yeux à lire de pareilles niaiseries! Ah ça! mais, savez-vous, monsieur Talamon, que j'aurais le droit de faire interdire ce gaillard-là? Savez-vous que j'ai grande envie de le faire enfermer pour sa conduite plus qu'extravagante? Comment! il est criblé de dettes (et moi aussi), il est en prison pour dettes, il peut épouser dix ou quinze millions, et il hésite!... Il s'amuse à idolâtrer une vachère! à lui écrire des billets à Chloris! à orner sa houlette d'un ruban bleu! Et cet être-là a été enlevé par une princesse de Golconde! il a été en pays étranger avec elle! Cette adorable femme, plus belle et plus pure que le soleil, aime follement cet animal-là, et lui recule! Mais, jour de Dieu! moi, son père, j'ai bien le droit de l'arrêter au bord de l'abîme, et je vous déclare que je vais de ce pas informer la justice de ce qui se passe! Quant à la vachère, oui, je vous jure aussi que je la ferai arrêter comme une effrontée coquine qu'elle est!

M. Talamon avait donné un coup de sonnette pendant l'éloquente catilinaire de M. le comte de la Rocheferney, et un domestique était survenu.

— Demandez M. Guillaume, avait dit le banquier.

— Qu'est-ce que c'est que M. Guillaume? dit le comte.

— C'est un courtier à moi, un très-honnête homme, répondit le banquier.

M. Guillaume entra. Sur sa mine, le comte lui tourna le dos, et se mit à regarder les tableaux du cabinet du banquier.

— Monsieur Guillaume, dit M. Talamon, à combien estimez-vous que se montera la vente du mobilier, de la galerie et de l'écurie de M. le vicomte de la Rocheferney?

— Mais environ à soixante mille francs, répondit M. Guillaume.

— Cela vaut donc cent vingt mille francs, et on vole mon fils! dit le comte en se retournant brusquement.

— On ne vole personne, monsieur, quand je me mêle d'une affaire, dit M. Guillaume, très-sérieux et regardant fièrement le comte.

— Allons donc, l'homme de bien! reprit celui-ci. Vous êtes courtier?

— Oui, monsieur.

— Eh bien, moi, je ne le suis pas, reprit le vieux gentilhomme, et je prétends, cependant, que l'écurie, la galerie, le mobilier de mon fils valent cent mille francs et au delà. Je prétends que si on me laisse choisir un expert assermenté, patenté, archipatenté, il sera de mon avis; je prétends, en outre, monsieur le courtier, qui m'avez l'air d'un fin matois, que si la chose vous tient

trop au cœur, on peut prendre des arrangements, et que je pourrai vous laisser la chose totale pour quatre-vingt mille francs, entendez-vous? sur lesquels je payerai le montant intégral de la dette de mon fils, et les frais. Voilà ce que je prétends, ce que je soutiens et ce que j'ai l'honneur de vous dire, en ma qualité de gentilhomme, à vous, monsieur le courtier, qui savez flairer les bonnes affaires, et qui devez avoir amassé une bonne grosse pelote d'argent quelque part. Amen, ainsi soit-il, et n'en parlons plus. L'affaire vous va-t-elle? Quatre-vingt mille francs comptant.

Monsieur le comte gagnait déjà la porte pour se retirer, impatienté et désespéré d'avoir manqué le but de sa visite, lorsque tout à coup ces mots retentirent à ses oreilles.

— Oui, monsieur, l'affaire me va. Quatre-vingt mille francs.

— Hein? dit le vieux comte en se retournant vivement.

— Quatre-vingt mille francs comptant, reprit M. Guillaume.

— Il peut très-bien les payer, ajouta M. Talamon.

La situation venait de changer par un revirement subit. L'humble Guillaume devenait le gros personnage de la scène. Le vieux gentilhomme s'était rapproché de lui, et, lui tapant légèrement sur l'épaule, il lui disait :

— C'est bien votre faute ; vous m'avez exposé à vous dire des duretés ; que ne vous déclariez-vous tout de suite acquéreur du mobilier de mon fils?

— Vous me poussiez à bout, monsieur, reprenait le courtier. Je résistais.

— Que voulez-vous? ajouta le comte. Je vous prenais pour un pauvre homme.

— Et maintenant, vous me croyez millionnaire? N'importe! je tiens le marché, et je vais dans la journée même verser quatre-vingt mille francs dans les mains de M. Talamon, qui en fera ce qu'il voudra. Une plume, de l'encre, du papier! je rédige un acte, je le porte à la prison de la dette, je le fais signer au prisonnier; je cours au tribunal, je remplis les formalités voulues pour la levée de l'écrou, et, ce soir même, monsieur le vicomte est rendu à la liberté.

— Ce cher enfant! dit le comte en essuyant une larme. Il peut se vanter d'avoir diablement surexcité ma sensibilité! Enfin, me voilà à bout de mes peines; je viens de le tirer d'embarras. Sa dette sera payée. Quant au surplus des cinquante mille francs, il ne faut pas que je laisse cette somme à sa disposition. Je la lui mettrai à l'abri des tentations. Oh! je connais la jeunesse! précisément je me trouve avoir un emploi avantageux pour ces jolis petits trente mille francs qui arrivent si à-propos.

Pendant que monsieur le comte, très-affriandé, se léchait les lèvres à l'idée de cet argent mignon en perspective, une belle jeune fille entra dans le cabinet et vint droit à M. Talamon, qu'elle appela son tuteur, et à qui elle venait demander la permission de sortir.

— Oui, ma chère enfant, dit le tuteur en baisant

la main de sa pupille. La voiture est à vos ordres. Prenez avec vous la femme de chambre de Mme Talamon.

— Eh! mais, s'écria le vieux comte tout ébloui, serait-ce donc là?... Ne suis-je pas sous l'illusion d'un songe!... Tant de beauté, tant de distinction...

— Comment! lui dit à voix basse le rusé Guillaume, vous hésitez à reconnaître la princesse indienne, la future de votre fils?...

— Moi, hésiter? s'écria le comte. Jamais! Et du premier coup d'œil, j'ai reconnu... Ah! mon cher monsieur Talamon, poursuivit-il, au nom du ciel, présentez-moi.

— C'est très-juste, dit le banquier. Mademoiselle, reprit-il, permettez-moi de vous présenter M. le comte de la Rocheferney, le père de M. le vicomte Léopold. Monsieur le comte est votre grand admirateur comme monsieur son fils.

Le comte prit du champ pour saluer Rosemonde, la pointe du pied droit en avant et les coudes arrondis.

Rosemonde lui rendit son salut par une révérence digne des grands appartements de Versailles.

— Mademoiselle, dit enfin le vieux gentilhomme un peu remis de sa surprise, dans un premier moment d'émotion, il me serait difficile de vous exprimer la profonde admiration que vous m'avez inspirée et les sentiments respectueux dont je suis pénétré. Je mets à vos pieds les hommages auxquels vous avez des droits souverains. En m'amenant ici, ma bonne étoile a voulu

que l'occasion me fût donnée de vous remercier, mademoiselle, de vos bontés pour mon fils. Vous avez daigné le distinguer dans la foule et vous l'autorisez à aspirer à votre main. Je devrais me précipiter à vos pieds pour vous rendre grâce et pour vous conjurer de hâter le moment de cette union. Non, mademoiselle, l'intérêt n'est pour rien dans ce violent désir de ma part; c'est le bonheur d'un fils chéri qui me préoccupe uniquement; seriez-vous dans la pauvreté, que je l'amènerais à vos genoux en lui faisant comprendre que la suprême félicité d'être à vous vaut à elle seule toutes les couronnes du monde.

Rosemonde, confuse, agitée, surprise au dernier point, rougissait et n'en était que plus belle; elle se réfugiait du côté de son tuteur, comme pour le supplier de la tirer d'embarras. Il la comprit bien vite.

— Monsieur le comte, dit M. Talamon, vous venez de combler de joie ma charmante pupille en même temps que vous venez de vous lier comme père par un engagement bien solennel.

— Tellement solennel, reprit le vieux gentilhomme, toujours ébloui par les diamants de la princesse de Golconde; tellement solennel, que si mon fils perdait la raison au point d'hésiter de donner sa main à mademoiselle, je le traduirais devant un tribunal criminel, comme coupable...

— Oh! monsieur le comte, dit Rosemonde, calmez ces craintes chimériques. Monsieur votre fils est l'honneur et la loyauté même...

— Vous me ravissez de joie et vous me rendez fou d'orgueil, mademoiselle. Ainsi, rien ne me paraît plus s'opposer à cette union fortunée? Mon fils, dites-vous, a donné sa parole?

— Vingt et trente fois pour une, dit M. Talamon.

— Alors, on l'avait calomnié à mes yeux, et je cours de ce pas le serrer dans mes bras. Cher enfant!

Le comte eut de nouveau recours à son mouchoir pour essuyer quelques larmes. Le sentiment paternel, joint aux éblouissements de ces gros diamants de Golconde qui brillaient en perspective, affectaient singulièrement chez lui, dans ce moment-là, le nerf de l'organe visuel. Il pleurait réellement. Et pourquoi non? Il aimait son fils et ne détestait pas les écrins de diamants.

Comme il tenait à se rendre sur-le-champ à la prison de la dette, on lui persuada de retarder son départ, lui faisant comprendre que l'heure de visiter les détenus était passée et que, d'ailleurs, sans aller plus loin, il verrait probablement bientôt monsieur le vicomte chez M. Talamon même.

— Il se pourrait? s'écria-t-il.

Le banquier fit remarquer que lorsque M. Guillaume se mêlait de conduire une affaire, il la menait un train de poste.

Or, M. Guillaume était sorti et courait Paris dans le but qu'on lui connaissait. Il y avait donc gros à parier que M. Léopold de la Rocheferney sortirait de prison avant la soirée.

Le comte fut invité à ne pas s'éloigner du quartier et à revenir. Il demanda la permission de passer dans la bibliothèque et de ne pas quitter la maison, ce qui fut accordé avec grand plaisir.

Rosemonde et son tuteur se hâtèrent de sortir ensemble.

La voiture les attendait dans la cour de l'hôtel.

X

LE COUP DE CLOCHE D'ALARME.

Dans la même soirée où plusieurs personnes réunies rue Taitbout, à l'hôtel Talamon, attendaient l'arrivée du vicomte Léopold de la Rocheferney, un visiteur très-pressé se présentait à la villa des Champs-Élysées, chez Mlle Rosalinde.

Dans ce moment-là, mademoiselle donnait audience aux deux couturières les plus renommées de Paris, et elle essayait trois chapeaux que venait de lui apporter la première demoiselle d'un des plus célèbres magasins de la rue de la Paix. La première demoiselle du magasin

de la rue de la Paix était jolie au possible, et renommée par son goût exquis pour poser une fleur sur la paille. Elle se livrait donc à cette opération si simple et si difficile à la fois, et les deux célèbres couturières, d'un autre côté, donnaient leur avis sur de magnifiques étoffes qu'on venait d'apporter chez Mlle de Villefort. La scène était ravissante; elle avait lieu dans un grand parloir tendu de damas jaune, bouton d'or et blanc, attenant à la chambre à coucher de la maîtresse de la maison. Le parloir était éclairé par deux grands candélabres fixés aux côtés de la cheminée et ayant chacun huit bougies étincelantes. Une glace immense et mobile se dressait dans un angle ayant aussi ses bougies allumées, et le milieu du parloir était occupé par une grande et lourde table d'acajou massif, surchargée d'étoffes dans ce moment-là. Tel était le petit Éden, ou plutôt le délicieux gynécée où bien des profanes de haut lieu eussent voulu être introduits, n'importe à quel prix.

Aussi, quand le visiteur se présenta au rez-de-chaussée de la maison et demanda à parler à mademoiselle, il reçut les réponses les plus désespérantes.

— C'est de toute impossibilité.

— Mademoiselle a défendu sa porte absolument?

— Ordre est donné de ne monter chez mademoiselle que lorsqu'elle sonnera.

— Et quand donc sonnera-t-elle? demanda le visiteur avec anxiété.

— On l'ignore, répondait-on.

Cependant, fatigué de s'adresser *aux gens*, qui ne

connaissaient que leur consigne, le visiteur tira un carnet de sa poche et, déchirant une page blanche, il traça dessus quatre lignes au crayon.

— Voyons, reprit-il, quel est celui de vous qui veut se risquer à porter ce billet à sa maîtresse ? Je n'offre pas de l'argent à des gens qui habitent une si bonne maison : j'offre une loge à l'Opéra !

Une femme de chambre, leste comme une chevrette, partit du groupe, enlèva le billet à la pointe des doigts et s'envola vers l'escalier qui conduisait au premier étage.

— Elle n'a pas été longue à se décider ! dit le visiteur. Peste ! nous avons les passions vives !

Il paraît que le billet écrit au crayon contenait quelque chose de bien important, car il produisit plus d'effet que n'en aurait certainement produit la nouvelle de la plus grave catastrophe.

La femme de chambre, très-étonnée du résultat de sa mission, vint annoncer que mademoiselle donnait ses derniers ordres aux ouvrières et qu'elle allait à l'instant même descendre au salon.

— C'est à merveille. Vous aurez demain votre loge à l'Opéra, mademoiselle, dit le visiteur en passant dans le salon, qu'on ouvrit devant lui.

Il est temps de le nommer. Ce visiteur, fort affairé ce soir-là, n'était autre que M. le marquis de Malatesta.

Rosalinde ne le fit pas attendre. Trois minutes après, on entendit le frôlement soyeux de sa robe ; elle parut

au salon, et le marquis lui témoigna sa vive reconnaissance pour un si bon procédé.

— Je sais, lui dit-il, tout ce que vous quittez, mademoiselle. Mais vous avez lu mon billet ; il y a péril en la demeure, et j'ai voulu forcer votre porte.

— Vous avez bien fait, dit Rosalinde. Asseyez-vous, et dites-moi toute la vérité. Les choses deviennent donc graves ?

— Très-graves, dit le marquis en prenant un fauteuil à trois pas de Rosalinde. Voici le fait de ce soir : M. de la Rocheferney est sorti de prison depuis une heure. On a levé l'écrou au moyen d'un dépôt au greffe de cinquante mille francs.

— Qui a fait cela? demanda Rosalinde en affectant de sourire.

— Guillaume! répondit le marquis. Un homme fort, je vous en réponds. Un homme qu'il faut avoir pour un ami, ou à qui il faut casser la tête.

— Ce Guillaume? cette espèce de malotru grossièrement mis?

— Ayez-le pour ami, mademoiselle, je vous le conseille, répéta Malatesta.

— Ah! fi donc! dit Rosalinde. Mais passons. Qu'y a-t-il encore ?

— Il y a que Léopold se rend ce soir chez le banquier Talamon, où se trouve Mlle Rosemonde, votre sœur...

— Voulez-vous ne jamais l'appeler ainsi ? dit Rosalinde d'un son de voix courroucée.

— Soit, reprit Malatesta. Là, se trouveront Rosemonde, le père du vicomte, le vieux la Rocheferney, le banquier Talamon, deux ou trois personnes encore, et probablement un notaire...

— Un notaire ! s'écria Mlle de Villefort en se dressant comme une statue, un notaire! quand un engagement sacré lie le vicomte à ma volonté! quand je puis le poursuivre devant les tribunaux!...

— Veuillez vous asseoir et m'écouter, mademoiselle. Si c'est un mariage qu'on projette, le notaire n'est qu'un préliminaire facile à briser ; on ne se marie pas dans le monde comme au théâtre, où deux personnages se croient liés parce qu'ils ont signé un méchant contrat. Non ; dans la vie réelle, il faut d'autres formalités, qui demandent plus de temps, quinze jours au moins.

— Ah ! dit Rosalinde. Je respire. Poursuivez. Ce n'est pas tout ?

— Non certes. Ce qui est assez curieux et original, reprit le marquis, c'est de voir mêlé à cette scène de fiançailles vertueuses ce grand escogriffe de comte de la Rocheferney, qui est un vieux roué, un viveur, un coquin fieffé, sans foi ni loi, ne croyant qu'à l'argent, criblé de dettes, et qui se trouve pipé comme un jeune colombin. Savez-vous ce qu'il croit? Il est convaincu que Rosemonde, l'incomparable, est l'unique héritière du nabab français M. de Villefort, et que son fils épouse les millions d'une princesse indienne qui joue aux dés avec des diamants. Enfin, il est convaincu que c'est vous que son fils va épouser. C'est tout simple, il ne vous a jamais vue, et il ignore qui est la jeune fille

qu'on a donnée à Bernard pour nièce. Voilà le côté plaisant de l'aventure.

— Très-plaisant ! dit Rosalinde, qui ne riait pas cependant ; je voudrais que ce vieux pommadin de la Rocheferney tombât dans un traquenard tel qu'il en fût assommé. Vieille bête !

— Accordé, dit le marquis. Maintenant, cette situation étant donnée, vous comprenez, mademoiselle, que monsieur le vicomte vous échappe, et que pour peu que vous y teniez, il faut s'y prendre autrement pour le rattraper dans vos filets. La prison était un moyen éphémère. A propos, ajouta-t-il, vous ne devez plus rien à Lelièvre, puisqu'il est payé par le dépôt de cinquante mille francs fait au greffe.

— Qu'est-ce que cela me fait, de devoir ou de ne pas devoir cinquante mille francs à un lièvre, à un loup ou à un chien? ajouta Rosalinde, dont la mauvaise humeur grandissait de moment en moment.

— C'est bien, reprit le marquis. Vous ne tenez pas à l'argent. Cependant, mademoiselle, ne négligez pas mes conseils et souvenez-vous bien qu'à cette époque il faut de l'argent ; qu'il en faut à tout le monde, même à vous.

— Je le sais, dit-elle ; mais j'en ai beaucoup, et j'en aurai toujours.

M. de Malatesta garda le silence et baissa la tête.

— J'en aurai toujours à ma disposition, de l'argent, répéta Rosalinde en le regardant. Mon père n'a que moi pour fille et légitime héritière...

M. de Malatesta regardait le tapis avec une certaine préoccupation. Rosalinde s'en aperçut et lui parla ainsi :

— Qu'avez-vous, monsieur ? à quoi pensez-vous ?

— Je pense, reprit le marquis, qu'il est dans le monde des choses qui éclatent et qui étourdissent comme des coups de foudre.

— Voyons, monsieur. Venez-vous ce soir, chez moi, avec un chapelet de mauvaises nouvelles pour me l'égrener peu à peu et me faire souffrir lentement? Je vous préviens que je ne suis pas d'un caractère à souffrir patiemment. Si vous avez quelque malheur sérieux à m'annoncer, parlez, je le veux ; je ne crains personne ni rien, monsieur, entendez-vous?

— Je n'attendais pas moins d'une noble femme comme vous, reprit le marquis en relevant la tête et comme soulagé d'un poids qui l'accablait. Eh bien, oui, mademoiselle, un très-grand malheur vous menace ; mais on peut le conjurer, on peut même le briser, l'anéantir à jamais, ce malheur, et c'est ce que vous ferez avec l'aide qu'un de vos amis vous apporte.

— Et cet ami ?... dit Rosalinde qui avait pâli.

— Cet ami, c'est moi! répondit Malatesta.

Mlle de Villefort fixa sur lui un regard tellement clair et pénétrant, que le marquis en perdit presque contenance, croyant que ces beaux yeux flamboyant devant lui lisaient jusqu'au fond de sa conscience.

Il se remit cependant par le sentiment qu'il avait du danger. Il s'agissait d'arriver à un but sans laisser à l'en-

nemi le moindre soupçon du chemin souterrain que la sape creusait.

— Oui, cet ami, c'est moi! répéta-t-il.

— Je vous crois, dit Rosalinde. Et d'abord vous n'avez aucun intérêt à me nuire, monsieur de Malatesta. En second lieu, vous n'êtes pas amoureux de moi, ce qui vous dispense de préparer des vengeances pour l'avenir. En troisième lieu, je ne vous ai jamais fait de mal, et, dans l'occasion, je puis peut-être vous être utile. Il me semble que, dans ces conditions, j'ai tout de croire à la franchise de votre amitié.

— Vous pouvez y compter, ajouta le marquis avec émotion, avec une émotion quelconque.

— Eh bien! ce grand malheur qui pourrait me menacer?...

— Le voici. Écoutez-moi, mademoiselle. Monsieur votre père habite les Indes depuis vingt-sept ans. Quand il quitta la France, il emporta avec lui un assez mince capital. En cinq ans, il a fait une belle fortune, toutes ses spéculations lui ont réussi. Depuis lors, cette fortune est devenue énorme. Revenons.

— Qui vous a appris tous ces détails, monsieur? demanda Rosalinde.

— Ne me posez jamais de pareilles questions, répondit Malatesta. Si mes informations peuvent servir vos intérêts, que cela vous suffise, mademoiselle. Reprenons. Au bout de cinq ans, monsieur votre père avait une magnifique habitation dans la présidence de Bombay. Il rencontra dans la société européenne une ravis-

sante femme, vertueuse, noble, adorable. Il l'épousa.

— C'était ma mère, dit Rosalinde.

— Jamais mariage plus heureux, poursuivit le marquis. On s'adorait de part et d'autre. Six mois après, votre père fut appelé par des affaires considérables à Calcutta. Il s'y rendit seul. De grands intérêts le retinrent dans cette contrée plus longtemps qu'il ne pensait. Il avait laissé à Bombay sa femme en état de grossesse. Le malheur voulut qu'il achetât une esclave d'une beauté merveilleuse, une femme de la race de ces Asiatiques qui habitent les hauts plateaux de la Tartarie orientale. Cette femme avait des instincts de perversité terribles : elle subjugua votre père, elle le fascina.

— C'était la mère de Rosemonde, dit Rosalinde avec un sourire étrange.

— Votre père revint à Bombay après cinq mois d'absence. Sa femme légitime, qu'il avait laissée grosse à son départ, lui donna une fille quelques jours après son retour à Bombay.

— Cette fille, c'est moi, dit Rosalinde.

— Six mois après, votre père apprit secrètement que la femme qu'il avait laissée dans une de ses habitations à Calcutta, sa maîtresse, son esclave, était également accouchée d'une fille.

— C'est Rosemonde, dit Rosalinde, c'est la *nièce* de Bernard.

— Votre père cacha cette liaison et cette naissance illégitimes à sa vertueuse femme, mais une circonstance fortuite lui révéla la vérité. Le chagrin la prit, elle tomba

dans une maladie de langueur et mourut un an à peine après la naissance de sa fille.

Ici Rosalinde se voila le visage avec ses belles mains blanches et fines; elle versa quelques larmes.

— La femme illégitime, restée aux environs de Calcutta, était d'un caractère violent et d'une méchanceté reconnue. Elle avait une autorité, dangereuse entre ses mains, sur le reste de la domesticité de l'habitation. Un jour, on la trouva dans son appartement, morte empoisonnée. Votre père arriva à Calcutta, peu de jours après cet événement. Il prit sa fille, âgée de six *mois* environ, il la confia à une nourrice honnête femme; et quand il partit, il ramena avec lui l'enfant et la nourrice aux environs de Bombay, mais secrètement. Là, au bout de deux ans, les deux enfants furent réunies à la campagne, dans une même habitation; et comme, dans les Indes, les idées et les mœurs sont plus faciles qu'en Europe, on s'habitua, dans le public et même dans la société, à regarder ces belles enfants comme les deux filles légitimes du comte de Villefort.

— Oh! ce fut une injustice et un malheur, reprit Rosalinde en serrant le poing. On est si bête dans l'Inde !

— Je reprends, ajouta le marquis. Monsieur votre père était trop honnête homme pour violer les lois et pour ne pas donner à ses filles la juste part qui revenait à chacune. Il fit constater la légitimité de l'une et l'illégitimité de l'autre, tout en autorisant cette dernière à porter son nom.

— Quelle faute! quelle faiblesse! Ah! mon père, mon noble père! s'écria Rosalinde.

— Chose étrange! dit Malatesta, cet acte si important avait été négligé. Oui, telle est l'indolence, l'imprévoyance des habitants des Indes, qu'ils remettent de jour en jour des formalités qui influent sur les plus graves affaires de la vie. Enfin, un acte en bonne forme fut exécuté, mais un seul et même acte, constatant la légitimité de l'une des filles et l'illégitimité de l'autre.

Maintenant, voici le côté mystérieux, terrible...

— Du mystère? dit fièrement Mlle de Villefort. Il n'en existe pas et je le prouverai.

— Attendez, poursuivit le marquis. Les deux petites filles étaient presque du même âge, belles toutes deux, d'une santé florissante toutes deux, et se ressemblaient entre elles par les traits de leur père. Comment les reconnaître?

Rosalinde poussa un cri. Malatesta continua :

— Mais le père savait parfaitement qui était sa fille légitime, l'enfant de sa femme légitime, de sa vertueuse et tendre femme, dont il déplorait amèrement la perte. Il le savait parfaitement, et dans l'acte, outre les noms, il fit minutieusement constater le signalement de cette enfant, sa légitime fille et l'héritière de tous ses biens.

— Comment! quoi? quel est ce signalement? s'écria Rosalinde avec effroi.

— Voici, dit le marquis avec un sang-froid qui ne se démentait pas un moment. L'acte porte, outre les noms, que la fille légitime du comte de Villefort a sur le corps

trois signes noirs, naturels, qui ne peuvent être enlevés sans laisser des traces.

— Eh bien! eh bien! dit Rosalinde d'une voix fiévreuse et en découvrant jusqu'au-dessus du coude le bras le plus blanc et le mieux fait qui fût au monde. En voilà un, de ces signes; regardez.

M. de Malatesta jeta un regard assez indifférent sur le bras gauche de Mlle de Villefort. Il fit un mouvement de tête et continua :

— Trois signes noirs, reprit-il : un au bras droit, l'autre au côté gauche du cou, l'autre... sur le sein gauche; les avez-vous, Rosalinde?

Froide et pâle comme un marbre, Mlle de Villefort ne répondit pas une parole.

Elle resta immobile sur son fauteuil, pétrifiée, les yeux fixes, la tête haute, mais fière toujours.

M. de Malatesta continua :

— L'acte fut fait en double. L'un fut déposé à un district des environs de Bombay, l'autre resta aux mains du comte de Villefort. Qu'arriva-t-il? Le village indien, qui était le chef-lieu du district en question, fut réduit en cendres; cela arrive souvent aux Indes. Tout fut brûlé en fait de titres, de registres, d'archives quelconques. L'autre acte, que le comte avait emporté avec lui dans une de ses habitations, renfermé dans une cassette, resta, pendant des années, déposé au fond d'une armoire secrète, à l'abri de tout. Mais le feu en voulait décidément à ces titres de naissance. L'habitation brûla, la cassette disparut.

— Ah! s'écria Rosalinde avec une joie insensée, je suis sauvée! Le feu soit béni! il a dévoré les deux actes terribles...

— Pourquoi vous tant réjouir, mademoiselle? demanda le marquis.

— Eh! malheureux! s'écria-t-elle, ne voyez-vous pas que je n'ai qu'un signe au bras gauche? Je suis sauvée, vous dis-je. Personne, hormis vous, monsieur, ne sait la chose menaçante, terrible; mon père m'a reconnue pour sa fille légitime; l'autre est une misérable bâtarde; et malheur, oui, malheur à quiconque viendrait contester, contrarier ces faits avérés! Oui, malheur! même vous, marquis de Malatesta, vous n'échapperiez pas à mes vengeances!

— Je le sais parfaitement, mademoiselle, dit-il. Aussi tiendrai-je toujours à rester votre ami. Aujourd'hui, je viens donc vous donner une preuve de dévouement très-rare, car je ne crains pas de vous affliger.

— Rien ne m'afflige plus, reprit Rosalinde. La cassette fatale a été brûlée.

— Eh bien! reprit Malatesta, il faut que vous le sachiez, car il y va de tout votre avenir, la cassette fatale a été sauvée...

— Ah! malheur! s'écria Rosalinde en retombant sur son fauteuil, sauvée?... Elle est entre les mains de mon père?...

— Non, reprit le marquis. C'est bien plus dangereux; elle a été sauvée par un inconnu qui l'a gardée...

— Qui l'a volée ! s'écria Rosalinde. Il faut le faire arrêter.

— Oui, pour faire constater par la justice la légitimité de quelqu'un, ajouta le marquis. Vous perdez la tête, mademoiselle. La cassette est en France, entre les mains d'un homme dangereux, mais non pas intraitable. Elle est à Paris.

— Comment avez-vous découvert cela, marquis? demanda Rosalinde très-abattue.

— Le hasard... peu importe... Maintenant, la chose étant ainsi, le péril étant suspendu sur votre tête, il faut agir.

— Agir... que puis-je?

— Eh! malheureuse enfant, il faut avoir cette cassette, ce titre. Il faut que vous l'ayez, car si on le porte à votre sœur, vous êtes perdue, tout vous échappe, richesse et légitimité...

Rosalinde se redressa comme si un serpent venait de la mordre au pied. Ses yeux jetaient du feu, ses mains tremblaient de colère.

S'adressant au marquis avec une autorité incroyable:

— Oui, dit-elle, il me la faut, cette cassette contenant des titres infâmes; il me la faut, je la veux, et c'est vous qui me l'aurez. Vous connaissez l'homme qui la possède, qui l'a volée. Eh bien, il doit vouloir spéculer là-dessus. C'est une âme basse, cupide, profondément vile et corrompue. Tant mieux. On lui achètera l'objet de son vol. Allez donc le trouver de ma part, ou de la vôtre, monsieur. Sachez son prix, et venez me le dire.

— Mademoiselle, reprit le marquis, tout criblé des épithètes que la bouche de Mlle de Villefort avait lancées si énergiquement, mademoiselle, j'ai déjà causé avec l'homme en question. Il demande pour livrer ce qu'il appelle son dépôt un prix si énorme...

— Le voleur veut donc aussi m'assassiner! dit Rosalinde. Et comment sait-il que mon père est si riche et que je le suis aussi?

— Il y a dans la cassette d'autres papiers qui donnent des documents précieux et précis sur toute l'existence de votre père.

— Oh! il me faut absolument ce coffre maudit, s'écria Rosalinde. Et cet homme demande?...

— J'ai cru un instant qu'il allait exiger deux millions, dit Malatesta avec la ruse d'un Scapin effronté.

— Deux millions! le bourreau!

— Mais je lui ai prouvé qu'il mourrait avant d'obtenir ce prix-là, soit de vous, soit de votre père aux Indes.

— Et il demande pour dernier prix de son vol?...

— Un million irrévocablement, dit M. de Malatesta.

— Comptant?

— Comptant, en billets de banque, en bank-notes, en or, en bons du Trésor, comme on voudra, mais comptant.

— C'est un voleur, dit Rosalinde, un filou de bas étage et de la pire espèce. J'aimerais mieux un brigand, un assassin...

— Que voulez-vous? dit M. le marquis de Malatesta

en se caressant le menton, on ne choisit pas ses ennemis. Celui-ci est un voleur, vous avez raison. On aimerait mieux avoir affaire à un brigand sur la grande route; on aurait la chance de lui casser la tête d'un coup de feu.

Mlle de Villefort réfléchissait, accoudée sur la cheminée, et se regardant en face dans la glace. Elle était excessivement triste, et sa pâleur, son émotion eussent touché tout autre personnage que celui qui était là assis dans un fauteuil, et qui était venu lui rendre le grand service que nous connaissons. Le marquis attendait patiemment sans souffler un mot.

Enfin Rosalinde, chez qui la résolution était prompte ordinairement, se retourna vers son ami dévoué, et lui dit ces mots d'une voix calme, mais voilée par le chagrin ou la colère :

— J'aurai le million qu'on me demande le couteau sur la gorge, je l'aurai. D'aujourd'hui en huit, ici, à la même heure, vous m'apporterez vous-même la cassette, seul, dans le cas où le voleur ne voudrait pas se montrer à moi. Je vérifierai ce que contient cette cassette, et si, en effet, tout s'y trouve fidèlement, je remettrai, en échange, la somme d'un million. Allez, marquis de Malatesta. Gardez-moi bien le secret, et songez que si je suis amie fidèle, je suis ennemie plus constante encore. Adieu, monsieur de Malatesta. J'ai besoin de repos, je suis brisée.

Le noble marquis se hâta de saluer et de sortir du salon.

Il traversa rapidement le vestibule et la cour, regagna sa voiture, qui l'attendait à la porte, et partit.

Ouvrant la glace et respirant l'air extérieur à pleine poitrine :

— Ouf! dit-il, je le tiens! Mais qu'on a de mal aujourd'hui à gagner sa pauvre vie!

XI

UN DÉJEUNER AVANT L'ORAGE.

Après la scène de la veille et les violentes émotions qu'elle avait produites, il eût été difficile à Mlle de Villefort de passer une bonne nuit.

Le plus riant appartement du monde ne peut chasser le plus petit chagrin : que bien des gens se mettent cela dans la tête une fois pour toutes! Ce qui calme, adoucit, et même quelquefois donne congé au chagrin, c'est une bonne conscience. Rosalinde eut donc la fièvre toute la nuit, et par conséquent toute sa maison fut agitée d'un accès fébrile.

Cependant, dès le lendemain, à neuf heures du matin, mademoiselle sonna et demanda sa voiture.

Elle avait quitté son lit au lever du jour, au grand étonnement des deux femmes de chambre. Elle avait demandé un bain ; elle avait pris du thé, et s'était fait habiller comme pour aller à la campagne. Personne cependant ne devait l'accompagner, si ce n'est le valet de pied.

A neuf heures précises, la voiture quitta l'hôtel des Champs-Élysées.

Mademoiselle n'avait donné aucun ordre extraordinaire, en sorte qu'il semblait qu'on devait l'attendre pour le déjeuner de midi. Dans tous les cas, la tante Plock était là pour faire honneur au repas.

Où allait cette voiture? Le cocher le savait parfaitement; il guidait ses chevaux dans la direction des boulevards.

Mais, avant qu'elle arrivât à sa destination, c'est-à-dire rue Taitbout, à l'hôtel Talamon, hâtons-nous de prévenir le lecteur que le maître de la maison était averti depuis la veille au soir de la visite de sa belle pupille. Rosamonde lui avait écrit un billet... fiévreux.

Quand elle arriva dans le salon, elle porta çà et là de curieux regards, comme si elle épiait les traces d'une soirée qui avait dû avoir lieu la veille dans ce même appartement ; une joyeuse soirée, hélas! Mais rien n'indiquait la moindre réunion. Les bougies étaient entières dans les candélabres; les meubles avaient leur

housse d'été, puisque Mme Talamon était encore à la campagne.

— On se sera réuni dans les petits appartements, pensa Rosalinde, c'était plus intime. Oh! que ces gens-là me donnent de chagrin!

Et sans vouloir se faire annoncer, elle alla frapper légèrement à la porte du cabinet de l'honorable banquier.

Dès qu'elle parut, M. Talamon se leva, alla au-devant d'elle et lui témoigna par les expressions les plus affectueuses tout le bonheur qu'il avait à la recevoir.

— Vous déjeunerez avec moi, lui dit-il; je suis seul, presque seul.

— Presque seul? dit Rosalinde. Qui avez-vous, monsieur?

— Un homme de confiance.

— Votre courtier? je n'en veux pas. Renvoyez-le, c'est un vilain homme!

M. Talamon se prit à sourire et ne chercha pas à faire l'éloge de son courtier. Il eût été mal venu dans ce moment-là.

— Vous m'avez demandé un entretien pour affaire sérieuse, mademoiselle, dit-il. Nous avons la matinée libre.

— Vous n'attendez personne? demanda Rosalinde.

— Personne.

— C'est singulier! reprit-elle, on m'avait dit que votre famille s'était augmentée hier au soir; on m'a

parlé d'une petite fête improvisée, quelque chose de bleu ciel et blanc, comme une soirée de première communion ou de mariage... que sais-je ?

— Ah ! dit M. Talamon en affectant le ton le plus naturel et même une certaine indifférence ; ah ! oui, une jeune fille arrivée de la ferme avec sa tante et qui loge chez moi ? c'est ma pupille aussi ; je lui ai donné des glaces hier soir ; j'avais aussi deux ou trois amis. Mais qui donc s'informe si bien, et vous rend compte de ce qui se passe chez moi ?

— Qu'est-ce que cela vous fait, mon cher tuteur ? dit Rosalinde. Votre hôtel n'est-il pas la maison du sage ? Mais pousserez-vous la bonté jusqu'au bout, et me direz-vous si cette jeune fille, arrivée de la ferme avec sa tante, a eu le bonheur de prendre des glaces ici avec son fiancé ?

— Eh ! eh ! dit le banquier en riant. Les informations deviennent bien précises ! c'est inquiétant ; il faudra que je surveille mes gens.

— Vous ne répondez pas, mon cher tuteur ? dit une douce voix.

— Si, je réponds avec ma franchise ordinaire, que la jeune fille venue de la ferme a eu le bonheur, en effet, de rencontrer chez moi, ici même, un jeune homme qui est fort épris d'elle, mais en tout bien, tout honneur ; il veut l'épouser. J'ajouterai même que le père du jeune homme...

— Ah ! le futur beau-père ? dit Rosalinde.

— Oui, le futur beau-père était présent. Nous avions

aussi dame Catherine, la tante de la jeune fille, trois autres personnes, des amis à moi que vous ne connaissez pas, mon courtier...

— Toujours ce courtier !

— Oui, M. Guillaume.

— Un rusé et un homme dangereux, prenez-y garde !

— Laissons ses qualités et ses défauts, mademoiselle; mais voilà, à peu près, reprit M. Talamon, le personnel de cette *joyeuse* soirée dont vous avez exagéré le mérite et l'importance.

— C'est bien, monsieur, dit Rosalinde, je vous remercie. Vous êtes la loyauté même. Maintenant, reprit-elle, il faut, mon cher tuteur, que je vous raconte mes peines, car je suis fort à plaindre...

— Vous? s'écria M. Talamon.

— Moi! oh! j'ai du chagrin par-dessus la tête. Tenez, voyez mes yeux, j'ai pleuré. Voyez mon teint, il est un peu jaune; voyez ma main, j'ai un peu de fièvre. Voyez-vous, si cela continue, je deviendrai laide... je tomberai malade et je mourrai.

M. Talamon prit les deux mains de sa pupille, et il la regarda avec affection. Rosalinde avait les larmes aux yeux; elle pencha la tête et quelques perles humides tombèrent sur les mains du bon tuteur.

— Ah ! dit-il, c'est du chagrin, cela! Voyons, mademoiselle, remettons-nous. Causons sérieusement. Dites-moi tout, absolument tout. Je vais donner des ordres pour que personne ne vienne nous interrompre d'ici à midi.

Il se leva, sortit du cabinet, et au bout de dix minutes il rentra, en refermant soigneusement la porte.

M[lle] de Villefort avait eu le temps de se remettre. C'était une de ces natures fortes, énergiques, nerveuses, qui se reprennent bien vite aux choses heureuses de la vie, et qui savent, dans un moment donné, chasser résolûment les mauvaises influences, les pensées fatales et énervantes.

Quand M. Talamont revint, il la trouva assise sur un fauteuil près de la fenêtre, ayant quitté son chapeau, ayant déposé son ombrelle, et s'établissant dans ce cabinet de travail comme chez elle.

— A merveille! dit-il. Maintenant, causons; je vous écoute.

Il s'assit dans un fauteuil, tournant le dos à une table chargée de papiers et se mit en devoir d'écouter une ravissante mélodie, car Rosalinde avait à lui raconter un merveilleux poëme probablement, puisqu'elle s'y préparait par tous les enchantements dont elle avait le secret : le son de voix, le sourire, la grâce du geste, la séduction du regard, tout devait être mis en jeu dans cette attaque de haute lice dont le but splendide était la conquête d'un million.

Quel récit, quelles aventures, quels accidents étranges, quelle surprenante série d'événements furent contés à M. Talamon? on l'ignora toujours. Le banquier ne l'a jamais révélé. Mais ce qu'on peut affirmer, c'est que Rosalinde ne dit pas un mot de la cause véritable qui la poussait si ardemment à demander une somme

énorme au banquier de son père, à la solliciter, à l'implorer.

M. Talamon écouta jusqu'au bout toute la surprenante fable qu'on déroula devant lui; il ne mit pas un moment en doute la sincérité de l'enchanteresse qui lui parlait, et quand Rosalinde eut dit tout ce qu'elle avait sur le cœur, il répondit avec beaucoup d'aménité :

— Oui, mademoiselle, je suis convaincu de tout ce que vous me dites avec tant d'âme, tant d'éloquence; mais vous comprenez que la somme est un peu forte, qu'elle dépasse de beaucoup votre crédit et qu'il me faut des ordres nouveaux de votre père. Or l'Inde est bien loin d'ici. Cependant, mademoiselle, ma chère pupille, reprit-il, ne tombez pas tout à fait dans le désespoir et laissez-moi le temps de vérifier des comptes et de consulter certains papiers dont il est inutile de vous parler.

— Je n'ai que huit jours de délai, dit Rosemonde. Si d'ici à huit jours je n'ai pas la somme, je suis perdue !

— Ma réponse vous sera faite d'ici à trois jours, reprit M. Talamon.

Dans ce moment-là le tintement d'un timbre particulier, doux et discret, avertit le banquier que quelqu'un demandait à lui parler à l'instant.

Il se leva et pria Mlle Rosalinde de lui permettre de la quitter un instant. Il sortit.

Celui qui tenait à lui parler sur-le-champ était

M. Guillaume; il trouva le courtier dans un petit salon, à l'extrémité de l'appartement.

M. Guillaume savait très-bien que Rosalinde était là depuis plus d'une heure; il interrogea le banquier du regard, et M. Talamon lui répondit aussitôt :

— Elle devient folle décidément, ou bien elle est tombée entre les mains des plus affreux coquins de Paris. Savez-vous ce qu'il lui faut, ce qu'elle vient me demander sur vos fonds; frémissez, monsieur! elle veut un million!

— Ah! s'écria Guillaume, bien loin de frémir, je suis ravi de l'aventure. C'est un trait de lumière! Le voilà enfin, le moyen trouvé par le noble marquis de Malatesta pour enlever un million à la pointe de son épée! Le voilà, le secret! le voilà, le ressort caché qui doit fonctionner au moment donné, et que je ne pouvais découvrir! Eh bien, monsieur Talamon, c'est accordé. Promettez un million en billets de banque et en bons sur le Trésor, à jour et à heure fixes, d'ici à huitaine. C'est moi qui me chargerai de remettre le portefeuille à Mlle de Villefort. Allez, mon cher ami, et remettez-vous de votre étonnement.

Le banquier était, en effet, un peu étourdi du coup. Il ne répliqua pas un mot.

Il reprit à pas lents le chemin de son cabinet, comme un homme absorbé dans ses réflexions et à la recherche de l'inconnu d'un problème.

Il entra dans la pièce où l'attendait Rosalinde; mais là il reprit toute sa sérénité; son visage s'illumina

même d'un rayon de gaieté qui se refléta sur le beau visage de sa pupille.

— Bonne nouvelle! dit celle-ci. Nous avons découvert quelque chose d'heureux ?

— Mais, oui, reprit-il. D'ici à vingt-quatre heures, j'espère, mademoiselle, pouvoir vous donner, en effet, une bonne nouvelle.

Rosalinde se leva brusquement, battit des mains, et, dans sa joie, qu'on aurait crue enfantine, elle alla se jeter au cou de son tuteur, qui ouvrit les bras et l'embrassa sur le front.

— Ah! démon ravissant que vous êtes! dit-il, quel bel ange vous seriez, si vous le vouliez! Venez, mademoiselle, passons dans la salle à manger. On vient nous annoncer que le déjeuner est servi.

XII

LES PRÉLUDES DE L'ORAGE.

Par une des dernières soirées de septembre, à l'heure où le boulevard s'éclaire de cette illumination splen-

dide qui lui est habituelle, un homme d'une mise élégante descendait de voiture vis-à-vis d'un restaurant renommé, et demandait à dîner dans un cabinet particulier.

On l'introduisit dans un petit salon où se trouvait une table ronde, et on lui demanda quel était le nombre de couverts qu'il fallait mettre sur la table.

Se retournant alors vers les garçons avec une rare impertinence, il leur répondit, en tirant le piquant de sa moustache :

— Comptez-moi !

— Monsieur veut dire ?...

— Monsieur veut dire que vous êtes des drôles ! reprit-il, et lorsque je demande à dîner dans un salon particulier, je m'estime assez pour m'offrir ce salon à moi-même, à moi seul. Mettez un couvert, un seul, et servez-moi comme quatre !

Ces paroles inouïes parurent si étranges aux garçons, qu'ils allèrent les rapporter au maître de l'établissement.

C'était un monsieur en habit noir, cravaté de blanc, d'une figure jeune encore et d'une éducation parfaite. Il avait à la main une serviette, symbole de son état et de son autorité dans la maison.

Il entra au salon, et, saluant l'étranger, il lui dit, avec toutes les précautions oratoires que la situation exigeait : que ce salon était ordinairement réservé pour des *dîners de plusieurs couverts* ; mais que cependant, puisque monsieur tenait à dîner seul, on lui *offrirait* un *cabinet* particulier.

— Qu'est-ce que c'est? reprit l'inconnu en continuant de tirer sa moustache devant une glace. Un cabinet? vous voulez me faire dîner dans un cabinet? Ah! fi! monsieur. Faites-moi mettre un couvert ici; il me faut de l'air et de l'espace. Suis-je un perroquet pour que vous me mettiez dans un sabot? Vous m'avez compris?

— Parfaitement, monsieur, dit le maître du logis.

— Eh bien! un couvert ici, ou sinon, adieu.

— On servira monsieur dans ce salon, répéta le propriétaire; et il se retira pour donner des ordres en conséquence.

L'étranger fut invité par un des garçons à *faire sa carte*.

On lui présenta un livre relié en maroquin vert, doré sur tranches, une feuille de papier et un crayon. Il regarda ces objets avec une sorte d'étonnement; puis, lâchant un grand éclat de rire, il s'informa si on avait l'intention de lui demander quelques lignes de son écriture avant de lui servir à dîner.

Le garçon, très-effrayé, courut avertir le patron de ce nouvel incident.

— Eh! mais, dit celui-ci, ce doit être certainement quelque étranger de très-haut rang qui arrive à Paris et qui n'en connaît pas les usages.

Et il se hâta de venir expliquer à *Son Altesse* ce que signifiait ce livre maroquiné, ce crayon et cette feuille de papier blanc.

— Merci, dit l'étranger. Mais quand je demande à

dîner à mon cuisinier, il ne m'oblige pas à lui écrire une page de coulée ou de bâtarde. Faites-moi dîner, tonnerre de Dieu ! ou sinon, je déserte.

Que faire avec une Altesse si impérieuse, et qui menace à chaque instant d'aller dîner ailleurs ?

Le patron, très-embarrassé, prit le parti d'aller consulter la dame du comptoir, une beauté jeune, élégante et d'une physionomie spirituelle.

— Eh ! mon ami, dit-elle, c'est bien facile à expliquer. Son Altesse (on y tenait), veut dîner le plus tôt possible, sans s'occuper de son menu...

— Ah ! je comprends ! s'écria tout à coup le mari, comme frappé subitement par un trait de lumière. Il n'y a que les femmes pour avoir de l'esprit ! elles devinent tout.

Il avait, certes, bien raison, ce monsieur-là, en habit noir et en cravate blanche. Les femmes devinent tout à demi-mot, et nous, nous passons notre vie à chercher à les deviner.

Dix minutes après, le maître du restaurant faisait servir lui-même, par ses garçons, un succulent potage à la Crécy, des huîtres d'Ostende et des hors-d'œuvre sans nombre sur la table du salon particulier.

Les vins les plus exquis furent déposés sur une console à côté, puis on vint prévenir Son Altesse, qui lisait une lettre à l'écart, qu'elle était servie.

— Ah ! dit l'étranger en prenant place au dîner, voilà qui est parfait, recevez mes compliments, monsieur le restaurateur, et veuillez continuer à surveiller mon service.

C'était partie liée, c'était affaire conclue.

Le patron, dès ce moment-là, n'eut plus qu'une table en vue dans tout son établissement, et il se mit en frais extraordinaires d'imagination pour inventer le repas le plus fin, le plus délicat, le plus distingué pour Son Altesse impériale ou royale, qui voulait dîner sans faire sa carte. Chose toute naturelle pour un prince, comme l'avait spirituellement fait comprendre la jeune et fraîche beauté du comptoir.

Nous n'avons pas l'intention d'assister au dîner de cet aimable étranger et de donner le détail de l'excellent repas qu'il s'offrait à lui-même dans ce charmant salon particulier donnant sur le plus beau boulevard de Paris. Jetons seulement un coup d'œil sur la pendule, et constatons qu'il est sept heures du soir.

L'aiguille du cadran marquait à peine cette heure-là, qu'on vint prévenir le prince que quelqu'un demandait à lui parler.

— Faites entrer, dit-il.

On avait hésité un moment à introduire le nouveau venu, dont la mise modeste, presque commune, contrastait singulièrement avec les élégances de Son Altesse et celles du restaurant.

Le visiteur fut amené au salon, et la porte s'ouvrait à peine devant lui, que le convive illustre, qui dînait seul, se leva et vint au-devant de lui avec empressement. Les gens du service en étaient tout étonnés.

— Vous voilà, monsieur! dit Son Altesse.

Et elle se donna la peine de lui avancer un fauteuil, puis, reprenant sur le même ton amical :

—Mais pourquoi ne pas avoir accepté mon invitation? ajouta le prince, car on tenait à ce titre au restaurant.

— Je vous l'ai dit, répondit le nouveau venu, je suis au régime. Vous voilà à votre dessert. Nous pouvons causer.

Son Altesse congédia d'un geste les deux garçons de service, et la porte fut close.

Ce nouveau venu était notre ami, M. Guillaume.

L'Altesse, le prince, était M. le chevalier de Barabas, qui, ce soir-là, se payait un fameux dîner qu'il s'était promis quelques jours auparavant.

Gardons-nous de le blâmer de sa prodigalité et de ses allures de grand seigneur; il avait, ce jour-là, bien gagné sa journée.

— Eh bien? dit M. Guillaume, en regardant manger le chevalier qui revenait pour la troisième fois à une bombe glacée.

—Eh bien, reprit celui-ci, tout s'est parfaitement passé, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire. Et si vous ne tenez pas la cassette indienne, monsieur, vous tenez tous les papiers qu'elle contenait : ce qui vous suffit et vous rend parfaitement heureux.

— Parfaitement, reprit M. Guillaume. Mais ce que je ne puis m'expliquer, c'est l'habileté merveilleuse qu'il a fallu déployer pour arriver à avoir ces papiers sans coup férir...

—Ceci est mon secret, reprit le chevalier; je ne puis m'expliquer plus au long en ce moment. Jouissez de

votre bien, monsieur Guillaume, et laissez-moi jouir de mon succès. Saprebleu, l'excellent dîner! Hein, cela vaut-il les *Deux-Lapins?* Croyez-moi, monsieur Guillaume, adoptez mon restaurant.

— Monsieur, dit celui-ci, j'ai les goûts plus modestes, et d'ailleurs, je n'ai pas gagné comme vous cent mille francs.

— Il est certain que c'est une belle journée, reprit le chevalier. Quant à votre patron, savez-vous qu'il doit être énormément riche? Mais aussi quel homme loyal! comme il m'a fait remettre exactement, fidèlement, par vos mains honnêtes, monsieur Guillaume, le prix convenu! Savez-vous que me voilà riche, maintenant? Rassurez-vous, je ne dînerai pas chaque jour de la sorte. J'ai voulu me faire traiter d'Altesse une fois en ma vie, et me traiter moi-même en Altesse. Mon argent placé au Trésor va faire de moi l'homme le plus heureux, le plus rangé et le plus honnête de Paris. L'année prochaine on me décernera le prix Montyon.

Pendant que le chevalier de Barabas parlait ainsi tout en savourant les délices d'un dessert exquis, M. Guillaume le contemplait avec attention et paraissait rêver beaucoup.

— A quoi pensez-vous? dit le chevalier.

— A l'étrange aventure et au danger que vous avez couru probablement en voulant reprendre des papiers...

— Des papiers qui m'appartenaient, reprit le chevalier, je les avais trouvés et sauvés. Je les ai vendus... tant pis.

Ils étaient à moi. J'avais le droit de les reprendre à un coquin qui voulait gagner un million sans me donner un sou.

— Savez-vous quel est mon espoir? dit M. Guillaume.

— Non. Qu'espérez-vous?

— J'espère que mon patron, qui a acheté ces papiers, sera assez loyal pour les restituer à leur véritable propriétaire, sans spéculer sur cette affaire.

— Allons, dit Barabas, vous voilà avec vos scrupules exagérés. Eh! que diable, il faut vivre, et pour vivre il faut gagner de l'argent. Du reste, si votre patron a assez d'opulence pour faire cadeau de ces papiers à leur propriétaire, libre à lui! Mais moi, c'est autre chose, et je ne crois pas avoir écorché la délicatesse...

— C'est moi qui vous ai proposé la prime comme récompense, ajouta Guillaume. A votre tour, calmez vos scrupules, monsieur le chevalier.

— Maintenant, ajouta celui-ci, il me resterait un plaisir à me donner; mais je ne pourrai l'avoir, probablement. Je voudrais me donner la joie de contempler la grimace que fera ce brigand de marquis de Malatesta quand, au moment de palper son million, il trouvera le vide dans la cassette aux papiers. Ah! monsieur, ce sera peut-être terrible! L'animal est féroce, je le connais, il est dans le cas de tuer tout autour de lui.

— Non, répondit M. Guillaume avec une souveraine autorité qui étonna le chevalier, non, vous dis-je, il ne bougera pas.

— Lui?...

— Lui.

— Et qui l'en empêchera, monsieur?

— Moi, dit M. Guillaume avec calme.

— Vous?

— Moi seul.

— Eh! mais, reprit le chevalier oubliant les délices de la table dans ce moment-là, permettez-moi alors de vous demander si vous n'êtes pas autre chose que l'homme modeste, le simple courtier que le hasard m'a fait rencontrer?

— Monsieur, dit Guillaume, qui avait moins d'intérêt à effacer sa personnalité, monsieur, regardez-moi bien. Ai-je l'air tout à fait d'un pauvre diable travaillant pour mille écus par an?

Le chevalier sentit un petit frisson qui le gagnait des pieds à la tête. Pour la première fois, il remarqua sur la figure du courtier une empreinte de grandeur, un air de commandement, et dans ses manières une distinction qui renversèrent ses idées et le jetèrent dans le monde infini des conjectures.

Il se leva, et parlant debout à M. Guillaume, il lui dit avec timidité :

— Me serais-je trompé, monsieur? Oh! dans ce cas-là, pardon pour les familiarités de langage que je me suis permises envers vous depuis le jour où j'ai eu l'honneur de vous rencontrer.

— Monsieur le chevalier, dit Guillaume magistralement

assis dans son fauteuil, rassurez-vous. Vous avez toujours été envers moi parfaitement convenable, et vous m'avez inspiré de l'intérêt. Rassurez-vous, je n'ai pas hésité, moi, à reconnaître ce que vous êtes, ce que vous étiez, ce que vous ne serez plus. Mais, profondément convaincu que l'indulgence est à l'homme ce que la miséricorde est à Dieu, je cherche de toutes mes forces à pratiquer cette vertu chrétienne, surtout quand je rencontre sur mon chemin une de ces pauvres natures douloureuses, coupables peut-être, mais plus dignes de compassion que de sévérité. Rassurez-vous, chevalier, je vous ai deviné tout de suite, et j'ai bien vu que, pour vous ramener dans une voie honnête, il suffisait de vous procurer un peu de bonheur; que tout sentiment du juste n'était pas éteint en vous, et que, si une main loyale vous était tendue, vous vous relèveriez. Oh! combien en est-il comme vous qui se relèveraient aussi avec courage, et qui mèneraient une meilleure vie si on leur tendait la main!

— Monsieur, dit Barabas, ma surprise, ma confusion, ma reconnaissance...

— Oui, dit M. Guillaume, je crois à tout cela. Vous avez expié une vie déplorable. La justice humaine vous a peut-être frappé... Ne vous inclinez pas trop devant moi, monsieur, mais la miséricorde divine est venue à vous, parce que, je le répète, vous avez conservé au fond de l'âme un secret désir de revenir à une vie selon la justice et l'honnêteté. Allons, du courage! Renaissez, pauvre naufragé! consolez-vous, pauvre affligé! rentrez dans la patrie commune, pauvre exilé! Quant à moi,

je n'ai fait que remplir une mission imposée par Dieu, dont je ne suis que le serviteur le plus humble. Allez, rassurez-vous, je garderai votre secret, et si vous continuez à être digne d'intérêt, je veillerai sur vous.

— Monsieur, dit le chevalier en mettant un genou en terre, il faut se confesser une fois en sa vie. Oui, je suis un pauvre diable; oui, j'ai fait tous les métiers; oui, j'ai expié par la prison une vie coupable. Mais, je suis rentré dans la société, et dorénavant, je le jure, mes intentions sont formelles, on me verra mener une vie honnête. Je vous ai rencontré, et je bénis Dieu.

— Allez, monsieur, dit Guillaume en lui tendant la main, relevez-vous, et ne péchez plus. Maintenant, reprit-il, il s'agit de M. de Malatesta. Celui-ci est un coupable sans remords. On agira en conséquence. O perversité! voilà un homme qui trouve des amis, des défenseurs, des admirateurs même! Il trouve des dupes aussi; mais qu'importe! est-ce que la société y regarde de si près?

Dans ce moment-là, on frappa à la porte du salon. Le chevalier reprit son rôle d'Altesse, et le garçon vint apporter un billet qui arrivait par un domestique à l'adresse de M. Guillaume.

— Oui, dit celui-ci, j'avais prévenu que je serais ici à huit heures. C'est bien. Il n'y a pas de réponse.

Il prit le billet, et le garçon se hâta de se retirer.

— Monsieur, dit Guillaume après avoir lu son billet, je suis obligé de vous quitter. On me prévient que tout

est prêt, et j'ai une petite affaire à régler avec le noble marquis dont il était question tout à l'heure.

— Monsieur, reprit vivement le chevalier, je ne vous quitte pas, je connais trop bien le tigre.

— Venez si vous voulez, répondit M. Guillaume, dont le calme était magnifique.

On sonna et on demanda la carte à payer. Son Altesse jeta de l'or sur la table, et le dîner fut desservi.

Le maître du logis et ses gardiens demeurèrent convaincus qu'il savaient reçu la visite d'un prince souverain voyageant incognito. Il est des illusions respectables et qu'il serait cruel d'effaroucher. Que cet honnête restaurateur garde la sienne ! Il avait donné à dîner, pour son argent, à un honnête repenti, qui avait fait cinq ans de prison.

M. Guillaume monta dans une voiture qui l'attendait. Le chevalier voulut absolument l'accompagner. La voiture partit dans la direction des Champs-Elysées.

Il était huit heures du soir. La nuit brillait d'étoiles, et l'air était empreint de ces suaves parfums d'un soir d'automne qui viennent rafraîchir la ville après une chaude journée.

XIII

L'ORAGE.

Neuf heures du soir venaient de sonner aux horloges des palais élégants qui avoisinent la barrière de l'Étoile, aux Champs-Elysées. A l'hôtel de Mlle de Villefort, un seul appartement, celui du rez-de-chaussée, était éclairé.

Des ordres sévères avaient été donnés aux gens de la maison pour ne recevoir, ce soir-là, qu'une seule personne, le marquis de Malatesta, qui devait se présenter vers neuf heures, et une autre personne venant de la part de M. Talamon. Cette seconde visite devait avoir lieu à neuf heures et demie.

Le marquis fut exact au rendez-vous.

A l'heure dite, on l'introduisait dans le salon du rez-de-chaussée, éclairé comme pour une réception ordinaire.

Il arrivait suivi d'un domestique, à qui il avait donné l'ordre d'attendre dans la cour de l'hôtel sans quitter un instant la voiture.

M. de Malatesta était vêtu d'un habit noir sévèrement boutonné sur la poitrine. Il tenait sous le bras une petite cassette d'un bois de rose et d'acajou, fermée par une serrure dont l'ouverture était cachée par un large bouton d'acier. Le marquis posa cette cassette à l'angle de la table du milieu, et, prenant un fauteuil, il s'assit auprès du précieux coffret, de manière à l'avoir toujours sous la main.

Ce soir-là, on remarquait plus de pâleur qu'à l'ordinaire sur le visage du visiteur; mais son regard n'avait ni plus ni moins d'assurance; sa parole conservait son calme et sa fermeté habituels; ses manières n'avaient rien d'étrange.

Il attendit cinq minutes en sifflant très-discrètement une fanfare de chasse.

Tout à coup, comme s'il cédait à une inspiration subite, il se leva et il alla entr'ouvrir discrètement la porte du petit salon bleu.

Cette pièce était éclairée. M. de Malatesta s'assura que personne n'était là, et il referma la porte. Il y avait une serre attenante au grand salon du côté opposé. Le marquis entr'ouvrit également la porte, et rassuré, il revint prendre sa place auprès du coffret.

Quelque chose de bien sérieux allait donc avoir lieu dans ce bel appartement du rez-de-chaussée, où tout riait d'élégance et de bon goût.

Cependant on entendit des pas légers dans l'antichambre: c'était Rosalinde, qui, descendue du premier étage, arrivait au salon. Elle était vraiment d'une beauté

suprême; elle était vêtue d'une simple robe de soie couleur feuille-morte; elle avait les bras nus, c'est-à-dire sortant d'un flot de dentelles, et ses cheveux étaient très-simplement enroulés, formant une blonde couronne tombant très-bas en arrière, une couronne digne de Bérénice mise au rang des constellations.

Ce soir-là, Rosalinde avait le regard d'une rare limpidité; elle était d'une blancheur mate, mais qui ne tenait pas de la pâleur. Toute souffrance morale paraissait l'avoir quittée. Sa bouche, rose et fraîche comme une fleur entr'ouverte à la rosée, souriait avec une adorable sérénité.

Quand M. de Malatesta la vit s'avancer si splendidement belle, il ne put se défendre d'un mouvement d'admiration.

— Mademoiselle, lui dit-il en la saluant, vous voilà bien remise de votre fièvre. On ne saurait avoir plus de calme et plus d'apparence de bonheur.

— Eh! pourquoi, monsieur, me donnerais-je à plaisir de l'inquiétude? reprit-elle en allant s'asseoir sur un canapé aux pieds dorés. Tout m'a réussi au delà de mes espérances.

— Votre billet de ce matin me l'a déjà dit, reprit le marquis, Ainsi donc, nous avons la somme, l'énorme somme demandée?

— Nous l'aurons dans une demi-heure, monsieur, répondit Rosalinde.

— Ah! l'argent n'est pas encore dans la maison? reprit Malatesta un peu inquiet et portant machinalement la main sur la cassette.

— Il y sera fidèlement dans une demi-heure. Je n'avais pas envie de garder chez moi une pareille somme, pour tenter les brigands.

Monsieur le marquis eut un imperceptible mouvement nerveux qui indiquait peut-être une grande contrariété.

— C'est juste, reprit-il, en s'asseyant à sa même place, près du coffret. Oserai-je vous demander, mademoiselle, continua-t-il, si monsieur votre tuteur a été bien étonné, bien difficile, dans cette occasion ?

— Mon tuteur, comme à l'ordinaire, a été excellent. Seulement, il m'a fallu entourer ma demande de tant de précautions, il m'a fallu inventer une fable si longue et si difficile, pour légitimer cette demande exorbitante, que j'en ai été brisée, malade. Oh ! comme il m'a fallu mentir... pour cacher cet affreux motif, cette affreuse histoire de la cassette que je vois d'ici sous votre main !

— Oui, mademoiselle, la voilà, cette bienheureuse cassette qui, étant en votre possession, va assurer le repos, le calme, la splendeur de votre existence.

— Et votre ami, le détenteur de ce coffret aux papiers, n'a donc pas voulu se présenter lui-même ce soir, ici ? la chose en valait la peine. Lui avez-vous bien dit au moins, de ma part, monsieur de Malatesta, que je le regarde comme un insigne voleur ?

— Il le sait parfaitement, mademoiselle.

— Comme un lâche assassin qui met le couteau sur la gorge aux gens pour leur arracher de l'argent ! Le lui avez-vous bien dit ?

— Il n'ignore rien de vos sentiments à son égard, répondit Malatesta. Vous comprenez alors pourquoi il n'a pas voulu venir lui-même...

— Et il vous a envoyé à sa place! dit Rosalinde. Il faut qu'il ait en vous une confiance bien illimitée, cet homme-là! C'est un million que vous allez toucher pour lui, monsieur...

— Eh! mademoiselle, reprit le marquis d'un air de fat superbe, est-ce que vous croyez qu'un million et moi n'habitons jamais ensemble? ou bien serait-ce que vous me supposeriez capable d'emprunter cette somme à mon ami par un emprunt forcé?

— Je ne suis nullement obligée de vous expliquer mes pensées et mes convictions, monsieur, dit Rosalinde. Songeons plutôt à vérifier les papiers contenus dans cette cassette maudite. Je vous préviens que je veux les voir, les toucher, les lire tous, depuis le premier jusqu'au dernier.

— Vous en avez le droit, mademoiselle, dit le marquis. Seulement, comme cette vérification ne demande pas plus de cinq minutes, et comme, la vérification faite, je vais vous remettre ces titres en échange de la somme convenue et sans désemparer, permettez-moi, avant d'ouvrir le coffret, d'attendre l'arrivée du messager qui porte l'argent.

— Soit! dit Rosalinde en respirant un flacon de sels anglais.

— Ce messager, mademoiselle, est-il bien sûr, est-il de votre choix?

— C'est l'homme de confiance de M. Talamon, dit-elle.

— M. Guillaume?

— Précisément. Ne m'avez-vous pas vanté sa probité, son habileté, sa discrétion? Ne m'avez-vous pas même conseillé de l'avoir dans mes intérêts et pour ami, en quelque sorte?

M. de Malatesta devint rêveur. Ses réflexions avaient probablement pour sujet les éventualités qui pourraient survenir de la présence du courtier à cette opération qui allait avoir lieu.

— Bah! se dit-il en lui-même, après un moment d'ennui, Guillaume est plus intéressé que tout autre à garder le secret. N'a-t-il pas de l'argent, beaucoup d'argent à recevoir de moi pour ses services occultes? J'ai joliment bien fait de l'avoir corrompu.

— Monsieur, dit tout à coup Rosalinde, impatientée d'attendre, je vous ai affirmé sur ma parole que l'argent va m'être apporté; je ne vois pas pourquoi nous ne procéderions pas tout de suite à la vérification des papiers. Ce sera chose faite d'avance. Votre obstination est impolie, monsieur; vous me rendez la fièvre.

Malatesta hésita encore un momont. Il serrait sous sa main le coffret, il jetait çà et là certains regards inquiets. Enfin, prenant son parti, il dit en affectant de la gaieté:

— Me préserve le ciel de donner la fièvre à une si belle personne! Soit, mademoiselle, l'argent va venir. Ouvrons la cassette.

Rosalinde s'était élancée du canapé vers la table. Une grosse lampe brûlait sur cette table, qui séparait Malatesta de Mlle de Villefort.

Ces deux personnages, en face l'un de l'autre, agités par les passions les plus violentes, jeunes et beaux tous les deux, sur la défensive tous les deux comme dans un duel dangereux, ces deux personnages offraient certainement une des plus curieuses études pittoresques et physiologiques du monde. Malheureusement, un peintre n'était pas là pour rendre la scène sur une toile.

Le marquis avait pris une clef dans le gousset de son gilet, il l'avait introduite dans la serrure du coffret. Il tourna deux fois cette clef d'une main nerveuse; la serrure grinça, elle jeta comme un cri satanique.

La main du marquis souleva le couvercle, plongea dans la cassette pour saisir les papiers, et puis... cette main se retira si vivement qu'on l'aurait crue mordue par un serpent. Malatesta saisit la cassette ouverte, il baissa la tête, plongea dans l'intérieur un regard de feu, et frappant tout à coup un vigoureux coup de poing sur la table, il sacra et blasphéma horriblement.

Rosalinde avait vu la cassette vide. Épouvantée, elle s'était reculée de six pas en arrière, près de tomber sur le parquet.

— Qu'est-ce donc? s'écria-t-elle. Tout est donc perdu?...

— Non, jour de Dieu! non, sang et tonnerre! reprit le marquis en refermant énergiquement le coffret. C'est un trait de l'enfer! mais Satan lui-même ne m'échappera pas.

Alors Rosalinde le vit, pâle comme la mort, debout et raide contre la table, ayant à la main droite un large poignard qu'il avait tiré d'une gaîne cachée dans la poche de côté de son pantalon.

Nous l'avons dit, devant un danger quelconque cette fille était d'une bravoure soudaine, incomparable.

Elle avait là, devant elle, un homme rugissant de rage, armé d'un couteau, un homme agile et fort, violent comme la poudre, d'une moralité plus que suspecte; elle avait devant elle peut-être un assassin furieux. Eh bien, elle ne témoigna pas la moindre faiblesse, mais se redressant avec fierté :

— Monsieur, dit-elle, j'ai là, dans mes antichambres, quatre domestiques dévoués, je puis vous faire saisir et vous livrer aux mains de la police... Que signifie ce couteau? Voulez-vous m'assassiner? Mais, malheureux! j'ai sous la main, de tous côtés, dans ce salon des sonnettes de secours.

Et sans bouger de place, comme par enchantement, elle fit un mouvement du pied qui tout à coup produisit un son de timbre éclatant dans l'antichambre.

Comme réveillé en sursaut, Malatesta rengaîna son poignard dans le pli de son pantalon et reprit une attitude calme sur son fauteuil.

Un domestique survint.

— Antoine, dit Rosalinde d'une voix claire et ferme, voyez donc si personne n'est venu de la part de M. Talamon.

Le domestique sortit; il revint une minute après en

annonçant que personne ne s'était présenté; il se retira. Rosalinde alla reprendre sa place sur le canapé.

Un moment de silence succéda à cette scène étrange et rapide.

Rosalinde reprit la première la conversation.

— Certainement, dit-elle, il se passe ici quelque chose d'extraordinaire, mais ce qui m'étonne surtout, c'est de vous avoir vu, monsieur, vous armer d'un poignard! J'aurais peut-être lieu de me féliciter de n'avoir pas eu chez moi la somme d'un million, car enfin, l'argent étant là sur cette table, et la cassette ne contenant plus ces papiers, qui me répond que je serais vivante dans ce moment-ci? Parlez, expliquez-vous, l'*homme au couteau*?

— Vous m'insultez! dit Malatesta avec un sourire infernal.

— Je ne vous insulte pas, je vous interroge. Veniez-vous me tuer après avoir attiré un million, par la ruse, sous vos mains?

— Vous m'insultez!... reprit Malatesta en jetant sur elle un regard livide.

— Eh bien, dit Rosalinde, trêve aux questions! Maintenant, qu'allez-vous faire? Que sont devenus ces papiers?

— Je n'en sais rien, répondit le marquis d'une voix altérée, je m'y perds; je les cherche... je ne vois rien.

— Ah! s'écria Rosalinde en voilant son visage de ses mains, je suis donc perdue, moi!

— Oui, répliqua le méchant homme, vous êtes ruinée, avilie... la vérité se fera jour; vous serez la fille bâtarde, et l'adorable Rosemonde, la fille légitime, la grande dame!...

— Bourreau! cria la pauvre folle éperdue, taisez-vous!

— Me taire! reprit l'*homme au couteau*, eh parbleu! c'est facile. Nous arriverons à grand'chose par le silence et l'inaction!

— Mais que faire? demanda Mlle de Villefort.

— Que faire? Si je ne parlais à une femme, c'est-à-dire à un être né pour la douleur et la patience dans le martyre, je saurais peut-être bien conseiller ce qu'il faudrait faire. Mais bah! à quoi bon?

Une femme est une femme, et la peur la prend dans certaines occasions terribles.

— Ai-je fait preuve de faiblesse? dit Rosalinde pâle et frémissante.

— Non. Seulement, ce que j'ai dans la pensée ne peut être expliqué : vous crieriez d'épouvante. Bah! vivez dans la misère et dans l'abjection.

—Monsieur, expliquez-vous, je le veux! lui répondit-on d'un air égaré, d'une voix étrange et qui ressemblait à la voix d'un spectre.

— Les papiers ont disparu, et probablement, reprit-il, ils sont déjà entre les mains de personnes qui en feront un bon usage. De deux choses l'une : ou il faut retrouver à l'instant, cette nuit même, ces papiers, pour vous sauver, ce qui est impossible, ou bien...

— Expliquez-vous !

— Ou bien, il faudrait, vous allez entrevoir ma pensée, il faudrait que, par un hasard heureux, inattendu, inespéré, la personne que ces titres vont légitimer en vous dépouillant, fût prise d'un mal soudain, violent...

— Ah! s'écria Rosalinde en se renversant sur le canapé.

— Malheureuse! dit vivement Malatesta en courant à elle, vous perdez la tête, vous faiblissez, vous défaillez avec une lâcheté qui vous perd. Malheureuse! un seul moyen vous sauve, vous rend tout, et vous reculez! Rosalinde, l'instant est suprême; il va décider de toute votre existence. Les papiers terribles deviendront nuls, impuissants; vous resterez ce que vous êtes; j'agirai seul, avec un mystère inviolable; mais il faut votre consentement et le million... Consentez! je ne vous demande pas un acte, pas une parole, je vous demande de consentir par le silence...

Si Mlle de Villefort garda le silence en ce moment, si elle ne se redressa pas d'indignation et ne fit pas saisir par ses gens l'infâme qui venait de proposer un assassinat, c'est que, anéantie sous la douleur, sous une épouvantable émotion, elle avait à peine l'usage de ses sens, il faut le croire du moins. Rien ne l'affirme, cela est vrai; mais pour l'honneur de la sœur de Rosemonde, il faut le croire.

Les dernières paroles de M. de Malatesta venaient d'être prononcées; les deux battants de la porte du salon s'ouvrirent et un domestique annonça:

— Monsieur Guillaume !

Rosalinde jeta un cri, et, se levant du canapé avec une sorte d'égarement, elle courut au-devant de l'homme de confiance de M. Talamon.

M. Guillaume tenait sous le bras, mais enchaîné à sa boutonnière, un très-gros portefeuille.

— Monsieur, monsieur, dit Rosalinde, n'entrez pas ici !

— Comment? répondit Guillaume avec une fermeté inouïe, je vous apporte un million et vous ne voulez pas que j'entre? Mais, mademoiselle, j'ai un mandat très-sérieux à remplir.

— Lequel, monsieur? demanda-t-elle, les mains jointes et pâlissant comme une morte.

— Lequel? Mais vous le savez bien, dit le courtier, j'apporte un million que vous devez à M. de Malatesta que voici et qui vous a sauvé l'honneur... au prix d'un million. N'est-ce pas, en deux mots, ce que vous avez expliqué en deux heures à votre tuteur?... Voici le million.

M. Guillaume tenait à la main son portefeuille.

M. de Malatesta, le sourire sur les lèvres, beau et calme comme le plus honnête homme du monde après une bonne action, M. de Malatesta s'avança et, tendant les mains au portefeuille qu'il couvait des yeux :

— Donnez, dit-il, donnez, mon cher monsieur Guillaume.

— A moi ! cria tout à coup le courtier d'une voix tonnante. A moi ! et arrêtez cet assassin !

La porte s'ouvrit avec un bruit terrible et quatre hommes vigoureux, fondant sur Malatesta, le saisirent avant qu'il eût le temps de reculer et de tirer son couteau.

— Tu es pris, misérable chien! dit Guillaume en se redressant et devenant tout à coup un homme nouveau, jeune encore et d'une dignité suprême.

Puis, s'adressant aux agents de la force publique :

— Conduisez-le à qui de droit, messieurs, ajouta-t-il, et avant tout désarmez-le. Il est fort et d'une adresse merveilleuse. Son nom véritable est Barcolacchio. Il était, il y a dix ans, chef de brigands dans les montagnes de la Calabre et de la Romagne. Il a assassiné et volé sur les grandes routes, et vous voyez que, par habitude, il continue à voler dans la ville de Paris et, au besoin, à assassiner. Emmenez ce chien lié! je n'ai plus à m'occuper de lui, moi. Je vous recommande aussi son logis; c'est une caverne de voleurs.

Un agent de la police de sûreté, s'exprimant dans un idiome moins énergique et moins pittoresque que celui de M. Guillaume, donna ordre, en effet, qu'on emmenât au dépôt Tonio Barcolacchio, contre qui un mandat d'arret avait été lancé depuis bien des années, mais qui, transfiguré en marquis de Malatesta, avait fondé à Paris plusieurs entreprises industrielles for industrieuses, et qui menait bravement la vie la plus élégante du monde.

Quand M. Guillaume se trouva seul en face de Rosalinde, il lui dit avec une fermeté qui ne permit pas à celle-ci de répliquer une parole :

— Prenez une mante et un chapeau, mademoiselle, et veuillez me suivre à l'instant chez M. Talamon, votre tuteur; j'ai mes ordres.

Une femme de chambre apporta à sa maîtresse les vêtements nécessaires pour sortir; M. Guillaume invita même cette femme à accompagner Mlle de Villefort.

Une voiture attendait dans la cour. Rosalinde, sans prononcer une parole, se laissa conduire jusqu'à la voiture, elle y monta: sa femme de chambre prit place à côté d'elle; M. Guillaume se mit sur le banc de devant dans la berline.

La voiture partit rapidement.

Quand elle doubla le coin de la rue pour entrer dans l'avenue des Champs-Élysées, Rosalinde jeta un long et mélancolique regard sur les beaux arbres de son jardin et sur les fenêtres illuminées de son hôtel, et elle comprit avec un serrement de cœur inexprimable qu'elle ne rentrerait plus dans cette délicieuse habitation.

ÉPILOGUE.

Quand la berline de M. Guillaume arriva à l'hôtel Talamon, rue Taitbout, il était près de onze heures du soir.

La nuit était fraîche et étoilée. Paris, dans ce quartier-là, avait encore toute son animation.

Le boulevard des Italiens à minuit est certainement dans toute sa gloire, par un beau temps.

Qui songe à le déserter, ce joyeux boulevard, avant que le dernier magasin ait éteint sa féerie d'illumination? On ne vit vraiment que là en plein air et en pleine liberté.

La voiture entra dans la cour de l'hôtel et vint s'arrêter au perron. Rosalinde n'avait pas articulé une parole durant tout le trajet. Elle était sous l'impression d'une sorte de terreur qui jusque-là lui avait été inconnue. Ici, il ne s'agissait plus de se révolter contre un danger ou contre une menace.

La bravoure expirait devant l'autorité d'un père, représenté par l'homme de Paris le plus considéré.

M. Guillaume n'offrit pas son bras à Mlle de Villefort pour monter le grand escalier.

Elle s'appuya sur celui de sa femme de chambre.

Celle-ci avait les larmes aux yeux et elle ne savait trop pourquoi. Elle pleurait instinctivement, pressentant quelque chose de très-grave, de malheureux, mais d'indéfinissable pour elle.

Quand on arriva dans l'antichambre, M. Talamon lui-même vint au-devant de sa pupille, ce qui prouva à Rosalinde qu'elle était attendue. Son étonnement égalait son émotion.

L'excellent tuteur l'amena jusqu'au salon sans lui dire un mot. Il était visiblement ému.

Là, dans cette grande pièce très-éclairée se trouvaient deux personnes assises, qui se levèrent à l'entrée de Mlle de Villefort : l'une était une belle jeune fille dans une toilette d'un goût exquis, mais d'une noble simplicité : c'était Rosemonde ; l'autre était un jeune homme, M. le vicomte de la Rocheferney. Rosalinde hésita sur le pas de la porte.

— Vous êtes chez moi et avec moi, lui dit son tuteur.

Elle n'hésita plus et elle alla se placer sur un canapé un peu dans l'angle où M. Talamon l'amena. Il s'assit sur une chaise tout auprès d'elle.

— Qu'est-ce donc que ceci ? demanda-t-elle timidement à son tuteur.

— Mademoiselle, répondit celui-ci à demi-voix, c'est un notaire que nous attendons pour lire un acte concernant votre famille.

En effet, un notaire arriva accompagné de M. Guillaume.

Il salua la compagnie et il alla se placer debout devant la cheminée. Là, il tira un acte de son portefeuille et il lut à haute voix.

Cet acte était celui que nous connaissons, ou plutôt dont nons connaissons les dispositions, l'acte de la cassette. Il établissait d'une manière claire et irrévocable la position respective des deux filles de M. le comte de Villefort, propriétaire, armateur et banquier dans les Indes orientales.

Quand la lecture fut terminée, M. le notaire alla s'asseoir devant une console éclairée par un candélabre, et là il s'occupa à prendre des notes et à classer des papiers. M. Guillaume l'avait remplacé à la cheminée du salon; il se tenait debout, faisant face à la compagnie. Mlle Rosemonde était assise auprès du vicomte de la Rocheferney, du côté opposé à M. Talamon et à Rosalinde, qui n'avait pas dit un mot, et avait écouté la lecture de l'acte dans une immobilité effrayante.

M. Guillaume prit la parole à peu près en ces termes:

— Nous procédons ce soir à un grand acte de réparation. Monsieur le notaire, avez-vous vos témoins ?

— Ils sont ici, monsieur, dit le notaire.

Il se leva, passa dans la pièce voisine, et amena dans le salon deux personnages assez sérieux et qui saluèrent le maître de la maison. On les pria de s'asseoir. Le notaire reprit ses écritures.

— Maintenant, dit M. Guillaume, dont la parole avait une surprenante autorité, je viens ici déclarer, devant Dieu et devant ces témoins, que je confirme pleinement tout ce que l'acte qui vous a été lu a établi touchant les

positions des deux jeunes personnes ici présentes. Je reconnais pour ma fille légitime et pour seule héritière de tous mes biens Louise-Élisabeth-Rosemonde. Je suis le comte de Villefort, son père, de retour de l'Inde en France depuis un an.

Un gémissement douloureux se fit entendre vers un angle du salon. Rosalinde tombait évanouie dans les bras de son tuteur. Deux femmes de chambre furent appelées, on emporta la belle jeune fille défaillante dans un appartement préparé pour elle. M. Talamon la suivit. Rosemonde voulut se précipiter sur les pas de sa sœur, la main nerveuse de son père la retint.

Un nouvel acte étant rédigé, les deux témoins signèrent et le notaire signa après eux.

Chacun se retira. M. le vicomte de la Rocheferney baisa respectueusement la main de Rosemonde, sa fiancée, et prit congé d'elle. Celle-ci suivit Catherine Bernard dans l'appartement qui leur était destiné. Le notaire et les témoins quittèrent l'hôtel Talamon, et M. Guillaume les suivit jusqu'à la rue. Là, il prit une voiture de place qui le ramena dans son quartier isolé, à son modeste logement.

Ainsi finit cette soirée, qui ne manqua ni d'émotions, ni d'étrangeté, ni de tristesse, ni de mystère.

Le lendemain, vers midi, l'honorable banquier faisait demander à Mlle Rosalinde si elle était disposée à l'accompagner à la campagne, près de Paris, où il avait l'intention de passer la journée.

Il reçut cette réponse au crayon et tracée d'une main tremblante :

« Je n'ai plus que vous au monde. Je vous suivrai partout où vous voudrez.

» Votre humble et affectionnée servante,

» ROSALINDE. »

Une demi-heure après, la voiture de M. Talamon, attelée de deux chevaux de poste, partait pour le département de Seine-et-Oise.

On se rendait à la vallée d'Aulnay, où Mme Talamon habitait, pendant l'été, une jolie maison de campagne.

VALLOMBREUSE.

Deux jours après la soirée dont nous avons parlé, une réunion avait lieu à l'habitation de Vallombreuse, aux environs de Corbeil, chez Mme la comtesse de Ronoy.

Cinq ou six jeunes femmes de l'aristocratie élégante de Paris avaient été invitées à une après-midi à Vallombreuse. Mme de Ronoy réunissait autour d'elle ses meilleures amies de pension pour une fête de famille.

On avait célébré le matin même, dans la chapelle du

village voisin (paroisse des Herbiers), le mariage de M. le vicomte Léopold de la Rocheferney avec Mlle Rosemonde de Villefort, la plus riche héritière de l'époque.

La cérémonie religieuse avait été des plus simples et des plus touchantes; tous les paysans, toutes les paysannes des fermes des environs y avaient été conviés. Catherine, Marguerite et Bernard étaient de la fête, bien entendu.

La mariée, d'une beauté angélique, avait voulu recevoir la bénédiction nuptiale entourée de toutes ses charmantes amies, les jeunes filles des environs de la ferme des Herbiers. Plusieurs gentilshommes du pays avaient servi de témoins à Léopold.

Le vieux comte de la Rocheferney n'était pas une des figures les moins originales de la réunion.

Par une de ces illusions inexplicables, il s'obstinait à vouloir encore que son fils épousât une princesse indienne, et il restait invariablement sous le charme des éblouissements que lui donnaient les diamants de Golconde.

MM. de Villefort et Talamon étaient, bien entendu, les personnages considérables et importants de la fête. Mme de Ronoy triomplait dans son cœur et dans son ambition satisfaite.

Elle venait de marier son bon et noble cousin avec la personne du monde qu'elle aimait le plus, et que lui, Léopold, idolâtrait.

Ce tableau est ravissant. Nous ne chercherons pas cependant à rester trop longtemps devant cette perspec-

tive d'un bonheur complet, infini. Il est des paysages qu'il faut contempler dans leur vrai jour, au moment où la lumière leur est le plus favorable, au moment où les effets de couleur et d'ombre sont en pleine harmonie. Rester plus longtemps serait peut-être risquer de voir décroître les enchantements de ces riantes perspectives.

LA VALLÉE D'AULNAY.

Au delà de Versailles et de ces bois à perte de vue qui constituaient autrefois le domaine de la couronne, il est une vallée traversée par une petite rivière aux eaux limpides, qui n'a pas de nom sur la carte géographique de France, mais qui, en revanche, arrose les sites les plus délicieux.

M. Talamon avait acheté pour sa famille une fort jolie campagne d'agrément dans cette vallée d'Aulnay, pour y passer la saison de l'été, à une heure de distance de Paris, grâce au chemin de fer.

La maison habitée par Mme Talamon et sa famille était située sur la pente d'une colline ombragée d'un bois de

hêtres et de chênes séculaires. Elle avait un jardin potager magnifique, une petite ferme, un étang et de beaux vergers.

Trouvez-moi un Éden comparable à celui-là, surtout quand l'habitation du maître est un sanctuaire d'honneur, de vertu et de distinctions de toute sorte.

Mme Talamon, la sagesse même, la grâce en personne, le modèle le plus accompli de l'épouse et de la mère de famille, avait reçu Mlle Rosalinde, que l'honorable banquier lui avait confiée. Cette belle repentie échappait aux rigueurs d'un père irrité à juste titre, et qui peut-être eût poussé trop loin la peine de l'expiation.

M. de Villefort, ce rigide pénitent qui expiait lui-même rudement, par des actes d'une charité immense et par des privations volontaires et rigoureuses, une vie de luxe et de sensualisme, et surtout le crime d'avoir contribué, par des infidélités coupables, à la mort de sa vertueuse femme; M. de Villefort n'avait parlé de rien moins que de faire enfermer Rosalinde à Saint-Lazare, comme coupable de liaison criminelle et d'acquiescement à un vol de titres de famille et à un assassinat.

Mais M. Talamon était intervenu. Il avait réclamé la repentie, comme sa pupille; il avait obtenu qu'elle serait soumise à une expiation de son choix. Douce, intelligente et suave providence! cette expiation était bien simple et tout à fait normale.

Il s'agissait de punir la coupable par les contraires de sa vie passée, de sa vie de luxe extravagant, d'égoïsme sans nom, de vanités folles, de duretés monstrueuses, de

fascinations criminelles, de sensualisme qui touchait au libertinage, enfin par une expiation en opposition directe avec une existence qui, à force d'excitation et d'inclinations perverses satisfaites, avait touché au crime.

Une maison de refuge pour les pauvres et les malades avait été fondée au village voisin par l'honorable banquier et par l'opulent capitaliste indien, M. de Villefort. Cette maison avait été confiée aux soins de trois sœurs de Charité.

M. Talamon avait proposé à M. de Villefort de placer Rosalinde en qualité de sœur novice dans l'établissement, de manière cependant qu'elle fût soumise aux règles de la maison et aux conditions de travail que la règle déterminait. Le soin des malades et les pratiques domestiques étaient imposés, sous peine de renvoi. Le renvoi pour la pauvre Rosalinde, c'eût été la misère, le déses poir, la mort.

Ainsi, cette belle repentie avait-elle trouvé un refuge dans cette douce et hospitalière maison ; ainsi, séparée à tout jamais d'un monde dont la corruption l'avait enivrée, pouvait-elle, par une vie rigide, mais calme et selon Dieu, racheter son déplorable passé, sans être avilie devant la société.

Rosalinde s'était soumise à tout, il faut le dire à sa glorification. Elle prit l'humble habit des sœurs converses; elle pleura, elle s'humilia, elle versa des larmes abondantes devant l'autel ; elle pansa de ses belles mains blanches des plaies douloureuses, elle consola bien des affligés.

Quelquefois, vers le coucher du soleil, ayant besoin de grand air, on la voyait se promener seule sur les pentes des bois, contemplant avec une mélancolique admiration les derniers rayons du jour; les pâtres des environs se la montraient de loin et n'osaient l'approcher, comme un être surnaturel, tant sa beauté et sa forme aérienne étaient suaves encore; et ces pâtres se disaient :

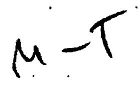
— C'est la belle dame affligée, qui est revenue au bon Dieu, après avoir mené une grande vie dans le monde de Paris. On la nommait la Rose de l'Inde.

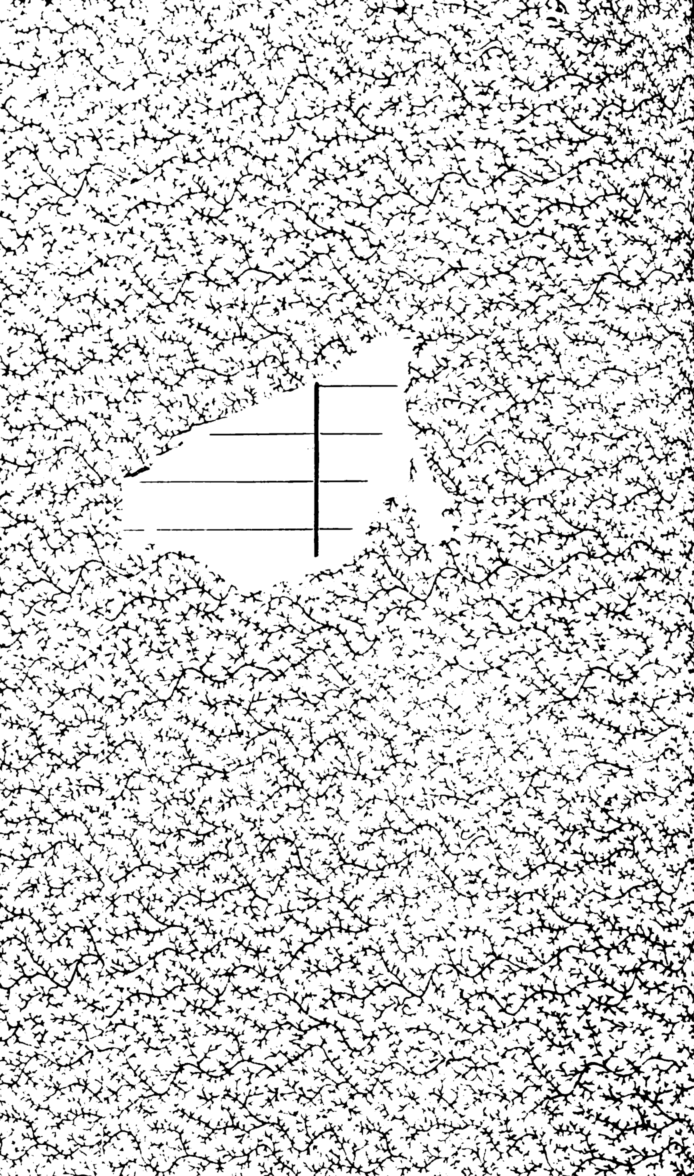
FIN.

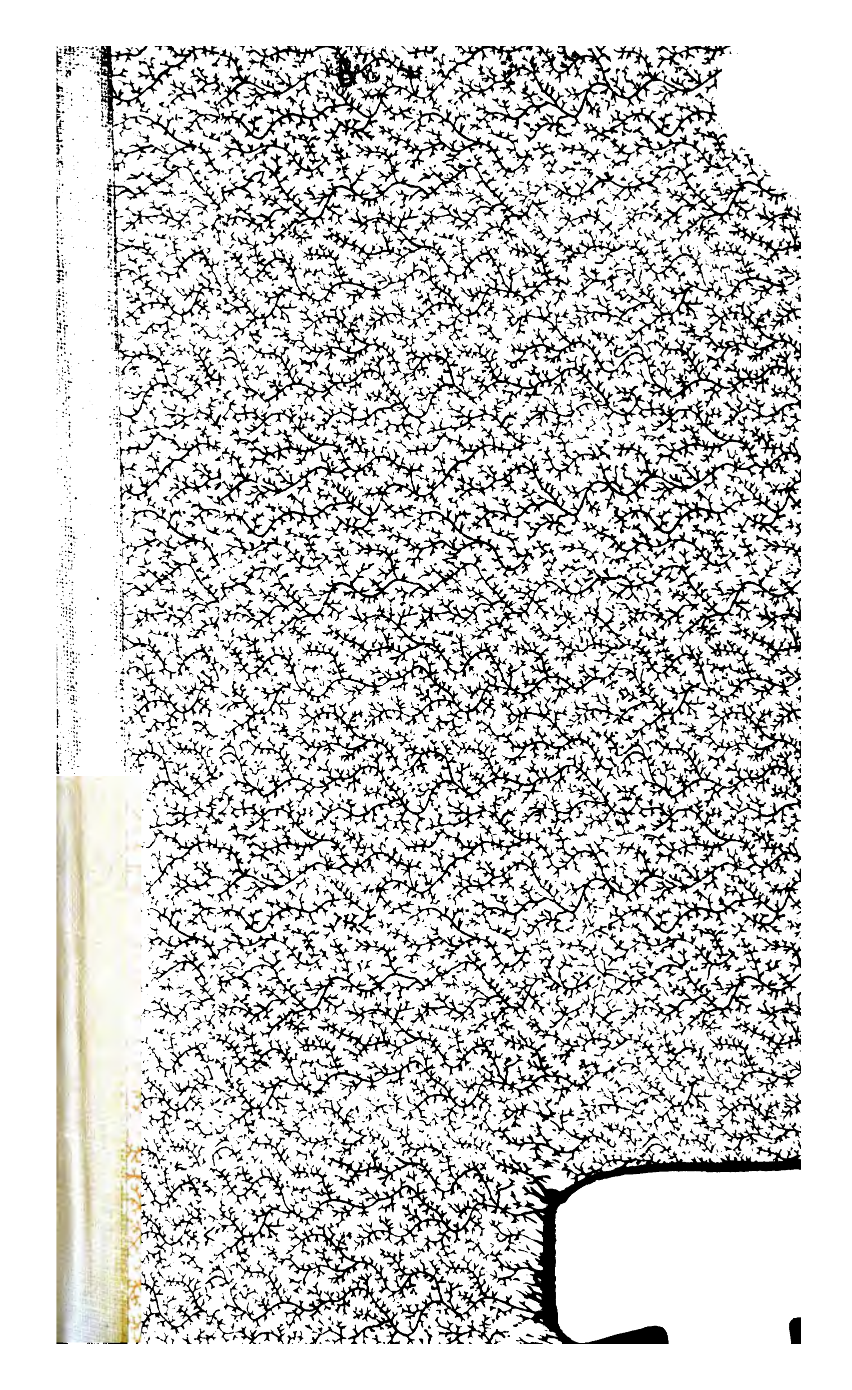
TABLE

PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.


M-T





M. Guillaume; il trouva le courtier dans un petit salon, à l'extrémité de l'appartement.

M. Guillaume savait très-bien que Rosalinde était là depuis plus d'une heure; il interrogea le banquier du regard, et M. Talamon lui répondit aussitôt :

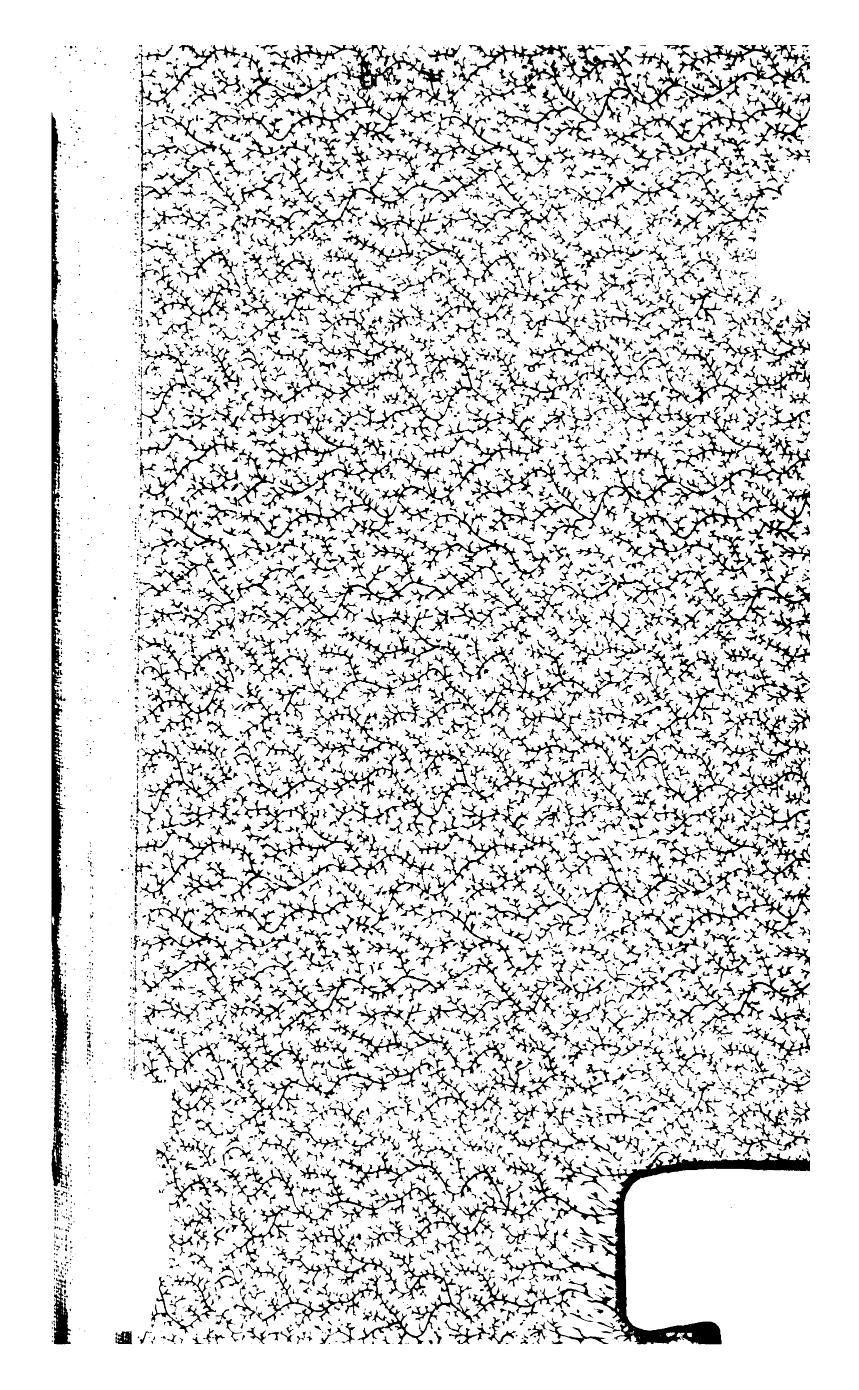
— Elle devient folle décidément, ou bien elle est tombée entre les mains des plus affreux coquins de Paris. Savez-vous ce qu'il lui faut, ce qu'elle vient me demander sur vos fonds; frémissez, monsieur! elle veut un million!

— Ah! s'écria Guillaume, bien loin de frémir, je suis ravi de l'aventure. C'est un trait de lumière! Le voilà enfin, le moyen trouvé par le noble marquis de Malatesta pour enlever un million à la pointe de son épée! Le voilà, le secret! le voilà, le ressort caché qui doit fonctionner au moment donné, et que je ne pouvais découvrir! Eh bien, monsieur Talamon, c'est accordé. Promettez un million en billets de banque et en bons sur le Trésor, à jour et à heure fixes, d'ici à huitaine. C'est moi qui me chargerai de remettre le portefeuille à Mlle de Villefort. Allez, mon cher ami, et remettez-vous de votre étonnement.

Le banquier était, en effet, un peu étourdi du coup. Il ne répliqua pas un mot.

Il reprit à pas lents le chemin de son cabinet, comme un homme absorbé dans ses réflexions et à la recherche de l'inconnu d'un problème.

Il entra dans la pièce où l'attendait Rosalinde; mais là il reprit toute sa sérénité; son visage s'illumina



dide qui lui est habituelle, un homme d'une mise élégante descendait de voiture vis-à-vis d'un restaurant renommé, et demandait à dîner dans un cabinet particulier.

On l'introduisit dans un petit salon où se trouvait une table ronde, et on lui demanda quel était le nombre de couverts qu'il fallait mettre sur la table.

Se retournant alors vers les garçons avec une rare impertinence, il leur répondit, en tirant le piquant de sa moustache :

— Comptez-moi!

— Monsieur veut dire?...

— Monsieur veut dire que vous êtes des drôles! reprit-il, et lorsque je demande à dîner dans un salon particulier, je m'estime assez pour m'offrir ce salon à moi-même, à moi seul. Mettez un couvert, un seul, et servez-moi comme quatre!

Ces paroles inouïes parurent si étranges aux garçons, qu'ils allèrent les rapporter au maître de l'établissement.

C'était un monsieur en habit noir, cravaté de blanc, d'une figure jeune encore et d'une éducation parfaite. Il avait à la main une serviette, symbole de son état et de son autorité dans la maison.

Il entra au salon, et, saluant l'étranger, il lui dit, avec toutes les précautions oratoires que la situation exigeait : que ce salon était ordinairement réservé pour des *dîners de plusieurs couverts* ; mais que cependant, puisque monsieur tenait à dîner seul, on lui *offrirait* un *cabinet* particulier.

— Qu'est-ce que c'est? reprit l'inconnu en continuant de tirer sa moustache devant une glace. Un cabinet? vous voulez me faire dîner dans un cabinet? Ah! fi! monsieur. Faites-moi mettre un couvert ici; il me faut de l'air et de l'espace. Suis-je un perroquet pour que vous me mettiez dans un sabot? Vous m'avez compris?

— Parfaitement, monsieur, dit le maître du logis.

— Eh bien! un couvert ici, ou sinon, adieu.

— On servira monsieur dans ce salon, répéta le propriétaire; et il se retira pour donner des ordres en conséquence.

L'étranger fut invité par un des garçons à *faire sa carte*.

On lui présenta un livre relié en maroquin vert, doré sur tranches, une feuille de papier et un crayon. Il regarda ces objets avec une sorte d'étonnement; puis, lâchant un grand éclat de rire, il s'informa si on avait l'intention de lui demander quelques lignes de son écriture avant de lui servir à dîner.

Le garçon, très-effrayé, courut avertir le patron de ce nouvel incident.

— Eh! mais, dit celui-ci, ce doit être certainement quelque étranger de très-haut rang qui arrive à Paris et qui n'en connaît pas les usages.

Et il se hâta de venir expliquer à *Son Altesse* ce que signifiait ce livre maroquiné, ce crayon et cette feuille de papier blanc.

— Merci, dit l'étranger. Mais quand je demande à

dîner à mon cuisinier, il ne m'oblige pas à lui écrire une page de coulée ou de bâtarde. Faites-moi dîner, tonnerre de Dieu ! ou sinon, je déserte.

Que faire avec une Altesse si impérieuse, et qui menace à chaque instant d'aller dîner ailleurs ?

Le patron, très-embarrassé, prit le parti d'aller consulter la dame du comptoir, une beauté jeune, élégante et d'une physionomie spirituelle.

— Eh ! mon ami, dit-elle, c'est bien facile à expliquer. Son Altesse (on y tenait) veut dîner le plus tôt possible, sans s'occuper de son menu...

— Ah ! je comprends ! s'écria tout à coup le mari, comme frappé subitement par un trait de lumière. Il n'y a que les femmes pour avoir de l'esprit ! elles devinent tout.

Il avait, certes, bien raison, ce monsieur-là, en habit noir et en cravate blanche. Les femmes devinent tout à demi-mot, et nous, nous passons notre vie à chercher à les deviner.

Dix minutes après, le maître du restaurant faisait servir lui-même, par ses garçons, un succulent potage à la Crécy, des huîtres d'Ostende et des hors-d'œuvre sans nombre sur la table du salon particulier.

Les vins les plus exquis furent déposés sur une console à côté, puis on vint prévenir Son Altesse, qui lisait une lettre à l'écart, qu'elle était servie.

— Ah ! dit l'étranger en prenant place au dîner, voilà qui est parfait, recevez mes compliments, monsieur le restaurateur, et veuillez continuer à surveiller mon service.

C'était partie liée, c'était affaire conclue.

Le patron, dès ce moment-là, n'eut plus qu'une table en vue dans tout son établissement, et il se mit en frais extraordinaires d'imagination pour inventer le repas le plus fin, le plus délicat, le plus distingué pour Son Altesse impériale ou royale, qui voulait dîner sans faire sa carte. Chose toute naturelle pour un prince, comme l'avait spirituellement fait comprendre la jeune et fraîche beauté du comptoir.

Nous n'avons pas l'intention d'assister au dîner de cet aimable étranger et de donner le détail de l'excellent repas qu'il s'offrait à lui-même dans ce charmant salon particulier donnant sur le plus beau boulevard de Paris. Jetons seulement un coup d'œil sur la pendule, et constatons qu'il est sept heures du soir.

L'aiguille du cadran marquait à peine cette heure-là, qu'on vint prévenir le prince que quelqu'un demandait à lui parler.

— Faites entrer, dit-il.

On avait hésité un moment à introduire le nouveau venu, dont la mise modeste, presque commune, contrastait singulièrement avec les élégances de Son Altesse et celles du restaurant.

Le visiteur fut amené au salon, et la porte s'ouvrait à peine devant lui, que le convive illustre, qui dînait seul, se leva et vint au-devant de lui avec empressement. Les gens du service en étaient tout étonnés.

— Vous voilà, monsieur! dit Son Altesse.

Et elle se donna la peine de lui avancer un fauteuil, puis, reprenant sur le même ton amical :

—Mais pourquoi ne pas avoir accepté mon invitation? ajouta le prince, car on tenait à ce titre au restaurant.

— Je vous l'ai dit, répondit le nouveau venu, je suis au régime. Vous voilà à votre dessert. Nous pouvons causer.

Son Altesse congédia d'un geste les deux garçons de service, et la porte fut close.

Ce nouveau venu était notre ami, M. Guillaume.

L'Altesse, le prince, était M. le chevalier de Barabas, qui, ce soir-là, se payait un fameux dîner qu'il s'était promis quelques jours auparavant.

Gardons-nous de le blâmer de sa prodigalité et de ses allures de grand seigneur; il avait, ce jour-là, bien gagné sa journée.

— Eh bien? dit M. Guillaume, en regardant manger le chevalier qui revenait pour la troisième fois à une bombe glacée.

— Eh bien, reprit celui-ci, tout s'est parfaitement passé, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire. Et si vous ne tenez pas la cassette indienne, monsieur, vous tenez tous les papiers qu'elle contenait : ce qui vous suffit et vous rend parfaitement heureux.

— Parfaitement, reprit M. Guillaume. Mais ce que je ne puis m'expliquer, c'est l'habileté merveilleuse qu'il a fallu déployer pour arriver à avoir ces papiers sans coup férir...

— Ceci est mon secret, reprit le chevalier; je ne puis m'expliquer plus au long en ce moment. Jouissez de

votre bien, monsieur Guillaume, et laissez-moi jouir de mon succès. Saprebleu, l'excellent dîner! Hein, cela vaut-il les *Deux-Lapins?* Croyez-moi, monsieur Guillaume, adoptez mon restaurant.

— Monsieur, dit celui-ci, j'ai les goûts plus modestes, et d'ailleurs, je n'ai pas gagné comme vous cent mille francs.

— Il est certain que c'est une belle journée, reprit le chevalier. Quant à votre patron, savez-vous qu'il doit être énormément riche? Mais aussi quel homme loyal! comme il m'a fait remettre exactement, fidèlement, par vos mains honnêtes, monsieur Guillaume, le prix convenu! Savez-vous que me voilà riche, maintenant? Rassurez-vous, je ne dînerai pas chaque jour de la sorte. J'ai voulu me faire traiter d'Altesse une fois en ma vie, et me traiter moi-même en Altesse. Mon argent placé au Trésor va faire de moi l'homme le plus heureux, le plus rangé et le plus honnête de Paris. L'année prochaine on me décernera le prix Montyon.

Pendant que le chevalier de Barabas parlait ainsi tout en savourant les délices d'un dessert exquis, M. Guillaume le contemplait avec attention et paraissait rêver beaucoup.

— A quoi pensez-vous? dit le chevalier.

— A l'étrange aventure et au danger que vous avez couru probablement en voulant reprendre des papiers...

— Des papiers qui m'appartenaient, reprit le chevalier, je les avais trouvés et sauvés. Je les ai vendus... tant pis.

Ils étaient à moi. J'avais le droit de les reprendre à un coquin qui voulait gagner un million sans me donner un sou.

— Savez-vous quel est mon espoir? dit M. Guillaume.

— Non. Qu'espérez-vous?

— J'espère que mon patron, qui a acheté ces papiers, sera assez loyal pour les restituer à leur véritable propriétaire, sans spéculer sur cette affaire.

— Allons, dit Barabas, vous voilà avec vos scrupules exagérés. Eh! que diable, il faut vivre, et pour vivre il faut gagner de l'argent. Du reste, si votre patron a assez d'opulence pour faire cadeau de ces papiers à leur propriétaire, libre à lui! Mais moi, c'est autre chose, et je ne crois pas avoir écorché la délicatesse...

— C'est moi qui vous ai proposé la prime comme récompense, ajouta Guillaume. A votre tour, calmez vos scrupules, monsieur le chevalier.

— Maintenant, ajouta celui-ci, il me resterait un plaisir à me donner; mais je ne pourrai l'avoir, probablement. Je voudrais me donner la joie de contempler la grimace que fera ce brigand de marquis de Malatesta quand, au moment de palper son million, il trouvera le vide dans la cassette aux papiers. Ah! monsieur, ce sera peut-être terrible! L'animal est féroce, je le connais, il est dans le cas de tuer tout autour de lui.

— Non, répondit M. Guillaume avec une souveraine autorité qui étonna le chevalier, non, vous dis-je, il ne bougera pas.

— Lui?...

— Lui.

— Et qui l'en empêchera, monsieur?

— Moi, dit M. Guillaume avec calme.

— Vous?

— Moi seul.

— Eh! mais, reprit le chevalier oubliant les délices de la table dans ce moment-là, permettez-moi alors de vous demander si vous n'êtes pas autre chose que l'homme modeste, le simple courtier que le hasard m'a fait rencontrer?

— Monsieur, dit Guillaume, qui avait moins d'intérêt à effacer sa personnalité, monsieur, regardez-moi bien. Ai-je l'air tout à fait d'un pauvre diable travaillant pour mille écus par an?

Le chevalier sentit un petit frisson qui le gagnait des pieds à la tête. Pour la première fois, il remarqua sur la figure du courtier une empreinte de grandeur, un air de commandement, et dans ses manières une distinction qui renversèrent ses idées et le jetèrent dans le monde infini des conjectures.

Il se leva, et parlant debout à M. Guillaume, il lui dit avec timidité :

— Me serais-je trompé, monsieur? Oh! dans ce cas-là, pardon pour les familiarités de langage que je me suis permises envers vous depuis le jour où j'ai eu l'honneur de vous rencontrer.

—Monsieur le chevalier, dit Guillaume magistralement

assis dans son fauteuil, rassurez-vous. Vous avez toujours été envers moi parfaitement convenable, et vous m'avez inspiré de l'intérêt. Rassurez-vous, je n'ai pas hésité, moi, à reconnaître ce que vous êtes, ce que vous étiez, ce que vous ne serez plus. Mais, profondément convaincu que l'indulgence est à l'homme ce que la miséricorde est à Dieu, je cherche de toutes mes forces à pratiquer cette vertu chrétienne, surtout quand je rencontre sur mon chemin une de ces pauvres natures douloureuses, coupables peut-être, mais plus dignes de compassion que de sévérité. Rassurez-vous, chevalier, je vous ai deviné tout de suite, et j'ai bien vu que, pour vous ramener dans une voie honnête, il suffisait de vous procurer un peu de bonheur; que tout sentiment du juste n'était pas éteint en vous, et que, si une main loyale vous était tendue, vous vous relèveriez. Oh! combien en est-il comme vous qui se relèveraient aussi avec courage, et qui mèneraient une meilleure vie si on leur tendait la main!

— Monsieur, dit Barabas, ma surprise, ma confusion, ma reconnaissance...

— Oui, dit M. Guillaume, je crois à tout cela. Vous avez expié une vie déplorable. La justice humaine vous a peut-être frappé... Ne vous inclinez pas trop devant moi, monsieur, mais la miséricorde divine est venue à vous, parce que, je le répète, vous avez conservé au fond de l'âme un secret désir de revenir à une vie selon la justice et l'honnêteté. Allons, du courage! Renaissez, pauvre naufragé! consolez-vous, pauvre affligé! rentrez dans la patrie commune, pauvre exilé! Quant à moi,

je n'ai fait que remplir une mission imposée par Dieu, dont je ne suis que le serviteur le plus humble. Allez, rassurez-vous, je garderai votre secret, et si vous continuez à être digne d'intérêt, je veillerai sur vous.

— Monsieur, dit le chevalier en mettant un genou en terre, il faut se confesser une fois en sa vie. Oui, je suis un pauvre diable; oui, j'ai fait tous les métiers; oui, j'ai expié par la prison une vie coupable. Mais, je suis rentré dans la société, et dorénavant, je le jure, mes intentions sont formelles, on me verra mener une vie honnête. Je vous ai rencontré, et je bénis Dieu.

— Allez, monsieur, dit Guillaume en lui tendant la main, relevez-vous, et ne péchez plus. Maintenant, reprit-il, il s'agit de M. de Malatesta. Celui-ci est un coupable sans remords. On agira en conséquence. O perversité! voilà un homme qui trouve des amis, des défenseurs, des admirateurs même! Il trouve des dupes aussi; mais qu'importe! est-ce que la société y regarde de si près?

Dans ce moment-là, on frappa à la porte du salon. Le chevalier reprit son rôle d'Altesse, et le garçon vint apporter un billet qui arrivait par un domestique à l'adresse de M. Guillaume.

— Oui, dit celui-ci, j'avais prévenu que je serais ici à huit heures. C'est bien. Il n'y a pas de réponse.

Il prit le billet, et le garçon se hâta de se retirer.

— Monsieur, dit Guillaume après avoir lu son billet, je suis obligé de vous quitter. On me prévient que tout

est prêt, et j'ai une petite affaire à régler avec le noble marquis dont il était question tout à l'heure.

— Monsieur, reprit vivement le chevalier, je ne vous quitte pas, je connais trop bien le tigre.

— Venez si vous voulez, répondit M. Guillaume, dont le calme était magnifique.

On sonna et on demanda la carte à payer. Son Altesse jeta de l'or sur la table, et le dîner fut desservi.

Le maître du logis et ses gardiens demeurèrent convaincus qu'il savaient reçu la visite d'un prince souverain voyageant incognito. Il est des illusions respectables et qu'il serait cruel d'effaroucher. Que cet honnête restaurateur garde la sienne ! Il avait donné à dîner, pour son argent, à un honnête repenti, qui avait fait cinq ans de prison.

M. Guillaume monta dans une voiture qui l'attendait. Le chevalier voulut absolument l'accompagner. La voiture partit dans la direction des Champs-Elysées.

Il était huit heures du soir. La nuit brillait d'étoiles, et l'air était empreint de ces suaves parfums d'un soir d'automne qui viennent rafraîchir la ville après une chaude journée.

XIII

L'ORAGE.

Neuf heures du soir venaient de sonner aux horloges des palais élégants qui avoisinent la barrière de l'Étoile, aux Champs-Elysées. A l'hôtel de Mlle de Villefort, un seul appartement, celui du rez-de-chaussée, était éclairé.

Des ordres sévères avaient été donnés aux gens de la maison pour ne recevoir, ce soir-là, qu'une seule personne, le marquis de Malatesta, qui devait se présenter vers neuf heures, et une autre personne venant de la part de M. Talamon. Cette seconde visite devait avoir lieu à neuf heures et demie.

Le marquis fut exact au rendez-vous.

A l'heure dite, on l'introduisait dans le salon du rez-de-chaussée, éclairé comme pour une réception ordinaire.

Il arrivait suivi d'un domestique, à qui il avait donné l'ordre d'attendre dans la cour de l'hôtel sans quitter un instant la voiture.

M. de Malatesta était vêtu d'un habit noir sévèrement boutonné sur la poitrine. Il tenait sous le bras une petite cassette d'un bois de rose et d'acajou, fermée par une serrure dont l'ouverture était cachée par un large bouton d'acier. Le marquis posa cette cassette à l'angle de la table du milieu, et, prenant un fauteuil, il s'assit auprès du précieux coffret, de manière à l'avoir toujours sous la main.

Ce soir-là, on remarquait plus de pâleur qu'à l'ordinaire sur le visage du visiteur ; mais son regard n'avait ni plus ni moins d'assurance; sa parole conservait son calme et sa fermeté habituels ; ses manières n'avaient rien d'étrange.

Il attendit cinq minutes en sifflant très-discrètement une fanfare de chasse.

Tout à coup, comme s'il cédait à une inspiration subite, il se leva et il alla entr'ouvrir discrètement la porte du petit salon bleu.

Cette pièce était éclairée. M. de Malatesta s'assura que personne n'était là, et il referma la porte. Il y avait une serre attenante au grand salon du côté opposé. Le marquis entr'ouvrit également la porte, et rassuré, il revint prendre sa place auprès du coffret.

Quelque chose de bien sérieux allait donc avoir lieu dans ce bel appartement du rez-de-chaussée, où tout riait d'élégance et de bon goût.

Cependant on entendit des pas légers dans l'antichambre: c'était Rosalinde, qui, descendue du premier étage, arrivait au salon. Elle était vraiment d'une beauté

suprême; elle était vêtue d'une simple robe de soie couleur feuille-morte; elle avait les bras nus, c'est-à-dire sortant d'un flot de dentelles, et ses cheveux étaient très-simplement enroulés, formant une blonde couronne tombant très-bas en arrière, une couronne digne de Bérénice mise au rang des constellations.

Ce soir-là, Rosalinde avait le regard d'une rare limpidité; elle était d'une blancheur mate, mais qui ne tenait pas de la pâleur. Toute souffrance morale paraissait l'avoir quittée. Sa bouche, rose et fraîche comme une fleur entr'ouverte à la rosée, souriait avec une adorable sérénité.

Quand M. de Malatesta la vit s'avancer si splendidement belle, il ne put se défendre d'un mouvement d'admiration.

— Mademoiselle, lui dit-il en la saluant, vous voilà bien remise de votre fièvre. On ne saurait avoir plus de calme et plus d'apparence de bonheur.

— Eh! pourquoi, monsieur, me donnerais-je à plaisir de l'inquiétude? reprit-elle en allant s'asseoir sur un canapé aux pieds dorés. Tout m'a réussi au delà de mes espérances.

— Votre billet de ce matin me l'a déjà dit, reprit le marquis. Ainsi donc, nous avons la somme, l'énorme somme demandée?

— Nous l'aurons dans une demi-heure, monsieur, répondit Rosalinde.

— Ah! l'argent n'est pas encore dans la maison? reprit Malatesta un peu inquiet et portant machinalement la main sur la cassette.

M. de Malatesta était vêtu d'un habit noir sévèrement boutonné sur la poitrine. Il tenait sous le bras une petite cassette d'un bois de rose et d'acajou, fermée par une serrure dont l'ouverture était cachée par un large bouton d'acier. Le marquis posa cette cassette à l'angle de la table du milieu, et, prenant un fauteuil, il s'assit auprès du précieux coffret, de manière à l'avoir toujours sous la main.

Ce soir-là, on remarquait plus de pâleur qu'à l'ordinaire sur le visage du visiteur; mais son regard n'avait ni plus ni moins d'assurance; sa parole conservait sa calme et sa fermeté habituels; ses manières n'avaient rien d'étrange.

Il attendit cinq minutes en sifflant très-discrètement une fanfare de chasse.

Tout à coup, comme s'il cédait à une inspiration subite, il se leva et il alla entr'ouvrir discrètement la porte du petit salon bleu.

Cette pièce était éclairée. M. de Malatesta s'assura que personne n'était là, et il referma la porte. Il y avait [illegible] servait d'antichambre au grand salon du côté opposé [illegible] puis [illegible] agilement la porte, et [illegible] reprendre sa place auprès du coffret.

Quelque chose de [illegible]
dans ce bel [illegible]
sait d'élégance [illegible]

Cependant [illegible]
chambre [illegible]
glace, [illegible]

suprême; elle était vêtue d'une simple robe de soie couleur feuille-morte; elle avait les bras nus, c'est-à-dire sortant d'un flot de dentelles, et ses cheveux étaient très-simplement enroulés, formant une blonde couronne tombant très-bas en arrière, une couronne digne de Bérénice mise au rang des constellations.

Ce soir-là, Rosalinde avait le regard d'une rare limpidité; elle était d'une blancheur mate, mais qui ne tenait pas de la pâleur. Toute souffrance morale paraissait l'avoir quittée. Sa bouche, rose et fraîche comme une fleur entr'ouverte à la rosée, souriait avec une adorable sérénité.

Quand M. de Malatesta la vit s'avancer si splendidement belle, il ne put se défendre d'un mouvement d'admiration.

— Mademoiselle, lui dit-il en la saluant, vous voilà bien remise de votre fièvre. On ne saurait avoir plus de calme et plus d'apparence de bonheur.

— [illegible]rquoi, monsieur, me donnerais-je à plaisir d[illegible]ude? reprit-elle en allant s'asseoir sur m[illegible]pieds d[illegible] Tout m'a réussi au delà de nes[illegible]

— [illegible] d[illegible]e l'a déjà dit, reprit le car[illegible]ns la somme, l'énorme [illegible]e?

[illegible]ns [illegible]mi-heure, monsieur, [illegible]le.

[illegible] dans la maison? re-[illegible]rtant machinalement

— Il y sera fidèlement dans une demi-heure. Je n'avais pas envie de garder chez moi une pareille somme, pour tenter les brigands.

Monsieur le marquis eut un imperceptible mouvement nerveux qui indiquait peut-être une grande contrariété.

— C'est juste, reprit-il, en s'asseyant à sa même place, près du coffret. Oserai-je vous demander, mademoiselle, continua-t-il, si monsieur votre tuteur a été bien étonné, bien difficile, dans cette occasion ?

— Mon tuteur, comme à l'ordinaire, a été excellent. Seulement, il m'a fallu entourer ma demande de tant de précautions, il m'a fallu inventer une fable si longue et si difficile, pour légitimer cette demande exorbitante, que j'en ai été brisée, malade. Oh ! comme il m'a fallu mentir... pour cacher cet affreux motif, cette affreuse histoire de la cassette que je vois d'ici sous votre main !

— Oui, mademoiselle, la voilà, cette bienheureuse cassette qui, étant en votre possession, va assurer le repos, le calme, la splendeur de votre existence.

— Et votre ami, le détenteur de ce coffret aux papiers, n'a donc pas voulu se présenter lui-même ce soir, ici ? la chose en valait la peine. Lui avez-vous bien dit au moins, de ma part, monsieur de Malatesta, que je le regarde comme un insigne voleur ?

— Il le sait parfaitement, mademoiselle.

— Comme un lâche assassin qui met le couteau sur la gorge aux gens pour leur arracher de l'argent ! Le lui avez-vous bien dit ?

— Il n'ignore rien de vos sentiments à son égard, répondit Malatesta. Vous comprenez alors pourquoi il n'a pas voulu venir lui-même...

— Et il vous a envoyé à sa place! dit Rosalinde. Il faut qu'il ait en vous une confiance bien illimitée, cet homme-là! C'est un million que vous allez toucher pour lui, monsieur...

— Eh! mademoiselle, reprit le marquis d'un air de fat superbe, est-ce que vous croyez qu'un million et moi n'habitons jamais ensemble? ou bien serait-ce que vous me supposeriez capable d'emprunter cette somme à mon ami par un emprunt forcé?

— Je ne suis nullement obligée de vous expliquer mes pensées et mes convictions, monsieur, dit Rosalinde. Songeons plutôt à vérifier les papiers contenus dans cette cassette maudite. Je vous préviens que je veux les voir, les toucher, les lire tous, depuis le premier jusqu'au dernier.

— Vous en avez le droit, mademoiselle, dit le marquis. Seulement, comme cette vérification ne demande pas plus de cinq minutes, et comme, la vérification faite, je vais vous remettre ces titres en échange de la somme convenue et sans désemparer, permettez-moi, avant d'ouvrir le coffret, d'attendre l'arrivée du messager qui porte l'argent.

— Soit! dit Rosalinde en respirant un flacon de sels anglais.

— Ce messager, mademoiselle, est-il bien sûr, est-il de votre choix?

— C'est l'homme de confiance de M. Talamon, dit-elle.

— M. Guillaume?

— Précisément. Ne m'avez-vous pas vanté sa probité, son habileté, sa discrétion? Ne m'avez-vous pas même conseillé de l'avoir dans mes intérêts et pour ami, en quelque sorte?

M. de Malatesta devint rêveur. Ses réflexions avaient probablement pour sujet les éventualités qui pourraient survenir de la présence du courtier à cette opération qui allait avoir lieu.

— Bah! se dit-il en lui-même, après un moment d'ennui, Guillaume est plus intéressé que tout autre à garder le secret. N'a-t-il pas de l'argent, beaucoup d'argent à recevoir de moi pour ses services occultes? J'ai joliment bien fait de l'avoir corrompu.

— Monsieur, dit tout à coup Rosalinde, impatientée d'attendre, je vous ai affirmé sur ma parole que l'argent va m'être apporté; je ne vois pas pourquoi nous ne procéderions pas tout de suite à la vérification des papiers. Ce sera chose faite d'avance. Votre obstination est impolie, monsieur; vous me rendez la fièvre.

Malatesta hésita encore un momont. Il serrait sous sa main le coffret, il jetait çà et là certains regards inquiets. Enfin, prenant son parti, il dit en affectant de la gaieté:

— Me préserve le ciel de donner la fièvre à une si belle personne! Soit, mademoiselle, l'argent va venir. Ouvrons la cassette.

Rosalinde s'était élancée du canapé vers la table. Une grosse lampe brûlait sur cette table, qui séparait Malatesta de Mlle de Villefort.

Ces deux personnages, en face l'un de l'autre, agités par les passions les plus violentes, jeunes et beaux tous les deux, sur la défensive tous les deux comme dans un duel dangereux, ces deux personnages offraient certainement une des plus curieuses études pittoresques et physiologiques du monde. Malheureusement, un peintre n'était pas là pour rendre la scène sur une toile.

Le marquis avait pris une clef dans le gousset de son gilet, il l'avait introduite dans la serrure du coffret. Il tourna deux fois cette clef d'une main nerveuse; la serrure grinça, elle jeta comme un cri satanique.

La main du marquis souleva le couvercle, plongea dans la cassette pour saisir les papiers, et puis... cette main se retira si vivement qu'on l'aurait crue mordue par un serpent. Malatesta saisit la cassette ouverte, il baissa la tête, plongea dans l'intérieur un regard de feu, et frappant tout à coup un vigoureux coup de poing sur la table, il sacra et blasphéma horriblement.

Rosalinde avait vu la cassette vide. Épouvantée, elle s'était reculée de six pas en arrière, près de tomber sur le parquet.

— Qu'est-ce donc? s'écria-t-elle. Tout est donc perdu?...

— Non, jour de Dieu! non, sang et tonnerre! reprit le marquis en refermant énergiquement le coffret. C'est un trait de l'enfer! mais Satan lui-même ne m'échappera pas.

Alors Rosalinde le vit, pâle comme la mort, debout et raide contre la table, ayant à la main droite un large poignard qu'il avait tiré d'une gaîne cachée dans la poche de côté de son pantalon.

Nous l'avons dit, devant un danger quelconque cette fille était d'une bravoure soudaine, incomparable.

Elle avait là, devant elle, un homme rugissant de rage, armé d'un couteau, un homme agile et fort, violent comme la poudre, d'une moralité plus que suspecte; elle avait devant elle peut-être un assassin furieux. Eh bien, elle ne témoigna pas la moindre faiblesse, mais se redressant avec fierté :

— Monsieur, dit-elle, j'ai là, dans mes antichambres, quatre domestiques dévoués, je puis vous faire saisir et vous livrer aux mains de la police... Que signifie ce couteau? Voulez-vous m'assassiner? Mais, malheureux! j'ai sous la main, de tous côtés, dans ce salon des sonnettes de secours.

Et sans bouger de place, comme par enchantement, elle fit un mouvement du pied qui tout à coup produisit un son de timbre éclatant dans l'antichambre.

Comme réveillé en sursaut, Malatesta rengaîna son poignard dans le pli de son pantalon et reprit une attitude calme sur son fauteuil.

Un domestique survint.

— Antoine, dit Rosalinde d'une voix claire et ferme, voyez donc si personne n'est venu de la part de M. Talamon.

Le domestique sortit; il revint une minute après en

annonçant que personne ne s'était présenté; il se retira. Rosalinde alla reprendre sa place sur le canapé.

Un moment de silence succéda à cette scène étrange et rapide.

Rosalinde reprit la première la conversation.

— Certainement, dit-elle, il se passe ici quelque chose d'extraordinaire, mais ce qui m'étonne surtout, c'est de vous avoir vu, monsieur, vous armer d'un poignard! J'aurais peut-être lieu de me féliciter de n'avoir pas eu chez moi la somme d'un million, car enfin, l'argent étant là sur cette table, et la cassette ne contenant plus ces papiers, qui me répond que je serais vivante dans ce moment-ci? Parlez, expliquez-vous, l'*homme au couteau?*

— Vous m'insultez! dit Malatesta avec un sourire infernal.

— Je ne vous insulte pas, je vous interroge. Veniez-vous me tuer après avoir attiré un million, par la ruse, sous vos mains?

— Vous m'insultez!... reprit Malatesta en jetant sur elle un regard livide.

— Eh bien, dit Rosalinde, trêve aux questions! Maintenant, qu'allez-vous faire? Que sont devenus ces papiers?

— Je n'en sais rien, répondit le marquis d'une voix altérée, je m'y perds; je les cherche... je ne vois rien.

— Ah! s'écria Rosalinde en voilant son visage de ses mains, je suis donc perdue, moi!

— Oui, répliqua le méchant homme, vous êtes ruinée, avilie... la vérité se fera jour; vous serez la fille bâtarde, et l'adorable Rosemonde, la fille légitime, la grande dame!...

— Bourreau! cria la pauvre folle éperdue, taisez-vous!

— Me taire! reprit l'*homme au couteau*, eh parbleu! c'est facile. Nous arriverons à grand'chose par le silence et l'inaction!

— Mais que faire? demanda Mlle de Villefort.

— Que faire? Si je ne parlais à une femme, c'est-à-dire à un être né pour la douleur et la patience dans le martyre, je saurais peut-être bien conseiller ce qu'il faudrait faire. Mais bah! à quoi bon?

Une femme est une femme, et la peur la prend dans certaines occasions terribles.

— Ai-je fait preuve de faiblesse? dit Rosalinde pâle et frémissante.

— Non. Seulement, ce que j'ai dans la pensée ne peut être expliqué : vous crieriez d'épouvante. Bah! vivez dans la misère et dans l'abjection.

—Monsieur, expliquez-vous, je le veux! lui répondit-on d'un air égaré, d'une voix étrange et qui ressemblait à la voix d'un spectre.

— Les papiers ont disparu, et probablement, reprit-il, ils sont déjà entre les mains de personnes qui en feront un bon usage. De deux choses l'une : ou il faut retrouver à l'instant, cette nuit même, ces papiers, pour vous sauver, ce qui est impossible, ou bien...

— Expliquez-vous !

— Ou bien, il faudrait, vous allez entrevoir ma pensée, il faudrait que, par un hasard heureux, inattendu, inespéré, la personne que ces titres vont légitimer en vous dépouillant, fût prise d'un mal soudain, violent...

— Ah! s'écria Rosalinde en se renversant sur le canapé.

— Malheureuse! dit vivement Malatesta en courant à elle, vous perdez la tête, vous faiblissez, vous défaillez avec une lâcheté qui vous perd. Malheureuse! un seul moyen vous sauve, vous rend tout, et vous reculez! Rosalinde, l'instant est suprême; il va décider de toute votre existence. Les papiers terribles deviendront nuls, impuissants; vous resterez ce que vous êtes; j'agirai seul, avec un mystère inviolable; mais il faut votre consentement et le million... Consentez! je ne vous demande pas un acte, pas une parole, je vous demande de consentir par le silence...

Si Mlle de Villefort garda le silence en ce moment, si elle ne se redressa pas d'indignation et ne fit pas saisir par ses gens l'infâme qui venait de proposer un assassinat, c'est que, anéantie sous la douleur, sous une épouvantable émotion, elle avait à peine l'usage de ses sens, il faut le croire du moins. Rien ne l'affirme, cela est vrai; mais pour l'honneur de la sœur de Rosemonde, il faut le croire.

Les dernières paroles de M. de Malatesta venaient d'être prononcées; les deux battants de la porte du salon s'ouvrirent et un domestique annonça :

— Monsieur Guillaume !

Rosalinde jeta un cri, et, se levant du canapé avec une sorte d'égarement, elle courut au-devant de l'homme de confiance de M. Talamon.

M. Guillaume tenait sous le bras, mais enchaîné à sa boutonnière, un très-gros portefeuille.

— Monsieur, monsieur, dit Rosalinde, n'entrez pas ici !

— Comment? répondit Guillaume avec une fermeté inouïe, je vous apporte un million et vous ne voulez pas que j'entre? Mais, mademoiselle, j'ai un mandat très-sérieux à remplir.

— Lequel, monsieur? demanda-t-elle, les mains jointes et pâlissant comme une morte.

— Lequel? Mais vous le savez bien, dit le courtier, j'apporte un million que vous devez à M. de Malatesta que voici et qui vous a sauvé l'honneur... au prix d'un million. N'est-ce pas, en deux mots, ce que vous avez expliqué en deux heures à votre tuteur?... Voici le million.

M. Guillaume tenait à la main son portefeuille.

M. de Malatesta, le sourire sur les lèvres, beau et calme comme le plus honnête homme du monde après une bonne action, M. de Malatesta s'avança et, tendant les mains au portefeuille qu'il couvait des yeux :

— Donnez, dit-il, donnez, mon cher monsieur Guillaume.

— A moi ! cria tout à coup le courtier d'une voix tonnante. A moi ! et arrêtez cet assassin !

La porte s'ouvrit avec un bruit terrible et quatre hommes vigoureux, fondant sur Malatesta, le saisirent avant qu'il eût le temps de reculer et de tirer son couteau.

— Tu es pris, misérable chien ! dit Guillaume en se redressant et devenant tout à coup un homme nouveau, jeune encore et d'une dignité suprême.

Puis, s'adressant aux agents de la force publique :

— Conduisez-le à qui de droit, messieurs, ajouta-t-il, et avant tout désarmez-le. Il est fort et d'une adresse merveilleuse. Son nom véritable est Barcolacchio. Il était, il y a dix ans, chef de brigands dans les montagnes de la Calabre et de la Romagne. Il a assassiné et volé sur les grandes routes, et vous voyez que, par habitude, il continue à voler dans la ville de Paris et, au besoin, à assassiner. Emmenez ce chien lié ! je n'ai plus à m'occuper de lui, moi. Je vous recommande aussi son logis ; c'est une caverne de voleurs.

Un agent de la police de sûreté, s'exprimant dans un idiome moins énergique et moins pittoresque que celui de M. Guillaume, donna ordre, en effet, qu'on emmenât au dépôt Tonio Barcolacchio, contre qui un mandat d'arret avait été lancé depuis bien des années, mais qui, transfiguré en marquis de Malatesta, avait fondé à Paris plusieurs entreprises industrielles for industrieuses, et qui menait bravement la vie la plus élégante du monde.

Quand M. Guillaume se trouva seul en face de Rosalinde, il lui dit avec une fermeté qui ne permit pas à celle-ci de répliquer une parole :

— Prenez une mante et un chapeau, mademoiselle, et veuillez me suivre à l'instant chez M. Talamon, votre tuteur; j'ai mes ordres.

Une femme de chambre apporta à sa maîtresse les vêtements nécessaires pour sortir; M. Guillaume invita même cette femme à accompagner Mlle de Villefort.

Une voiture attendait dans la cour. Rosalinde, sans prononcer une parole, se laissa conduire jusqu'à la voiture, elle y monta: sa femme de chambre prit place à côté d'elle; M. Guillaume se mit sur le banc de devant dans la berline.

La voiture partit rapidement.

Quand elle doubla le coin de la rue pour entrer dans l'avenue des Champs-Élysées, Rosalinde jeta un long et mélancolique regard sur les beaux arbres de son jardin et sur les fenêtres illuminées de son hôtel, et elle comprit avec un serrement de cœur inexprimable qu'elle ne rentrerait plus dans cette délicieuse habitation.

ÉPILOGUE.

Quand la berline de M. Guillaume arriva à l'hôtel Talamon, rue Taitbout, il était près de onze heures du soir.

La nuit était fraîche et étoilée. Paris, dans ce quartier-là, avait encore toute son animation.

Le boulevard des Italiens à minuit est certainement dans toute sa gloire, par un beau temps.

Qui songe à le déserter, ce joyeux boulevard, avant que le dernier magasin ait éteint sa féerie d'illumination? On ne vit vraiment que là en plein air et en pleine liberté.

La voiture entra dans la cour de l'hôtel et vint s'arrêter au perron. Rosalinde n'avait pas articulé une parole durant tout le trajet. Elle était sous l'impression d'une sorte de terreur qui jusque-là lui avait été inconnue. Ici, il ne s'agissait plus de se révolter contre un danger ou contre une menace.

La bravoure expirait devant l'autorité d'un père, représenté par l'homme de Paris le plus considéré.

M. Guillaume n'offrit pas son bras à Mlle de Villefort pour monter le grand escalier.

Elle s'appuya sur celui de sa femme de chambre.

Celle-ci avait les larmes aux yeux et elle ne savait trop pourquoi. Elle pleurait instinctivement, pressentant quelque chose de très-grave, de malheureux, mais d'indéfinissable pour elle.

Quand on arriva dans l'antichambre, M. Talamon lui-même vint au-devant de sa pupille, ce qui prouva à Rosalinde qu'elle était attendue. Son étonnement égalait son émotion.

L'excellent tuteur l'amena jusqu'au salon sans lui dire un mot. Il était visiblement ému.

Là, dans cette grande pièce très-éclairée se trouvaient deux personnes assises, qui se levèrent à l'entrée de Mlle de Villefort: l'une était une belle jeune fille dans une toilette d'un goût exquis, mais d'une noble simplicité: c'était Rosemonde; l'autre était un jeune homme, M. le vicomte de la Rocheferney. Rosalinde hésita sur le pas de la porte.

— Vous êtes chez moi et avec moi, lui dit son tuteur. Elle n'hésita plus et elle alla se placer sur un canapé un peu dans l'angle où M. Talamon l'amena. Il s'assit sur une chaise tout auprès d'elle.

— Qu'est-ce donc que ceci? demanda-t-elle timidement à son tuteur.

— Mademoiselle, répondit celui-ci à demi-voix, c'est un notaire que nous attendons pour lire un acte concernant votre famille.

En effet, un notaire arriva accompagné de M. Guillaume.

Il salua la compagnie et il alla se placer debout devant la cheminée. Là, il tira un acte de son portefeuille et il lut à haute voix.

Cet acte était celui que nous connaissons, ou plutôt dont nons connaissons les dispositions, l'acte de la cassette. Il établissait d'une manière claire et irrévocable la position respective des deux filles de M. le comte de Villefort, propriétaire, armateur et banquier dans les Indes orientales.

Quand la lecture fut terminée, M. le notaire alla s'asseoir devant une console éclairée par un candélabre, et là il s'occupa à prendre des notes et à classer des papiers. M. Guillaume l'avait remplacé à la cheminée du salon; il se tenait debout, faisant face à la compagnie. Mlle Rosemonde était assise auprès du vicomte de la Rocheferney, du côté opposé à M. Talamon et à Rosalinde, qui n'avait pas dit un mot, et avait écouté la lecture de l'acte dans une immobilité effrayante.

M. Guillaume prit la parole à peu près en ces termes:

— Nous procédons ce soir à un grand acte de réparation. Monsieur le notaire, avez-vous vos témoins ?

— Ils sont ici, monsieur, dit le notaire.

Il se leva, passa dans la pièce voisine, et amena dans le salon deux personnages assez sérieux et qui saluèrent le maître de la maison. On les pria de s'asseoir. Le notaire reprit ses écritures.

— Maintenant, dit M. Guillaume, dont la parole avait une surprenante autorité, je viens ici déclarer, devant Dieu et devant ces témoins, que je confirme pleinement tout ce que l'acte qui vous a été lu a établi touchant les

positions des deux jeunes personnes ici présentes. Je reconnais pour ma fille légitime et pour seule héritière de tous mes biens Louise-Élisabeth-Rosemonde. Je suis le comte de Villefort, son père, de retour de l'Inde en France depuis un an.

Un gémissement douloureux se fit entendre vers un angle du salon. Rosalinde tombait évanouie dans les bras de son tuteur. Deux femmes de chambre furent appelées, on emporta la belle jeune fille défaillante dans un appartement préparé pour elle. M. Talamon la suivit. Rosemonde voulut se précipiter sur les pas de sa sœur, la main nerveuse de son père la retint.

Un nouvel acte étant rédigé, les deux témoins signèrent et le notaire signa après eux.

Chacun se retira. M. le vicomte de la Rocheferney baisa respectueusement la main de Rosemonde, sa fiancée, et prit congé d'elle. Celle-ci suivit Catherine Bernard dans l'appartement qui leur était destiné. Le notaire et les témoins quittèrent l'hôtel Talamon, et M. Guillaume les suivit jusqu'à la rue. Là, il prit une voiture de place qui le ramena dans son quartier isolé, à son modeste logement.

Ainsi finit cette soirée, qui ne manqua ni d'émotions, ni d'étrangeté, ni de tristesse, ni de mystère.

Le lendemain, vers midi, l'honorable banquier faisait demander à Mlle Rosalinde si elle était disposée à l'accompagner à la campagne, près de Paris, où il avait l'intention de passer la journée.

Il reçut cette réponse au crayon et tracée d'une main tremblante :

« Je n'ai plus que vous au monde. Je vous suivrai partout où vous voudrez.

» Votre humble et affectionnée servante,

» ROSALINDE. »

Une demi-heure après, la voiture de M. Talamon, attelée de deux chevaux de poste, partait pour le département de Seine-et-Oise.

On se rendait à la vallée d'Aulnay, où Mme Talamon habitait, pendant l'été, une jolie maison de campagne.

VALLOMBREUSE.

Deux jours après la soirée dont nous avons parlé, une réunion avait lieu à l'habitation de Vallombreuse, aux environs de Corbeil, chez Mme la comtesse de Ronoy.

Cinq ou six jeunes femmes de l'aristocratie élégante de Paris avaient été invitées à une après-midi à Vallombreuse. Mme de Ronoy réunissait autour d'elle ses meilleures amies de pension pour une fête de famille.

On avait célébré le matin même, dans la chapelle du

village voisin (paroisse des Herbiers), le mariage de M. le vicomte Léopold de la Rocheferney avec Mlle Rosemonde de Villefort, la plus riche héritière de l'époque.

La cérémonie religieuse avait été des plus simples et des plus touchantes; tous les paysans, toutes les paysannes des fermes des environs y avaient été conviés. Catherine, Marguerite et Bernard étaient de la fête, bien entendu.

La mariée, d'une beauté angélique, avait voulu recevoir la bénédiction nuptiale entourée de toutes ses charmantes amies, les jeunes filles des environs de la ferme des Herbiers. Plusieurs gentilshommes du pays avaient servi de témoins à Léopold.

Le vieux comte de la Rocheferney n'était pas une des figures les moins originales de la réunion.

Par une de ces illusions inexplicables, il s'obstinait à vouloir encore que son fils épousât une princesse indienne, et il restait invariablement sous le charme des éblouissements que lui donnaient les diamants de Golconde.

MM. de Villefort et Talamon étaient, bien entendu, les personnages considérables et importants de la fête. Mme de Ronoy triomplait dans son cœur et dans son ambition satisfaite.

Elle venait de marier son bon et noble cousin avec la personne du monde qu'elle aimait le plus, et que lui, Léopold, idolâtrait.

Ce tableau est ravissant. Nous ne chercherons pas cependant à rester trop longtemps devant cette perspec-

tive d'un bonheur complet, infini. Il est des paysages qu'il faut contempler dans leur vrai jour, au moment où la lumière leur est le plus favorable, au moment où les effets de couleur et d'ombre sont en pleine harmonie. Rester plus longtemps serait peut-être risquer de voir décroître les enchantements de ces riantes perspectives.

LA VALLÉE D'AULNAY.

Au delà de Versailles et de ces bois à perte de vue qui constituaient autrefois le domaine de la couronne, il est une vallée traversée par une petite rivière aux eaux limpides, qui n'a pas de nom sur la carte géographique de France, mais qui, en revanche, arrose les sites les plus délicieux.

M. Talamon avait acheté pour sa famille une fort jolie campagne d'agrément dans cette vallée d'Aulnay, pour y passer la saison de l'été, à une heure de distance de Paris, grâce au chemin de fer.

La maison habitée par Mme Talamon et sa famille était située sur la pente d'une colline ombragée d'un bois de

hêtres et de chênes séculaires. Elle avait un jardin potager magnifique, une petite ferme, un étang et de beaux vergers.

Trouvez-moi un Éden comparable à celui-là, surtout quand l'habitation du maître est un sanctuaire d'honneur, de vertu et de distinctions de toute sorte.

Mme Talamon, la sagesse même, la grâce en personne, le modèle le plus accompli de l'épouse et de la mère de famille, avait reçu Mlle Rosalinde, que l'honorable banquier lui avait confiée. Cette belle repentie échappait aux rigueurs d'un père irrité à juste titre, et qui peut-être eût poussé trop loin la peine de l'expiation.

M. de Villefort, ce rigide pénitent qui expiait lui-même rudement, par des actes d'une charité immense et par des privations volontaires et rigoureuses, une vie de luxe et de sensualisme, et surtout le crime d'avoir contribué, par des infidélités coupables, à la mort de sa vertueuse femme; M. de Villefort n'avait parlé de rien moins que de faire enfermer Rosalinde à Saint-Lazare, comme coupable de liaison criminelle et d'acquiescement à un vol de titres de famille et à un assassinat.

Mais M. Talamon était intervenu. Il avait réclamé la repentie, comme sa pupille; il avait obtenu qu'elle serait soumise à une expiation de son choix. Douce, intelligente et suave providence! cette expiation était bien simple et tout à fait normale.

Il s'agissait de punir la coupable par les contraires de sa vie passée, de sa vie de luxe extravagant, d'égoïsme sans nom, de vanités folles, de duretés monstrueuses, de

fascinations criminelles, de sensualisme qui touchait au libertinage, enfin par une expiation en opposition directe avec une existence qui, à force d'excitation et d'inclinations perverses satisfaites, avait touché au crime.

Une maison de refuge pour les pauvres et les malades avait été fondée au village voisin par l'honorable banquier et par l'opulent capitaliste indien, M. de Villefort. Cette maison avait été confiée aux soins de trois sœurs de Charité.

M. Talamon avait proposé à M. de Villefort de placer Rosalinde en qualité de sœur novice dans l'établissement, de manière cependant qu'elle fût soumise aux règles de la maison et aux conditions de travail que la règle déterminait. Le soin des malades et les pratiques domestiques étaient imposés, sous peine de renvoi. Le renvoi pour la pauvre Rosalinde, c'eût été la misère, le déses poir, la mort.

Ainsi, cette belle repentie avait-elle trouvé un refuge dans cette douce et hospitalière maison ; ainsi, séparée à tout jamais d'un monde dont la corruption l'avait enivrée, pouvait-elle, par une vie rigide, mais calme et selon Dieu, racheter son déplorable passé, sans être avilie devant la société.

Rosalinde s'était soumise à tout, il faut le dire à sa glorification. Elle prit l'humble habit des sœurs converses; elle pleura, elle s'humilia, elle versa des larmes abondantes devant l'autel ; elle pansa de ses belles mains blanches des plaies douloureuses, elle consola bien des affligés.

Quelquefois, vers le coucher du soleil, ayant besoin de grand air, on la voyait se promener seule sur les pentes des bois, contemplant avec une mélancolique admiration les derniers rayons du jour; les pâtres des environs se la montraient de loin et n'osaient l'approcher, comme un être surnaturel, tant sa beauté et sa forme aérienne étaient suaves encore; et ces pâtres se disaient :

— C'est la belle dame affligée, qui est revenue au bon Dieu, après avoir mené une grande vie dans le monde de Paris. On la nommait la Rose de l'Inde.

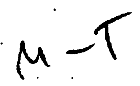
FIN.

TABLE

—

PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.


M-T

